TRAVAUX
THÉRAPEUTIQUES,
ANCIENS ET MODERNES,

SUR

La Digitale pourprée, le Seigle ergoté et la Ciguë,

PAR PLUS DE 150 AUTEURS, DONT LES PRINCIPAUX SONT :

MM. ALIBERT, BAYLE, BEDDOES, BIDAULT DE VILLIERS, BIGESCHI, BORDOT, BRERA, CABINI, CHAPMANN, CHRETIEN, COLLIN, DARWIN, DESGRANGES, GASC, GENDRIN, GODQUIN, GOUPIL, DE HAEN, HALLÉ, HALLER, HUFELAND, HUTCHINSON, LOBSTEIN, MAGENDIE, MICHELL, PIGNACCA, PRESCOT, RÉCAMIER, SANDRAS, SANDERS, SPAJRANI, STEARNS, STORCK, TOMMASINI, VASSAL, VELPEAU, VILLENEUVE, WITHERING, ETC.

RECUEILLIS ET PUBLIÉS

PAR A. L. J. BAYLE,

DOCTEUR EN MÉDECINE, AGRÉGÉ EN EXERCICE,
ET BIBLIOTHÉCAIRE ADJOINT DE LA FACULTÉ DE PARIS,
MÉDECIN DES DISPENSAIRES DE LA SOCIÉTÉ PHILANTROPIQUE,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE MÉDICO-CHIRURGICALE DE NAPLES,
ET DE PLUSIEURS AUTRES SOCIÉTÉS SAVANTES.

A PARIS,

J.-B. BAILLIÈRE, LIBRAIRE
DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,
rue de l'Ecole-de-Médecine, n. 13 *bis.*

1835.

poursuit d'office par le juge de paix, le tuteur légal n'y est adpelé que pour assister à l'opération.

875. — 3°. Une tutrice légale néglige de faire nommer un subrogé-tuteur devant le juge de paix de l'ouverture de la tutelle; elle change de domicile, et pressée par des créanciers, elle fait faire cette nomination devant celui de son nouveau domicile, *Quid juris?*

Il faut appliquer les art. 406 et 407 combinés qui veulent que le conseil de famille soit dans tous les cas assemblé devant le juge de paix de l'ouverture de la tutelle. Tout autre est incompétent.

On a cependant objecté que le mineur a son domicile chez son tuteur; mais il faut distinguer : le mineur a deux domiciles; l'un pour la gestion de la tutelle qui est inséparable de celui du gérant; l'autre pour les assemblées de la famille. C'est celui-ci que la loi qualifie de domicile naturel parce qu'il existait avant l'ouverture de la tutelle, le mineur étant alors dans la maison de son père ou de sa mère non décédés. Ainsi, ce domicile est toujours resté au lieu du décès. Plusieurs arrêts l'ont jugé ainsi, ils seront rapportés dans le chapitre suivant.

876. — Dix-huitième attribution. Lorsque le tuteur n'est pas présent à sa nomination, s'il a des excuses à proposer, il doit convoquer, dans le délai fixé par l'art. 439, le conseil de famille pour en délibérer, mais après ce délai, il est non-recevable. Si les excuses sont admises, le conseil de famille, par la même délibération, remplace le tuteur. Si au contraire elles sont rejetées, il doit commencer l'exercice de la tutelle, même lorsqu'il se pourvoit devant le tribunal de première instance contre la délibération, la loi lui impose en ce cas une administration provisoire dont il ne peut se dispenser. (Art. 439 et 440.)

Le délai accordé au tuteur absent est de trois jours, à compter de la notification de sa nomination, en outre d'un jour par trois myriamètres de distance du lieu de son domicile à celui de l'ouverture de la tutelle; mais ce délai n'est point accordé au tuteur qui se fait représenter au conseil de famille par un mandataire, il est alors réputé présent, et celui qui le remplace doit proposer à l'instant ses excuses, comme il l'aurait dû faire lui-même. Le conseil d'état le décida ainsi lors de la discussion de l'art. 439 contre l'avis de la commission des rédacteurs, qui proposait d'accorder un délai au tuteur présent ou représenté pour proposer ses excuses.

Mais l'art. 439 est applicable au tuteur légal et au tuteur testamentaire, encore qu'ils ne soient pas nommés par des conseils de familles. Leurs diligences pour proposer leurs excuses doivent être faites dans les trois jours de l'ouverture de la

BIBLIOTHÈQUE

DE

THERAPEUTIQUE.

PRINCIPAUX OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

TRAITÉ DES MALADIES DU CERVEAU ET DE SES MEMBRANES, (maladies mentales), ouvrage auquel l'Académie des Sciences a accordé un des prix Montyon en 1827. 1 vol. in-8, Paris 1826. 7 fr.

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE D'ANATOMIE, ou description succincte des organes et des éléments organiques qui composent le corps humain. *Quatrième édition*. 1 vol. grand in-18, de 750 p. 7 fr.

NOUVELLE DOCTRINE des maladies mentales, in-8°. Paris 1825.

DICTIONNAIRE DE MÉDECINE ET DE CHIRURGIE PRATIQUES, par MM. Andral, Bégin, Blandin, Bouillaud, Bouvier, Cruveilher, Cullerier, Deslandes, Devergie, Dugès, Dupuytren, Foville, Guibourt, Jolly, Lallemand, Londe, Magendie, Martin Solon, Ratier, Rayer, Roche, Sanson. Paris, 1835, 15 vol. in-8. Prix de chaque, 7 fr.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE MATIÈRE MÉDICALE ET DE THÉRAPEUTIQUE GÉNÉRALE, contenant : l'indication, la description et l'emploi de tous les médicamens connus dans les diverses parties du globe; par MM. Mérat et Delens, D. M. P., membres de l'Académie royale de Médecine. Paris, 1830–1834: 6 forts vol. in-8. 52 fr.

DICTIONNAIRE DE L'INDUSTRIE manufacturière, commerciale et agricole, ouvrage accompagné d'un grand nombre de figures intercalées dans le texte; par MM. Baudrimont, Blanqui aîné, Boquillon, Colladon, Coriolis, Despretz, Darcet, Paulin Desormeaux Ferry, Gaultier de Claubry, Gourlier, Th. Olivier, Parent du Chatelet, Sainte-Preuve, Soulange Bodin, A. Trébuchet, etc. Paris, 1834-1835. 10 forts vol. in-8., figures. Prix de chaque, 8 fr.

IMPRIMERIE DE MOQUET ET COMP.,
rue de la Harpe, n. 90.

BIBLIOTHÈQUE

DE

THÉRAPEUTIQUE,

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES ORIGINAUX

ET DES TRAVAUX ANCIENS ET MODERNES

SUR LE TRAITEMENT DES MALADIES ET L'EMPLOI DES MÉDICAMENS;

PUBLIÉE

PAR A. L. J. BAYLE,

DOCTEUR EN MÉDECINE, AGRÉGÉ EN EXERCICE
ET BIBLIOTHÉCAIRE ADJOINT DE LA FACULTÉ DE PARIS,
MÉDECIN DES DISPENSAIRES DE LA SOCIÉTÉ PHILANTROPIQUE,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE MÉDICO-CHIRURGICALE DE NAPLES,
ET DE PLUSIEURS AUTRES SOCIÉTÉS SAVANTES.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
J.-B. BAILLIÈRE, LIBRAIRE
DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,
rue de l'École-de-Médecine, n. 13 *bis*.
LONDRES, MÊME MAISON, 219 REGENT STREET.

1835.



PRÉFACE.

Des circonstances qui ne se reproduiront pas ont long-temps retardé la continuation de cet ouvrage dont le premier volume a paru en 1828 et le deuxième en 1830, et nous pouvons assurer que désormais la BIBLIOTHÈQUE DE THÉRAPEUTIQUE marchera aussi rapidement que peuvent le permettre les nombreuses recherches qu'exige sa rédaction.

Ce troisième volume est écrit dans les mêmes principes de philosophie médicale que les deux précédens; nous pensons toujours que la médecine pratique est surtout appuyée sur un empirisme raisonné; que le principal moyen de concourir aux progrès de l'art de guérir consiste à essayer les moyens thérapeutiques au lit des malades, à multiplier les essais cliniques, à noter avec soin toutes les circonstances de leur emploi, tous les changemens en bien ou en mal qui surviennent après leur usage, à comparer la même maladie suivant qu'elle est abandonnée aux seuls efforts de la nature, ou qu'elle est

faites dans un autre esprit que dans celui où elles ont été conçues: la plupart des auteurs qui publient des faits sur l'emploi des médicamens, font connaître leurs succès et taisent ordinairement leurs revers; et nous qui venons ensuite nous saisir de ces faits, pour les comparer aux autres faits du même genre et en déduire des conclusions, nous tomberions dans une erreur capitale si nous voulions conclure du nombre de succès obtenus, comparé à celui des insuccès connus, le degré de probabilité d'obtenir un résultat heureux. C'est ainsi, pour nous borner à un petit nombre d'exemples puisés dans les observations relatives aux deux premiers agens traités dans ce volume, que nous trouvons que la digitale a guéri 83 phthisies pulmonaires sur 155; 65 hypropisies sur 92; que le seigle ergoté a réussi dans 1051 cas d'accouchement avec inertie de la matrice sur 1176; qu'il a arrêté 86 hémorragies sur 89, etc.

Les proportions des succès sont ici évidemment trop fortes. Le praticien devait en être prévenu pour ne pas être désenchanté seulement au lit du malade. Mais du moins, les faits que contient cet ouvrage, recueil de tous ceux que la science possède, en lui faisant connaître les circonstances où les médicamens dont il y est question sont indiqués, et celles où ils sont contre-indiqués, en lui fournissant de nombreux exemples de succès, en lui faisant apprécier par

leur réunion et leur statistique, les conclusions générales qu'on peut en tirer, lui inspireront au lit du malade une confiance et une assurance infiniment supérieures à celles que peuvent lui donner les ouvrages ordinaires de matière médicale et de thérapeutique.

Le troisième des médicamens dont traite cet ouvrage, la *ciguë*, est tombé aujourd'hui dans un discrédit qui me paraît injuste, et qui vient, sans doute, de la faveur extraordinaire que lui accordèrent les médecins de la fin du dernier siècle. En effet, le plus sûr moyen de faire tomber un agent thérapeutique, c'est d'exalter ses vertus au delà de la vérité. De ce que cet agent n'agit pas aussi favorablement qu'on le prétendait, on conclut facilement qu'il ne possède aucune action.

La ciguë a cependant des propriétés très réelles sur lesquelles il importe d'appeler de nouveau l'attention des expérimentateurs. Ces propriétés sont prouvées par un grand nombre de faits publiés, la plupart dans les trente dernières années du dix-huitième siècle. Il peut y avoir eu sans doute bien des erreurs de diagnostic, mais ces erreurs n'empêchent pas que des maladies plus ou moins graves n'aient été modifiées ou guéries par l'usage long-temps continué de la ciguë. Nous avons donc cru utile de citer un certain nombre de ces faits et d'offrir le résumé de tous ceux que nous avons rencontrés. Ce

sera le meilleur moyen d'attirer l'attention des praticiens et de provoquer leurs recherches sur cet agent thérapeutique.

Nous devons dire encore, avant de finir cette préface, que les faits que contient cet ouvrage sont de valeur très différente. Un assez grand nombre sont cités sans aucun détail; leurs auteurs se sont bornés à indiquer les maladies contre lesquelles ils ont fait usage de l'agent médicamenteux, le nombre de leurs essais, et le résultat obtenu; ces cas sont cependant importans, parce qu'ils sont relatifs à des maladies bien connues, et dont le diagnostic n'a pu être erroné. Beaucoup d'observations sont détaillées; cependant il y en a plusieurs parmi ces dernières qui sont trop courtes et tronquées. Nous avons dû les prendre toutes telles que nous les offrent les annales de la science. Nous n'avons pu en insérer qu'une partie; mais nos conclusions placées sous le titre de RÉSUMÉS, à la fin des travaux sur la *digitale*, le *seigle ergoté* et la *ciguë*, sont l'expression de toutes celles que nous avons pu rassembler.

TRAVAUX THÉRAPEUTIQUES

SUR

LA DIGITALE.

La digitale pourprée (*digitalis purpurea*) est une plante de la famille des scrophulaires, dont le nom vient du mot latin *digitale*, dé à coudre, à cause de la ressemblance de ses fleurs avec ce petit instrument de couture. Cette plante est inodore; mais si l'on écrase ses feuilles entre les doigts, elle leur donne une odeur nauséeuse qui se perd par la dessication. Sa saveur est amère et légèrement âcre. M. Leroyer et ensuite M. Dulong d'Astafort ont décrit, chacun de leur côté, une substance qu'ils ont extraite de la digitale et qu'ils regardent comme le principe actif de cette plante. Cette matière nommée *digitaline* est très amère, brune, poisseuse, déliquescente, cristallisable dans quelques circonstances, soluble dans l'eau et dans l'éther. Un demi-grain de cette substance dissous dans une petite quantité d'eau distillée et injectée dans les veines d'un chat, l'a tué en un quart d'heure. Au reste, je renvoie aux traités de botanique et de matière médicale, pour les caractères naturels, physiques et chimiques de la digitale; cet ouvrage étant uniquement destiné à faire connaître les effets thérapeutiques des médicamens.

Il serait difficile de déterminer avec précision l'époque où l'on a commencé à faire usage de la digitale dans le traitement des maladies, surtout s'il était prouvé, comme le prétendent plusieurs auteurs, que cette plante est la *baccharis* des anciens dont Dioscoride a fait un grand éloge (*Cap.* 51, *lib.* 3.), et qui entrait dans le *baccharion*, onguent prescrit par Hippocrate. Fuchs, qui vivait dans la première moitié du seizième siècle, est un des premiers auteurs qui aient cité clairement la digitale, dont il faisait usage contre les maladies de poitrine. Van-Helmont l'employait contre les scrophules, Boerhaave (*Hist. plant. hort.* L. B., p. 308) la prescrivait à l'extérieur; Alston en parle comme d'une plante douée de vertus extraordinaires, sans toutefois désigner les maladies qui peuvent en réclamer l'emploi; François Home la range parmi les drastiques, et dit fort peu de choses de ses vertus diurétiques; Haller en parle comme d'un médicament suspect, encore inconnu dans son pays; il cite cependant un cas d'affection scrophuleuse guérie par cette substance. C'est à Withering surtout que l'on doit les premiers essais cliniques nombreux qui aient été faits avec la digitale. Il commença à la prescrire à l'hôpital de Birmingham en 1775, et il communiqua le résultat de ses expériences à la société de médecine d'Édimbourg en 1779. En 1780, Charles et Érasme Darwin publièrent plusieurs cas d'hydropisies traitées par ce médicament; quelques années après, parut la dissertation de Schimann qui contient aussi quelques observations sur son usage dans les scrophules.

Malgré tous ces travaux, la digitale était presque tombée dans l'oubli, depuis une vingtaine d'années, lorsque Drake et Fowler publièrent plusieurs faits de l'emploi de cette substance dans la phthysie et surtout lorsque Beddoes, au commencement de ce siècle, rappela l'attention sur elle par l'enthousiasme avec lequel il en exagéra les propriétés contre cette redoutable maladie. Peu de temps après, plusieurs médecins anglais, Kinglake, Maclean, Ferriar, Mossman, Magennis, firent des recherches dans le même sens dont ils firent connaître les résultats dans les journaux de médecine. Ce n'est guères que depuis ces auteurs qu'on s'est occupé en France et dans les autres pays de l'emploi de cette plante. Je ne crois pas nécessaire de rappeler ici tous les noms des médecins qui ont publié des observations sur ce sujet; on trouvera ces noms avec les faits dont cet ouvrage est destiné à présenter un recueil aussi complet que possible.

Sommaire des travaux thérapeutiques de Boerhaave, van Helmont, Haller, Withering, Herz, Darwin, Jones, d'après Murray (1).

La digitale figura pour la première fois dans la pharmacopée de Londres de 1721 d'où elle fut rayée dans l'édition de 1746. Elle y fut admise de nouveau dans celle de 1788. Celle d'Édimbourg, après l'avoir adoptée en 1744 et exclue dans ses éditions

(1) Apparatus médicam., t. I, p. 728.

de 1756 et 1774, la mentionna de nouveau dans celle de 1783. Cette incertitude sur le jugement qu'on portait sur cette plante tenait sans doute à la violence de son action dans certaines circonstances.

La digitale prise à dose trop forte et sans précautions occasionne des accidens graves. Elle excorie la bouche, la gorge, l'œsophage et l'estomac (1). Cet effet, joint à d'autres inconvéniens fut produit par une cuillerée de suc exprimé et étendu dans une demi-livre de bière chaude (2). La digitale occasionne en outre des nausées, des vomissemens, des déjections alvines, des vertiges, un brouillard devant les yeux qui paraît donner aux objets qu'on voit une couleur étrangère, une salivation abondante (3), une augmentation considérable de la sécrétion urinaire, des sueurs froides, des lipothymies, une grande anxiété, de la cardialgie, des hoquets, des convulsions et quelquefois enfin la mort. C'est ainsi que périt une jeune fille de huit ans, pour avoir pris une trop grande quantité de cette substance (4). Parmi les effets les plus singuliers de cette plante, il faut compter le ralentissement du pouls qui est quelquefois si considérable, qu'il tombe à trente pulsations par minute (Withering).

La digitale a été recommandée par van-Helmont contre les scrophules. Haller cite l'exemple de scrophules internes désespérés qui furent guéris par l'u-

(1) Boerhaave, hort., l. B, p. 308.
(2) Practical essays on medical subject, p. 41.
(3) Pract. essays, l. c. Withering. Schiemann, dissert, p. 28.
(4) Pract. essays, p. 43. — Withering, l. c, p. 184.

sage long-temps continué de cette plante qui fût prise jusqu'à ce que la peau s'en allât en écailles (*Historia stirp. Helv.*, n° 330). On lit trois exemples de succès de ce traitement dans l'ouvrage anglais intitulé *Practical essays* (p. 40, 42 et 43). Ainsi un homme attaqué d'ulcères scrophuleux en diverses parties du corps, et qui en avait à la jambe droite dont les mauvais caractères avaient fait songer à l'amputation, guérit en prenant deux fois en quatorze jours une cuillerée de suc de digitale avec une demi-pinte de bière chaude et en appliquant sur ces ulcères les feuilles dont on avait exprimé le suc. — Une jeune femme éprouva beaucoup de soulagement en prenant une cuillerée du même suc préparé de la même manière; elle était affectée d'une tumeur scrophuleuse à l'œil, avait la lèvre supérieure très gonflée et fendue, plusieurs articulations des doigs tuméfiées et des douleurs presque continuelles dans les membres. Malheureusement la violence du remède l'empêcha d'en continuer l'emploi autant qu'il aurait été nécessaire. — Un homme ayant, depuis trois ans, au coude droit, une tumeur scrophuleuse d'un vilain aspect et qui lui causait des douleurs atroces, fut plus constant et guérit presque entièrement en un mois en prenant le suc de digitale, à quatre reprises différentes. — Merz cite un cas de guérison de tumeurs scrophuleuses à l'aide de deux ou trois grains de poudre de feuilles prise deux fois par jour (*Dissert. de digit. purp.*, imp. 1790); Darwin réussit dans un cas d'ulcère de la même nature en donnant de cinq à six grains deux fois par jour.

Dans aucune maladie, la digitale ne jouit d'autant d'efficacité que dans l'hydropisie, où elle a souvent pour effet de résoudre l'épanchement en excitant la sécrétion urinaire. Ce résultat, qu'on doit aux nombreuses observations de Withering, est aujourd'hui hors de doute et a été confirmé par le témoignage de beaucoup de médecins anglais et écossais qui ont publié des faits sur l'emploi de cette plante. D'après Withering, ce médicament convient dans toutes les espèces d'hydropisies, excepté dans celles qui sont enkystées. Il réussit rarement chez les hommes robustes, qui ont la fibre tendue, la peau chaude et colorée, le pouls fort, dur, tendu, tandis qu'il est indiqué chez ceux qui sont pâles, affaiblis, qui ont le pouls faible ou intermittant, la peau froide. Comme le propre de la digitale est d'exciter la sécrétion urinaire, on doit craindre d'en porter la dose assez haut pour provoquer des vomissemens ou des déjections alvines, parce qu'alors son effet diurétique est empêché.

Jones rapporte un cas de manie qu'il dit être de cause atrabilaire et qui fut guérie après des nausées et des vomissemens provoqués par la digitale, et des déjections alvines auxquelles donna lieu une mixture purgative (*In Medical comment.* 2e vol. p. 305).

Observations de W. Withering *sur les effets physiologiques et thérapeutiques de la digitale pourprée* (1).

Je regrette beaucoup de n'avoir pu me procurer l'ouvrage de Withering pour faire le relevé des faits nombreux qu'il contient sur l'emploi de la digitale. Je suis obligé de me borner à donner ici une analyse succincte qu'en a faite l'ancien journal de médecine (t. LXVI).

C'est à l'empirisme, dit l'auteur dans l'introduction de son ouvrage, qu'il doit les premières notions de l'utilité de ce végétal. Les premiers essais qu'il a faits datent de 1773; et depuis ce temps, il l'a administré à cent soixante-trois malades. Les succès qu'il en a obtenus n'ont pas toujours été les mêmes : il les expose ici avec candeur, et y joint quelques cas qui lui ont été communiqués par ses correspondans.

Il résulte de ces diverses observations que la digitale, sans agir constamment comme diurétique, produit néanmoins cet effet plus régulièrement qu'aucun autre médicament; qu'elle réussit même assez souvent, lorsque tout autre moyen a été tenté infructueusement; que si elle n'ouvre pas le passage par les voies urinaires, on ne saurait guère espérer que d'autres remèdes soient plus efficaces; que, donnée à des doses modérées, elle agit doucement, et cause

(1) An account of the fox glove, etc., Birmingham 1785.

moins de trouble dans l'organisme que la squille et presque tous les autres remèdes actifs; que dans les cas de complications, d'hydropisie avec paralysie, mauvais état des viscères, grande débilité, ou quelque autre maladie ; ni la digitale, ni aucun autre diurétique, ne peuvent opérer une guérison radicale; qu'ils ne sauraient que pallier et procurer (en calmant la violence des accidens), aux autres moyens indiqués, le temps de combattre avec avantage la maladie principale; que l'on peut espérer de bons effets de la digitale dans toutes les espèces d'hydropisie, excepté dans l'hydropisie enkystée; qu'elle peut être de quelque secours dans la guérison de certaines maladies qui ne sont pas du genre des épanchemens séreux; qu'elle a une propriété particulière de diminuer la force vitale, et cela à un degré très considérable (Withering a vu réduire le nombre des pulsations à trente-cinq par minute); et que, bien que ce soit un effet assez ordinaire de doses fortes et rapprochées, il a néanmoins rencontré un cas dans lequel le pouls a été ralenti à un degré alarmant, sans que ce phénomène ait été précédé par quelque autre effet.

Withering se sert, pour l'usage intérieur, des feuilles de la digitale. Il faut les cueillir après que la tige est montée, vers le temps où les fleurs commencent à poindre. On jette toutes les côtes et on fait sécher le reste au soleil ou auprès du feu.

Les feuilles bien sèches se réduisent facilement en une belle poudre verte. Elles perdent souvent, par cette dessication et par la pulvérisation, un cinquième de leur poids.

La dose de cette poudre est pour les adultes, depuis un grain jusqu'à trois, deux fois par jour. Dans l'état déplorable où les médecins trouvent généralement les hydropiques, quand ils sont appelés, quatre grains par jour paraissent assez ordinairement une dose suffisante. Quelquefois W. donne la poudre seule; d'autres fois il y joint quelques aromatiques, ou bien il la réduit en pilules avec le savon et la gomme ammoniaque.

Les malades préfèrent-ils la forme liquide? Il fait infuser, pendant quatre heures, un gros de ces feuilles pulvérisées dans une pinte (mesure d'Angleterre) d'eau bouillante, et ajoute à la colature une once de quelque eau spiritueuse. La dose moyenne de cette infusion, pour un adulte est d'une once. Si le malade est très robuste ou que les symptômes soient fort pressans, on peut donner cette dose toutes les huit heures. Ce cas est rare; il arrive plus souvent qu'on peut réduire la dose à la moitié.

Withering a remarqué que les effets diurétiques de la digitale ont été arrêtés quelquefois, lorsqu'il est survenu des vomissemens ou des selles. Cette observation et celle de la diminution dans le nombre des pulsations, l'ont convaincu de la nécessité de ne pas rapprocher trop fort les doses, mais de mettre un intervalle suffisant entre chacune d'elles pour s'assurer des effets de la précédente, avant d'en administrer une autre. Il a reconnu qu'on pouvait en avoir pris une quantité préjudiciable, avant que les impressions des premières doses se manifestassent. « Que l'on donne donc le remède aux doses et aux intervalles indiqués, dit-il, qu'on le continue

jusqu'à ce qu'il agisse sur les reims, sur l'estomac, le pouls ou les intestins; qu'on en suspende l'usage aussitôt que l'un ou l'autre de ces effets se déclare, et j'assure que le malade ne se trouvera point mal de son usage, et que le médecin ne sera pas frustré dans son attente, si elle est raisonnable.»

Les malades seconderont l'efficacité du médicament en buvant abondamment de quelque boisson délayante pendant son opération. Dans les cas d'anasarque et d'ascite, si les malades sont faibles et que l'évacuation se fasse avec abondance, il est nécessaire d'avoir recours aux bandages.

Si toutes les eaux ne s'évacuent pas, M. Withering veut qu'on attende pendant quelques jours avant de revenir au remède, et qu'on emploie ce temps à nourrir et à restaurer le malade. Il remarque néanmoins, au sujet des toniques ordinaires, qu'ils sont souvent restés en défaut. D'après quelques observations que ce médecin a faites récemment, il est porté à croire que la digitale peut être donnée à la dose de deux ou trois grains par jour pendant un temps assez long pour dissiper une hydropisie, sans qu'il survienne d'autres effets que l'évacuation modérée par les urines, et qu'on peut continuer l'usage de ce remède sans interruption, jusqu'à parfaite guérison.

En considérant les circonstances particulières qui peuvent favoriser le succès de la digitale ou y nuire, l'auteur observe qu'elle réussit rarement chez les sujets très robustes qui ont la fibre tendue, la peau chaude, un teint fleuri; ni chez ceux qui ont le pouls serré et cordé; qu'il n'y a que peu d'espoir

de succès, lorsque dans l'ascite le ventre est tendu, dur et circonscrit, ou que dans l'anarsarque l'enflure des extrémités est ferme et rénitente; qu'au contraire on peut s'attendre que la digitale sera un diurétique doux, lorsque le pouls est faible ou intermittent, le teint pâle, les lèvres livides, la peau froide, la tumeur du ventre molle, qu'il y a fluctuation, et que l'enflure des membres reçoit l'impression du doigt.

Dans les cas opiniâtres, M. Withering a quelquefois essayé de produire dans la constitution du malade un changement favorable à l'action de la digitale. Il y a réussi; mais seulement en partie, au moyen des saignées, des sels neutres, de la crême de tartre, de la squille et des purgatifs administrés à propos. Il pense qu'à l'exception de la saignée, rien ne diminue si puissamment le ton du système que la squille; que par conséquent cette racine convient dans l'hydropisie; et que si elle manque son effet comme diurétique, elle prépare au mieux les malades à l'usage de la digitale.

L'auteur a rencontré dans un exemplaire de l'*Herbier* de Parkinson une note manuscrite qu'il croit venir de M. Saunders, ancien apothicaire à Stourbridge, dans laquelle ce dernier avance que la digitale est un spécifique contre la consomption. En conséquence de cette remarque, il l'a essayée; et quoiqu'il n'ait pas eu lieu d'être satisfait de son efficacité, il n'en désirerait pas moins que les médecins la soumissent à de nouvelles expériences.

OBSERVATIONS DE SANDERS (1), président de la société d'Edimbourg, *sur les effets primitifs de la digitale pouprée.*

Les nombreuses observations de Sanders l'ont conduit à un résultat tout opposé à celui qui était généralement regardé comme hors de doute. Loin de diminuer la force et la fréquence du pouls, comme on l'avait cru jusque alors, il a trouvé que la digitale augmentait considérablement cette fréquence pendant les premiers jours de son emploi. Le pouls se ralentit ensuite et descend le plus souvent au dessous du nombre ordinaire de pulsations. Mais ce ralentissement est un effet consécutif, tandis que l'effet primitif est la stimulation. Des deux mille expériences qui me sont propres ou dont j'ai été témoin, dit Sanders, toutes ont présenté la plus grande uniformité, savoir la vélocité et la force du pouls. Nous allons donner ici les observations rapportés par Sanders en les faisent suivre de quelques unes des réflexions qui l'accompagnent. Il a été lui-même le sujet le sujet du premier fait.

(1) Essai sur la digitale pourprée, traduit de l'anglais par A. F.-G. Murat, D.-M., in-8, Paris 1812.

OBSERVATIONS, *dans lesquelles la fréquence et la force du pouls sont augmentées primitivement par la digitale.*

1ere OBSERV. Pour connaître l'état ordinaire de mon pouls, je dressai pendant plusieurs jours une table des pulsations avant les repas, etc. Le matin, avant de prendre aucun exercice, il était faible et battait 60 fois; le soir, après deux heures de repos, il était encore faible, mais réduit à 59. Ce point déterminé, je commençai le 24 mai 1805 par 15 gouttes de teinture soir et matin. Les trois premiers jours, 70 pulsations le matin, 66 le soir : j'étais bien, si j'en excepte quelques légers élancemens dans la poitrine, passagers même. Le 27, 25 gouttes. Le 28, nuit agitée; chaleur; fièvre; douleur de poitrine, sensible au toucher, moins vive le matin. Avant déjeûner, 76 p. le soir, 70.

Dans la nuit, tranchées, qui ne se calmèrent que vers les trois heures du matin; pendant le jour, pesanteur à la tête; anxiété, malaise; embarras dans la poitrine; pouls comme la veille.

Sommeil léger pendant la nuit; j'éprouvais cette agitation que donnent le vin ou l'opium. 80 p. le matin; 90 le soir; dans le jour, 50 g.

Je me sentis assoupi la veille en me couchant; sommeil peu profond; sentiment incommode de pesanteur à la tête, que calma une hémorrhagie nasale survenue le matin; assoupissement; impossibilité de me livrer à l'étude jusqu'au soir; appétit inégal; le pouls comme hier.

1er juin. Je ne pris plus de teinture : tête encore lourde ; sommeil plus paisible que la nuit dernière ; appétit inégal ; étude difficile ; même nombre de pulsations : laxatif avec l'aloës et l'extrait de jusquiame ; régime rafraîchissant.

2 juin. Sommeil naturel ; appétit encore dérangé : les symptômes sont à peu près les mêmes : 78 pulsations pleines. Le huitième jour le pouls revint à son type ordinaire.

2e Observ. N. âgée de 46 ans, d'une taille moyenne, avait le teint vermeil, les yeux et les cheveux noirs, un caractère irascible ; la joie et la tristesse étaient alternativement peintes sur sa figure : elle eut en septembre 1802 un catarrhe violent qui céda à la méthode rafraîchissante, mais en laissant à sa suite de légères douleurs dans la poitrine avec chatouillement à la gorge, toux sèche peu vive, que l'exercice aggravait. Ces symptômes augmentèrent insensiblement. En décembre, impossibilité de se coucher sur le côté gauche ; le pouls élevé dans trois mois de 60 à 70 p. était maintenant faible et en avait 90. Nuits agitées ; tristesse dans le jour ; le désir de la mort, que la malade avait souvent manifesté depuis celle de son mari, est aujourd'hui presque continuel. Pour calmer sa douleur, elle avait recours à l'opium sous forme de teinture : la dose en était portée à la quantité de cinq cuillerées à thé, dont chaque en contenait au moins 100 gouttes. Langueur extrême le matin ; vomissemens ; selles naturelles ; urine haute en couleur ; le thé incommode.

En janvier 1803, on réduisit la teinture d'opium à 30 g. deux fois par jour ; 10 g. de teinture de digi-

tale à prendre trois fois dans les 24 heures. La dose de cette dernière fut graduellement portée à 20 g.; le pouls augmentait toujours en force et en fréquence; il s'élevait à 100 p. et continuait ainsi pendant une heure ou deux. La malade est moins triste, se croit guérie : même prescription; on mit seulement quelques intervalles d'un jour dans l'emploi du remède. Enfin cette femme était si bien, qu'elle ne continuait le traitement que pour ne pas payer, disait-elle, d'ingratitude la plante qui lui avait rendu la santé. Ce soulagement fut momentané; la maladie empira bientôt avec frissons, fièvre hectique violente; 120 p. par minute. Dans le chaud on en comptait même 150; dans le froid on les sentait à peine, tant elles étaient faibles : crachats purulens. On abandonna la digitale, croyant qu'elle était nuisible; reprise ensuite, elle améliorait le pouls, le rendait plus régulier. Je n'ai pas besoin de dire quelle fut l'issue de la maladie.

3[e] Observ. C.... veuve, mère de neuf enfans, âgée de 39 ans, fut reçue à l'hôpital des femmes en couche à la fin de mai 1803. Elle portait tous les caractères d'une prédisposition à la phthisie, nul doute même que cette cruelle maladie n'eût déjà commencé ses ravages : dans cet état de choses, je pus à mon aise observer les effets de la grossesse et de l'accouchement.

Cette femme avait tous les soirs les jambes enflées, ainsi qu'on l'observe ordinairement sur la fin de la grossesse, surtout quand il y en a eu plusieurs. On aurait encore pu lui attribuer d'autres maux, si depuis trois ans il n'avait existé une toux sèche, avec

difficulté de respirer au moindre exercice; une douleur légère au côté gauche, etc.

Le pouls était tranquille, irrégulier; mais il offre des variétés nombreuses dans la grossesse, beaucoup plus que dans toute autre circonstance : on pourrait donc ne pas attribuer cette irrégularité à l'état de la poitrine.

Le 3 juin, après un travail très court, la malade mit au monde un enfant mâle : à la délivrance succéda une faiblesse extrême; elle reprit bientôt ses forces, et dans quinze jours elle put sortir de l'hôpital.

Depuis l'accouchement jusqu'à la sortie, le pouls avait eu 120 p.; les extrémités restèrent œdémateuses.

C.... ne tarda pas à réclamer mes soins; son état était digne de compassion : les mamelles étaient enflées, dures, noueuses; le pouls fort avait encore 120 p. : langue sale; face colorée; difficulté de respirer; extrémités engorgées; symptômes inflammatoires avec une grande faiblesse. Le gonflement du sein se dissipa par l'usage répété des sels purgatifs; un vésicatoire sur la poitrine, souvent renouvelé, en diminua l'embarras. Tout semblait concourir à la guérison, lorsqu'il survint tout à coup une suffocation imminente : pouls faible; 120 p. : les symptômes de phthisie pulmonaire, d'ascite, d'anasarque, d'hydrothorax, firent des progrès alarmans.

Dans cet état vraiment désespéré, je pensai qu'il convenait d'essayer la digitale combinée avec le meilleur régime possible; le ventre était libre (demi-grain de feuilles de digitale soir et matin, demi-once de kina dans le jour). Le pouls ne *diminua pas pen-*

dant trois semaines, il resta fréquent, régulier et fort: urine abondante; diminution de l'enflure. L'espoir de guérir ranime la malade, elle tient à une existence qui ne lui laisse entrevoir que des malheurs et une extrême misère.

Vers la fin de cette époque, pouls faible, intermittent; 55 ou 60 p.; 30 g. de teinture d'opium deux fois le jour remplacent la digitale; même régime. Le troisième jour le pouls était bon; mais les symptômes étaient plus intenses; 70 pulsations. Je repris alors la digitale à plus forte dose; mêmes phénomènes: pouls cependant plus élevé, retombant en peu de temps: je revins au laudanum qui paraissait convenir davantage; j'observai plusieurs fois de semblables résultats. D'autres stimulans furent en vain essayés pour relever l'énergie du système sanguin. La scille, le muriate de mercure à l'intérieur, demi-gros de pommade mercurielle en friction aux extrémités, n'affectèrent point les glandes salivaires; et telle était l'opiniâtreté de la maladie, qu'elle n'en éprouva aucun changement favorable.

L'hydropisie fit des progrès, les pieds devinrent douloureux, il s'y forma des ampoules larges, rayées, semblables à celles que produit l'eau bouillante; la gangrène des extrémités s'annonça, s'étendit et termina enfin l'existence de cette infortunée.

4e Observ. 2 mars 1805. M. William Shirreff, âgé de dix-huit ans, avait un teint frais, coloré, des yeux brillans, les cheveux noirs, l'esprit fin, un génie actif, entreprenant.

Ce jeune homme se livrait aux exercices du corps; animé par quelque passion, ses regards exprimaient

fortement l'agitation de son ame; mais la nature, comme pour rendre nulles tant de faveurs, avait placé dans sa constitution le germe d'une maladie grave.

Depuis plusieurs années, douleurs dans le thorax, surtout au côté gauche; parfois crachement de sang toujours combattu par la saignée et les rafraîchissans jusqu'au 4 février dernier.

La veille de la dernière hémoptysie, le malade se promenant avec un de ses amis glissa et tomba à la renverse, les mains derrière la tête : en se relevant, il se plaignit de douleurs à la poitrine, de malaise, etc. Le lendemain, occupé à faire un tableau dont Marie, reine d'Ecosse, était le sujet, il sentit tout à coup une douleur vive à l'estomac, une chaleur brûlante dans la poitrine, et de suite il vomit du sang rouge et rutilant.

Le malade fut saigné de suite ainsi que le jour suivant. Appelé le troisième jour en l'absence du premier médecin, je le trouvai pâle, défiguré; il vomissait du sang presqu'à chaque minute; on s'attendait à le voir périr d'un moment à l'autre.

Quoique je n'eusse aucun droit de m'immiscer dans le traitement, cependant dans un état si désespéré je fis appliquer sur la poitrine de la flanelle trempée dans un mélange d'eau et de vinaigre à froid, ce qu'on ne fit même qu'après avoir été témoin d'un nouveau crachement plus abondant : ce moyen simple arrêta l'hémoptysie.

Le lendemain ma conduite fut approuvée par le médecin ordinaire, qui ordonna encore la même application, s'il était nécessaire.

Le malade parut entrer en convalescence pendant quelques jours; mais il conserva une toux forte avec une douleur sous le sternum : il dormait peu, avait quelquefois un mouvement de fièvre, sans frissons. Au bout de dix jours, ces symptômes diminuèrent considérablement, ils furent remplacés par une expectoration abondante.

2 avril. On prescrivit la teinture de digitale : M. Roberton et moi fûmes chargés d'en observer les effets. Le pouls battait ordinairement 96 fois par minute, et n'était pas fort; mais à 4 heures il varia de 94—96; immédiatement après avoir pris 11 gouttes de teinture, il battit 100 fois et devint plus fort.

3. A dix heures : nuit tranquille; le malade a pris quelque nourriture le matin; le pouls de 100 pulsations s'éleva à 106 après 11 gouttes de teinture; 4 heures de repos dans le jour; pouls plein; 100 p.; leur nombre augmenta par la même dose du remède.

4. Même état que la veille.

5. A 10 heures : 104 pulsations régulières; pouls rendu plus fréquent d'abord par 11 g. de teinture, et plus fort quelques minutes après. Hier et aujourd'hui la digitale a paru exciter la toux; difficulté de respirer; crachats moins abondans, moins fluides; battemens des artères de la tête et du cou singulièrement forts et fréquens, surtout durant la nuit; insomnie.

On prescrivit au malade une potion calmante, opiacée, qu'il continua même de prendre tous les soirs, parce qu'il en retirait du soulagement et du repos. Ce jeune homme qui avait étudié l'anatomie

dans ses rapports avec la peinture, observait son pouls avec une attention particulière; le moindre changement l'alarmait; il envoya même chercher M. Roberton quelques jours après, parce qu'il craignait qu'il ne cessât de battre.

A 4 heures du soir, soif, fièvre, agitation, assoupissement tout le jour; 105 p. fortes; 11 g. de teinture en portèrent le nombre à 112, dont la force augmenta encore en peu de minutes. A 11 heures, les symptômes étaient plus intenses; 120 p. Un instant avant ma visite, le malade avait pris sa potion, qui l'avait un peu soulagé.

6. A 10 heures: figure rouge, exprimant l'anxiété; respiration plus difficile; douleur au côté droit; légère surdité; état alarmant jusqu'à 3 heures du matin; alors le malade s'endormit, il se trouva mieux; 128 p.: l'oxicrat en vapeur l'avait un peu soulagé.

L'état du pouls et des symptômes avait tellement empiré depuis l'emploi de la digitale, que je doutais s'il fallait en continuer l'usage; mais comme le malade paraissait perdu, presque sans ressource, et que dans ces circonstances, selon les auteurs, la digitale convient plus particulièrement, il fut résolu d'en porter la dose à 15 g. deux fois par jour, et d'observer en même temps avec le plus grand soin, afin d'y renoncer s'il survenait un changement plus funeste. En revenant au lit du malade, nous trouvâmes le pouls plus calme; il n'avait plus que 120 p.

Cette circonstance me fournit une leçon que je crois importante dans l'art d'observer. Si nous avions donné le remède pendant l'exacerbation, lorsque nous vîmes d'abord le malade, la rémission aurait

également pu avoir lieu, et certainement nous aurions attribué à la digitale un effet indépendant d'elle. On en donna encore 15 g. qui rendirent le pouls plus fort : le malade témoigna le désir de ne plus en prendre. A 4 heures, agitation; suffocation comme dans l'asthme; face livide; pulsations irrégulières. Un gros d'éther sulfurique produisit une sortie impétueuse de vents par en haut, et du calme; 120 p. pendant 15 minutes. Lorsque je donnai 15 autres g. de teinture, le pouls devint variable, et en trois minutes il se fixa à 126 p. plus fortes et plus régulières.

7. Je vis le malade le matin avec M. Roberton; il avait éprouvé pendant la nuit plusieurs paroxysmes de dyspnée. Sommeil vers 5 heures du matin; à 8 heures nouveau redoublement qui amena du calme; 116 p.; peau froide; 123 p. immédiatement après avoir pris 15 gouttes : l'agitation augmenta ainsi que la difficulté de respirer. A 4 heures après midi, vésicatoire sur le côté à cause de ce dernier symptôme; agitation; assoupissement; 114 p. quelquefois irrégulières, mais jamais fortes; 15 gouttes augmentèrent encore l'irrégularité : en trois minutes il y en eut 120; toux légère; mais le malade toussait avant de prendre la teinture : crachats moins abondans en forme de petits globules épaissis.

8. A 10 heures : la teinture avait été donnée 15 minutes avant ma visite. Le pouls battait avant 112 p., et après il s'éleva à 126 plus fortes; agitation. A 4 heures : symptômes plus intenses; délire; pouls variable de 150 à 158 p. Le malade demandait souvent pourquoi on lui arrachait une partie de ses

poumons. Son père, homme de lettres et observateur, ne voulut plus permettre qu'on lui donnât de la digitale. Le vésicatoire ne produisit aucun soulagement.

9. La potion calmante a procuré un peu de sommeil; symptômes moins intenses; 120 p.; crachats comme la veille. A 4 heures du soir, le malade est mieux que les jours précédens : difficulté de respirer moins fréquente, moins forte; délire moindre; 130 p.

10. Même état que la veille : crachats plus fluides, plus copieux.

11. A 10 heures : nuit agitée; crachats abondans, plus fluides. Le malade était dans l'exacerbation; 140 p. par minute.

12. A 10 heures : nuit mauvaise : l'opium augmenta le délire; yeux fermés; narines dilatées; bouche ouverte; respiration laborieuse, traits affaissés; figure livide; 128 p. assez fortes; légers soubresauts.

Pendant la durée de la maladie, l'appétit s'était conservé; aucune disposition à la diarrhée; selles régulières au moyen de quelques laxatifs; langue en général humide, etc.

13. Après quelques mouvemens convulsifs assez violens, le malade expira.

L'administration de la digitale dans ce cas malheureux était fondée sur l'autorité des auteurs et des praticiens; mais ce jeune homme souffrait depuis si long-temps, et ses poumons offraient un tel ravage, qu'aucun pouvoir humain ne pouvait le sauver.

v^e^ Observ. 3 mars 1805. M.... âgé de 45 ans, d'une petite stature, avait toujours joui d'une bonne santé; cependant depuis sa 17e année, il avait eu parfois des douleurs de poitrine, même assez vives. L'automne et le printemps, il éprouvait des affections catarrhales, et ces deux dernières années, la toux avait souvent causé le vomissement; il n'avait jamais pu ni courir, ni monter sans difficulté de respirer. Durant l'hiver dernier, maigreur considérable, toux forte, suivie d'une expectoration abondante de crachats visqueux. L'air froid et toute autre impression de cette nature produisait un violent frisson. Au commencement de l'automne, vomissement fréquent, surtout en prenant le thé; plus tard, le malade rejeta les alimens, les boissons : à présent, dégoût; aucune douleur vive, mais faiblesse extrême, surtout étant couché; timidité; effroi de la mort; de temps en temps accès d'hypocondrie. Pendant les derniers six mois, il y a même eu quelques signes de dérangement des facultés. Depuis trois ans, le malade a mené une vie sobre, et abandonné l'habitude de la masturbation. En sante, le pouls battait environ 50 fois par minute.

6. A 5 heures du soir : pouls faible; 60 p.; aucun changement produit par 15 gouttes de teinture.

10. A 4 heures du soir, 66 p. dont la force est augmentées par 15 gouttes de teinture, que le malade a pris deux fois par jour depuis le 6.

11. Toux forte la nuit; esprit calme; 15 p. A 4 heures du soir 65 p. dont la force et la fréquence sont augmentées par 15 autres gouttes : 71 p. régulières

après cinq minutes : en peu de temps la toux devint plus vive.

12. Pendant la nuit dernière, toux par intervalles, plus forte, plus fatigante ; sommeil ; plus de douleur de poitrine ; crachats, urine dans l'état naturel ; impressions agréables ; appétit meilleur, 15 gouttes le matin. A 5 heures, 63 p. dont la force est naturelle, une nouvelle dose les augmente pendant cinq minutes : en 15 minutes l'effet est dissipé ; toux légère.

13. Nuit calme ; toux moins vive ; expectoration plus aisée ; douleur de poitrine moindre. Le malade prend 20 g. Le matin, l'appétit n'est pas aussi bon qu'hier ; malaise dans la matinée qu'on ne peut attribuer au remède, puisqu'il avait été observé avant son usage : évacuations naturelles ; 56 p. faibles ; 20 g. de digitale fortifient le pouls et le portent à 58 p.

25. Depuis le 13 le malade a toujours été faible. On a donné deux fois par jour 20 gouttes de teinture ; pendant trois à quatre jours 40 p. fortes. Aujourd'hui le pouls est le même, excepté qu'il y a quelques battemens plus faibles : 30 gouttes en élèvent le nombre à 54 plus faibles et plus régulières : toux, vomissement, point de sommeil ; le malade a refusé toute nourriture pendant quelques jours.

La petitesse du pouls ne m'a point alarmé ; car il y a trois ans, observant la différence qu'il présente le soir ou le matin, je vis qu'avec l'apparence de la meilleure santé, il battait 50 fois le matin et 48 le soir : pulsations fortes, on en comptait souvent une plus faible : en général le pouls était comme en santé.

26. Pas de vomissement la nuit, ténesme, malaise : le malade a dormi le matin; figure pâle, lèvres livides, gencives d'un rouge pâle, dents blanches, transparentes pour la première fois, yeux d'une couleur de perle, exprimant la langueur, grande faiblesse : 4 heures du soir, 48 pulsations faibles; il en est qu'on ne peut distinguer : elles deviennent irrégulières en force et en fréquence après 11 gouttes de teinture, bientôt elles sont régulières égales, elles augmentent de deux par minute.

28. 4 h. du soir, un purgatif donné le 26 produisit des vomissemens sans selles; depuis le malade n'a pas été bien. La nuit dernière, le désespoir, l'abattement étaient peints sur sa figure : 42 pulsations irrégulières : nouvelle dose d'aloès avec l'extrait de jusquiame. A prendre un verre de vin de temps en temps.

29. Les pillules prescrites ont opéré pendant la nuit; le malade est soulagé, il a dormi, il se trouve mieux : 44 pulsations assez fortes. 30 gouttes de teinture excitent une légère toux, rendent le pouls irrégulier d'abord, ensuite fort; mais bientôt il revient à son premier état, et le malade accuse une sensation incommode au creux de l'estomac que les gouttes calment toujours.

30. 4 h. du soir, Sommeil la nuit; douleur de poitrine le matin, maintenant moins vive; crachats plus épais depuis quelques jours, 20 gouttes. A 11 heures le malade s'est trouvé assez bien jusqu'à une heure; son état a dès lors empiré, il n'a pris aucune nourriture. Ce changement est attribué à une soupe de bière : 44 pulsations inégales. Du porter alcoolisé a

rendu le pouls égal, sans augmenter le nombre des battemens. Demi-heure après assoupissement; pouls moins fort : 42 p. Dans une autre demi-heure il devient fort; éveil : 20 gouttes rendirent de suite le pouls irrégulier, excitèrent la toux; mais les pulsations se fixèrent bientôt à 44. Une pillule laxative.

31. 4 h. Ayant négligé de prendre la pillule, le malade n'avait pas eu de selles; il se croyait bien, avait dormi hier soir; mais depuis minuit il a été oppressé, agité. Vers 9 heures du matin il a pris 20 gouttes avec quelque soulagement; à midi, vomissemens; 42 p. faibles, régulières : du porter légèrement alcoolisé les porta immédiatement à 48 assez fortes : en dix minutes il n'y en eut plus que 42; mais la force resta la même. A prendre deux pillules.

1er avril. Les pillules ont produit des selles brunes, fétides; plusieurs fois le malade s'est senti plus mal à son aise; il a pris un peu de nourriture. 3 h. du soir pouls fort; 44 p.; en peu de minutes leur force a paru s'augmenter : du porter alcoolisé n'exerça aucune influence sur elles; demi-heure après, deux verres de vin furent également sans effet sur la circulation; le pouls est un peu plus fort que les jours précédens.

24 h. Sommeil tranquille; le malade se sentit mieux hier au soir. Il a déjeûné avec appétit. Plusieurs fois aujourd'hui il a éprouvé un sentiment de faiblesse qu'il a dissipé avec le vin ou le porter; figure calme; douleur de poitrine, de l'abdomen vers l'ombilic : 44 p. faibles, n'étant plutôt que des vibrations : 20 gouttes de teinture augmentèrent leur

force, mais pas leur nombre; on n'observa presque plus de vibrations, les douleurs se calmèrent. 20 minutes après avoir pris la digitale, un peu de nourriture parut accélérer le pouls; mais dans 20 minutes encore il tomba à 44 p. fortes. Le malade commença à s'assoupir. A prendre une pillule la nuit.

4. Nuit agitée du 2 au 3 avec vomissement; la pillule avait opéré. Le malade a pris quelque aliment, il a reposé la nuit dernière; l'appétit est augmenté. Deux doses de digitale le 3; vin, porter alcoolisé; 44 p.; 30 gouttes ne les changèrent pas immédiatement.

5. Nuit calme. Ce matin le malade a pris de la digitale, duvin et s'est encore endormi. 4 h. du soir il se sent mal, ce qu'il attribue à une digestion difficile; 46 p. variables en force; figure pâle : du porter alcoolisé dissipa le malaise; les traits s'animèrent; le pouls resta le même, égal jusqu'à 6 heures, alors il devint plus fort; 30 gouttes de teinture ne le changèrent point.

6. Sommeil naturel; 20 gouttes le matin; sentiment de force jusqu'au dîner, qui indisposa beaucoup le malade. Il a vomi deux fois, mais toujours des matières liquides. A 9 h. 44 pulsat. faibles, régulières; 30 gouttes, de suite pouls fort, 44 p. sans compter six battemens très faibles par minute. En dix minutes le nombre diminue en force; mais on en observe toujours de plus faibles : ventre libre; du reste la santé paraît meilleure.

Depuis, il ne m'a plus été possible d'observer les effets de la digitale sur le pouls. Le malade continua d'en user avec quelque avantage apparent pendant

plus d'une semaine; alors les symptômes empirèrent: pouls faible, intermittent; 36 p.; maigreur qui contrastait singulièrement avec les formes athlétiques qu'avait autrefois le malade. On n'insista plus sur la teinture; régime nourrissant; du vin de Porto sans inconvénient; toux moins forte; ventre libre; sédiment blanc; pouls faible, 50 p.; convalescence apparente pendant quelque temps. L'émaciation fit bientôt des progrès; le malade délira, tomba dans l'enfance. Pouls toujours faible; 65 p.

Tel fut l'état du malade jusqu'à la fin de mai. Le 2 juin, il se sentit libre de tout mal, intégrité de l'intelligence, figure pâle, les rayons de l'espérance animaient les yeux: il prend encore de la nourriture avec plaisir; mais les lèvres et la langue se meuvent, plutôt comme les instrumens de la mort que de la vie.

L'illusion berça le malade jusqu'au lendemain. Il portait à ses lèvres un verre de vin, qu'il laissa tomber; il parut étonné, alarmé. Il essaya encore divers mouvemens, et il vit avec douleur que ses membres s'y refusaient. Le charme se dissipa; il devint bientôt insensible pour le monde et pour la vie. Son pouls variait de 90 à 120 pulsations. La diarrhée colliquative survint, et la mort en peu de jours.

VI[e] OBSERV. Madame ....., âgée de trente-trois ans, mère d'un enfant, subit la ponction le 7 février 1805; il sortit deux pintes d'un fluide épais, visqueux. Deux ans auparavant, elle se plaignit de douleur vive au côté droit et de vomissemens bilieux le matin. On employa les remèdes ordinaires pour combattre l'inflammation pulmonaire, ainsi que

l'hydropisie, qui se forma. On eut successivement recours à la saignée, à l'émétique, aux mercuriaux, enfin à la paracentèse.

On avait surtout insisté sur les préparations mercurielles, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, au point de déterminer la salivation; mais sans avantage au moins de durée. Vers la fin de 1803, les symptômes précédens avaient disparu; cependant la malade devint faible, et l'ascite fit des progrès rapides. On pratiqua d'abord la ponction en 1804; on y revint ensuite quatre fois. Il y eut au commencement suppression menstruelle; maintenant l'écoulement était rétabli; la malade se couchait indifféremment sur l'un et l'autre côté.

20. Le trois-quarts, introduit une sixième fois, donna issue à trois pintes de liquide.

L'examen de la malade prouvait l'existence d'une maladie interne de l'abdomen; car à travers ses parois, on sentait des duretés irrégulières depuis le scrobicule jusqu'à l'ombilic; en plus grand nombre vers l'épine supérieure et antérieure de l'os des îles. La plus large occupant le milieu de la région épigastrique, semblait remplir l'hypocondre droit et couvrir le rein de ce côté.

28. Pendant quelques jours pouls variable de 70 à 90 pulsations. Ce jour-là, M. Arrindell, médecin ordinaire, ordonna l'usage de la teinture de digitale; 15 gouttes dans un verre d'eau froide. Le pouls, auparavant à 88 pulsations, devint de suite irrégulier, et pendant 3 minutes il varia de 80 et 92, alternativement faible et fort; à la fin de la 3e minute il était fort et battait 96 fois. A 5 h. du soir plein, dur;

92 pulsations ; nausées ; douleur au dos. A 7 heures plus de douleur ni de malaise, pouls irrégulier ; il resta tel, même après 15 g.

1er mars. Le matin, pouls variable de 76 à 80 p. Cinq minutes après 20 g., il changea de 82 a 86 ; il avait plus de force. A 4 h. irrégulier, plus fréquent et plus fort. A 8 h. 92 p. régulières ; 3 m. après, 20 gouttes. Elles deviennent irrègulières, plus fortes, varient de 34 à 98 : en 15 m. il y en eut 100 ; douleur abdominale.

2. Sommeil la nuit ; pouls à 80 p., 20 gouttes le rendent irrégulier ; mais en 20 m. il est à 88 et régulier. A 6 h. 96 p. ; douleur légère au dos ; 20 gouttes les augmentent et les font varier en 4 minutes de à 108.

3. Avant de prendre les gouttes, 80-88 pulsations. Après, 88-96 plus fortes : la malade est mieux ; regards plus naturels. A 8 h. sommeil l'après-midi ; nausées au moment du réveil ; pouls fort ; 92 à 104 p. On ne répéta pas la dose de teinture. A 11 h. plus de malaise, pouls plus fort qu'auparavant, 88 p. dans la position horizontale.

4. à midi. 88 p. ; 7 minutes après 88 à 96. A 7 h. du soir avant de prendre la digitale, 96 à 100 p. ; 5 minutes après 104 dans la position horizontale.

5 à midi. Point de sommeil la nuit ; douleur vive au côté droit. Cet état persista quatre jours, pendant lesquels la teinture fut portée à 1 gros chaque.

9. 1 h. du soir. Avant la teinture, 60 p. ; ensuite le pouls devint plus fort et monta de 52 à 60.

10. 1 h. du soir. Pouls faible ; 54 p. La dose de teinture augmentée le rendit en 8 min. plein ; 54 à 75 p

On continua encore la digitale pendant une semaine; le pouls ne descendit jamais au dessous de 52 p. Il augmentait ordinairement après chaque dose.

Dans la suite, indépendamment de ce remède, on eut recours à d'autres comme palliatifs pour calmer des symptômes nouveaux, de manière qu'il fut difficile d'apprécier leurs effets respectifs.

Cependant la malade se disait plus soulagée par la digitale que par tout autre remède qu'elle eût employé depuis sa maladie. Elle disait vrai, sans doute; car avant que M. Arrindell la vît, elle ne pouvait quitter son siége ou le lit. Parvenue au dernier degré de marasme, elle prit assez de force pour pouvoir se promener. Enfin, après avoir recouvré pendant quelque temps une santé chancelante, elle mourut le 9 mai 1806.

L'autopsie cadavérique prouva combien la maladie de cette femme était au dessus des ressources de l'art.

L'abdomen ouvert, nous vîmes, M. Arrindell et moi, un kyste rempli d'eau, extérieur aux viscères, adhérent au péritoine qui les recouvre, ayant une direction transversale, imitant presque le diaphragme. Ce sac s'étendait du côté gauche à un pouce de la ligne blanche jusqu'à l'iléum du même côté, et depuis l'ombilic jusqu'au pubis, occupant un espace d'environ un pied de diamètre. La surface intérieure du kyste était nuancée de rouge et de blanc et hérissée d'éminences. La première couleur tenait sans doute au sang répandu; la seconde paraissait propre à la substance du sac, comme le prouvèrent plusieurs incisions faites dans son tissu; et

dans les parties adhérentes aux parois de l'abdomen. La surface interne présentait encore à l'observateur plusieurs couches de lymphe coagulable, également abondante dans le fluide qui remplissait le kyste. Ce fluide était jaune foncé, de la consistance du blanc d'œuf. Les protubérances, plus petites du côté gauche de l'épigastre, étaient plus larges du côté droit. D'autres tumeurs s'étendaient de la ligne blanche à la douzième côte, occupaient en partie l'ombilic et les régions lombaires. La surface postérieure était unie, égale, ainsi que tous les autres points dont je n'ai pas parlé. On voyait au côté gauche de l'utérus un peloton de tubercules qui tenaient au kyste, quoique l'utérus lui-même fût dans sa position naturelle. Les ligamens larges étaient effacés. Ce sac, formé d'une matière analogue à celle des kystes, était distinct des viscères abdominaux.

Une grande quantité d'un fluide séreux inondait ces organes jusqu'au diaphragme; l'épiploon, retiré en haut, avait dans sa substance plusieurs abcès, dont l'ouverture donna issue à une matière semblable à celle qui remplissait la tumeur.

VII[e] OBSERV. 4 mars 1805. M...... âgé de 36 ans, d'une haute stature, se présenta avec des symptômes qui exprimaient bien son état : maigreur, yeux blancs de perle, traits effilés, figure pâle, épaules hautes, larges, cou court, tête baissée, abattement de l'esprit, toux vive, crachats puriformes, douleur au côté droit : le malade se couche cependant sur l'un et l'autre; sentiment de tension dans la poitrine, œdème des extrémités. En outre, deux de ses fils sont morts de la phthisie. Pendant trois ans ce ma-

lade a été en butte à divers accidens de la même maladie; les moyens employés n'apportaient qu'un soulagement passager, insuffisant pour espérer la guérison : pouls faible; 75 p. M. Arrindell ordonna la digitale à la dose de 15 g. 3 fois par jour, notant bien soigneusement les effets. La toux devint forte, la poitrine plus douloureuse, les nuits plus agitées : pouls immédiatement plus fort, sa fréquence augmentait chaque jour; quelquefois l'action était immédiate, souvent il n'y avait aucun changement sensible, surtout après quelques jours d'usage de la teinture. Le pouls avait aussi un caractère irrégulier; mais, en général, à cette irrégularité succédaient la plénitude et la fréquence. L'appétit augmenta, le malade ne vomit plus. Les symptômes fébriles devinrent cependant plus violens, et vers la fin de la quinzaine, son pouls plein et fort variait de 100 à 120 p. Pendant quelques jours, douleur de tête, dans la suite si forte, que nous fûmes obligés de recourir au traitement antiphlogistique, qui la dissipa en peu de temps. En revenant à la digitale, les symptômes inflammatoires se reproduisirent avec une nouvelle violence : nous n'insistâmes pas plus long-temps sur son emploi.

Dans les observations suivantes, on a suspendu la digitale de temps en temps, pour éviter ses effets consécutifs, l'asthénie et le ralentissement du pouls.

VIIIe OBSERV. 29 mai 1805. Mlle...... âgée de 17 ans, eut, il y a quatre ans, la scarlatine dont elle guérit parfaitement. Un an après, malaise; vomissement d'une matière couleur de café; douleurs dans toutes les parties du corps; respiration difficile; ces

symptômes disparaissent et la maladie prend la forme hystérique ; pendant trois mois, succession alternative de sentimens tristes et gais. Les amers et autres toniques ne produisent qu'une guérison incertaine; les vomissemens continuent toujours après avoir mangé. Enfin l'état de la malade empira, elle ne pouvait supporter aucun aliment ; vertiges, même syncope; sentiment de faiblesse; lèvres et figure pâles; yeux tristes; regard abattu; douleurs vagues dans la poitrine et ailleurs, quelquefois fixes sous le sternum; crampe de la respiration, que le moindre exercice rend plus pénible; la malade peut faire une inspiration profonde, mais elle dit éprouver une sensation comme si elle n'avait pas de poumons ; respiration difficile sur le côté droit; toux, expectoration de crachats épais, surtout depuis deux ans; lipothymies fréquentes ; douleur dans les mamelles, ancienne, mais devenue vive de plus en plus, crampes fréquentes; engourdissement des extrémités inférieures; la paume des mains et la plante des pieds sont brûlantes; sentiment de chaleur générale; peau sèche; sueur rare, même en prenant de l'exercice jusqu'à la fatigue; les jambes ne sont plus enflées comme autrefois; ventre libre; urine naturelle; pouls faible; 90 p.

A 10 h. du soir 15 g. de teinture de digitale fortifient immédiatement le pouls. A 11 h. il est plein ; 92 p.

30. 10 h. du matin. La malade a dormi le matin; elle se sent soulagée et plus vive; 90 p. inégales; 15 g. les portent en un instant à 108; pendant deux minutes, il y en eut 99 égales et régulières; en 45 m.

le pouls tombe à 90, il était plein. A midi et demi, après la promenade et un moment de repos, 108 p. d'une force naturelle; douleur de tête passagère; la malade se sent mieux qu'hier. A 10 h. du soir 90 p. fortes et régulières; le pouls assez bon. Je ne crus pas devoir ordonner pour la nuit une nouvelle dose de teinture; je conseillai le lait et la promenade à la campagne.

1. 10 h. du matin. Regard plus expressif; la malade s'est promenée et a pris du lait; pouls naturel; 80 p. Le thé pur est défendu, la promenade prescrite, et je recommande de tenir le ventre libre.

2 juin. 10h. avant midi. La malade se trouva mal hier, elle mangea du veau à dîner, qui fut vomi peu de temps après; douleur à l'estomac; bourdonnement dans la tête et les oreilles; sommeil assez tranquille la nuit dernière; promenade le matin; lait; douleur de tête, d'estomac; léger vertige; pouls irrégulier; 96 p. A 2 h. après midi 120 p.; elles ont été accélérées par la promenade; mais après 15 minutes de repos, il n'y en avait plus que 96 faibles et irrégulières: 7 g. de teinture les rendirent immédiatement plus fortes et plus régulières. A 10 h. du soir le dîner n'a pas été rejeté, et n'a même pas incommodé. La malade se trouve mieux depuis la dernière dose de teinture; le pouls est régulier, a sa force naturelle, il bat 90 fois; après souper, il est descendu à 84 p.

3. 10 h. a. m. Point de vomissement ni de douleur de tête après souper; sommeil la nuit; 99 à 102 pulsations. La malade a pris du thé pour déjeûner; elle a maintenant une légère toux. 2 h. du soir 78 p. régulières. Après 7 g. de digitale, le pouls bat 20 fois

dans un temps égal à la sixième partie d'une minute, 47 dans la première demie, 90 dans la minute entière, 84 dans la cinquième : il est variable; 86 dans la 22.e : il est irrégulier. La malade n'a eu ni mal à la tête, ni bourdonnemens; vertiges légers, nullement comparables à ceux de la veille ; point de douleur d'estomac. A 9 h. du soir malaise après le repas, sans vomissement; calme demi-heure après; toux avec irritation à la gorge; 79 p. distinctes et régulières.

4. Frayeur le matin; la malade s'est promenée, a bu du lait selon l'ordonnance; mais bientôt après, sentiment pénible; douleur à l'estomac; vomissement. Du thé et du pain, pris à dix heures, augmentèrent l'indisposition; difficulté de respirer, presque asthmatique la première partie du jour. A midi, 7 g. soulagent beaucoup. A 4 h. du soir la malade a digéré avec peine son dîner; douleur et gonflement à la région épigastrique; depuis elle a eu plusieurs accès de dyspnée, avec sentiment de constriction à la poitrine, mais constamment soulagée par quelques gouttes d'éther nitrique. A 9. h. dyspnée forte; soupirs profonds; oppression alarmante. Je fis prendre un gros d'éther nitrique dans un verre d'eau froide; le pouls s'éleva immédiatement à 120 p.; mais il retomba bientôt après à 90, tel qu'il était auparavant; la malade fut un peu soulagée, deux gros la soulagèrent encore davantage; le pouls descendit au dessous de 90 p.; une heure avant la fin de l'accès, il y eut des soupirs, des bâillemens; le nombre des pulsations s'éleva à 90 p. régulières; la figure s'a-

nima et ne présenta plus cette lividité, qui accompagne la gêne de la respiration.

5. Sommeil agité la nuit, tranquille le matin; la malade ne s'est pas promenée, a déjeûné et passé heureusement le reste de la matinée. A 10 h. du matin pouls faible, irrégulier; 106 p.; 10 g. de teinture; dix minutes après, les pulsations sont régulières, mais le nombre est le même; 100 à la seconde, 102 à la troisième, 100 à la quatrième et plus fortes, 106 à la sixième encore plus fortes, 100 à la septième, 104 à la huitième; à la 13e 14e et 15e minute, le pouls varia de 98 à 104, mais faibles comme avant de prendre la digitale. A 11 h. p. m. un peu de nourriture a indisposé la malade, donné un mal de tête qui a cessé une heure après; 66 p. pouls régulier; regard calme.

6. Nuit bonne: la pluie a empêché la malade de se promener ce matin; elle a déjeûné avec appétit, elle ne se plaint point. A 11 h. a. m. 87 p. irrégulières, mais assez fortes; promenade assez longue après déjeûner. A 2 h. p. m. 78 p. régulières. A 11 h. p. m. la malade est bien, le dîner l'a un peu fatiguée, mais momentanément; depuis, la digestion a été facile.

7. 10 h. du matin. Promenade le matin; lait à déjeûné; la malade se sent de la force; pouls régulier, naturel; 90 p.: la nuit a été bonne. A 10 h. p. m. la présence des alimens ne fatigue plus; retour à la santé; pouls naturel, régulier; 80 p.

3 février 1807. La santé se soutient.

IXe Observ. Madame..., âgée de 30 ans, tomba malade le 2 février 1806; elle a des yeux bleus, une constitution délicate, des formes grêles; je la vis pour

la première fois le sixième jour d'une fièvre grave ; le pouls était faible, fréquent, il y avait des pétéchies sur tout le corps ; la bouche était ulcérée, remplie d'aphthes. Le jour suivant, mieux sensible ; mais une légère toux insidieuse, qui n'avait pas cédé au vésicatoire, devint plus fréquente et plus vive. En deux jours, la dyspnée et les symptômes fébriles parvinrent au dernier degré de violence ; quelques informations m'apprirent que la malade était depuis longtemps sujette, à chaque printemps, aux affections catarrhales, qu'elle se plaignait de douleurs aux côtés, surtout après quelque exercice, et qu'elle avait toujours eu une légère toux.

Un second vésicatoire ne produisit qu'un soulagement momentané. De légers laxatifs entretinrent la liberté du ventre ; l'estomac ne supportait pas le vin ; la maladie fit des progrès rapides ; selles noires ; urine en petite quantité ; réveil en sursaut dans la crainte de suffoquer ; impossibilité de se coucher ; nécessité de tenir la malade assise ; yeux tristes ; face livide ; regard inquiet ; accès de toux fréquens et violens ; expectoration abondante de matière visqueuse ; battemens du cœur comme si la poitrine allait s'ouvrir ; pulsations aux tempes, aux poignets, aux chevilles, etc., au nombre de 130 par minute ; extrémités spasmodiquement affectées dans l'extension ; par fois douleurs aiguës aux chevilles, mais toujours calmées par l'application de l'alcool. Cet état me fit regarder la mort de cette femme comme très prochaine.

Ces symptômes effrayans se manifestèrent en cinq jours dans l'ordre décrit. De larges vésicatoires sur

la poitrine améliorèrent l'état de la malade ; je prescrivis une mixture dans laquelle entrait la teinture de digitale, à prendre toutes les trois heures; chaque potion en contenait à peu près 15 g. Je recommandai même de ne plus en donner, si on observait de la langueur, la diminution du nombre des pulsations, le vomissement.

Le lendemain, respiration plus facile ; la malade prenait la mixture sans peine. Nuit calme; appétit, mais impossibilité de quitter le siége ; pouls plein, fort, régulier ; 130 p. plus faibles à la tête. Le mari m'observa qu'elles étaient plus fortes et plus fréquentes chaque fois qu'il donnait la potion. J'en donnai moi-même une dose qui causa d'abord de l'irrégularité, mais, dans une minute, j'en comptai 135 régulières. Continuation du même remède pendant trois jours : au quatrième, possibilité de se coucher avec trois oreillers sous la tête; diminution des symptômes ; pouls toujours fort ; 150 p. J'hésitai à le continuer, enfin je m'y déterminai au grand avantage de la malade : respiration aisée ; esprit tranquille; espoir de guérir; pouls moins fréquent, quelquefois irrégulier ; appétit; soulagement marqué. Le spasme des extrémités continue encore, les déjections sont toujours couleur de café, la toux sèche, forte et fréquente : nouveau vésicatoire ; digitale le jour, mais pas la nuit.

. A ma première visite, la malade me dit avoir souffert : pouls irrégulier, intermittent; 100 p.; toux. Je fis inspirer de la vapeur d'oxycrat, je permis un peu de nourriture, j'abandonnai la mixture : les selles n'étaient pas encore naturelles, mais le spasme était

dissipé; urines rouges avec un sédiment de même couleur. Ce mieux dura deux jours : alors retour des symptômes fébriles avec exaspération de la toux; pouls fréquent; 140 p., mouvemens du cœur tellement forts, qu'ils étaient non seulement sensibles pour la malade, mais même pour toutes les personnes qui l'environnaient : possibilité de se coucher sur le dos, sur l'un et l'autre côté ; douleur brûlante sous le sternum ; face rouge ; incohérence des idées; délire ; battement des temporales et des carotides ; retour des douleurs des extrémités : large vésicatoire sur la poitrine; traitement rafraîchissant, autant que le permettait le dépérissement de la malade. Au second jour, affaiblissenent des symptômes; figure affaissée, portant l'empreinte d'une mort prochaine; pouls aux tempes faible et irrégulier, je ne pus fixer le nombre des pulsations; le cœur se contractait toujours avec force; plus de douleurs de poitrine; pendant la nuit, éclats de rire et trouble des idées.

Je n'avais plus d'espoir de sauver cette femme, je pensais même qu'elle n'avait tout au plus qu'un jour à vivre; j'engageai néanmoins à lui donner un peu d'aliment, du vin toutes les deux heures. Elle revint pour ainsi dire à la vie; au moment même où je n'espérais plus, je trouvai un mieux sensible : tête plus libre; urine avec sédiment blanc; selles encore noires; toux moins forte; expectoration abondante de crachats purulens; pouls faible; 100 p.; le vin est continué. Dans la journée, rechute; délire; respiration difficile, même bruyante, ce qui n'avait pas encore été observé; pâleur des lèvres; irrégularité du pouls, telle qu'on pouvait rarement le compter,

quoique sensible aux tempes, poignets, etc. Les mouvemens du cœur étaient au nombre de 120 à 130 par minute : vésicatoire sur la poitrine ; vin de temps en temps.

Les cantharides n'eurent qu'une action locale ; le pouls comme la veille. J'eus encore recours à la teinture, à la dose de 20 g. toutes les deux heures. Je fis trois visites, à neuf heures du matin, deux heures après-midi et à minuit. Le premier jour au soir, le pouls était distinct aux tempes, etc. Je comptai 130 p. irrégulières, mais isochrones à celles du cœur, respiration plus facile ; expectoration aisée. Le lendemain, état fébrile ; peau chaude ; langue quelquefois sèche ; diminution des mouvemens du cœur ; pouls fort à 140 p. ; délire ; incohérence des idées lorsque la malade est assoupie ; mais éveillée, jugement sain. Mêmes médicamens pendant trois jours ; pouls fort, meilleur sous d'autres rapports ; le cœur se contracte avec moins de force ; désir de manger ; les crachats diminuent, ils sont moins épais, ressemblent à du pus uni à du mucus ; selles moins foncées ; urine naturelle, peau sédimenteuse ; le spasme des extrémités diminue.

Le quatrième jour, après avoir pris de la digitale, le pouls devint intermittent, ne battit que 120 fois, souvent même que 100. J'en fis cesser l'usage et je prescrivis d'autres toniques. La malade recouvra enfin sa santé trois mois après l'invasion de la maladie.

x^{e} Observ. Je fus appelé, le 22 mars 1806, chez M..., il avait un engorgement œdémateux, depuis le genou jusqu'au pied, suite d'entorse avec contusion.

arrivée quatre mois auparavant. Ce gonflement considérable conservait les marques de la pression ; la peau de la jambe était couverte de croûtes rouges, d'où suintait un fluide séreux ; figure pâle ; tristesse. Le malade, d'un esprit élevé, avait toujours joui d'une bonne santé ; il était un modèle de tempérance et de modération. Quelques années auparavant, il eut une affection cutanée, qui céda à l'usage d'eaux minérales convenables. Pour combattre les suites de cette entorse, on avait tenté des remèdes variés, des linimens, mais ils produisaient l'ulcération, aussi on y avait renoncé.

Un ulcère, même étendu, est souvent moins dangereux qu'un tel gonflement. Je crus essentiel de cicatriser l'ulcère et de rétablir l'activité vitale de la partie, dans la crainte que la gangrène ne s'en emparât. Un bandage compressif réduisit la jambe à son volume ordinaire ; les pores donnèrent issue à du liquide jaune, la peau fut même détachée dans une grande étendue, en causant des douleurs vives. Les ulcères furent pansés avec un mélange de teinture d'opium et d'ammoniaque, qui réussit dans ce cas-ci comme dans plusieurs autres. Diète nourrissante ; vin blanc ; teinture de digitale, à la dose de 10 g. trois fois par jour ; le pouls jusqu'alors faible à 70 p. devint fort et à 90. En quatre jours l'exsudation séreuse fut supprimée. Alors je suspendis le traitement, à cause des phénomènes fébriles : figure rouge, animée ; insomnie ; douleur de tête ; pouls fort ; 100 p. : suppression du vin, de nourriture animale ; laxatifs. Malgré ces moyens, l'état inflammatoire continua une semaine. Pendant la période d'excitation les ul-

cères se cicatrisèrent graduellement. En huit jours le pouls revint à 70 p., la jambe prit du ton, on put espérer une guérison prompte. Même régime qu'auparavant. Dans le cours d'une quinzaine, le pouls s'éleva de nouveau, la fièvre reparut; mais elle résista aux antiphlogistiques.

Cette observation me fournit une nouvelle preuve que les connaissances médicales sont également utiles à quiconque exerce l'art de guérir. En peu de jours, une éruption avec écoulement séreux couvrit tout le corps, particulièrement le dos, où l'on pouvait à peine distinguer un pouce de peau saine. Le liniment qui m'avait déjà réussi fut sans efficacité. Avant d'en venir à la digitale, je fis appeler le docteur Cleghorm en consultation. La faiblesse du malade, les propriétés débilitantes du remède furent objectées, mais je pris la liberté d'observer que l'opinion commune était erronée, et il fut donné à la dose de 15 g. trois fois par jour. Le pouls faible, irrégulier, de 90 à 100 p. s'éleva après la troisième dose à 120; en trois jours l'exsudation séreuse cessa entièrement, mais l'éruption fut quelque temps en vain combattue par différens moyens; enfin elle disparut presque d'elle-même. Si j'avais connu alors les bons effets de la teinture de cantharides, ordonnée à l'intérieur dans des éruptions semblables, j'aurais sans doute obtenu une guérison plus prompte.

XII. ORSERV. M., âgé de vingt-huit ans, d'une figure maigre, d'un tempérament irritable, d'un esprit vif, peintre habile, eut, vers la fin d'octobre 1806, une douleur aux poignets et aux phalanges voisines du carpe, qui, s'étendant jusqu'à l'é-

paule, rendait les mouvemens impossibles. La main gauche fut la première sérieusement affectée; elle s'enfla, devint œdémateuse; en même temps léger mouvement fébrile; grande irritabilité; pouls irrégulier; douleur rendue plus vive par la pression, même jusqu'à la faiblesse.

Un régime rafraîchissant, modéré ; un vésicatoire calmèrent peu à peu la douleur, et le gonflement disparut.

Bientôt l'autre main s'affecta comme la gauche; mais en quatre jours tout fut amélioré. Il survint un œdème énorme, et je crus que des piqûres seraient nécessaires pour prévenir la gangrène des tégumens; pouls faible à 80 p. Je préférai cependant la teinture de digitale à la dose de 15 g. soir et matin dans de l'eau édulcorée : le pouls s'éleva à 90 p., et en cinq jours l'œdème se dissipa; les tégumens qui avaient perdu leur ton formaient des plis comme des vessies sèches et vides.

La guérison n'était cependant pas achevée, car la douleur du poignet reparut avec plus de force. On laissa la digitale pour recourir aux laxatifs, à la diète. Le soir du second jour, le malade se crut en danger; j'observai un pouls fort; 114 p. par minute; un regard inquiet ; la face rouge; la respiration entrecoupée, courte et pénible : dans l'après-midi il avait éprouvé une douleur vive au côté. Ce phénomène, dépendant sans doute de la maladie actuelle, avait paru quelques années auparavant; la saignée l'avait calmé.

Depuis ma dernière visite, le malade avait pris plusieurs paquets de jalap en poudre, sans aucun

effet; la douleur du poignet est la même, quoique le vésicatoire suppure; une saignée soulagea un instant; on continua le jalap jusqu'à ce que le ventre s'ouvrit.

Le jour suivant, mieux sensible; douleur du côté et de l'estomac; une selle: 2 scrupules de jalap avec 5 grains de mercure, à 6 h. d'intervalle. Ce purgatif répété le lendemain produisit son effet, et dissipa enfin la douleur de côté, l'œdème du poignet, mais non la douleur.

Le retour du gonflement affaiblit la douleur; 70 p., et comme il n'y avait plus de fièvre, je revins à la digitale, mais à plus petite dose. En peu de jours le pouls était plein et à 90 p.; plus d'œdème; mouvemens faciles; guérison parfaite: aujourd'hui, 4 juin 1807, le malade est encore bien portant.

XII[e]. OBSERV. 20 janvier 1807. Mad., âgée de 51 ans, mère de plusieurs enfans, d'une taille svelte, d'une figure pâle, jouissant en général d'une bonne santé, avait eu des chagrins, éprouvé des malheurs, etc.; elle n'était plus réglée depuis quelques années, suppression qui l'avait rendu délicate. Consulté dernièrement, j'observai les symptômes suivans: faiblesse; jambes et pieds enflés; pouls faible, irrégulier; 110 p.: je prescrivis de tenir le ventre libre, une bonne nourriture, et 12 g. de teinture dans un verre d'eau froide, trois fois par jour; un bandage compressif et un bain de pied avec une infusion tonique.

22. L'œdème diminue; l'appétit est bon; pouls plein, régulier; 120 p.; même régime, même traitement; chaque dose est augmentée de 3 g.

26. Douleur de tête; faiblesse; plus d'œdème; face rouge; 120 p. égales en force à celle du pouls inflammatoire; même régime; mais la malade suspend l'usage de la digitale.

8 février. Faiblesse dans le jour; coliques. A prendre un laxatif et de l'eau vineuse sucrée.

10. La malade est soulagée par l'effet du purgatif; elle est bien.

En juin, la santé est parfaite.

Sanders résume de la manière suivante ses observations sur l'emploi de la digitale et ses effets physiologiques :

En santé, chaque petite dose de digitale augmente la force et la fréquence du pouls, produit même la fièvre inflammatoire, si on l'augmente ou si on en continue l'usage. En maladie, les effets primitifs sont également les mêmes, mais on observe de plus son influence sur l'affection, sur l'état contre nature; elle vivifie, pour ainsi dire, les surfaces ulcérées, saignantes, blafardes; facilite l'absorption des fluides épanchés ou prévient leur épanchement, fortifie les mouvemens volontaires, active la digestion, augmente les évacuations par la peau et les organes urinaires, rend le pouls insensiblement fébrile, l'élève de 70 à 90 p., en peu de temps même de 120 à 130 ou de 130 à 150, si le médecin ne sait pas s'arrêter; enfin la digitale donne au moral ce caractère particulier qui tient au retour des forces. Voilà les bons effets; mais l'abus, l'imprudence dans son emploi, entraînent le dérangement des fonctions de l'estomac, les vomissemens, les vertiges, l'insomnie, la chaleur, des battemens violens

des vaisseaux de la tête, des douleurs dans différentes parties du corps, etc.

Quoiqu'on renonce à la digitale, les symptômes fébriles n'en continuent pas moins pendant quatre ou cinq jours, avec la même intensité. En général cependant, au bout de 24 h. et souvent plus tôt, le pouls tombe de 120 à 110 et à 100 p. irrégulières; quant à leur force et leur fréquence, il baisse encore davantage; il y a tristesse; nausées; oppression précordiale; vomissemens qui ne soulagent pas le malade; salivation; diarrhée, sécrétion abondante d'une urine limpide; moiteur gluante de la peau; sueur, même abondante; figure pâle; expression du désespoir; encore deux, trois ou quatre heures, et les symptômes violens diminuent. Le pouls, loin de s'élever immédiatement après le calme, descend au contraire en peu de jours jusqu'à 50, 40, 30 p. et même plus bas.

Tels sont les résultats que Sanders dit avoir obtenus de deux mille expériences qui lui sont propres ou dont il a été témoin.

Expériences de M. Jœrg, professeur à Leipzig, *sur les effets primitifs de la digitale pourprée* (1).

Ces expériences ont été faites sur la plupart des membres d'une société d'expérimentation fondée par M. Jœrg. La substance a été administrée en

(1) Mémoire traduit de l'allemand et inséré dans les *Archives générales de médecine*, t. XXVI, p. 90.

poudre à des doses variables, depuis un quart de grain jusqu'à trois grains, seule ou mêlée à une petite quantité de magnésie et délayée dans une ou deux cuillerées d'eau. Voici les observations que M. Jœrg a faites sur la manière d'agir :

Les effets primitifs de la digitale pourprée portent sur le cerveau, le canal alimentaire et l'appareil génito-urinaire qu'elle excite vivement; ses effets secondaires se portent sur les organes de la circulation dont elle diminue sensiblement l'activité. Son action directe sur le cerveau se manifeste par l'état d'ivresse, la pesanteur de tête, les vertiges, les douleurs gravatives dans la tête, la chaleur de la face et l'obscurcissement de la vue que l'on observe après son ingestion. Le sentiment d'ardeur et de grattement qu'elle détermine dans le pharynx et l'œsophage, les coliques d'estomac et des intestins, l'augmentation ou la diminution de l'appétit, les évacuations alvines, etc., ne laissent aucun doute sur son action sur le canal digestif. Mais c'est surtout sur l'appareil excréteur de l'urine que cette substance agit avec le plus de force. Chez toutes les personnes soumises à l'expérience, à l'exception d'une seule, elle a occasioné, même prise à petites doses, une augmentation très marquée de la quantité d'urine. Quant à l'aspect de ce liquide, tantôt il a été plus clair, tantôt plus foncé que dans l'état naturel, tantôt enfin ne prenant aucune altération. Dans tous les cas cette augmentation de sécrétion diminua peu à peu sans que jamais elle fût suivie d'une diminution. Mais si les doses de de cette substance étaient trop fortes, M. Jœrg pense qu'elles produiraient nécessairement une inflamma-

tion des reins, et par suite une diminution notable de leur sécrétion. Enfin l'auteur a observé que la digitale stimule encore à un très haut degré les organes de la génération. Elle détermine des chatouillemens dans le gland, des érections et des pollutions; chez les femmes elle donne lieu à des phénomènes semblables en tout à ceux qui précèdent l'apparition des règles, et dans les deux sexes, si elle est prise à trop hautes doses et trop souvent répétées, elle peut occasioner l'inflammation des organes génitaux internes et externes.

Les phénomènes consécutifs qui résultent de l'action de la digitale, consistent dans un ralentissement marqué de la circulation; le pouls devient plus faible et plus petit; mais ces effets ne se manifestent qu'après les effets excitans. « C'est donc, dit M. Jœrg, une grande erreur que de regarder ce médicament comme un puissant antiphlogistique.

« D'après ce que je viens de dire, continue notre auteur, il est clair qu'on doit se garder d'employer la digitale pourprée dans la coqueluche, l'hydrocéphale aiguë, et en général dans toutes les hydropisies résultant d'un état inflammatoire des membranes séreuses; mais on pourra l'administrer avec succès dans les cas où il convient de réveiller l'activité de l'appareil sécréteur de l'urine ou des organes de la génération, surtout lorsque le défaut d'action de ces organes est accompagné d'un état de faiblesse du canal intestinal, ou d'une débilité générale de toute l'économie. Enfin, je ne puis croire que cette substance soit aussi salutaire qu'on le pense généralement dans les maladies du cœur; car l'action dépres-

sive qu'elle exerce sur les organes de la circulation doit être nuisible, sinon inutile, dans beaucoup d'affections organiques du cœur ou des gros vaisseaux.»

La dose de la digitale en poudre doit être d'un quart de grain à un grain; celles de la décoction, de l'infusion ou de la teinture de cette plante, peuvent être un peu plus grandes, car ces préparations agissent avec moins de force. Enfin, les intervalles entre les doses devront être de douze à quarante-huit heures, car les expériences que rapporte M. Jœrg, prouvent que les effets de ce médicament se prolongent souvent pendant tout ce temps.

EXPÉRIENCES DE M. W. HUTCHINSON *sur les effets physiologiques de la digitale pourprée* (1).

Un médecin d'un talent remarquable qui a depuis peu écrit sur la digitale, soutient avec beaucoup de ses devanciers, que l'action de cette plante est directement sédative; d'un autre côté, quelques auteurs la regardent comme primitivement stimulante.

M'étant habitué à faire sur moi-même des expériences avec les plantes médicinales qui jouissent des propriétés les plus énergiques; considérant que c'est dans l'état de santé qu'on peut s'assurer avec plus de soin de leur action, j'étendis mes recher-

(1) Journal des progrès, t. VI, p. 218.

ches à la digitale pourprée, dans l'intention de m'assurer des effets qui suivent son administration de différentes manières et à des doses variées. A l'époque où je fis mes expériences, je ne connaissais pas celles qui avaient été entreprises dans le même but par M. Bidault de Villiers; mais je pense qu'après les découvertes de ce médecin, les miennes ne seront pas dénuées d'intérêt, puisqu'elles tendent à confirmer ses observations, et qu'elles viennent ajouter plusieurs faits dont l'importance dépend de ce que, dans mes différentes expériences, j'ai employé cette plante à une plus haute dose et de diverses manières.

Il est bon de faire remarquer que les expériences que j'avais faites auparavant sur moi-même avec plusieurs autres poisons végétaux, m'avaient amené à les employer avec assurance, et m'avaient donné ce calme de l'esprit qui était surtout favorable à l'observation attentive de leurs effets. J'ajouterai encore qu'à l'époque où je fis ces essais, j'étais âgé de vingt-sept ans, que je suis d'une taille svelte et d'une constitution bilioso-sanguine.

Mes premières expériences furent faites avec l'intention de déterminer si l'on pouvait entretenir pendant long-temps une excitation de l'économie en employant la digitale pourprée à hautes doses, administrées à courts intervalles, et si l'action du cœur et des artères tomberait au dessous de sa force ordinaire, bien que la quantité de ce médicament fût graduellement poussée aussi loin qu'elle pouvait paraître compatible avec la continuation de l'existence.

La forme sous laquelle j'ai employé cette subs-

tance était une teinture alcoolique (1), qui est la préparation dont les effets sont les plus sûrs, la poudre de cette plante opérant d'une manière très irrégulière, surtout lorsque l'estomac est malade. La plante avait été recueillie sur un sol sec et stérile, celle qu'on récolte dans les terrains cultivés ayant une action beaucoup moins énergique, et ses propriétés étant plus incertaines que quand elle croît sur un sol inculte.

Mon régime pendant la durée de ces expériences se composait de bouillon de veau et de pain ; ma boisson consistait en une tisane légère. Je gardai ma chambre, dont la température était de 12 à 14° ; les occupations auxquelles je me livrais n'exigeaient pas une grande contention d'esprit, mais elles fixaient assez mon attention pour empêcher qu'elle ne fût trop vivement attirée par les effets de l'expérience, m'étant aperçu dans mes précédens essais qu'une grande inquiétude sur les résultats les faisait varier et les rendait plus incertains.

Première expérience.

Le 2 février, à *huit heures du matin*, je pris 60 g. de la teinture alcoolique de digitale (qui équivalent à peu près à cinq grains de la poudre de feuilles sèches) 60 g.

(1) Voici la formule :

Feuilles de digitale pourprée.		3x.
Alcool.	aa	℥ iv.
Eau pure.		

Mêlez et faites digérer à la température de 30°, pendant quatorze jours, et décantez.

A deux heures après midi, il n'y avait aucun effet apparent.

Je pris 60 g. de plus, 120 g.

A huit heures du soir, je sentis une légère chaleur à la peau, quelques nausées; j'éprouvai les sensations douloureuses de la faim, et il y eut une augmentation de la sécrétion salivaire et des urines. Le pouls donnait 90 p. par minute; il était fort et plein; le médicament n'avait pas produit sur le cœur un effet bien évident; le cerveau ne paraissait pas affecté. Je pris 60 g. de la teinture, 140 g.

A deux heures après minuit, j'avais éprouvé pendant la soirée une chaleur considérable à la surface du corps, particulièrement vers la tête; des nausées et une sensation douloureuse à l'estomac, ressemblant à la faim, bien que j'eusse pris autant de nourriture que de coutume. Ma bouche était humide et pâteuse; la quantité des urines excrétées était beaucoup plus considérable que celle des boissons qui avaient été prises. Le pouls était fort et plein, il donnait cent pulsations par minute; les mouvemens du cœur étaient plus violens, se faisaient plus facilement sentir à l'intérieur et pouvaient être aperçus au dehors. Les facultés intellectuelles avaient augmenté d'énergie, l'imagination était particulièrement beaucoup plus vive que dans l'état ordinaire. Je lisais Montaigne pour me distraire, et j'y découvris beaucoup de pensées fines et délicates sur les vers de Virgile, qui m'avaient échappé autrefois. Je pris 60 g., et j'allai me coucher (200 g.).

Le 3 février, à *huit heures du matin*. La nuit a été très agitée; le sommeil léger que j'ai éprouvé à

différentes reprises était troublé par des songes qui étaient remarquables par une imagination excessive; j'avais beaucoup de soif, des nausées et un malaise vers l'estomac ; les urines étaient extrêmement abondantes; il y avait eu une légère évacuation intestinale. La langue était recouverte d'un enduit blanchâtre et était légèrement tuméfiée. Le pouls était fort et dur, il donnait cent vingt pulsations par minute ; les battemens du cœur étaient forts et un peu brusques, comme si cet organe avait eu une susceptibilité particulière pour la stimulation du sang ; la respiration avait lieu vingt-six fois par minute, mais sans aucune gêne ; les yeux étaient un peu injectés de sang, et plus sensibles que de coutume à l'impression de la lumière; j'éprouvais une légère douleur et un sentiment de plénitude dans la région frontale. Mes facultés intellectuelles avaient éprouvé une faible altération; j'étais dans un léger état d'ivresse. Je pris 60 gouttes de teinture de digitale, 260 g.

Le même jour, à *deux heures après midi*. Pendant les deux dernières heures, je vomis à deux reprises une grande quantité de matières muqueuses ; j'éprouvai beaucoup de nausées qui s'accompagnaient d'une sensation douloureuse à l'estomac ; j'eus plusieurs selles liquides, et après le dernier vomissement je ressentis un frisson qui fut suivi d'une chaleur et d'une sécheresse considérables de la surface du corps, auxquelles succéda ensuite une douleur légère dans les extrémités inférieures et surtout aux mollets et aux genoux. Je me trouvais un peu languissant; mon pouls était fort et un peu serré, il donnait 125 p. par minute. Les contractions du

cœur étaient fortes et brusques, et s'accompagnaient de palpitations quand je me promenais dans ma chambre; je pris 60 g. de teinture de digitale, 320 g.

A huit heures du soir, les symptômes étaient presque les mêmes que ceux dont nous venons de rendre compte, le vomissement et le frisson n'avaient pas reparu. Je pris 60 g. 380 g.

Le 4 février, à *huit heures du matin*. J'ai dormi pendant la nuit : j'ai ressenti un malaise extrême vers l'estomac et une douleur très vive pendant les vomissemens, qui revenaient fréquemment et donnaient lieu à l'évacuation d'une grande quantité de matières muqueuses. J'ai éprouvé en outre des douleurs intestinales, et j'ai eu quelques selles muqueuses et bilieuses. Ma langue était considérablement tuméfiée et recouverte d'un enduit jaunâtre; ma bouche était pleine de mucosités. Mes urines étaient moins abondantes et d'un couleur foncée. Ma peau était très chaude, sèche et un peu âpre. L'abdomen était fortement contracté sur les intestins et était également très chaud, sec et âpre au toucher; j'éprouvais dans les membres le sentiment d'une grande fatigue; mes facultés intellectuelles étaient dans un état voisin du délire. Mon pouls était petit, dur et serré, il donnait cent cinquante pulsations par minute. Les battemens du cœur étaient plus faibles, et s'accompagnaient constamment de palpitations. Je cessai de prendre la digitale.

Le 5 février, *à midi*. Les vingt-quatre dernières heures s'étaient écoulées au milieu d'une vive souffrance, tous les symptômes que nous avons déjà indiqués s'étaient aggravés; j'éprouvais fréquemment

des frissons, mes forces étaient extrêmement abattues; mon pouls était petit et faible, mais régulier; il donnait soixante pulsations par minute. Mes facultés intellectuelles étaient dans une situation approchant de la stupeur et du délire; on pouvait obser-server en un mot tous les symptômes d'une violente inflammation de la membrane muqueuse gastro-intestinale, réunis au trouble du cerveau, résultant des effets particuliers de la digitale. M. le docteur Cooper me donnait ses soins dans cette occasion. Il s'écoula presque deux semaines avant qu'il me fût possible de quitter le lit, et près de deux mois avant que ma santé ne fût rétablie. Je n'entrerai pas dans tous les détails de cette maladie, puisqu'elle ne différa pas essentiellement de ce qu'on appelle ordinairement fièvre typhoïde avec affection particulière des voies gastriques. Je ferai néanmoins remarquer que le pouls ne fut jamais moins fréquent que dans l'état naturel, ce qui provenait sans aucun doute de ce que l'inflammation occasionée par la digitale fut une cause d'excitation jusqu'à ce que son action spéciale eût cessé; d'où il résulta que les effets sur le cœur et les artères qui suivent ordinairement son administration, n'eurent pas lieu.

Il était évident que j'avais employé trop brusquement la digitale dans cette expérience, et que l'inflammation qui s'en était suivie avait été un obstacle à l'accomplissement des intentions dans lesquelles j'avais fait cet essai. C'est pourquoi je me déterminai à recommencer mes recherches avec plus de précaution.

Deuxième expérience.

Le 4 avril, *à midi*, je pris dix gouttes de teinture de digitale, dont je réitérai la dose toutes les six heures, 40 g.

Le 15, il n'y avait aucun effet apparent; je continuai comme auparavant, 80 g.

Le 16, aucun résultat n'était encore sensible; je portai chacune des quatre doses à 15 g., 140 g.

Le 17, on n'observait aucun effet bien évident. Je continuai comme la veille, 200 g.

Le 18, j'éprouvai une légère augmentation d'appétit, et parfois des bouffées de chaleur à la tête, le pouls donnait 80 p. par minute à la suite d'un léger exercice. Je continuai à prendre la même quantité de digitale que la veille, 260 g.

Le 19, l'état était le même. Je continuai à prendre la même dose, 320 g.

Le 20, les effets étaient évidemment moins marqués. Chaque dose fut portée à 25 g., 420 g.

Le 21, j'éprouvai à de courtes intervalles la sensation douloureuse de la faim; il y avait une légère augmentation de chaleur à la surface du corps. Le pouls donnait 80 p. quand j'étais en repos, mais il s'élevait jusqu'à 80 ou 90 lorsque je m'étais promené pendant quelques minutes. La quantité des urines était augmentée; la peau avait de la disposition à être moite, et les facultés intellectuelles étaient un peu plus énergiques. Je continuai à prendre la digitale à la même dose, 520 g.

Le 22, ma situation était à peu près la même. Je continuai la digitale comme auparavant, 620 g.

Le 23, les effets du médicament paraissaient moins évidens. J'en pris la même quantité, 720 g.

Le 24, on ne pouvait apercevoir que peu d'effets de la digitale, si ce n'est que j'éprouvai un peu de malaise vers l'estomac après avoir pris une quantité modérée des alimens que j'ai déjà indiqués comme composant mon régime pendant ces expériences. Je portai chaque dose jusqu'à 35 g., 860 g.

Le 25, les résultats produits étaient presque les mêmes que ceux du 21. Je continuai la même dose que la veille, 1000 g.

Le 26, les effets étaient les mêmes, seulement ils étaient plus intenses. Le pouls donnait 85 p. par minute quand j'étais assis ou couché, et 90 à 95 après que je m'étais promené pendant un court espace de temps. Les battemens du cœur étaient plus forts que de coutume. Je continuai à prendre la même dose de digitale, 1140 g.

Le 27, légères nausées, bien qu'il y eût de l'appétence pour les alimens; le ventre était un peu relâché; les urines étaient beaucoup plus abondantes. Le pouls était fort et plein; il donnait 100 p. par minute. Les battemens de cœur étaient un peu plus forts que de coutume. La moiteur de la peau était augmentée. Je portai chaque dose de teinture à 45 g., 1320 g.

Le 28, mon état était presque le même; cependant mes facultés intellectuelles étaient un peu affectées, et à peu près comme cela arrive après avoir pris une quantité de vin plus considérable que de

coutume. J'avais en outre passé la nuit précédente sans dormir, ce qui ne m'avait cependant occasioné aucun abattement moral. Je continuai à prendre la teinture de digitale, 1500 g.

Le même jour j'éprouvai de la difficulté à digérer.

Le 29. La nuit précédente s'était encore passée dans l'insomnie, et je ne me sentais nullement disposé à dormir. Cet état ressemblait à celui dans lequel j'ai été amené sous l'influence du mercure dans d'autres expériences. Les fonctions de l'estomac étaient considérablement affaiblies. Les évacuations intestinales furent copieuses, et les selles paraissaient contenir beaucoup de matières bilieuses; les urines étaient peu abondantes et foncées en couleur. J'éprouvais par momens de légers frissons qui étaient suivis d'une augmentation de la chaleur de la peau. Le pouls était tombé à 85 p. par minute pendant que j'étais en repos, bien qu'il qu'il s'élevât environ jusqu'à cent à la suite d'un léger exercice du corps. Les battemens du cœur étaient irréguliers et paraissaient avoir augmenté de force peu de temps après l'ingestion de la digitale; mais bientôt après ils se rapprochaient davantage de ce qu'ils sont dans l'état de santé. Je souffrais beaucoup d'une douleur sourde de la tête, et j'étais incapable de mettre de la suite dans mes idées. Je portai chaque dose jusqu'à 55 g., 1720 g.

Le 30, j'étais à peu près dans le même état que la veille; cependant le pouls ne donnait que 80 p. par minute; la dyspepsie et la céphalalgie avaient augmenté; la nuit précédente j'avais eu un peu de sommeil qui avait été troublé par des songes. Je sentais

mon corps languissant et fatigué, et mes facultés intellectuelles obscurcies et affaissées. Je continuai à prendre la même dose, 1940 g.

Le 31, le pouls était tombé à 80 p. par minute, mais il était plein et plus fort; la force des battemens du cœur était à peu près celle de l'état naturel, mais ses contractions étaient plus brusques et plus rapides. J'ai éprouvé une toux légère qui paraissait être sympathique de l'affection de l'estomac. L'état languissant du corps et l'accablement de l'esprit étaient augmentés, celui-ci était dans une sorte de stupidité. Je portai chaque dose de teinture à 70 g., 2220 g.

Le 1er mai, je ressentais beaucoup de nausées, du malaise et de la pesanteur à l'estomac. J'avais eu de légères évacuations intestinales, qui étaient un peu bilieuses et muqueuses. Je n'éprouvais pas d'appétence pour les alimens, et j'avais une indigestion quand j'en prenais. Les urines étaient abondantes et laissaient déposer un sédiment muqueux; il y avait des variations de chaleur et de refroidissement de la surface du corps. Le pouls donnait 85 p. par minute; il était plutôt faible et irrégulier, particulièrement après avoir pris de l'exercice. Les mouvemens du cœur étaient plus rapides pendant la systole; cet organe ne paraissait se dilater que lentement, et il éprouvait des palpitations à chaque mouvement du corps. Je ressentais encore vers cet organe un léger malaise, et parfois des sueurs froides. J'étais extrêmement languissant et affaibli. A peine pouvais-je un peu dormir, bien que je fusse parfois dans une sorte de stupeur. L'altération de mes facultés intel-

lectuelles était tel, que je me décidai à suspendre l'emploi de la digitale.

Le 2, j'étais à peu près dans le même état que la veille.

Le 3, en général il n'y avait qu'une faible diminution des symptômes, mais le pouls était tombé à environ 70 p. par minute, et il offrait plus de souplesse et de plénitude. Les mouvemens du cœur étaient un peu plus faibles et semblaient s'exécuter avec peine.

Le 4, le pouls était plus souple et plus plein, il donnait 60 p. par minute, mais elles s'élevaient jusqu'à 75 quand je me livrais à un léger exercice. L'action du cœur était moins laborieuse, et ses contractions moins brusques. Les nausées et la sensation pénible de l'estomac étaient diminuées, la dyspepsie n'était pas aussi fatigante. Le ventre était resserré; la quantité des urines était diminuée, mais elles étaient claires et de couleur pâle. Je frissonnais à une température de 15°; la débilité musculaire était moins grande, et mes facultés intellectuelles moins dérangées; j'étais cependant encore dans l'impossibilité de suivre une idée.

Le 5, le pouls donnait de 50 à 55 p. par minute quand je restais tranquille, mais il s'élevait presque jusqu'au degré ordinaire quand je faisais beaucoup d'exercice; cependant il était plein, quoique souple et facile à déprimer. La sensation pénible ressentie vers le cœur avait disparu, et les contractions de cet organe étaient plus lentes, quoiqu'elles fussent encore un peu faibles et plus irrégulières quand je me livrais à l'exercice. Les autres fonctions se rapprochaient de l'état de santé, quoiqu'il n'y eût

encore que peu d'appétit avec beaucoup de faiblesse.

Le pouls n'était jamais tombé au dessous du dégré que nous venons d'indiquer, et environ une semaine après, il avait repris son rhythme naturel. Mais l'action irrégulière du cœur continua pendant dix ou douze jours encore à se faire remarquer sous l'influence des causes de troubles les plus légères, ou de l'exercice du corps ou de l'esprit. Environ un mois après, je jouissais de ma santé habituelle.

L'expérience suivante fut faite dans le but de découvrir quelque circonstance qui pût jeter du jour sur cette propriété remarquable et presque particulière à la digitale, qui consiste à diminuer la fréquence du pouls jusqu'au point dont nous avons été témoins dans les observations que je viens de rappeler, et que j'ai vue être portée encore plus loin dans quelques autres cas.

Je vais rapporter ici une observation qui est étrangère à l'objet immédiat de ce mémoire, parce qu'elle démontre d'une manière remarquable le fait dont j'ai parlé.

Je fus consulté, dans le mois d'octobre 1818, par un homme âgé de quarante ans environ, qui avait une disposition toute particulière à se mettre en colère, et n'avait eu aucune espèce de maladies depuis plusieurs années. Cependant, presque dès son enfance, il avait été sujet à des palpitations du cœur quand il éprouvait une grande émotion de l'esprit; il ne paraissait pas pour le moment être affecté d'une inflammation de cet organe. Après l'emploi des saignées générales et locales, des vésicatoires, du tartrate d'antimoine et de potasse, etc., je lui ordon-

nai de prendre la digitale à aussi haute dose qu'il pourrait la supporter. Dix jours après, son pouls qui donnait d'abord 120 p. par minute, et environ 100 après la saignée, fut réduit à 40 quand le corps était en repos, et une semaine plus tard encore, il ne donnait plus que 30 p. La douleur, l'anxiété extrême et les palpitations du cœur avaient graduellement disparu pendant cet espace de temps, et le malade commençait à ne plus éprouver d'autre incommodité que la faiblesse. L'emploi de la digitale fut suspendu, et je recommandai de suivre un régime léger pendant quelques semaines. Maintenant (mai 1819) il jouit d'une bonne santé, il dit qu'il se sent mieux qu'il n'a jamais été depuis plusieurs années; il est moins sujet aux palpitations à la suite d'un grand exercice, ou après avoir éprouvé des émotions morales. Le pouls ne donne actuellement que 40 p. par minute quand le corps est en repos; cependant il est plein et régulier. Je l'ai examiné depuis peu à plusieurs reprises, et jamais je n'ai trouvé qu'il s'élevât au dessus de 45 p. par minute. Je dois peut-être ajouter que le pouls de l'artère radiale est parfaitement isochrone aux battemens du cœur. Cet homme est doué de beaucoup d'intelligence, et s'occupe à observer avec soin ces circonstances curieuses. C'est pourquoi je l'interrogeai sur son état avant l'invasion de la maladie dont j'ai parlé. Il me répondit que son pouls donnait ordinairement de 70 à 80 p. par minute; ce dont il était très certain, parce qu'il avait l'habitude de le toucher presque journellement à cause de son anxiété habituelle, et de la crainte qu'il éprouvait sur sa santé.

Cet effet sur la fréquence du pouls n'est produit par aucune autre substance que nous connaissions, ou au moins ne l'est-il qu'à un très faible degré, et je regarde la cause de ce phénomène comme un sujet intéressant de recherches. Voici les résultats de celles que j'ai faites dans ce but :

Troisième expérience.

Le 12 juillet, je pris 12 g. de teinture de digitale toutes les huit heures, 36 g.

Le 13, 16 g. toutes les huit heures, 84 g.

Le 14, 20 *id.* *id.* 144 *id.*

Le 15, 26 *id.* *id.* 219 *id.*

Le 16, la quantité des urines et de la salive était augmentée, j'éprouvais par fois des bouffées de chaleur à la tête; le pouls était fort et plein, il donnait 80 p. par minute. Je rapporte ces symptômes comme étant les premiers effets évidens de la digitale; mais je ne continuerai pas à détailler les signes d'excitation, parce qu'ils ne diffèrent de ceux que j'ai rapportés dans la dernière expérience, qu'en ce qu'ils ne furent pas aussi violens : cette irritation est l'effet qui se présente ensuite le plus immédiatement comme devant être le sujet de mes observations.

Je continuai l'emploi de la digitale en en donnant 25 g. toutes les huit heures, 294 g.

Le 17, 25 g. toutes les huit heures, 369 g.

Le 18, *id.* *id.* 444 *id.*

Le 19, *id.* *id.* 519 *id.*

Le 20, le pouls donne 60 pulsations par minute,

les battemens du cœur ont une force remarquable. Pour éviter des détails trop minutieux, les fonctions formeront le principal sujet de mon observation dans ce qu'il me reste à exposer de cette expérience, parce qu'elles indiquent plus nettement le degré d'action de la digitale, et des autres moyens que j'ai employés.

Je continuai à prendre la même dose de digitale . . . . 584 g.

Le 21, je pris 30 g. toutes les huit heures 674 *id.*

Le 22 . . . *id.* . . . *id.* . . . *id.* . . . . 764 *id.*

Le 23, le pouls était à 50 p. par minute; l'action du cœur était plus forte que dans l'état de santé. Je continuai la digitale à la même dose, 854 g.

Le 24, je pris 40 g. toutes les huit heures, 974 g.

Le 25, 1094 g.

Le 26, le pouls était fort et plein, il donnait 46 p. par minute, leur choc était rapide, et elles étaient séparées par un long intervalle. L'action du cœur était très énergique; les forces générales étaient peu considérables sans être cependant beaucoup diminuées. Bien que j'aie l'intention de rapporter ici les phénomènes que j'ai observés, ce n'est pas pour me livrer à des réflexions; cependant je dois faire quelques remarques nécessaires pour expliquer l'intention que j'ai eue en employant les divers moyens auxquels j'ai eu recours dans les circonstances que je vais rappeler.

La coïncidence de la force et de la rapidité de la contraction du cœur, de la force et de la plénitude du pouls dans l'artère radiale avec une si grande diminution de leur fréquence, me paraît une circon-

stance très remarquable et très curieuse, dont on ne se rend pas du tout raison. On n'observe cet effet après l'usage d'aucun autre stimulant, et on ne le remarque pas non plus dans le cas de débilité provenant de la fatigue, de la faim, des maladies, des hémorrhagies excessives ou long-temps continuées, etc. Dans ces cas le pouls augmente de fréquence, et souvent il paraît que c'est en raison directe de la faiblesse. Est-ce alors de la digitale que dépend la cause du phénomène dont j'ai parlé? Je ne puis répondre que par des conjectures, mais elles reposent sur des observations qui permettraient probablement de tirer ces conclusions. Je crois que la digitale affecte particulièrement le système nerveux des ganglions, en augmentant d'abord leur influence sur les petites artères, et en la diminuant ensuite ; d'où résultent l'augmentation et la diminution correspondante de la fréquence du pouls.

Il paraît bien établi que les petites artères se contractent et se dilatent indépendamment de l'influence du cœur sur elles par le moyen du sang, et il paraît également bien prouvé que cette fonction est aussi un puissant moyen de la circulation. D'après cela il sera évident que l'augmentation d'action des petites artères, en renvoyant le sang au cœur avec une rapidité extraordinaire, donne lieu à une augmentation d'action de cet organe, *et vice versâ*, que la diminution d'action des vaisseaux, en renvoyant moins vite ce fluide, et en distendant ainsi plus lentement le cœur, rend sa systole moins fréquente que dans les circonstances ordinaires, bien qu'il soit possible que sa force ne soit pas diminuée.

C'est en m'appuyant sur ces principes, que je suis arrivé à concevoir l'opinion que j'ai déjà émise sur le phénomène qu'on observe après l'emploi de la digitale.

L'amaigrissement considérable du corps succédant à l'usage long-temps continué de cette plante, bien que les fonctions en général (excepté la fréquence du pouls) ne soient pas beaucoup diminuées, ce que j'ai remarqué sur moi-même dans d'autres expériences, et les observations concernant l'action de la digitale faites sur le développement des os, et dans d'autres circonstances sur de jeunes chiens et sur des cochons d'Inde, m'ont conduit à adopter l'opinion que je viens d'émettre; mais revenons au résultat de notre observation du 26 juillet.

Je résolus d'abord de m'assurer de l'effet qui serait produit par l'ingestion d'une très forte dose de digitale dans les circonstances actuelles.

Je pris 200 g. de la teinture à deux heures après midi.

A trois heures, j'éprouvai des nausées, du malaise dans la région de l'estomac, qui furent bientôt suivies de vomissement d'une petite quantité de matières muqueuses. J'éprouvai beaucoup de vertiges et un peu de céphalalgie, avec manifestation du trouble des facultés intellectuelles; je ressentais de la chaleur à la peau : le pouls était dur et plein, il donnait 65 pulsations par minute. Les battemens du cœur étaient forts et brusques.

A huit heures du soir, le pouls était souple et irrégulier, il donnait 28 p. par minute; je me sentais un peu accablé et faible; les battemens du cœur

étaient très irrégulièrement précipités; mais parfois on pouvait observer 10 ou 12 p. de suite qui étaient d'une force modérée. Mon moral était accablé, et mes facultés intellectuelles étaient dans un état de trouble. Je cessai de prendre de la digitale.

Le 27 juillet, je recommençai à prendre ce médicament comme auparavant, c'est à dire 50 g. toutes les huit heures.

Le 28, j'étais presque dans la même situation que le 26 au matin.

A midi, je pris un mélange de 2 onces d'eau-de-vie et 6 onces d'eau pure.

A une heure, j'avais beaucoup de chaleur et de rougeur à la face, de très forts battemens des artères temporales; les contractions du cœur étaient très fortes et très brusques; mon pouls était un peu dur et donnait 58 p. par minute; je pris encore 2 onces d'eau-de-vie.

A deux heures, le pouls donnait 60 p., les mouvemens du cœur étaient très forts, j'étais dans un état presque complet d'ivresse; je continuai à prendre la digitale.

Le 30, j'étais presque dans la même situation que le 26. Je me déterminai alors à essayer quel serait le résultat de l'ingestion d'un stimulant dont l'action devait se porter directement sur le système nerveux.

A midi, je pris 2 grains d'opium.

A une heure, le pouls donnait 64 pulsations. Les contractions du cœur ne paraissaient pas avoir été affectées par l'ingestion de l'opium. Ma peau était très chaude; j'éprouvais une légère exaltation de l'esprit. Je pris encore 2 grains d'opium.

A deux heures, le pouls était dur et plein, il battait 76 fois par minute; les pulsations du cœur étaient un peu plus fortes, mais cela n'était pas très évident. J'étais dans un état d'ivresse.

A onze heures du soir. Je sors d'un sommeil qui a duré depuis deux heures jusqu'à présent; j'éprouve maintenant tous les effets qui suivent l'ingestion de fortes doses d'opium, qui chez moi ont toujours un résultat très grave, tel qu'un grand accablement de l'esprit, des nausées et des vomissemens, des sueurs froides et une langueur extrême. Mon pouls est à 40 p. par minute, il est très faible; les pulsations du cœur sont régulières et modérement fortes, cet organe n'étant pas beaucoup affecté par l'opium. Je continue à prendre de la digitale.

Le 20 août il n'y a aucune différence remarquable dans le pouls et les battemens du cœur comparés à ceux du 26 juillet. Néanmoins j'ai à peine un peu d'appétit; mes forces musculaires ont beaucoup diminué; mes facultés intellectuelles sont encore affectées à un haut degré.

Je ferai remarquer ici que l'état du pouls, tel qu'il est indiqué, est celui qui était observé pendant que le corps était en repos; mais après m'être promené avec un peu d'activité pendant quelques minutes il donnait de 60 à 70, et quelquefois 80 p. par minute, mais alors il offrait moins de plénitude et de régularité.

J'essayai quel serait l'effet d'un bain à 30 degrés. Au bout de dix minutes le pouls s'éleva à environ 70 p. et il arriva bientôt à 80, ou il persista pendant tout le temps que je restai dans le bain, c'est à dire

pendant cinq minutes, au bout desquelles j'eus une défaillance. C'est ici que se termine cette expérience avec la digitale.

OBSERVATIONS DE BRERA (1). — *Digitale à l'extérieur contre l'œdème et l'ascite.*

1re OBSERV. A la suite d'une dyssenterie occasionée par des vers lombrics, il se manifesta chez un jeune enfant un œdème des membres inférieurs. A l'irritation produite par ces hôtes incommodes, et à la faiblesse, se joignit la dyssenterie, et cette maladie entretenait l'œdématie des deux jambes, quoique les urines fussent abondantes. Il est bon de remarquer que l'enflure suivait principalement le trajet des vaisseaux lymphatiques superficiels, et qu'elle était accompagnée de douleurs qui s'étendaient jusqu'aux glandes inguinales gonflées elles-mêmes et rénitentes, sans être enflammées. On prépara une pommade avec la graisse de porc, quinze grains d'opium, et vingt grains de feuilles de digitale pourprée réduites en poudre fine, après les avoir fait digérer, ainsi que l'opium, pendant plus de quarante heures dans du suc gastrique. On divisa cette dose en quatre parties; deux seulement

(1) *Anatripsologia*, Paris, 1800. Voyez Bidault de Villiers, *Essai sur les propriétés de la digitale pourprée*, 1812, p. 151.

furent employées; et en moins de six jours les glandes se dégonflèrent, et l'enflure fut dissipée.

IIe OBSERV. Une enflure des extrémités inférieures, qui laissait voir clairement qu'elle était le principe d'une anasarque, céda à un liniment dans lequel il entrait une bonne quantité de digitale *epiglottis* (1), et un peu de scille. Trente grains et plus de cette plante, et dix grains de scille, furent mis en digestion pendant vingt-quatre heures et au delà, dans du suc gastrique. On fit trois frictions : deux sur les parties malades, afin de réveiller l'action languissante des vaisseaux lymphatiques, et d'augmenter l'absorption du fluide stagnant; et une seule sur la région lombaire, pour exciter les forces affaiblies des reins. Il fallut répéter trois fois la dose mentionnée; mais, à la seconde fois, les urines commencèrent à couler en plus grande quantité, et présentèrent un sédiment abondant. Le gonflement se dissipa en peu de jours, et l'œdème fut entièrement guéri.

IIIe OBSERV. A la suite d'une maladie aiguë de poitrine, il se manifesta une œdématie des jambes; et quelques mois après une anasarque qui, chaque jour allait croissant, et rendait la respiration de plus en plus pénible et difficile. Le long des vaisseaux lympathiques des extrémités, il y avait çà et là des tumeurs dures et douloureuses qui, selon toute apparence, étaient la suite de la goutte. Les

(1) Cette digitale était cultivée par le célèbre botaniste M. le docteur Bellardi; il n'en avait qu'un seul pied, qu'il voulut bien laisser dépouiller de ses feuilles pour un si noble usage.

urines coulaient; mais le gonflement et les duretés continuaient et augmentaient sensiblement. On fit un onguent avec trente-cinq grains de digitale jaune qu'on divisa en trois parties; avec la première portion on frictionna le dos du pied; avec la seconde, la partie interne des cuisses; et, avec la troisième, la région lombaire, en mettant deux heures d'intervalle entre chaque friction. Les urines que le malade rendit dans le second jour qui suivit l'emploi de ce remède, furent plus copieuses, troubles, sédimenteuses, sans produire de diminution de l'enflure et des tumeurs. On eut recours à une seconde dose, divisée et employée de la même manière que la première; et, dans moins de deux jours, les duretés et l'œdématie diminuèrent de plus de moitié; les urines étant encore plus troubles et déposant un sédiment plus considérable que dans le premier cas. Par le moyen d'une troisième dose frictionnée dans les mêmes endroits, l'enflure se dissipa entièrement, et les tumeurs disparurent. Il est bon de remarquer qu'avant l'usage de ce remède, le malade éprouvait une sensation vive et douloureuse de froid aux extrémités inférieures, dont il fut délivré. Cette cure brillante a été faite sous les yeux des docteurs Allioni, Gianolio et Camera.

Nota. Cette observation et les deux qui la précèdent sont du docteur Giulio; celle qui suit est de M. Brera.

IVe OBSERV. Dans les derniers jours de juin 1797, je parvins à guérir heureusement une jeune personne ascitique, âgée de douze à treize ans, en em-

ployant uniquement les frictions de digitale *epiglottis*, dissoutes dans la salive. Je prescrivis, de quatre en quatre heures, une friction faite avec un scrupule de cette plante et un gros de salive. La malade, qui n'évacuait avant cela que deux ou trois onces d'urine dans l'espace de vingt-quatre heures, après avoir fait usage des frictions, en rendait quarante-cinq onces et plus dans une seule nuit.

OBSERVATIONS DE M. TROUSSET (1). — *Digitale contre l'hydrothorax.*

1re OBSERV. *Hydrothorax guéri par la digitale associée à quelques autres moyens.* — M. D.... père, agé de 72 ans, me fit appeler le 26 vendémiaire an 12, à 3 heures du matin.

Histoire de ce qui a précédé.

D'un tempérament faible, il a presque toujours suivi un régime très exact et très bon ; il ne se rappelait pas d'avoir jamais été malade ; il était dans l'usage de prendre deux ou trois fois l'année quelques pilules purgatives ; mais c'était habitude et pure précaution.

Le 12 vendémiaire, après avoir mangé un fruit cru à l'heure ordinaire de son goûter, il se sentit

(1) *Mémoire sur l'hydrothorax*, par M. Trousset, de Grenoble, brochure in-8, Montpellier 1806

mal à son aise, un poids sur l'estomac et de l'oppression; cet état persistant les jours suivans, il fit diète, but, prit des lavemens, et quoique sa langue fût propre et la bouche bonne, il prit ses pilules purgatives ordinaires, qui parurent le soulager momentanément.

Le 18, les malléoles parurent enflées et les jambes très pesantes.

Le 20 vendémiaire, les malaises et l'oppression augmentèrent, le malade s'en tint aux boissons, à la diète et continua à faire un peu d'exercice jusqu'au 25 inclusivement.

Le 26, je le trouvai dans son lit, couché sur le dos, le tronc élevé, s'agitant continuellement, dans un état d'oppression extrême, le pouls très irrégulier, inégal, intermittent, les urines aqueuses. Ventre bouffi, fourni et resserré.

J'ordonnai quelques tasses d'infusion de fleurs de narcisse des prés, dans chacune desquelles on ajoutait deux cuillerées à bouche d'une potion fortement antispasmodique, quelques pilules antispasmodiques et le vésicatoire volant promené sur le creux de l'estomac, le repos et la diète.

Dans la matinée, il y eut un peu de calme, on en profita pour faire prendre au malade un demi-lavement laxatif, qui produisit beaucoup d'effet et le soulagea en diminuant la tension du bas-ventre; mais les mouvemens faits, soit pour prendre, soit pour rendre le lavement, amenèrent une crise d'oppression assez forte et assez longue.

Dès lors l'état du malade fut un peu moins pénible.

Le 29, je lui fis appliquer, au bras gauche, un vésicatoire qui a été entretenu.

Le 8 brumaire les urines devinrent rares, rougeâtres, déposant un sédiment briqueté, les extrémités inférieures étaient enflées jusques aux genoux, l'oppression était habituelle; la position horizontale, impossible; le pouls, très irrégulier et inégal; la toux, sèche et fréquente.

J'ajoutai aux moyens précédens la tisane de camphrée avec l'oximel scillitique et je mis de l'esprit de nitre dulcifié dans sa potion.

Son état s'aggrava néanmoins.

Le 11 à 3 heures du matin, je fus appelé de nouveau et je trouvai le malade extraordinairement oppressé, ne pouvant rester dans son lit: toux fréquente, extrémités inférieures œdématiées jusques au tronc; urines si rares, qu'elles étaient presque nulles, très rouges, déposant un sédiment abondant, briqueté; le pouls toujours plus irrégulier; la poitrine, percutée des deux côtés, fournissait un son très obscur; si on comprimait la région épigastrique, le malade paraissait suffoqué.

Le 26 vendémiaire, j'avais cru devoir attribuer les symptômes décrits à un état spasmodique, et mon traitement fut dirigé en conséquence.

Le 11 brumaire, je voyais un hydrothorax commençant. Je prescrivis un large vésicatoire sur la région épigastrique, le petit-lait avec l'oximel scillitique pour boisson, quelques pilules antispasmodiques et diurétiques, dont le camphre, la scille et le nitrate de potasse faisaient la base, et une potion antispasmodique et diurétique.

L'état du malade éprouva dès lors beaucoup de variations ; urines plus ou moins rares, oppression plus ou moins forte, augmentation et diminution de l'enflure, syncopes momentanées et fréquentes, nausées ; insomnie souvent absolue, et lorsque le malade s'endormait, tantôt sur un fauteuil où il était obligé de se tenir presque habituellement jour et nuit, tantôt dans son lit, il se réveillait en sursaut.

Le 19 brumaire, la figure était altérée, les joues très pâles et pendantes, bouffissure de la paupière inférieure.

Il y eut une telle crise d'oppression, que le malade parut au moment de suffoquer; la respiration très courte était abdominale, le pouls devint misérable, les extrémités étaient glacées, le tronc et la face se trouvaient couverts d'une sueur froide; le malade était dans son lit, le tronc élevé, on fut obligé de le découvrir entièrement et d'ouvrir portes et fenêtres ; dès lors il y eut complication d'un catarrhe pulmonaire avec l'hydrothorax, et la toux, auparavant sèche, fut suivie d'une expectoration glaireuse, d'abord difficile et rare, mais qui devint ensuite plus facile et plus abondante.

Je prescrivis quelques boissons pectorales, et le soir, tantôt un peu de thériaque, tantôt une pilule de cynoglosse, et on continuait en partie les moyens précédens.

Il y eut jusqu'à la fin de brumaire des alternatives telles que celles qui ont été annoncées le 11, et on avait employé, avec quelques modifications, les moyens précédemment indiqués. Le 30 beaucoup d'incohérence dans les idées. Le 1er frimaire la nuit

fut passée au coin du feu et le malade n'avait plus la tête à lui.

Le 2, accroissement de tous les symptômes; respiration très courte, très accélérée et abdominale, râle commençant, pouls très petit, très fréquent, irrégulier, inégal, intermittent; extrémités inférieures très œdématiées, froides et continuellement agitées, les supérieures recouvertes de sueurs froides et légèrement œdématiées.

Potion cordiale antispasmodique et diurétique.

Le 3, amélioration sensible, plusieurs selles, urines plus abondantes, respiration moins gênée, figure moins altérée; point de côté, sous le sein droit, habituel, plus fort pendant l'inspiration, et surtout lorsque le malade tousse; toux fréquente, expectoration facile et abondante de crachats muqueux, glaireux, quelquefois teints de sang; idées libres et naturelles; pouls plus consistant.

Le 6, la douleur sous le sein droit avoit disparu.

Dès lors alternatives de bien et de mal jusqu'au 17 pluviose; pendant ce temps on avait employé les diurétiques ordinaires; le malade était fort mal.

Je prescrivis les pilules suivantes, et le malade en prit depuis trois jusqu'à neuf par jour.

Scille pulvérisée,

Poudre de feuilles de digitale pourprée,

Extrait de trèfle d'eau, de chaque, une drachme pour 70 pilules.

Il continuait une potion diurétique dont l'esprit de nitre dulcifié faisait la base.

Ses boissons et son régime furent variés.

Pendant l'usage de ces moyens, le malade fut pres-

que chaque jour plus mal jusqu'au 3 germinal suivant, qu'ayant de fortes raisons de soupçonner que le pharmacien avait substitué, dans les pilules, la digitale ordinaire à la digitale pourprée, je vérifiai le fait; et après m'en être assuré, je fis préparer sous mes yeux de nouvelles pilules que je fis administrer de la même manière.

Dès lors le malade éprouva, d'un jour à l'autre, une amélioration très rapide dans son état, et le 30 germinal il était radicalement guéri; car quoiqu'il ait conservé de l'inégalité dans le pouls, il a joui dès lors d'une santé assez parfaite, pour aller prendre son café chaque jour hors de chez lui, faire sa partie, et cela, malgré son âge qui est maintenant de soixante-quatorze ans; il est vrai qu'il a fait un usage à peu près habituel, à petites doses, des pilules de digitale pourprée qui, quand on les supporte, ont certainement la propriété d'éloigner les rechutes.

IIe OBSERV. *Semblable à la précédente.* — Mademoiselle T. T. âgée d'environ soixante-quatre ans, d'un tempérament sec, très vive, et affaiblie par un régime trop souvent maigre, par le jeûne, etc., avait éprouvé dans sa vie plusieurs atteintes d'un rhumatisme goutteux qui ne lui permettait de faire aucun mouvement, mais qui était assez ordinairement sans fièvre; la décoction de bardanne coupée avec le lait, la tirait constamment d'affaire.

Depuis douze ou quinze ans, elle n'avait pas éprouvé la plus légère atteinte de ce rhumatisme.

Dans le mois de floréal an VIII, après quelques jours d'inappétence, même de dégoût (sans cependant avoir ni la langue sale, ni la bouche mauvaise),

et d'une oppression qui allait en augmentant, quoiqu'elle ne s'en plaignît point et continuât de vaquer à ses affaires les plus pressées; cette demoiselle me fit appeler au milieu de la nuit, et je la vis se tourmenter comme un animal placé sous le récipient de la machine pneumatique, lorsqu'on fait le vuide; ses extrémités étaient froides comme du marbre; il n'y avait plus de pouls et sa figure décomposée et violette, ainsi que toutes les parties de son corps, en présentant l'image d'un catarrhe suffoquant épouvantable, semblaient annoncer une mort aussi prompte qu'inévitable. Il fallait administrer ce que j'avais sous la main, ne pouvant assez promptement faire ouvrir les pharmacies; en conséquence je lui fis d'abord avaler sur le champ plusieurs pastilles contenant chacune un grain d'ipécacuanha et un sixième de grain d'oxide d'antimoine sulfuré rouge et j'en continuai l'usage pendant quelque temps (faisant boire par dessus des infusions de tilleul et de mélisse), d'abord de quart-d'heure en quart-d'heure, puis de demi-heure en demi-heure, etc.; peu de temps après il survint des nausées et même de légers vomissemens; ce fut le signal de la diminution de l'accès; pendant ce temps ayant pu me procurer de la liqueur d'Hoffmann, je lui en fis donner, ainsi que de la tisane de camphrée miellée, et un vésicatoire fut placé au bras; au bout de quelques jours elle fut radicalement guérie.

Elle continua à jouir d'une assez bonne santé jusqu'au mois de brumaire an X, que se trouvant à la campagne, elle éprouva le 15 et le 16 quelques étourdissemens légers auxquels elle ne fit aucune at-

tention ; il n'y avait pas beaucoup d'appétit, quoique la bouche fût bonne, et le 17 brumaire matin, après avoir passablement dormi dans la nuit, la malade voulant s'incliner pour ramasser quelque chose, fut frappée d'apoplexie avec paralysie de la moitié gauche du corps, perte de connaissance, aphonie.

Étant arrivé, je lui administrai 20 grains d'ipécacuanha; au bout d'un quart d'heure mademoiselle T. vomit, et parut en éprouver du soulagement ; je soutins les vomissemens d'une manière douce pendant plus de trois heures en lui faisant avaler des demi-tasses d'infusion de camomille dans lesquelles je délayai quelques grains d'ipécacuanha ; à mesure qu'elle vomissait, elle sentait sa tête se dégager, le mouvement revenir aux extrémités paralysées, elle reprenait la connaissance et l'usage de la parole.

Pendant que j'excitais ainsi des soulèvemens d'estomac, plutôt comme antispasmodiques et stimulans que comme évacuans, un vésicatoire que j'avais appliqué à chaque extrémité paralysée, contribuait à y rappeler le sentiment et le mouvement.

Les vomissemens s'étant arrétés, je soutins les heureux effets que j'en avais obtenus au moyen d'une potion tonique, antispasmodique et stimulante, composée avec les eaux de menthe, de fleurs d'orange, de canelle orgée; les sirops de menthe, de quinquina, et de valériane ; l'extrait de quinquina, la teinture de castoreum, le carbonate d'ammoniaque et quelques grains d'oxide d'antimoine sulfuré rouge.

Je fis encore administrer dans la soirée un lavement purgatif qui produisit une selle très copieuse.

Je n'ai point parlé du pouls de cette personne parce

que, dans l'état de santé comme dans celui de maladie, il est toujours intermittent et irrégulier, ainsi qu'avait toujours été celui de son père.

Le lendemain, elle commença à marcher, à parler librement; au bout de quelques jours, elle fut évacuée, et put ensuite se livrer à ses occupations ordinaires.

Quelque temps après, mademoiselle T. T. éprouva tous les préludes du catarre suffocant; j'employai efficacement pour le prévenir, les moyens qui, la première fois, l'avaient tirée d'affaire; dès lors elle jouit d'une santé parfaite jusqu'au 15 frimaire an XII, que je fus consulté de nouveau. Depuis plusieurs jours, il y avait de l'oppression après le plus léger exercice, la langue était propre, la bouche bonne, et l'appétit ordinaire.

Je prescrivis les pastilles d'ipécacuanha, avec un cinquième de grain de kermès, un régime doux et une potion antispasmodique.

Le 16, la nuit fut si mauvaise qu'elle fut passée presque en totalité sur un fauteuil auprès du feu, la malade redoutant de se coucher, attendu qu'elle ne pouvait faire le plus petit mouvement, sans rappeler une oppression suffocante. Large vésicatoire au bras droit, même régime et emploi continué des autres moyens.

Dès le jour de l'application du vésicatoire, la malade fut presque entièrement débarrassée de l'oppression, et quelques jours après elle n'en éprouvait que lorsqu'elle s'exerçait assez fortement.

Le 30, très bien, plus d'oppression, si ce n'est après beaucoup de tracas. Le vésicatoire continua à rendre

beaucoup, et la malade commença à reprendre son train de vie ordinaire.

Nivose..... Le vésicatoire fut un peu négligé dans le principe de ce mois et la malade qui se trouvait bien, sortait une partie de la journée, quel que fût le temps.

Le 10, retour de l'oppression, surtout après l'exercice, mais supportable.

Cette oppression fut en augmentant d'un jour à l'autre, au point que le 18, la malade fut obligée de passer la nuit sur un fauteuil. Elle était excessivement oppressée, sa face était violette et décomposée; le pouls était irrégulier, inégal, intermittent; les urines étaient limpides.

Nouveau vésicatoire au bras droit, emplâtre de poix de Bourgogne entre les épaules; potion antispasmodique; parfois de l'éther sur du sucre, infusion avec les fleurs de tilleul ou avec les feuilles de mélisse, pastilles d'ipécacuanha et de kermès.

Régime doux.

La malade fut de mieux en mieux et parut entièrement rétablie vers la fin du mois.

Pluviose. Le 10, retour peu fréquent d'une oppression supportable, qui fut néanmoins en augmentant.

Le 19, l'oppression était assez forte : la malade m'observa qu'elle était sans appétit; que le matin, elle trouvait tous les alimens mauvais; que chaque fois qu'elle allait du ventre, elle éprouvait un bien-être remarquable, et se trouvait débarrassée de l'oppression pour plusieurs heures; en conséquence elle me renouvela la proposition qu'elle m'avait faite

plusieurs fois de lui laisser prendre un laxatif doux.

Je conseillai pour le lendemain deux onces de manne.

Le 20, le laxatif produisit peu d'évacuations et augmenta l'oppression sensiblement.

Le 21, oppression plus fréquente et plus forte.

Le 22, oppression habituelle.

Le 23, nuit passée sur un fauteuil

Le 24, même état avec augmentation de tous les symptômes.

Le 25, nuit excessivement mauvaise, suffocation imminente, visage violet, bouffi et décomposé; jambes et cuisses prodigieusement enflées, de même que les avant-bras et la face; urines rares, rougeâtres, déposant un sédiment briqueté; pouls fréquent, inégal, irrégulier, intermittent.

Un large vésicatoire au bras droit.

Un très large vésicatoire sur le creux de l'estomac.

Potion antispasmodique.

Quelques gouttes d'éther sur du sucre; du tilleul, de la mélisse ou de l'infusion de fleurs de narcisse.

Matin et soir, chaque fois de 2 à 3 des pilules suivantes :

℞ Assa fœtida deux drachmes; camphre, poudre de feuilles de digitale pourprée, de chaque, une drachme; sirop simple q. s. pour 100 pilules argentées.

Le 26, nuit un peu moins mauvaise, passée néanmoins sur un fauteuil. Urines assez abondantes.

Le même régime fut continué, et l'oppression fut en diminuant sensiblement jusques au 30, que la malade put passer la nuit, au moins en grande partie, dans son lit.

Ventose... Le 1er, l'oppression étant beaucoup diminuée et l'enflure restant presque la même aux extrémités inférieures, indépendamment des moyens précédemment indiqués dont j'ordonnai la continuation, je prescrivis trois cuillerées à bouche par jour d'oximel scillitique.

L'enflure commença dès-lors à diminuer assez rapidement, au point que le 20, il n'en existait plus qu'un peu à la cheville du pied, et qu'il ne restait plus d'oppression.

Le 30, depuis huit jours la malade commençait à sortir; on supprima le vésicatoire du creux de l'estomac, on abandonna les pilules, la potion et tous les autres moyens.

Pendant le cours de ces deux maladies, M. Gagnon, le respectable doyen des médecins de Grenoble, m'éclaira plusieurs fois de ses conseils.

Je ferai une réflexion tendant à prouver que c'est la digitale pourprée qui a guéri ces deux maladies. M. D.... prenait depuis un mois et demi les pilules préparées avec la scille et la digitale sans aucun succès, puisque le 3 germinal, il paraissait désespéré; j'étais chez lui, je songeais à l'effet prodigieux que j'avais obtenu de la digitale pourprée dans le cas de mademoiselle T. T. où j'étais certain qu'on avait réellement employé cette plante; je soupçonnai que le pharmacien de M. D.... avait donné la digitale ordinaire; je me rendis chez lui, il convint du fait, et me déclara n'avoir pas la digitale pourprée, qui n'avait pas été demandée chez lui jusqu'alors; je fis, dès cet instant, préparer les pilules avec cette plante, et j'en obtins l'effet indiqué.

IIIe. OBSERV. *Hydrothorax traité par la digitale et quelques autres moyens.* — J'ai été consulté, le 26 frimaire an XII, pour madame L. D., habitant à la campagne, âgée de soixante-dix-neuf ans; elle était atteinte depuis quelque temps d'un hydrothorax bien caractérisé par tous ces symptômes; il y avait enflure de tout le corps : des mouchetures furent pratiquées au bas de la région hypogastrique; la malade fut mise à l'usage de l'eau de genièvre avec l'oximel scillitique pour boisson, et de 9 pilules par jour de digitale pourprée avec l'assa fœtida. Au bout de quelque temps, elle fut parfaitement bien, et cessa ses remèdes trop promptement.

Ventose. Retour de l'hydrothorax; les mêmes moyens le font disparaître.

Fructidor. L'hydrothorax revient; il cède aux mêmes moyens : je recommande de continuer les pilules de digitale, je pratique un cautère au bras gauche, le premier brumaire an XIII.

Le 11, la malade, étant parfaitement désenflée depuis plus de quinze jours, n'éprouvant ni toux ni oppression, mais se plaignant de faiblesse et de nausées inaccoutumées, prit le soir un biscuit dans du vin, et, sans paraître fatiguée, expira en parlant.

IVe OBSERV. *Hydrothorax amélioré momentanément par la digitale.* — Le 1er floréal an XII, madame B....., âgée d'environ soixante-six ans, était sujette depuis nombre d'années à des palpitations de cœur, à l'oppression et à la toux, ses jambes étaient habituellement enflées : symptômes qui avaient été combattus avec succès par l'infusion de camphrée tantôt avec le miel, tantôt avec l'oximel scillitique, l'eau de genièvre avec

le vin blanc, les pastilles d'ipécacuanha et d'oxide d'antimoine sulfuré rouge, les tablettes de soufre, et une foule d'autres moyens variés suivant les circonstances. La malade avait eu de fréquentes alternatives de bien et de mal, mais les palpitations étaient habituelles et le pouls constamment inégal et irrégulier, signalait un vice organique.

Dès le commencement de floréal, les palpitations et l'oppression devinrent plus fatigantes, l'enflure fut beaucoup plus considérable, les urines parurent plus rares et plus rouges; enfin la malade, que je n'avais pas vue depuis plusieurs jours, me présenta, le 15, tous les signes d'un hydrothorax formé.

Elle fut, dès ce moment, mise à l'usage des pilules de digitale pourprée; son état fut en s'améliorant, et au milieu de prairial, elle put vaquer à ses affaires. Cependant sa guérison ne fut point radicale; elle éprouvait toujours des palpitations et un peu d'oppression; son pouls était constamment inégal.

Au mois de frimaire an XIII, elle prit un nouvel hydrothorax, auquel elle succomba vers la fin de nivose. Étant moi-même malade alors, et ne l'ayant point suivie dans les derniers temps de sa maladie, je ne pourrais dire très exactement ce qui s'est passé; je sais seulement qu'étant énormément enflée, elle périt à la fin d'une nuit, pendant laquelle un vent du nord très froid avait soufflé, et que sa garde ne put jamais la réchauffer.

On sait que le froid vif surtout, est très nuisible dans les hydropisies générales.

V[e] OBSERV. *Hydrothorax guéri par la digitale pour-*

préc. — M. P..., négociant, me fit appeler dans le mois de thermidor de l'an XII, et me raconta, qu'âgé de quarante cinq ans, d'un assez bon tempérament, il éprouvait, depuis environ dix ans, des palpitations de cœur habituelles, et des oppressions après l'exercice; qu'au printemps dernier, frappé d'une apoplexie légère avec hémiplégie incomplète du côté droit, on l'avait fait vomir, on l'avait purgé, employé les vésicatoires, et enfin les eaux de Lamotte en douches qui firent disparaître la paralysie.

Symptômes actuels. Toux fréquente, oppression si considérable que depuis plusieurs jours le malade ne pouvait se placer dans son lit, et était obligé de passer le jour et la nuit sur un fauteuil; urines rares, blanchâtres dans les momens de forte oppression, rougeâtres dans ceux de relâche; pouls inégal, irrégulier et intermittent; les extrémités supérieures et inférieures œdématiées, enfin, tous les signes d'un hydrothorax.

Traitement. Vésicatoire au bras droit; de 2 à 3 des pilules suivantes deux fois par jour.

℞ Assa fœtida deux gros, poudre de feuilles de digitale pourprée 1 gros, pour 60 pilules argentées. Tisane pectorale avec 1 once d'oximel scillitique et en cas d'oppression forte, quelques tasses d'infusion de fleurs de tilleul, et quelques gouttes d'éther sur un morceau de sucre. Régime doux.

Ce plan de traitement fut suivi de point en point, et au bout de huit heures, pendant lesquelles le malade rendit une énorme quantité d'urines, la toux, l'oppression et l'enflure eurent complètement disparu.

Il restait quelques palpitations et de l'irrégularité

dans le pouls, ce qui n'a pas empêché le malade de reprendre une santé aussi parfaite qu'il était possible, attendu les palpitations habituelles qu'il éprouve encore, et l'inégalité du pouls, qui signalent un vice organique contre lequel l'art est impuissant; mais il a pu vaquer à toutes ses affaires, comme avant cette maladie.

Le résultat obtenu dans cette circonstance fut tellement heureux et prompt, que le médecin qui avait soigné ce malade avant moi et qui s'y trouva, lors de ma première visite, se fit donner, après la guérison, la formule des pilules que j'avais prescrites; personne autre que moi à Grenoble n'ayant encore ordonné la digitale pourprée.

VI[e] OBSERV. *Hydrothorax considérablement amélioré par la digitale et quelques autres moyens.* — J'ai soigné, en ventose de l'an XIII, une demoiselle âgée d'environ cinquante ans, qui m'a paru présenter tous les signes d'un hydrothorax compliqué d'hydropéricarde : toux sèche, fréquente; oppression habituelle, palpitations continuelles, syncopes fréquentes, réveil en sursaut, position horizontale pénible, impossible même; jambes et cuisses enflées, urines très rares, rougeâtres et troubles; nausées continuelles; pouls petit, fréquent, inégal, irrégulier, intermittent, toujours très faible, quelquefois imperceptible; alternatives de refroidissement, de bouffées de chaleur et de moiteur, faiblesse et inquiétude extrêmes.

Tisane de chiendent légèrement nitrée.

Toutes les heures une cuillérée à bouche de la potion suivante :

℞ Eau de bourrache deux onces;
de fleur d'orange six gros;
Sirop des 5 racines apéritives deux onces;
Esprit de nitre dulcifié demi-gros;
Ether acétique un scrupule. Mêlez.

Trois fois par jour, chaque fois d'abord deux, puis trois des pilules suivantes :

℞ Assa fœtida. . . . . . . } āā un gros.
Poud. de feuill. de digit. pourp. }
Sirop de karabe, s. q. pour 60 pilules argent argentées.

Après trois jours d'usage des moyens qui viennent d'être indiqués, il y a eu un amendement de tous les symptômes, et, par leur continuation, tous ont complètement disparu au bout de quinze jours.

La malade a conservé le pouls inégal et irrégulier, les palpitations; et quelques mois après, elle a de nouveau présenté les mêmes symptômes, et en a été débarrassée par les mêmes moyens. Dans ce moment, les palpitations, l'inégalité et l'irrégularité du pouls persistent et font craindre de nouvelles rechutes, dont les vésicatoires et les cautères appliqués dès le principe, n'ont pu garantir la malade.

J'ai éprouvé dans cette circonstance (*Obs.* VIe), par rapport à l'usage de la digitale pourprée, un événement qui s'est présenté un grand nombre de fois; tous les malades présentant les signes d'un hydrothorax imminent ou confirmé, ont supporté ce médicament, les uns à la dose de 4 ou 6 grains seulement, pris en deux doses matin et soir; plusieurs en ont supporté neuf grains, ou neuf pilules composées

comme ci-dessus; enfin il en est qui ont pris jusqu'à douze pilules par jour en trois doses, sans en être sensiblement incommodés; mais dès l'instant que par l'évacuation d'une très grande quantité d'urines, tous les signes de l'hydrothorax avaient disparu, les malades ne supportaient plus aussi bien le remède qui les avait guéris; chez tous il fallait en diminuer rapidement la dose, et chez quelques-uns, il fallait y renoncer tout à fait.

Chez les premiers, tous ceux qui ont pu supporter 6 pilules par jour et même 4, ont été constamment, jusqu'à présent, à l'abri des rechutes, quoi qu'on eût quelques raisons de soupçonner l'existence d'un vice organique : tels sont les malades des observations Ire, IIe, IIIe; les autres sont ceux chez lesquels on avait été forcé d'abandonner tout à fait ce remède, parce qu'il produisait chez eux des nausées et même des vomissemens, qui, persistant nuit et jour, ne permettaient aux malades de prendre ni alimens, ni boissons, ni sommeil; ceux-là étaient exposés à des rechutes qu'ils ont fréquemment éprouvées après deux, trois quatre mois d'une convalescence imparfaite et mauvaise : tels sont les malades des observations IV et VI. Dès l'instant que l'hydrothorax reparaissait, les malades supportaient de nouveau les pilules aussi bien que la première fois, jusqu'à la disparition des symptômes, après quoi ils ne pouvaient plus les supporter et les refusaient obstinément; et ce refus que j'ai vu fréquemment, ne dépendait point d'une répugnance morale, mais d'un malaise inexprimable que procurait assez constamment le remède.

Après avoir reconnu et constaté un grand nombre

de fois, les propriétés, je dirais presque spécifiques, de la digitale pourprée dans l'hydrothorax, et après avoir vaincu cette maladie chez un grand nombre d'individus de tout âge et de tout sexe, qui jouissent encore en ce moment d'une santé parfaite, il restait à trouver le moyen de rendre ce médicament supportable à tous les individus, dans toutes les circonstances où je le jugeais nécessaire, soit comme curatif, soit comme préservatif; j'ai cherché long-temps ce moyen, et je ne suis que depuis fort peu de temps, un peu satisfait de mes recherches.

L'expérience m'a appris que lorsque les signes d'hydrothorax ont disparu et lorsque les malades cessent de supporter la digitale pourprée, on leur en restitue pour quelque temps la faculté, en la faisant suspendre et en administrant chaque jour deux, quatre ou six pastilles de magnésie calcinée, contenant chacune de six à huit grains de cette substance terreuse; il faut avoir l'attention de s'en tenir strictement à la dose des pastilles suffisante pour tenir le ventre libre; j'ai même remarqué qu'en entretenant par ce moyen la liberté du ventre, les urines continuaient à couler assez abondamment, et cette circonstance ne permettait pas même de craindre de long-temps le retour de l'hydrothorax.

Observations de M. Mavré. — *Digitale contre les hydropisies* (1).

1re Observation. *Hydrothorax guéri par la digitale.* — Un marinier âgé de cinquante-un ans, adonné au vin, ressentit, après une chute sur des tonneaux, une douleur au côté gauche de la poitrine. Le second jour, il fut pris d'un frisson suivi de chaleur ; la douleur se faisait peu sentir. Le cinquième, après avoir travaillé la veille, comme de coutume, il fut étonné, à son réveil, de voir son bras gauche et sa jambe enflés. Dans la nuit, cette infiltration se propagea aux cuisses et aux bourses. Observé à l'hôpital, la face était tuméfiée et rouge du côté malade. Il avait une opression très vive, une toux avec expectoration de crachats muqueux assez épais. Le décubitus devint de plus en plus impossible du côté droit. Le malade, en se retournant, éprouvait le sentiment manifeste d'un liquide ; il avait des réveils en sursant, des rêves où il pensait être au fond de l'eau. Le pouls était petit et fréquent. On prescrivit la digitale vineuse, à la dose de ℥ iv, et la tisane apéritive. Le deuxième jour, le malade ressentit des picotemens à l'estomac, qui cessèrent dès qu'on eut supprimé moitié de la dose.

(1) Thèse de Paris, 1807, numéro 90.

le cinquième jour, le pouls était moins fréquent, la gêne de la respiration un peu moins considérable. On prescrivit la digitale vineuse à ℥ vj. Les huitième et neuvième jours, le pouls ne donnait que 60 p., et était plus développé; il y avait une plus grande gêne de la respiration. Le quatorzième, il y eut, le matin, une secrétion d'urine des plus abondantes; l'oppression fut sensiblement diminuée; le pouls devint lent, fort, et ne donna que 52 p. par minute. On prescrivit la tisane apéritive et une potion fortifiante.

Le dix-huitième, le pouls est à 60 p., aucune gêne de la respiration ne se fait sentir; le décubitus est facile en tout sens, appétit marqué; une convalescence parfaite survint bientôt.

IIe Observ. *Anasarque guérie par la digitale.* — Un cardeur de coton âgé de cinquante ans, d'un tempérament lymphatique, était asthmatique depuis quinze ans. Il avait éprouvé beaucoup de chagrin et de misère depuis quelque temps, lorsqu'il fut pris de frissons qui durèrent toute la nuit. Le lendemain, la gêne de la respiration était extrême; les jambes et les pieds étaient enflés; le malade ne pouvait supporter la moindre nourriture sans éprouver des vomissemens. Le surlendemain, l'enflure avait tellement augmenté dans la nuit, qu'il fut obligé de se rendre à l'hôpital. L'enflure se faisait surtout remarquer aux extrémités inférieures, où les tégumens étaient si distendus qu'ils présentaient un aspect luisant et transparent au milieu d'une couleur livide: l'oppression était extrême, la face et le corps blêmes et décolorés. Le ventre ni la poitrine ne semblaient contenir aucun liquide. Le pouls, qui

était très petit, se laissait à peine sentir, à cause de de l'infiltration. Les urines étaient très rares. On prescrivit le vin amer et diurétique, et la tisane apéritive minérale. Le second jour, les urines devinrent un peu plus fréquentes. L'oppression fut un peu moins vive, l'enflure toujours aussi forte. Le 12, les symptômes, ayant de plus en plus augmenté, et l'oppression étant suffocative, on employa la digitale vineuse ℥ iv, et la tisane apéritive minérale. Le 16, même prescription. L'oppression est bien moins vive, la peau moins tendue; le pouls se fait mieux sentir sous le doigt, les urines sont un peu plus abondantes. Le 21, digitale vineuse ℥ vj, tisane apéritive minérale. Le pouls peut être facilement senti; il est assez élevé, et donne 75 p.; l'oppression est bien moins grande, l'abdomen n'offre pas autant de tuméfaction. Le 23, tisane apéritive minérale, potion fortifiante. L'enflure s'est terminée par un dévoiement qui l'oblige à aller quatre ou cinq fois à la selle dans le jour. Le pouls est naturel, l'appétit vorace. Le 26, le dévoiement a cessé, et le malade est convalescent.

III[e] OBSERV. *Ascite guérie par la digitale.* — Un ouvrier au Minium, âgé de quarante-un ans, doué d'un tempérament lymphatico-sanguin, venait de faire le traitement usité à la Charité pour la colique des peintres. Il ne se plaignait plus d'aucune douleur, lorsqu'il s'aperçut que le ventre était plus volumineux que dans l'état ordinaire. La percussion ayant été faite le lendemain, on sentit évidemment de la fluctuation. Les urines étaient assez rares. Les jours suivans, l'abdomen devint très tendu; il avait

de l'oppression, une légère toux sans expectoration; le pouls était peu élevé et sans beaucoup de fréquence. On prescrivit la digitale vineuse en passant de ℥ iij à ℥ vj, avec la tisane apéritive minérale. Le pouls diminua sensiblement de fréquence, et ne fournit plus que 50 p. Il était évidemment plus fort; l'oppression ne se faisait plus sentir, quoiqu'on découvrît encore de la sérosité. Le quatorzième jour, la fluctuation s'était entièrement dissipée, quoiqu'on ne se fût aperçu d'aucune augmentation de secrétion, le pouls fournissait 62 p.; l'usage de quelques toniques procura en peu de temps une santé parfaite.

IV[e] Observ. *Leucophlegmatie.* — Castre, âgé de trente-huit ans, doué d'un tempérament bilieux, s'étant fortement échauffé en travaillant, s'expose à un froid vif et violent. Il éprouve aussitôt un frisson, qui, pendant toute la nuit, est suivi de chaleur. En même temps il ressent des douleurs dans les membres, et surtout dans les articulations. Le lendemain, à ces symptômes se joignent des frissons, de la céphalalgie, une douleur dans les yeux avec un léger gonflement de la face et du col. Ce gonflement, qui, le troisième jour, s'était manifesté aux bras et aux jambes, gagna, peu de temps après, toute l'habitude du corps; le malade était très incommodé par une petite toux fréquente et sèche. Observé à l'hôpital, la face et le col étaient excessivement tuméfiés; l'abdomen l'était aussi, et paraissait n'offrir aucune fluctuation; la langue était sèche et rouge, la gorge participait à cette rougeur, et le malade n'avalait que très difficilement; la toux était toujours aussi fréquente, les douleurs des membres étaient sensible-

ment diminuées; il y avait une constipation opiniâtre depuis quatre jours, les urines étaient faciles, mais rouges, le pouls était fréquent, encore assez élevé. On prescrivit la digitale aqueuse ℥ iij, étendue dans ℥ ij d'émulsion. Infusion pectorale, julep pectoral, gargarismes adoucissans, lavemens. Le second jour, le malade a été singulièrement soulagé par deux ou trois selles; la face est moins enflée, ainsi que le col; la toux moins fréquente, avec une légère expectoration, l'oppression moins vive: digitale aqueuse ℥ iv, infusion pectorale, julep pectoral, gargarisme adoucissant. Le 5, le col n'offre plus qu'un léger gonflement, la toux se fait à peine entendre; le malade avale facilement. Le pouls est réduit à 45 p., et ne paraît que plus fort et plus développé; la langue est humide, les selles sont liquides, les urines comme dans l'état naturel : digitale aqueuse ℥ vj, tisane apéritive minérale. Le neuvième, on ne compte que 37 p. par minute, le pouls est grandement développé, l'oppression est peu considérable, l'enflure paraît avoir beaucoup diminué, les urines ont été un peu plus abondantes : même prescription. Le quatorzième, le pouls donne 49 p., il est lent et fort; les extrémités inférieures offrent encore une légère tuméfaction; désir de manger : tisane apéritive minérale, potion fortifiante. Le dix-septième, le malade se promène; le pouls donne 65 p., il est encore très fort; aucune apparence d'enflure; appétit. Le vingt-unième, le malade vient d'obtenir sa sortie; il jouit d'une convalescence complète.

OBSERVATIONS DE TOMMASINI (1). — *Digitale considérée comme contre-stimulant dans l'ascite, l'hydrothorax, la céphalalgie, une maladie organique des poumons.*

L'auteur de ce mémoire cherche à prouver que la digitale pourprée est un médicament très propre à combattre les maladies *sténiques*, tant par son action immédiate sur l'estomac, que par celle qu'il exerce consécutivement sur les divers organes de l'économie. Cette plante, dit-il, prise à l'intérieur cause des angoisses, de la langueur, une sorte de flaccidité dans les muscles et dans la peau, la pâleur, une sensation de tremblement, de frissonnement dans toute l'économie, et l'abattement des traits. Quant aux propriétés médicamenteuses, il croit pouvoir placer la digitale pourprée avec la crême de tartre, les sels, l'ipécacuanha et les acides, qu'il regarde comme des médicamens *asténiques*; cette plante, suivant lui, jouit de la propriété asténique, à un très haut degré. Il apporte à l'appui de son opinion plusieurs observations pour prouver que la digitale pourprée peut être employée avec succès dans certaines hyropisies, et dans quelques

(1) Mémoire sur les effets de la digitale pourprée, Journal de la société médico-chirurgicale, de Parme, t. III, numéro 3.

maladies inflammatoires. Les deux premières observations ont pour sujet deux hommes robustes et d'une forte constitution, qui s'énivraient fréquemment. Ces deux hommes furent affectés d'hydropisie ascite; ils avaient le pouls vibrant, et éprouvaient une tension douloureuse dans l'abdomen. L'usage de la crême de tartre, ensuite celui de la digitale pourprée, procurèrent une guérison radicale. Les excitans et les toniques, lorsqu'on en essaya l'usage, aggravèrent la maladie.

La troisième observation a pour sujet une jeune personne, très faible en apparence, pâle et contrefaite, d'un esprit vif et extraordinaire. Cette fille était sujette, depuis un temps assez long, à des douleurs de tête si violentes et à une insomnie si opiniâtre, qu'elle semblait menacée d'un délire maniaque. Un de ses frères était mort dans un accès de manie, et cette circonstance rendait les craintes que l'on avait sur l'état de la malade, bien mieux fondées. Quoique d'après le tempérament et l'état général de la malade, on fût porté à croire que la maladie dont elle était affectée, était asténique, l'expérience prouva le contraire. L'usage des excitans, comme l'éther; le musc, le camphre, l'opium, le carbonate d'ammoniaque, les vésicatoires, ne firent qu'aggraver la maladie; plus les stimulans que l'on administrait étaient actifs et les doses fortes, plus les douleurs de tête étaient violentes, plus on remarquait de l'incohérence dans les idées. L'administration de la digitale pourprée fut couronnée d'un succès complet.

Le sujet de la quatrième observation est un

homme robuste, adonné au vin. Il était affecté d'un hydrothorax, qui fut guéri par l'usage de la crême de tartre et de la digitale pourprée.

Le malade qui fait le sujet de la cinquième observation, âgé d'environ cinquante ans, était sujet à une difficulté de respirer, qui tenait à un vice organique des poumons; quelquefois les accès de dyspnée étaient si violens qu'ils menaçaient la vie du malade; ces accès étaient accompagnés de fureur, d'une expectoration de crachats teints de sang, et d'un pouls vibrant. La digitale pourprée calma les accès, mais ne guérit point la maladie.

L'auteur dit avoir guéri plusieurs rhumatismes aigus vraiment sténiques, en employant la digitale pourprée avec la crême de tartre, les purgatifs et autres antiphlogistiques. Le professeur Gelmetti, ami de l'auteur du mémoire, lui a dit avoir guéri avec cette plante, plusieurs malades qui étaient menacés d'une inflammation des poumons.

OBSERVATIONS DE M. VASSAL (1) — *Digitale contre les hydropisies.*

Ire OBSERVATION. *Anasarque guérie par la digitale.* Le 11 février 1808, le nommé Surtel, tourneur en

(1) Dissertation sur les effets de la digitale pourprée. Thèse de la faculté de médecine de Paris, 1819, numéro 3.

cuivre, âgé de cinquante-deux ans et d'un tempérament sanguin, consulta M. *Joliet* pour un œdème qui occupait les pieds et les malléoles, ainsi que pour une toux importune qui depuis plusieurs mois troublait son sommeil. Une décoction de chiendent aiguisée de sel de nitre, et le repos, furent les seuls moyens prescrits. Mais la maladie fit des progrès si rapides, que le 15 dudit mois l'œdème occupait toutes les extrémités inférieures; le scrotum était prodigieusement distendu et infiltré; la verge avait acquis un volume énorme, elle semblait raccourcie et comme contournée; les urines étaient citronnées, et leur quantité n'avait point encore diminué.

Le 17, on administra 4 grains de poudre de feuilles de digitale pourprée en quatre doses égales, en mettant six heures d'intervalle entre chaque prise.

Le 18, aucun changement. Ce jour-là, 6 grains de digitale: dans la nuit, le malade rendit trois litres d'urine. On augmenta chaque jour la dose d'un grain jusqu'au 21: les urines continuèrent à couler avec la même abondance; mais ce même jour tout l'œdème avait disparu, à l'exception de celui des pieds. On continua la digitale jusqu'au 27 en diminuant graduellement chaque jour la dose.

Le 28, le malade fut débarrassé et de son hydropisie cellulaire et de sa toux nocturne. Il jouit depuis cette époque, d'une santé parfaite.

11e Observ. *Anasarque et ascite guérie par la digitale.* — Une portière dans la rue Popincourt, âgée de cinquante ans, d'une constitution d'autant plus robuste, qu'elle n'avait jamais éprouvé d'incommodité, pas même à la cessation des menstrues, habi-

tait une loge aussi peu aérée que malsaine par sa situation. Elle consulta M. *Joliet*, le 18 décembre 1807. Des lassitudes générales et des douleurs erratiques empêchèrent d'abord la malade de se livrer à ses occupations domestiques. A ces symptômes succéda un œdème qui occupa les jambes et ne tarda pas à envahir les cuisses. Il y avait anorexie; les urines étaient rares, et formaient promptement par le repos un sédiment briqueté. Les diurétiques et les anti-scorbutiques furent administrés à la malade jusqu'au 27 dudit mois: il n'y eut aucune amélioration dans les symptômes. Le 27 au soir, la malade fut saisie d'un violent accès de fièvre dont le stade de froid fut fort long.

Le 28, il se manifesta à la figure un érysypèle qui, quoique benin, occupa successivement toutes les parties de la tête. Le traitement de la maladie primitive fut suspendu jusqu'au 9 décembre. Pendant cet intervalle de temps, la malade fut purgée quatre fois avec les pilules hydragogues de *Bontius*. Malgré l'emploi de ce moyen héroïque, la maladie primitive avait fait des progrès rapides. L'œdème avait gagné les parties génitales et toute la région lombaire; la cavité abdominale contenait déjà plusieurs pintes de liquide dont la fluctuation était très sensible à la percussion; les urines étaient devenues plus rares encore, et toujours sédimenteuses.

Le 11 décembre, on administra à la malade 4 grains de poudre de feuilles de digitale pourprée, dans l'espace de huit heures.

Le 12, elle en prit 5 grains: aucun changement.

Le 13, 6 grains. Dans la nuit de ce jour, la malade

rendit trois litres d'urine, et autant le lendemain. La digitale fut portée jusqu'à la dose de 8 grains à la fois. D'une part, les urines coulèrent avec la même abondance; et de l'autre, les hydropisies ascite et cellulaire diminuèrent considérablement. La malade éprouva néanmoins pendant l'usage de la digitale une céphalalgie assez vive, et plusieurs vertiges; mais ces symptômes disparurent en diminuant la dose de digitale, qui fut réduite à 4 grains en vingt-quatre heures.

Le 18, l'hydropisie cellulaire avait disparu de moitié.

Le 22, on ne sentait plus aucune fluctuation dans l'abdomen; et le 26, il n'existait plus aucune trace des deux maladies.

III[e] OBSERV. *Ascite guérie par la digitale.* — Vers la fin de juin 1801, madame Colin, âgée de soixante-deux ans, d'un tempérament lymphatique et d'une haute stature, me fit appeler pour lui donner mes soins. Voici dans quel état je la trouvai :

Toute l'habitude du corps était très maigre, son teint jaunâtre, la langue vermeille, le pouls petit et fréquent, la peau sèche, l'abdomen très distendu, avec une fluctuation bien manifeste (j'évaluai le liquide épanché de 9 à 10 litres); les urines étaient rares, rouges et briquetées. La malade ne pouvait ni se lever, ni se coucher; elle était assise sur son séant et soutenue par un matelas. Je prescrivis les diurétiques et les toniques. Malgré l'emploi de ces moyens, la maladie fit des progrès rapides, car la malade ne rendait pas un verre d'urine en vingt-quatre heures, quoiqu'elle bût beaucoup; il y avait ano-

rexie, le pouls était concentré et intermittent, la respiration était précipitée et laborieuse. L'énorme intumescence de l'abdomen et l'état critique de la malade me firent proposer la ponction ou l'usage de la digitale. On préféra ce dernier moyen. Je prescrivis la poudre de feuilles de digitale pourprée à la dose d'un grain réitéré trois fois par jour; chaque dose était incorporée dans une cuillerée à café de quinquina. Les deux premiers jours n'offrirent aucun changement; mais, dès le troisième jour, les urines furent plus abondantes, quoique troubles, et la respiration fut plus libre.

Le quatrième jour, 6 grains de digitale, deux pintes d'urine.

Le sixième jour, 8 grains, même quantité d'urine, mais moins trouble.

Le dixième jour, 9 grains; urines copieuses et citronnées, respiration facile.

Le douzième jour, affaissement sensible de l'abdomen, pouls relevé; la malade reste à demi couchée.

Du 16 au 20, 12 grains; urines copieuses, diminution notable de l'abdomen.

Du vingtième au quarantième jour, la dose de digitale fut augmentée graduellement jusqu'à celle de 24 grains. Les urines coulèrent toujours avec abondance; le liquide contenu dans l'abdomen était tellement évacué, qu'on ne sentait plus qu'une légère fluctuation; les tégumens étaient flasques et distendus comme à l'issue d'un accouchement; la malade se coucha parfaitement bien horizontalement.

Le quarante-sixième jour, 27 grains de digitale,

pouls régulier, urines naturelles et abondantes; la malade se leva et marcha facilement.

Au cinquantième jour, la cure fut complète, et la digitale fut discontinuée. J'explorai soigneusement tout l'abdomen, et je n'y trouvai aucune trace de liquide ni d'engorgement; ce qui me prouva que la malade avait une ascite primitive. Je mis la malade aux tisanes amères et à un régime analeptique. C'est la seule malade qui ait pris une si haute dose de digitale sans avoir éprouvé aucun des accidens que cette plante produit assez souvent. Deux mois après, la malade fut atteinte d'une fièvre lente continue qui la plongea dans le marasme. Elle mourut le 13 novembre même année.

IV[e] OBSERV. *Ascite guérie par la digitale.* — La nommée Cauville, matelassière de profession, âgée de quarante-sept ans, fortement constituée et d'un tempérament sanguin, éprouva de profondes affections morales qui détériorèrent sa belle santé, et lui firent perdre l'embonpoint dont elle jouissait. Les pieds commencèrent à s'œdématier, puis les jambes; les urines devinrent rares, et dans l'espace de six mois, l'abdomen acquit un volume considérable par le liquide qu'il contenait: ce fut au mois d'octobre 1807 que la nommée Cauville réclama les secours de l'art. La malade était assise sur son lit, soutenue en arrière par un matelas, seule position dans laquelle elle pouvait rester; sa figure était bouffie et violette, ses yeux saillans et injectés, ses lèvres décolorées et d'un brun livide. Elle ne pouvait parler que par un espèce de sifflement, car elle était frappée d'aphonie; l'oppression était

extrême, l'abdomen était énormément distendu, l'œdème des pieds s'était propagé jusqu'aux hanches, la poitrine, percutée avec soin, ne rendit partout que des sons obscurs. La fluctuation qu'on sentait à l'abdomen était si sensible, qu'on ne pouvait douter de l'existence du liquide. Le pouls était intermittent, sans être fébrile; la malade était tourmentée par une forte toux accompagnée d'une expectoration de crachats sanguinolens d'un rouge vif. Les évacuations alvines étaient rares et les urines totalement supprimées. La digitale en poudre fut de suite administrée à la dose d'un grain toutes les trois heures. Au bout de quarante heures de l'usage de ce médicament, les urines coulèrent avec tant d'abondance qu'en six jours tout le liquide épanché fut complètement évacué, et la malade entièrement guérie, après avoir pris en totalité un gros et demi de poudre de feuilles de digitale pourprée. La malade n'éprouva aucun des inconvéniens que produit quelquefois cette plante. Au printemps de l'année 1808, ladite Cauville, affectée de nouveaux chagrins déterminés par la perte de son mari, vit reparaître son hydropisie ascite; elle urinait très peu, ses jambes étaient œdématiées, le ventre très volumineux présentait une fluctuation bien manifeste, la respiration était laborieuse, lorsqu'elle eut recours une seconde fois à la poudre de digitale. Huit jours de l'usage de cette plante suffirent pour opérer cette nouvelle cure. La malade jouit depuis lors d'une excellente santé.

Ve Observ. *Hydrothorax guéri par la digitale.* — Madame Legay, âgée de vingt-cinq ans, d'une petite

stature et d'un tempérament sanguin, apprit, le 10 septembre 1807, que les gendarmes étaient à la poursuite de son mari pour cause de conscription militaire. Le saisissement que lui causa cette nouvelle inattendue fut si grand, qu'elle resta sans connaissance pendant plus de deux heures. Quoique son mari revînt à la maison et qu'il la rassurât sur son sort, puisqu'il avait un congé bien en forme, elle éprouva un malaise général qu'elle ne pouvait définir. Elle ne tarda pas à voir son appétit diminuer et à éprouver que sa respiration devenait plus courte lorsqu'elle montait un escalier. Ces symptômes augmentèrent rapidement. Je vis la malade le 20 septembre. Sa respiration était courte et gênée, quoiqu'elle fût en repos. Au moindre mouvement elle était tout essouflée. Le pouls était faible, mais régulier; la figure était blafarde, la langue était humide, mais pâle et comme macérée; enfin les urines étaient rares et briquetées. Je ne pus percuter la poitrine, parce que la malade était levée. Mais le lendemain 21, madame Legay étant assise sur son séant, je percutai le thorax dans toute son étendue; les deux tiers inférieurs de cette cavité ne rendirent que des sons obscurs, tandis que la partie supérieure fournit le son naturel que donne toute cavité percutée et qui renferme un vide. Les deux hypochondres étaient bombés, et les tégumens de cette partie étaient œdémateux. A la réunion de tous ces symptômes, je ne pus méconnaître un hydrothorax. Je prescrivis les diurétiques jusqu'au 25: à cette époque la respiration était plus gênée, la malade ne pouvait dormir ni horizontalement, ni sur aucune

des parties latérales de la poitrine, seulement sur son séant ; son pouls était faible, mais nullement fébrile ; il y avait anorexie ; la langue indiquait l'état saburral des premières voies. J'administrai un émético-cathartique ; la malade rendit beaucoup de bile. Le 26, les grandes lèvres étaient infiltrées ; toute la région lombaire était œdématiée et la figure bouffie ; le même traitement fut continué jusqu'au 28, où j'ordonnai la poudre de digitale à la dose d'un demi-grain, réitérée trois fois par jour et incorporée dans du sirop d'écorce d'orange. La malade ne pouvait rester assise que sur son séant et soutenue par une chaise renversée.

Le 29, saignée lymphatique, par l'application de quatre larges vésicatoires volans. Aucun changement. Les urines étaient très rares et fortement briquetées. Ce jour-là, trois grains de digitale ; pendant la nuit, évacuations alvines très abondantes.

Le 30, même dose de digitale, mêmes évacuations alvines : aucun changement, ni dans la quantité, ni dans la couleur des urines, mais moins de gêne dans la respiration.

Le 1[er] octobre, trois grains de digitale ; évacuations alvines abondantes ; urines plus copieuses, mais toujours briquetées ; disparition de l'infiltration des grandes lèvres ; céphalalgie.

Le 2, un demi-grain de digitale le matin, et autant le soir. Diminution des évacuations alvines et de la céphalalgie ; urines moins troubles, l'œdème des lombes disparaît, la malade se couche presque horizontalement.

Les 3, 4, 5 et 6, même quantité de digitale ; les uri-

nes déposent beaucoup moins de sédiment; mais les évacuations alvines ont toujours lieu plusieurs fois dans les vingt-quatre heures. La respiration est presque naturelle; le pouls se relève sans être fébrile. Je continuai la digitale jusqu'au 13, et le 18 la malade entra en pleine convalescence; elle n'a cessé de jouir depuis cette époque d'une excellente santé.

VI[e] OBSERV. *Hydrothorax guéri par la digitale.* — Un homme de distinction, âgé de quarante-huit ans, d'un tempérament bilioso-sanguin, était sujet à des accès de goutte, ainsi qu'à une éruption dartreuse qui fut répercutée. Sitôt après cette répercussion, le malade fut atteint d'une toux symptômatique très importune; la goutte parut se fixer dans la poitrine, vu que la respiration était très gênée; le médecin considérant les virus arthritique et herpétique comme causes déterminantes des accidens, chercha à rappeler ces virus aux pieds, par l'application de sangsues, qui ne produisirent aucune amélioration. On prescrivit les *pédiluves* de moutarde: malgré ces moyens, la toux et l'oppression augmentaient. Le lendemain, application de deux vésicatoires aux jambes, léger soulagement; le jour suivant, exaspération de tous les symptômes; urines rares et briquetées, pouls faible, mais régulier, sinapismes aux deux pieds. L'oppression devint plus intense, ainsi que la toux; les urines coulaient à peine et étaient très sédimenteuses; le ventre était légèrement tendu; la suffocation orthopnéïque menaça la vie du malade; la figure était d'un brun violet, ainsi que les lèvres, les conjonctives injectées, les hypochondres distendus; l'impossibilité où était le

malade de se coucher le contraignit à passer quatre nuits dans un fauteuil ; on reconnut alors l'existence d'un hydrothorax, et on proposa la digitale; le malade s'y refusa. Le lendemain, les accidens devenant plus graves, le malade se décida à faire usage de la digitale, qui fut administrée à la dose d'un grain, réitérée de quatre en quatre heures. Au bout de dix-sept heures, les urines coulèrent abondamment, les accidens diminuèrent, et en augmentant graduellement la digitale, quatre jours suffirent pour évacuer toutes les eaux épanchées dans le thorax.

VIIe OBSERV. *Hydro-péricarde guéri par la digitale.* — Le nommé Decœur, âgé de trente-neuf ans, d'une constitution lymphatique, d'une haute stature, et marbrier de profession, éprouvait depuis quelque temps des anxiétés qu'il ne savait à quoi attribuer; il était triste, souvent il était obligé de suspendre son travail pour être moins essoufflé; son sommeil était fréquemment interrompu. Vers le milieu du mois de janvier 1807, la respiration devint si difficile, qu'il fut obligé de cesser ses occupations; il crut que le repos adoucirait son incommodité, mais elle augmenta si rapidement, qu'il me fit appeler le 24 dudit mois. Je le trouvai assis sur une chaise; sa figure était blafarde et bouffie, ses lèvres étaient injectées et d'un brun livide; l'abattement était général; la langue pâle et humide. Le pouls était petit, concentré et intermittent; un poids considérable à la région précordiale l'incommodait beaucoup. La respiration était très gênée; le malade ne pouvait se coucher horizontalement sans être prêt à suffoquer; il éprouvait des syncopes; les urines étaient rares et

briquetées ; enfin un froid glacial occupait toute l'habitude du corps, quoiqu'il fût bien couvert. Ces caractères me firent soupçonner un hydropéricarde: je prescrivis les diurétiques, qui furent sans effet.

Le 25, augmentation des symptômes; mêmes moyens.

Le 26, le malade était sur son séant, le dos soutenu par un matelas, la tête penchée sur ses genoux; sa figure était décomposée; le pouls était misérable, avec de longues intermittences, et les urines étaient presque nulles. Je percutai la poitrine, et elle me donna des sons bien résonnans au côté droit et à toute sa partie supérieure. Ma main appliquée sur la région précordiale, je sentis que les contractions du cœur étaient tumultueuses et profondes, mais elles se prolongeaient jusqu'à la septième côte. Bien convaincu alors de l'existence de l'hydropéricarde, je pronostiquai la mort du malade, et je prescrivis la digitale pourprée en poudre, sans concevoir le moindre espoir de guérison. Le malade prit 3 grains de digitale dans les vingt-quatre heures.

Le 27, Decœur, sans être mieux, avait la respiration un peu plus libre. Ce jour là, 4 grains et demi de digitale. Dans la nuit, le malade rendit trois litres d'urine très sédimenteuse.

Le 28, 6 grains de digitale; même quantité d'urine, amélioration notable, le pouls se régularise, la figure s'anime, la bouffisure se dissipe, le malade parle avec facilité et respire de même.

Le 29, 9 grains de digitale; urines très copieuses

et citronnées. Le malade peut se coucher ; le pouls est petit mais régulier. En continuant la digitale jusqu'au 6 février, Decœur fut débarrassé de son hydropéricarde. Il entra en pleine convalescence, et à la fin de février, il partit pour son pays natal.

VIII[e] OBSERV. *Hydro péricarde guéri par la digitale.* — Madame Gérard, âgée de cinquante-huit ans, et d'un tempérament éminemment sanguin, fit une chute en 1807, et se fractura le col du fémur gauche, accident qu'elle avait toujours redouté, et qui influa tellement sur son tempérament qu'elle devint très morose, et qu'une éruption dartreuse qui paraissait souvent sur la figure disparut subitement.

Le 28 décembre, même année, elle fut prise d'un malaise général et d'une douleur lancinante à la région hépatique, ainsi que d'un étouffement très inquiétant ; la langue était saburrale, et le pouls plein, mais régulier. Je prescrivis de la limonade cuite et un emplâtre calmant *ad dolorem.* A six heures du soir, augmentation de la douleur, dyspnée considérable, pouls concentré, fréquent et intermittent, urines rares et briquetées. Cet appareil d'anomalies me fit soupçonner une métastase herpétique sur le diaphragme. Je fis appliquer un sinapisme sur le point douloureux ; je prescrivis des *pédiluves* de moutarde, une boisson délayante, et une potion antispasmodique. A dix heures du soir, exaspération de tous les symptômes ; la malade était prête à suffoquer ; le pouls était misérable, un froid glacial occupait toutes les extrémités. La malade n'avait donné aucun signe de douleur de l'application du sinapisme, et quoiqu'il fût resté quatre heures sur

la région hépatique, la peau n'était point rougie, comme cela arrive constamment. J'enveloppai les pieds d'un autre sinapisme fait avec la farine de moutarde et l'acide acétique; même insensibilité de la part de la malade.

A trois heures du matin, application de deux larges vésicatoires aux jambes. A huit heures, pouls toujours concentré et intermittent, la figure était moins tirée, la respiration moins gênée, la douleur de la région hépatique avait disparu. Je fis prendre trois bains de pied de moutarde. Le soir, urines rouges, mais moins troubles, moiteur générale, respiration plus libre; apparition à la jambe de plusieurs taches dartreuses, la peau de toute la région hépatique devint rouge et douloureuse, ainsi que celle des pieds. Escarrhes gangreneuses aux vésicatoires; continuation de la potion antispasmodique; eau de laitue pour boisson; je fis suppurer les vésicatoires, et à l'aide de ce traitement, la malade allait de mieux en mieux, lorsque le 5 février, les urines devinrent tout à coup sédimenteuses, sans cependant être rouges, le son de la voix s'affaiblit; la malade ne pouvait se coucher horizontalement, ni exécuter le moindre mouvement dans son lit, sans que la dyspnée reparût. Elle éprouvait une anxiété générale, et se trouvait fréquemment dans un anéantissement qui approchait de la syncope; elle se plaignait d'un poids incommode vers le cartilage *xiphoïde*; le pouls était petit, concentré et intermittent; ce qui me fit faire des recherches à la région précordiale. En appliquant ma main sur cette région, je sentis les contractions du cœur tumultueuses, fréquentes

et obscures; mais elles se prolongeaient plus loin que dans l'état naturel, puisqu'elles se faisaient sentir jusqu'à la région épigastrique gauche. Je fis asseoir la malade sur son séant, et je percutai la poitrine, qui résonna partout, excepté à la région précordiale, où les sons devinrent obscurs. A ces caractères bien distincts, je ne pus méconnaître un hydro-péricarde. Je prescrivis les diurétiques combinés aux toniques.

Le 6, M. le docteur *Coste* fut appelé en consultation; et après avoir examiné la malade, il partagea mon opinion sur le caractère de la maladie. Les urines étaient presque nulles, et la petite quantité que la malade en rendait étaient rouges et briquetée; le moindre mouvement qu'elle faisait lui occasionnait une suffocation si imminente, qu'elle ne pouvait proférer aucune parole. Je proposai la digitale pourprée en poudre, et la malade en prit un grain et demi en trois doses.

Le 7, même état, sans exaspération dans les symptômes. Je donnai trois grains de digitale. Dans la nuit de ce jour, la malade rendit une pinte et demie d'urines troubles.

Le 8, amélioration notable, quatre grains de digitale, deux pintes d'urine.

Le 9, la figure s'anime, le pouls se relève sans se régulariser, la malade fait des mouvemens dans son lit sans éprouver de dyspnée; cinq grains de digitale; excrétion de trois pintes d'urines citronnées.

Le 10, six grains de digitale; la malade est bien, les contractions du cœur se régularisent; elles sont moins obscures et plus tumultueuses, l'anéantisse-

ment disparaît; même quantité d'urines; mais ce jour-là, après la première dose de digitale, qui fut de deux grains, nausées continuelles, céphalalgie atroce, éblouissemens incommodes, diminution sensible de pulsations artérielles. Je suspends la digitale et je la remplace par une infusion théiforme, avec addition d'acide citrique. Le soir, cessation de tous les accidens.

Le 11, deux grains de digitale en trois doses; urines copieuses et citronnées, trois évacuations alvines. La digitale, ainsi administrée jusqu'au 16, produisit tous les jours plusieurs déjections bilieuses, et la malade entra en pleine convalescence de son hydro-péricarde; mais elle fut long-temps tourmentée par une éruption dartreuse qui ne céda qu'à l'application d'un exutoire et à l'usage des eaux de Barèges, prises intérieurement et administrées en bains.

IX[e] Observ. *Hydropisie générale des cavités et du tissu cellulaire guérie par la digitale.* — M. G... âgé de cinquante-huit ans, d'un tempérament bilioso-sanguin, ayant vu écrouler en peu d'années une fortune brillante, en fut vivement affecté, et commença à ressentir une difficulté de respirer chaque fois qu'il montait un escalier.

Le 1[er] avril 1807, ayant éprouvé une nouvelle affection morale, il fut traité pour une infiltration commençante de la poitrine. Les diurétiques et les exutoires le débarrassèrent. Le malade vaqua à ses occupations journalières, sauf l'état de dyspnée qu'il conserva toujours.

Mais le 9 mai, il fut obligé de réclamer les se-

cours de l'art. Ses pieds étaient considérablement œdématiés, ainsi que les cuisses, toute la région lombaire et la face ; l'abdomen était distendu, et contenait un liquide, avec fluctuation bien manifeste, la région épigastrique était plus élevée que l'hypogastrique ; la suffocation était si grande, que le malade ne pouvait rester au lit qu'assis, avec un matelas derrière lui ; le pouls était petit, concentré et intermittent ; une toux sèche et fréquente, avec expulsion de crachats mêlés d'un brun livide, fatiguait horriblement le malade. Les sons obscurs que donna la poitrine, par le moyen de la percussion, ne laissèrent aucun doute sur l'existence de l'hydrothorax ; les urines étaient très rares et briquetées. Cet appareil de symptômes effrayans et cette triple hydropisie firent pronostiquer la mort. Comme l'œdème avait respecté les jambes, on y appliqua deux vésicatoires, les potions incisives et diurétiques, la poudre de scille combinée avec le nitre, furent les moyens employés.

Le 10, exaspération dans les symptômes ; la toux était suffocante, avec expectoration de crachats sanguinolens. Ce fut dans cet état de détresse qu'on eut recours à la digitale pourprée.

Le 11, le péril était imminent ; on donna 9 grains de digitale en trois doses. Rien de remarquable ce jour-là.

Le 12, même état du malade, excepté que la respiration était un peu plus libre ; 10 grains et demi de digitale.

Le 13, à 5 heures du matin, le malade rendit deux pintes d'urines. Mieux sensible ; on donna 16 grains

de digitale. Dans la nuit, évacuation de huit pintes et demie d'urines (1) un peu troubles et brunes.

Le 14, 16 grains de digitale; six pintes d'urines; mieux extraordinaire, poitrine allégée, expectoration facile, peau de couleur naturelle. Le volume de l'abdomen était diminué de moitié; les hanches et les cuisses peu œdématiées; pouls relevé et régulier.

Les 15, 16 et 17, 24 grains de digitale chacun de ces jours; le malade rend quatre pintes d'urines toutes les vingt-quatre heures. A cette dernière époque, évacuation des eaux non seulement des cavités thoracique et abdominale, mais encore de toute celle du tissu cellulaire sous-cutané. La digitale fut continuée jusqu'au 1er juin, en ayant soin d'en diminuer graduellement la dose. Les urines continuèrent à couler avec la même abondance, et le malade fut radicalement guéri. A deux époques éloignées. M. G... ayant éprouvé de violens chagrins, et les symptômes de l'hydrothorax s'étant manifestés, on les combattit victorieusement par l'usage de la digitale.

Xe Observ. *Hydropisie générale guérie par la digitale.* — M. D.. âgé de soixante-deux ans, et d'un tempérament éminemment bilieux, après avoir été dans l'opulence, se trouva presque dans l'indigence. Ce changement de condition influa tellement sur sa santé, qu'il perdit l'embonpoint considérable dont il jouissait, et ne tarda pas à être sujet à des diarrhées colliquatives de nature hépatique: il était aussi tourmenté par une affection rhumatismale.

(1) On mesurait chaque jour la quantité d'urine que le malade rendait.

Le 25 juin 1807, le malade fut pris d'un *lumbugo* aigu ; la fièvre était violente, le diaphragme et les poumons furent frappés de spasme; ce qui donna lieu à une toux sèche et fatigante, et rendit la respiration pénible. *Pédiluves* de moutarde, potion anti-spasmodique.

Le 28, exaspération des symptômes.

Le 29, anéantissement des facultés intellectuelles, prostration des forces, foie proéminent et sensible au toucher, suppression des urines et des selles, vomissemens de matières érugineuses accompagnés de hoquets et de mouvemens convulsifs. Langue sèche et rouge à sa pointe, mais brune à son centre; pouls fébrile, concentré et intermittent, enfin tout le cortége de la fièvre *ataxique* ou *maligne*. Application de quelques sangsues à l'anus, continuation des anti-spasmodiques; sinapismes aux pieds.

Le 30, même état; abdomen distendu et douloureux avec épanchement d'un liquide. Œdème des pieds, respiration très difficile; les fausses côtes étaient soulevées et le diaphragme refoulé par l'accumulation des eaux. Le type fébrile était tellement engourdi, qu'on sentait à peine le pouls. La toux était sèche et suffocante. Emploi des diurétiques jusqu'au 1er juillet.

Le 2, tous les symptômes s'aggravent; épanchement de liquide dans la poitrine, respiration orthopnéique; face injectée et gonflée, yeux saillans et convulsifs, abattement général, trouble dans les idées; l'œdème des pieds s'était propagé jusqu'aux hanches. Quatre grains de digitale en poudre en quatre doses.

Le 3, aucun changement depuis cinq heures du matin jusqu'au lendemain midi; on administra 15 grains de digitale en huit doses.

Le 4, le malade put parler, d'une voix faible à la vérité; sa respiration était assez libre. Pendant la nuit du 3 au 4, les urines coulèrent en si grande quantité, que le lit fut pénétré en entier, et indépendamment de cela, le malade en rendit une pleine cuvette. Cette quantité fut évaluée à plus de cinq litres. Seize grains de digitale en quatre doses.

Le 5, même abondance d'urines; tous les symptômes inquiétans disparaissent; le pouls devient régulier et se développe, l'œdème disparaît; la poitrine et l'abdomen sont débarrassés de leurs eaux.

Le 6, même dose de digitale; même succès, elle fut ainsi continuée avec succès jusqu'au 13, en augmentant graduellement la dose de digitale. En ajoutant à l'usage de cette plante quelques moyens médicinaux, que plusieurs épiphénomènes exigèrent, le malade entra en pleine convalescence. Une exploration scrupuleuse de tout l'abdomen rassura sur l'existence d'aucune affection organique. Le 20, la cure fut complète, et le malade fit sa première sortie.

XIe OBSERV. *Ascite et hydrothorax guéris par la digitale.* — Une dame âgée de vingt-sept ans, et d'un tempérament lymphatico-sanguin, ayant éprouvé de violens chagrins dans le cours de sa grossesse, fut affectée, à la fin de son neuvième mois, de tous les symptômes qui caractérisent l'hydropisie ascite. La suffocation orthopnéique qu'elle éprouva fut attribuée au refoulement du diaphragme,

déterminé par l'état de grossesse. Il se manifesta une hémoptysie qui céda à deux saignées du bras, et le lendemain la malade accoucha naturellement; ce qui produisit un calme parfait. Six semaines après son accouchement, elle fut frappée d'une fièvre adynamique ou putride, qui, à l'aide d'un traitement approprié, se termina vers la fin du deuxième septénaire. Mais l'étouffement et la toux reparurent de nouveau, les pieds s'œdématièrent, le ventre se ballonna avec une fluctuation bien manifeste. Les urines se supprimèrent; le peu que la malade en rendait était rouge et briqueté. La percussion de la poitrine et les signes distinctifs de l'hydrothorax firent reconnaître que l'ascite était compliquée d'hydropisie de poitrine. La malade fut mise à l'usage de la digitale, en commençant par un grain à la fois, et en augmentant graduellement. Cette plante, toujours fidèle dans ses effets, détermina avec abondance l'excrétion des urines, et la malade fut entièrement guérie au huitième jour de l'usage de la digitale. Cette dame n'a cessé de jouir d'une excellente santé.

XIIe Observ. *Ascite avec affection organique soulagée par la digitale.* — Une dame âgée de quarante cinq ans, d'un tempérament bilioso-sanguin et d'un embonpoint considérable, n'eut d'autre maladie que la goutte, dont elle ressentit le premier accès à l'âge de trente-sept ans. Elle éprouva long-temps après une profonde affection morale qui la fit maigrir graduellement et lui occasiona une maladie chronique du foie. Elle passa cinq années dans un état valétudinaire, et vaqua à ses affaires domestiques

jusqu'au mois de septembre 1807, où elle fut subitement affectée d'une fièvre inflammatoire avec complication d'affection bilieuse. Cette fièvre dura quarante jours, pendant lesquels elle prit plusieurs types différens; aussi la convalescence ne fut point franche; une maigreur extrême, un teint jaunâtre, l'œdème des extrémités inférieures, puis un épanchement de liquide dans l'abdomen, qui s'est ensuite propagé jusque dans le thorax, dénotait bien l'état pathologique de plusieurs viscères. On administra à la malade la digitale pourprée en pilules, selon la formule du docteur *Trousset*, et, en quinze jours, toutes les eaux furent évacuées par les voies urinaires; ce qui procura un soulagement satisfaisant; mais l'affection organique ayant continué à faire des progrès, les hydropisies se renouvelèrent, et chaque fois on les combattit victorieusement par l'usage de la digitale pourprée; trois onces de poudre de cette plante prolongèrent de cinq mois l'existence de cette malade, qui eût infailliblement péri peu de jours après l'invasion de la première hydropisie.

XIII[e] OBSERV. *Hydrothorax avec affection organique considérablement amélioré à plusieurs reprises par la digitale.* — M. Delatre, ancien capitaine de vaisseau, âgé de soixante-huit ans, d'un tempérament éminemment sanguin et d'une forte constitution, était sujet depuis sa trentième année, à une toux spasmodique. Les paroxismes de cette toux devenaient longs et fatigans, lorsque l'atmosphère était humide. Les secousses révolutionnaires l'ayant privé des deux tiers de sa fortune, de jovial qu'il était, il devint très-morose.

Vers le milieu de l'année 1803, il fut pris d'une dyspnée assez pénible, dont l'intensité était soumise aux variations de l'atmosphère. L'exercice du cheval, l'air de la campagne, les anti-spasmodiques, les saignées locales, les vésicatoires au bras et au sternum, furent les moyens mis en usage; le malade n'en éprouva pas le moindre soulagement. Les caractères de la maladie étant alors plus saillans et plus réguliers, on reconnut que M. Delatre était affecté d'un hydrothorax (c'était au mois de janvier 1804). Tous les diurétiques et les pectoraux furent tour à tour mis à contribution. La digitale lui fut d'abord donnée en décoction, puis en teinture, mais aucun de ces moyens ne soulagea le malade, et il fut abandonné des gens de l'art. Le 13 mars, un de ses amis me conduisit auprès de lui. Les extrémités tant supérieures qu'inférieures étaient œdématiées, la figure était bouffie, les paupières inférieures étaient distendues et pendaient sur les joues, les lèvres étaient injectées et d'un bleu livide; la langue était saburrale, le pouls gauche était régulier, mais petit et concentré, le droit fut toujours nul; la respiration était précipitée et pénible; il y avait de fréquentes suffocations; la toux était sèche et importune; elle était souvent accompagnée d'une asphyxie momentanée, et le malade avait besoin d'un grand courant d'air; M. Delatre ne pouvait rester qu'assis sur son séant, la tête penchée sur sa poitrine; il y avait aphonie complète; les idées étaient incohérentes; les urines étaient très rares et briquetées. La poitrine percutée n'offrit partout que des sons obscurs; il y avait empâtement à la région pré-

cordiale et tumeur à l'épigastre ; enfin, les contractions du cœur étaient à peine sensibles ; la réunion de tous ces symptômes ne laissait aucun doute sur l'existence de l'hydrothorax, mais je le soupçonnai compliqué de tubercules aux poumons. Cet état fâcheux me fit pronostiquer une mort très prochaine. Une tisane diurétique, une potion avec le suc de cerfeuil, le vin scillitique, le sirop de quinquina et des cinq racines et le laudanum, plus 3 grains de digitale en poudre pris en vingt-quatre heures. Chaque dose fut donnée dans du sirop d'écorce d'orange.

Le 14, 4 g. de digitale ; aucun changement.

Le 15 ; diminution de la toux, suffocation moins fréquente, respiration un peu plus libre, augmentation des urines, quoiqu'elles fussent troubles ; même état du pouls. Ce jour-là, 5 g. de digitale.

Le 16, *idem*. Le 17, amélioration marquée, urines abondantes et peu sédimenteuses, respiration assez facile, diminution de la bouffissure de la figure et de l'œdème des extrémités ; même dose de digitale.

Le 19, urines très abondantes et citronnées, bouffisures et œdème entièrement disparus ; le malade se couche presque horizontalement ; il fait 300 pas.

Le 20, le malade changea de logement, pour que je fusse à portée de le voir journellement ; les cahotemens de la voiture l'incommodèrent beaucoup ; les urines devinrent rares et sédimenteuses ; somnolence continuelle ; les pulsations artérielles furent tellement diminuées, que le pouls ne donnait que 50 p. par minute, au lieu de 80. La digitale fut sus-

pendue et remplacée par l'usage des toniques jusqu'au 24; même état des urines, dyspnée continuelle, suffocations fréquentes, déglutition pénible, cartilages du larynx très douloureux au toucher; il n'existait plus d'œdème. La poitrine percutée rendit des sons assez sonores à sa partie antérieure; mais la postérieure et inférieure n'en rendit que de très obscurs. Je prescrivis de nouveau la digitale; le *poligala*, le *quinquina*, le *rhum* et le vin de Madère furent alternativement administrés; la digitale constante dans ses effets, augmenta l'excrétion des urines; la maladie organique fit des progrès rapides; car, au commencement de mai, les suffocations furent longues et réitérées, la somnolence continuelle, les idées incohérentes; la mémoire se perdit; l'ammoniaque fut impunément pris intérieurement sans relever le ton de l'organe pulmonaire. Le malade étant sur le point d'être asphyxié, je lui fis avaler 24 gouttes d'acide sulfurique concentré dans deux cuillerées d'eau. Ce poison actif irrita subitement les poumons, et le malade respira mieux. Cette excitation fut soutenue par une potion cordiale, le *rhum* et le meilleur vin tonique; l'état du malade ne tarda pas à s'améliorer; la digitale fut suspendue pour quelques jours seulement, à cause que le pouls se concentrait trop; les urines, quoique copieuses, déposaient alors un sédiment blanchâtre et filamenteux, qui fut soumis à l'analyse chimique, et qui présenta deux phénomènes dignes d'être notés. Le premier qui est assez rare, fut l'absence presque totale de la gélatine. Le second fut la présence du

phosphate de fer en assez grande quantité (1). En combinant la digitale aux toniques, l'état du malade devint de jour en jour plus satisfaisant; car, le premier juin, le malade se coucha indistinctement, sans éprouver aucune gêne dans la respiration; il faisait 8 à 900 pas de suite sans difficulté; mais l'aphonie persistait toujours. Peu de temps après, il éprouva une seconde rechute par défaut de régime; mais la digitale et les toniques rétablirent bientôt le malade. Le 25 juin, il partit pour Vincennes, où il ne fit usage d'aucun médicament. Le 26 août, il revint à son domicile assez bien portant; et le 30, il fut subitement frappé d'une espèce de *carus*, et il expira à 9 heures du soir sans agonie ni suffocation. Je ne pus obtenir l'ouverture du cadavre; mais sa mort me paraît avoir été déterminée par une accumulation de liquide dans le cerveau.

XIVe OBSERV. *Hydro-thorax avec affection organique guéri à plusieurs reprises par la digitale.* — Madame Gillot, âgée de quarante-cinq ans, d'un tempérament bilieux, parvint jusqu'à l'âge de trente-neuf ans sans aucune incommodité; mais à cette époque, elle fut frappée d'une fièvre *ataxique* ou *maligne*, qui parcourut ses périodes ordinaires. Elle passa deux ans avec l'apparence de la meilleure santé; mais elle fut affectée tout à coup d'une éruption ortiée qui couvrait toute l'habitude du corps; cette affection lymphatique n'était visible que lorsque la malade s'exposait à l'action d'un air froid;

(1) Cette analyse fut faite avec beaucoup de soin par M. Destouches.

elle ne fut jamais sensible ni dans son appartement, ni au lit; des bains et des boissons légèrement diaphorétiques furent les moyens employés; mais cette éruption étant disparue sans cause connue, la malade se plaignit bientôt d'une douleur assez vive vers le cartilage *xiphoïde*, d'une toux sèche et d'une difficulté de respirer accompagnée de fréquentes palpitations. Des sangsues à l'anus et les pectoraux furent employées et soulagèrent la malade, mais elle ne jouit plus de sa belle santé; elle se refusa à un exutoire qui aurait pu suppléer à l'éruption cutanée. Les symptômes s'aggravèrent, le pouls devint petit et fréquent; la dyspnée augmenta, le visage devint pâle, les lèvres devinrent décolorées, les palpitations se multiplièrent, le moindre exercice incommodait la malade; elle devint morose; les extrémités inférieures s'œdématièrent, la figure devint bouffie, les urines rares et briquetées; il y eut anorexie, les menstrues disparurent; la région épigastrique était élevée, et la malade y éprouvait une pesanteur gênante. On reconnut alors l'existence d'un hydrothorax consécutif. On fit la médecine symptômatique; les diurétiques furent vainement mis en usage; les symptômes devinrent plus intenses, et vers la fin de septembre 1807, madame Gillot étant sur le point de suffoquer, on lui administra la digitale pourprée en poudre, sans espoir de guérison.

Le 1er jour on en donna 3 g.

Le lendemain respiration moins gênée: ce jour-là 4 g. de digitale.

Le 3e jour, urines copieuses, respiration assez li-

bre, diminution de l'œdème des extrémités et de la bouffisure de la figure, 5 g. de digitale.

Le 4e jour, même soulagement, mais céphalalgie; en continuant la digitale, mais à moindre dose; le 8e jour il n'existait plus aucune trace d'hydrothorax.

Depuis 14 mois, l'hydropisie de poitrine s'étant renouvelée sept fois, la digitale a toujours été employée avec le même succès, et a constamment évacué les eaux en 6 ou 8 jours; mais du 4e au 5e jour, il y a toujours eu céphalalgie, qui disparaissait en diminuant la dose de digitale. Pendant l'usage de cette plante, la malade a rendu en 24 heures et une fois seulement 11 pintes d'urines. Dès que les symptômes de l'hydrothorax sont bien prononcés, madame Gillot réclame avec instance sa bonne digitale; elle vient d'être frappée d'une hémiplégie.

XVe Observ. *Ascite enkystée non guérie par la digitale.* — La nommée Dalray, veuve Rouher, âgée de quarante-quatre ans, demeurant rue de la Perle, n° 26, après avoir reçu plusieurs contusions sur l'abdomen, éprouva tous les symptômes de l'hydropisie abdominale. Tous les diurétiques lui furent vainement prodigués, le ventre se ballonna tellement, que la malade éprouva de vives douleurs lancinantes, ce qui la détermina à se laisser faire la ponction dans le courant de l'année 1797. Il s'écoula environ vingt pintes d'une eau limpide. Après la ponction on reconnut à travers les tégumens une tumeur du volume d'une tête de fœtus. Cette tumeur occupe le côté droit, elle s'étend depuis l'ombilic jusqu'à la fosse iliaque et la branche du pubis, où elle a son point d'appui. Quand la malade est debout, cette tu-

meur lui occasionne un tiraillement au nombril; mais il fallut bientôt réitérer la paracenthèse tous les huit jours. Malgré ce court espace de temps, la malade rend à chaque opération la même quantité de liquide que la première fois. Elle n'urine guère, dans l'espace de vingt-quatre heures, que la valeur de deux verres à liqueur et avec douleur, comme dans la dysurie. Avant chaque ponction, toutes les extrémités inférieures, les reins et même les seins sont infiltrés, comme s'il y avait anasarque ; mais le lendemain de l'opération, toutes les parties infiltrées sont dans l'état naturel. Elle a subi jusqu'à ce jour six cents ponctions. Depuis onze ans que la malada porte son hydropisie, elle a rendu environ trente fois les eaux de l'abdomen par les voies naturelles, tantôt par le méat urinaire, tantôt par les vomissemens.

Dans le courant de l'été 1807, je voulus administrer la digitale pourprée en poudre à cette malade. Elle en fit usage pendant trois semaines, et à si petites doses, que je ne pus la continuer à celle d'un demi-grain à la fois ; dès qu'elle en prenait, elle éprouvait une hilarité et un affaissement qui approchaient beaucoup de l'ivresse. Pendant l'usage de la digitale, l'excrétion des urines n'a point augmenté, et leur couleur est restée la même; ce qui n'a nullement diminué la quantité du liquide qui s'accumule si promptement; aussi a-t-il fallu continuer l'emploi de la ponction.

XVIe OBSERV. *Hydropisie enkystée de l'abdomen non guérie par la digitale.* — Madame Lucas, âgée de cinquante-neuf ans, d'un tempérament sanguin, a toujours joui d'une santé assez chancelante. En

1802, elle se plaignit de l'augmentation graduée de son ventre: on en attribua l'accroissement à son embonpoint. La malade fit usage de beaucoup de médicamens, les uns donnés par des médecins instruits, les autres par des empiriques; l'abdomen, loin de diminuer de volume, augmenta, mais lentement. Le 8 novembre, présente année, je vis la malade dans la situation suivante: ventre distendu et ballonné d'une manière assez uniforme. A tel endroit de l'abdomen qu'on exécute la percussion, on sent le flot du liquide. Les tégumens de l'abdomen ne sont point empâtés ; les urines coulent à peu près dans les mêmes proportions que dans l'état naturel; elles sont tantôt citrines et limpides, et tantôt rouges et sédimenteuses ; elle ne peut se coucher horizontalement sans éprouver de la dyspnée; toute l'habitude du corps est maigre; le pouls est petit mais régulier; il n'y a aucune trace d'œdème.

Le 9 novembre, 3 g. de digitale en trois doses.

Le 10, 4 g., le 11, 6 g.; aucun changement ni dans l'excrétion des urines, ni dans l'état du pouls.

Les 12, 13, 14 et 15, augmentation de la digitale jusqu'à la dose de 4 g. et demi à la fois; la malade en prend quatre prises par jour; aucun changement.

Le 16, 5 g. pour la première dose; une heure après, céphalalgie, vertiges, nausées fréquentes, malaise général, abattement, pouls petit et très lent.

Je suspendis l'usage de la digitale, que je remplaçai par les toniques, et la malade fut dans le même état qu'avant l'usage de la digitale. Les urines n'ont ni augmenté en quantité, ni changé de couleur.

Observations de M. Chrestien (1). — *Digitale employée en frictions contre les hydropisies.*

Avant d'employer la digitale pourprée en frictions, j'avais éprouvé plus d'une fois son efficacité, donnée intérieurement contre l'hydropisie ascite. Quoique mon projet soit de ne parler que de ses effets par absorption, il sera peut-être de quelque utilité que je dise ce que l'administration de ce remède à l'intérieur m'a mis dans le cas d'observer. J'en ai commencé l'usage à trois grains par jour, combinés avec la crême de tartre, l'iris de Florence, et le nitre à demi dragme chacun, le tout divisé en trois prises, dont l'une était donnée le matin à jeun, l'autre une heure avant dîner, et la troisième quatre ou cinq heures après le repas. J'en ai porté graduellement la dose à 15 grains dans la journée, sans augmenter celle des autres substances. Alors j'ai observé que la digitale décidait un éréthisme considérable, marqué par l'état du pouls, par la diminution des évacuations, par les coliques et par l'altération qu'elle procurait. Lorsque j'ai voulu employer la digitale seule, le même

(1) *De la Méthode iatraleptique*, un vol. in-8°. Paris 1811, p. 105. — Parmi les observations publiées par M. Chrestien dans cet ouvrage, plusieurs ne sont pas de lui et appartiennent à divers autres médecins qui les lui ont communiquées.

éréthisme a eu lieu par une dose infiniment moindre; et j'ai été obligé de revenir à la combinaison que j'avais abandonnée, parce qu'elle provoquait plus puissamment les urines et les selles (1).

Connaissant l'action de la digitale donnée à l'intérieur, je me décidai avec plus de confiance à l'employer d'après la méthode de *Brera*.

1re Observation. *Ascite et anasarque guéries par la digitale.* — Un homme âgé d'environ 30 ans, fut attaqué à 27 ans, d'une hydropisie ascite, qui avait paru, d'après son rapport (je ne l'avais pas traité moi-même), céder aux remèdes généraux. Un an après, il reparut un épanchement considérable dans le bas-ventre, compliqué d'anasarque. Je lui rendis la santé par l'usage d'un vin blanc chargé de geniè-

(1) D'après l'effet bien reconnu aujourd'hui de la digitale sur le système vasculaire sanguin, je dois croire que l'éréthisme dont je parle, était produit par l'idiosyncrasie des sujets, ou par des écarts de régime, que je ne pouvais pas empêcher, les malades auxquels j'administrais le remède étant soignés dans un hôpital militaire.

Il ne m'est jamais arrivé de remarquer chez les malades que j'ai fait frictionner avec la digitale ou la teinture préparée avec cette substance, ni ralentissement du pouls, ni orgasme hémorroïdal; je pensais bien que l'absence de ces phénomènes qui accompagnent l'emploi à l'intérieur de ce remède, était due au mode d'administration, mais je n'aurais pas osé l'affirmer. Aujourd'hui, fort de l'observation de M. Rogery, dont le mérite n'est pas douteux, je n'ai plus d'incertitude sur ce point; les doses auxquelles il a porté la digitale ne peuvent pas en laisser.

Ce fait bien constaté, ne devra-t-on pas donner la préférence à l'emploi à l'extérieur de la digitale sur son administration à l'intérieur, dans tous les cas d'hydropisie, de phthisie qui paraissent exiger ce remède; mais dans lesquels on observe une faiblesse plus ou moins considérable du système vasculaire sanguin.

vre et nitré, comme le propose *Monro* dans son *Essai sur l'Hydropisie*, aidé de la scille et de quelques prises de jalap, de cloportes et de safran de mars données tous les huit jours. Cet homme d'une vie sédentaire, et habitant un pays marécageux, je lui conseillai de changer d'habitation, et de prendre un état qui lui fît faire de l'exercice (il était cordonnier). Se croyant à l'abri de toute rechute par la bonne santé qu'il avait acquise, il négligea mes avis. Un an après son départ de Montpellier, il revint réclamer mes soins, mais dans l'état le plus fâcheux; l'anasarque et l'ascite étaient portées au plus haut point. Le ventre était tellement distendu par le liquide qu'il contenait, qu'il y avait plusieurs dilacérations de l'épiderme. Le malade ne pouvait se mouvoir sans la plus grande difficulté. Si je n'avais pas eu le dessein d'employer la méthode de *Brera*, je me serais décidé, par un sentiment d'humanité, à faire pratiquer la ponction, qu'un praticien ne doit employer que lorsqu'il a épuisé toutes les autres ressources de l'art, excepté qu'il n'ait à combattre une hydropisie enkystée, ou celle dans laquelle l'épanchement a été formé d'une manière rapide.

Le sujet ayant la fibre naturellement lâche, et sa sensibilité se trouvant considérablement émoussée, par l'énorme collection de fluide qui s'annonçait de toutes parts, je voulus, avant de commencer les frictions, décider un ébranlement dans tout le système, et particulièrement dans les viscères du bas-ventre, et je ne craignis pas d'ordonner, pour prendre intérieurement, 20 grains de digitale pourprée

en une seule dose; moyen qui, administré par un malentendu à un de mes malades dans un cas semblable, avait procuré un soulagement marqué par les évacuations abondantes qu'il avait décidées par haut et par bas. Mon attente fut trompée; nulle évacuation, pas même la plus légère sensation. Je n'obtins pas plus d'effet d'une dragme de jalap, mêlée à autant de crême de tartre. Désirant absolument déterminer une secousse, j'eus recours au tartre stibié qui, à la dose de deux grains, procura un léger vomissement et quelques selles.

Le malade, après cet émétique, commença l'usage de la digitale, à la dose de 20 grains, macérée pendant 12 heures dans un gros de salive. Cette masse divisée en trois parties, fut frictionnée sur le ventre, le matin, vers midi et le soir. Cette dose fut répétée pendant trois jours. Le premier, les évacuations furent à peine sensibles; le second et le troisième, elles furent abondantes par les selles et par les urines. J'observai dès lors une diminution dans les enflures. La digitale fut augmentée de 10 grains, et la salive en proportion, les quatrième et cinquième jours; mais les évacuations ayant diminué considérablement, il y eut augmentation dans les enflures. M'étant assuré, dans ma pratique, qu'il est dangereux d'exciter trop fortement la nature, et qu'elle se roidit souvent contre un aiguillon trop puissant, ayant d'ailleurs l'expérience que la digitale que j'avais donnée intérieurement avec le plus grand succès, portée à une certaine dose, procurait un éréthisme qui s'opposait aux effets que je sollicitais, je revins à 20 grains. Ne pouvant cepen-

dant pas décider si c'était l'excès de dose que je devais accuser, ou si les pores absorbans du bas-ventre se refusaient à l'action nécessaire, je fis faire les frictions divisées, comme les premiers jours, sur la partie interne des cuisses, des jambes et des bras, alternativement. Les évacuations reprirent de suite leur cours. Au quinzième jour du traitement, le *scrotum* était entièrement désenflé, le ventre affaissé, et les enflures du reste du corps diminuées d'une manière très marquée. A cette époque, le malade se plaignit d'altération et de sécheresse à la bouche. Je lui fis faire usage, pour boisson ordinaire, d'une décoction légère de chiendent nitrée. Au vingt-septième jour, il ne resta qu'un peu d'enflure au bas des jambes, mais sans œdème. La digitale fut diminuée de moitié, et continuée encore douze jours, de même que l'eau de chiendent nitrée. Nul signe de maladie n'existant alors, j'abandonnai la digitale et la remplaçai par la canelle, le safran de mars et le sucre-candi, à 10 grains chacun dans la première cuillerée de soupe. Quelques onces de vin blanc chargé de genièvre furent également employées le matin à jeun. Ces moyens continués pendant un mois, avec des diminutions graduées, assurèrent la santé du sujet. Il en jouit sans trouble l'espace de quinze mois; mais n'ayant changé ni de genre de vie, ni de séjour, après ce terme les enflures reparurent : il eut recours, sans consulter personne, aux frictions avec la digitale dont il avait emporté une certaine quantité. Ce remède lui manquant, et les enflures ayant fait des progrès, il accourut auprès de moi; mais le quatrième jour de son arrivée,

il mourut d'une hydropisie de poitrine. Il m'avait assuré que la digitale qu'il avait employée à plusieurs reprises, mais sans en soutenir l'usage, avait toujours chassé les enflures, et qu'il ne s'était cru perdu que dès l'instant que ce secours lui avait manqué.

II[e] OBSERV. *Ascite et anasarque guéries par la digitale et quelques autres moyens.* — L'épouse de Joseph Magre, cordier, éprouva à la suite de l'accouchement, une hémorragie utérine, qui laissa après elle une hydropisie ascite, avec anasarque (1). Les remèdes qui lui furent prescrits décidèrent une vive irritation de l'estomac, et lorsque je fus appelé, deux mois après l'invasion de l'ascite, la malade vomissait depuis trois jours tout ce qu'elle avalait; le pouls était imperceptible au bras, à cause de l'infiltration; il battait faiblement aux temporales; la malade respirait avec peine : le ventre avait acquis un volume considérable, et les urines ne coulaient plus depuis trente-six heures.

La chute des forces et le refroidissement de la peau m'obligèrent à faire promener de suite sur toute la surface du corps, une flanelle imbibée de vin aromatique alcoolisé, dans lequel je fis délayer de la thériaque; on pratiqua sous la région des reins

(1) M. Cros, docteur en chirurgie à Castres, m'écrivit, en date du 12 décembre 1807, qu'il avait eu occasion de mettre plusieurs fois en pratique la digitale pourprée d'après ma méthode, et que deux fois elle lui avait réussi dans le traitement de l'hydropisie ascite, notamment chez une fille à laquelle on avait déjà retiré, par la ponction, depuis quelque temps, 33 livres d'eau. Il y avait quatorze mois que la cure était opérée, et le sujet se portait très bien.

des frictions avec un scrupule de poudre de digitale et 12 grains de camphre macérés dans la salive. L'addition du camphre avait pour but de combattre l'irritation des organes urinaires, à laquelle je rapportais la suspension de leurs fonctions. Dans la même vue je prescrivis un demi-lavement camphré et bien chargé de térébenthine; j'opposai à l'irritation de l'estomac de fréquentes embrocations d'huile de ciguë opiatisée, sur la région épigastrique. Les frictions vineuses n'éprouvèrent que de courtes interruptions pendant le premier jour ; celles de digitale furent réitérées de quatre en quatre heures, et le lavement trois fois le jour. Le pouls se releva au bout de quelques heures. Dès le lendemain les urines commencèrent à reprendre leur cours, et leur abondance augmenta progressivement. Le même jour l'estomac supporta quelques cuillerées de bouillon acidulé avec le jus de citron, et cette cure vraiment ïatraleptique fut terminée en moins de quatre semaines, sans autre remède interne que le libre usage d'un vin généreux et d'alimens choisis, auxquels la malade n'était pas habituée.

Je dois cependant rapporter une partie de ce succès à une petite sueur, qui depuis le cinquième jour s'établissait tous les soirs, et se prolongeait pendant quatre ou cinq heures. La quantité de cette excrétion ne fut qu'une seule fois assez considérable pour obliger la malade à changer de chemise. La fréquence de frictions vineuses fut beaucoup diminuée lorsque le pouls eut repris un degré suffisant de force, et je les supprimai après l'établissement

de la sueur; quant aux frictions de digitale, elles furent réduites à deux par jour, lorsque le cours des urines fut bien rétabli.

La femme qui fait le sujet de cette observation, après avoir joui pendant deux ans d'une santé parfaite, a été enlevée par une maladie aiguë. (Observ. recueillie par M. Rogery de Saint-Geniez (Aveyron).

IIIe Observ. *Ascite dissipée par les frictions de digitale.* — M. Lestrade, prêtre, âgé de 68 ans, hypocondriaque, me consulta pour une hydropisie abdominale, avec engorgement au foie. Découragé par l'insuffisance des remèdes qui lui avaient été prescrits, il refusa obstinément, ou ne prit qu'à des doses insignifiantes, les médicamens internes que je lui indiquai. Le volume considérable que le bas-ventre acquit en peu de temps, le fit consentir à l'usage des frictions avec demi-dragme de poudre de digitale, macérée dans la salive, réitérée quatre fois par jour. Dès le troisième jour, les urines coulèrent abondamment; quelques selles aqueuses secondèrent cette évacuation, et au bout de huit jours il ne fut plus possible de distinguer aucune fluctuation.

Le malade, devenu plus confiant, se soumit à l'usage du suc d'herbes avec l'acétate de potasse, d'un vin amer et scillitique, etc., etc. Malgré l'action de ces remèdes, l'ascite reparut deux fois dans l'espace de trois mois, et chaque fois elle fut dissipée par l'emploi des frictions de digitale, qui suppléèrent à la ponction rendue nécessaire par l'inefficacité des rémèdes internes. Les progrès de l'engorgement du foie décidèrent un état général de cachexie, auquel

le malade succomba peu de mois après la troisième évacuation des eaux.

J'ai récemmement obtenu les mêmes effets de l'usage externe de la digitale, combinée avec la scille, chez une dame de nos montagnes, parvenue à la troisième période d'un anévrisme du cœur, et que j'ai deux fois délivrée d'un épanchement dans la cavité abdominale, pour lequel on avait proposé la paracentèse.

IV[e] OBSERV. (communiquée par M. Rouger, du Vigan). *Ascite guérie par la digitale.*—François Feson, cultivateur, domicilié au Ségal, hameau de la commune de Saint-André de Majencoules, à une lieue du Vigan, sur la route de Valleraugue, avait joui de la meilleure santé jusqu'à l'âge de 52 ans.

A cette époque (les premiers jours de septembre 1800), des dartres encroûtées se manifestèrent à la plante de ses pieds, et couvrireut bientôt tout son corps; livré aux conseils de bonnes femmes, le mal empira, et je fus consulté le 12 octobre.

Après quelques lavages, et un minoratif qui eut de bons effets, je mis en usage la mixture majeure de *Gardane*, que j'emploie depuis long-temps avec le plus grand succès, dans les éruptions dartreuses, ainsi que j'avais précédemment employé pendant près de 40 ans avec le même avantage la liqueur de Van-Swieten, quoique assuré que les dartres que j'avais à traiter n'eussent rien de syphilitique.

Cette mixture ne tarda pas à produire de bons effets; elle fut continuée jusqu'en janvier 1801. Les dartres, dont l'intensité avait journellement diminué, disparurent; mais bientôt on m'informa que

les urines très rares étaient briquetées, que les extrémités inférieures étaient œdématiées, le scrotum infiltré, et que le ventre avait acquis un volume très considérable. Je me rendis auprès du malade, et je ne pus douter de l'existence d'une hydropisie ascite, dont je redoutai la funeste terminaison.

Dans l'intention de rappeler à l'extérieur l'humeur dartreuse que j'accusais de cet épanchement, je fis frictionner à sec avec un linge rude les extrémités inférieures; j'en vins aux rubéfians, enfin aux vésicatoires. Tout fut inutile, et les remèdes intérieurs que je mis en usage pour pousser aux urines ou pour évacuer les sérosités épanchées, ne réussirent pas mieux. Le malade paraissait tendre à sa fin.

Au moment de tenter les mouchetures autour des malléoles, et d'en venir à la paracentèse, je crus qu'il pouvait être utile d'essayer des frictions sur l'abdomen, avec la digitale pourprée fraîche, pilée avec le suc gastrique d'un chevreau ou d'un agneau de lait, remède que je connaissais sans l'avoir encore employé.

Ces frictions furent faites le matin et le soir, non à grains, mais à poignée de digitale et de suc gastrique; dès la quatrième les urines coulèrent si fréquemment et avec une telle abondance, que le malade, fatigué de se lever à tout instant, prit le parti de s'asseoir sur le bord du lit, de mettre ses pieds sur des chaises, un chaudron à terre, et par la grande quantité d'urine qu'il rendit pendant cette nuit, le volume du ventre fut considérablement diminué; au bout de huit jours, les urines ayant continué d'être

abondantes, on n'aperçut aucun reliquat d'ascite, d'infiltration ni d'éruption dartreuse.

Feson reprit bientôt ses forces, sa première santé; il en jouit encore depuis neuf ans, se livre aux travaux de la campagne, et plonge très fréquemment dans l'Hérault pour y prendre des truites. *Quod vidi testor.*

v^e^ Observ. (communiquée par M. Durantis, chirurgien à Saint-Jean du Breuil). *Ascite et anasarque guéries par la digitale.* — Anne Albigès de Saint-Jean du Breuil, département de l'Aveiron, fut atteinte au commencement de l'an XIII (dernier mois de 1804), alors âgée de 56 ans, d'une hydropisie ascite compliquée d'anasarque. On mit long-temps en usage, mais sans succès, les remèdes indiqués dans cet état qui empirait journellement.

M. Rouger, médecin au Vigan, appelé à Saint-Jean pour un autre malade, fut prié de voir Anne Albigès; il prescrivit des frictions sur l'abdomen, avec des feuilles de digitale pourprée, pilées avec le suc gastrique d'un agneau de lait.

Ces frictions furent faites matin et soir, et dès le le second jour les urines coulèrent abondamment, le ventre fut moins volumineux, et ce traitement seul continué dissipa bientôt entièrement, par l'abondance des urines, l'ascite et l'anasarque. Anne Albigès reprit la meilleure santé, et en jouit encore à l'âge de 61 ans.

Encouragé par le succès inattendu de ce remède, je l'employai sur la nommée Regordi, de Saint-Jean, courtière, âgée de 69 ans, devenue hydropique à la suite d'une longue maladie. L'évacuation des sérosités épanchées se fit par les urines; l'infiltration des

extrémités se dissipa ; mais bientôt l'une et l'autre se reproduisirent. Les frictions furent répétées avec le succès qu'elles avaient eu la première fois; enfin la malade succomba à une seconde rechute, et je n'en fus pas étonné, puisque les viscères du bas-ventre étaient tous obstrués, et que cette femme était absolument épuisée par sa longue maladie.

VI[e] OBSERV. *Menaces d'hydrothorax dissipées par la digitale.* — Une dame âgée de 60 ans, éprouvait tous les symptômes qui caractérisent une hydropisie de poitrine. J'employais depuis long-temps une série de remèdes les plus vantés, au choix desquels avaient présidé les professeurs Fouquet et Petiot. L'effet de ces moyens s'était borné à enrayer les progrès de la maladie, mais sans avoir procuré aucune diminution dans les symptômes. J'eus recours à la digitale employée par la méthode de Brera, n'en ayant cependant porté la dose qu'à 10 grains. Peu de temps après son usage, il y eut une amélioration sensible dans l'état de la malade, qui ne tarda pas à recouvrer entièrement la santé.

VII[e] OBSERV. *Orthopnée dissipée après l'usage de la digitale.* — Un homme âgé de 48 ans, d'un tempérament pituiteux, sujet à une dyspnée habituelle, éprouvait chaque hiver une plus grande difficulté de respirer, et restait dans un état d'orthopnée tant que duraient les froids rigoureux. Vers le milieu de cette saison, qui avait été pluvieuse et humide, le froid n'étant pas encore bien vif, il eut son attaque accoutumée, mais plus forte que jamais. Je craignis, au premier coup d'œil, un catarrhe suffocant ou un hydrothorax; d'après un examen réfléchi, je sentis

que je n'avais à redouter que la formation de la dernière maladie. Les sinapismes, les vésicatoires, comme révulsifs et comme dérivatifs, avaient été employés inutilement quand je fus appelé. On avait donné sans succès des béchiques incisifs. Je proposai de faire deux fois le jour des frictions sur la partie interne de chaque bras, avec 20 grains de digitale pourprée en poudre, macérée dans la salive. Ce moyen mis en pratique pendant deux jours, ne procura pas de mieux dans la respiration, mais les urines coulèrent avec plus d'abondance et furent très bourbeuses. Elles se soutinrent dix jours, dans le même état, et pendant ce temps le remède fut continué. Je crus, après ce terme, devoir en suspendre l'usage, parce qu'il me parut procurer un peu d'irritation. Des boissons adoucissantes ayant été substituées à la digitale, le malade fut bientôt débarrassé des symptômes graves qui le tourmentaient, et je vis s'évanouir les craintes d'une hydropisie de poitrine.

VIII[e] Observ. *Ascite chez un enfant de quatre ans guérie par la digitale.*—Appelé auprès d'un enfant de quatre ans, je le trouvai avec un épanchement sensible dans le bas-ventre; les extrémités inférieures et supérieures étaient bouffies, les urines ne coulaient presque pas. Il y avait quinze jours qu'on s'était aperçu que le volume du ventre augmentait, et il n'y en avait que huit qu'on remarquait la bouffissure. Une cause catarrhale était la seule à laquelle je pusse attribuer la maladie actuelle. L'enfant toussait depuis quelques légers frissons : son appétit se soutenait ; il n'avait pas plus de soif que dans son état ordinaire de santé. Je prescrivis de suite la teinture de digitale

dont on devait employer une once par jour, frictionnée en trois fois sur la partie interne des cuisses, sur le ventre et sur les reins. J'ordonnai de nourrir l'enfant très sobrement, et de lui donner à boire le moins qu'on pourrait. Tout fut exécuté ponctuellement. Ayant été revoir le malade quatre jours après, j'observai une diminution très marquée dans les symptômes décrits ci-dessus. Les urines avaient coulé facilement et en abondance, et le ventre avait été plus libre qu'à l'ordinaire. On avait employé 4 onces de teinture : je fis continuer le même moyen. Quatre onces frictionnées encore en quatre jours, il ne resta plus aucune trace de maladie, et le sujet se rétablit parfaitement sans aucun autre secours.

IXe OBSERV. *Ascite suite de scarlatine chez un enfant de cinq ans, guérie par la digitale.*—Un enfant âgé de cinq ans, avait éprouvé depuis peu une fièvre scarlatine assez sérieuse. L'officier de santé qui lui avait donné des soins, ignorant de quelle importance il est dans la convalescence de cette maladie, de garantir les sujets de l'impression du froid et de l'humidité, n'avait pas recommandé de garder dans l'appartement l'enfant, qui profita des premiers momens de sa convalescence pour aller courir hors de la maison par un temps humide et froid. Bientôt on observa de la bouffisure au visage, et des enflures aux extrémités. Les urines diminuèrent insensiblement, et le ventre enfla. Le jeune malade perdit l'appétit et eut la plus grande propension au sommeil. Je fus appelé : l'exploration du ventre me fit découvrir un épanchement assez considérable; j'ordonnai qu'on fît de suite de frictions sur la

partie interne des cuisses et sur le ventre, avec la teinture de digitale. Elles furent faites trois fois le jour, et on employa chaque fois demi-once de teinture. Après trois jours de son usage, les urines furent rétablies, la bouffissure dissipée en grande partie, ainsi que les enflures qui étaient œdémateuses, et l'épanchement diminué. Le dégoût se soutenant, et le sujet éprouvant une inquiétude plus forte qu'avant la diminution des symptômes essentiels de sa maladie, la langue étant sale, et présentant beaucoup de rougeur et de sécheresse dans la ligne médiane, signe le moins fautif, d'après mon expérience, de la présence des vers, je prescrivis 12 grains de jalap et autant de mercure doux. Ce purgatif fut sans effet. Comme les indications étaient les mêmes, je fis purger l'enfant avec les follicules de séné, l'helminthochorton et la manne. Les déjections furent abondantes, et procurèrent la sortie de deux vers. Les frictions qui avaient été suspendues pendant deux jours furent reprises. Cette suspension avait décidé, par la diminution des urines, l'augmentation des enflures qui furent dissipés dans peu de jours par le rétablissement du cours des urines. Le ventre diminua également, l'appétit revint, l'assoupissement n'eut plus lieu, et tous les symptômes de maladie disparurent après l'emploi de 16 onces de teinture. L'usage en fut continué encore pendant cinq à six jours, à deux frictions seulement dans la journée.

x[e] Observ. *Ascite et anasarque guéries par la digitale combinée avec quelques autres moyens.* — Un homme âgé de 50 ans, adonné aux travaux pénibles de la campagne, s'était livré pendant les cha-

leurs excessives de l'été à une boisson immodérée d'eau mêlée de très peu de vin. Il vit tout son corps s'enfler, son ventre grossir, sans s'occuper pour cela du soin de sa santé. Vers la mi-automne, ne pouvant plus supporter l'état pénible dans lequel il se trouvait, il s'adressa à moi. Tout l'organe cutané était prodigieusement enflé et œdémateux, le ventre présentait un volume énorme, et contenait une quantité très considérable de liquide. La respiration était fortement gênée, quoique rien n'annonçât un épanchement dans la poitrine, ce qui ne me permit pas de me fier à l'emploi de la teinture de digitale, malgré plusieurs observations d'après lesquelles j'aurais pu la mettre en usage. Je préferai prescrire au malade du vin blanc dans lequel on avait fait infuser une forte quantité de seconde écorce de racine d'hièble dont il buvait un verre chaque matin à jeun, et pour boisson ordinaire dans la journée, une pinte d'eau dans laquelle avaient infusé pendant vingt-quatre heures une once de safran, de mars apéritif et deux dragmes de rhubarbe, moyens qui m'avaient réussi dans un cas pareil. Ils n'eurent pas le même succès dans celui-ci. Ils furent employés pendant dix jours, sans procurer aucun amendement; le bras gauche, au contraire, et le visage enflèrent d'une manière étonnante. Le malade, effrayé de ce nouvel accident, me fit prier d'aller le voir à la campagne qu'il habitait : je le trouvai au lit, qu'il ne pouvait pas quitter, et dans l'état le plus alarmant. Les frictions avec la teinture de digitale furent associées aux remèdes dont il usait déjà, et que je conseillai de continuer. Je ne fus pas peu sur-

surpris de voir paraître, douze jours après, le malade chez moi. L'enflure des extrémités inférieures était peu sensible, celle du scrotum et celle de la verge, très considérables lors de ma visite, n'existaient plus, le volume du ventre avait diminué de moitié, il n'y restait que l'enflure du bras gauche qui se soutint presqu'au même point, ainsi que celle du visage. J'appris que les selles et les urines surtout avaient donné abondamment. La respiration était parfaitement libre. L'état du malade étant amélioré, je crus pouvoir, sans imprudence, m'assurer si le mieux actuel appartenait plus particulièrement à la teinture de digitale qu'à son association avec les autres remèdes : je la prescrivis seule; mais après huit jours d'essai, tous les symptômes ayant augmenté, je lui unis de nouveau la tisane; le mal n'empira pas, mais il ne diminua que lorsque le malade eut repris, avec ces deux moyens, l'usage du vin blanc. Ayant voulu suspendre la tisane, je me vis forcé d'y revenir. Ces trois remèdes continués pendant près de quatre mois, en augmentant la digitale pourprée de demi-once par huit onces de véhicule, et de temps en temps la dose d'écorce de racine d'hièble, le malade fut entièrement guéri.

XIe OBSERV. (communiquée par M. Archbold-Aspold). *Ascite et anasarque guéries par la digitale associée à quelques autres moyens.*—Marie Coste, femme de Jean Cularier, de cette commune, âgée de 67 ans, d'un tempérament pituiteux, me fit appeler le 1er nivose an x. Je la trouvai atteinte d'hydropisie ascite compliquée d'anasarque. Il y avait gène dans la respiration, douleur vive à la tête, avec fièvre et cha-

leur, mais sans trop d'altération, quoique la langue fût sale et aride.

Je prescrivis de suite la diète, et une tisane préparée avec le chiendent et la pariétaire. Deux jours après, j'administrai le tartre stibié : il ne procura que peu de vomissement; mais il agit si bien par les selles, que la malade demanda que ce remède fût répété, ce qui eut lieu deux jours après. La fatigue qu'avait donné cette secousse, étant passée, l'hydragogue d'Helvétius, dont on avait retranché les pignons d'Inde, produisit des évacuations abondantes.

La malade fut mise à l'usage de bouillons appropriés, que l'on continua pendant quinze jours, et elle prit de nouveau l'hydragogue qui produisit le même effet que la première fois. Il y eut alors un peu d'amendement. Les bouillons furent remplacés par un vin blanc préparé avec le raifort, la scille, les cendres de genest, la pariétaire, le sel de tartre rectifié, et le sirop d'althéa de Fernel. Ce vin fut continué pendant dix jours.

Les urines commencèrent à changer de couleur; de bourbeuses et laiteuses qu'elles étaient, elles devinrent roussâtres, sans couler plus abondamment. Il y avait néanmoins une très grande diminution dans les enflures.

Au vin diurétique, je substituai un petit-lait analogue, que l'on continua pendant quelque temps, en le remplaçant chaque sixième jour par le petit-lait de veisse.

La malade s'impatientant de la longueur du traitement, qui avait peu de succès, je proposai l'em-

ploi des frictions comme les faisait pratiquer le docteur Chrestien. Au nom seul de ce médecin, cette méthode fut acceptée avec confiance. Malgré celle que j'ai en lui, je crus devoir employer en même temps, la digitale *intùs* et *extrà.* Jamais je n'avais administré cette substance. Voici l'ordre que je suivis.

La malade prit le premier jour la digitale associée à la crême de tartre, à l'iris de Florence et au nitre; le second et le troisième jour elle fut frictionnée, et elle se reposa le quatrième. Elle recommença la même manœuvre.

La première et la seconde dose de digitale, à l'extérieur, furent de trois grains chacune; la troisième et la quatrième de six; la cinquième et la sixième de neuf, en augmentant dans les mêmes proportions les substances qui lui étaient unies. On divisa en trois prises placées dans le même jour, à heures convenables.

Les frictions furent faites au nombre de quatorze, la digitale étant macérée dans la salive. Les quatre premières à 6 grains chacune, les quatre autres à 9, les neuvième, dixième, onzième et douzième à 12 grains, et les deux dernières à 15.

Il a donc suffi de 36 grains de digitale donnés à l'intérieur, et de cent trente-huit administrés en friction, pour rendre à la malade une santé parfaite, qu'elle conserve, sans le plus petit dérangement, depuis plusieurs années.

XII[e] OBSERV. (par M. Archbold-Aspold). *Ascite et anasarque guéries par la digitale.* — M. Dominique Loubeau, ancien prieur de Saint-Saturnin, âgé d'environ 78 ans, asthmatique depuis quelques années,

me consulta par lettre, le 2 floréal an x, pour des enflures qu'il avait aux extrémités inférieures, qui le rendaient pesant et plus essouflé qu'à l'ordinaire lorsqu'il voulait marcher.

J'ordonnai avec le régime une tisane diurétique, des purgatifs, les apozèmes apéritifs, l'infusion de petite centaurée, la décoction des roses pâles, la terre foliée de tartre avec l'oxymel.

Appelé dans le lieu qu'habitait le pasteur, je m'empressai d'aller le voir; je le trouvai ayant la fièvre, le ventre considérablement enflée, ressentant un poids fatigant quand il voulait se tourner dans son lit. Le tact me fit découvrir une fluctuation bien sensible dans le bas-ventre. D'après son rapport, l'enflure des extrémités avait diminué, la respiration était moins gênée. La fièvre, la langue sale, des envies de vomir, dont le malade n'avait point parlé à l'officier de santé qui lui donnait des soins, me firent prescrire un émétique qui agit beaucoup par haut et par bas. Le surlendemain, un purgatif fut administré, et l'on revint aux apozèmes, que j'avais fait suspendre, et qui furent continués encore dix jours, concurremment avec l'infusion de petite centaurée et l'oxymel. N'observant aucune amélioration, et enhardi par le succès obtenu dans le cas précédent, à la faveur de la digitale pourprée, employée *intùs* et *extrà*, je proposai la même méthode; elle fut adoptée et mise de suite en pratique. Le succès fut complet. Dans vingt-huit jours, le malade se trouva délivré de son hydropisie, et rendu presque à sa première santé, qui ne tarda pas à se raffermir.

XIIIe Observ. (par M. Archbold-Aspold). *Ascite et*

anasarque guéries passagèrement par la digitale. — Vers la fin de fructidor an x, je donnai des soins à une dame de Lodève, qui, étant à Montpeyroux, y éprouva une attaque d'asthme convulsif, auquel elle était sujette depuis long-temps. Les délayans, les adoucissans ayant ramené le calme, je conseillai à la malade de continuer le même traitement, et d'y ajouter l'emploi de bols fondans, et d'une infusion théiforme de camphorata et de véronique. Mes avis furent négligés, et les adoucissans furent remplacés par l'eau-de-vie allemande, que proposèrent des personnes qui n'entendaient rien à l'art de guérir, et qui crurent ce remède très propre à dissiper des enflures considérables survenues à la malade, qui employa ce médicament avec d'autant plus de facilité, qu'elle aimait beaucoup les liqueurs. Le mal ayant encore augmenté, on eut encore recours à moi, et je revis la malade le 13 brumaire.

Je la trouvai presque aux abois, atteinte d'hydropisie ascite, compliquée d'anasarque. J'eus recours à la digitale *intùs* et *extrà*, comme dans les deux cas que j'ai cités; et dans un mois, il n'y eut plus ni épanchement, ni enflure. Cette dame avait repris une bonne santé; mais ne pouvant pas résister au penchant qu'elle avait pour les liqueurs, elle éprouva, le 7 pluviose an 11, une nouvelle attaque d'asthme convulsif, qui la fit succomber.

En présentant les succès obtenus par la digitale, d'après la méthode iatraleptique, je n'ai pas la prétention de donner ce remède comme étant d'un effet sûr; *j'en ai fait usage quatre fois sans succès*, et c'est, selon toute apparence, parce que je ne l'ai

pas appliqué dans les mêmes circonstances que celles où il m'a réussi. C'est par la même raison que d'autres médecins l'ont vu échouer. Je ne l'emploierai pas assurément dans le début d'un traitement, chez un hydropique doué d'une sensibilité nerveuse excessive, et qui sera dans un état actuel d'éréthisme; mais je crois que sans cette contre-indication, il peut être placé souvent dès le début.

OBSERVATION DE M. DEVILLAINE (1). — *Anasarque et hydrothorax guéris par la digitale associée à quelques autres moyens.*

M. Perrault, natif de la ville de Charlieu, âgé de 67 ans, d'une constitution assez mâle et d'une vie très active, éprouve, dans le cours de l'hiver de 1810, différentes incommodités passagères. Elles ne sont que le prélude d'un mal plus profond, avec des crises alarmantes, et qui détermine un désordre extrême qu'il n'est pas aisé de vaincre.

La première attaque commence par un froid universel, une respiration serrée, une suffocation pénible, et une tussicule d'autant plus incommode, qu'elle est suivie d'un crachotement de matière muqueuse, ou d'une humeur salivaire. Le pouls alors est d'une vitesse étonnante; il se déprime, il fuit

(1) Annales cliniques de Montpellier, t. XXIII, p. 244.

sous le doigt, il n'est plus qu'un jet et il ne se remonte qu'après cinq à six heures de cet état d'angoisse, lorsqu'il s'établit des sueurs, et qu'à cet effet la poitrine se dégage d'une matière plus épaisse, rendue avec aisance.

L'on pressent que cette nuit est orageuse, et que toutes les personnes de la famille sont en mouvement. Le lendemain, le calme renaît. M. Perrault ne se plaint que d'un léger abattement. Il rentre dans ses fonctions ordinaires ; il partage les repas du ménage ; et ne pense presque plus aux événemens de la veille.

A quinze jours de là, je suis appelé pour la même cause, et je me rends, toujours dans la nuit, pour être témoin d'une scène semblable, à la différence seulement que le sujet est plus pressé d'étouffement et de toux, qu'il ne peut guère garder le lit qu'au moyen des chevets qui élèvent la tête et la soutiennent, enfin qu'il est réduit à plus de faiblesse, hors de l'accès.

Cette violente attaque ne veut pas que l'on soit passif; aussi j'appuie sur les secours que l'on doit admettre, afin de parer à des récidives ; les sinapismes à la plante des pieds, des frictions sur les membres, des boissons incisives et diapnoïques, les loochs blancs ammoniacés, un régime assorti : voilà ce que j'invoque dans le travail de l'affection. La trève ne m'en impose plus ; il faut un prophylactique, et je l'essaie par un traitement dont je recommande la sévérité. Si j'en eusse été le maître, un cautère fût entré dans ma méthode ; qu'elles qu'aient été mes

instances, l'on ne s'est ressouvenu que de ma proposition.

Ce dérangement figure d'abord une espèce compliquée d'asthme, l'un qui se cache sous le masque de l'asthme sec, et l'autre qui se prononce comme l'asthme humide, par une expectoration qui amène du soulagement. Ce dernier me semble même plus réel que le premier; mon idée se concilie là dessus; et je pars de ce principe.

J'ordonne en conséquence des décotions tirées des béchiques, des divisans. Les capillaires, la bourrache, les feuilles de camphrée et de bardane, servent à leur composition. L'on édulcore avec le miel, et l'on parfume d'eau de fleurs d'orange. Par ces soins, la toux se modère, et les crachats sortent plus librement; mais il y a toujours en arrière un peu d'oppression, et cet épiphénomène prépare d'autres combats. En effet, M. Perrault arrive à sa troisième rechute, et successivement il en éprouve cinq à six, à des distances moins éloignées les unes des autres.

Un trouble porté à ce point ne présage rien de flatteur pour l'avenir, d'autant plus que l'on remarque chez le malade que la face est tant soit peu injectée, et que les malléoles tracent déjà de l'œdématie. Les urines aussi deviennent plus rares. Il n'est plus question de se coucher à plat. Dans cette situation, l'on est haletant, et l'on est contraint d'abandonner la couverture, pour avoir du répit. L'on reste le plus souvent levé, et dans cette attitude, quoique fatigante, le sommeil n'est pas entièrement perdu, il est court, il est fugitif; cependant, on le regarde encore comme un bienfait. Ici, l'habitude est une

seconde nature pour M. Perrault ; car enfin, il n'entre plus au lit qu'avec découragement. Sa meilleure position est d'être assis dans un fauteuil, le corps incliné en avant et la tête sur un traversin, les bras, les coudes ou les poignets sur la table.

Le mal n'est plus ce qu'il était à son origine; son accroissement, son intensité exigent une action plus énergique; l'on donne le petit lait clarifié avec des sucs dépurés d'herbes; en les choisissant dans la classe des plantes apéritives. L'on finit par employer ces sucs, tels qu'on les a extraits de la chicorée amère, du cerfeuil et du cresson de fontaine; après les avoir clarifiés, on leur unit les cloportes, la terre foliée de tartre et le sirop des cinq racines; inutiles précautions! le ventre s'embarrasse à son tour; il se tuméfie; l'enflure gagne les cuisses et les jambes; les traits du visage sont grossis par la bouffissure; un bourlet s'implante autour des reins; en un mot, nous touchons à une cachexie qui intéresse toute la masse, et qui s'exerce essentiellement sur l'organe pulmonaire.

Nous avons, dans la multiplicité de ces symptômes, tous les indices de l'hydrothorax particulièrement. Rien ne le caractérise mieux que le décubitus empêché. Le malade peut encore tenir quelques minutes sur le côté droit; mais, versé sur le gauche, il y perd haleine, et les palpitations du cœur qui surviennent, lui ôtent le souffle si nécessaire à la vie. La percussion est exercée, et elle produit un son distinctement plus sourd à la partie droite, où l'on croit découvrir comme un gonflement emphysémateux.

Le traitement antérieur n'a pas été assez avanta-

geux pour qu'on le continue; je le remplace donc par des toniques et des diurétiques, sous la forme qui suit :

Prendre de racine d'énula campana, un demi-gros, de terre foliée de tartre, un gros et demi; d'oxymel scillitique, une once; d'esprit de nitre dulcifié, soixante gouttes; de conserve de cresson, deux onces et demi.

La dose de ce mélange est d'une cuillerée à café; toutes les trois heures.

Pour nouvelle boisson, une tisane de pariétaire, nitrée, avec l'oxymel scillitique, en proportion du véhicule.

Les urines ne coulent ni plus ni moins d'après ces nouveaux moyens, et l'on trouve au contraire qu'elles sont rouges et bourbeuses. Le malade se plaint alors d'une grande démangeaison à la peau; il éprouve une constipation opiniâtre, et il tombe dans un degré d'inapétence, dans un dégoût dont rien n'approche. Il est d'une morosité fâcheuse, tracassé par des rêves affreux, et sans aucune tranquillité d'esprit. Dans cet état, il va, ou il se fait transporter de chambre en chambre; l'ame n'est plus relevée que par l'amitié consolatrice.

Il montre le désir d'un vésicatoire; on lui en applique un très étendu au bras gauche; l'on a l'exactitude de le panser matin et soir et de l'aviver, parce qu'on le considère comme un égoût à la périphérie, ou plutôt comme un auxiliaire, qui ramène au corps muqueux, et qui coïncide toujours dans l'ordre des sécrétions.

Le ventre depuis plusieurs jours ne s'est pas ou-

vert; l'on tâche de l'exciter par des lavemens de séné et de camomille, auxquels on ajoute le savon ordinaire. L'on insiste sur quelques préparations scillitiques, et on les accompagne des pillules toniques de Bacher. Je tourne ma confiance sur la tisane d'énula campana, toujours avec l'oxymel scillitique, et la terre foliée de tartre; j'adopte cette boisson que je juge la plus convenable, la plus propre ; elle est retenue, et je demande qu'elle soit continuée jusqu'à fin de traitement.

Datons du 17 janvier 1810, pour le développement de cette maladie si dangereuse, et disons que le 14 avril, M. Perrault n'a encore retiré aucun soulagement, ni de tous les soins qu'on lui a prodigués, ni de la pratique médicale que l'on a mise en œuvre. Quelque attention que l'on ait eu de diversifier avec urgence et précision, l'on voit que les accidens, loin de s'atténuer, acquièrent plus d'empire. L'oppression est des plus gravatives ; les palpitations sans relâche ; tous les viscères baignent dans l'eau ; l'atonie est à son comble ; les facultés physiques sont de moitié éteintes; nous ne nous dissimulons plus que le péril est imminent.

Il n'est plus de ressources que dans la digitale pourprée. Aussitôt je prescris cette substance, en la faisant préparer comme ci-après :

Poudre de digitale pourprée et assa fætida, de chaque, un gros; extrait de trèfle d'eau et poudre d'oignon de scille, de chaque, un gros et demi : pour lier, suffisante quantité de sirop de cinq racines; mêlez exactement, et divisez en 108 pilules égales.

L'on commence la distribution des bols ; au nom-

bre de deux, dans les vingt-quatre heures, l'un le matin et l'autre le soir. Par dessus, l'on donne une tasse de thé, de saponaire ou de scolopendre, avec du sucre.

Le 13 avril est le jour où l'on place ce remède pour la première fois. L'on poursuit de la sorte jusqu'au 21 que l'on ajoute une pilule de plus au traitement.

Dans ces entrefaites, le docteur Petit, de Roanne, se rencontre à Charlieu, pour affaires personnelles. Il connaît M. Perrault, et lui rend une visite. Ce digne collègue, infiniment estimable et plein de délicatesse, a une conférence avec le malade; mais il attend pour se prononcer que nous soyons ensemble; notre réunion a lieu dans l'après-midi. Les choses sont examinées, reprises dès le principe. Nous avons le même aperçu, la même certitude sur la nature du mal; nous avons aussi les mêmes craintes sur le résultat, et l'entente n'est qu'une sur la méthode déjà entamée.

Nous ne nous séparons pas sans avoir exposé aux parens quel était notre sentiment sur l'issue de cette affection, et nous ne sommes que trop bien d'accord! Seulement, M. Petit fixe la catastrophe à un délai plus court; moi, je la repousse à quelques semaines de plus: mais il ne nous reste à tous les deux qu'un mince espoir sur l'état de notre hydropique. Par bonheur, la nature est encore puissante, elle reprend le dessus et triomphe d'une maladie aussi grave. Je dois observer par quels progrès la cure s'établit, et comme se signale la convalescence.

L'on saura préalablement que M. Petit a proposé

la recette suivante, avec injonction de me la communiquer.

Teinture aqueuse de rhubarbe, six onces; terre foliée de tartre, deux gros; oxymel scillitique, une once; tartre stibié, deux grains : mêlez. A prendre à la dose de trois cuillerées par jour, à la distance d'une heure, le matin à jeun; chaque cuillerée étendue dans une tasse d'infusion de saponaire.

Cette mixture a son but, celui de pousser par les voies urinaires, et d'opérer des déjections alvines. Je ne puis que l'approuver, et je recommande d'envoyer la formule au pharmacien, pour qu'il la remplisse. L'on diffère quelques jours de la mettre en usage, et ensuite l'on n'y pense plus; on ne la croit pas nécessaire, vu qu'il est notoire que M. Perrault se trouve mieux, et qu'il est dans l'acheminement le plus favorable.

Le mois n'est pas écoulé que l'hydrothorax est enrayé salutairement : ce qu'on estime par une grande diminution de l'enflure, essentiellement à la partie haute. La respiration est aussi plus libre; il y a bien moins d'anxiété pulmonaire; l'expectoration agit, comme dans une crise vraie, par des crachats fournis et d'une humeur en coction. Le ventre se dégage par des selles copieuses; les urines fluent excessivement; M. Perrault ne quitte plus le pot de chambre, et il ne conçoit plus rien au fluide qui s'échappe de son corps. L'état d'amélioration se confirme chaque jour de plus en plus; le teint s'éclaircit à mesure, la rotondité massive diminue, le bourlet à la région lombaire se dissipe à vue d'œil, les cuisses et les jambes n'ont plus qu'un demi-volume; enfin il est accordé

à M. Perrault de reprendre sa couche, et la première nuit qu'il y passe, est l'une de ses plus vives jouissances.

Du 14 au 30 mai, M. Perrault ne conserve plus que quelques vestiges de l'engorgement œdémateux dont il a tant souffert pendant plusieurs mois. Il a toute la facilité de se mouvoir; il se tient indifféremment sur les deux côtés; il n'est plus obligé d'exhausser la tête, pour aider au jeu de la respiration; les palpipations ne le fatiguent plus, et à part la faiblesse qui est inséparable d'une longue et d'une violente maladie, il est aussi bien qu'on puisse le désirer; en un mot, sa guérison est sûre et son rétablissement se perfectionne, à l'aide du ménagement, de l'air pur de la saison, de l'exercice et des vertus du remède qu'il n'interrompt que vers le milieu de juin. Aujourd'hui, il possède toute la vigueur d'un homme de son âge, et il remplit toutes les occupations dont il avait l'habitude.

Il paraît évident que la digitale pourprée a concouru plus efficacement à la guérison de M. Perrault que tous les autres remèdes. Ceux-ci ont été multipliés, sans que l'on en ait retiré le moindre avantage; et la digitale n'a pas été plus tôt admise qu'elle a produit un effet salutaire. L'on peut donc, à juste titre la considérer comme le seul moyen qui ait été utile dans la circonstance (1).

(1) Malgré son incorrection et sa prolixité, j'ai cru devoir citer cette observation comme offrant un cas fort remarquable de guérison d'une hydropisie générale.

Observations de Bidault de Villiers (1). — *Digitale contre l'anasarque.*

1[re] observation. *Anasarque non guérie par la digitale*, 1804. — Pierrette Frazier, âgée de 25 à 30 ans, ayant l'habitude du corps grêle et mince, après avoir éprouvé la maladie appelée danse de Saint-Guy (*chorea Sancti-Witi*), dont je l'avais guérie, eut une fièvre intermittente qu'elle combattit par la saignée; six mois après, à la suite d'une couche, elle fut attaquée d'une hydropisie générale, ou anasarque. Lorsque je la vis, cette maladie avait fait des progrès si considérables, que tout son corps était énorme, et qu'il y avait épanchement dans les diverses cavités. Je lui ordonnai les feuilles fraîches de digitale en décoction, sans espoir de lui être d'une grande utilité par le moyen de ce remède. Elle en prit pendant plusieurs jours, mais sans succès; car elle mourut bientôt après sans agonie, et tellement enflée que son corps était monstrueux.

II[e] Observ. 1805. *Anasarque guérie par la digitale.* — La femme Broussard, âgée d'environ 60 ans, d'un tempérament lymphatique, ayant de l'embonpoint, et le corps volumineux, la respiration courte, la

(1) Essai sur les propriétés médicinales de la digitale pourprée. 3[e] *édition*. 1812 *p*. 154.

peau assez blanche, les yeux bleus, avait été mère de plusieurs enfans. Depuis quelque temps elle souffrait de violentes douleurs de tête, et se trouvait moins bien portante qu'à l'ordinaire. Dans le commencement de l'automne, elle éprouva des mouvemens de fièvre irrégulière, et fut bientôt obligée de s'aliter; ses urines coulaient mal; elle se plaignait d'une douleur violente dans la région lombaire, et se trouva atteinte d'une enflure qui fit de si rapides progrès que tout son corps devint d'un volume extraordinaire, et qu'elle ne pouvait rester couchée sans être menacée de suffocation. On lui avait administré divers diurétiques, entre autres l'infusion d'hyssope avec l'oxymel scillitique, sans succès. Enfin son état offrait d'autant moins d'espoir de guérison, qu'elle était atteinte d'une diarrhée qui épuisait ses forces, et augmentait son mal. Je lui prescrivis la poudre de digitale dans des bols de discordium, parce que j'avais à cœur de modérer et même d'arrêter sa diarrhée, qui, au lieu d'être salutaire, était nuisible. Il se fit chez elle une espèce de révolution qui fut accompagnée d'un état d'angoisse considérable, et qui alarma singulièrement tous les assistans. Cependant, au bout de vingt-quatre heures, et sous l'influence de la digitale, l'état d'angoisse se dissipa, au grand étonnement de tous ses parens qui la croyaient perdue; les urines commencèrent à couler, et, de jour en jour, la quantité en devint plus grande. La malade désenflait sensiblement, et se trouvait chaque jour mieux disposée et moins souffrante; bientôt elle put se tenir couchée sans crainte de suffocation; et à peine quinze jours s'étaient écou-

lés, qu'elle fut en pleine convalescence, et qu'on cessa l'usage de la digitale pour y substituer de légers toniques.

IIIe Observ. 1806. *Œdème guéri par la digitale.*— D..., tonnelier, âgé de 50 et quelques années, s'aperçut à la suite d'une fièvre pituiteuse continue, traitée par une méthode perturbatrice, d'après laquelle on avait administré, dès le principe de la maladie, le tartre émétique, ordonné des boissons aqueuses abondantes, et appliqué des vésicatoires à la partie antérieure des jambes, s'aperçut, dis-je, qu'il enflait sensiblement. Il me fit appeler à cause de l'enflure qui l'inquiétait, et parce que ses vésicatoires le faisaient considérablement souffrir. Je trouvai déjà l'enflure assez grande; le ventre, dur et rénitent, offrant un épanchement de sérosité copieux; les urines rares; une toux fréquente, surtout le soir, avec expectoration difficile, et de la gêne dans la respiration. Les vésicatoires donnaient peu de chose, la plaie était pâle et tendait à se cicatriser. Je les fis supprimer, parce qu'ils étaient sans utilité, et qu'ils causaient au malade des douleurs très vives. J'ordonnai une tisane avec des racines apéritives et diurétiques, l'oxymel scillitique; enfin les différens remèdes usités en pareil cas. Cependant le mal, au lieu de diminuer, faisait des progrès rapides et effrayans. Malgré mes représentations, le malade buvait peu, parce qu'il n'était pas altéré, et que la boisson même en petite quantité, lui gonflait l'estomac et augmentait singulièrement l'oppression et la gêne qu'il éprouvait dans la respiration. La verge et le scrotum étaient infiltrés, et il paraissait lui-même fort impa-

tient et fort inquiet de se voir dans un état aussi alarmant. Ayant épuisé les diverses ressources que m'offrait l'art de guérir, j'eus recours à la digitale en frictions sur les cuisses et l'abdomen ; au bout de quelques jours les urines commencèrent à couler avec assez d'abondance, l'enflure diminua progressivement, et la guérison en fut la suite. La malade a conservé, pendant plusieurs mois encore, de la douleur et de la faiblesse dans les jambes, de l'enflure aux pieds; mais, avec le progrès du temps, tous ces restes de sa maladie se sont dissipés ; et depuis cinq à six ans il jouit d'une assez bonne santé.

IV[e] OBSERV. 1812. *Œdème guéri par la digitale.* — La femme d'un couvreur, âgé d'environ 30 ans, d'une constitution assez robuste, et mère de plusieurs enfans, accouchée depuis deux mois et demi, ayant un nourrisson gras et bien portant, éprouva un chagrin violent et beaucoup de fatigue pendant le cours d'une maladie grave et longue dont son mari fut atteint ; peu de temps après elle perdit l'appétit, et son lait diminua considérablement, quoiqu'elle continuât toujours de donner le sein à son enfant; enfin elle fut attaquée d'une fièvre vive, qui débuta par le frisson, la céphalalgie, l'insomnie, etc. Elle fit usage, d'après mes conseils, de limonade végétale, de tisanes nitrées, parce qu'elle éprouvait de la difficulté d'uriner, et de bouillons légèrement apéritifs. A l'aide de ces moyens simples, la violence de la fièvre se calma un peu, la malade se trouvait même assez bien depuis quelques jours, quoique son lait se fût tari presque entièrement ; elle me priait de lui permettre de donner son fils à une

autre nourrice, parce qu'il la fatiguait beaucoup et l'empêchait de reposer les nuits par ses cris. Déjà elle se croyait convalescente, lorsqu'elle sentit ses membres devenir moins souples qu'ils n'étaient auparavant, et qu'elle éprouva une pesanteur générale de tout le corps accompagnée d'une soif vive, et pour ainsi dire inextinguible, et de vomissemens fréquens; (sa maison était adossée à la levée d'un étang et environnée d'eau). Elle s'aperçut bientôt que la roideur de ses membres et la pesanteur de son corps étaient dues à une enflure qui faisait des progrès très rapides, et qui devenait pour elle très inquiétante. Je lui prescrivis divers remèdes diurétiques, et une tisane avec un sel neutre purgatif; mais son estomac ne put rien supporter, et elle vomissait le bouillon et les autres boissons qu'elle prenait avec le plus d'avidité, aussitôt après les avoir avalées. Je défendis, malgré ses instances réitérées, de lui donner à boire aussi souvent qu'elle le désirait (1), afin de lui épargner des vomissemens violens, qui lui auraient singulièrement fatigué l'estomac, et je lui administrai la poudre de digitale pourprée dans du sirop de fleurs d'orange, d'abord à un demi-grain deux fois par jour, et ensuite à plus haute dose. Ce remède, qui, contre mon attente, ne fut point rejeté par le vomissement, et qui fit rendre deux grands vers lombrics, poussa aux urines, diminua

(1) Je n'ai jamais vu une soif aussi vive, et que rien ne pouvait étancher. Cette femme n'avait pas si tôt quitté le verre qu'elle voulait boire de nouveau, et buvait toujours avec la même avidité et le même plaisir.

promptement l'enflure, et par conséquent l'état de souffrance et d'angoisse de la malade, et finit par la guérir entièrement. Sa convalescence fut longue et difficile; mais je parvins, à l'aide d'un régime approprié, du vin pris modérément, de légers toniques, à lui rendre complètement la santé.

v[e] Observ. 1808. *Empoisonnement par la digitale.* — La femme Millereau, âgé de 31 ans, après s'être adressée à plusieurs gens de l'art pour une maladie dont elle était atteinte, et qui avait son siége dans l'abdomen, consulta une espèce de charlatan grossier, homme de la campagne, qui n'avait jamais soigné que des bœufs ou des chevaux. Ce soi-disant médecin, lui ordonna une tisane de sa composition, et dans laquelle entrait la digitale pourprée. Cette femme n'eut pas fait usage de cette boisson pendant un jour et demi, qu'elle éprouva des vomissemens violens, qu'elle fut purgée fortement, et qu'elle eut même des défaillances et un sentiment d'angoisse inexprimable. Ayant été demandé pour lui donner des secours, je m'informai soigneusement de ce qu'elle avait pris antérieurement, soit pour alimens, soit en boissons. Son mari m'avoua qu'elle avait bu plusieurs verres d'une tisane qu'il me montra, ainsi que les ingrédiens dont elle était composée. Je reconnus bieutôt que les feuilles de digitale pourprée y entraient en assez grande quantité pour produire les accidens dont j'étais témoin, et l'état du pouls me l'aurait, pour ainsi dire, fait deviner. Je fis jeter sur le champ cette boisson délétère; je prescrivis une infusion théiforme de fleurs de tilleul et de feuilles de mélisse avec un sirop acide; une potion

d'eau de canelle, de fleurs d'orange avec l'éther sulfurique; du bouillon gras, du vin en petite quantité: et, par le moyen de ces remèdes, la malade fut bientôt remise de l'empoisonnement que lui avait causé son ignorant guérisseur.

VIe Observ. (1) *Empoisonnement par la digitale pourprée.* — Un homme de 55 ans atteint d'*asthme humide*, prit, au lieu d'un grain de feuilles de digitale en poudre qui lui avait été ordonné, un gros environ de ce médicament. Une heure après, il mangea une soupe; mais il la vomit aussitôt. Les vomissemens continuèrent; il s'y joignit des vertiges, des éblouissemens : le malade ne pouvait ni se tenir debout, ni distinguer les objets. Une infusion éthérée de fleurs de mélisse lui fut prescrite, mais il n'en prit que peu. Durant toute cette journée, les efforts de vomissemens se renouvelèrent, et lui firent rendre assez abondamment des matières muqueuses et bilieuses; ils furent violens, accompagnés de beaucoup de malaise et de douleurs abdominales, que diminua l'administration de deux lavemens émolliens. Ils persistèrent encore la nuit et le jour suivant; le malade était très abattu, avait le pouls lent et peu régulier : il prit du lait et une potion laudanisée. — Le jour d'ensuite il n'y eut qu'un seul vomissement; le malade se plaignait toujours du ventre; son pouls était lent, mais assez régulier; il rendit des crachats épais et blanchâtres : on ajouta de l'eau de canelle dans la potion; l'infusion aromatique fut continuée :

(1) *Bibliothèque méd.* tome 59, p. 358.

on donna du bouillon et du vin.— Le quatrième jour, même état de faiblesse, mais pas de vomissement; expectoration très abondante.— Le cinquième jour, le pouls était encore lent, les douleurs en partie calmées; l'asthme était sensiblement amélioré.— La faiblesse et la lenteur du pouls persévérèrent les deux jours suivans; mais, le huitième, cette dernière diminua, et elle disparut complètement le neuvième.— A cette époque la vision était confuse, le feu paraissait de couleur bleue au malade etc. : ce ne fut que vers le quatorzième jour que ces phénomènes disparurent, et que l'appétit commença à renaître. Enfin, vers le vingt-unième jour, le temps étant devenu très humide, la toux et la dyspnée, qui avaient éprouvé une grande diminution par effet de l'accident, reprirent de l'activité.

OBSERVATIONS DE M. BABAD. (1). — *Digitale contre l'hydrothorax et l'anasarque.*

1re OBSERV. *Hydrothorax momentanément soulagé par la digitale.*— M. Lachaud, vieillard respectable et d'un tempérament pituiteux, avait exercé presque toute sa vie la profession de voiturier par terre. A l'âge de soixante-dix ans, il

(1) *Annales cliniques* de Montpellier, t. XXIX, p. 157.

quitta ce pénible métier, et vécut paisiblement au sein de sa famille, égayant quelquefois les ennuis de son loisir par des libations au dieu qui planta la vigne. Il avait été rarement malade; et, quoique âgé de 74 ans, son teint vermeil et fleuri respirait encore l'air d'une santé parfaite.

Dans le courant du mois de mars 1809, M. Lachaud me consulta pour une dyspnée légère encore, qui parut s'amender sous l'usage de quelques boissons incisives et apéritives.

Le 5 avril suivant, dans la nuit, il fut saisi d'une oppression terrible, avec menace de suffocation. Eveillé en sursaut, il demanda de l'air, faisait ouvrir ses fenêtres, et ne pouvait respirer que debout ou assis. Je le trouvai levé, avec une respiration encore très pénible, un pouls grand et développé. J'ordonnai sur le champ un pédiluve fortement sinapisé. Il y eut du soulagement : le pouls diminua de fréquence et de grandeur. Je prescrivis une infusion incisive et antispasmodique.

Le 6, presque plus d'oppression; mais toux incommode avec un peu d'expectoration.

Le 8, plus d'oppression; continuation de la toux.

Le 9, assez bien jusqu'au 22, qu'il survint encore un peu d'oppression.

Le 23, quelques signes d'embarras gastrique me déterminèrent à le purger.

Le 24, il passe à l'usage du vin d'aunée; et le soir, il prend une pilule composée avec les extraits de jusquiame et de coquelicot. Je fis continuer ces moyens quelques jours, et il y eut de l'amendement.

Vers la fin de mai, retour de la toux et de l'oppression. Je fais prendre des pilules composées avec la scille et l'opium. Le mois de juin se passe assez tranquillement.

La nuit du 1er juillet, l'oppression reparaît avec intensité.

Les accidens continuent le 2 : le malade était à l'usage de quelques apéritifs auxquels j'avais associé les antispasmodiques. La maladie sévissait la nuit surtout.

Le 5, plus d'oppression, mais toux incommode : j'ajoutai, aux moyens sus-indiqués, des lavemens avec la valériane, et je fis appliquer des sinapismes.

Le 6, moins de toux et d'oppression.

Le 7, un peu de toux : le pouls est devenu beaucoup plus faible : je fais administrer l'extrait de quinquina en solution, le musc et l'opium en pilules. La nuit fut mauvaise.

Celle du 8 fut assez bonne.

Beaucoup mieux le 9; il fut plus fatigué le 10. Mêmes prescriptions.

Le 12, il tousse beaucoup; le 13, bien moins.

Le 17, la toux paraît simplement catarrhale.

Le 21, il allait assez bien.

Le 28, il est fatigué la nuit par une toux que soulage momentanément une potion légèrement incisive.

Les accidens diminuent dans le courant d'août; mais quand le cher homme se trouvait un peu mieux, il allait faire quelques sacrifices sur les autels de Bacchus.

Le 1er septembre, l'oppression avait reparu et s'accompagnait d'insomnie : le pouls était petit et

fréquent, un peu serré. Ne doutant plus alors d'une tendance continuelle à l'hydrothorax, je commençai à le mettre à l'usage de la digitale en poudre. Il ne la prit pas très exactement, et vers la fin du mois, l'oppression, la faiblesse et l'œdématie des membres abdominaux n'avaient pas encore cessé.

Je donnai quelques toniques dans le commencement d'octobre; mais j'essayai auparavant la digitale en décoction : le pouls se ralentit; il survint quelques vomissemens; et dès le 8, le malade exempt d'oppression, débarrassé de l'enflure, pouvait dormir tranquillement dans son lit.

Mais le 27, les accidens reparurent. J'essayai quelques apéritifs infructueusement.

Le 2 novembre, je revins à la décoction de digitale; et dès le 4, il fut soulagé : éprouvant de nouveau quelques vomissemens; je prescrivis quelques toniques.

Le 27, l'oppression et la toux ayant reparu, je fis recommencer la décoction de digitale. La respiration devint libre, et les vomissemens survinrent encore. Je donnai quelques toniques; et j'ouvris un cautère à la cuisse avec la potasse caustique. Une suppuration des plus abondantes s'établit et dura long-temps. Le malade fut très bien jusqu'au 18 février suivant.

Alors l'appétit qui, depuis deux mois et demi, était excellent, commença à diminuer : la suppuration du cautère languit et se supprima; l'oppression revint. Je fis appliquer des vésicatoires qui le soulagèrent instantanément. La digitale ne produisit plus aucun effet. Les pieds s'œdématièrent, et l'enflure

occupa bientôt les jambes, les cuisses, le ventre et la poitrine. Le malade mourut le 8 avril, après vu ses jambes s'ouvrir, et donner issue à une sérosité sanguinolente.

Cette maladie, qui a duré treize mois, a été plusieurs fois soulagée par la digitale en décoction, et jamais par ce remède pris en poudre. Le cautère semblait avoir déterminé un soulagement plus durable : et cela n'étonne pas, quand on se rappelle les grands rapports de sympathie qui existent entre le système pulmonaire et le système cutané.

Le pouls fut grand et très développé lors de la première invasion des accidens graves. Dans le cours de la maladie, il fut constamment petit et fréquent : il offrit quelquefois des intermittences : mais la digitale le rendait lent et régulier.

Les vomissemens succédaient toujours à l'usage de la décoction de digitale, et peut-être le soulagement était-il dû en partie au déplacement de l'irritation qui, des poumons, se portait sur l'estomac. Les courtes rémissions des symptômes de l'hydrothorax, et le soulagement plus long et plus marqué qui suivit l'abondante suppuration du cautère, donneraient à cette conjecture un certain degré de vraisemblance. A cette même époque, les urines étaient chargées d'un sédiment épais ressemblant à du plâtre ou a de la chaux tenue en suspension.

IIe OBSERV. *Hydrothorax soulagé momentanément par la digitale.* — Philiberte Pierret, fille, âgée de 66 ans, me fit appeler le 27 juin 1811, pour une fièvre accompagnée d'un peu d'oppression depuis quelques jours. Je conseille quelques

incisifs mariés aux amers, et des pédiluves sinapisés. Elle se trouve mieux, et je ne la revois que dans la nuit du 31 juillet au 1er août suivant. Elle était si fatiguée par la dyspnée qu'elle semblait prête à suffoquer. Le pouls était vif et fréquent, sans être fort ni développé. J'essayai la méthode dérivative, et je fis appliquer de forts sinapismes après un pédiluve.

Le 1er août, l'oppression persistait, mais avec un peu moins d'intensité. Je la mis à l'usage d'une boisson apéritive.

Le 2, le pouls était toujours fréquent; l'oppression subsistait, quoique un peu moins forte : la malade, depuis trois jours, ne pouvait rester au lit, et ses jambes commençaient à s'œdématier. Je jugeai qu'elle était, sinon déjà atteinte, du moins fortement menacée d'hydropisie de poitrine : je la mis de suite à l'usage de la décoction de digitale.

Le 3, il y eut une espèce de syncope : le pouls perdit un peu de sa fréquence, et devint plus régulier; il offrait auparavant quelques intermittences. Les jambes très enflées présentaient des vésicules à la place des sinapismes. Les urines coulaient en plus grande abondance.

Le 4, pas d'oppression, urines copieuses.

Le 6, assez bien : les urines produisent un sentiment d'ardeur.

Le 7, il se manifeste un point de côté que les fomentations résolutives ne peuvent faire disparaître, mais qui cède, le 8, à l'application d'un vésicatoire.

Le 10, elle allait assez bien : je la mets à l'usage

des toniques ; mais je remarque avec étonnement qu'elle délirait constamment sur un ou deux points, très sensée sur tout le reste.

Le 14, plus de délire : un peu de fièvre.

Le 15, violent accès de fièvre. Soupçonnant cette fièvre symptomatique, je fis appliquer un vésicatoire, et le lendemain, je donnai un peu de quinquina, auquel je fis succéder quelques amers indigènes. La convalescence fut décidée le 20, et je remplaçai le vésicatoire par un fonticule à pois.

Le 11 janvier 1812, je la trouvai fatiguée par un toux sans oppression, qu'elle attribuait à un rhume, mais qui me parut dénoter une tendance au retour de l'hydrothorax. Il y avait un peu de fièvre : je prescrivis l'infusion de bourrache avec de l'oxymel.

Le 15, l'oppression était revenue, et l'embarras gastrique se prononçait sur la langue et par des envies de vomir. Je fis administrer quelques grains d'ipécacuanha, et l'appareil bilieux disparut : mais l'oppression subsista avec un toux asthénique. Survint l'impossibilité de rester au lit. Je prescrivis la digitale en poudre.

Le 20, l'oppression était moindre, mais pas encore disparue : je fis placer un sinapisme.

Le 23, elle pouvait se coucher.

Le 27, il restait une toux un peu fatigante, et plus fréquente la nuit que le jour. Les urines coulaient abondamment.

Le 9 février, l'oppression avait reparu. Boissons incisives, pédiluves sinapisés.

Le 11, l'oppression était accompagnée d'un râlement pénible. Je revins à la décoction de digitale.

Le 12 et le 13, il y eut du soulagement, mais le 15, toute espérance s'évanouit.

Le sujet de cette observation a survécu sept mois et demi à l'invasion de la maladie. Il a été soulagé une fois par la digitale en poudre, et, à plusieurs reprises, par la même substance en décoction.

Le pouls a été constamment petit et fréquent, quelquefois irrégulier. La digitale ramenait la lenteur dans les pulsations.

La digitale avait-elle influé sur cette espèce de délire partiel, qu'elle éprouva, pendant quelques jours, à la suite de son usage?

IIIe Observ. *Hydrothorax et anasarque guéris par la digitale.*— Le nommé Rafin, tailleur de profession, âgé d'environ 40 ans, était malade depuis quatre ou cinq mois, et avait eu recours à la plupart des médecins de la ville; il avait passé un temps assez long à l'hôpital. Je le vis pour la première fois, dans les premiers jours de novembre 1811. Les jambes, les cuisses, le scrotum et les tégumens du bas-ventre étaient dans un état d'infiltration épouvantable. Depuis six semaines ou deux mois, il ne dormait que dans un fauteuil. Une oppression des plus fatigantes lui rendait la vie à charge. Il avait épuisé toutes les ressources de la classe des diurétiques. Je ne doutai pas que l'hydropisie de poitrine ne fût jointe à l'œdématie des autres parties. On lui avait appliqué plusieurs vésicatoires qui avaient suppuré abondamment, mais sans aucun succès. Je regardai le cas comme désespéré. Cependant je lui fis ouvrir deux larges cautères, et je le mis à l'usage de la digitale en décoction. Je

fus indisposé et je restai long-temps sans le revoir.

Le 22, sa femme vint me dire, à mon grand étonnement, qu'il n'y avait plus aucune trace d'enflure; que son mari se couchait et dormait tranquillement. Je lui conseillai quelques toniques : on laissa fermer un des cautères.

Le 10 décembre, l'oppression était revenue avec un peu d'enflure. Je conseillai une tisane apéritive et des frictions avec l'huile de lin camphrée. Je fis rouvrir un second cautère. Il fallut revenir à la digitale et aux toniques.

Sur la fin de février, la dyspnée et l'enflure se montrèrent de nouveau. Elles disparurent encore par le même traitement. Mais cette fois, j'ordonnai aussi la digitale en frictions sous forme de teinture, avec un excipient huileux. Je fis succéder les toniques, intérieurement et extérieurement.

Le 31 mars, quelques symptômes de récidive firent recommencer la décoction de digitale.

Le 16 avril, il était en pleine convalescence.

Le 4 mai, la maladie reparut avec une nouvelle fureur. Le même remède et un vésicatoire l'ont encore dissipée, et depuis cette époque, elle n'a plus reparu. Nous sommes à la fin d'août.

Dans la première atteinte et dans toutes les rechutes, le pouls a été constamment petit et fréquent. Plusieurs fois, nous y avons remarqué des intermittences. Aujourd'hui, il est très régulier. Une fièvre tierce vient de survenir : sera-t-elle utile, nuisible ou indifférente? L'avenir nous l'apprendra.

La digitale en poudre et en frictions n'a produit

aucun effet chez le malade : la décoction seule paraît avoir obtenu des succès.

IV[e] OBSERV. *Hydrothorax et anasarque guéris momentanément par la digitale associée à quelque autres moyens.* — M. Bouvet, professeur de dessin au collége de Romanie, âgé d'environ 65 ans, avait passé une partie de sa vie à voyager, et s'était retiré dans une campagne, où il vivait paisiblement depuis plusieurs années, lorsqu'il fut appelé en cette ville, pour utiliser ses talens. Depuis environ dix ans, il vivait les jambes habituellement œdématiées, l'habitude extérieure du corps lâche et molle. Une affection scorbutique très-prononcée aux gencives, dénotait un état de faiblesse générale. Tous les hivers, il éprouvait des catarrhes pulmonaires qui semblaient s'éterniser, et qui, par les secousses réitérées de la toux qu'ils procuraient, augmentaient la tendance à l'infiltration que présentaient les organes renfermés dans la cavité thoracique.

Le 12 mai dernier, il me consulta pour ce qu'il appelait un rhume, qui durait depuis le mois de novembre. La toux était asthénique. Tous les organes étaient dans un état de relâchement qui me fit pronostiquer une prompte tendance à l'hydrothorax; je prescrivis un bouillon laxatif qui produisit des évacuations prodigieuses. La toux cesssa, l'infiltration disparut, et le malade se croyant guéri fut mis à l'usage des toniques. Ces moyens, discontinués au bout de quelques jours, n'empêchèrent pas la maladie de reparaître avec un accroissement d'intensité. Le malade, qui, tout l'hiver, s'était

gorgé de boissons relâchantes, y était revenu, malgré mes conseils.

Le 29, il me fit appeler : je conseillai un vésica- et le retour aux toniques; mais il s'y refusa.

Le 9 juin, il me fit appeler de nouveau, la toux était moins fréquente, mais plus asthénique. Les jambes étaient considérablement œdématiées. L'oppression était suffocante, et le malade ne pouvait rester au lit. Je fis appliquer un vésicatoire au bras, et je prescrivis la digitale en pilules, associée à la scille et à l'assa fœtida.

Le 12, il put se coucher et dormir.

Les jours suivans, plus d'oppression; vin tonique amer.

Cependant le vésicatoire ne suppurait plus : il occasionait des douleurs horribles, qui furent en augmentant jusqu'au 15, où toute la partie inférieure du bras et la partie supérieure de l'avant-bras, offrirent une inflammation phlegmoneuse qu'on attaqua en vain par les topiques émolliens et résolutifs.

Le 17, il se manifesta des phlyctènes gangréneuses, sans que le pouls eût présenté aucun signe de fièvre.

Le 18, la gangrène faisait des progrès rapides, malgré les anti-septiques; et le 19 au matin, la malade expira dans un état de sphacèle qui avait fait un ravage horrible.

J'avais trouvé des intermittences dans le pouls, depuis que j'avais commencé à voir le malade; mais je soupçonnais qu'elles tenaient à sa constitution actuelle. Peut être annonçaient-elles dans le cœur un vice organique pareil à celui que Morgagni a

plusieurs fois rencontré (1). Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que, la veille de la mort, le pouls paraissait plus régulier qu'il ne l'avait été dans tout le cours de la maladie.

Ce malade n'a pris la digitale qu'en poudre : nous l'avons, il est vrai, mariée à la scille et à l'assa fœtida ; mais nous croyons que, dans la disparition des symptômes de l'hydrothorax, celles-ci n'ont joué qu'un rôle bien secondaire.

5e Observ. *Anasarque soulagée à plusieurs reprises par la digitale associée à d'autres moyens.*— La femme Gounet, âgée de 28 ans, paraissant bien constituée, accoucha laborieusement au commencement de l'été de 1811. A la suite de ses couches survint une fièvre qu'un médecin jugea à propos de supprimer avec le quinquina : quelque temps après, les extrémités pelviennes commencèrent à enfler, et dans peu de jours, tout le corps présenta les signes de l'anasarque. Il était monstrueux, lorsque je fus appelé, le 3 décembre. La tête avait au moins deux tiers de mètre de circonférence, mesurée sur le front ; les bras quatre décimètres à la partie moyenne ; les cuisses six décimètres, etc. ; le bas-ventre était si volumineux qu'une chemise des plus amples ne pouvait qu'avec grande peine se replier vers l'estomac. Les lombes offraient des tumeurs molles et volumineuses. Les deux seins étaient gonflés prodigieusement, d'ailleurs aucun signe d'ascite. Je jugeai l'hydropisie purement cellulaire. L'enflure

(1) Voy. *De sed. et caus. morb., epist.* 16.

se portait toujours, d'une manière extraordinaire, à la partie la plus déclive.

La malade avait essayé plusieurs sortes de remèdes apéritifs, et tous infructueusement.

On avait appliqué un grand nombre de vésicatoires qui avaient un peu soulagé; mais ne pénétrant pas assez profondément dans le tissu cellulaire, ils n'avaient servi qu'à pallier momentanément les accidens.

Je conseillai néanmoins de les entretenir; je prescrivis l'acide nitrique alcoolisé et la digitale en décoction.

Le 8, l'enflure avait un peu diminué; j'ajoutai aux remèdes prescrits la digitale en frictions incorporée avec la salive.

Le 11, diminution de l'enflure, mais fièvre des plus intenses.

Le 13, l'enflure était tombée, et la fièvre considérablement diminuée.

Le 15, l'enflure avait encore diminué, la malade avait toujours continué l'usage de la décoction de digitale; des points douloureux se manifestaient à la poitrine et au bas-ventre, je fis faire des frictions avec l'alcool cantharidé, la teinture de digitale et le laudanum.

Le 18, le bas-ventre était détuméfié; plus de points douloureux, mais les bras étaient prodigieusement enflés, les jambes l'étaient aussi à un moindre degré, le pouls était toujours petit, un peu fréquent, et sans intermittence.

Le 20, elle faillit être suffoquée, le bas-ventre et le côté gauche étaient presque entièrement détu-

méfiés, le bras et la jambe du côté droit étaient au contraire très enflés; elle avait depuis quelques jours suspendu ses remèdes; je lui prescrivis d'y revenir; je fis entretenir un vésicatoire et pratiquer un cautère au bras droit avec l'instrument tranchant.

Le 25, un dépôt semblait vouloir se former à la jambe gauche; je conseillai de le favoriser.

Le 4 janvier 1812, le dépôt s'ouvrit et forma un ulcère fistuleux que je recommandai d'entretenir, je fis faire des frictions avec l'huile camphrée et la teinture de digitale.

Au bout de quelques jours l'enflure avait disparu complètement; mais il restait une grande faiblesse : on conseilla à la malade, vu cet état de faiblesse et la pénurie de ses ressources, de prendre un lit à l'hôpital de cette ville. Là, les soins lui furent prodigués : on essaya tous les diurétiques et tous les moyens qu'on crut utiles pour dissiper l'enflure qui avait reparu, soit par suite du chagrin qu'elle éprouvait, soit par la discontinuation des moyens que j'avais employés. Loin de guérir, l'enflure fit de nouveaux progrès, et elle était plus monstrueuse que jamais, lorsque je la vis de nouveau le 27 février. Je la remis à l'usage des apéritifs, et j'y ajoutai quelques toniques. Elle n'éprouva point de soulagement, lasse de vivre accablée d'infirmités et de misère, elle attendit la mort, comme le terme de ses maux.

Nous croyons qu'à l'époque où on la transporta à l'hôpital elle aurait pu guérir; l'enflure était dissi-

pée : il ne s'agissait plus que d'en prévenir le retour.

Nous n'osons pas décider si la digitale a été le remède le plus utile dans cette maladie, parce que, à l'époque du plus grand soulagement, il existait à la jambe un ulcère fistuleux qui donnait issue à beaucoup de sérosités, et que les vésicatoires appliqués précédemment avaient été déjà fort utiles.

Observations de M. Jaurias (1). — *Digitale contre les hydropisies.*

J'ai essayé la digitale pourprée dans les hydropisies. La place de médecin de l'hôpital temporaire de Libourne, que j'ai occupée, a secondé mes intentions, en me fournissant l'occasion de voir un grand nombre de ces maladies.

La plupart de mes tentatives ont été faites sur des prisonniers espagnols; et je n'ai pu considérer la digitale que comme évacuant. En effet, la difficulté de me faire entendre, le grand nombre de malades et plus encore la dureté et l'espèce d'insensibilité de leur constitution, m'auraient toujours empêché d'apprécier avec exactitude des effets peu sensibles, des nuances légères, qu'il faut connaître au juste, quand on étudie des choses qui ne tombent pas sous les sens. En me bornant aux hydropisies, j'étais tous les jours à même de suivre les effets du remède.

En laissant de côté toute espèce de prévention,

(1) Annales cliniques de Montpellier, t. XXXI, p. 31.

je suis convaincu que la digitale est un remède précieux dans les hydropisies; elle ne les guérit pas toutes, il s'en faut de beaucoup; mais quelle panacée opérerait ces prodiges! Ces maladies dépendent de causes très variées; et même dans le cas où elles sont les plus simples, c'est à dire, lorsqu'elles ne tiennent qu'à l'atonie des vaisseaux absorbans ou exhalans; elles sont encore graves et difficiles à détruire. On ne doit pas juger de l'efficacité d'un remède par le nombre de ses succès. Il est en effet des maladies d'une nature si bénigne, et dans lesquelles les forces vitales ont tant d'action, que les plus légers secours suffisent pour rétablir l'équilibre: la fleur de violette guérit un rhume; mais rien ne guérit une phthisie bien confirmée. De même l'hydropisie, tenant à des causes graves et profondes et accablant les forces vitales au moyen desquelles les remèdes doivent agir, il n'est pas surprenant qu'on manque contre elles de secours puissans. La digitale a sans contredit une grande vertu pour évacuer les eaux; mais elle n'en prévient pas si facilement une nouvelle accumulation. Un remède qui aurait toujours ce pouvoir, serait infiniment précieux, parce que nous ne manquons pas de ressources pour débarrasser le corps des liquides surabondans; mais aucun ne peut le posséder dans tous les cas, parce que la cause des hydropisies n'est pas toujours la même.

On me reprochera sans doute d'avoir combiné la digitale avec d'autres remèdes, et de n'être pas en droit, à cause de cela, d'apprécier ses effets. Cette objection a du fondement; cependant les praticiens

qui connaissent le résultat ordinaire des médicamens que j'ai employés conjointement, sentiront qu'il serait injuste de leur attribuer autre chose qu'un effet très secondaire. D'ailleurs, qui ne sait pas que les meilleurs secours ont souvent besoin d'être combinés avec d'autres? Les sudorifiques, l'opium, les antiscorbutiques, secondent puissamment l'action du mercure; de même, dans l'hydropisie les toniques aident et assurent les succès des évacuans, surtout dans un hôpital encombré de malades, où toute la machine tend à la dissolution.

1re Observ. *Ascite guérie par la digitale associée à d'autres moyens.*—Un espagnol qui avait été évacué de Vaïres sur l'hôpital de Libourne, était atteint d'une hydropisie ascite. A son arrivée, on le traita par la méthode ordinaire. Il paraît qu'il éprouva quelque amendement; cependant désirant essayer la digitale pourprée, je le fis placer dans une de mes salles; son ventre était dur, sans être très volumineux. Le malade était d'ailleurs en bonne disposition. Le 13 août 1810, je commençai l'usage de la digitale; il en prenait trois grains par jour, dans la composition suivante :

♃ Nitre, crême de tartre, iris de Florence, de chaque 1 scrupule; digitale pourprée 12 grains, mêlez pour faire une poudre.

L'estomac ne souffrit point, les selles et les urines devinrent abondantes; je prescrivis conjointement le vin scillitique; le ventre commença à diminuer; il continua ensuite, assez lentement cependant, par rapport à la quantité des évacuations. Pour mieux connaître l'effet du remède je supprimai le vin scil-

litique; les choses allèrent aussi bien; le liquide s'écoula avec abondance, et le 25 septembre, l'enflure fut totalement dissipée.

Chez ce malade, je n'ai porté la dose de la digitale qu'à quatre grains; en général, il en a fallu près du double aux autres, pour produire le même résultat. Quelques-uns même en ont exigé beaucoup plus; le n° 3 de la salle 16 en est un exemple frappant.

11ᵉ Observ. *Ascite considérablement améliorée par la digitale associée à quelques autres moyens.* — Un homme était convalescent depuis quelques jours d'une fièvre gastrique, lorsqu'une ascite se déclara vers la fin de mai 1811; les jambes et les cuisses s'infiltrèrent bientôt; le ventre, sans être très enflé, devint dur et tendu; il paraissait y avoir complication de tympanite. Je n'attendis pas que le mal fût à son comble; je commençai l'usage de la digitale, le 4 juin, à la dose de six grains, dans la composition indiquée. Cette quantité ne produisit aucun effet; on y joignit le vin scillitique, qui ne fut pas plus efficace; j'augmentai la dose de la digitale; un scrupule ne l'évacuait pas au delà de quatre fois dans le jour, par les selles ou par les urines.

L'insensibilité de ce malade m'enhardit; j'augmentai la dose de l'hydragogue; je parvins, dans le courant de juillet, à lui en faire prendre deux gros par jour, sans qu'il en ressentît aucun dérangement; les urines et les selles s'évacuaient doucement; le ventre et les extrémités inférieures se désenflaient. Vers le milieu de juillet, il ne restait plus qu'un très léger gonflement de l'abdomen. Comme il per-

sistait, malgré les évacuations journalières, je cessai l'usage de la digitale, de peur de trop affaiblir le malade; je lui fis prendre une décoction de quinquina animée avec la terre foliée de tartre; il reprit ses forces et son appétit, et il était très bien, lorsque, le 26 juillet, l'hôpital fut dissous; je suis persuadé qu'avec de l'exercice et un air sain, la santé aura fini de se consolider.

IIIe Observ. *Ascite guérie par la digitale et l'oxymel scillitique.* — Le nommé Francisco, salle 17, n° 6, était, depuis quelque temps, dans l'hôpital, convalescent de quelque autre maladie, lorsqu'il fut atteint d'une hydropisie ascite; je le fis passer dans une salle de ma division. Comme le ventre était très volumineux, on lui fit l'opération de la paracenthèse; il sortit une grande quantité d'eau; le malade fut soulagé, mais bientôt, comme il arrive le plus souvent, le liquide commença à se reproduire. Alors (7 mai 1811) je prescrivis la digitale, on y joignit une tisane apéritive avec l'oxymel scillitique. Le résultat en fut heureux. Il survint des évacuations abondantes par les selles et les urines; le ventre diminua de volume. Le 16, la dose de la digitale fut portée à huit grains. Comme le malade était faible, on y joignit du vin cordial et un verre de décoction de quinquina. Vers la fin du mois, l'enflure fut totalement dissipée, malgré la gale qui survint à cette même époque, et qui fut guérie par les remèdes ordinaires.

IVe Observ. *Ascite guérie par la digitale.* — Dans le mois de mars 1812, je fus appelé à la campagne, à une demie lieue de Libourne, pour voir un pay-

san âgé de 81 ans environ, d'une constitution délicate, qui était atteint d'une hématémèse à laquelle il était sujet; le vomissement de sang se calma dans peu de jours avec du repos et quelques légers secours; mais il fut suivi d'une hydropisie ascite peu considérable à la vérité; la vertu sédative de la circulation attribuée à la digitale, m'engagea à en faire usage; j'en prescrivis quatre grains, mêlés à un peu de rhubarbe, à prendre en deux fois dans le jour avec une tisane apéritive; les selles devinrent très abondantes, et, dans l'espace de quelques jours, le malade fut guéri.

N'ayant pas l'intention de faire l'apologie de la digitale, mais bien de dire la vérité, je ferai remarquer que dans le cas que je viens de rapporter, les malades étaient dans des dispositions favorables au succès des remèdes. Ce n'était pas cette infiltration générale de tout le tissu cellulaire, cette dissolution et fonte des humeurs, cet affaiblissement radical de la constitution, comme nous l'avons remarqué dans d'autres circonstances assez nombreuses. Que peut-on faire alors, et quels remèdes serviront, lorsque le principe qui dirige leur action est détruit? Les forces vitales anéanties ne laissent aucune prise aux remèdes; le corps offrant d'avance les signes de la destruction, a perdu les facultés qui le font exister; les liens de la vie sont rompus.

Les essais que nous avons faits, lorsque les malades étaient parvenus à ce point, ont presque toujours été infructueux; la digitale produisait bien des évacuations et diminuait même le volume du corps; mais bientôt le mal se reproduisait, et mal-

gré l'association des autres remèdes, comme les toniques, les antiscorbutiques, les vésicatoires, etc., il était bien rare d'obtenir un succès décidé. Il est inutile de rapporter toutes les tentatives que j'ai faites : un petit nombre d'exemples donnera une idée du reste.

v^e^ OBSERV. *Anasarque non guérie par la digitale.*—Le n° 8 de la salle 15 était atteint d'une infiltration générale, suite du scorbut. Le 13 mai 1811, il commença l'usage de la digitale à dose de quatre grains ; des évacuations copieuses se manifestèrent.

Le 19, la quantité de digitale était doublée. On y ajouta deux verres de décoction de quinquina avec vingt grains de terre foliée de tartre. La poitrine commença à s'embarrasser; on appliqua des vésicatoires aux cüisses. Le 25 mai, quarante gouttes de la teinture suivante furent substituées à la poudre :

℞ Feuilles de digitale pourprée 2 onces, alcool à dix degrés huit onces : faites digérer pendant vingt-quatre heures à une douce chaleur.

L'effet fut le même; la décoction de quinquina et les vésicatoires furent continués inutilement; le malade mourut le 2 juin.

vi^e^ OBSERV. *Hydrothorax non guéri par la digitale.* Dans le même temps, le nommé Francisco, qui était dans un état semblable, fit usage des mêmes remèdes ; la poitrine était surtout embarrassée. Je prescrivis une potion avec le kermès minéral ; les vésicatoires furent appliqués aux cuisses, et ensuite à la poitrine; la digitale fut portée à dix grains avec

son effet accoutumé; le malade mourut dans l'espace de vingt-six jours.

VIIe OBSERV. *Ascite non guérie par la digitale.*—Le n° 10, après un scorbut assez intense, fut attaqué d'une hydropisie ascite. Le 17 août 1810, je commençai à lui faire prendre quatre grains de digitale; les urines coulèrent abondamment; les selles ne furent guère augmentées; le ventre diminua; on y joignit le vin scillitique; il fut suspendu le 10 septembre; les urines coulèrent comme avant; la dose de la digitale était à huit grains; le ventre devint souple, mais ne diminua que fort peu. Alors je tentai l'essai des vésicatoires en cessant la digitale. Quatre furent appliqués le 16 septembre. Quoiqu'ils n'eussent resté qu'une heure et demie, il se forma des vésicules, dont quelques-unes contenaient une matière coenneuse. Le lendemain le ventre est devenu plus souple; le malade a cependant moins uriné; on applique six vésicatoires, les premiers étant secs; le troisième jour, l'écoulement des urines est toujours moins considérable; le ventre devient plus dur; les bourses, auxquelles a touché un vésicatoire, se sont infiltrées. Après quelques jours de l'emploi infructueux du topique stimulant, je repris l'usage de la digitale, aidée d'une décoction de plantes amères; les urines commencent à couler et le ventre diminue encore de volume. Le 28 septembre, le malade a eu trente-six vésicatoires; on en applique encore quatre. Les évacuations continuent sans que le ventre diminue sensiblement. Le 3 octobre, le malade évacue toujours beaucoup; l'abdomen est dans le même état; la figure s'œdématie.

Vers le milieu du mois, l'infiltration a fait des progrès; tous les accidens sont augmentés, et le malade périt.

VIII[e] OBSERV. *Hydrothorax soulagé momentanément par la digitale associée à d'autres moyens.* — La malade qui en fait le sujet, était confiée aux soins éclairés de M. Gourreau : nous dirigeâmes ensemble le traitement. Le 5 juin 1811, nous la trouvâmes dans l'état suivant, respiration difficile et laborieuse, battemens de cœur très irréguliers, rougeur des pommettes et pâleur du reste de la figure, pouls petit, faible, variable, région épigastrique douloureuse, rénitente, enflée; malléoles engorgées. La malade ne respire que sur son séant; son sommeil est interrompu; elle pleure involontairement. Le 6 juin nous prescrivîmes deux grains de digitale dans la poudre composée, une tisane diurétique avec une once de vin scillitique, quelques infusions anti spasmodiques; les urines commencèrent à couler. Le 7, la malade se plaint que ses cuisses et ses lombes sont enflées : elle prend quatre grains de digitale, sans que l'estomac en souffre. Le 10, la respiration est plus libre; le pouls plus régulier; la région épigastrique et les extrémités inférieures sont un peu désenflées; la malade évacue huit ou dix fois dans le jour par les selles ou par les urines; on prescrit un grain d'extrait gommeux d'opium pour la nuit; la digitale est réduite à deux grains. Le 20, les extrémités sont désenflées, mais les autres accidens augmentent ou diminuent irrégulièrement; il se manifeste des sueurs abondantes très fétides; on suspend la digitale pour ne pas con-

trarier leur effet. Le 24, les sueurs n'ont pas persisté ; elles n'ont produit aucun amendement ; il survient quelquefois des vomissemens d'eau mêlée de glaires ; on reprend la digitale et la tisane diurétique. Le 27, le pouls est assez régulier ; la respiration beaucoup plus libre ; les extrémités désenflées ; la tumeur de l'épigastre peu sensible. Le 2 juillet, il n'y a presque pas de désenflement ; le pouls est réglé ; le sommeil assez bon ; la malade se trouve bien ; elle agit dans la maison. Ce bien-être dure jusqu'au milieu de juillet, époque à laquelle les premiers accidens ont reparu presque aussi intenses que dans le principe ; depuis ils ont constamment été diminués par l'usage de la teinture de digitale, à laquelle la malade s'est bornée. Enfin la nature a succombé dans une lutte aussi longue que pénible. La malade est morte, le 4 décembre 1811, après avoir craché le pus et le sang. L'ouverture du cadavre a éclairci nos doutes et vérifié une partie de nos conjectures ; il y avait un hydrothorax très considérable ; les poumons étaient flétris, presque entièrement détruits ; le droit, un peu plus marqué, présentait à sa partie supérieure une excroissance en forme de loupe spongieuse, remplie d'air : le gauche, réduit à une lame très mince, adhérait aux côtes dans toute sa surface ; le cœur était très volumineux et contenait beaucoup de sang dans ses cavités ; le foie était placé dans la région épigastrique, précisément à la place de l'estomac, qu'il couvrait en entier ; il était dur, granuleux, arrondi, formé d'une seule partie et du petit lobe de Spigel ; placé transversalement, il avait entièrement quitté l'hypochondre droit, pour

se porter jusque dans le côté gauche, où il adhérait aux côtes vers l'insertion du diaphragme par un tissu cellulaire assez lâche, mais très fort. Il était à peu près du volume ordinaire, mais son bord inférieur était plus obtus, parce que toute la masse était arrondie. Son bord supérieur adhérait de toute part au diaphragme, avec lequel il était confondu ; le ventre contenait aussi de la sérosité ; le rein droit était très élevé ; les lombes étaient infiltrées.

On trouve la cause de la tumeur de l'épigastre dans le déplacement du foie. Il y a lieu de croire que cette transposition était naturelle, mais qu'on n'y fit attention que par l'examen de la maladie ; elle devenait quelquefois plus sensible, sans doute parce que l'eau qui augmentait de temps en temps dans la poitrine, refoulait plus fortement le diaphragme.

Je vais joindre ici deux observations qui m'ont été communiquées par M. Boulonneix, jeune médecin, qui exerce son art avec distinction dans le département de la Dordogne.

XI[e] OBSERV. *Hydropisie considérablement améliorée par la digitale.* — Le nommé Jeandi, habitant près de Bourdeille, cultivateur, âgé de quarante ans, d'une constitution robuste, d'un tempérament lymphatico-sanguin, fut pris d'un rhumatisme au commencement de 1807, après s'être exposé à un froid humide. Le rhumatisme diminua au bout d'un mois par des remèdes convenables ; il reparut alternativement dans le cours de dix-huit mois, temps auquel il sembla se fixer sur l'estomac. Bientôt le mal se porta sur la poitrine ; il survint des signes d'hydropisie du péricarde ou d'anévrisme du cœur. Le 13 février

1809, deux mois après le commencement de l'affection du thorax, le malade offrit les symptômes suivans: pouls petit, intermittent, irrégulier; palpitations très fréquentes; élévation du côté gauche de la poitrine; respiration par le soulèvement des omoplates; face gonflée, injectée; lèvres de même et très violettes; commencement d'infiltration du bras gauche; ascite légère; parfois œdématie des pieds; difficulté de respirer horizontalement et sur le côté droit; réveil en sursaut; son manquant du côté gauche, sensible du côté droit.

On prescrit l'infusion de digitale de Swediaur:

♃ Feuilles de digitale pourprée sèches demi-once; eau bouillante 7 onces: faites infuser pendant quatre heures; passez et ajoutez 1 once de quelque eau aromatique; donnez une once et demie, jusqu'à ce qu'elle excite des nausées.

Au bout de huit jours, les symptômes commencent à diminuer avec un flux d'urine de plus en plus abondant. Après trois semaines, le mal est assez amendé pour que le malade puisse travailler à la campagne. Jusqu'aux premiers jours de mai, il reste dans un état voisin de la santé. Vers la fin du mois, les accidens reparaissent même plus fortement; l'ascite est bien prononcée; on prescrit un hydragogue sans aucun soulagement; on revient ensuite au premier remède, et le malade se trouve mieux au bout de quinze jours. Enfin, il s'ennuie du traitement. Peu de jours après l'avoir abandonné, tous les accidens font des progrès rapides, et il meurt suffoqué sur la fin de juin.

Xe OBSERV. *Hydrothorax guéri par la digitale as-*

sociée à d'autres moyens. — L'autre cas offre un résultat plus heureux que ceux que j'ai rapportés. La personne qui en fait le sujet fut guérie, mais d'une manière bien extraordinaire. Madame Chanparnaud, âgée de 40 ans, d'une constitution grèle, semblable à celle qui dispose à la phthisie, fut atteinte, dans l'automne de 1809, d'un rhume qui étant négligé, prit une marche chronique; il survint de l'amaigrissement, une toux sèche, de la faiblesse, de la difficulté de respirer; étant couchée horizontalement, surtout sur le côté gauche, des réveils en sursaut. Cela continua jusqu'au commencement de l'hiver. Alors elle offrit les mêmes symptômes que ci-dessus; de plus, teint pâle et rougeur circonscrite très marquée aux pommettes; lèvres injectées; pouls petit, faible, fréquent, embarrassé; aspect d'une phthisie; aucun son du côté droit; cavité gauche sonore.

On prescrit l'infusion de digitale par cuillerées, de demi-heure en demi-heure, jusqu'aux nausées; le soir trois verres de décoction diurétique avec l'oxymel scillitique et la terre foliée de tartre. Ces remèdes sont pris sans suite et bientôt abandonnés; le mal fait des progrès; les pieds s'infiltrent. Au mois de février, la malade effrayée reprend son traitement; jusqu'au quatrième jour, il n'en résulte aucun effet; on double la dose; il survient beaucoup de nausées. Enfin à la huitième once du même jour, il se détermine un vomissement abondant qui dure toute la soirée, à plusieurs reprises. La malade rend environ trois pintes d'une sérosité mêlée d'un peu de mucosités. Dès ce moment, tous les accidens se

dissipent. Au bout de trois jours, il ne reste plus qu'un peu de faiblesse, qui ne persiste pas long-temps. Dans le mois de novembre 1810, la malade jouissait encore d'une bonne santé.

L'estomac serait-il une voie favorable pour débarrasser le corps des liquides surabondans? J'ai vu deux personnes ici, qui ont été guéries par le vomissement : l'une d'un engorgement des jambes qui durait depuis quelque temps; l'autre d'une pareille affection du bras récente.

XI[e] OBSERV. *Hydrothorax guéri par la digitale.* — J'ai dans ce moment sous les yeux une femme à qui j'ai donné des soins, cet hiver. Dans le mois de janvier, elle commença à éprouver de l'essoufflement; il survint une petite toux sèche, un larmoiement involontaire, une enflure aux poignets, qui se dissipa pendant quelques jours, pour faire place à un semblable accident aux jambes, et qui reparut ensuite; le pouls était assez régulier, dur; la malade reposait difficilement dans son lit; elle ne dormait presque pas; elle agissait cependant dans la maison, mais elle était très essoufflée par un exercice modéré.

Comme elle était à l'époque critique, et qu'elle en éprouvait du trouble, je pensai que le sang pourrait bien occasioner un engorgement des poumons et devenir la cause des accidens. D'après cette idée, je fis appliquer quelques sangsues aux cuisses de la malade: elle en ressentit du soulagement; les poignets se désenflèrent; la dyspnée diminua; mais bientôt les symptômes reparurent. Alors je lui prescrivis trente gouttes de teinture de

digitale deux fois dans le jour ; son estomac en fut un peu affecté. Il survint des selles abondantes ; je soutins l'effet de l'hydragogue, en augmentant peu à peu la dose ; la malade en éprouva un grand soulagement. Au bout d'un mois de traitement, elle est restée dans un état très voisin de la santé parfaite. Elle se croit guérie actuellement ; mais le grand nombre de récidives que j'ai vues dans cette maladie me donne lieu de craindre qu'elle ne retombe dans la suite. Elle n'avait, je pense, qu'un commencement d'hydrothorax, dont le développement complet a été empêché, mais qui est toujours prêt à se reproduire.

OBSERVATIONS DE M. COMTE (1). — *Digitale contre l'hydrothorax.*

1re OBSERVATION. *Hydrothorax guéri par la digitale.* — Madame B. de la Trouche, âgée de 76 ans, et ayant toujours été d'un tempérament vif et robuste, fut atteinte dans le printemps de 1806, d'une éruption de larges plaques dartreuses suppurantes, sur presque toute la surface des extrémités inférieures, et d'une autre plaque semblable, occupant une

(1) Journal général de méd. t. LXV, p. 69.

grande partie du bras gauche, autour d'un cautère qui lui avait été pratiqué à cause d'un commencement de cataracte. Cette affection s'accompagnait d'un état de chaleur et d'irritation générale. Divers moyens furent employés avec succès, tels que les eaux de Seltz, de Vichy; le petit lait avec les sucs de pissenlit, de douce-amère, de saponaire, et de cerfeuil, ainsi que quelques purgatifs par intervalle. L'affection cutanée disparut à peu près dans l'automne suivant, par la continuité de ces moyens, qui furent remplacés par l'usage du lait, dont la malade se trouva bien. L'application du taffetas ciré contribua beaucoup à dessécher les ulcères dartreux (1). Il ne resta que deux ou trois plaques assez légères, dont la malade fit peu de cas, et pour lesquelles elle ne voulut pas continuer les remèdes ci-dessus, se contentant de les couvrir de taffetas ciré.

Pendant l'été de 1808, madame B. éprouva un malaise et un défaut absolu d'appétit, qu'elle attribuait au lait d'ânesse, à l'usage duquel elle s'était mise. La langue très saburrale, indiqua l'emploi d'une médecine qui ne produisit pas un grand changement. La malade en prit une seconde, qui la fatigua, et ne dissipa point les signes de saburre. Je lui conseillai de ne pas revenir aux purgatifs, et de se mettre à l'usage de quelques autres moyens qui pussent rétablir les fonctions des organes digestifs sans

(1) Ce moyen simple m'a réussi très souvent dans de semblables cas, et quelquefois d'une manière fort prompte. Je m'en tiens au taffetas ciré, noir ou brun, ayant éprouvé que le vert irrite les parties ulcérées.

les affaiblir, et pour achever en même temps, de détruire l'affection dartreuse dont elle conservait encore quelques traces; mais elle ne voulut faire aucun remède, et continua à être mal à son aise, sans cesser cependant de se livrer à ses occupations ordinaires.

Dans le courant de l'automne suivant, madame B. commença à éprouver de l'oppression, surtout en montant ses escaliers ou tout autre plan incliné et un dégoût constant pour les alimens; langue sèche; amertume à la bouche, coliques, toux fréquente, palpitations presque continuelles, anxiétés très sensibles dans la région épigastrique. Ces symptômes s'aggravaient le soir; les nuits étaient pénibles, presque sans sommeil, et la malade obligée de se tenir sur son séant, sans pouvoir se pencher sur le côté droit. Le pouls n'était nullement fébrile, mnocs- sai tamment petit, concentré, avec une intermittence toutes les deux ou trois pulsations. Il n'y avait point encore d'œdématie aux extrémités.

Cet état me parut d'abord n'être qu'une complication d'une très mauvaise disposition des organes digestifs, et d'une affection nerveuse opiniâtre fixée sur l'épigastre et sur la poitrine. Je prescrivis les eaux de Seltz et ensuite celles de Lamotte, sans changement notable dans la maladie. Les potions antispasmodiques composées d'eau de menthe, de fleurs d'orange, de sirop de valériane, d'extrait de safran, et de succin préparé, produisirent quelque soulagement. Cependant l'état de la langue, l'amertume de la bouche, le défaut d'appétit et les coliques me déterminèrent à employer quelques petits bols purgatifs de jalap, de crême de tartre et de rhubarbe.

Ils procurèrent pendant deux ou trois jours des évacuations assez copieuses qui amenèrent du soulagement et diminuèrent les coliques. Je prescrivis ensuite des pilules faites avec l'extrait de valériane, le succin préparé, le camphre et l'assa fœtida, pour remédier à l'état nerveux que je croyais fixé sur l'épigastre et sur la poitrine. La tisane fut faite avec du veau, de la chicorée et de la camomille romaine. La malade se trouva mieux; les palpitations et les anxiétés diminuèrent; l'appétit et le sommeil reparurent ainsi que les forces, au point que madame B. monta plusieurs fois à son grenier sans être pour ainsi dire oppressée. Mais ce mieux-être ne dura pas longtemps ; l'oppression revint avec plus de force, et la malade éprouvait, tantôt la nuit, tantôt le matin, des suffocations très pénibles et de fréquens efforts de vomissemens. La face s'altérait, et il commença à se manifester de l'œdématie aux mains et autour des malléoles. Je ne doutai plus de l'existence d'un épanchement de sérosité dans la poitrine, et je demandai une consultation. Mon dessein était d'administrer la digitale pourprée; mais comme je lui avais vu produire récemment de mauvais effets sur un autre malade à peu près dans le même cas, je voulus attendre l'avis de celui de mes confrères qui me serait adjoint. Ce fut M. Gagnon, qui reconnut également l'hydrothorax, et fut d'avis de l'emploi de la digitale. Nous la prescrivîmes à la dose de trois grains par jour avec autant de scille en poudre, incorporées avec de la conserve de roses, pour trois pilules à prendre, une le matin, une à midi et l'autre le soir. Dès le second jour, les symptômes furent

moins graves, et leur intensité diminua journellement. Les urines, qui auparavant étaient rares, devinrent abondantes. Au bout de trois semaines environ, tous les symptômes avaient pour ainsi dire disparu, et bientôt madame B. n'éprouva plus aucune espèce d'oppression ni d'affection à l'épigastre. Elle reprit de l'appétit, et put se coucher horizontalement et dans tous les sens. Elle continua l'usage des pilules sans beaucoup de régularité, et jusqu'à présent elle n'a cessé de jouir d'une bonne santé et de se livrer aux diverses occupations qu'exige une exploitation considérable. Elle n'a conservé que quelques légères traces de son affection dartreuse sur les jambes.

IIe OBSERV. *Hydrothorax considérablement amélioré par la digitale.* — Rambour, domestique de M. de Marcieu, âgé de 66 ans, et d'une constitution pléthorique, était depuis quelque temps sujet à des douleurs vagues et éprouvait assez souvent de l'oppression. Le 19 avril 1809, il fut saisi de grand matin d'une difficulté de respirer qui ne lui permit pas de rester au lit, et d'un sentiment de gêne dans la poitrine, principalement du côté droit. Le pouls était peu différent de son état naturel; vésicatoire au bras droit; tisane de réglisse et de véronique. Il ne fut pas fatigué dans la journée; mais sur les sept heures du soir, accès terrible d'oppression. Je ne pus le voir qu'à dix heures. A peine pouvait-il respirer et prononcer une parole. Face vultueuse; pouls mou et faible, sans être fébrile; toutes les extrémités froides; anxiétés considérables; vésicatoires aux cuisses; sinapismes aux pieds, recouverts de linges très

chauds ; potion antispasmodique musquée. Tous ces symptômes diminuèrent dans la nuit, et le matin, à peine avait-il la respiration gênée. Il expectorait fréquemment, après une toux plus ou moins pénible, des crachats gros, épais, muqueux et blanchâtres. Le pouls avait repris un peu plus de force. La journée fut assez bonne; la nuit suivante, peu de sommeil, oppression par intervalle, toux assez fréquente.

Le 21, à peu près même état; visage toujours coloré; gêne du côté droit de la poitrine, augmentée par la toux. Application de neuf sangsues sur ce côté, et écoulement du sang pendant deux heures. Soulagement très sensible de la douleur de côté et de la gêne de la respiration. Pilules de camphre, de nitre et d'extrait de safran, pour déterminer une diaphorèse générale, qui s'établit en effet et se soutint pendant la journée et la nuit suivante : constipation; urines rares; langue croûteuse, mais humectée. Défaut absolu d'envie de manger, soif vive et continuelle. Tisane d'orge, de chicorée douce, et de réglisse; tranches d'orange à volonté. Malgré cet état d'irritation, le mieux-être se soutint le 22 et le 23. Les nuits seulement étaient assez pénibles par le défaut de sommeil, et par une toux fréquente, suivie de crachats épais, muqueux et blancs. Les vésicatoires rendaient une suppuration abondante. Soif toujours considérable, faiblesse.

Le 24, sur les trois heures de l'après-midi, augmentation pénible de la toux; inquiétude générale, sueur visqueuse, pouls légèrement fébrile, sans frisson ni refroidissement; puis, oppression très con-

sidérable avec tous les symptômes qui avaient accompagné la première attaque. Répétition de la potion musquée, et application sur les pieds de linges impregnés d'eau chaude sinapisée. Cette attaque dura environ trois heures, au bout desquelles tous les symptômes disparurent; le malade restant à peine oppressé, et expectorant assez facilement, mais le visage étant toujours coloré.

Le 25, sur les dix heures du matin, même prélude, et même accès que la veille, avec la même durée et se terminant de même.

Le 26, à la même heure, même prélude, même accès, qui dura une heure de plus. Dans les divers intervalles de ces paroxysmes, le pouls était à peu près naturel, et après les accès, les urines étaient rouges.

Cette marche régulière d'intermittence et de périodicité ne me parut être qu'une dégénération d'une péripneumonie nerveuse en accès de fièvre intermittente, plus ou moins pernicieux, d'autant plusque pendant ces accès, le malade paraissait être au *nec plus ultrà* des ressources vitales. Il est vrai qu'après les accès, il n'éprouvait point l'affaissement qui accompagne cette sorte de fièvre; que ces accès ne débutaient point par des frissons, un refroidissement quelconque, ou des pandiculations; mais ces symptômes ne sont peut-être pas absolument nécessaires au signalement de tous les accès d'une fièvre intermittente, surtout de ceux qui ont une marche insidieuse : je pensais aussi que la maladie avait pu se convertir en accès d'asthme très graves, dont les retours affectent souvent une marche périodique, quoiqu'ici ils ne survinssent pas pendant

la nuit , c'est à dire vers une heure ou deux heures du matin, ce qui est le plus ordinaire; cette idée avait pour elle les atteintes d'oppression que le malade éprouvait avant sa maladie, et qui pouvaient fort bien être une disposition à l'affection asthmatique. Je flottai pendant quelques instans entre ces deux opinions; mais l'intermittence à peu près complète des accès, et la périodicité parfaite des deux derniers, caractères qui doivent suffire pour indiquer le quinquina dans toutes les affections graves, me déterminèrent pour l'emploi de cette substance, en me réservant d'en surveiller les effets. Prescription d'une mixture de six onces d'eau de menthe, trois gros d'eau de fleurs d'oranger, trois gros de quinquina jaune en poudre, demi-gros de poudre de valériane, six grains de camphre dissous dans quarante gouttes d'éther, pour être prise en trois doses dans l'intervalle du dernier accès au suivant. Ce remède ne produisit aucune sensation désagréable ni pénible sur l'estomac du malade, qui fut assez bien pendant la nuit, sauf quelques quintes de toux. Le jour suivant, l'accès, qui devait venir à dix heures du matin, n'eut point lieu; le malade passa même la journée assez bien; mais à sept heures du soir il se leva pour aller à la garde-robe, et en se remettant sur son lit, il fut atteint subitement et sans aucun symptôme préalable, d'une oppression assez forte qui dura jusqu'à dix heures, et que je regardai comme un accès, qui, vraisemblablement, avait été déterminé par les mouvemens et par les efforts que le malade avait faits, ainsi que par le refroidissement qu'il avait pu eprouver; car le temps était très vif, et sa chambre

exposée au nord, sans feu. Après cet accès, même prescription de quinquina, qui ne produisit encore aucune fatigue ; mais l'accès vint à midi et dura jusqu'à quatre heures : il fut beaucoup moins grave que les autres. Cependant le malade continuant à tousser fréquemment le reste de la journée, de même que la nuit suivante, je suspendis le quinquina, qui paraissait avoir influé assez avantageusement sur les accès, pour ne pas craindre que le suivant fût beaucoup plus mauvais ; d'ailleurs il continua l'usage de la potion antispasmodique.

Le 29, le visage continuant à être coloré, et le malade éprouvant de nouveau de la gêne dans le côté droit de la poitrine, j'y fis appliquer sept sangsues, qui produisirent un soulagement très notable, et il ne survint point d'accès. La soif n'était plus aussi forte ; mais comme il existait toujours de la chaleur, que l'expectoration, toujours épaisse, muqueuse et blanche, paraissait souvent gênée par l'état d'irritation, et que le sommeil était fréquemment interrompu par les quintes de toux, je suppléai à la potion antispasmodique par un looch blanc pour la nuit, qui fut en effet plus calme. Le malade se trouva très bien de ce looch, l'expectoration fut plus facile, et les urines devinrent troubles et blanchâtres avec un sédiment de la même couleur. Disparition des accès, continuation du looch blanc.

Jusqu'au 4 mai, le malade fut assez bien ; l'expectoration facile, les urines plus abondantes, tantôt troubles et tantôt claires, très peu d'oppression, mais continuation de la toux par quintes : ce qui me fit prescrire trois gros de lichen d'Islande, en infu-

sion, pour la journée, et demi-once de sirop diacode, en deux doses, pour la nuit, outre le looch blanc; mais ces moyens ne calmèrent les quintes qu'incomplètement. La langue, jusque alors croûteuse, se nettoyait, et le malade prenait des bouillons avec plaisir; les selles étaient libres.

Depuis le 5 jusqu'au 9, alternative de calme et de fatigue, de toux et de sommeil la nuit; d'urines claires, jaunes et troubles, avec un sédiment blanchâtre ou de simples nuages boursoufflés; quelques selles en diarrhée liée: vésicatoire sur le sternum, à cause de la plus grande fréquence de la toux; continuation du looch blanc, alterné avec le sirop diacode ou les pilules de cynoglosse. Le pouls devient fébrile.

Le 10, quatre-vingts pulsations par minute dans le pouls, mais toux moins fréquente, moins vive. Le malade, plus calme, resta levé plus long-temps. Continuation du looch et de quelques pilules de cynoglosse.

Jusqu'au 13, mieux soutenu et plus prononcé; calme général, sommeil, moiteur générale; nombre de pulsations réduit à soixante-huit; borborygmes, urines avec un nuage épais au fond du verre; quelques alimens sont pris avec plaisir.

Le 14, cessation totale de la toux, pouls naturel. Le malade reste levé une grande partie de la journée, descend du troisième à la cuisine, qui est froide; tousse le soir pendant près de trois heures, sans prendre de pilules, qui lui manquaient, et dort le reste de la nuit.

Jusqu'au 19, alternative de calme et de fatigue;

toux fréquente par intervalle, malgré les pilules de cynoglosse; pouls vif et serré, gêne de la respiration et sensation douloureuse au côté gauche; vésicatoire sur cette partie.

Dans la nuit du 20, redoublement de l'oppression vers minuit. Le malade s'est levé de suite, a ouvert la fenêtre, et a été soulagé.

Le 21 et le 22, quelques heures de calme dans la journée et de sommeil la nuit; redoublement de l'oppresion daus les premières heures de la matinée, commencement d'enflure aux jambes, urines claires ou rousses, avec un sédiment boursoufflé, et jaunes avec un simple nuage au fond du verre; selle copieuse et naturelle, diminution du goût pour les alimens, face un peu altérée, oppression plus constante; le malade est forcé de se tenir levé pour pouvoir respirer plus facilement. Augmentation de l'enflure des extrémités. Je ne doutai plus d'un commencement d'hydropisie de poitrine, et je prescrivis des pilules d'un grain de feuilles de digitale pourprée en poudre, et d'un grain de camphre, incorporés avec un peu d'extrait de genièvre, pour en prendre deux dans la journée, le malade en prit cinq par mégarde, en plusieurs fois. La nuit fut beaucoup moins pénible que la précédente; urines d'un jaune foncé, avec un sédiment blanc et une légère teinte rougeâtre.

Le 23, point d'oppression, face meilleure; urines d'un jaune brun, avec un nuage épais au fond du verre. Le malade prend huit grains de digitale, avec cinq grains de camphre, en quatre fois. Nulle fatigue, mais quelque peu de toux, urines plus abon-

dantes, alimens pris avec plaisir. La nuit suivante, le malade fut obligé de se tenir levé et assis sur un fauteuil, à cause de la toux qui fut vive et fréquente, mais sans oppression.

Le 24, état satisfaisant; pouls naturel et développé, peau fraîche, diminution de l'enflure des jambes, langue plus humectée, expectoration facile de crachats épais et blancs. Prescription de dix grains de digitale pour la journée. Point de toux, nuit tranquille, sommeil paisible sur le fauteuil, le malade ayant craint de se mettre dans son lit.

Le 25, même état, plus satisfaisant encore; pouls assez lent, avec un peu d'hésitation dans quelques pulsations; urines toujours abondantes, langue nette, face bonne, quelques coliques légères, selle naturelle. Douze grains de digitale. Le malade se promène fréquemment dans sa chambre, sans fatigue ni oppression, et dort paisiblement une bonne partie de la nuit dans son lit, qu'il n'est point obligé de quitter.

Le 26, journée et nuit en tout comme les précédentes. Le malade s'est rasé lui-même sans nulle fatigue. Douze grains de digitale.

Le 27, *idem*, urines plus abondantes encore. Sur le soir, quelques légères intermittences dans le pouls, d'ailleurs bon et souple; nuit bonne, toux presque nulle. Douze grains de digitale.

Le 28 et le 29, état toujours satisfaisant; point d'intermittences dans le pouls, disparition presque totale de l'enflure des extrémités, urines très copieuses, selle en diarrhée, mais sensations de faiblesse; moins d'appétit. Suspension des pilules de

digitale, remplacées par deux cuillerées d'infusion aqueuse de rhubarbe à froid, avant les repas.

Jusqu'au 1er juin, le malade continue à être fort bien, ayant meilleur appétit, urinant toujours copieusement, quoique un peu moins que pendant l'usage de la digitale; n'éprouvant aucune espèce d'oppression ni de toux. Il descend pour dîner avec les autres domestiques, et il ne lui reste qu'un léger engorgement aux pieds.

Le 2, en sortant de dîner, il trouve sous sa main une bouteille de vin étranger, et en boit au moins deux verres tout pur. Le reste du jour, le visage est très coloré; et à deux heures du matin, il survient une forte oppression, qui dure quatre heures.

Jusqu'au 6, journées assez tranquilles; le malade continuant à descendre pour dîner, et se promenant avec plaisir dans le jardin; mais fatigue, toux et oppression dans la nuit ou vers le matin; jambes engorgées le soir. Il est remis à l'usage de quatre grains de digitale. Urines plus abondantes, pouls naturel, selles naturelles.

Le 7 et le 8, le malade se trouvant à la fin de ses pilules, on néglige d'en faire prendre de nouvelles. L'oppression reparaît avec plus de force et de continuité, la face s'altère de nouveau. Il reprend quatre pilules.

Le 10, mieux; urines fréquentes et en petite quantité, moins d'oppression la nuit, sensation de gène et de chaleur au creux de l'estomac.

Jusqu'au 13, le malade continue à être assez bien, n'éprouvant de l'oppression que par intervalle, et dormant passablement la nuit. Il prend six pilules

de digitale. Les urines sont plus fréquentes et plus copieuses, le pouls fort naturel.

A cette époque, Rambour est obligé d'entrer à l'hopice civil, pour ne pas rester seul chez son maître, qui part pour Paris. Quoique recommandé aux soins particuliers des personnes de la maison, et ne manquant de rien en tout ce qui pouvait lui être nécessaire ou agréable, il est affecté de ce changement de position. Le traitement continue à être dirigé contre l'hydrothorax, par la digitale et quelques autres moyens : mais la maladie fait de nouveaux progrès, et le malade succombe au bout de deux mois, lorsqu'il s'était à peu près rétabli ; on le soupçonna d'avoir fait plus d'une imprudence dans la boisson du vin, à laquelle il se livrait fréquemment, et vraisemblablement ne se l'était-il pas épargné à l'hôpital.

III[e] Observ. *Hydrothorax guéri par la digitale.* — M. Lacroix, de Sassenage, agé de 78 ans, avait toujours joui d'un bon tempérament, quoiqu'il eût beaucoup travaillé, et qu'il s'occupât encore constamment de l'exploitation de son domaine. A 75 ans, il eut une fièvre tierce pernicieuse, qui fut dissipée par le quinquina et deux vésicatoires. Dans le mois de juillet 1808, il se plaignit d'une douleur dans le côté droit, au dessus de la hanche, suite d'une chute qu'il avait faite sur cette partie. Cette douleur fut dissipée par un vésicatoire. Le sieur Lacroix jouit ensuite d'une bonne santé.

Dans le mois de mars 1809, il vint à pied de Sassenage à Grenoble, par un temps très froid : il se retira très fatigué, et avec de violens frissons qui durè-

rent quelques jours. Bientôt il fut atteint d'un malaise général, d'oppression, et d'un point fixé sous le sternum. Il revint alors à Grenoble pour me cousulter. Il avait la respiration très gênée, surtout en montant les escaliers, ne pouvait rester au lit qu'avec peine, et en ayant le tronc élevé ; dégoût pour les alimens, anxiétés, commencement d'engorgement aux extrémités inférieures ; point de fièvre, ni apparence d'affection d'aucun viscère du bas-ventre. Je crus reconnaître un hydrothorax commençant. Prescription de pilules d'un grain de poudre de digitale, d'un grain de scille et d'un grain de camphre, pour en prendre d'abord une, ensuite trois par jour ; tisane de chiendent et de pariétaire nitrée. Ces pilules fatiguèrent constamment le malade, et lui firent éprouver des douleurs et des tiraillemens d'estomac : il en discontinua l'usage. L'œdématie des extrémités inférieures augmenta considérablement, de même que l'oppression et la difficulté de rester couché. Les extrémités supérieures commencèrent aussi à s'engorger. Soupçonnant aussi que la fatigue était occasionée par la scille ou par la digitale, je voulus éprouver ces deux substances séparément, et je commençai par supprimer la scille. De nouvelles pilules furent composées avec un grain de digitale et un grain de camphre, liés avec un peu d'extrait de genièvre. Elles ne causèrent aucune fatigue et augmentèrent de suite la sécrétion des urines, effet qu'elles n'avaient point produit auparavant. Le malade en prit progressivement jusqu'à six par jour, pendant l'espace d'un mois, durant lequel il les avait interrompues plusieurs fois par dégoût et par indocilité. Les

urines coulèrent toujours en très grande abondance. L'œdématie disparut complètement, ainsi que l'oppression. Le malade resta faible pendant quelque temps, et finit par se rétablir parfaitement. Depuis lors, il n'a pas cessé de se livrer à ses occupations ordinaires, de venir fréquemment à Grenoble à pied, et de jouir d'une bonne santé. Il avait aussi porté un vésicatoire sur la poitrine pendant un mois, sans qu'il eût paru contribuer sensiblement à la diminution des symptômes.

Tels sont les effets que j'ai vu résulter des deux moyens que je viens d'indiquer. Toutes les fois que je les ai employés, je n'en ai pas obtenu les mêmes succès. J'ai vu la combinaison de la scille avec le muriate mercuriel doux assez souvent inutile; mais elle n'a jamais fatigué les malades auxquels je l'ai administrée. Le sujet de la première observation, auquel elle fut si avantageuse, en a seul éprouvé quelques inconvéniens, c'est à dire des coliques et un malaise genéral qui m'obligèrent d'en suspendre seulement l'usage pendant quelques jours. J'ai vu un exemple des mauvais effets de la digitale chez un malade atteint d'hydrothorax, d'œdématie générale et d'un engorgement à la rate. De concert avec MM. Bilon père et fils, nous l'administrâmes unie à la scille et à quelques antispasmodiques : le malade éprouva de suite des tiraillemens d'estomac, des maux de cœur, des vertiges et une anxiété très pénible. Nous la donnâmes seule et sous toutes les formes ; elle produisit toujours les mêmes accidens, sans augmenter aucunement la quantité des urines. D'autres fois, je l'ai vue occasioner seulement de

légères fatigues à l'estomac, et ne point agir sur les voies urinaires. Sans doute, il est des altérations organiques d'une nature telle que rendant vains les meilleurs moyens et tous les efforts de l'art, elles ne nous laissent que le triste mérite d'un pronostic funeste.

Sur les huit sujets dont j'ai donné les observations (1) trois ont succombé aux suites de leur maladie; mais il n'en est pas moins vrai que les deux remèdes employés avaient parfaitement rempli le but que je m'en promettais, et que ces malades auraient recouvré une bonne santé comme les autres, si des circonstances ou des complications graves ne s'étaient pas jointes à leur état.

Je crois que dans les ascites et les hydrothorax qui ne tiennent qu'à un défaut d'équilibre dans quelque portion du système absorbant, ou à des lésions organiques légères, sans fièvre habituelle, sans inflammation et sans irritation vive, la digitale pourprée et la combinaison de la scille avec le muriate mercuriel doux, produiront toujours des effets complets.

Dans les trois observations d'hydrothorax que j'ai rapportées, je ne me suis pas arrêté aux signes qu'on peut tirer de la percussion du thorax, parce qu'ils m'ont paru très équivoques, comme cela arrive fréquemment dans cette sorte de maladie.

(1) Cinq de ces observations étaient relatives à des hydropisies traitées par la scille et le muriate mercuriel. Je n'ai pas dû les donner ici.

Observations de M. Dupuy (1). — *Deux cas d'hydrothorax guéris par la digitale associée à quelques autres moyens.*

1re Observation. — Une demoiselle, âgée de 66 ans, ayant éprouvé, seize ans avant l'époque de sa nouvelle maladie, un hépatitis qui s'était terminé par un abcès, après trois ou quatre années d'une santé insignifiante, présenta enfin les symptômes d'une hydropisie de poitrine : difficulté de respirer faisant des progrès, incubation impossible; à l'approche du jour, nécessité de se tenir penchée en avant, la tête presque sur les genoux; face pâle; urine rare, rouge, épaisse; sommeil fréquemment interrompu par des songes pénibles qui réveillaient la malade, et dans ces momens, palpitations de cœur, angoisses extrêmes, déterminées par l'idée d'un péril imminent que le rêve offrait à l'imagination de la malade; œdématie des extrémités inférieures allant croisant; percussion produisant un son très sourd du côté droit; affections érysipélateuses habituelles disparues depuis un an, etc. Des remèdes avaient été tentés inutilement; enfin par imita-

(1) Journal gén. tom. XXX, p. 19.

tion de la méthode de M. Trousset, le docteur Dupuy ordonna une tisane de pariétaire nitrée qu'on rendait plus active en y ajoutant trois fois par jour demi-once d'oxymel scillitique, et les pilules suivantes : prenez poudre de digitale pourprée et d'assa fœtida, de chaque, un gros; extrait de trèfle d'eau, et poudre d'oignon de scille, de chaque, un gros et demi; mêlez exactement et divisez en 108 pilules égales. La malade devait en prendre huit par jour en quatre reprises différentes, d'où il résultait qu'elle prenait cinq grains et un tiers de digitale par jour. Six mois d'usage de ces médicamens, pendant lesquels on les suspendait et les reprenait de temps en temps, ont guéri cette demoiselle.

11ᵉ Observ. — Un ancien négociant, âgé de 78 ans, homme robuste, mais énervé par de fortes peines, éprouvait dans la nuit et toujours vers les trois heures du matin, un spasme orthopnéique, qui l'éveillait en sursaut, l'obligeait de se lever, et se dissipait en approchant d'un feu clair et vif, tel qu'a coutume d'être celui que l'on fait avec de sarmens de vigne. Ce symptôme fut l'avant-coureur d'un hydrothorax que ne prévinrent pas des remèdes qui paraissaient bien appropriés. M. Dupuy fit préparer les bols suivans : prenez poudre de feuilles de digitale pourprée, un gros; autant d'assa fœtida; un gros et demi poudre d'oignon de scille; deux gros conserve d'année et quantité suffisante de sirop de calebasse pour 54 bols. On en donnait un de quatre en quatre heures; on en varia ensuite l'administration; quand les symptômes d'hydrothorax furent dissipés, une langueur d'estomac autorisa l'emploi

d'une infusion de quinquina à titre de tonique ; la maladie paraît avoir été dissipée sans retour.

Observation de M. Delaporte (1). — *Hydrothorax guéri par la digitale.*

M. J...., âgé de 60 ans, d'une constitution athlétique (sa taille est de cinq pieds onze pouces, et il pesait deux cent cinquante livres), a été, depuis sa plus tendre jeunesse, sujet aux rhumes. Sa passion dominante fut toujours de boire de l'eau-de-vie.

Passant sous silence tout ce qui a eu lieu avant que M. J.... eût réclamé mes conseils, je vais exposer en peu de mots l'état dans lequel je le vis, pour la première fois, le 12 septembre dernier, 1820.

La figure bouffie offrait une pâleur terreuse qui contrastait avec les vergetures sanguines des pommettes et la couleur violette des lèvres. La difficulté de respirer était excessive. Le malade ne pouvait plus se tenir couché horizontalement ; aussi restait-il assis dans son lit ou dans son fauteuil. Il éprouvait surtout pendant les nuits des quintes de toux si fréquentes et si violentes, avec des fortes palpitations de cœur, qu'à chaque instant la suffocation paraissait imminente. L'expectoration était mu-

(1) Journal général de médecine, tom. xxxv. p. 241.

queuse et souvent accompagnée de soulèvement d'estomac. M. J... se plaignait en outre d'une grande faiblesse, et d'avoir continuellement la bouche pleine d'eau; sa langue était blanchâtre, l'appétit nul; le pouls serré et vif, parfois intermittent. Le sommeil, qui n'avait lieu que le jour, devenait encore plus pénible par des rêves effrayans. Les urines étaient très rares et briquetées. Les pieds, les jambes et toute l'extrémité supérieure gauche étaient considérablement œdématiés. On observait aussi un peu d'empâtement et plus de développement des parois de la cavité thoracique, mais plus particulièrement du côté gauche. La présence d'un liquide y fut reconnue par divers moyens d'exploration à la portée de tous les médecins. —Enfin le malade lui-même déclarait percevoir manifestement, pendant certains mouvemens du corps, un bruit de fluctuation, en plaçant sa main à la base de sa poitrine, sur le trajet des attaches du diaphragme.

Traitement. — Je cherchai de suite à calmer l'oppression par des manuluves et des bains de jambes, qui produisirent l'effet désiré, en attendant que je recourusse à l'emploi de la digitale pour le lendemain. Je prescrivis alors des pilules, dans chacune desquelles entraient deux grains de poudre de feuilles de digitale pourprée, et autant de camphre, incorporés dans suffisante quantité d'extrait de trèfle d'eau.

Le malade en prit d'abord deux, puis trois, et ensuite quatre par jour, sans que son estomac ait paru en être incommodé. Comme moyen auxiliaire, je crus prudent d'entretenir soigneusement un cau-

tère au bras, qui existait d'ailleurs depuis plusieurs années. Dans la première quinzaine, des évacuations copieuses d'urine amenèrent, d'une manière très prompte, la diminution des symptômes les plus graves. Ce mieux-être, soutenu par un régime approprié, se confirma de plus en plus, et au bout de six semaines, M. J... put reprendre peu à peu ses occupations ordinaires.

OBSERVATION DE M. RONZEL (1). — *Hydropisie guérie par la digitale.*

Marie-Élisabeth Defournoux, âgée de 35 ans, de petite stature, d'une constitution faible et dartreuse, entièrement détériorée, devint enceinte, pour la première fois, au commencement de juin 1827. Elle fit à cheval un voyage de sept à huit lieues dans les derniers jours de ce mois et elle eut à supporter la pluie toute la journée. Dès le lendemain, elle fut prise de douleurs par tout le corps et d'une toux sèche et forte qui persista pendant toute sa grossesse.

Elle cracha du sang plusieurs fois et abondamment. La saignée, les vésicatoires, le lait d'ânesse

(1) Transactions médicales, tom. IX. p. 18.

furent employés sans succès. L'accouchement se fit cependant à l'époque ordinaire et sans accidens : l'accouchée ne nourrit pas et il y eut un peu d'amendement dans les symptômes pneumoniques; mais il resta toujours de la toux et de l'oppression qui augmentaient subitement par la progression et par le moindre exercice.

Il survint d'autres catarrhes dans le courant de l'année suivante, de manière que la malade fut toujours valétudinaire, quoique menstruée et livrée à un exercice très modéré.

Devenue enceinte pour la seconde fois dans les premiers jours de janvier 1831, son état valétudinaire devint plus inquiétant, l'influence de l'utérus sur l'organisation ne fut pas douteuse; si la grossesse suspend la marche des maladies, il n'en fut pas ainsi chez cette malade; la dyspnée, les suffocations, la toux, la faiblesse prirent tour à tour de l'intensité.

L'anasarque, qui se manifeste rarement au commencement de la grossesse, se prononça dès le troisième mois. Les pieds, les jambes, les cuisses, les reins, les lombes, le visage furent successivement infiltrés. La toux, l'oppression, les suffocations augmentèrent au point que le sommeil avait entièrement disparu dès le quatrième mois. L'intensité des accidens était portée à son comble à la fin du huitième et durant tout le neuvième mois. L'infiltration était considérable, pâteuse, luisante, les membres froids. Les grandes lèvres étaient entièrement tuméfiées : la malade ne pouvait plus faire un pas ni goûter un moment de repos, étant toujours

assise sur son lit ou sur un fauteuil où on la transportait pour quelques heures; les urines coulaient en très petite quantité : il y avait peu de soif.

On eut recours à la saignée sans soulagement : les jambes et les cuisses furent couvertes d'étoffes de laine. Le terme de l'accouchement était attendu avec la plus vive impatience par la malade, qui croyait y trouver la fin de ses maux. L'accouchement ne se fit pas sans quelques difficultés le 2 octobre, après trente-six heures de douleurs; les grandes lèvres, fortement tuméfiées et très douloureuses offraient un obstacle inusité au passage de la tête. La sortie de l'enfant fut suivie d'une quantité considérable d'eau et du sang; les lochies cessèrent de couler dans la journée sans cause manifeste : toutefois la malade se trouvait un peu soulagée, et sa famille concevait l'espoir de sa guérison.

Les deux premiers jours se passèrent ainsi : la fièvre de lait, qui semblait nous promettre quelque évacuation critique, telle qu'une transpiration abondante, l'augmentation des urines et le retour des lochies, ne produisit aucun de ces effets; cependant le retour des lochies qui eut lieu à la fin du quatrième jour, fut suivi de quelque soulagement et d'une légère diminution de l'anasarque; mais ce soulagement fut tout à fait passager, et dès le septième jour tous les accidens prirent un degré d'intensité qu'ils n'avaient pas encore atteint. La malade rendait à peine, dans les vingt-quatre heures et en une seule fois, un verre d'urine fortement colorée : la peau et la langue étaient sèches; la toux, suffocante les nuits, avec peu ou point d'expectoration. L'a-

nasarque était excessive; il n'y avait pas une minute de repos.

Je prescrivis une infusion de bourrache fortement nitrée, l'usage d'une potion avec l'oxymel scillitique, l'eau de fleurs d'oranger et le sirop de capillaire, des frictions aromatiques sèches et chaudes sur les membres; mais ces remèdes exactement administrés pour ainsi dire sous mes yeux, puisque la malade habite près de moi, furent sans effet. Les urines furent toujours aussi rares et les symptômes portés à un si haut degré qu'ils semblaient ne plus laisser aucun espoir : la malade ne croyait pas passer plus de deux ou trois jours.

Je me décidai alors à revenir à la digitale, qui avait échoué complètement avant l'accouchement, et je résolus de la donner à l'intérieur et à l'extérieur. Je pris un demi-gros de poudre récemment faite sous mes yeux avec les feuilles desséchées par mes mains, et combinée avec pareille quantité d'assa fœtida. J'en fis 36 pilules; je mis infuser en même temps une demi-once de la même poudre dans une chopine d'alcool pour m'en servir deux jours plus tard.

Le vendredi 7 octobre, la malade prit deux de ces pilules, une le matin, à jeun, et l'autre le soir. La dose fut la même le lendemain 8 octobre, sans effet apparent, mais aussi sans gêne et sans incommodité.

Le 9 au matin, Élisabeth Defournoux, qui rendait à peine un verre d'urine toutes les vingt-quatre heures, rendit des urines plus copieuses, moins chargées, et se trouva soulagée au même moment.

Elle en rendit encore deux ou trois fois dans la journée avec un soulagement progressif.

Je commençai le même jour à faire usage de la teinture qui infusait depuis le 7. Je fis frictionner les membres au moyen d'un linge imbibé de cette liqueur versée au fond d'un verre à raison de deux cuillerées pour chaque friction.

Le lendemain 10 octobre, l'excrétion des urines fut si abondante qu'elle se renouvelait toutes les heures, la malade rendait chaque fois une assez grande quantité de liquide aqueux.

L'écoulement continua toute la semaine avec la même abondance; l'enflure du visage, des bras, des lombes, des membres abdominaux, diminua considérablement; l'oppression, la toux, les suffocations subirent une diminution progressive; l'appétit se déclara, et le sommeil, qui manquait depuis sept à huit mois, reparut.

Le 16 octobre, l'enflure des bras et du visage avait entièrement disparu; celle des jambes et des cuisses était peu considérable. La malade avait une figure riante qui indiquait son bien-être et son espoir. Les lochies coulaient toujours modérément; je ne doutai plus alors de la guérison. Craignant toutefois de voir s'affaiblir l'effet de mon remède, je crus devoir en porter la dose à trois pilules par jour, que je fis prendre le matin, à midi et le soir, ce qui faisait pour chaque jour, à l'intérieur, trois grains de digitale et autant d'assa fœtida.

Une chopine de la liqueur avait été employée à l'extérieur, depuis le 9 octobre. Une seconde chopine fut commencée le même jour 16 octobre, et les

frictions furent continuées toute la semaine. Le remède, porté à trois grains par jour, fut à peine suivi de quelques nausées, et il ne fut pas nécessaire d'en porter la dose plus haut.

Les urines ne furent ni aussi limpides ni aussi abondantes cette seconde semaine, sans doute parce que la sérosité déjà épuisée ne pouvait plus fournir à une aussi copieuse évacuation.

Je fis encore 18 pilules pour la troisième semaine; elles ont été données à la même dose et ont terminé le traitement avec la seconde chopine de teinture. L'enflure a entièrement disparu dans le courant de cette troisième semaine; la figure est bonne et tout à fait naturelle; le sommeil rétabli et l'appétit meilleur qu'il n'avait été depuis plusieurs années; la toux, qui durait depuis quatre ans, n'a pas disparu complètement : c'est le seul accident qui reste d'une si grave maladie.

La malade, qui est buraliste, se livre aujourd'hui, 5 novembre, à ses petits exercices. Elle a pris en tout 54 grains de digitale à l'intérieur et deux chopines de teinture en frictions. L'assa fœtida, que j'ai combiné avec la poudre, ne saurait avoir part à la cure à une aussi petite dose. La digitale a fait seule les frais de la guérison et en a tout le mérite : c'est sous ce rapport que cette observation m'a paru intéressante et que je me suis décidé à l'adresser à la Société de Médecine. Si elle manque des recherches relatives à l'auscultation et à la percussion de la poitrine, c'est que l'enflure qui couvrait les côtes et tout le thorax ne m'a pas permis de me livrer aux explorations. Au surplus, il s'agit moins ici de constater

la cause de l'hydropisie, si elle réside dans une maladie des organes thoraciques, que l'action diurétique de la digitale, encore contestée par quelques médecins.

Observations de Kinglake (1). — *Digitale contre la phthisie pulmonaire.*

1re Observ. *Symptômes de phthisie pulmonaire dissipés par la digitale.* — Mai 1799. Marie Émery, âgée de 40 ans, d'une constitution naturellement robuste, était attaquée, depuis plus de trois mois, d'une petite toux sèche et fréquente, avec expectoration visqueuse et verdâtre, parfois teinte de sang, frissons et chaleurs fébriles, exacerbations et sueurs nocturnes, perte d'appétit, amaigrissement, pouls petit et dur, donnant 90 p. par minute. On lui prescrivit d'abord 15 g. de teinture de digitale, trois fois par jour; de la nourriture animale en très petite quantité, et souvent, rien que de léger, passé cinq heures du soir. Après avoir fait usage, pendant huit jours, de cette teinture, elle éprouva une douleur aiguë à la région du cœur, et des palpitations qui augmentaient sensiblement lorsqu'elle prenait de la digitale. On suspendit ce remède le 28 mai, et on

(1) Cases and Observations on the efficacy of Digitalis purpurea; Bristol.

le reprit le 1er juin; le 4, tous les symptômes avaient un peu diminué. On le porta ensuite graduellement à 25 g., trois fois par jour. Cette dose produisit des nausées et de la faiblesse; on la réduisit à 15 g. La toux et l'expectoration ayant augmenté, la douleur à la région du cœur étant revenue, on diminua de 5 g. chaque prise. Bientôt après, amélioration générale, pouls moins fréquent et plus souple, bon appétit; en continuant encore le même remède pendant trois semaines, tous les symptômes disparurent par degré, et il ne resta plus que de la faiblesse, qui se dissipa peu à peu.

IIe Observ. *Semblable à la précédente.*—Juin 1799. Reynolds, charron, âgé de 31 ans, naturellement assez robuste, mais peu actif, avait, depuis plus d'un an, perdu l'appétit par suite d'exposition au froid, étant atteint de toux avec expectoration muqueuse, parfois mêlée de sang, douleurs à la poitrine, amaigrissement, frissons irréguliers, et chaleurs fébriles sans exacerbations nocturnes manifestes. La faiblesse allait toujours croissant, et le pouls battait 114 fois par minute. Il commença la teinture de digitale à la dose de 15 g., *bis in die*, et il la porta graduellement jusqu'à 50 g., trois fois par jour. Par ce moyen l'affection de la poitrine diminua progressivement, le pouls devint plus souple, moins vite et plus fort; et, à l'aide du régime et des frictions fortes faites sur les régions du thorax et de l'estomac, préalablement humectées avec la teinture de digitale, le malade put reprendre ses occupations ordinaires : il ne lui resta qu'une toux légère, qui diminuait chaque jour.

Cet homme avait subi plusieurs traitemens diffé-

rens avant d'en venir à la digitale, qui tous avaient été sans succès.

IIIe Observ. *Quelques symptômes de phthisie dissipés par la digitale.*—Juin 1799. Osmond, messager, d'un tempérament irritable acquis, ayant gagné un catharre violent en s'exposant au froid, éprouva, quelques semaines après, une toux sèche et vive, de l'oppression, de la chaleur fébrile et des frissons, des exacerbations et des sueurs nocturnes, une faiblesse extrême; son pouls, dur et petit, donnait 100 p. par minute; il n'avait point d'appétit. Ayant pris la teinture de digitale d'abord à 15 g., deux fois par jour, en suivant d'ailleurs une diète nourrissante, au bout d'une quinzaine il fut libre de souffrances, et au dessus de tous soins.

IVe Observ. *Analogue à la précédente.* — Juin 1799. Pierre Ferrel, âgé de 50 ans, attaqué, depuis plusieurs années, de douleurs périodiques de la poitrine, qui l'avaient fait considérer comme asthmatique, mais qui étaient probablement dues à des tubercules du poumon, était affecté, depuis peu, d'extrême difficulté de respirer, d'une toux très violente, avec expectoration peu abondante d'une matière visqueuse, ayant l'aspect du pus, et quelquefois mêlée de sang. Il éprouvait des paroxysmes de fébricule, des sueurs nocturnes, la perte de l'appétit : son pouls battait 90 fois par minute, était dur et plein. Après avoir usé de la teinture de digitale pendant environ deux mois; il s'en trouva si bien qu'il reprit son travail habituel, ne ressentant presque plus aucune incommodité.

Ve Observ. *Analogue aux précédentes.* — Juillet

1799. Henry Hillman, âgé d'environ 25 ans, d'une faible constitution, d'un tempérament irritable, ayant la poitrine étroite et la physionomie d'un phthisique, était attaqué, depuis six semaines, d'une petite toux sèche et fréquente, de douleurs passagères à la poitrine, de chaleur fébrile et de frissons, d'un sentiment d'ardeur brûlante à la plante des pieds, vers le soir, de faiblesse extrême. Son pouls, qui était petit, dur et faible, battait 132 fois par minute. On lui administra d'abord de 10 à 27 g. de teinture de digitale, trois fois par jour; les symptômes fébriles diminuèrent, et l'appétit devint très vif. On voulut en porter la dose à 30 g.; il y eut des nausées, et une réduction des battemens du pouls; on fut même obligé de discontinuer ce remède le 11 août, parce que l'estomac ne pouvait plus le supporter, et qu'il augmentait la faiblesse, quoiqu'on en eût diminué la quantité. On y substitua la teinture de genêt et, vers le 13 octobre, le malade se trouva parfaitement guéri. Depuis la cessation de la digitale il s'était rétabli par degrés.

VIe OBSERV. *Analogue aux précédentes.* — Août 1799. Sara Cheshire, âgée de 18 ans, d'une faible constitution, d'un tempérament irritable, d'une complexion délicate, avec des yeux et des cheveux noirs, un beau teint, ayant eu plusieurs phthisiques dans sa famille, dépérissait graduellement, depuis douze mois, par suite d'une petite toux fréquente, avec expectoration muqueuse, respiration difficile, chaleur fébrile, frissons irréguliers, pouls petit, faible et dur, donnant 92 p. par minute. Elle commença la teinture de digitale, à la dose de 10 g.,

trois fois par jour; elle la porta successivement à 18 et même 25 g., sans éprouver de nausées. Tous les symptômes cédèrent par degrés à l'administration de ce remède, qu'on discontinua le 13 octobre, époque à laquelle il avait produit des nausées légères et une guérison complète et brillante.

Le pouls ne fut point sensiblement retardé, mais ses battemens devinrent plus souples, plus pleins et plus forts.

VII[e] OBSERV. *Analogue aux précédentes.* — Septembre 1799. Green, âgé de 18 ans, d'une constitution naturellement robuste, mais devenue irritable par maladie, était attaqué, depuis plus de six mois, de toux sèche et vive, avec oppression, douleurs de poitrine, points de côté, perte de l'appétit et des forces, amaigrissement; son pouls faible, petit et dur, était à 120 p. par minute. On lui donna 10 g. de teinture de digitale, d'abord deux fois, ensuite trois fois par jour. Le 20, amélioration sensible, pouls à 94 battemens, appétit nul; même dose dans une tasse d'infusion de bois de quassia. Le 2 octobre, le malade, ayant recouvré l'appétit, est parfaitement rétabli.

VIII[e] OBSERV. *Phthisie pulmonaire améliorée pendant un certain temps par la digitale.* — Mai 1799. Daniel Hansden, cocher, âgé de 50 ans, dans le principe assez robuste, mais affaibli, souffrait, depuis plus d'un an et demi, d'une affection de poitrine, caractérisée par la fièvre hectique, la toux, l'expectoration purulente, la respiration gênée, des douleurs aiguës qui traversaient momentanément et en divers sens les poumons, l'amaigrissement, etc.

On regardait son état comme désespéré. Il prit d'abord 15 g. de teinture de digitale; ensuite et par degrés, il en porta la dose à 30 g., trois fois par jour, en suivant une diète nourrissante, et en faisant des frictions fréquentes sur les régions du thorax et de l'estomac, préalablement humectées avec la même teinture. A peine une semaine s'était écoulée, qu'il y eut une amélioration sensible dans l'état du pouls et de la santé. On continua le même remède, dont les bons effets progressifs donnaient l'espoir de guérir le malade; mais au bout de deux mois, tout le système en était tellement affecté, que le sujet ne pouvait supporter plus de 8 g. de la teinture, et que 10 g. l'auraient fait vomir. L'amendement produit se soutint pendant près d'un mois; ensuite rechute et mort.

IX[e] OBSERV. *Phthisie soulagée momentanément par la digitale.* — Juin 1799. Eliza Pierce, âgée de 24 ans, d'une faible constitution, malade depuis environ un an, d'une phthisie catarrhale devenue ulcéreuse, avec fièvre hectique, toux, expectoration purulente, sueurs colliquatives, respiration difficile, diarrhée, etc., éprouva un soulagement marqué de la teinture de digitale, prise intérieurement d'abord à 15, ensuite à 50 g., et des frictions faites avec une brosse, de quatre en quatre heures, sur les régions du thorax et de l'estomac, préalablement humectées de cette teinture. Le soulagement ayant continué d'avoir lieu d'une manière très sensible pendant près de deux mois, durant lesquels la digitale fut employée sans interruption; au bout de ce temps le bien-être acquis ne s'étant pas soutenu, et la mala-

die ayant repris son funeste ascendant, on essaya ce remède sous une autre forme (en infusion), sans effet notable. On lui substitua pour lors l'infusion saturée de jusquiame noire, qui produisit une sensation agréable de chaleur dans l'estomac, et de la tranquillité pendant la nuit, sans opérer la guérison.

Observations de Fowler (1). — *Digitale contre diverses affections pulmonaires.*

1re Observation. — Le premier cas de phthisie où j'eus occasion d'observer les effets de la digitale fut chez une fille qui fut admise à l'hôpital de Stafford, confiée aux soins de mon ami le docteur Edward Alexander, au commencement de l'an 1794. Je n'ai point de note sur cette maladie, mais je me rappelle fort bien que les symptômes nous avaient convaincus tous deux que c'était un cas de phthisie. La toux était très incommode et le pouls fort accéléré. Je proposai la digitale. La malade la prit en poudre à la dose d'un grain, deux ou trois fois par jour. Sa guérison fut tellement rapide et complète que nous eûmes lieu d'en être étonnés. Depuis lors je n'ai plus entendu parler de cette fille.

(1) Letter from docteur Fowler, to docteur Beddoes on the cure of consomption; Salisbury.

Les observations suivantes faites sur des malades externes de l'hôpital de Salisbury, sont loin d'être aussi détaillées que j'aurais désiré qu'elles le fussent; mais les circonstances peu favorables où se trouvent les indigens auxquels on administre des remèdes, leur exposition constante à des effets contraires à ceux des médicamens et qui renouvellent leurs maladies, tout cela joint à leur peu d'exactitude à se rendre à la consultation, ne m'a pas fortement encouragé pour noter les observations faites sur chaque cas séparé, lorsque je commençai à donner la digitale. Cependant voyant que tous mes malades me faisaient des rapports favorables sur l'effet du remède, que constamment il débarrassait de cette sensation de gêne oppressive à la poitrine, apaisait la toux, ralentissait le mouvement du pouls, et arrêtait la fièvre hectique et les sueurs nocturnes abondantes lorsqu'elles avaient lieu; je tâchai de mettre en ordre les rapports qu'ils me faisaient. Les doses du remède et les époques de leur administration sont fidèlement copiées du registre de l'hôpital.

11[e] Observ. — Georges Matthews, âgé de 12 ans, ayant la figure colorée, était employé dans une manufacture de tapis à Wilton (source féconde de maladies de poitrine), il fut admis comme malade externe de l'hôpital de Salisbury, le 20 mai 1797. Les symptômes étaient les suivans : une toux continuelle, violente et sèche, des frissons, des horripilations suivies par des bouffées de chaleur tous les matins, et surtout après le déjeûner; le pouls très fréquent. Après l'avoir assujetti à un régime sévère, lui avoir appliqué

des vésicatoires, et fait prendre une mixture saline au moment de l'effervescence jusqu'au 10 juillet, sans apparence de mieux, je lui prescrivis une demi-once de la décoction de digitale ci-après, à prendre toutes les six heures jusqu'à ce qu'elle produisît des nausées, et alors de restreindre la dose à une fois par jour. ℞. *Folior. digitalis purpureæ recent. unc. ij. Coque ex aq. pur. lib. j. Ad colat. unc. vij. sem. et add. tinct. cardamon. unc. sem.* Le 17, cette décoction ne l'avait pas encore fait vomir. Je la lui fis continuer et on lui appliqua un vésicatoire au côté. Il discontinua la digitale le ......, et prit une décoction de quinquina avec l'acide sulfurique affaibli et un grain d'opium le soir. Ces derniers remèdes furent encore administrés en novembre, après quoi je ne revis plus le malade jusqu'au 1er janvier 1799, qu'il vint me voir et me dire qu'il s'était toujours bien porté pendant toute l'année précédente, mais qu'ayant encore gagné un rhume, tous les symptômes étaient reparus. Je lui prescrivis la décoction de digitale à la dose d'une demi-once deux fois par jour (1). Il ne revint plus que le 29, et alors j'appris qu'il n'en avait pris qu'une cuillerée à café deux fois par jour, mais il me dit que la gêne de la poitrine, la douleur et l'enrouement étaient beaucoup moindres. La toux était encore fatigante. Je lui conseillai de continuer l'usage de la digitale; mais je ne l'ai pas revu depuis, la distance et la rigueur de la saison l'ayant empêché de venir en ville.

(1) D'après les registres, le pharmacien l'a préparée avec les feuilles sèches pendant tout l'hiver.

IIIe OBSERV. — Un homme attaqué de phthisie avait fait usage des émétiques, des mixtures salines et des vésicatoires sans succès; je lui fis prendre une once de décoction de digitale. Le rapport qu'il me fit à la seconde visite était tellement favorable que je lui prescrivis *unc. sem. sextis horis*, *cum succi spissat. cicut. gr. iij omni nocte.* Cinq jours après, il ne se plaignait plus que de faiblesse, et en conséquence je lui prescrivis ce qui suit: le 9 octobre 1798, ℞ *Kali pp. dragm. et sem. decoct. cinchon. unc. vji. et sem. tinc. ejusdem. drag. iv. M. sumat. unc. j. ter quotidie adjiciendo succi limon. unc. sem.* Il continua ce remède pendant quelque temps et à sa dernière visite il était guéri.

IVe OBSERV. — Marie Waters fut admise le 28 juillet 1798, et voici ce que je trouve sur le registre concernant cette malade. *Sumat. decoct. digitalis unc. sem. bis in die. admov. emplast. cantharid. lateri.* 11 août. *decoct. digit. unc. j. decoct. cinchon. unc. v. tinct. opii gut. xl. M. sumat unc. sem. ter in die.* 24. *pergat.* Cependant quoique je n'aie plus revu la malade, l'habitude où je suis de ne jamais prescrire le kina aussi long-temps qu'il y a de la difficulté de respirer, comme cette prescription fut réitérée, j'ai tout lieu de croire que la malade se trouvait bien.

Ve OBSERV. — Anne Hunt, âgée de 17 ans, fut admise le 11 août 1798. D'après un examen superficiel, ce cas paraissait un de ceux que le docteur Withering indique comme très difficile à distinguer de la chlorose. La pâleur des lèvres ajoutait encore à mon erreur. Les martiaux et les amers ne firent

qu'aggraver tous les symptômes; mais des vésicatoires et la décoction de digitale à la dose d'une demi-once deux fois par jour, la guérirent bientôt complètement.

VIe OBSERV. — Samuel James, âgé de 32 ans, grand, mince et pâle, ayant un long cou, la poitrine étroite et les épaules élevées, était depuis quelques années peigneur de laine : neuf ans auparavant, étant à Gibraltar, il contracta un rhume qui fut accompagné d'une expectoration muqueuse et abondante, ce qui le força d'entrer à l'hôpital où il fut guéri au bout d'un mois au moyen des émétiques. La toux, une douleur au côté, la difficulté de respirer et tous les symptômes de la phthisie confirmée se déclarèrent environ dix-huit mois après, et furent toujours en augmentant jusqu'au 6 octobre 1798, qu'il vint me consulter. Je lui prescrivis *decoct. digital. unc. sem. bis in die*; le 23, je la lui fis prendre toutes les huit heures. Il prit ce remède régulièrement jusqu'au 1er janvier 1799, que je le trouvai mieux sous tous les rapports, mais comme il n'était pas encore entièrement exempt de mal, je lui prescrivis une décoction de digitale (une once sur huit onces d'eau) avec addition de *tinct. cinchon. unc. sem. pulv. ejusdem dragm. ij*. Le 29, il ne se plaignait plus que des symptômes de dyspepsie, qui cédèrent bientôt au remède suivant : *rubig. ferri gr. viij. quassiæ pulv. gr. xij. bis terve in die.* Depuis ce temps je l'ai vu deux ou trois fois, et malgré la saison il continue à se bien porter.

VIIe OBSERV. — Richard Smart, âgé de 14 ans, admis le 14 novembre 1799. Ce garçon avait tous les

symptômes de la phthisie dans un état de progression rapide. On lui appliqua un vésicatoire sur la poitrine à cause d'une douleur violente et aiguë qu'il y éprouvait, et on lui fit prendre la décoction de digitale deux fois par jour. Le 20, comme il se trouvait extrêmement soulagé, on lui fit continuer la même dose ; à la visite suivante, je trouvai le pouls réduit à 68, il était un peu irrégulier. L'appétit restait bon et le malade dormait bien. La digitale fut omise, et on lui substitua la décoction de kina avec addition d'alkali et du suc de citron, au moment de l'effervescence. Le 22 décembre il était presque guéri. Il continua ses remèdes. Le 1er janvier, il était encore mieux, et le 22, il paraissait guéri, mais je jugeai à propos de lui faire prendre encore pendant quelque temps la mixture effervescente avec le kina.

VIIIe Observ. — Joseph Young, journalier, âgé de 50 ans, admis le 15 janvier 1799. Ce malade dit ne s'être aperçu de rien que vers la Noël ; à cette époque il lui sembla en toussant que quelque chose se rompait dans son corps et il expectora une grande quantité de matières très fétides. Je lui fis prendre une demi-once de décoction de digitale trois fois par jour jusqu'au 19 : alors elle lui occasiona des nausées, mais il était beaucoup mieux, ce qui fit que je ne lui en fis prendre qu'une seule fois par jour jusqu'au 26. Le trouvant presque guéri, je laissai la digitale et lui substituai la décoction de kina. Il continua d'en faire usage sans aucun retour des symptômes de phthisie, et le 19 février, je le vis entièrement guéri.

J'ai encore plusieurs malades externes qui ont été admis depuis peu de temps et je les traite de la même

manière; jusqu'à présent je ne vois aucune raison pour ne pas être satisfait du plan que je me suis tracé.

IXe Observ. — Thomas Fitzgerald, irlandais, âgé de 32 ans, fut reçu à l'hôpital de Salisbury le 13 juillet 1798. Il était malade depuis dix mois, dont les trois derniers avaient été passés à l'hôpital de Haslam et duquel il avait été renvoyé comme incurable. Il me paraissait avoir si peu de jours à vivre que je refusai de l'admettre, et ce ne fut qu'à la demande de quelques uns des gouverneurs que je le reçus. Sa peau était brune et ses yeux hagards, la figure allongée et très maigre, il avait le cou long, les épaules et la poitrine déprimées, le pouls était dur, petit et battait 130 fois par minute. Il se plaignait beaucoup d'une douleur dans la poitrine qui se portait en travers du dos. On lui avait en conséquence appliqué souvent des vésicatoires, mais sans succès. Il toussait continuellement, et l'expectoration qui était très copieuse ressemblait en tout à du pus. Il avait régulièrement deux exacerbations de fièvre hectique tous les jours. Les jambes commençaient à enfler, mais la tuméfaction n'était pas considérable.

Le symptôme qui fixait le plus l'attention de ce malade était une gêne oppressive en travers de la poitrine; et il est digne de remarque qu'après avoir pris la première once de la décoction de digitale, il était tellement soulagé, qu'il dit à son infirmier qu'il se sentait parfaitement bien et qu'il croyait ne devoir être plus long-temps à charge à la charité publique. Il continua à prendre une demi-once de décoction de digitale toutes les quatre heures pendant

plus d'une semaine, sans qu'elle produisît de nausées, et sans qu'elle ralentit le pouls; tous les autres symptômes étaient mitigés. Je fis ouvrir un cautère à l'endroit de la poitrine où la douleur s'était principalement fait sentir, et la digitale fut continuée comme auparavant jusqu'au 28; à cette époque il était tellement bien que je lui fis prendre la décoction de kina et ne lui prescrivis celle de la digitale que deux fois par jour. Le 14 août, le pouls était parfaitement naturel, la toux et la fièvre avaient cessé et il ne se plaignait de rien. Il resta encore quinze jours à l'hôpital, où il reprit de l'embonpoint et sortit enfin parfaitement guéri.

x[e] Observ. — Margareth Naylor, domestique âgée de 36 ans, avait éprouvé tous les symptômes de l'hémoptysie, et craché une grande quantité de sang, douze ans avant de me consulter. Un an après, un accès de toux la fit considérablement saigner du nez; cet épistaxis revint très fréquemment et avec profusion. Les règles étaient supprimées. Le docteur Jacob la fit saigner, et elle le fut ensuite tous les cinq ou six mois pendant trois ans. Ayant négligé ce moyen, elle fut attaquée de frissons suivis de sueurs copieuses, et depuis cette époque elle eut une toux, une douleur dans l'un ou l'autre côté de la poitrine, une sensation de plénitude et d'oppression à cette partie et le pouls accéléré. Je la vis pour la première fois au mois d'octobre dernier, pendant les six semaines précédentes, elle avait été plus que jamais tourmentée par des douleurs aiguës et lancinantes en travers de la poitrine et entre les épaules, accompagnées de dyspnée et d'une fièvre continuelle.

Depuis très long-temps elle était incapable de se coucher et ne dormait plus. Le pouls était pour lors à 140; je lui fis prendre la décoction de la digitale du docteur Darwin qui lui occasiona des nausées violentes, et après le premier jour, la débarrassa entièrement de ses douleurs et de la difficulté de respirer. Je lui donnai ensuite l'opium à petites doses pendant environ huit jours, et elle se trouva beaucoup mieux qu'elle ne l'avait été depuis plusieurs années. Elle a eu dernièrement une nouvelle attaque du même genre, mais qui était aggravée par une infiltration de la peau, et par tous les symptômes d'une infiltration des poumons. La digitale la soulagea encore de tous ces maux. Je l'ai vue dernièrement et elle se trouvait dans un état passable.

XIe Observ. — Je fus consulté au mois d'avril dernier par le sommelier d'une famille dont j'ai la confiance. Il paraissait âgé d'environ 40 ans et était très intempérant sous tous les rapports ; il éprouvait tous les symptômes d'un commencement de phthisie. Comme je savais que je n'aurais que rarement occasion de le voir, je n'osai pas risquer de lui prescrire la digitale, mais je lui conseillai de vivre de laitage autant que possible, et de faire usage pour boisson ordinaire de la mixture saline dans l'état d'effervescence. Je ne le revis que le 18 septembre suivant; alors la toux et tous les autres symptômes étaient considérablement augmentés; ses crachats étaient de mauvais goût. Le malade s'étant décidé à venir habiter une demeure près de chez moi, je lui prescrivis la décoction de digitale, faite avec une once de feuilles récentes, sur huit onces d'eau, ré-

duites à 5, et lui en fis prendre une demi-once toutes les huit heures, jusqu'à ce qu'il eût des nausées. Comme le remède n'avait pas encore produit cet effet le 21, je lui prescrivis une décoction tant soit peu plus forte toutes les quatre heures; il vomit à la cinquième dose et continua à vomir pendant trois jours, jusqu'à ce qu'il eût cessé de prendre le remède. Tous les symptômes disparurent, non graduellement, mais presque tout à coup. L'opium à petites doses mit fin aux vomissemens, et il continua à en prendre pendant plusieurs semaines, à cause du retour de la toux. Il y a déjà plusieurs mois que je ne l'ai revu, mais un de ses compagnons m'a dit qu'il était marié et père d'un enfant, et que sa santé était bonne.

XIIe OBSERV. — Un gentilhomme, qui depuis quelques années était tourmenté par des douleurs dans la poitrine, et qui souvent expectorait une grande quantité de matière purulente, vint me consulter l'été dernier; il éprouvait tous les symptômes d'une phthisie confirmée et compliquée d'hydropisie, particulièrement de la poitrine. Comme je ne pouvais le voir que rarement, je lui fis prendre une demi-once de décoction de digitale trois fois par jour, jusqu'à ce qu'il eût des nausées : les symptômes diminuèrent en peu de jours, et au bout d'un mois il était en état de vaquer à des affaires qui demandaient une grande activité : il se sentait beaucoup mieux qu'il ne l'avait été depuis sa première attaque. Il est mort dernièrement, et j'ai appris de son fils que ce fut d'un épanchement aqueux et subit dans la poitrine. J'ai tout lieu de croire que cet

homme était très intempérant et qu'il périt victime de ses imprudences.

XIIIe OBSERV. — L'observation suivante m'a paru très intéressante : je regrette beaucoup de n'en avoir pas tenu note, mais je la rapporterai de mémoire. Une servante âgée de 20 ans, grande, blonde, et d'une structure qui, au premier abord doit faire craindre la phthisie, vint me consulter au mois de mai dernier ; elle se plaignait d'une grande chaleur à la paume des mains, de frissons irréguliers, de toux, de douleur à la poitrine et d'oppression dans la respiration. Le pouls était petit, dur et très fréquent. Ces symptômes duraient depuis plusieurs mois, mais ils n'étaient pas toujours également intenses. Le kina qu'elle avait pris, dans l'opinion que sa maladie provenait de faiblesse, avait fait augmenter la chaleur et l'oppression d'une manière alarmante. Je lui prescrivis la digitale de la manière suivante. — *Fol. digit. recent. unc. sem. coq. ex aq. pur. unc. v. ad colat. unc. j. et sem. et add. tinct. cardam. unc. sem. Sum. unc sem. bis quotid.* Elle lui occasionna de très légères nausées, et dans l'espace d'une quinzaine la malade fut exempte de tous les symptômes, excepté de la faiblesse que la *decoct. cinch. cum potione salina* fit bientôt disparaître. Depuis ce temps elle continue à jouir d'une bonne santé. Plusieurs personnes de sa famille sont mortes phthisiques.

XIVe OBSERV. — Je fus appelé l'été dernier pour voir l'épouse d'un aubergiste, âgée de 40 ans ; elle avait toujours été bien portante, et était mère de plusieurs enfans. Elle se plaignait de douleurs ai-

gués dans différentes parties de la poitrine, et d'une sensation de gêne et d'oppression dans cette région; elle toussait beaucoup, et ses crachats étaient purulens et sanguinolens. Le pouls était très fréquent, et elle avait des paroxysmes réguliers de fièvre hectique, avec des sueurs copieuses; tous les matins les jambes étaient œdématiées, et les urines en petite quantité et fortement colorées; ces symptômes augmentaient toujours depuis deux mois, et on les attribuait à un rhume gagné en couches. Je lui donnai la décoction de digitale du docteur Darwin, à la dose d'une demi-once toutes les quatre heures, et tous les soirs *opii gr. j. scill. gr. j. sem.* Elle fut bientôt exempte de tous ces symptômes, et la mixture de Griffith rendue effervescente lui rétablit ses forces et son activité; elle est aujourd'hui en parfaite santé.

OBSERVATIONS DE BEDDOES (1). — *Digitale contre la phthisie.*

1[re] OBSERV. *Phthisie pulmonaire non guérie par la digitale.* — Janvier 1799. Une dame, ayant les cheveux blonds et les yeux bleus, crachait du

(1) Addition to docteur Fowlers, letter on consomption, Chifton. — On Power and agency of digitalis purpurea, London.

pus et du mucus; son pouls battait de 108 à 120 fois par minute. Quand je la vis, elle ne présentait aucun symptôme de fièvre hectique, à l'exception de sueurs nocturnes très fréquentes; mais elle avait des coliques violentes, et rendait sept à huit selles liquides dans 24 heures. Elle avait pris, pendant long-temps, deux cents à trois cents gouttes de laudanum chaque jour. L'extrait de bois de campêche à grande dose, le riz au lait, la gelée de corne de cerf sans mélange, avaient réduit les selles à une, deux, ou tout au plus trois par jour, et beaucoup diminué les douleurs de coliques. Au mois de janvier 1799, elle commença la décoction de digitale à demi-once, de six en six heures, et elle continua le laudanum comme à l'ordinaire. La septième prise produisit des vomissemens bilieux; le pouls descendit à 76 battemens, et devint très irrégulier. Après deux jours de suspension de ce remède, on continua l'usage, dirigé de manière à ne produire aucun vomissement. La perte de l'appétit, avec un état de langueur assez considérable et un sommeil presque continuel, en fut la suite pendant une quinzaine, mais sans réduction ultérieure du pouls, ou de l'expectoration. La malade éprouvait parfois des nausées, et se plaignait toujours de douleurs dans le canal intestinal; la diarrhée n'augmentait point. Ayant discontinué la digitale, elle sortit de son engourdissement, et se trouva dans un état de bien-être et de vivacité, accompagné d'un bon appétit. Supposant que j'avais donné ce remède trop largement, après une semaine d'interruption, je le prescrivis de nouveau à la dose d'un gros, de

huit en huit heures ; mais malgré cela il produisit des nausées. Au bout de quinze jours environ, les succès du docteur Drake avec la teinture de digitale vinrent aux oreilles des amis de cette malade ; ils désirèrent qu'on tentât ce moyen de guérison. Une lettre du docteur Drake me fit connaître sa méthode, d'après laquelle il oppose ingénieusement ce remède aux exacerbations de la fièvre hectique. A cette époque le pouls s'était élevé à 100 pulsations par minute, l'expectoration était comme avant l'usage de la décoction digitale. Le 16 février je prescrivis dix g. de teinture de cette plante, et j'en portai graduellement la dose à 34 g. deux fois par jour : on continua le laudanum comme auparavant. Le pouls descendit entre 85 et 90 battemens. La deuxième prise de 34 g. produisit des vomissemens bilieux. Pendant tout ce temps la durée du sommeil avait été plus longue, et l'appétit excellent ; il n'y avait point eu de sueurs nocturnes. Le vomissement dura deux jours, et l'on reprit la teinture à la dose de 8. g. *bis in die*. Comme il n'y avait ni frissons, ni chaleur, ni autres symptômes de fièvre hectique, nous n'avions pas de raisons pour administrer cette teinture à des heures particulières. Croyant devoir donner ce remède à aussi haute dose que possible, sans occasionner de dérangement de l'estomac, on le porta successivement à 20 g. trois fois par jour, et il provoqua pour lors un vomissement bilieux.

Afin de faire voir le rapport qui existait entre les doses de la teinture et l'état du pouls, je vais présenter un extrait du journal de cette malade, en observant que, quoiqu'on eût l'intention de

donner la digitale trois fois par jour s'il se manifestait des nausées considérables, on ne l'administrait que deux, ou même une seule fois.

Samedi 9 mars, 17 g. trois fois en vingt-quatre h.

Dimanche 10. Même prescription. Expectoration diminuée depuis jeudi, jour où la malade avait vomi de la bile.

Lundi 11. 17 g. le matin. 20 le soir; nausées après cette dose; pouls à 68 battemens le matin; à 100 l'après-midi. Expectoration augmentée.

Mardi 12. 15 g. le matin; autant à quatre heures après-midi, pouls 86 le matin, 68 à trois heures après midi; 80 à minuit.

Mercredi 13. 15 g. à cinq heures du matin. 16 g. à minuit; pouls à 70, le matin; 72, deux heures après-midi; 80, dans la nuit.

Jeudi 14. 17 g. à onze heures après-midi; autant à quatre heures après-midi, même quantité à douze heures; pouls 72 le matin; 100 dans la nuit.

Vendredi 15. 17 g. le matin; autant à sept heures après-midi. Même dose à minuit; pouls, à 66 le matin; à 78, dans la nuit. Je donnais ces deux dernières prises si près l'une de l'autre, parce que, dans la nuit précédente, le pouls avait marqué 100 battemens entre minuit et deux heures.

Samedi 16. 17 g. le matin; autant à sept heures après-midi, et à minuit; pouls à 70 le matin; à 80, à quatre heures après-midi, à 80 dans la nuit.

Dimanche 17. 19 g. le matin. 18 g. à sept heures après-midi; autant dans la nuit; pouls, à 80 le matin; *idem* la nuit.

Lundi 18. 18 g. à dix heures du matin, 18 g. à

sept heures après-midi; autant la nuit; pouls, à 86 le matin; à 72, trois heures après-midi; 98 à minuit.

Mardi 19. 18 g. trois fois dans le jour. Le pouls, à 80 le matin; à 98 deux heures après-midi.

Tous ces jours il y eut plus ou moins de nausées, quoique l'appétit fût bon, et que la malade prît de la nourriture animale, avec un ou deux verres de vin, deux fois dans la journée. Aujourd'hui 19, les nausées ont été continuelles et plus considérables lorsque le pouls était à 98 battemens. L'expectoration, après beaucoup de variations, est presque la même qu'avant l'emploi de la teinture de digitale. La toux a varié, mais au total a été beaucoup moins forte avec que sans ce remède. L'état des intestins a continué d'être le même, et en général les forces ont paru diminuer.

1e OBSERV. *Phthisie pulmonaire guérie par la digitale.* — 1800. M. Charles Torin, âgé de 22 ans, mince, ayant les cheveux noirs, le teint brun, après un crachement de sang, éprouva de la toux avec expectoration purulente, des frissons et des sueurs nocturnes, joints à la difficulté de rester couché sur un de ces côtés. Son pouls battait 112 fois par minute, et il était devenu maigre et faible. Avant de s'adresser au Dr Beddoes, il avait été sous la direction d'un médecin à la mode, qui l'avait tenu à une diète légère, et qui lui avait fait prendre des remèdes acides et salins sans succès. La maladie dont il était atteint, ayant déjà causé de grands ravages dans sa famille, laissait peu d'espoir de le guérir. Cependant on lui admi-

nistra la teinture de digitale, qu'il prit chaque jour en variant les doses; et les soirs, on lui fit prendre environ un grain d'opium. Au bout d'une quinzaine de jours, les symptômes de sa maladie avaient sensiblement diminué; et peu de temps après, la fièvre l'abandonna entièrement. Dans six semaines il eut presque récupéré toutes ses forces, et il ne lui restait plus qu'une expectoration peu considérable, qui se dissipa en continuant encore pendant deux mois l'usage de la digitale. Plus d'un an après il était parfaitement rétabli, et s'embarqua pour les Indes orientales.

IIIe Observ. *Phthisie pulmonaire guérie par la digitale.* — Madame J...., demeurant dans la rue de Harley, à Londres, ayant l'habitude du corps grêle, les cheveux bruns et les yeux noirs, après avoir éprouvé plusieurs hémoptysies assez considérables, et avoir été pendant quatre ans sous la direction d'un médecin de cette capitale, très en vogue, qui lui avait fait faire de petites saignées repétées, l'avait mise à une diète austère, et lui avait prescrit bien des remèdes, se présenta au Dr Beddoes, en avril 1799, au dernier degré de la consomption, ses pieds étant œdémateux. Il lui ordonna la teinture de digitale de 5 à 10 g. et sa maladie diminua par degrés. Au bout de cinq semaines elle n'avait plus la fièvre hectique; il ne lui restait qu'une toux légère, avec expectoration en apparence purulente. Peu de temps après elle entra en convalescence, et en continuant l'usage de la digitale, elle recouvra une assez bonne santé. Pendant l'été et l'hiver de 99, elle gagna souvent des rhumes que la digi-

tale dissipa. Durant les chaleurs de 1800 elle eut une hémoptysie légère, qui, par le moyen de la digitale, n'eut pas de suites fâcheuses. En mars 1801 elle éprouva un catarrhe très violent, mais qui se passa comme si elle n'avait pas été phthisique auparavant. Deux ans après, elle ne présentait aucune trace d'affection de la poitrine.

IVe Observ. *Phthisie pulmonaire guérie par la digitale.* — Janvier 1801. M. James Paley, après avoir été indisposé et languissant pendant quelque temps, fut pris, au mois d'août 1800, d'une douleur au bas du sternum, qui augmenta beaucoup vers la fin de septembre, et à laquelle il donna le nom de spasme. En novembre le malade ressentit de la douleur au côté droit, et en décembre au côté gauche. Vers la fin de l'année son pouls donnait 118 p. par minute; il éprouvait des frissons suivis de chaleur et de sueurs nocturnes, était très maigre et très faible, et sa respiration devenait très courte au moindre mouvement. La digitale réduisit promptement le pouls à son état naturel, fit cesser la fièvre hectique, rendit les sueurs nocturnes moins fréquentes et moins copieuses, et y mit fin tout à fait dans le mois de mars. La faiblesse et l'amaigrissement cessèrent aussi de faire des progrès. La toux avait un peu diminué, mais elle était encore assez forte pour augmenter la douleur. On appliqua un caustique au côté droit, qui emporta le mal en quelques semaines. Ensuite on lui substitua un vésicatoire sur le sternum. Vers la fin d'avril le malade avait repris de l'embonpoint et des forces; mais la dou-

leur et la toux étaient encore assez considérables pour faire craindre une rechute, si on ne les dissipait; et elles paraissaient tenir à un vice de conformation.

Observations de Drake (1). — *Digitale contre la phthisie pulmonaire.*

1re Observation. *Phthisie pulmonaire guérie par la digitale.* — James Morris, âgé de 16 ans, se plaint d'une grande difficulté de respirer lorsqu'il prend de l'exercice, et de douleur dans le côté droit. Il a une toux fréquente accompagnée d'une expectoration copieuse de pus dense, fétide, et quelquefois mêlée de sang : le pouls est à 120, et les exacerbations du matin et du soir, surtout cette dernière, sont fortement marquées. Il y a une grande émaciation avec prostration des forces; la langue est propre, la soif peu considérable, l'appétit assez bon, le ventre régulier, le sommeil interrompu, et il ne peut aisément se coucher sur le côté gauche; il a une légère transpiration vers le matin; la peau est

(1) Lettre adressée au docteur Beddoés, contenant des observations sur l'usage de la digitale dans la consomption pulmonaire, par Nathan Drake, membre de la Société royale d'Edimbourg. Voyez *Annales de Littérature médicale étrangère*. T. 3. p. 278 et 509.

sèche et chaude; il a des frissons tous les deux ou trois jours, et l'urine est fortement colorée.

Il a toujours été d'une constitution délicate, et depuis plus de deux ans il est sujet aux dyspnées et aux douleurs de poitrine avec crachement de sang, et une légère expectoration purulente lorsqu'il prend de l'exercice. Il existe dans sa famille une tendance héréditaire à la phthisie; sa mère, sa tante et son oncle sont morts de cette maladie. Aussi est-il évidemment conformé comme ceux que les physiologistes considèrent comme prédisposés à la consomption tuberculeuse. Ayant quitté son pays natal en Lincolnshire, il y a quelques mois, pour aller habiter un sol plus élevé en Suffolk, il s'exposa peu après au froid étant à la pêche, et il fut attaqué d'un retour de son hémoptysie, accompagnée de point de côté et de fièvre. Ces symptômes furent mitigés par les soins d'un chirurgien du voisinage, et pendant peu de temps il se porta assez bien; mais la difficulté de respirer, la douleur et la fièvre revenant, quoique dans un degré moins fort, il se rendit à Monks-Eleigh, près d'un de ses parens. Environ une semaine après ce changement de situation, la dyspnée et la toux augmentèrent, et il commença à expectorer une matière qui, étant essayée par l'acide sulfurique et l'alcali caustique, fut reconnue pour être du vrai pus. Ce symptôme ainsi que les autres augmentant progressivement, je fus appelé, et me rendis près du malade le 22 juin 1797; je lui fis une saignée de six onces au bras, et le sang montrait beaucoup de signes d'inflammation. Je fis appliquer un vésicatoire au côté droit, et prescrivis quelques

pilules composées de mirrhe et de tartrite antimonié de potasse pour prendre avec une mixture saline trois ou quatre fois le jour.

Le 26 juin, le pouls était encore à 120; la chaleur grande, avec difficulté de respirer, toux, etc. L'expectoration était tant soit peu augmentée et très fétide. La douleur était un peu mitigée. La débilité du malade était si grande qu'il était incapable de traverser sa chambre sans se faire aider. Il ne pouvait dormir et avait une légère transpiration vers le matin.

℞. *Foliorum digitalis purpureæ in pulverem crassum trit. unc. j.*
Spiritus vini rectificati, et
Aquæ puræ ana unc. ij.
Digere leni calore, sæpe agitans, per horas xxiv, et cola.

℞. *Kali pp. scrup. j.*
Succi limonis unc. semis.
Aquæ puræ drachm. vj.
Tincturæ digitalis purp. gutt. xv.
Fiat haustus, primo mane et horis duabus ante prandium sumendus.

Je lui prescrivis le lait d'ânesse matin et soir, et lui permis l'usage d'un peu de vin et d'une nourriture animale. Le 28 juin, le pouls à 108; la toux, la respiration et la douleur un peu soulagées. La débilité paraît augmenter. L'expectoration est extrêmement copieuse et pesante; la faiblesse le retient au lit ou sur un canapé; et ses parens craignent qu'il ne puisse survivre long-temps à ses maux. Cependant il n'eut point de nausées pour avoir pris la digitale. La teinture est portée à 25 g. dans chaque

potion, et la nourriture animale augmentée. Le 1er juillet la douleur est presque passée, l'expectoration un peu diminuée, la toux moins fréquente, la respiration plus libre, la débilité n'est pas augmentée depuis la dernière visite, la peau est moins chaude. On prescrit 30 g. de teinture dans chaque potion. 3 juillet. Pouls à 80, la respiration continue à être plus libre, l'expectoration est évidemment diminuée et la fétidité moindre. Le malade peut prendre plus d'exercice, et se trouve mieux sous tous les rapports, excepté que l'appétit commence à lui manquer. On prescrit les potions comme le 1er. 5 juillet. Pouls 76, la peau est à la température naturelle, le ventre libre, point d'augmentation d'urine, l'expectoration beaucoup diminuée, la respiration aisée, mais le malade ne peut marcher sans aide, la digitale n'a point occasionné de nausées, mais l'appétit est fort dérangé.

℞. *Cinchonæ in pulverem tritæ unc. j.*
Quassiæ ligni, et
Corticis aurantii ana drachm. ij.
Aquæ ferventis unc. xij.
Macera per horas tres et cola.

℞. *Infusi colati unc. iss.*
Acidi vitriolici diluti guttas x.
Tinct. digital. purp. gut. xxxv.
Fiat haustus mane et meridie sumendus.

8 juillet. L'appétit est beaucoup meilleur, il peut prendre beaucoup plus de nourriture animale et trois verres de vin par jour; la respiration est plus libre, la peau naturelle et l'expectoration diminue rapidement. On ordonne 40 g. de la teinture dans chaque potion deux fois le jour. 12 juillet. Le pouls à

50, la toux presque finie, la respiration parfaitement libre, le sommeil bon et l'expectoration diminuée de plus des deux tiers. 50 g. dans chaque potion. 17 juillet. Le pouls à 44, l'expectoration ne va qu'à trois ou quatre cuillerées; point de toux; les forces angmentent journellement, et il est en état d'aller et de venir dans la maison; l'appétit continue à être bon; beaucoup d'intermissions dans le pouls. Les potions deux fois le jour comme le 12. Le 22 juillet. Le pouls à 40 et intermittent à la troisième pulsation; point de nausées; l'expectoration n'est que d'une cuillerée, et étant traitée par l'acide sulfurique elle n'indique que fort peu de pus; point de toux ni de difficulté de respirer, l'appétit reste bon et les forces continuent à augmenter. 40 g. de teinture dans chaque potion. 28 juillet. Le pouls variant de 44 à 48, et encore intermittent; les forces sont tellement revenues que le malade peut se promener au dehors pendant quelque temps au milieu de la journée; les autres symptômes comme le 22. 30 g. dans chaque prise.

4 août, le pouls à 48 et quelquefois à 50, il a des intermissions à la sixième ou septième pulsation; les forces presque entièrement réparées, et il prend rapidement de l'embonpoint. 25 g. comme ci-dessus. Le 15 août. Le pouls ne s'est pas encore élevé au dessus de 50 depuis plus de quatre semaines. Les forces sont presque entièrement rétablies; et il peut aller à cheval à la distance de huit ou dix milles sans se fatiguer, ni ressentir aucun malaise. La toux et la difficulté de respirer sont entièrement finies, et l'expectoration, qui maintenant

n'est qu'une bagatelle, est exempte de pus. Il ne ressent aucune douleur, pas même en faisant une profonde inspiration, et sa contenance est celle d'une personne en santé. Il ne prend plus de digitale, mais il continue son infusion de kina et de quassia deux fois le jour. Le 29 août. Le pouls à 70, sans intermission; les forces entièrement revenues ainsi que l'embonpoint, et sous tous les rapports il se porte parfaitement bien.

IIe Observ. *Phthisie pulmonaire guérie par la digitale.* — 10 Septembre. Georges Grimes, âgé de 19 ans, se plaint d'une douleur très aiguë dans le côté droit qui augmente dans les inspirations, il a une toux continuelle et une grande difficulté de respirer, accompagnée d'une expectoration fréquente qui est évidemment purulente et très fétide. Le pouls à 120, et dur, la face fortement colorée, la langue sale, la soif grande, l'appétit mauvais, le ventre libre, l'urine fortement colorée et déposant un sédiment copieux, presque point de repos, des frissons fréquens, et la santé déclinant rapidement. Depuis plusieurs mois il était sujet à de légères affections pulmonaires, telles que toux, bouffées de chaleur et expectoration momentanées; il avait pris la ciguë pendant quelque temps sous la direction d'un médecin. On jugea à propos de le faire jouir de l'air natal, et il arriva à Hudleig, il y a deux ans, où pendant quelque temps il se trouva mieux de ce changement de climat. Il y a quelques jours qu'il se sentit attaqué soudainement des symptômes rapportés plus haut après s'être exposé à l'impression de l'humidité et du froid; son chirurgien le saigna deux

fois et lui mit un vésicatoire pour le soulager, mais ces moyens furent vains. Il est bon d'observer aussi que son père, sa mère et sa sœur sont morts de phthisie en cette ville, et que j'ai soigné les deux dernières dans leurs maladies il y a cinq ans.

Vu les bons effet que j'avais éprouvés de la digitale chez M. Morris, je prescrivis comme il suit :

℞. *Kali pp. scrup. j.*
Succi limonis q. s.
Lactis amigdalæ unc. j.
Tinc. digitalis purp. gut. xx.
Fiat haustus mane et meridie sumendus.

℞. *Mucilaginis semen cydonii mali et aquæ cinnam. unc. iij. M. et sumat cochleare largum urgente tussi.*

Le 11 septembre. Le pouls à 112 et plus mou, la toux très fatigante, l'expectoration très abondante, le peau chaude et l'urine fortement colorée, la douleur toujours violente. 25 g. de teinture de digitale dans chaque potion. Le 12. Le pouls à 108, la douleur de côté est diminuée, la toux moins forte et la respiration plus libre; l'expectoration n'est pas aussi abondante et est presque sans fétidité, la peau est moins chaude, le ventre continue à être régulier, et la langue est plus propre. On prescrit 30 g. de teinture par prise. Le 13. Le pouls à 94, l'expectoration diminue, la douleur se passe, la respiration est aisée, la soif moindre, l'appétit revient, et la toux va beaucoup mieux. (35 g. comme ci-dessus. (Le 14. Le pouls à 80, mou et régulier, l'expectoration est reduite de moitié, la douleur entièrement supprimée, légère transpiration pendant la

nuit : 40 gouttes de teinture par prise. Le 16. Le pouls à 64, l'expectoration diminue rapidement, la toux a presque cessé, point de soif, la langue propre et naturelle, le ventre libre, l'appétit bon, la transpiration nocturne est augmentée. Les potions comme le 14. Le 17. Le pouls de 50 à 56, les autres symptômes comme hier. 40 g. de teinture comme ci-dessus. Le 18. Le pouls à 50 et régulier, l'expectoration ne va qu'à quatre cuillerées, la peau est assez froide, la toux entièrement finie, les forces manifestement augmentées : la transpiration nocturne continue. La digitale comme hier.

℞. *Decocti cinchonæ unc. iss.*
Acidi vitriol. diluti gutt. xxv.
Fiat haustus omni nocte horâ somni sumendus.

Le 19 septembre. Le pouls à 48, les autres symptômes comme hier. *Repetantur haustus.* Le 21. Pouls à 48, l'expectoration n'a aucune apparence purulente et ne se monte qu'à trois cuillerées, la transpiration est beaucoup diminuée, l'appétit fort mauvais.

℞. *Cinchonæ pulv. unc. j.*
Quassiæ drachm. ij.
Aquæ fervent. unc. xij.
Macera et post horas iv. cola.

℞. *Infusi collati unc. iss.*
Tinct. cort. aurantii. drachm. ij.
— digitalis purp. gutt. xxxviij.
Fiat haustus mane et meridie sumendus.

Le 22. Le pouls à 40 et régulier, quelques nausées, peu ou point d'appétit; les sueurs nocturnes

n'existent plus, l'expectoration comme le 21. *Repetantur haustus.* Le 24. Le pouls 49 et régulier, les nausées sont augmentées; hier et aujourd'hui il a rendu ses alimens peu après les avoir pris, l'expectoration est d'environ une cuillerée, le ventre est un peu resserré.

Omittantur haustus cum decocto cinchon. etc.

℞. *Lactis amigdalæ unc. j.*
Sp. nucis moschatæ drachm. j.
Tinct. digitalis, p. gutt. l.
Fiat haustus primo mane sumendus.

Le 6. Le pouls à 40 et régulier, les nausées continuent et l'estomac est incapable de retenir les alimens, l'expectoration est entièrement exempte de pus, il n'a pas eu de selles depuis quatre jours. *Omittantur haustus cum tinctura digit.*

℞. *Decocti pro enemate unc. xij.*
Natri vitriolati, et olei olivæ ana unc. iss.
Fiat enema statim injiciendum.

℞. *Emplastri ladani drachm. vj.*
Opii purificati, et olei macis per expressionem ana drachm. j.
Fiat emplastrum regioni ventriculi appl.

Le 28. Pouls à 44 et régulier, l'estomac retient les alimens, quoique les nausées continuent encore un peu; le lavement a bien opéré.

℞. *Decocti cinchonæ drachm. jx.*
Tinct. cinchonæ drachm. j.
Acidi vitriol dil. gutt. x.
Fiat haustus horis duabus ante prand. vesperique sum.

Le 29. Le pouls à 44 et régulier, les nausées sont

supprimées, et l'appétit est revenu. *Pergat in usu haustuum.*

Le 2 octobre, le pouls 48, régulier et mou, les forces beaucoup augmentées, la respiration entièrement libre, l'expectoration consiste en une cuillerée de mucus par jour sans mélange de pus, le ventre est libre, l'appétit bon et sous tous les rapports le malade est assez bien. Le 8. Le malade a été bien jusqu'à hier, qu'étant resté tranquille dans le jardin pendant deux heures au milieu du jour, il gagna un rhume. Le pouls à 108, le peau chaude, la face colorée, la respiration accélérée et laborieuse.

℞. *Lactis amygdalæ unc. j.*
Sp. nucis mosch. drachm. j.
Tinct. digit. purp. gutt. xx.
Fiat haustus hac nocte horâ somni sumendus, et cras primo mane repetendus.

Le 9. Le pouls à 72, la peau plus froide, la respiration aisée, la suffusion de la face est passée. *Repetantur haustus cum tincturæ guttis xxv. singulis.* Le 10. Le pouls à 60, la peau froide, la respiration aisée, l'appétit bon. *Cont. haustus.* Le 12. Le pouls à 48, le malade est bien. On prescrit seulement une potion le matin avec 25 g. de teinture de digitale. Le 19. Il continue à aller bien et le pouls varie de 48 à 60; il prend sa potion tous les matins: aujourd'hui il est attaqué d'une diarrhée et va cinq fois à la garderobe, autrement tout est bien.

Omittantur haustus cum tinct. digit.

℞. *Misturæ cretaceæ unc. vij.*
Sp. lavend. comp. unc. ss.
Tinct. opii gutt. xxv.

Fiat mistura cujus sumat cochlearia tria quater de die.

On ordonne au malade de s'abstenir de végétaux et de bière. Le 21 octobre. Le pouls à 56 et régulier, la diarrhée diminuée. *Repetatur mistura.* Le 27. Le pouls à 64, la diarrhée est finie, et le malade est bien.

N. B. La diète était composée principalement de nourriture animale, et le malade buvait tous les jours trois ou quatre verres de vin et de la bière forte aux repas, dès que le pouls eut été réduit à 50.

Depuis que j'ai donné mes dernières observations, j'ai encore traité plusieurs cas de phthisie tuberculeuse. Parmi les trois premiers, deux étaient arrivés au second degré; le troisième était avancé dans le dernier. Tous étaient des exemples bien marqués de la maladie.

III[e] OBSERV. *Phthisie améliorée momentanément par la digitale.* — Le sujet de cette observation était un jeune homme d'environ 18 ans, qui avait déjà perdu un frère et une sœur par la même maladie; il avait été traité par deux médecins du voisinage (1) : avant que je ne fusse appelé, les progrès des symptômes avaient été d'une telle rapidité, que, quoiqu'il ne se fût écoulé que trois mois depuis le commencement de la maladie, elle était fort avancée dans le second degré. L'expectoration était copieuse, les sueurs nocturnes colliquatives abondantes, et la

(1) Les docteurs Maclean et Clubbe, par qui la digitale fut administrée en poudre; mais l'effet désiré contre la phthisie est difficile à obtenir par la poudre, quoique dans l'hydropisie elle soit préférable à toute autre préparation. *(Note de l'Aut.)*

fièvre hectique déclarée; le pouls était à 120. Dans cette circonstance je portai la dose de la teinture de digitale jusqu'à 120 g. dans les vingt-quatre heures; mais comme il survint un léger délire, je la réduisis à 90. Le pouls tomba un jour à 68; mais en général, pendant tout le temps que le malade fut soumis à l'influence de la digitale, il fut rarement au dessous de 68, et jamais, excepté une seule fois où il s'éleva tout à coup à 120, il n'alla au delà de 90 (1). Les sueurs colliquatives et les exacerbations fébriles diminuèrent beaucoup; l'expectoration était toujours purulente et abondante, mais n'augmentait pas. Ce ne fut que par l'entremise de l'opium que je pus donner d'aussi grandes doses de teinture saturée; elle ne produisit pas beaucoup de nausées, mais bien des vertiges, une langueur excessive et une telle torpeur universelle que le malade, quoique assis, ne voulait ni parler ni se remuer. Après avoir été pendant trois semaines sous l'influence de la digitale, les symptômes ayant toujours été à peu de chose près stationnaires, le malade se dégoûta du remède, et je ne pus persuader ni lui ni ses parens à lui en faire prendre d'avantage. Sitôt qu'il eut laissé la digitale le pouls retourna à son cours ordinaire, et les autres symptômes faisant toujours des progrès, il mourut six semaines après.

IVe Observ. *Phthisie non améliorée par la digitale.* — Le malade était atteint depuis environ deux ans, d'une phthisie pulmonaire parvenue au dernier

(1) Son chirurgien, M. Salter, fut très attentif, pendant mon absence, à noter les variations du pouls.

degré; il était émacié, avait une expectoration purulente, des sueurs abondantes, et le pouls de 120 à 180. En augmentant avec précaution les doses de teinture, je parvins à réduire le pouls à 80. Cependant la plus forte dose ne fut que de 70 g. en vingt-quatre heures, et celle-ci même lui occasiona de grandes douleurs à la tête et aux yeux, des vertiges et des nausées, il refusa absolument de continuer le remède. En le quittant, je priai M. Newell, son chirurgien de continuer à lui donner la digitale s'il était possible, à son insu; cela fut exécuté, mais un retour des vertiges et des douleurs mit un terme à son emploi; l'expectoration ne diminua point, et le malade mourut environ neuf semaines après m'avoir quitté.

v^e^ Observ. *Phthisie guérie par la digitale.* — Le sujet de ce cas était un homme âgé de 50 ans, il était à la fin du second degré lorsque je fus appelé. Il venait de perdre sa sœur de la même maladie. Ses crachats étaient extrêmement purulens, les sueurs colliquatives abondantes, et les exacerbations de fièvre hectique fortement marquées; la toux et la difficulté de respirer étaient grandes; le malade était très émacié, et tellement affaibli que c'était avec peine qu'il pouvait quitter son lit pour quelques minutes. Sa résidence étant à Hadleigh, il fut traité immédiatement par M. Bunn, chirurgien intelligent, et ensuite par moi. Il prit la digitale dans une infusion de quassia pendant plusieurs semaines, et la teinture fut portée graduellement jusqu'à 100 g. par jour, le pouls fut réduit de 120 à 50, et maintenu à ce taux pendant plus d'une quinzaine, sans que les nausées fussent considérables, et il

n'eut qu'une légère attaque de vertige. L'expectoration diminua rapidement; les sueurs colliquatives, la toux et la dyspnée disparurent graduellement; l'appétit qui avait été si mauvais qu'un peu de bouillon n'était pas digéré, se restaura; enfin cet homme est aujourd'hui en parfaite santé et suit ses occupations ordinaires.

VIe et VIIe OBSERV. — J'ai encore eu dernièrement deux malades attaqués de toux, l'un avait des crachats purulens et l'autre une vomique, ils furent sauvés par la digitale; mais il n'y avait aucun symptôme de prédisposition à la phthisie.

VIIIe OBSERV. *Phthisie au dernier degré améliorée par la digitale.* — Je fus appelé au mois de mars dernier pour visiter une pauvre fille nommée Brigitte Baker. Elle était âgée de 17 ans, je la trouvai presque mourante : il y avait déjà quelque temps qu'elle était attaquée d'une phthisie confirmée, et elle n'était plus qu'un squelette, elle gardait le lit, et ne pouvait en sortir qu'aidée par ses parens. Le pouls était à 140, la respiration laborieuse et pénible, la toux presque continuelle, les crachats purulens et rendus avec difficulté; il semblait qu'elle n'avait plus que quelques heures à vivre. Sa mère me pressant néanmoins de prescrire quelque chose, je commençai par une petite dose de teinture de digitale deux fois par jour. Cela parut lui procurer du soulagement, et désirant que le remède lui fût donné comme il devait l'être, je lui administrai moi-même la teinture pendant tout le temps de sa maladie; je lui en fis prendre deux fois par jour, et j'augmentai chaque dose jusqu'à ce qu'elle en prît 90 g.

par jour. Le pouls tomba à 50, l'expectoration diminua beaucoup, la toux, la douleur et l'expectoration furent mitigées, et elle prit des alimens et un peu de vin. Elle vécut cinq semaines, et pendant tout ce temps je lui donnai régulièrement la teinture deux ou trois fois par jour selon les circonstances. Elle n'éprouva point de vertiges, pas beaucoup de nausées, ni de grandes irrégularités dans le pouls. Il est vrai qu'elle ne gagna pas de forces et ne quitta jamais son lit; mais elle était tranquille et à son aise pendant le jour, et passait presque toutes les nuits à dormir; elle jouit de ses facultés intellectuelles jusqu'au dernier moment; sa mort fut exempte de douleurs et d'efforts, et le passage de la vie à la mort fut presque imperceptible.

OBSERVATIONS DE MOSSMAN (1). *Digitale contre la phthisie pulmonaire.*

1re OBSERVATION. *Symptômes de phthisie pulmonaire dissipés par la digitale.* — Le 3 juin, S. P., âgée de 18 ans, a éprouvé, plus ou moins depuis deux ans, les symptômes de la phthisie pulmonaire, accompagnés d'anasarque des extrémités inférieures. Elle attribue sa maladie à ce qu'elle s'est couchée

(1) Annales de littérature médicale étrangère, tom. 3. p. 500.

dans un lit humide. Elle eut différentes opinions sur la nature de sa maladie et prit différens remèdes sans en obtenir de soulagement permanent. Je lui prescrivis un grain de digitale, quatre fois par jour, dans une tasse de forte décoction de fleurs de camomille.

Le 20 juin. Peu de jours après avoir commencé l'usage de ce remède l'anasarque commença à diminuer; et aujourd'hui il est entièrement disparu : la malade a pris régulièrement la digitale, mais elle s'est plaint de temps en temps de légers étourdissemens avec propension au sommeil, le pouls est réduit de 120 à 100; elle dit que la difficulté de respirer est beaucoup moindre; mais la toux est toujours aussi intense que jamais. Je lui recommandai de ne prendre que deux grains de digitale par jour; mais de se tenir ponctuellement à cette quantité.

Le 29, je n'avais plus revu la malade jusqu'à ce jour; je m'informai de son état et fus agréablement surpris de la trouver en parfaite santé. Voyant que tous les symptômes de sa maladie diminuaient graduellement, elle avait continué à prendre le remède pendant plusieurs semaines, jusqu'à ce qu'elle jugeât qu'il ne lui était plus nécessaire.

IIe Observ. *Phthisie guérie par la digitale.* — M. P., âgée de 48 ans, fut attaquée au mois de décembre dernier d'une toux intense, de douleur de côté et de dyspnée, pour lesquelles elle ne fit rien; depuis cette époque jusqu'à ce jour 6 juillet, tous les symptômes sont beaucoup augmentés. Elle est extrêmement faible et émaciée. Le pouls est à 120, petit et irrégulier. La toux la gêne beaucoup, surtout pen-

dant la nuit. Ce qu'elle crache est écumeux et d'un goût saumâtre ; elle ne peut se coucher sur le côté sans éprouver une sensation très désagréable, accompagnée d'une toux continuelle. La dyspnée est considérable. Ses jambes sont devenues œdémateuses. Sa langue est recouverte partiellement d'un enduit blanc. Elle a grande soif et point d'appétit. Les sueurs colliquatives et la diarrhée se succèdent alternativement. Pour son régime, je lui recommandai le lait, les œufs, le bouillon, les gelées, etc. Je lui prescrivis un grain de digitale quatre fois par jour ; pour la toux elle prit des trochisques de réglisse avec l'opium, et on lui appliqua un large vésicatoire sur la poitrine.

Le 12 juillet. Le vésicatoire a fait un fort bon effet et l'a beaucoup soulagée. La toux est moins intense et l'expectoration plus aisée. Elle dort et mange mieux, et se trouve plus forte qu'elle ne l'était il y a quelques semaines. Le pouls est tombé à 104. Le bas des jambes seul est un peu œdemateux le soir. Elle continue les mêmes remèdes.

Le 4 septembre, le pouls est à 70. L'appétit est bon ; la toux, la difficulté de respirer et tous les autres symptômes ont disparu.

IIIe Observ. *Phthisie guérie.*—H. S., âgée de 14 ans, perdit son frère il y a six mois, à la suite de la phthisie. Elle fut profondément affectée de cet événement, et depuis cet instant elle parut décliner; aujourd'hui 24 juillet son appétit s'est dérangé, ses forces sont diminuées et elle est très émaciée. Sa langue est sale; elle se plaint d'une douleur dans le côté gauche, surtout lorsqu'elle fait une forte inspiration. Elle a une pe-

tite toux sèche; point de frissons, mais on voit souvent la pâleur et la rougeur se succéder sur sa figure; le pouls est à 125; le ventre est libre; l'urine foncée. Elle a quelquefois des sueurs nocturnes partielles; le sommeil est interrompu; l'esprit n'est pas tranquille; elle n'a jamais été réglée; je lui prescrivis exclusivement une diète lactée, et l'usage de la balançoire quatre fois par jour. Je lui fis prendre un grain de digitale quatre fois le jour, avec deux cuillerées de la mixture antihectique de Griffit, qui est tant prônée dans la phthisie.

Le 23 juillet, ces remèdes lui ont fait du bien. L'appétit est meilleur; le pouls à 100; la langue nette. La douleur de côté est bien diminuée. Tous les symptômes sont considérablement mitigés, et elle paraît s'acheminer à grands pas vers une guérison parfaite.

Le 4 septembre, depuis plusieurs semaines elle jouit de la santé la plus parfaite.

IVe OBSERV. *Phthisie pulmonaire guérie par la digitale.* — Le 22 août, je fus consulté par J. R., âgé de 23 ans; il eut un rhume depuis trois semaines, pour s'être mouillé et avoir gardé sur lui ses vêtemens humides. Il fut peu après saisi de frissons, de douleur de côté, de difficulté de respirer et de tous les symptômes d'une pneumonie; jusqu'à ce jour il n'avait consulté personne, mais avait pris imprudemment différens cordiaux échauffans que des voisins lui avaient recommandés. Il ne peut se coucher sur le côté sans risquer de suffoquer; sa respiration est extrêmement difficile, la toux continuelle et sans expectoration, excepté une écume bleuâtre. Le pouls est à 120. La prostration des forces est ex-

trême, la soif considérable et les frissons fréquens. Je lui fis abandonner tous ses cordiaux et lui prescrivis une diète lactée, des œufs, etc. Je lui fis prendre 4 grains de digitale quatre fois le jour, les trochisques mentionnés plus haut, et lui fis appliquer un vésicatoire sur la poitrine.

Le 25 août, le vésicatoire a fait un bon effet. La dyspnée est moindre et l'expectoration est plus aisée. Il n'éprouve plus de soif et a bon appétit. Cependant le phénomène le plus remarquable, c'est la diminution étonnante de l'action vasculaire. Le pouls est réduit de 120 à 74, le malade avance vers la convalescence. Il éprouve une sensation singulière, qui commence par une faiblesse et se termine par une tendance au sommeil. Comme la toux fut encore incommode, je lui prescrivis une mixture composée d'*oxymel scillit.*, *syr. alth.*, *tinct. opii camphorat. et vin. ipeca.* Il continua à prendre la digitale.

Le 6 septembre. Le malade est guéri, la seule incommodité qui lui reste est une légère affection de la tête qui lui prend à certaines heures du jour; dans l'opinion que c'est une céphalalgie nerveuse, je lui ai fait prendre le quinquina.

Réflexions de Mac-Lean (médecin à Sudbury), *sur l'usage de la digitale contre la phthisie, la pleurésie*, etc., *et sur ses effets primitifs et son mode d'administration* (1).

Mon expérience depuis plus de vingt ans ne me permet pas de parler de la digitale, avec l'enthousiasme de certains médecins; mais il est certain que cette plante est un excellent remède contre la phthisie, et quoique je sois certain que d'autres après moi trouveront que c'est le remède le plus efficace que l'on connaisse contre cette maladie, je dois dire aussi que sa puissance est limitée, même au commencement.

Je m'encourageai à le donner dans la phthisie, ayant vu ses bons effets dans la toux chronique, la dyspnée, les douleurs et le resserrement de la poitrine, qui accompagnent souvent l'hydrothorax, et qui restent quelquefois après que le fluide séreux est évacué. Je l'ai donnée dans les cas les mieux marqués et lorsque je n'étais influencé par aucune théorie; aussi n'ai-je négligé aucune circonstance pour en assurer le succès. Je ne choisis point mes malades, mais je pris ceux qui se présentèrent dans

(1) Annales de littérature médicale étrangère, tom. 3; p, 587.

le cours ordinaire de ma pratique. Quelques-uns avaient une vraie phthisie, j'entends par là celle qui se développe dans des circonstances particulières de la constitution (circonstances qui sont bien décrites par divers auteurs), qui est héréditaire et associée à une diathèse scrophuleuse, qui se manifeste entre trente et soixante ans, mais plus souvent au dessous de l'âge de vingt ans, et qui emporte des familles entières, surtout les femmes, non moins intéressantes par la sensibilitéde leur ame que par leur beauté et leurs perfections : ce sont là les phthisies dont on ne saurait arrêter le cours fatal; d'autres de ces maladies devaient leur origine à un catarrhe négligé ou maltraité. Enfin j'ai traité des affections pulmonaires de divers âges, et n'ayant en apparence rien de commun avec la consomption pulmonaire.

Le succès de la digitale, comme celui de tout autre remède, fut proportionné au temps de son administration. Les praticiens ont journellement des exemples de maladies qui ont tous les caractères de la phthisie sans qu'il y ait de tubercules; il y a une toux continuelle, quelquefois une expectoration copieuse d'une matière jaune, d'autres fois, la fièvre hectique avec une exacerbation le matin ou le soir, et quelquefois toutes les deux. Cette maladie est plus commune parmi les laboureurs que parmi les autres ouvriers, et provient de ce que ces hommes exécutant tous leurs travaux dans les champs ils y sont exposés à toutes les vicissitudes des saisons, et gagnent des rhumes violens ou des affections catarrhales; mais s'il n'y a point de prédisposition à la

phthisie, ces symptômes cèdent souvent à un traitement méthodique. C'est dans ce cas que la digitale est un excellent remède. La chlorose est dans le même cas : il y a une toux qui ordinairement est sèche, douleur de côté, frissons suivis de chaleur, soif intense et quelquefois des sueurs nocturnes. Beaucoup de malades qui avaient été déclarés phthisiques par des médecins famés, ont été guéris au moyen des martiaux, de la myrrhe, du kina et des sels neutres de temps à autre, avec un régime convenable. La vraie phthisie est cependant quelquefois produite par la chlorose et accompagnée des symptômes de cette maladie ; mais quoiqu'on puisse à peine se fier à la digitale, même dès le commencement, je fus cependant assez heureux pour sauver quelques malades d'une mort inévitable après que tous les remèdes eurent échoué. Deux de ces malades, M. Brewster de Melford, âgé de 32 ans, et mademoiselle L. Canham de Edwardston, âgée de 15 ans, furent traités dans le même temps par M. Edwards de Melford, et M. de Baxford, à qui je dois des remercimens pour avoir suivi avec l'exactitude la plus scrupuleuse le plan que j'avais tracé, et pour avoir tenu note de toutes les circonstances. La teinture de la digitale fut la préparation dont nous fîmes usage : M. Brewster en prit pendant plusieurs semaines, et mademoiselle Canham un peu moins long-temps. Quatre personnes de la famille du premier, et autant de celle de la demoiselle sont mortes de la phthisie.

Pendant quelque temps plusieurs de mes malades avançaient d'un pas rapide vers la guérison, selon l'expression du docteur Beddoes, mais à la

longue, ce pas devint plus lent et enfin il ne fit plus de progrès, et après avoir resté stationnaire pendant un certain temps les mauvais symptômes reparaissaient graduellement comme ils avaient disparu, et la maladie terminait sa fatale carrière en dépit de tous mes efforts. Cependant chez quelques malades, lorsqu'au moyen de la digitale les symptômes de la phthisie étaient disparus, et qu'il ne restait que de la débilité, les toniques complétaient la cure.

J'administrai la digitale à deux sœurs, l'une âgée de 17 ans, et l'autre de 15. Elles avaient toutes deux une phthisie confirmée qui paraissait plus favorable que celle où j'avais déjà réussi, elle échoua chez toutes les deux. Je la donnai d'abord en poudre puis en teinture, à toutes les deux soit combinée, soit seule, prise graduellement en augmentant autant que la constitution pouvait les supporter; et quelquefois brusquement et à fortes doses. Plusieurs fois j'en fis discontinuer l'usage, quelquefois graduellement, d'autres fois tout d'un coup, puis j'y revenais encore, mais le tout fut en vain. L'aînée fut plusieurs nuits sans pouvoir dormir si elle ne prenait une dose de 30 gouttes de la teinture le soir; cela lui procura de bonnes nuits pendant un certain temps, mais enfin elle cessa d'en ressentir du soulagement, à présent elle succombe à la maladie; l'état de sa sœur est très précaire, et on a abandonné tous les remèdes comme inutiles. Chez l'une la maladie a été arrêtée plus d'une fois, mais maintenant tous les moyens échouent; il y a quelques années qu'elles ont perdu leur sœur aînée par

la même maladie, après que ses progrès eurent été arrêtés pendant trois étés successifs.

M. Harrold de Nayland, qui est un praticien de mérite et dont la véracité ne saurait être mise en doute, désira aussi de mettre la digitale à l'épreuve; comme moi il était intéressé à ses succès. Il a vu ces malades pendant mon absence, et ainsi on peut dire que rien ne fut épargné pour rendre l'épreuve complète.

Après tout, la digitale est un remède précieux dans la phthisie; elle guérit souvent, lorsque les remèdes les plus vantés échouent. Lorsque seule elle est insuffisante pour guérir la maladie, c'est au moins un excellent auxiliaire des autres remèdes. J'ai toujours vu qu'elle mitigeait ou calmait les douleurs du malade, et lorsqu'elle a échoué, elle a évidemment prolongé la vie et adouci les approches du trépas.

Je crois que c'est là tout ce que ce remède est capable de faire; mais cela est déjà beaucoup. Ceux qui s'attendent qu'elle va faire des miracles, ou qui croient qu'elle doit généralement guérir toutes les phthisies, se trompent. Je suis fâché qu'il me soit impossible maintenant de faire une estimation exacte des cas heureux et de ceux qui furent malheureux, parce que je vois qu'il est déjà résulté un grand mal de ce que cette plante ne répond pas aux grandes espérances qu'on en avait conçues.

Un médecin éminent et d'une pratique fort étendue en ce pays essaya la digitale, à la recommandation du docteur Drake. Il en fit usage chez trois phthisiques, et il m'assura avoir fait l'essai avec

toute l'attention possible, mais ayant échoué dans ces trois cas, on ne pourrait plus lui persuader d'en faire usage une seconde fois. Chez un de ces malades la phthisie fut mitigée pendant plusieurs mois par le changement d'air et un régime convenable, sous la direction d'un médecin de cette ville, qui en même temps condamna assez fortement l'usage de la digitale, et qui déclara que la maladie n'était pas phthisique; mais la dame qui en était atteinte, est morte depuis peu, victime des symptômes de phthisie les mieux marqués qu'on ait jamais vus. D'autres médecins commencent à perdre de leur confiance en ce remède, à cause de quelques fins semblables, tandis que, si on n'avait donné la digitale que pour ce qu'elle vaut et pour ce qu'elle peut opérer, il n'en serait pas ainsi. La digitale est extrêmement bienfaisante dans les affections asthmatiques, les rhumes de toute espèce, la dyspnée et autres affections chroniques de la poitrine et des poumons. Il paraît qu'elle sera utile dans la coqueluche, et cela vaut bien la peine qu'on en fasse l'essai; quant à moi, je n'en ai pas encore eu l'occasion.

Dans un cas très violent de pleurésie, où la saignée fut jugée dangereuse, la digitale eut un effet merveilleux. Le malade était un jeune homme de 18 ans; sa respiration allait d'une vitesse et avec une difficulté telle que je n'en avais jamais vu de semblable; on voyait à sa contenance qu'il souffrait considérablement, le pouls était à 112, et faible, et il y avait grande prostration des forces. Le danger paraissait imminent, et supposant que le malade pût échapper à cette violente attaque, la phthisie était à

craindre. En peu de jours le pouls était à 48 et de là il resta à 56. Le chirurgien, qui voyait le malade avec moi, ne compta une fois que 46 pulsations dans une minute; ce fut la seule fois que j'eus occasion d'observer qu'une réduction aussi considérable du pouls se fût effectuée, sans affecter ni l'estomac ni la tête.

M. Harrold m'a informé qu'il a guéri promptement, au moyen de la digitale, un garçon de neuf ans, qui avait une toux convulsive violente, que tous les autres remèdes n'avaient pu vaincre. Ce remède me promet encore d'avoir un succès permanent dans un cas d'épilepsie bien marqué. Tweed, âgé de 14 ans, avait été sujet à de fréquentes attaques d'épilepsie depuis son enfance. Les plus longs intervalles n'étaient que de trois jours. On avait essayé en vain tous les remèdes prescrits, soit par des médecins, soit par des charlatans. Je lui fis donner la digitale en substance dans des pilules faites avec la confection aromatique. Son père, qui est un excellent chirurgien à Rocking, surveilla lui-même l'administration du remède. La première semaine, après avoir commencé à prendre la digitale, il n'eut que trois accès et le dernier eut lieu le 12 décembre. Depuis ce temps il n'est plus retombé, et de languissant et faible qu'il était, ayant la figure enflée, les forces minées et l'appétit mauvais, sa santé est revenue, il est vif, enjoué et actif. Il prit la digitale, plus ou moins, pendant cinq mois. Je l'ai essayée depuis dans un autre cas pendant plus d'un mois, mais j'ai été obligé de discontinuer, ayant épuisé tout ce que j'avais de teinture. Le remède avait allongé les intervalles d'une semaine à quinze jours,

mais les accès étaient plus violens. Je n'avais pas de grandes espérances dans ce cas ; mais la digitale mérite d'autres épreuves contre l'épilepsie. Le pouls était très lent, n'étant qu'à 67, avant de donner la digitale, et il est remarquable que le remède l'accéléra. Le malade n'en prit jamais plus de 50 gouttes, trois fois par jour, quoiqu'il fût fort et actif.

Effets les plus remarquables de la digitale.

Il est nécessaire pour ceux qui n'ont point d'expérience dans l'usage de la digitale, qu'ils aient un signe pour les guider dans son emploi, et pour qu'ils puissent connaître jusqu'où ils peuvent hasarder de la donner avec sécurité. Les effets les plus ordinaires que l'on observe des doses entières, sont les vertiges, la douleur ou la pesanteur au fond des orbites, la vue se trouble comme si un nuage était placé devant les yeux, ou comme si on voyait des corps noirs voltiger en l'air ; il y a des nausées fort incommodes et des vomissemens, le pouls est lent et extrêmement irrégulier. Quelquefois il bat d'une manière lente, uniforme et régulière, et devient plus plein qu'auparavant; mais le plus ordinairement, après avoir été lent pendant quelques pulsations, il bat rapidement, puis il reprend sa marche, et le doigt perd de temps à autre une pulsation entière. Lorsqu'il est lent, il s'accélère au moindre exercice corporel. Je n'ai jamais pu le réduire au dessous de 50 dans la phthisie, sans que l'estomac ou la tête n'en fussent affectés; de sorte que ceux qui croient pouvoir réduire le pouls plus bas, sans éprouver ces

effets, pourraient bien être dans l'erreur. Dans l'hydropisie, où l'excitabilité n'est pas si grande, on peut le faire plus aisément. Il y a des estomacs qui en sont facilement affectés, tandis que d'autres en supportent de grandes doses sans inconvénient. Vingt gouttes de teinture produisent quelquefois des nausées subites mais temporaires, avant que la constitution ait rien ressenti de ses effets. Quelquefois il y a grande propension au sommeil, et après avoir passé plusieurs nuits sans dormir, le malade dort profondément. Les opérations intellectuelles sont dérangées, et il devient incapable d'aucune contention d'esprit, mais l'effet le plus frappant de ce remède, c'est une faiblesse de l'estomac, comme si la vie allait le quitter ; (ce sont ordinairement les expressions des malades), et cette sensation diffère de toute autre. Cette circonstance attira mon attention plus qu'aucune autre, parce que tous mes malades s'en sont plaints et presque tous dans les mêmes termes. Lorsque cela a lieu dans un degré assez fort, avec des dispositions aux évanouissemens, une langueur extrême et des sueurs visqueuses et froides, la digitale a été portée trop loin, et il faut la discontinuer incontinent. L'urine, après avoir été colorée et avoir déposé un sédiment épais, reprend quelquefois sa couleur naturelle et sa quantité augmente; d'autres fois il ne se fait pas de changement sensible.

Je commence ordinairement par en donner 10 ou 15 gouttes trois fois par jour, augmentant de 2 gouttes tous les deux jours, jusqu'à ce que la constitution commence à s'en ressentir. Alors je m'arrête; puis je

diminue de la même manière graduée, ou j'augmente selon les effets ; par ce moyen, on peut en toute sûreté tenir un malade sous l'influence du remède pendant un temps considérable.

Lorsque la chaleur et la soif sont intenses et que les joues sont rouges, je la fais prendre dans une mixture saline, et lorsque ces symptômes et ceux de la phthisie sont disparus, et qu'il ne reste que de la faiblesse, les toniques finissent la cure. On est dans l'erreur si l'on croit qu'on doive lui joindre les stimulans.

Les nausées n'ont point lieu en même temps que ses effets salutaires. Le soulagement immédiat que l'on éprouve quelquefois après les vomissemens me porte à croire qu'ils contribuent au succès du remède, et comme on rend une assez grande quantité de bile et de matière visqueuse sans beaucoup d'effort, il me paraît qu'elle augmente la sécrétion des canaux biliaires et pancréatiques. L'appétit, après avoir été mauvais, devient quelquefois très bon, et les malades peuvent manger assez abondamment dans les intervalles des vomissemens. Je n'ai jamais observé que dans la phthisie les intestins en fussent affectés violemment comme ils le sont dans l'hydrocèle; mais ils restent relâchés. Je n'ai pas encore vu que la digitale ait produit ni salivation ni goût douceâtre dans la bouche, mais cela peut venir de ce que mon expérience est encore limitée dans la phthisie.

En réponse aux épithètes de dangereux et de délétère qu'on prodigue continuellement à ce remède, je crois qu'il est de mon devoir d'observer, que ja-

mais, à ma connaissance, son usage n'a été suivi d'accidens. Je l'ai prescrit dans plus de deux cents cas et n'ai jamais observé qu'il occasionât aucun symptôme alarmant, excepté dans deux cas, où par négligence on augmenta la dose tandis que le système en ressentait les effets, et je puis assurer avec connaissance de cause que tous les accidens sérieux qui ont eu ou qui pourraient avoir lieu par son usage, sont ou ont été dus au peu d'attention que l'on a fait à ses effets délétères. Les médicamens les plus précieux ou même les plus salutaires, sont souvent nuisibles lorsqu'on en use à l'excès. Il n'est pas juste de raisonner sur l'usage d'aucun remède par l'abus qu'on en fait. L'opium, le tartrate de potasse antimonié, les préparations actives de mercure, et beaucoup d'autres remèdes efficaces sont des poisons destructeurs si on les administre en trop grandes quantités.

Manière de préparer et de prescrire la digitale.

Il est de la plus grande importance d'avoir une préparation uniforme, qui puisse posséder toutes les vertus de la plante sans les altérer, en aucun temps, et de pouvoir se la procurer en toutes saisons; car alors les praticiens feront leurs expériences sur un seul et même remède, ce qui ne se fait pas maintenant. L'infusion ou la décoction des feuilles fraîches sont préférées par le docteur Fowler, mais comme il y a des cantons où on ne peut pas se procurer la plante, et que dans l'hiver on ne peut en avoir que très peu, et qu'alors ses vertus sont probable-

ment plus faibles, cette préparation est inadmissible par cette raison.

J'avais toujours fait usage de la poudre en substance, ou de l'infusion de feuilles sèches dans la phthisie comme je l'avais fait dans l'hydropisie, jusqu'au moment où j'appris que le docteur Drake attribuait ses succès à la teinture; depuis lors j'en ai fait usage différentes fois, et aujourd'hui je lui donne la préférence, non pas que je croie qu'elle possède plus de vertus que les autres préparations, mais parce qu'on peut en régler les doses avec plus de précision et qu'elle conserve ses propriétés beaucoup plus long-temps, et peut-être même pendant des années. Je m'imaginais d'abord qu'elle agissait plutôt sur le cœur sans affecter l'estomac ou la tête, mais aujourd'hui je suis convaincu que cela n'est pas ainsi. Dans l'hydropisie les autres préparations méritent certainement la préférence parce qu'elles agissent plus directement sur le système absorbant, au moins pour l'absorption des fluides séreux.

Ayant échoué tant de fois à cause des qualités du remède lorsque je commençai à en faire usage, j'ai cultivé cette plante depuis plusieurs années dans mon jardin, et par là j'ai tout lieu de croire que ses vertus en sont augmentées, au moins n'en sont-elles point diminuées. Les feuilles ont une teinte plus verte, sont plus épaisses, plus tendres et plus succulentes que celles qui croissent naturellement : celles-ci sont souvent entourées de mauvaises herbes et d'autres plantes qui les privent d'air, de lumière et de nourriture par les racines, et cela l'empêche de parvenir à sa perfection. Lorsque la tige devient

grosse, forte et longue, avec des feuilles grandes, épaisses et bien vertes, la plante est dans toute sa vigueur. Je commence à cueillir les feuilles lorsque les fleurs sont épanouies et je fais ensuite une seconde récolte de feuilles plus petites, mais le temps de les recueillir est indifférent, pourvu qu'elles paraissent saines et vertes. Il faut les faire sécher lentement à l'ombre ou tout d'un coup au soleil ou près du feu, mais il faut les exposer alternativement au soleil et à l'ombre, autrement elles perdraient leur couleur et leurs vertus. On passera une ficelle dans les tiges, et on les suspendra ainsi à l'ombre et dans un courant d'air sec; lorsqu'elles sont suffisamment sèches, je les mets dans des sacs de papier gris, et les conserve aux environs du feu de la cuisine : de cette manière elles gardent leurs propriétés actives intactes pendant long-temps; mais je ne les conserve jamais plus d'une année. Lorsque je veux m'en servir, je n'en fais pulvériser que ce qui m'est nécessaire, pour le besoin du moment, parce que la poudre exposée trop long-temps à l'air devient inerte. J'insiste particulièrement sur ces précautions parce que peu de végétaux demandent plus de soins pour les préparer, et parce que je sais que le remède a souvent échoué faute de ces attentions, et c'est ce qui a empêché jusqu'ici que son usage ne devînt plus général. J'avais déjà abandonné cette plante mal préparée comme inutile; mais aujourd'ui je n'hésite pas à dire que c'est un des articles les plus précieux de la matière médicale.

Un grain de la poudre préparée comme il vient d'être dit, les fibres en étant séparées avec soin,

forme une dose moyennne pour un adulte, qui commence à prendre le remède, et si on la prend matin et soir dans la confection aromatique, elle peut évacuer l'eau d'une anasarque générale au bout de quarante-huit heures; cependant on peut commencer par un grain et demi deux fois par jour, augmentant la dose d'un demi-grain tous les deux jours jusqu'à ce que les effets en soient sensibles. Les feuilles étant sèches doivent être vertes et avoir l'odeur du foin nouveau.

J'ai essayé différentes proportions de feuilles dans un menstrue alcoolique pour en obtenir la teinture. Celles que recommande le docteur Darwin, causent une perte considérable des feuilles et de la teinture; car sans exprimer fortement, il doit s'en perdre beaucoup. J'ai trouvé qu'on ne peut aller au delà de 30 gouttes trois fois par jour avec la teinture faite selon la formule suivante :

℞. Folior. digit. purpur. recent. exsiccat. unc. j. Sp. vin. ten. unc. viij. M. digere leni calore per dies septem. dein cola.

Ou la suivante, que je préfère parce qu'on emploie la plante dans son état de perfection :

℞. Fol. digit. purpur. recent. unc. iv. Sp. vin. rect. unc. v. M. digere dies septem leni calore, dein cola.

Cette teinture doit être d'un beau vert. J'ai trouvé que par la dessiccation les feuilles perdent des trois quarts aux quatre cinquièmes de leur poids; car elles varient baucoup dans le degré d'humidité qu'elles contiennent. De sorte que dans la formule ci-dessus je compte qu'il y a trois onces d'eau dans les feuilles sur cinq d'alcool pur, ce qui fait une plus

grande proportion de ce dernier que dans la première formule, et à peu près la même, quant aux feuilles; pour faire une infusion il faut prendre deux dragmes de feuilles sèches sur huit onces d'eau bouillante; on les laisse refroidir dans un vaisseau clos, et cela fait une très forte infusion.

Observations de Ferriar (1) — *Digitale contre les hémorrhagies, la phthisie, l'asthme, les toux anciennes, les hydropisies, les dartres.*

Le docteur Ferriar commença ses essais sur la digitale, par son emploi contre les hémorrhagies actives. La première occasion qu'il eut d'en éprouver les effets, fut dans un saignement de nez excessif. Le malade en fut attaqué subitement par un temps fort chaud, après avoir commis de grands excès de boisson; il avait perdu une grande quantité de sang avant que le docteur Ferriar arrivât. On avait saigné le malade au bras, et on avait introduit des styptiques dans les narines. Le pouls était devenu dur, mais il n'était pas fort; l'auteur crut qu'il n'était pas prudent d'évacuer davantage. Il lui prescrivit un grain de digitale, avec un demi-grain d'opium; et comme l'hémorrhagie

(1) An essay on the medical properties of the digitalis purpurea. Voyez Annales de littérature médicale étrangère, tom. 8, p 525.

était devenue très alarmante par sa profusion et la débilité qu'elle occasionait, il prescrivit de réitérer la dose au bout de deux heures, au cas que l'hémorrhagie n'eût pas cessé. Il revit son malade peu après qu'il eut pris sa deuxième dose ; le pouls alors était mou, et considérablement ralenti. L'hémorrhagie avait cessé et ne revint plus par la suite.

L'auteur fut consulté par une femme mariée, âgée de 30 ans, qui depuis plusieurs années était sujette à une ménorrhagie presque continuelle; l'état de faiblesse et d'irritabilité, causé par la perte de sang, avait donné naissance à une suite de symptômes hystériques. Le docteur Ferriar lui fit prendre un demi-grain de digitale et autant d'opium, tous les soirs en se couchant, et pendant le jour il lui prescrivit la teinture d'opium et de castoreum toutes les quatre heures. Le pouls, qui avait été très fréquent, devint alors mou, plein et beaucoup plus fort, et en moins d'une quinzaine, elle fut entièrement exempte de la ménorrhagie qui l'avait fatiguée pendant si long-temps. L'auteur a complètement réussi dans différens cas de ménorrhagies, dépendantes d'une augmentation d'action des vaisseaux sanguins, au moyen de la digitale donnée à la dose d'un demi-grain le soir; mais dans certains cas, il fut obligé de répéter la dose dans la journée aussi souvent que l'estomac de la malade pouvait la supporter.

La dose de digitale, dit l'auteur, ne peut point être réglée par une dénomination numérique; la bonne dose, c'est la quantité qui produit l'effet

désiré. Un demi-grain peut suffire à un malade, tandis qu'il en faut six ou huit à un autre, et non seulement on peut donner cette quantité sans inconvénient, mais quelquefois sans produire d'effets sensibles. Ainsi il faut commencer par les plus petites doses, et les augmenter avec la plus scrupuleuse attention. Le docteur Ferriar emploie ordinairement les feuilles sèches pulvérisées, en substance, parce qu'il pense que cette préparation est susceptible de différer en force, et il donne cette poudre dans tous les cas, à la dose d'un demi-grain, sans autre précaution que celle d'y joindre une égale quantité d'opium, pour empêcher les nausées. Souvent il l'a prescrite à la dose d'un demi-grain, toutes les quatre ou six heures, selon l'exigence du cas, dans les hémorrhagies actives, lors même qu'il ne connaît pas les habitudes de ses malades.

Ce mode de donner la digitale, lui a toujours réussi à ralentir le pouls, et presque toujours, dit-il, à guérir la maladie. Jamais il n'a vu cette pratique être suivie d'inconvéniens, les nausées légères n'étant point une circonstance défavorable au malade. Il observe, néanmoins, que son pouls doit être examiné d'heure en heure, et qu'à sa première tendance à se relâcher, ou à la moindre indication de nausées, il faut suspendre l'usage du remède. Dans ces cas, dit-il, la pratique est extrêmement délicate. Si l'on administre la digitale comme elle doit l'être, on peut en quelques heures arrêter les progrès d'une maladie alarmante et quelquefois même mortelle. Mais si l'on donne ce remède sans discernement, il peut devenir fatal.

Les praticiens savent bien que quoique, la saignée produise un effet très puissant sur la circulation, elle est très peu propre à diminuer la vélocité du sang pendant un temps considérable, à moins qu'elle ne soit portée à un excès dangereux. Mais l'auteur affirme que la digitale nous fournit les moyens de régler le pouls à volonté, et de faire continuer un certain degré de vélocité aussi longtemps qu'on le souhaite. Il conclut en conséquence, que quoique la saignée puisse encore être nécessaire dans le premier moment, on peut cependant se dispenser de la répéter, et qu'ainsi l'esprit du praticien peut être en repos sur cette question délicate.

Il parle aussi d'une difficulté qui lui est survenue dans la théorie de l'action de la digitale. Tandis qu'elle diminue la fréquence du pouls, elle augmente la sécrétion par les reins. Il croit que ces deux opérations, qui souvent sont combinées d'une manière remarquable, sont des effets contraires. Mais cependant ce double effet de la digitale est extrêmement avantageux dans la pratique, quoique la théorie en soit embarrassée ; dans les hémorrhagies, il ajoute un moyen d'évacuations naturelles, qui est suffisant pour faire cesser la pléthore, sans affaiblir directement le système.

Cette circonstance néanmoins exclut l'usage de ce remède dans les diabètes, quoique alors il se fasse une augmentation d'action locale.

S'étant bien convaincu de l'efficacité de la digitale dans les hémorrhagies par augmentation d'action, l'auteur voulut en faire l'essai dans la phthisie pulmonaire au premier degré; mais il ne commença

ces expériences qu'avec une idée bien différente de ses vertus. Dans l'hémorrhagie, la réduction de la vélocité du pouls constituait la guérison de la maladie; dans la phthisie, il faut combattre un état pathologique, dont on ne connaît la nature que par des raisonnemens douteux; il y a même des circonstances qui paraissent être hors du domaine de la médecine. Cependant en ralentissant le pouls, il espérait de diminuer une des causes de l'irritation des poumons. Il espérait encore de gagner quelque avantage de l'effet diurétique de la digitale, en faisant disparaître l'épanchement, soit dans les bronches, soit dans le tissu cellulaire des poumons, soit dans la plèvre. Enfin il est de l'avis de *Baglivi*, qui dit : *In morbis pectoris semper ducendum esse ad vias urinæ.*

Le premier malade attaqué de maladie pectorale, chez qui le docteur Ferriar essaya la digitale, était un jeune homme qui avait eu souvent des rhumes d'hiver, et qui était alors attaqué d'un catarrhe très grave, avec sueurs nocturnes et expectoration abondante d'une nature *suspecte.* Ce malade avait la contenance d'un phthisique et son pouls était petit et accéléré, comme il l'est ordinairement dans ces sortes de maladies. Il commença par prendre un demi-grain de digitale le soir, et la dose fut augmentée graduellement de deux à trois grains par jour. Ce traitement fit disparaître complètement les symptômes, même pendant l'hiver, et il se trouva bien portant pendant un temps considérable. Cependant l'auteur croit qu'il fut par la suite victime de la maladie.

Le docteur Ferriar traita encore plusieurs cas d'une nature semblable, et de la même manière, et en *obtint au moins un succès temporaire*; mais il dit que dans la plupart des cas, *il échoua*. Pendant un certain temps le remède semblait retarder les progrès de la maladie, mais les symptômes se déclaraient enfin, et paraissaient avoir acquis plus d'activité pour être restés dans l'inaction.

Cependant la digitale est utile lors même qu'elle ne guérit pas la maladie. C'est ainsi que l'auteur l'a donnée dans un cas de phthisie à la suite d'une hémoptysie copieuse; le remède ralentit le pouls, soulagea la toux, et inspira un espoir de guérison au malade. On en continua l'usage pendant près de deux mois, et quoiqu'il succombât, à la longue, à la maladie, l'auteur croit cependant qu'il souffrit peu en comparaison des autres phthisiques et même beaucoup moins que lorsqu'il était au commencement de la maladie.

Le docteur Ferriar a rarement jugé nécessaire de donner de grandes doses de digitale dans ce mode de traitement. Il dit que trois ou quatre grains par jour ralentissent suffisamment le pouls pour remplir toutes les indications utiles, puisqu'ils le réduisent à 76 pulsations par minute. Nous sommes forcés d'avouer que sous ce rapport notre expérience diffère un peu de celle du docteur Ferriar (C'est le rédacteur des *Annales de littérature médicale étrangère* qui parle). Dans beaucoup de cas de phthisie, la digitale ne ralentit point le pouls, quoiqu'on la donnât à la dose de trois, quatre et même de six grains par

jour, et cependant cette quantité causait non seulement des nausées, mais même des vomissemens; tandis qu'une plus petite quantité de la même digitale avait, chez certains malades, une influence considérable sur le ralentissement du pouls. Il nous paraît donc que dans certaines phthisies, la cause de l'accélération du pouls agit avec une telle énergie que la digitale est incapable de la surmonter. Cependant si elle ne produit même qu'un allégement aux souffrances, nous devons encore la regarder comme un remède précieux, et d'après plusieurs observations que cite l'auteur, nous devons en attendre des avantages beaucoup plus grands. En voici une preuve frappante.

Un jeune homme d'environ 17 ans s'exposa à l'action du froid peu après avoir éprouvé une attaque assez grave de pneumonie. Il résulta de cette imprudence qu'il fut atteint de toux, de douleur au côté, d'expectoration écumeuse, de dyspnée, d'anasarque aux deux jambes et de bouffisure du visage. Le pouls était très fréquent : en général il allait de 110 à 120, et était extrêmement dur : l'urine était peu abondante. On lui avait appliqué des vésicatoires, donné des remèdes mucilagineux et des opiacés; mais il n'en reçut aucun soulagement. L'auteur, ainsi qu'un autre praticien, furent d'avis qu'il se formait des tubercules dans les poumons, et ils convinrent de donner la digitale, afin d'arrêter les progrès de la maladie, et (s'il était possible) de mettre le malade en état d'éprouver les effets d'un voyage et du changement d'air. Le remède lui fut donné en petites doses, mais pen-

dant un certain temps il n'eut point d'effet sensible. Le pouls resta accéleré; il survint des sueurs nocturnes; la toux augmenta; le malade ressentit des douleurs dans la région hypogastrique, ce que l'auteur considère comme un signe caractéristique de la phthisie; et enfin le malade devint incapable de se coucher. Dans cet état extrême on se détermina à augmenter la dose de digitale jusqu'au point où l'estomac pourrait la supporter; et l'on en donna jusqu'à deux grains et demi par jour; alors l'effet sur le pouls eut lieu; il tomba à 86, et resta à ce nombre jusqu'à ce que l'apparition des nausées forçât à cesser le remède pendant quelques jours. Peu après, le pouls redevint accéléré, mais avec un peu de persévérance dans l'emploi du remède, celui-ci devint diurétique et au bout de peu de temps les symptômes les plus urgens disparurent. Le malade pouvait bien dormir dans une position horizontale, l'anasarque se dissipa, et la toux ainsi que l'expectoration diminuèrent beaucoup. En continuant l'usage du remède pendant environ trois mois, sa santé était revenue au point qu'il pouvait prendre de l'exercice sans inconvénient, et le pouls resta dans l'état naturel.

Au moment où l'auteur écrivait cette observation, il restait encore un léger degré de dyspnée, et il craignait une rechute aux approches du froid. Mais supposons même que cela ait eu lieu, cette observation n'en est pas moins un exemple remarquable de la puissance de la digitale.

Peu de temps après, l'auteur fut consulté par une femme d'environ 40 ans qui avait tous les

symptômes d'une phthisie confirmée. Elle avait une toux sèche et profonde, l'expectoration paraissait purulente, elle avait des sueurs nocturnes, des bouffées de chaleur au visage et le pouls très accéléré. Depuis plusieurs mois elle s'était sentie indisposée et gardait le lit depuis quelques semaines. Le docteur Ferriar prescrivit la digitale au point d'affecter le pouls; mais il n'espérait pas, dit-il, d'en voir résulter aucun soulagement. Cependant quelques semaines après il apprit, avec étonnement, qu'elle s'était rétablie au point de pouvoir vaquer aux soins de son ménage.

Dans un troisième cas de phthisie qui paraissait particulièrement propre à l'essai de la digitale, parce que l'irritabilité était le symptôme prédominant, et que depuis long-temps la toux était accompagnée de peu d'expectoration, le pouls fut réduit de 120 à 76, avec un grand allégement des symptômes. Cependant la maladie suivit son cours et devint fatale, quoique la digitale eût toujours le pouvoir de pallier les symptômes. Dans ce cas, l'action du remède sur le pouls fut portée aussi loin que la prudence le permettait : on n'en suspendit l'usage que lorsque le pouls montrait des dispositions à devenir intermittent, et qu'il y avait des nausées. Mais l'auteur fut bientôt convaincu que dans ce cas l'action morbifique ne pouvait pas être arrêtée par la puissance sédative que la digitale exerçait sur le système de la circulation.

L'auteur dit qu'il aurait pu ajouter une longue liste de cas semblables au dernier, mais sans entrer dans ce détail, il croit qu'il suffit de donner

le résultat de son expérience en peu de mots. Il est convaincu qu'il ne faut pas beaucoup espérer la guérison radicale du malade, même lorsque le pouls est ralenti et que les symptômes sont évidemment mitigés par l'action du remède. Plusieurs cas malheureux lui ont appris à ne pas se laisser séduire par un ou deux succès, et ce serait tromper le public que de ne lui donner que des exemples de succès dans la pratique. Il croit que la digitale bien administrée au commencement de la phthisie peut suspendre l'action morbifique des poumons au moyen de laquelle les tubercules se forment; que par son usage continué après l'hémoptysie, il est possible qu'elle procure la cicatrisatio des vaisseaux rompus, et empêche ainsi la formation des ulcères; et il est même disposé à espérer que sa puissance pour calmer l'irritation, peut aller jusqu'à guérir les ulcérations des poumons dans le dernier degré de la phthisie. Mais quoiqu'un remède duquel on puisse attendre de tels effets doive être d'un prix inestimable, il croit cependant qu'il peut guérir fort peu de phthisies bien confirmées; car, observe-t-il, les lésions considérables que l'on aperçoit généralement à la dissection des poumons des phthisiques, et la conformation extraordinaire des parties lésées, demanderaient pour leur guérison un effet de la puissance créatrice de l'animal vivant.

L'auteur a trouvé la digitale, jointe à l'opium, extrêmement utile dans l'asthme spasmodique. En tenant constamment le malade sous l'influence du remède, au moyen d'un demi-grain de chaque

toutes les quatre ou cinq heures, il a vu les symptômes de la maladie disparaître pour toujours.

Dans les toux anciennes, surtout celles qui sont accompagnées de bouffisures du visage, ou d'anasarque des extrémités inférieures, il a trouvé que la digitale était très avantageuse, ou au moins procurait beaucoup plus de soulagement qu'aucun autre remède qu'il ait employé.

Quoique l'auteur considère l'effet diurétique de la digitale comme plus incertain que celui de quelques autres remèdes, cependant il observe qu'il ne faut pas la négliger dans l'hydropisie. Il y a des constitutions sur lesquelles elle exerce une action puissante et immédiate en augmentant le flux des urines, et ses succès sont tellement rapides qu'ils étonnent et les malades et les assistans. Mais il est persuadé que si le remède, étant donné au point d'affecter le pouls, n'agit pas de suite comme diurétique, c'est perdre du temps que de persévérer dans son usage. Cependant lorsqu'il n'a pu produire un effet considérable par la digitale seule, il a essayé de l'accélérer en le combinant avec d'autres diurétiques, et il a trouvé qu'il était très efficace, en lui associant le muriate de mercure doux et la poudre de Dower.

D'après ce qui a été dit de la vertu sédative de la digitale, elle pourait être, dit-il, très utile dans les inflammations actives, surtout dans la pleurésie et la péripneumonie, après qu'on aurait pratiqué la saignée autant que les forces du malade pourraient le permettre.

Quoique l'auteur soit bien convaincu du mal

qui peut résulter des inductions trop précipitées dans la pratique de la médecine, il croit cependant que, d'après l'expérience qu'il a déjà eue des effets de la digitale, on peut tirer les conclusions suivantes:

I. La digitale est un remède direct dans les hémorrhagies actives, par la vertu qu'elle a de retarder la circulation.

II. L'action diurétique de la digitale, quoique indépendante de sa vertu sédative, peut quelquefois avoir lieu avec elle, et peut même y coopérer par son effet sur le système, comme évacuant.

III. Dans la phthisie pulmonaire causée par une hémoptysie ou des tubercules, on peut obtenir beaucoup de soulagement de l'usage de la digitale, et on peut même en espérer la guérison dans des circonstances où la maladie est déjà désespérée.

IV. Dans l'anasarque du tissu cellulaire des poumons, ou lorsqu'un épanchement ou une exsudation inflammatoire a déjà eu lieu, la digitale promet d'être un remède fort utile.

V. Lorsqu'il s'agit de diminuer l'irritabilité, la digitale est très utile dans la toux chronique, dans l'asthme spasmodique et la palpitation du cœur, qui ne dépendent pas de la simple débilité.

VI. Les effets hydragogues et diurétiques de la digitale sont suffisans pour engager à en faire l'essai dans presque tous les cas d'hydropisie, quoique ces effets ne soient pas toujours le résultat de son administration ; mais il paraît qu'elle opère beaucoup plus efficacement, lorsqu'on la combine avec d'autres hydragogues ou diurétiques.

VII. Lorsque la digitale doit être donnée plusieurs fois dans le cours de la journée, et surtout à de courts intervalles, comme dans les cas urgens, les médecin doit prendre les plus grandes précautions, pour prévenir les conséquences alarmantes et même fatales, qui pourraient survenir si on administrait sans attention ce remède puissant.

VIII. Dans les maladies inflammatoires simples, l'usage de la digitale peut sans doute prévenir la nécessité des saignées et des purgatifs répétés, et peut épargner au praticien beaucoup de l'embarras et des anxiétés, qu'on éprouve ordinairement dans le traitement de ces maladies.

Au traité de Ferriar, sur la digitale, se trouve joint un appendix contenant une note du docteur Percival sur les propriétés de ce médicament. Dans cette note le docteur Percival observe que les expériences du docteur Ferriar sur l'efficacité de la digitale, soit dans l'hydropisie, soit dans les maladies pulmonaires, s'accordent très bien avec les siennes; et il pense entièrement comme lui, que plusieurs auteurs en ont fait un éloge outré contre ces dernières maladies. Cependant il l'a trouvée très utile dans quelques affections des poumons. Il donne l'observation d'une dame qui avait été sujette pendant long-temps à de forts accès d'asthme, et qui prit la digitale combinée avec l'opium et les fleurs de benjoin, à la dose d'un grain de chaque par jour. L'usage de ce remède ne fut suivi d'aucun inconvénient, quoique, dans toute autre préparation, l'opium ait été dans le cas d'occasioner des oppressions de poitrine très alarmantes. En peu de

temps la toux se modéra; la dyspnée cessa, et le pouls perdit son mouvement fébrile, sans se ralentir ni s'affaiblir. Sa santé revint graduellement, mais au moment où le docteur Percivial écrivait, les pilules lui étaient devenues tellement nécessaires, que si elle les négligeait pendant deux nuits de suite, la toux ne manquait jamais de revenir avec violence.

Cet appendix contient en outre quelques réflexions sur l'emploi de la digitale dans les abcès lombaires par M. Simmons. Il rapporte aussi une observation où la digitale, quoique donnée en petites quantités, produisit des effets très alarmans; et nonobstant l'administration assidue des cordiaux et l'usage de l'opium, au deuxième jour de l'apparition des mauvais symptômes, le malade y succomba le cinquième.

M. Simmons fit l'ouverture du cadavre, et examina les viscères abdominaux avec une attention particulière, parce qu'il n'avait pas encore vu de rapport de dissection faite après que la digitale avait eu d'aussi mauvais effets. Il n'y trouva aucune apparence de lésion, l'estomac même paraissait être dans l'état naturel, excepté qu'une légère rougeur était irrégulièrement répandue à sa surface interne; mais elle était loin de celle qu'on observe dans les morts causées par une inflammation aiguë de ce viscère.

Le docteur Ferriar conclut cet essai en observant que depuis l'impression des premières feuilles, il a eu l'occasion de s'assurer de l'efficacité d'une infusion de digitale appliquée en forme de lotion, ce qui fait qu'il espère beaucoup de ce remède comme topique.

Une ulcération dartreuse très douloureuse du visage, que les topiques les plus doux irritaient, et qui ne pouvait supporter les préparations de plomb les plus faibles, fut soulagée immédiatement en y appliquant une simple infusion de digitale dans l'eau, et au bout de peu de jours elle fut réduite de moitié, et l'application de ce remède ne fut suivie d'aucun inconvénient.

Observations de Magennis (1). — *Digitale contre la phthisie.*

Pendant les deux dernières années qui ont terminé le dix-huitième siècle, l'attention publique se fixa avec beaucoup d'intérêt sur divers rapports contradictoires, concernant les effets de la digitale dans le traitement de la phthisie pulmonaire. De même que toute nouvelle et importante découverte, qui a été faite dans le but de guérir ou de soulager les maladies auxquelles les hommes sont sujets, la digitale a eu tour à tour des panégyristes et des détracteurs. Les partisans de cette plante en ont exalté les vertus sans pouvoir les garantir par une expérience générale et soutenue; d'un autre côté, ses ennemis lui ont refusé non seulement de n'avoir aucune action sur

(1) The Lond. med. and physical journal tom. 65. 180. p. 201.

la phthisie, mais encore ils l'ont condamnée comme un remède dangereux, qui devrait tout à la fois être exclu de la pratique médicale, et être rangé dans la classe des poisons végétaux les plus actifs.

Communément la vérité se trouve placée entre les deux extrêmes, et, dans aucun cas peut-être, cette règle générale ne saurait être mieux appliquée que dans la circonstance présente.

Tout médecin qui apprécie son état à sa juste valeur, qui s'intéresse au sort de l'humanité souffrante, en général, et à la conservation des malades qui lui sont spécialement confiés, doit apercevoir la nécessité qu'il y a d'examiner avec sang-froid et sans prévention, une découverte des résultats de laquelle peuvent dépendre le salut ou la perte de milliers de ses semblables; c'est d'après ces principes que j'ai agi, lorsque je me suis décidé à employer la digitale à fleur pourprée.

Vers la fin de l'année 1799, je fus chargé par mon gouvernement de traiter les prisonniers français, qui étaient à l'hôpital de *Norman-Cross.* Parmi ces prisonniers malades, il s'en trouva huit atteints de phthisie pulmonaire; ils étaient à l'hôpital depuis plus de sept mois : chez six d'entre eux la maladie était au dernier degré, et chez les deux autres, elle parcourait le second degré. Les six malades, chez lesquels la phthisie était le plus avancée, se trouvaient dans un état déplorable, et tout à fait désespéré; les voyant dans une aussi fâcheuse position, et ne connaissant d'ailleurs aucun remède qui pût être avantageux ni aux uns ni aux autres, je me déterminai à les mettre tous les huit à l'usage de

la digitale, donnée sous forme de teinture ; ils prirent ce remède pendant trois semaines, ayant eu soin d'en augmenter la dose successivement. Au bout de ce temps l'état des malades fut considérablement amélioré, et je commençais à espérer que mes recherches seraient couronnées de quelque succès, car déjà l'expectoration avait diminué à peu près de la moitié. La toux était moins fréquente ; les sueurs nocturnes avaient entièrement disparu, excepté dans un : chez tous, l'artère, qui auparavant battait cent dix fois par minute, ne donnait alors que 65 pulsations, et les douleurs qu'ils sentaient dans le thorax ou dans les parties environnantes de cet organe, étaient tout à fait calmées. Mais ce mieux ne fut pas de longue durée : le temps qui jusque là avait été doux, et par conséquent très favorable aux malades, devint tout à coup froid ; le vent du nord-ouest souffla avec beaucoup de force et se soutint ainsi pendant long-temps. Ce changement subit de l'atmosphère fit paraître la toux, augmenta l'expectoration et aggrava tous les autres symptômes : aussi sur ces huit malades, il en périt cinq ; deux furent entièrement rétablis, et le huitième fut très soulagé ; celui-ci ayant été envoyé en France, je n'ai pas eu occasion d'apprendre quel a été le résultat de la maladie. La vérité m'oblige d'avouer que les deux malades qui guérirent, étaient moins mal que les autres, quoique leur expectoration fût purulente.

D'après l'amendement extraordinaire qui survint chez ces malades au commencement de leur traitement, je fus fortement porté à croire que

si la température douce de l'atmosphère se fût encore soutenue pendant un mois, sur les cinq qui périrent, trois au moins, pour ne pas dire tous, eussent été probablement rendus à la santé.

Quelque temps après cette époque, je reçus l'ordre de mon gouvernement de me rendre à Plymouth, pour y être chargé du service de l'hôpital royal de la marine. Le nombre des malades que l'on envoya à cet hôpital pendant dix mois, et la mortalité que causa la phthisie parmi les marins, furent vraiment alarmans. Une grande partie de ceux qui étaient entrés pendant tout ce temps, étaient phthisiques et très communément au dernier degré.

Parmi les causes qui avaient contribué à rendre cette maladie fréquente, on peut regarder comme cause principale les devoirs rigoureux que la flotte du canal fut obligée de remplir pendant plusieurs mois, ne relâchant presque jamais dans aucun port, à moins qu'elle n'y fût forcée par le mauvais temps ou par le manque de provisions.

Sur ce nombre prodigieux de malades atteints de phthisie pulmonaire commençante ou confirmée, j'en choisis soixante et douze auxquels je fis prendre la digitale.

1re Observ. *Phthisie pulmonaire guérie par la digitale.*—Le premier qui fit usage de cette plante, fut le nommé William White, âgé d'environ 28 ans, attaché au service du vaisseau appelé le Gibraltar. Ce matelot atteint de phthisie pulmonaire au dernier degré, entra à l'hôpital le 12 août 1800. Il avait depuis plusieurs mois une toux continuelle et fatigante; une douleur aux deux côtés de la poi-

trine, et principalement au côté gauche; cette douleur, s'étendait jusqu'aux extrémités des cartilages des côtes : les crachats étaient abondans, d'une matière purulente, verte, extrêmement fétide et quelquefois mêlée de sang ; il y avait des exacerbations matin et soir ; le malade se plaignait particulièrement d'une douleur lancinante entre la septième et la huitième côte; la peau qui couvrait l'endroit où cette douleur se faisait sentir, avait perdu sa couleur naturelle; la respiration était laborieuse; le malade ne pouvait rester couché que sur le dos; le pouls donnait 108 pulsations par minute.

Quoique je regardasse ce malade comme devant périr sous peu, je le mis, le jour même de son entrée à l'hôpital, à l'usage de la teinture de digitale donnée à la dose de 7 gouttes chaque quatre heures, et étendue dans une mixture de blanc de baleine et de teinture d'opium; le troisième jour, à compter du moment qu'il fit usage du remède, il vomit environ une demi-pinte de matière de mauvaise qualité ; ce jour là la dose de la teinture avait été portée jusqu'à 40 gouttes. Les 16e, 17e, 18e jours, le remède fut augmenté de 10 gouttes par jour sans qu'il se présentât rien de particulier chez le malade : le 19e jour, la teinture donnée à la dose de 100 gouttes produisit de légères nausées : alors l'expectoration était très abondante et la toux forte. Je prescrivis quatre verres de vin à prendre chaque jour; le pouls était descendu à 90 pulsations; du 20 au 24e jour, la teinture fut augmentée à proportion de ce qu'elle l'avait été auparavant; le 25e, l'expectoration

fut moins abondante et moins fétide : ce jour là le remède avait été pris à la dose de 150 gouttes : l'artère donnait 78 pulsations: le 26e, teinture 160 gouttes: le 27e, 170 gouttes: le 28e, 180 gouttes: nausées et vomissement : le 29e, la dose du remède fut de 130 gouttes seulement : le pouls irrégulier et ne battant que 48 fois par minute : le 30e, nausées moins fréquentes, pouls plus régulier sans être plus accéléré : le 31e, douleur et oppression vers la région précordiale qu'un emplâtre vésicatoire appliqué sur cet endroit fait disparaître entièrement ainsi que les nausées; l'expectoration sensiblement diminuée et l'artère ne donnant que 52 pulsations : le 1er septembre, la dose de teinture fut de 110 gouttes Les 2e, 3e, 4e et 5e jours, la dose du remède fut régulièrement augmentée. Le 6e jour, elle fut portée à 180 gouttes : alors nausées, vertiges, pouls intermittent et ne battant que 46 fois. Le 7e jour, les nausées et les vertiges continuent; mais la toux est considérablement moins forte, et l'expectoration a diminué de la moitié de ce qu'elle était auparavant : la couleur verte des crachats n'existe plus, ils ne sont plus fétides : les sueurs nocturnes sont à peine sensibles. Le 9e jour, dans la matinée, pouls intermittent et irrégulier. Le 10e, teinture 220 gouttes. Les 11e, 12e et 13e, nausées et vomissemens sans avoir augmenté la dose du remède pendant ces trois jours : pouls irrégulier et battant 50 fois : expectoration considérablement diminuée ainsi que tous les autres symptômes. Le 14e, les nausées, et les vomissemens ont disparu : teinture 130 gouttes Le 16e, presque plus de toux. Le 17e, teinture 130 gouttes, légères nausées, l'artère donnant

48 pulsations. Le 18ᵉ teinture 140 gouttes. Le 19ᵉ 150 gouttes : ce jour là l'expectoration est réduite à peu de chose. Le 22ᵉ il existait à peine quelques traces de phthisie : la poitrine était dégagée de toute espèce de douleur, et s'était beaucoup renforcée. Le 23ᵉ et le 24ᵉ, quoique le malade fût bien, il continua l'usage de la teinture à forte dose, et alors il supportait ce remède plus facilement. Le 25ᵉ, le pouls battait 56 fois et le malade se trouvait très bien avec la différence seulement qu'il était encore faible. Les 26ᵉ, 27ᵉ et 28ᵉ, il continua de prendre le remède à haute dose, le 29ᵉ il sortit de l'hôpital parfaitement guéri.

IIᵉ Observ. *Phthisie pulmonaire guérie par la digitale.*— James Smith, âgé de 26 ans, fut admis à l'hôpital le 6 octobre, il était phthisique depuis long-temps; il éprouvait tous les symptômes de la maladie portée au plus haut degré, douleur profonde et constante dans les deux côtés de la poitrine, mais plus particulièrement dans le gauche, expectoration abondante, purulente, et répandant une odeur très désagréable, paroximes fébriles réguliers le soir, sueurs colliquatives abondantes. Il avait eu autrefois des hémoptysies fréquentes; mais il n'en était point survenu récemment. Il était réduit au dernier degré de faiblesse, quoiqu'il fût d'une force d'Hercule, douze mois auparavant. Lorsque je vis cet homme pour la première fois, je le regardais comme perdu; je me décidai cependant à commencer la digitale à petites doses; on les augmenta graduellement depuis l'époque indiquée jusqu'au 21 novembre, jour où le malade fut

renvoyé guéri. L'expectoration qui était d'une pinte et demie par jour autrefois, était réduite à une cuillerée, ou même moins et entièrement libre de toute *purulence*, les sueurs nocturnes avaient cessé depuis plus de douze jours; il n'y avait plus aucune douleur thoracique; la toux avait également disparu depuis quelques jours excepté au moment où il sortait de son lit. Pendant ce traitement le pouls tomba graduellement de 100 pulsations à 60, mais jamais plus bas; et il fut long-temps impossible de pousser la dose de teinture de digitale au delà de 100 gouttes : je fus même deux fois obligé de descendre jusqu'à 50; mais à mesure que la guérison faisait des progrès et que les forces augmentaient, il put en supporter des doses plus considérables, car 10 jours avant la sortie il prenait environ 160 gouttes par jour, quoique cette substance portât son action sur la tête et sur l'estomac.

III[e] OBSERV. *Phthisie pulmonaire guérie par la digitale.* — M. Campbelle, marin, fut reçu à l'hôpital le 27 juillet 1800, comme affecté de phthisie pulmonaire. Il était extrêmement maigre, crachait du pus, avait de la douleur dans un des côtés de poitrine, une toux profonde, des exacerbations fébriles, une grande soif, des sueurs nocturnes abondantes, de la céphalalgie, et un pouls à 100 pulsations par minute environ. Il commença le même jour la digitale, dont la dose quotidienne fut graduellement accrue jusqu'à 160 gouttes Cette dose est la plus forte à laquelle on pût s'élever sans déranger la tête et l'estomac. Le pouls baissa graduellement, la toux et l'expectoration se dissipèrent entièrement

à la longue; chacun des autres symptômes de phthisie disparut peu à peu, et enfin le 7 septembre, le malade sortit de l'hôpital, complètement rendu à la santé.

Les autres observations rapportées par Magennis avec quelques détails sont au nombre de trois; nous ne le traduirons pas ici parce qu'elles sont semblables à celles qu'on vient de lire. Nous nous bornerons à faire connaître quelques résultats généraux obtenus par cet auteur ainsi qu'un tableau de tous les phthisiques qu'il a traités par la digitale.

Dans la grande variété de cas où j'ai fait usage de ce médicament, dit Magennis, le remède fut souvent donné sous ma propre inspection ou sous celle de mes adjoints, surtout lorsque la dose était fort élevée. Plusieurs malades prirent depuis 150 jusqu'à 300 gouttes par jour, en commençant par 20, 30, 40, ou 50 gouttes suivant les apparences de force ou de faiblesse du malade et en augmentant de 10 gouttes par jour, jusqu'à ce que l'estomac commençât à manifester des symptômes marqués d'anorexie, ou que le malade se plaignît d'un dérangement dans la vision, accompagné d'un grand ralentissement du pouls. Si l'un et l'autre de ces symptômes se manifestaient, la dose était diminuée et même le médicament entièrement suspendu, si la tête ou l'estomac étaient un peu sérieusement atteints. La proportion des ingrédiens de la teinture était de quatre onces de digitale pour six onces et demie d'esprit de vin.

Résultat général du traitement de soixante-douze malades atteints de phthisie, par la digitale.

	Guéris.	Amélioration à divers degrés.	Morts.
Malades dans le premier degré.	15	9	«
Malades au troisième degré (purulent en anglais).	25	13	10
	40	22	10

Les succès obtenus par Magennis sont si étonnans qu'en vérité, on est obligé de concevoir de la méfiance sur leur exactitude, quoique le mémoire de cet auteur décèle à la fois un bon observateur et un praticien très judicieux. Si les observations détaillées dans ce mémoire étaient tronquées, on pourrait croire qu'il y a eu bien des erreurs de diagnostic, mais beaucoup de ces faits sont très développés; d'autres qui sont assez courts contiennent tous les symptômes propres à la phthisie; il n'y a donc pas de doute sur le caractère de la maladie traitée par Magennis; aussi engageons-nous les médecins à essayer de nouveau la digitale contre la phthisie.

OBSERVATIONS DE M. MOUTON (1). — *Digitale contre la phthisie.*

1[re] OBSERV. *Affection de poitrine guérie par la digitale et quelques autres moyens.* — Mademoiselle....., âgée de 20 ans, née d'une mère phthisique, avait été sujette, dans son enfance, à plusieurs maladies propres aux sujets rachitiques et scrophuleux. Le peu de développement des os qui forment la cavité de la poitrine, et l'engorgement des glandes mésentériques en ont été, dans l'âge adulte, la suite la plus remarquable; la menstruation n'a jamais eu lieu que d'une manière irrégulière et pénible. Cette demoiselle se plaignit en fructidor de l'an XII d'une douleur vive située au côté gauche de la poitrine avec toux sèche, fièvre et délire pendant les exacerbations. La saison où nous nous trouvions, et la faiblesse de la malade interdisant la saignée, je recourus à divers loochs et à quelques préparations opiatiques qui amendèrent cet état : mais la douleur persista pendant la convalescence; la toux fut vive et constante ; il y eut quelques crachats d'une matière suspecte et un paroxisme chaque jour, vers les

(1) Journal général de méd. t. XXIX, p. 13.

trois heures, suivi d'un peu de sueur. Les pommettes se recouvraient par intervalles de cette couleur vive qui, alternant avec la paleur habituelle des malades, annonce la lésion des poumons; les forces diminuaient avec beaucoup de rapidité, et semblaient annoncer, par leur absence, une fin prochaine et inévitable.

Nous essayâmes successivement quelques verres de petit-lait, des bouillons préparés avec les feuilles de cresson et quelques plantes chicoracées, la douce-amère en tisane, etc.; mais le tout inutilement. Après un mois et demi de ces remèdes, auxquels la malade répugnait beaucoup, je la mis à l'usage des feuilles de digitale en poudre, à la dose d'un décigramme (un grain) pour une pilule, combinées en quelques circonstances avec trois décigrammes (trois grains) de la poudre de Dower que l'on donnait le matin à jeun. Ce remède dans le principe combattit avec avantage les périodes fébriles; la toux devint moins intense et la douleur plus modérée. Nous le continuâmes pendant près de quarante jours, et nous eûmes lieu de nous convaincre, pendant tout cet intervalle, des propriétés de la digitale pour modérer la fièvre hectique, dissiper la dyspnée, et calmer les douleurs spasmodiques fixées sur les poumons.

Depuis cette époque, cette jeune demoiselle a éprouvé plusieurs autres incommodités; la toux même a reparu en quelques circonstances, mais sa poitrine est restée saine, et rien n'annonce jusqu'à présent une nouvelle attaque de pulmonie. Pour la prévenir plus sûrement, j'ai fait pratiquer à la

jambe un exutoire que l'on entretient avec soin.

IIe Observ. *Phthisie améliorée par la digitale.* — M....., capitaine de vaisseau marchand, d'une taille médiocre et d'une constitution faible, a eu toute sa vie la voix rauque et voilée. Sa mère est morte phthisique, quoique dans un âge avancé; une de ses sœurs est sujette à des attaques d'hémoptysie, et lui-même offre dans la conformation de sa poitrine une prédisposition singulière à la consomption. Dans les fréquens voyages que l'état qu'il avait embrassé l'a forcé d'entreprendre, il a constamment éprouvé que les climats chauds étaient les plus favorables à sa santé, celui d'Égypte surtout, qu'il a habité pendant la dernière guerre, et où il n'a éprouvé aucune des maladies qui sévissaient sur les Européens.

Il y a vingt mois que le sieur M..... fut pris d'une pneumorrhagie considérable, que son chirurgien ordinaire traita par des remèdes appropriés, mais qui fut suivie de toux avec crachats de matière muqueuse et puriforme. La fièvre se joignit à cet état et prit le caractère rémittent des fièvres symptômatiques. Le malade éprouva des douleurs vives en différentes parties, notamment au côté gauche de la poitrine, une sensation permanente de froid le long de l'épine du dos, des colliques, beaucoup d'insomnie, une émaciation générale; les urines qu'il rendait chaque matin paraissaient colliquatives. Ce fut en vain que l'on se flatta pendant quelque temps d'opposer une barrière aux progrès de cette maladie; le petit-lait avec le suc de cresson, le lait d'ânesse, un exutoire au bras gauche et au-

tres moyens analogues eurent si peu de succès, que la consomption pulmonaire faisant tous les jours de nouveaux ravages, le chirurgien qui donnait ses soins au malade, voulut appeler en consultation plusieurs personnes de l'art.

Ce fut d'après cette résolution que nous fûmes demandés à la fin de décembre dernier, conjointement avec M. le docteur Taillet, médecin, qui jouit en cette commune de la considération que donnent des talens réels, joints à une longue expérience. Le malade n'ajouta rien autre chose aux détails que j'ai présentés, sinon qu'il y avait dix à douze ans qu'il avait contracté la gale, dont il avait été guéri par des remèdes externes, employés empiriquement; et qu'il était souvent sujet à des fluxions catharrales. Les symptômes qui se présentèrent à notre examen furent une toux violente avec insomnie complète, crachats puriformes, rendus en grande quantité, redoublemens réguliers, et les forces tellement abattues qu'il pouvait à peine traverser son appartement une ou deux fois dans la journée. La douleur était fixée au côté gauche de la poitrine; et les frissons le long de l'épine du dos se montraient intolérables.

L'état phthisique était si manifeste par tout ce que je viens de rapporter, qu'il ne pouvait y avoir de doute sur le caractère de la maladie que nous jugeâmes être à la fin du second degré, ni sur le pronostic à porter, lequel ne pouvait être favorable. Après nous être résumés sur le peu d'efficacité des méthodes de traitement généralement employées, et les avantages qu'ont présentés plus récemment l'aconit et le

sulfure calcaire vanté parle docteur Rusch, le lichen d'Islande employé par M. Regnaud, et la digitale pourprée, à laquelle le docteur Drake et Fowler donnent de si grands éloges, nous résolûmes d'employer la teinture de digitale préparée suivant la formule qui suit : Prenez (1) feuilles de digitale pourprée une once; esprit de vin rectifié et eau pure de chaque deux onces. Faites infuser pendant vingt-quatre heures à une douce chaleur, et coulez en exprimant fortement le marc.

Le journal de ce qui s'est passé durant l'administration de ce remède a été régulièrement tenu par M. Laugier, chirurgien ordinaire du malade, à qui je dois les plus grands éloges pour le zèle qu'il a apporté à rendre cette observation complète.

Le malade, préparé par un léger minoratif, fut soumis, le 3 janvier dernier, à l'usage de la teinture de digitale, à la dose de 16 gouttes en deux prises dans quelques onces de lait d'amandes : le jour suivant, la teinture fut continuée et administrée à six heures du matin et à midi, en augmentant régulièrement la dose de 4 gouttes par jour.

5 janvier. 16 gouttes de teinture. Ensemble des symptômes tels qu'ils ont été énumérés. Le pouls donnait 105 pulsations par minute.

9. 25 gouttes, léger amendement dans l'intensité des symptômes; la sensation du froid est moins vive; la toux et l'expectoration sont un peu diminuées; les douleurs et la colique persistent : le pouls, dans l'exacerbation, est réduit à 85 pulsations.

(1) Cette formule est celle qu'emploie le docteur Drake.

14. 52 gouttes. La prostration des forces est toujours considérable; le malade passe la journée étendu sur un canapé; l'insomnie et la douleur de la poitrine persistent comme auparavant; l'expectoration diminue; l'appétit se soutient un peu; le pouls est réduit à 78 pulsations.

18. 68 gouttes. Même état quant au sommeil et à la prostration des forces; la toux et l'expectoration diminuent sensiblement; la poitrine paraît plus libre; il survient un vomissement de beaucoup de matières : on suspend la digitale; le pouls est réduit à 62 pulsations.

20. Amélioration sensible, à la faiblesse près. Le malade est remis à l'usage de la digitale; et pour combattre la débilité, on la lui fait prendre dans une once et demie de la décoction suivante : Prenez quinquina rouge en poudre une once; bois de cassis et écorce d'orange, de chaque deux gros; eau bouillante douze onces; faites infuser pendant trois heures et coulez.

23. 84 gouttes. Après l'essai des divers calmans, huit grains de pilules de cynoglosse provoquent un sommeil tranquille. La décoction de quinquina fatigue la poitrine; on en abandonne l'usage : le pouls est à 60 pulsations.

24. La digitale paraît incommoder le malade; elle est suspendue. Quelques nausées fatigantes nous déterminent à administrer quatre grains d'ipécacuanha qui produisent un bon effet.

30. 94 gouttes. Le malade se trouve bien, quoique sans forces; la toux est diminuée; l'expectoration presque nulle, le sommeil meilleur; le pouls

ne donne que 50 pulsations le soir, et 46 le matin. Durant la nuit, le malade s'aperçoit que l'œil gauche a perdu la faculté de distinguer les objets. Cet accident dure une demi-heure, et se dissipe ensuite. On diminue de quelques gouttes la dose de la teinture de digitale.

10 février. Quinze grains d'ipécacuanha déterminent des vomissemens copieux de matière biliforme. A la suite de cette évacuation, l'appétit est meilleur; le sommeil plus long, et la toux diminuée au point que le malade n'a rendu dans la nuit que trois crachats.

17. 112 gouttes. Le malade éprouve durant la nuit une douleur si vive dans l'orbite de l'œil gauche, qu'il ne peut dormir un seul instant. Cet accident attribué à l'usage du remède nous oblige à le suspendre pendant quelques jours.

Dès cette époque, les forces du sujet sont augmentées au point qu'il peut faire quelques promenades hors de la ville; l'appétit et le sommeil sont bons; le pouls est lent et régulier; et quoiqu'il lui reste un peu de toux et quelques crachats; il paraît presque guéri : il continue par intervalles la teinture de digitale, en diminuant la dose de quelques gouttes. Cet état d'amélioration se soutient jusqu'au 2 mars.

2 mars. Le malade se promène jusqu'à cinq heures du soir. Il éprouve une sensation pénible par la rencontre d'une personne avec qui il s'est brouillé; dans la nuit il tousse plus qu'à l'ordinaire, et rend quelques crachats teints de sang; le pouls s'élève subitement; et le 3 mars il bat 85 fois par minute; la toux devient plus fréquente; les colliques reparaissent. Nous conseillons au malade de

continuer l'usage de la teinture de digitale, de prendre une décoction de lichen d'Islande en tisane, de passer ensuite au lait d'ânesse, etc.

On retrouve avec intérêt dans l'observation que je retrace la série des phénomènes que le docteur Drake avait recueillis, et dont il a si bien tracé l'histoire; il paraît assez probable que si la maladie que nous combattions avait été moins invétérée, la guérison aurait été radicale. Mais l'amendement qui s'est opéré dans l'état de notre phthisique, pendant la saison où nous sommes, fait augurer bien favorablement des qualités d'un remède capable de produire un pareil effet, et malgré la nouvelle rechute, je pense qu'il est possible qu'il ait encore quelques succès.

Le régime que nous avions adopté consistait en bouillons de viande, riz, vermicelle, un peu de volaille rôtie, et généralement tout ce qui peut produire un chyle de bonne qualité. La constitution du sujet était tellement affaiblie, qu'il eût été dangereux de l'exténuer davantage par une diète rigoureuse; nous permettions un peu de vin vieux par intervalles; et le malade s'en trouvait fort bien.

IIIe Observ. *Phthisie améliorée par la digitale.* — La femme P...., âgée de 48 ans, était tombée, à la suite d'une fièvre lente qui durait depuis cinq ans, dans une phthisie pulmonaire avec aphonie complète, émaciation, insomnie, crachats puriformes, oppression, débilité, et fréquence si considérable des pulsations artérielles, qu'elles se montaient à 150 par minute, et elles étaient si petites qu'à peine pouvait-on les distinguer.

Le peu de renseignemens que j'avais recueillis sur la cause de cette maladie ne me permettant pas d'adopter une méthode de traitement rationelle et appropriée à ses divers élémens, je mis la malade, le 10 février, à l'usage de la teinture de digitale pourprée, à la dose de 30 gouttes en deux prises, dans un verre de tisane; le premier jour, ce remède excita des vomissemens.

Le 12 mars, 40 gouttes n'apportent aucun changement à l'état de la maladie.

14 *id.* 50 gouttes. Le pouls prend un caractère plus régulier; l'expectoration diminue; le sommeil revient un peu.

16. *id.* 55 gouttes. La malade se trouve un peu mieux; la voix paraît moins voilée; les pulsations arterielles diminuent sensiblement.

20 *id.* 70 gouttes. La malade éprouvait un sentiment de faiblesse à la région de l'estomac, comme si elle allait perdre la vie; elle continue cependant le remède à la même dose.

23 *id.* L'amélioration qui avait eu lieu les jours précédens se soutient; mais l'état de l'estomac nous force à suspendre le remède pendant six jours consécutifs et, durant cet intervalle, les premiers symptômes reparaissent. La malade revint à l'usage de la digitale le 27 février, mais ne se trouvant pas guérie, elle abandonna bientôt ce remède, et retomba dans son premier état.

IVe Observ. *Affection de poitrine guérie par la digitale.* — Mademoiselle....., âgée de 50 ans, et d'une constitution affaiblie par des erreurs de régime, éprouvait depuis quelques mois une douleur au

côté gauche de la poitrine, avec palpitations de cœur, fièvre lente, émaciation et faiblesse causée par un défaut d'appétit : malgré l'emploi de divers remèdes, cet état persista jusqu'à la fin de janvier dernier. A cette époque, la douleur se porte au côté droit de la poitrine, et devient très vive, surtout dans l'exacerbation du soir; la fièvre acquiert plus de force, la malade éprouve une toux légère avec crachats d'écume blanchâtre, il y a des sueurs toutes les nuits; mais la palpitation a disparu.

Il était difficile de déterminer si l'on devait rapporter à un hydrothorax commençant cette série de symptômes, ou s'il dépendait exclusivement de la consomption pulmonaire. La digitale pouvant convenir également dans les deux cas, je mis en usage ce remède, le 18 février, de la manière qui suit :

Prenez sirop de capillaire une once; teinture saturée de digitale pourprée, 30 gouttes; vin d'opium composé (de Sydenham) 12 gouttes eau pure deux onces; à diviser en deux doses pour prendre matin et soir.

Dès le premier jour, la sueur disparaît, et la douleur s'apaise.

23 février. La dose du remede est portée successivement à 45 gouttes, la sueur a reparu; débilité générale, mais amélioration dans l'état de la malade: le pouls est lent; la toux et la douleur paraissent presque nulles.

On supprime le laudanum liquide de la potion précédente, que l'on remplace par l'acide sulfurique.

28 *id.* 50 gouttes. Depuis trois jours la malade dort bien, reprend un peu d'appétit; mais elle ne peut

sortir de son lit, à cause la faiblesse où elle se trouve; elle voit voltiger devant ses yeux des fantômes qui l'épouvantent; on continue le remède.

5 mars. 60 gouttes. Tous les symptômes de la maladie ont disparu; il ne reste que la faiblesse. On abandonne la digitale pour faire usage des toniques.

v[e] OBSERV. *Affection de poitrine guérie par la digitale.* — La femme F...., âgée de 65 ans, habituellement malade, était atteinte depuis le mois de décembre 1806, d'une fièvre catarrhale avec exacerbations, légère sueur dans la nuit, crachats puriformes rendus en plus grande quantité le matin, débilité, perte d'appétit, douleur fixe à la poitrine et enflure aux jambes, le soir principalement.

Cette femme répugnait généralement à toute espèce de remèdes; elle avait mis en usage les infusions pectorales, l'eau miellée qui aggravaient son état : je la fis consentir, quoique avec peine, à prendre dans la journée deux décigrammes (deux grains) de feuilles de digitale en poudre, délayée dans une tasse de sa boisson.

Le 8 février, elle en commence l'usage; le 9, le 10 et le 11, nulle amélioration.

Le 12, la nuit a été meilleure; la quantité de crachats beaucoup moindre; la fièvre diminuée. L'enflure disparaît les jours suivans; la quantité de crachats se réduit à fort peu de chose; l'appétit et les forces augmentent sensiblement. Mais la malade se fatigue du remède; malgré mes représentations, elle en abandonne l'usage, et sa convalescence est beaucoup plus pénible que cette première amélioration ne permettait de l'espérer.

Ces observations prouvent d'une manière évidente que la digitale pourprée jouit de quelques propriétés dans le traitement de la consomption. Par l'usage de ce remède convenablement administré, l'expectoration diminue, les douleurs de la poitrine ainsi que la toux se calment, la circulation du sang est presque toujours ralentie, et la marche de la pulmonie, qui faisait chaque jour de nouveaux progrès, s'arrête subitement. Quand on en élève la dose au delà de ce que le sujet peut supporter, il en résulte des vomissemens, des défaillances, la perte momentanée de la vue, des douleurs dans les orbites, et les malades se plaignent de voir voltiger devant eux des fantômes qui les effraient. Mais ces accidens cessent bientôt, dès qu'on suspend le remède ; je n'ai point vu encore qu'il en soit rien résulté de fâcheux. Si les effets que j'ai observés sont constatés par une suite d'expériences plus nombreuses, il n'est pas douteux que l'on ne doive s'applaudir de l'introduction, dans la pratique, d'un pareil médicament ; et quand même son efficacité serait encore plus limitée, il peut devenir, dans les circonstances les plus difficiles, un auxiliaire précieux.

OBSERVATIONS DE LAUDUN, médecin de l'Hôtel-Dieu de Lyon. (1) — *Digitale contre la phthisie.*

Quoique nous n'ayons pas reconnu à la digitale pouprée une vertu spécifique pour la guérison

(1) Annales cliniques de Montpellier, t. XXII, 1810, p. 172.

de la phthisie pulmonaire, nous l'avons cependant trouvée utile dans quelques circonstances, notamment chez trois malades, dont nous lui attribuons principalement la guérison. Nous avons été surtout étonné de ses effets merveilleux chez une nommée Duprès, âgée de 38 ans, et attaquée de phthisie pulmonaire depuis 18 mois. Lorsqu'elle fut reçue à l'Hôtel-Dieu le 13 avril 1807, elle était réduite au dernier degré de phthisie, et elle avait les symptômes qui précèdent dans cette maladie une mort très prochaine : fièvre lente, amaigrissement extraordinaire, crachats purulens, sueurs nocturnes et diarrhée colliquative. Il serait trop long de donner ici tous les détails de ces trois observations particulières; mais nous devons avouer que si nous avions vu plus souvent réussir la teinture de digitale d'une manière aussi avantageuse et aussi prompte, nous adopterions volontiers l'avis du docteur Beddoes.

Observations de Bayle (1).

J'ai employé inutilement la digitale pourprée chez des individus affectés de phthisie tuberculeuse commençante. Mais ce médicament dont j'ai progressivement augmenté la dose que j'ai quelquefois portée jusqu'à 40 grains, a paru produire de très bons effets dans diverses espèces de phthisies et même dans la phthisie tuberculeuse chez les sujets trop excita-

(1) Recherches sur la phthisie pulmonaire; Paris, 1810, p. 113.

bles dont le pouls offrait une très grande fréquence. Il détermine alors une sorte de révulsion en agissant sur l'estomac et soit par cet effet sympathique, soit par un autre effet qui m'est inconnu, il diminue l'excitabilité de tous les organes et ralentit ordinairement la circulation; aussi réussit-il très bien dans les palpitations de cœur et dans les cas d'anevrisme de ce viscère.

OBSERVATIONS DE SCHIEMANN (1). — *Digitale contre les scrophules.*

Ire OBSERV. *Scrophules guéries par la digitale.*—Une jeune fille de 13 ans portait depuis trois ans une induration scrophuleuse des glandes sous-maxillaires. La joue gauche était si tuméfiée, que cette jeune personne naturellement belle était devenue tout à fait difforme; un chirurgien lui avait enlevé une dent, à laquelle il attribuait le développement de la tumeur, beaucoup d'autres remèdes avaient été tentés sans plus de succès. On lui prescrivit enfin la teinture de digitale, à la dose de 15 gouttes répétées quatre fois par jour, de manière que chaque dose contenait un grain de digitale. Après quelques semaines, il y eut un mieux très sensible et quelque temps après, une résolution complète de la tumeur.

IIe OBSERV. *Scrophules améliorées par la digitale.* — Un enfant de 12 ans, d'une constitution faible,

(1) Dissert. de digitali purpurea. Goett, 1786.

était atteint depuis un certain temps d'un gonflement des os du coude gauche avec rigidité du menton qui empêchait tout mouvement d'extension de cette partie. Cette affection nous parut de nature scrophuleuse; nous lui donnâmes la digitale à la dose indiquée plus haut. Il y avait à peine quatorze jours qu'il prenait cette substance, que la tumeur était diminuée d'une manière très sensible et que quelques mouvemens étaient revenus dans le bras ; à cette époque on appliqua un emplâtre mercuriel sur cette partie, l'amélioration fit des progrès. Cependant la malade n'est pas encore guérie dans ce moment, mais il y a un très grand espoir de la voir recouvrer la mobilité et l'agilité anciennes de son bras.

Observations d'Hufeland (1). — *Sur les effets primitifs de la digitale. — Observations sur trois cas de scrophules guéries par son emploi joint à celui de quelques autres moyens.*

La digitale a quelque analogie de propriété avec les narcotiques, mais elle agit plus puissamment sur le système lymphatique; elle facilite la résorption, augmente la sécrétion des reins et quelquefois celle des glandes salivaires.

Sous ce rapport, la digitale pourprée doit être comptée au nombre des moyens anti-scrophuleux les plus héroïques.

(1) Hufeland, *Traité de la maladie scrophuleuse*, traduit par J.-B. Bousquet. Paris, 1821.

1° Elle contribue à la guérison radicale du vice scrophuleux, en favorisant la résorption. Cependant, l'usage trop soutenu de cette plante ne serait peut-être pas sans inconvénient.

2° Elle fond les engorgemens glanduleux, surtout quand on l'unit aux mercuriaux.

3° Elle dissipe les épanchemens lymphatiques et les hydropisies scrophuleuses.

4° C'est un excellent moyen dans l'asthme et dans la toux scrophuleuse; en excitant les reins, il débarrasse d'autant les poumons.

5° On l'emploie avec avantage à l'extérieur sur les indurations glanduleuses, soit le suc, soit en fomentations, soit en onguent.

On a beaucoup déprécié la digitale pourprée, depuis les déclamations de Letsom contre cette plante. Mais de tous les inconvéniens qu'on lui a reprochés, il n'en est qu'un seul qui me paraisse fondé. Cette plante, en effet, engourdit la sensibilité et trouble la vue. Encore ces effets sont-ils ordinairement passagers; cependant je les ai vus durer plusieurs semaines dans une circonstance où le malade avait fait un long usage de cette substance.

Au reste il suffit, pour éviter ces inconvéniens, de ne pas administrer la digitale à trop haute dose; ce qui d'ailleurs est inutile, l'observation m'ayant appris que lorsqu'elle n'agit pas à petite dose (deux grains pour un adulte), elle n'agit pas mieux en plus grande quantité; on parvient au même but en en suspendant l'usage tous les quinze jours, ou bien en la combinant avec les anti-spas-

modiques et les nervins, tels que la valériane, l'opium, le sel volatil de corne de cerf (sous-carbonate d'ammoniaque), le castoréum, et de fréquentes lotions sur les yeux avec du vin. Que si malgré ces précautions, les inconvéniens que nous avons reconnus à la digitale se manifestent, il n'est pas de meilleurs moyens à leur opposer que les vésicatoires, les sels volatils et les opiacés. Avec des précautions, j'ai donné la digitale aux enfans avec le plus grand succès, depuis un huitième jusqu'à un quart de grain, le plus souvent en poudre avec l'éthiops minéral, ou le soufre doré d'antimoine.

Je dois répéter ici ce que j'ai dit de la ciguë, c'est que depuis que les pharmaciens cultivent la digitale dans leurs jardins, cette plante a beaucoup perdu de son énergie. Si l'on veut en retirer tous les effets qu'on a droit d'en attendre, il faut la cueillir sur les montagnes où elle croît naturellement.

Un enfant de trois ans était scrophuleux au plus haut degré, et commençait à devenir rachitique : ventre enflé, engorgement glanduleux au cou, au sternum, aux côtés, aux bras, aux mains, aux jambes et aux pieds. La plupart étaient aussi gros qu'une petite pomme. On avait cherché à les faire résoudre; mais ils rendaient déjà un pus aqueux et de mauvaise qualité, et cependant leur volume restait toujours le même. Tel était l'état de ce malade lorsque je me décidai à lui administrer la digitale pourprée. Je prescrivis matin et soir un quart de grain de digitale en poudre, trois grains d'éthiops minéral (sulfure de mercure noir), cinq

grains de résine de gayac, et un peu de sucre; pour boisson, une infusion de sassafras et de douce-amère; tous les deux jours, un bain tiède dans lequel on faisait dissoudre du savon, et où l'on versait une décoction d'orge et de calamus aromaticus. Ce traitement réussit à souhait. Je revis l'enfant au bout de six semaines : il avait le teint frais, le ventre souple; les engorgemens glanduleux avaient en partie disparu, le volume des autres était considérablement diminué. Enfin, il commençait à marcher, ce qu'il n'avait pu faire jusqu'ici. J'ordonnai le suc d'herbes et les amers pendant quelques semaines, des bains de quinquina et de ciguë; ce qui compléta la cure.

Une dame de 35 ans, qui avait été scrophuleuse dans sa jeunesse, portait depuis quelque temps, sur l'une des parties latérales du cou, des glandes qui grossissaient chaque jour davantage; elles étaient parvenues au point de gêner la respiration. Je lui donnai sans succès l'éponge brûlée qui me réussit ordinairement dans ces cas. Les mercuriaux, le muriate de baryte, divers onguens et divers emplâtres ne produisirent aucun effet avantageux; au contraire, les glandes devenaient toujours plus dures et moins mobiles. Je prescrivis une poudre composée de digitale, deux grains; éthiops antimonial (sulfure de mercure antimonié), follicules de scène, sucre blanc, douze grains de chaque; pour une dose qu'on répétait soir et matin, frictions sur les glandes avec un onguent dans lequel entrait la digitale; vésicatoires au bras. Après huit jours de traitement, le volume des glandes com-

mençait déjà à diminuer, et cinq semaines après la malade était guérie.

Une femme âgée de 64 ans, d'une constitution scrophuleuse, portait un ulcère sur un pied; l'un et l'autre étaient enflés depuis long-temps; mais ce qu'il y avait de plus digne de remarque dans cette maladie, c'est que la peau de tout le corps était dure comme du cuir (symptôme remarquable de la maladie scrophuleuse). Cette femme avait pris pendant quelque temps de la scille sans un grand avantage. Je lui prescrivis matin et soir deux grains de digitale dans une tisane appropriée. Cette prescription produisit une abondante sécrétion d'urines, et dès ce moment la peau devint souple, la tuméfaction des pieds s'affaissa, et l'ulcère se cicatrisa dans l'espace de trois semaines. (1)

(1) Le traducteur de l'ouvrage de Hufeland ajoute à la fin de cet article la note suivante :

Haller, cité par Murray, rapporte un cas presque désespéré de scrophules, dans lequel la digitale pourprée produisit les plus heureux effets. Stromayer, au rapport de Schiemann, a guéri plusieurs scrophuleux dans l'hôpital de Gottingue, avec cette même plante prise intérieurement; et Quarin, qu'on ne saurait trop citer en médecine pratique, vante aussi ses vertus. « Nous eûmes l'an passé, dit-il, dans l'hôpital plusieurs malades affectés de tumeurs scrophuleuses, qui prirent sans succès l'antimoine, le soufre, l'éthiops minéral, les amers, la décotion de salsepareille, les savonneux, les gommes fétides, le quinquina, les mercuriaux, etc.; mais l'application du suc de digitale récemment exprimé, et l'usage intérieur de l'extrait de cette plante leur furent en général très avantageux. Nous commençâmes par un grain de cet extrait, et nous en portâmes la dose, par la suite, jusqu'à cinq ou six grains et même jusqu'à dix et douze pour quelques malades. » Il fait observer que plusieurs d'entre

---

OBSERVATIONS DE FANZAGO (1). — *Digitale contre les maladies mentales.*

Après avoir parlé sommairement de l'emploi qui a été fait avant lui de la digitale, et des diverses propriétés qu'on lui a successivement reconnues et assignées, notre auteur passe de suite à la manie dont il a particulièrement le dessein de s'occuper. M. Mason-Cox, médecin d'un grand hôpital d'aliénés, a parlé avantageusement de la digitale dans l'ouvrage (2) qu'il a publié en anglais sur cette affection du cerveau; il a même été jusqu'à dire qu'aucune aliénation mentale ne devait être réputée incurable tant qu'on n'avait pas essayé d'administrer cette plante à une dose convenable. Le célèbre docteur Willis, d'après le rapport du professeur Jo-

eux éprouvèrent une espèce de chatouillement dans les parties affectées, d'autres y ressentirent de la douleur. Il s'en trouva même qui, bien que la digitale leur fût administrée à très faibles doses, se plaignirent de douleurs de tête, de double dans la vue, de vertiges, leur tête paraissait gonfler; la dose en fut diminuée, et ces malades la supportèrent ensuite sans la moindre incommodité, jusqu'à leur entier rétablissement. *(Note du Trad.)*

(1) Sulle virtu della digitale nelle Alienazioni mentali, etc. Broch. in-8. Padova, 1810.

(2) Intitulé : *Pratical Observations*, etc.

seph Frank, assure en avoir obtenu d'excellens effets dans quelques cas de cette maladie, et l'expérience de ce médecin est certainement d'un grand poids en cette matière. Ce sont ces autorités imposantes qui ont engagé M. Fanzago à entreprendre les essais qu'il a tentés.

Sa première expérience fut assez favorable et lui donna de grandes espérances; elle eut lieu sur une jeune femme de Vérone, douée d'une forte constitution, et qui était folle furieuse. Les moyens physiques et moraux usités en pareil cas ayant été employés sans succès, il eut recours à la digitale dont il porta successivement la dose jusqu'à vingt grains. Cette substance produisit d'abondantes évacuations par les selles et par les urines, eut une influence marquée sur les battemens du pouls dont elle diminua la fréquence, et procura d'abord un calme notable qui fut suivi d'une guérison solide.

Le second essai fut moins heureux; il eut pour sujet un postillon âgé de 35 ans, d'un tempérament assez robuste, et qui ne fut pas guéri entièrement, quoique la dose du remède eût été portée jusqu'à quarante grains, ce qui paraît bien extraordinaire et presque incroyable.

La troisième tentative n'eut pas un meilleur succès : le malade était tout à la fois maniaque et épileptique, et l'on sait que le docteur Willis a prononcé que la manie qui succéde à l'épilepsie est incurable.

La quatrième eut lieu sur une jeune fille âgée d'environ 20 ans, et qui était plutôt imbécille que folle. La digitale lui procura une copieuse évacua-

tion d'urine sans la guérir de son imbécillité, mais elle parvint à la guérir d'une loquacité incommode, surtout pendant la nuit.

La même chose arriva chez une vieille femme très agitée, parlant beaucoup et déraisonnant complétement; par le moyen de ce remède, elle devint plus tranquille, parla plus sensément, et put être renvoyée chez elle.

Un jeune officier qui était devenu fou par amour depuis plus d'une année, et qui avait été successivement à l'hôpital de Vicence et dans un des hôpitaux de Venise, fut traité par M. Fanzago avec la poudre de digitale, sans avantage marqué; on fut même obligé d'abandonner ce prétendu tonique après un certain temps, parce qu'il dérangeait l'estomac, détruisait l'appétit, et paraissait détériorer la constitution du malade.

Cette poudre n'eut aucun succès entre les mains du même auteur, chez un financier mélancolique auquel elle fut administrée pendant près de deux mois à la dose de 6 ou 7 grains, dose qui, chez cet individu, suffisait pour exciter le vomissement ou la diarrhée.

Enfin, chez une marchande de fleurs bien connue, qui était folle furieuse depuis près de six mois, dont le délire était général, et à laquelle on avait essayé de faire prendre divers médicamens, elle eut un plein succès donnée à la quantité de 12 à 16 grains à chaque fois : elle produisit des évacuations abondantes par le haut et par le bas, opéra un changement notable dans le moral, et une guérison durable. L'auteur conclut de ces divers essais, que la digitale a

été entièrement inutile dans certains cas, d'une efficacité assez équivoque dans d'autres, et manifestement avantageuse dans deux circonstances. Il croit pouvoir conclure aussi de ses propres observations, que cette substance est particulièrement utile dans les cas de manie produite par une cause *sthénique* (1); induction qui me paraît assez d'accord avec le principal mode d'action qu'il attribue à ce remède, et qui fait le sujet de la seconde partie de son livre.

Observations de M. Gérard (2). — *Digitale contre les anévrismes du cœur.*

1re Observation. *Symptômes d'anévrisme dissipés par la saignée et la digitale.* — M. D., d'une constitution vigoureuse et sanguine, ayant perdu une place brillante, en fut vivement affecté. Dès lors il commença à éprouver des palpitations, de l'essoufflement au moindre exercice, des réveils en sursaut;

(1) « Je conclus, dit-il, appuyé sur les faits qui précèdent, que la digitale peut être d'un grand secours dans les aliénations dans lesquelles l'excitement universel est très fort : c'est-à-dire qui sont manifestement accompagnées de diathèse *sthénique*, etc. Dans celles, au contraire, qu'accompagne une diathèse *asthénique* ou qui sont sans *diathèse*, ce médicament serait inutile ou même nuisible. »

(2) Thèse de Paris, 1819, no 131.

le pouls était plein, irrégulier; ces accidens semblaient calmés par le repos, lorsque tout-à-coup la figure devient bouffie, la respiration plus laborieuse, la position horizontale impossible; les jambes, les cuisses s'œdématient; la main sentait sur la région précordiale des battemens tumultueux; le malade passait les nuits assis sur son lit, et tourmenté par une toux qui était suivie de l'expectoration de crachats brunâtres. Après avoir pratiqué deux saignées copieuses, on administra la poudre de digitale à la dose de 6 grains. Trois jours après, il y avait amélioration très sensible; le pouls s'était régularisé, la dyspnée était beaucoup moindre; mais l'infiltration subsistait toujours, et ne céda qu'à l'emploi d'eau de gomme nitrée et des fumigations alcooliques. En trois semaines l'on obtint la cessation de tous les accidens : mais la faiblesse musculaire persista plusieurs jours après qu'on eut cessé de donner la digitale. Au bout de six mois, M. D., ayant eu à déplorer la mort d'un de ses amis, éprouva de nouveaux symptômes d'anévrisme qui furent arrêtés en douze jours par l'usage des mêmes moyens. Il jouit actuellement d'une très bonne santé.

IIe Observ. *Symptômes d'anévrisme dissipés par la digitale.* — Le nommé Pertuis, âgé de 22 ans, entra le 13 mars à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce. Il était atteint d'une pneumonie très intense qu'on dissipa en trente-six heures par des saignées abondantes, et il en fut parfaitement guéri. Après huit ou dix jours, on s'occupa de combattre des symptômes d'anévrisme que depuis un an environ le malade ressentait à un assez haut degré. La respira-

tion était gênée; le pouls, plein et irrégulier, offrait 110 pulsations par minute; les battemens du cœur étaient tumulteux, l'essoufflement devenait considérable au moindre exercice, la position horizontale était impossible; il avait des réveils en sursaut; la face était bouffie, les extrémités inférieures infiltrées depuis près de trois mois. Déjà l'on avait prescrit, mais inutilement, à l'hôpital de Bourges, cinq ou six potions purgatives et quelques vésicatoires. Dans cet état de choses, le 28 mars, on donna la poudre de digitale, en commençant par 3 grains, qu'on augmenta graduellement jusqu'à 6 : le malade mangeait la demi-portion matin et soir. Le 31, il y avait un mieux très marqué; le sommeil était calme, la respiration plus facile, le coucher presque horizontal; le pouls offrait 65 pulsations. L'œdème n'était pas diminué. On eut recours à l'infusion de genièvre gommée, et aux frictions avec la teinture de scille, qui le dissipèrent en quatre jours. Le 3 avril, les urines avaient coulé abondamment; le sommeil était profond et tranquille; le pouls battait quarante-neuf fois par minute. Le 7, presque tous les symptômes étaient disparus; le malade restait levé huit ou neuf heures par jour, avait bon appétit, mais éprouvait dans les jambes un sentiment de fatigue qui l'obligeait de s'asseoir souvent. Le pouls était plein, régulier, offrait 37 pulsations par minute : dès lors on supprima la digitale. Le 26, il n'y avait plus aucun accident; le pouls avait repris un peu de fréquence, et marquait 55 pulsations.

Observations de M. Carron (1). *Digitale contre les anévrismes du cœur.*

Je me suis servi avec succès de la digitale dans un grand nombre de cas d'anévrismes actifs, soit à leur début, soit pendant leur développement. Je l'ai donnée à des doses assez élevées pour réduire le nombre des battemens du pouls à 44, et même à 40 chez un sexagénaire; elle rendait évidemment les mouvemens du cœur beaucoup moins tumultueux.

Je la prescrivis d'abord, il y a quinze ans, à une femme atteinte d'un anévrisme actif du ventricule gauche (dont je constatai l'existence cinq ans après par l'ouverture du cadavre). Cette femme avait des palpitations très fortes, de l'oppression et une infiltration considérable des extrémités inférieures. La poudre de digitale, que j'employais comme diurétique, resta quelques jours sans produire aucun effet sensible sur les urines; mais au bout de ce temps-là, elle en augmenta rapidement la quantité, et l'œdématie disparut. Pendant que la malade faisait usage de ce remède, elle trouvait ses palpitations moins vives, et il lui semblait, disait-elle, qu'elle

(1) Journal général de médecine, tom. XLVIII. p. 38.

était délivrée de ses anxiétés précordiales. Elle en prit plusieurs fois durant quelques années, pour prévenir le développement d'une hydropisie dont elle était menacée; et presque toujours elle en éprouva du soulagement, bien qu'on ne pût en porter la dose qu'à un grain et demi trois fois par jour, parce qu'il procurait des nausées et des douleurs sus-orbitaires. Dès lors je résolus de m'en servir comme débilitant, dans les cas où je reconnaîtrais un degré d'énergie trop prononcée dans l'action du cœur.

J'ordonnai aussi la digitale à un individu robuste, âgé de 25 ans, d'un tempérament sanguin, et sujet aux hémorrhagies nasales. Cet homme avait des battemens forts au côté gauche de la poitrine, accompagnés de toux : son pouls était vibrant et régulier; il attribuait cette maladie à des courses forcées dans les montagnes; quand il montait un escalier, ses battemens devenaient plus vigoureux et précipités. Je lui fis pratiquer deux saignées légères, et je le mis de suite à l'usage de la digitale, qui fut continuée pendant plusieurs mois : ses palpitations diminuèrent insensiblement au point qu'il pouvait ensuite aller en montant, sans éprouver des battemens très forts. Il a vécu quatre ans depuis cette époque, se regardant comme guéri. J'ai appris qu'il était mort cet hiver d'une péripneumonie.

J'ai réussi à ralentir les progrès de l'anévrisme actif du cœur chez trois forgerons. Cette classe d'ouvriers y est très exposée, soit parce qu'en travaillant ils sont obligés de tenir leur corps fortement incliné en avant, pendant qu'ils frappent à coups redoublés sur une enclume avec des marteaux d'un poids

énorme; soit parce qu'ils commettent des excès de liqueurs spiritueuses, ou qu'ils boivent de l'eau froide lorsqu'ils ont le corps baigné de sueurs. L'histoire de leurs maladies nous apprend qu'ils ont été sujets à des toux fréquentes, à des péripneumonies qui ont laissé des engorgemens dans le poumon. Ces sortes d'engorgemens je les ai trouvés, ainsi que l'épaississement et la dilatation des ventricules du cœur, surtout du droit, sur les cadavres de tous ceux que j'ai ouverts.

Outre les propriétés très manifestes de modérer la trop grande réaction du principal organe de la circulation, et de combattre la tendance qu'ont les sucs nourriciers à se concentrer sur les parois des ventricules ou des oreillettes du cœur dans l'anévrisme actif de cet organe, la digitale a celle d'augmenter la sécrétion des urines, et de s'opposer ainsi au développement de l'hydropisie si fréquente à la suite de cette maladie. Sous ce rapport, elle a un grand avantage sur les saignées répétées, qui ne font qu'accroître les dispositions lymphatiques. C'est pourquoi je suis convaincu qu'elle est un très bon palliatif dans les maladies organiques du cœur avec augmentation de la force contractile de ce viscère.

OBSERVATIONS DE CUMING (1) — *Digitale contre la pneumonie.*

Une femme délicate, âgée de 25 ans, me fit appeler le 10 mai dernier. Je la trouvai en proie à une complication de plusieurs maladies : depuis quelque temps elle était sujette à la dyssenterie, et maitenant elle était attaquée d'une péripneumonie des plus formidables et des plus alarmantes; chaque inspiration était accompagnée d'une douleur aiguë du côté droit : elle était obligée de se tenir assise sur son lit, ne pouvant rester couchée; le pouls était plein et fréquent, la face colorée; et quoiqu'elle fût très affaiblie par les évacuations alvines, la saignée me parut le seul moyen qui pût la soulager dans cette circonstance : en conséquence, je lui tirai du bras douze onces de sang, et lui fis administrer un remède rafraîchissant, en recommandant une diète sévère.

Le jour suivant, on n'apercevait aucun mieux; le point de côté, le dévoiement et la pyrexie existaient avec la même violence; je me déterminai

(1) London medical and physical journal, 1804. *Voyez* Annales de littérature médicale étrangère, tom. II, p. 274.

alors à essayer la digitale ; mais je crus que j'aurais été inexcusable de laisser ma malade dans cet état fâcheux, sans avoir recours à une seconde saignée, je lui en fis donc une autre de huit onces, je lui fis appliquer un vésicatoire sur le point douloureux, et lui prescrivis la mixture suivante : ℞. *Spir. æth. nitros, dr. j Tinct. digit. gutt. xl. Aq., unc. ij. M. F. Haust. Mitte, n° ij. cap. j. bis de die.* Je la visitai le soir, et lui fis prendre une seconde mixture sans digitale, ne voulant pas porter la dose trop haut le premier jour.

Le 21, je la trouvai couchée et inclinée sur le côté droit ; elle me dit que, dans cette position, le moindre mouvement lui occasionnait des douleurs inexprimables. La face était moins colorée, et la peau paraissait un peu moite ; mais elle m'observa que le point de côté avait toujours la même intensité : elle ne pouvait souffrir qu'on essayât de la remuer, et elle ne pouvait changer de position. Maintenant je demande aux praticiens si une troisième saignée n'était pas évidemment indiquée, d'après l'opinion admise par tous les auteurs, et si ce traitement n'aurait pas été regardé comme rationel, et sûrement mis en usage par tous ceux à qui l'expérience n'aurait pas appris qu'il existe encore un remède qui a surpassé les espérances qu'on aurait pu en avoir dans le traitement de la phthisie pulmonaire? et raisonnant *ipso facto* sur le *modus operandi ejusdem medicaminis*, dans cette maladie, ne serait-on pas en droit d'espérer du succès de son administration dans la péripneumonie? Comme le dévoiement et

le ténesme existaient toujours, je supprimai l'esprit de nitre et je portai la dose de la *Tinct. digit.* à 100 g. qu'elle prit en trois fois, c'est à dire 33 g. chaque fois.

Le 22, elle pouvait changer de position, et l'air pénétrait plus aisément dans les poumons, quoiqu'elle n'eût pu supporter une inspiration brusque; le pouls était considérablement tombé, la figure montrait des signes évidens d'anasarque au point que la malade elle-même et les assistans s'apercevaient qu'elle était bouffie. J'eus lieu alors de m'applaudir d'avoir discontinué les saignées, quoique le sang de la dernière eût tous les signes de l'inflammation; elle continua la même dose de digitale.

Le 23, elle pouvait seule s'asseoir dans son lit, la respiration était plus libre et elle ne se plaignait plus de son point de côté, le pouls était à soixante, et le danger de l'inflammation était passé. Je portai alors mon attention sur l'état des intestins : les alimens ne faisaient pour ainsi dire que passer par les voies digestives, et elle souffrait encore beaucoup du ténesme. Elle prit la potion suivante : ℞. *Tinct. opii, gutt. xl. Tinct. digit. gutt. xxx. Aq. pur., unc. ij. Haust. horâ decubitus sumend.* Je crois que la digitale mitige les effets stimulans de l'opium; c'est pourquoi je combinai les deux substances.

Le 24, elle avait passé une assez bonne nuit, et elle prit deux potions composées comme il suit : ℞. *Tinct. opii, gutt. xxx. Digit., gutt. xx. Aq. pur., unc. ij. M. F. Haust. A. M. et horâ somni.* Le 25, les selles étaient moins fréquentes, je supprimai la

digitale, et lui fis prendre *Pulv. ipecacuanha comp.*, *gr. viij*, *ter de die* : cette poudre, aidée de la craie préparée et une diète nourrissante, complétèrent la cure.

Le 4 juin, elle était entièrement rétablie, à la débilité près, les règles qui avaient cessé reparurent. J'oubliais de dire que cette femme allaitait un fort garçon d'un an, que je lui persuadai de sevrer.

IIe Observ. Un autre exemple d'inflammation des poumons s'est présenté à moi il y a peu de temps. Le malade était un jeune meunier attaché à un corps de volontaires ; la maladie provenait d'un régime peu sobre et de l'usage des instrumens à vent ; dans ce cas, la digitale obtint le même succès en moins de vingt-quatre heures, le pouls qui était à 120 fut réduit à 60, et la figure qui était cramoisie, reprit sa couleur naturelle.

Observation de Weaver (1). — *Gale papuliforme invétérée, guérieavec une décoction de digitale.*

Une jeune femme d'une constitution pléthorique avait une gale qui lui couvrait tout le corps

(1) The London médical repository, juin 1815.

à l'exception du visage. Elle avait déjà employé en vain l'onguent de soufre et plusieurs remèdes empiriques. M. Weaver appelé pour lui donner des soins, lui fit tirer du sang du bras et lui conseilla de se laver, le corps, matin et soir avec une forte décoction de digitale pourprée. Après avoir continué pendant quelques jours l'usage de ces lotions, elle se trouva parfaitement guérie..

Observations d'Hufeland (1). — *Hernie étranglée réduite à l'aide de l'usage interne de la digitale.*

Hufeland fut appelé chez une femme jeune et pléthorique, qui souffrait depuis deux jours par l'étranglement d'une hernie inguinale accompagnée de vomissemens, de constipation, de fièvre et de symptômes d'inflammation : elle avait été saignée ; on lui avait ordonné des bains, des lavemens, des fomentations antispasmodiques, des mixtures salines avec l'huile et l'opium, le tout sans effet; l'opium avait même augmenté la fièvre et ne parut aucunement utile. Il eut donc recours à la digitale, dont il ordonna un grain toutes les trois heures dans une

(1) Journ. der practisch. Heilkunde. *Voyez* Annales de littérature médicale étrangère, tom. 1, p. 148.

émulsion huileuse, les vertus calmantes de cette plante furent telles dans ce cas, qu'au bout de vingt-quatre heures la hernie se laissa facilement réduire par le taxis, ce qu'on avait en vain tenté de faire auparavant.

OBSERVATIONS DE M. SANDRAS (1). — *Effets physiologiques et thérapeutiques de la digitale.*

Le travail de M. Sandras dont nous reproduisons ici la partie essentielle, est le résumé statistique de *cinquante-sept* observations qu'il a recueillies pendant les années 1827, 1828 et 1830 dans les différens services des hôpitaux confiés à M. Bally.

Dans les cinquante-sept maladies, dit M. Sandras se trouvent trente et une maladie du cœur, dont :

Treize hypertrophies sans dilatation.

Huit hypertrophies avec dilatation.

Huit Dilatations sans hypertrophie.

Un cas de palpitations nerveuses, c'est à dire de palpitations irrégulières qui laissaient, pendant l'intervalle des accès, le cœur dans l'état normal, et qui, même quand elles se faisaient sentir le plus, ne se rapportaient, par des signes certains, à aucune altération présumable de l'organe.

Un cas de bruit de soufflet, constant et assez fort,

(1) Bull. de thérapeutiq. t. VI, p. 165 et 333.

dans le cœur, sans autre signe d'altération; il tenait probablement à quelque rétrécissement des orifices.

Il faut remarquer qu'un assez grand nombre de ces sujets à maladie du cœur avaient de l'infiltration dans les membres inférieurs, et quelques-uns même une infiltration générale et prononcée.

Un malade avait un asthme, c'est à dire une dyspnée continuelle avec expectoration excessivement abondante de liquide filant, aéré et tenace; nous n'avons jamais pu découvrir à quelle espèce d'altération cette affection singulière, et qui durait depuis trois ans, était due.

Un autre malade présentait une fréquence très-considérable du pouls, et cette fréquence, survenue à la suite de douleurs très-vives le long du trajet du nerf sciatique, était due, comme l'ouverture du cadavre nous le prouva plus tard, à un abcès profondément formé dans la partie postérieure et supérieure de la cuisse, et communiquant dans le petit bassin.

Huit phthisies confirmées, plus ou moins avancées.

Deux dyspnées qui n'étaient explicables que comme bronchites chroniques, et par la quantité très-considérable de mucosités filantes que rendaient les malades.

Une bronchite chronique simple.

Outre les anarsarques dépendant des maladies du cœur dont nous avons parlé, nous avons vu traiter par ce moyen deux hydropisies, c'étaient :

Un œdême essentiel, survenu sans cause connue, et en une nuit.

Un ascite simple, c'est à dire succédant à une pé-

ritonite, mais qui n'avait rien conservé de sa nature inflammatoire ;

Sept malades affectés de l'épidémie d'alors, c'est à dire de l'acrodynie ou chiropodalgie, et à des degrés différens, mais tous très prononcés ;

Une tumeur squirrheuse de l'ovaire;

Une amenorrhée, dont la cause nous demeura toujours inconnue ;

Une hypocondrie;

Enfin, un individu qui vint quelques jours à l'hôpital pour s'y reposer, et qui n'avait pas de maladie, en reçut également et par comparaison.

Sur ces malades, dix n'en ont pas pris plus de 2 grains en deux fois; six plus de 3 grains; neuf plus de 4 grains; dix plus de 6 grains, deux plus de 8 grains : en trois fois, cinq n'en ont pas pris plus de 9 grains; trois plus de 12 grains; un plus de 14 grains; un plus de 15 grains; un plus de 16 grains; un plus de 24 grains; un plus de 40 grains.

Les autres en ont pris moins de 2 grains, ou ont reçu d'autres préparations de digitale; et je dois faire remarquer que les fortes doses ont été données en 1827 seulement; en 1828, et surtout en 1830, nous voyons survenir des accidens à des doses très faibles encore.

Sous l'influence de cette médication, nous avons vu le pouls se modifier de différentes manières.

Il est devenu plus fréquent chez deux malades qui n'en prenaient que 1 grain par jour; un que 2 grains; deux que 3 grains; deux que 4 grains; un que 6 grains.

Il est assez remarquable que cet effet ait eu lieu

à ces petites doses; si une observation semblable se répétait, elle conduirait à expliquer l'opinion de Sanders, que la digitale excite la circulation, car on sait que ce médecin, qui en a donné à un très grand nombre de malades, la prescrivait à très petites doses.

La circulation a été manifestement ralentie chez deux malades à la dose de 2 grains; un à 3 grains; deux à 4 grains; six à 6 grains; un à 8 grains; deux à 9 grains; deux à 12 grains; un à 14 grains; un à 16 grains; un à 18 grains; un à 40 grains.

Ces derniers chiffres sont presque tous de l'année 1827; on voit que parmi ceux qui ont éprouvé du ralentissement, la majorité ne dépassait pas 9 grains, et ce n'est qu'au bout d'un mois, à cette dose effroyable, que celui qui en prenait 40 grains a éprouvé du ralentissement.

Le pouls est devenu très irrégulier chez un malade à 4 grains; deux à 9 grains; deux à 12 grains; un à 14 grains; un à 16 grains; un à 18 grains; un à 40 grains.

Il est devenu plus régulier chez un malade qui en prenait six grains; deux fois il est devenu plus faible et plus mou, deux fois sensiblement plus dur; cet effet n'avait pas paru tenir aux doses administrées.

Parmi ceux qui n'ont rien éprouvé du côté de la circulation nous en trouvons :

Deux à 1 grain; sept à 2 grains; quatre à 3 grains; sept à 4 grains; six à 6 grains; deux à 8 grains; deux à 9 grains depuis plusieurs jours.

Les autres recevaient d'autres préparations. Ces résultats prouvent au moins qu'à petites doses la digi-

tale n'excite pas toujours la circulation, et en même temps ils démontrent qu'elle ne la ralentit pas dans le plus grand nombre des cas, puisque la minorité seulement de nos malades a présenté ce phénomène. Il faut reconnaître, à la vérité, qu'elle n'a pas toujours été portée jusqu'au point où elle aurait pu modifier la circulation; mais je ne dois pas manquer de faire remarquer que chez plusieurs de ces malades, elle agissait sur l'encéphale ou sur le tube digestif de manière à forcer d'en suspendre l'administration avant qu'elle manifestât une action sur la circulation.

Étudions maintenant celle qu'elle exerce sur le tube digestif.

Cette action est des plus marquées, elle se manifeste le plus souvent par des nausées, des vomissemens, de la sensibilité, de la chaleur à l'épigastre. Voici le tableau de ce que nos malades ont présenté.

Sous l'influence de la poudre de digitale, nous avons vu survenir :

Une fois un peu de salivation chez une femme qui, pendant plusieurs jours, a pris 8 grains en deux fois pour un œdème des membres inférieurs.

Une, l'augmentation de l'appétit chez cette même femme.

Quatre, l'amertume de la bouche.

Une, des rapports acides.

Douze, de l'épigastralgie ou de la chaleur à l'estomac.

Trois, un enduit jaunâtre et épais de la langue.

Deux, la rougeur du même organe.

Vingt-huit, des nausées, qui treize fois furent suivies de vomissemens.

Huit, des coliques.

Six, du dévoiement, et enfin,

Deux, de la constipation.

Parmi ceux dont les voies digestives furent très manifestement tourmentées par l'action de la digitale, nous en trouvons :

Un qui en prenait 2 grains; un 4; quatre 4, cinq 6; deux 8; trois 9; un 12; un 16; un 24.

Chez les autres malades, l'action de la digitale fut trop peu intense pour prouver quelque chose. La puissance connue de la digitale me permet d'ajouter que tous les malades auraient ressenti ses effets de cette manière, si on eût voulu monter les doses; mais je parle de cette substance employée comme médicament, et non pas comme poison. Je fais d'avance la même remarque pour ce que je vais dire de son action sur le système nerveux. Elle a produit :

Onze fois des vertiges avec éblouissemens, étourdissemens, chaleur à la tête ;

Six, de la céphalalgie ;

Quatre, des hallucinations;

Une, de l'assoupissement;

Deux, des défaillances complètes, quand les malades voulaient se livrer à quelque mouvement;

Quatre, des angoisses précordiales particulières, et horriblement tourmentantes pour les malades;

Trois, du délire, dont deux fois un délire furieux.

Ceux de nos malades qui ont ressenti de cette manière les effets de la digitale, en recevaient :

Un, 3 grains; trois, 4 grains; six, 6 grains; trois, 9 grains; un, 10 grains; un, 14 grains; un, 15 grains, un, 16 grains; un, 18 grains.

Ce dernier avait été jusqu'à 24 grains, mais des accidens compliqués du côté de l'encéphale et des voies digestives avaient forcé de redescendre les doses.

Les pupilles conservèrent leur dilatation normale chez un individu qui prenait 16 grains de digitale, et qui en éprouva des accidens fort intenses; elles furent contractées chez un autre, qui éprouva aussi des accidens du côté des voies digestives et de l'encéphale, à la dose de 9 grains. Enfin, elles furent dilatées chez quatre sujets qui en recevaient:

Les deux premiers, 6 grains; le troisième 9; le quatrième, 18.

Et qui, à ces doses, éprouvèrent les accidens dont j'ai déjà tant de fois parlé. Dans tous les autres cas je n'ai pas remarqué que les pupilles fussent ni dilatées ni contractées, que le malade éprouvât ou non les accidens sous-mentionnés pendant l'administration, même long-temps continuée, de la poudre de digitale.

Les trois individus qui eurent le délire, et qui, par conséquent, en éprouvèrent les accidens les plus graves, en recevaient:

L'un, 9 grains; le deuxième, 16; le troisième, 18, quand ils furent pris de ce délire, le plus grave de tous les symptômes d'empoisonnement par la digitale.

L'action que la digitale exerce sur les organes thoraciques, est beaucoup moins prononcée que celle qu'elle exerce sur les systèmes nerveux et digestif. Un malade, qui avait une dilatation du cœur avec anasarque, à 12 grains, s'est plaint de palpitations plus fortes que celles dont il était affecté au-

paravant. Trois malades ont accusé de la dyssenterie; une femme, avec une hypertrophie du cœur et frémissement cataire, toussait et respirait plus difficilement après en avoir pris 2 grains deux fois par jour et plusieurs jours de suite. Un malade, qui eut le délire, à 9 grains, avait dans ses derniers momens la respiration sublime; et enfin une femme qui avait un asthme très violent, respirait plus difficilement après avoir pris 2 grains de digitale deux fois, plusieurs jours de suite.

Pour compléter le tableau des effets de la digitale sur les organes respiratoires, il faudrait ajouter ici ceux que je lui ai vu produire quand ces organes étaient malades, et cela se réduit à ceci :

Dans un cas de phthisie, la marche de la maladie parut se modérer sous l'influence de 6 grains de poudre de digitale en deux fois ; sous l'influence de la même dose et plus tard de 8 grains, l'oppression diminua chez un malade qui avait un œdème pulmonaire en même temps qu'une hypertrophie du cœur avec dilatation.

Enfin reste à constater l'effet physiologique de la digitale pourprée qui a le premier, pour ainsi dire, éveillé l'attention sur cette plante, son effet diurétique. Voici donc ce que nous avons vu à cet égard.

La quantité des urines fut très notablement augmentée chez trois malades, dont: 1 anasarque à 6 grains en deux fois ; 1 anévrisme avec infiltration également à 6 grains; 1 anasarque à 12 grains.

Un malade affecté d'hypertrophie du cœur avec dilatation, et qui alla jusqu'à en prendre 7 grains, rendit ses urines beaucoup plus souvent; mais au

total il n'en rendait pas davantage dans les 24 heures.

Un malade qui en prenait 6 grains pour la même affection, rendit beaucoup d'urines plusieurs jours de suite, mais avec difficulté.

Un autre affecté d'hypertrophie, en rendit au contraire moins qu'à l'ordinaire, et enfin un troisième qui, pour un asthme, dont la cause ne put pas être déterminée, prenait 4, puis 6 grains, urina moins qu'à son ordinaire.

Enfin, pour en terminer avec les effets physiologiques de cette substance, je dois dire qu'un malade à dilatation du cœur avec anasarque à la dose de 12 grains, en même temps qu'il accusa quelques symptômes cérébraux, se plaignit de picottemens dans les membres; une femme de 55 ans, non réglée depuis deux ans, à 6 grains, se plaignit de douleurs contusives dans les membres. Enfin le seul de nos malades qui prît 40 grains de cette poudre, se plaignit quand il fut à 36 grains d'un peu de démangeaison à la tête, et les soins de propreté les plus minutieux n'en firent trouver aucune explication; ce prurit se passa au reste au bout de quelques jours.

Tel est, à en considérer séparément les diverses parties, le tableau que nous pouvons présenter d'après les cas qui se sont rencontrés sous nos yeux des effets physiologiques de la digitale pourprée. D'après ces faits, il est constant:

1° Que cette substance exerce sur les voies digestives une action irritante, d'autant plus dangereuse qu'elle ne se montre pas toujours aux mêmes doses, ni après un temps également long de l'usage de ce moyen, mais toujours certaine quand on en veut

forcer les doses, soit en les donnant trop fortes de prime abord, soit en les graduant avec trop peu de précaution;

2° Qu'elle agit manifestement aussi sur le système nerveux, dont elle trouble violemment les fonctions centrales, et aussi, il faut le dire, à des doses très variables et même encore fort petites;

3° Que la nature de cette action se rapproche un peu de celle de la morphine;

4° Que la propriété de ralentir le pouls se manifeste souvent, en effet, quand on emploie cette substance à des doses convenables; que cet effet a lieu plus sûrement quand les doses sont un peu élevées, tandis qu'on voit assez souvent le pouls s'accélérer quand on se tient dans les plus petites doses;

5° Que la propriété diurétique de la digitale n'est pas confirmée par ces observations, puisqu'elle s'y manifeste si peu souvent, et encore dans des cas où un liquide accumulé devait nécessairement sortir par quelque voie d'excrétion, et par conséquent pouvait prendre celle des urines, indépendamment de toute action spéciale de la digitale;

6° Que rien n'appuie, dans ce que nous avons vu, les vertus sudorifiques et aphrodisiaques dont on a parlé.

Quant à la coïncidence de tous ces effets entre eux, à la manière dont ils viennent simultanément et se succèdent, je vais laisser les faits parler eux-mêmes, et après avoir cité comme exemples deux observations, je me contenterai de faire, sous ce point de vue, le résumé de ceux que je possède. Ainsi:

Un jeune homme, en mars 1830, prenait de la

digitale pourprée pour une hypertrophie simple du cœur. Au bout de douze jours il était arrivé à la dose de 9 grains en trois fois sans avoir rien éprouvé; mais alors son pouls, qui avait toujours été à plus de 65 pulsations tomba à 54; en même temps, il eut des nausées, des vomissemens accompagnés d'une grande et fatigante anxiété; il lui semblait en même temps que des obscurités lui passaient devant les yeux. On redescendit à 2 grains en deux fois, et il souffrit moins de l'estomac, ses nausées se calmèrent, les vomissemens cessèrent, et le pouls se releva à 60 pulsations par minute.

Au bout de quatre jours on était revenu à 6 grains de poudre de digitale en deux fois; le malade ne présente plus que 44 pulsations par minute; le lendemain, à la même dose, il a quelques nausées, et le pouls tombé à 41 pulsations. Le malade se trouve assez bien, on ne lui donne que 4 grains en deux fois, et on lui fait faire une petite saignée; le sang est séreux; les envies de vomir se dissipent, et le malade trouve que la saignée l'a soulagé.

Le surlendemain on remonte à 6 grains en deux fois, aussitôt nausées, vomissemens, anxiété très fatigante, douleurs dans tout le ventre, vertiges, pupilles dilatées. Le pouls conserve toujours de la lenteur, et le malade est constipé; on suspend la digitale, et peu à peu tout rentre dans l'ordre; le malade vomit encore le lendemain; mais au bout de trois jours les nausées avaient cessé; le pouls resta lent encore pendant cinq jours; au bout de ce temps il redevint moins lent, et surtout plus plein et plus dur.

On essaie, au bout de huit jours, de lui redonner de la digitale, en commençant par 1 grain; cette fois il n'a plus d'envie de vomir, mais du dévoiement, et on renonce à lui en donner.

Sa maladie du cœur n'avait absolument rien gagné à cette médication. J'avoue que j'ai peu vu de malades supporter aussi mal que celui-ci la digitale.

Vers la même époque, un autre jeune homme, âgé de 20 ans, présentant tous les signes d'une hypertrophie du cœur avec dilatation, offrait, quand il fut mis au traitement par la digitale, 64 pulsations par minute. En huit jours on arriva à 9 grains en trois fois. Au bout de quatre jours le pouls était tombé à 46 pulsations. On prescrivit 12 grains de poudre de la même manière: quelques nausées le matin; étourdissemens; il survient dans la nuit un œdème assez considérable du scrotum. On continue à la même dose, le pouls tombe à 36 pulsations; le malade vomit, mais il n'a plus d'étourdissemens, il a une selle naturelle. On donne 9 grains de digitale; le malade éprouve de vives douleurs à l'épigastre; il vomit continuellement, la langue n'est pas rouge mais sale et pâle; les étourdissemens continuent, le pouls conserve sa lenteur. On suspend la digitale, le malade a encore des étourdissemens, et des vomissemens pendant deux jours. Les pupilles sont dilatées.

La lenteur du pouls persista plus long-temps que les autres effets de la digitale; au bout de six jours il n'y paraissait plus, et le malade montait plus facilement un escalier, mais il lui semblait, quand il était debout, que les battemens du cœur étaient

plus forts que par le passé. Le stéthoscope n'y trouvait point de changemens.

Il est parfaitement inutile de citer un plus grand nombre d'observations. Elles ne seraient toutes que la répétition de celle-ci avec quelques variantes dans les circonstances de doses, de durée, d'intensité de l'empoisonnement ; je vais donc me borner à rapporter les résultats généraux de celles que je possède, du point de vue de la coïncidence des divers effets qu'il m'a été donné d'observer. Je divise ces effets en quatre groupes, selon qu'ils se rapportent au système nerveux, au système digestif, à l'état de la circulation modifiée par l'action de la digitale, enfin à ses autres propriétés moins constantes, et je trouve ainsi :

Ralentissement du pouls sans autre phénomène	3 fois.
Ralentissement, et en même temps signes d'agression des voies digestives et des centres nerveux	8 fois.
Ralentissement du pouls et en même temps signes d'agression des voies digestives seulement.	5 fois.
Ralentissement du pouls avec signes d'agression des centres nerveux seulement	2 fois.
Ralentissement du pouls avec diurèse seulement	2 fois.
Id. avec dyspnée	1 fois.
Id. avec palpitations	1 fois.
Irritation simple des voies digestives	11 fois.
Irritation des voies digestives avec affection des centres nerveux	4 fois.

Irritation avec dysurie	1 fois.
Affection simple des centres nerveux	1 fois.
Diurèse simple	1 fois.
Salivation simple	1 fois.
Augmentation simple d'appétit	1 fois.

Ce tableau parle assez de lui-même pour faire voir que les affections les plus fréquentes de toutes sont celles des voies digestives, puis celles des centres nerveux, puis celles de la circulation, et il résout d'un seul coup d'œil la question soulevée par l'école de l'irritation, en prouvant que le ralentissement de la circulation coïncide très bien avec une gastrite; mais d'autre part, il prouve aussi que ce n'est pas la gastrite mais la digitale qui ralentit le pouls, puisque nous avons observé plus souvent la gastrite sans ralentissement de la circulation.

Au total, nous pourrions, d'après tous les tableaux que nous venons de présenter au lecteur, nous résumer aussi sur ce qui regarde les propriétés physiologiques de la digitale pourprée.

Cette substance porte principalement son action (bien entendu dans le mode d'administration dont nous avons parlé) sur les voies digestives qu'elle irrite à sa manière, sur les centres nerveux, et particulièrement l'encéphale dont elle trouble notablement les fonctions, enfin sur le cœur, dont elle modifie les battemens.

Son action sur les voies digestives paraît y déterminer de l'irritation; elle paraît agir sur le cerveau à la manière de la morphine, mais avec moins d'intensité, en y portant un certain trouble, plutôt vers les organes des sens que vers les fonctions les plus

intimes de l'organe lui-même; enfin elle paraît agir d'une manière sédative sur la circulation, mais seulement dans certains conditions, soit du malade auquel on administre cette substance, soit de cette substance elle-même.

Tantôt elle produit ces effets séparément, indépendamment l'un de l'autre; tantôt au contraire, elle les produit tous ensemble, de telle sorte qu'il est impossible de les réunir comme causes et effets.

OBSERVATIONS DE M. JORET (1). *Effets physiologiques et thérapeutiques de la digitale.*

Voici le résultat général des faits publiés par M. Joret, dans les Archives de médecine (1) et qu'il a recueillis pour la plupart à l'hôpital de la Pitié, dans les salles de M. Andral. Sur trente-sept malades, l'administration de la digitale a occasionné des phénomènes gastriques, tels que nausées, vomissemens, diarrhée chez dix-sept; la circulation a été excitée et accélérée d'une manière très apparente chez trois; elle a été ralentie chez vingt-quatre; la toux a été diminuée chez un seul; sept ont éprouvé une augmentation considérable de la sécrétion urinaire. Deux qui avaient pris l'un un gros et demi, l'autre

(1) Tom. IV, 1834, p. 9 et 378.

cinq gros d'infusion, sont morts subitement, sans qu'il soit cependant positivement prouvé que c'est cette dose excessive du médicament qui les ait fait périr; enfin, on n'a pas observé d'effet sensible chez cinq individus.

Quant aux effets thérapeutiques obtenus chez les malades observés par M. Joret, ils ont été en général peu marqués. Ce qu'on doit attribuer en grande partie à ce que les maladies contre lesquelles on a employé la digitale, n'étaient pas celles en général où ce médicament réussit le mieux.

Voici ce résultat :

Maladies du cœur	7 non guéries	2 guéries.
Anasarque		1
Emphysème	1	
Phthisie pulmonaire	7	
Congestion cérébrale	1	
Rhumatisme chronique	1	
Bronchite	1	2
Gastrique chronique	1	
Asthme	1	
Pleurésie	1	
Emphysème pulmonaire	2	
Pneumonie	1	

La digitale a été administrée en poudre en commençant par de petites doses et en montant jusqu'à 12, 15 ou 18 grains par jour; en extrait aqueux, depuis un grain par jour jusqu'à un demi-gros, en extrait alcoolique, en teinture éthérée et en infusion. On a porté la dose de cette dernière jusqu'à 40 grains par jour auxquels on était arrivé progressivement. Deux fois la dose de cette dernière a été portée à

un gros et demi et à cinq gros une autre fois; ces deux malades sont morts subitement.

M. Trousseau, cité par M. Joret, a provoqué la diurèse chez dix malades, sur onze en appliquant sur le ventre de ces individus, une flanelle trempée dans une infusion de digitale, et en recouvrant cette flanelle d'un taffetas ciré pour empêcher l'évaporation. Ce médecin conseille de faire cette infusion avec deux à quatre onces de feuilles sèches de digitale pour deux livres d'eau (1).

FORMULAIRE

DES

PRINCIPALES PRÉPARATIONS DE DIGITALE (2).

Poudre de digitale.

(Pharmacopées, militaires de Copenhague, de Koenisberg, d'Augustin, de Swediaur.)

Prenez: feuilles de digitale sèche,
Sucre blanc. . . . . un gros.
Faites une poudre.

Pilules.

(Formulaires militaires, de France, de Cadet-Gassicourt, de Pierquin.)

Prenez : extrait de digitale pourprée, à volonté.
Poudre de réglisse, quantité suffisante.
Faites des pilules d'un demi-grain.

Extrait.

(Pharmacopées de Hanovre, de Saxe, de Van Mons.)

Prenez : herbe fraîche de digitale, à volonté.
Pilez dans un mortier de pierre, en arrosant avec un peu d'eau; expri-

(1) *Voyez* Arch. de méd., tom. IV, 2e série, p. 407.

(2) *Voyez* Jourdan, pharmacopée universelle.

mez le suc et de suite, faites évaporer au bain-marie, en remuant toujours sur la fin avec une spatule.

Décoction.

(Pharmacopées de Dublin, de Cox, de Van Mons.)

Prenez : feuille de digitale, une partie.
Eau. . . . . trente parties.
Faites réduire à vingt-quatre par l'ébullition ; passez, puis décantez après le refroidissement, et ajoutez eau-de-vie, quatre parties.
Mêlez bien.

Infusion.

(Pharmacopées de Boston, d'Amsterdam, d'Edimbourg, de Londres, de Swediaur, etc.)

Prenez : feuilles de digitale, un gros.
Eau bouillante. . . huit onces.
Faites digérer pendant quatre heures dans un vase couvert.

Vin.

(Pharmacopée de Lisbonne, formulaire de Pierquin.)

Prenez : feuilles sèches de digitale, une once.
Vin blanc généreux, deux livres.
Après quatre jours de macération, passez.

Teinture.

(Pharmacopées d'Erfurt, de Boston, d'Anvers, d'Amsterdam, de La Haye, de Dublin, d'Edimbourg, de France, etc.)

Prenez : feuilles de digitale sèche, une partie.
Alcool, à 22 degrés, quatre parties.
Faites digérer pendant six jours et passez.

Teinture éthérée.

(Pharmacopées Belge, Française, Hanovrienne, Polonaise, Prussienne, etc.)

Prenez : feuilles sèches de digitale en poudre. . . une partie.
Ether sulfurique, 46 degrés, quatre parties.
Faites macérer pendant deux jours dans un flacon bouché et transvasez.

Onguent.

(Pharmacopées de Francfort sur le Mein, de Hambourg, de Saxe, de Wusbourg, etc.)

Prenez : herbe écrasée de digitale, une partie.
Axonge de porc... deux parties.
Après deux jours de digestion, faites cuire sur un feu doux, jusqu'à consomption de l'humidité et passez.

Emplâtre.

(Pharmacopée de Van Mons.)

Prenez : cire jaune, une partie.
Colophane.
Huile d'olive.
De chaque, une demi-partie.
Faites fondre et ajoutez au mélange demi refroidi, poudre de feuilles de digitale, une partie.

RÉSUMÉ

DES TRAVAUX THÉRAPEUTIQUES SUR LA DIGITALE POURPRÉE.

Avant de commencer ce résumé, nous devons répéter une réflexion que nous avons eu plusieurs fois occasion de faire dans les précédens volumes, et qui ressort également de nos recherches sur la digitale. C'est que la plupart des auteurs qui se sont occupés de cette substance, ont publié leurs succès et ont plus ou moins gardé le silence sur leurs revers, d'où il résulte que le total des guérisons obtenues par l'emploi de ce médicament, tout en étant exact et vrai en lui-même, ne l'est point comparativement à celui des insuccès. On serait donc exposé, en partant de cette base, pour juger le degré d'utilité de la digitale, à se former une idée trop avantageuse de ses vertus thérapeutiques.

I. Le nombre des faits que nous avons rassemblés sur l'emploi de cette plante et qui peut former à peu près (1) tout ce qui a été publié jusqu'ici sur

(1) Je dis à peu-près; car quoique j'aie fait le dépouillement des ouvrages et des journaux qui ont parlé de ce médicament, on sent

ce point de thérapeutique s'élève à *deux mille sept cent vingt-cinq* recueillis par plus de quarante auteurs (2). Mais ces faits ne sont pas tous de même valeur. La plupart sont énoncés sans aucun détail; les auteurs se sont bornés à indiquer le nombre des cas où ils ont employé la digitale et le résultat général qu'ils ont obtenu. Pour plus de deux mille de ces faits, les observateurs se sont bornés à faire connaître les effets physiologiques du médicament, sans s'occuper en aucune manière de ses effets thérapeutiques. Parmi celles de ces observations qui sont détaillées, il en en est plusieurs où les détails sont incomplets; dans quelques autres, la digitale a été employée concurremment avec d'autres moyens, et il est bien difficile de démêler, parmi les effets obtenus, ceux qu'on doit attribuer à cette plante. Un assez grand nombre d'autres réunissent toutefois les conditions de faits bien observés, exacts et suffisamment développés.

que quelques faits ont pu facilement m'échapper; leur nombre, au reste, doit être peu considérable, et il ne peut en rien changer les conclusions de ce travail. Parmi ces faits, il en est deux que nous citerons et qui appartiennent à MM. Martin-Solon et Gaussail. Ce sont deux cas de maladies organiques du cœur, compliquées d'anasarque et guéries par les saignées et l'emploi de la digitale. (*Journal hebdom* t. v, p. 69.)

(1) Babad, Bayle, Beddoes, Bidault de Villiers, Brera, Caron, Chretien, Comte, Cuming, Darwin, De La Porte, Devillaine, Drake, Dupuy, Fanzago, Ferriar, Fowler, Gérard, Haller, Hufeland, Hutchinson, Jaurias, Jones, Joerg, Joret, Kinglake, Laudun, Maclean, Magennis, Mavré, Merz, Mossman, Mouton, Ronzel, Sanders, Saudras, Schiemann, Tommasini, Trousset, Vassal, Weaver, Withering, etc.

II. Effets primitifs ou physiologiques. La digitale porte à la fois son action sur le cœur, le canal digestif, le cerveau et les organes urinaires.

1°. Son effet le plus ordinaire sur la circulation, c'est une augmentation de force et de fréquence du pouls, à laquelle succède un ralentissement plus ou moins prompt, si l'on en continue l'emploi. Ce ralentissement des battemens du cœur, qui peut être porté au point que cet organe ne batte que trente cinq fois par minute, comme Withering en a rapporté un exemple, peut être aussi quelquefois primitif, surtout lorsque les sujets chez lesquels on essaie ce médicament sont atteints de quelque maladie accompagnée de beaucoup de fièvre. Si cette assertion était fausse, il faudrait que dans les nombreuses observations où le ralentissement du pouls paraît avoir été le premier effet de l'action de la digitale, l'accélération préalable eût été de bien courte durée pour n'avoir pas été notée.

Voici sur ce point les résultats obtenus par les principaux auteurs.

Withering a donné la digitale à 163 malades; il dit d'une manière générale et sans indiquer le nombre des sujets qui lui ont présenté ce phénomène, que ce médicament à doses un peu fortes et rapprochées diminue la force vitale et le nombre des battemens du cœur.

Fondé sur deux mille expériences qui lui sont propres, ou dont il a été témoin, Sanders assure que chaque petite dose de cette plante augmente la force et la fréquence du pouls, et produit même, chez les personnes bien portantes, une espèce de fièvre in-

flammatoire si l'on en continue l'emploi. Le pouls devient, dit-il, insensiblement fébrile et s'élève de 70 à 90, de 90 à 100, 110 et 120 et au-delà, si le médecin ne sait pas s'arrêter. En général, au bout de 24 heures et souvent plus tôt, le pouls descend plus ou moins rapidement de 120 à 110, 100, 90, 80, 70, 60, 50, 40 et même beaucoup plus bas.

Joerg est arrivé aux mêmes résultats que Sanders; c'est-à-dire qu'il a observé sur tous les membres d'une société d'expérimentation qu'il avait formée pour essayer divers médicamens, le ralentissement du pouls succéder à son augmentation de fréquence. Il en a été de même d'Hutchinson qui a fait plusieurs expériences sur lui-même.

Sur 200 cas, Maclean n'a vu que la diminution de fréquence des pulsations artérielles; il a cependant observé que le pouls s'accélérait quelquefois et revenait ensuite à son type primitif.

Parmi les malades observés par M. Sandras, et auxquels la digitale a été en général donnée à faible dose, le pouls a augmenté de fréquence chez *huit*, il a été ralenti chez *vingt*; il est devenu irrégulier chez *neuf*, plus régulier chez *un*; plus faible et plus mou chez *deux*, plus dur chez *deux*. *Trente* n'ont éprouvé aucune modification de la circulation, depuis un grain jusqu'à neuf.

Sur *trente-sept* malades dont l'histoire a été recueillie par M. Joret, *vingt-quatre* ont eu le pouls ralenti, *trois* l'ont eu accéléré; les autres n'ont rien éprouvé.

2°. L'action de la digitale sur le canal digestif est très marquée lorsque cette substance est donnée

à dose un peu forte. En très petite quantité, ou elle est nulle, ou bien elle se manifeste par une augmentation ou une perte d'appétit, par de la salivation, un sentiment d'ardeur dans le pharynx et l'œsophage, de l'amertume à la bouche, de la chaleur et même de la douleur à l'épigastre. A plus forte dose, ou à dose assez faible chez des individus qui y sont prédisposés, il survient à des degrés variés des nausées, des vomissemens, des coliques, de la diarrhée.

Quant au nombre de fois où les voies alimentaires sont affectées, comparé à la lésion des autres organes, il est difficile de le déterminer, la plupart des auteurs n'ayant nullement songé à ce point de vue. D'après Sanders et Maclean, le cœur serait le plus souvent atteint; dans les observations de M. Sandras ce sont les organes digestifs, puisque sur *cinquante-sept* cas, ceux-ci ont ressenti *trente et une* fois, l'action de la digitale. Dans celles de M. Joret, il est survenu des phénomènes d'irritation gastrique, chez *dix-sept* malades *sur trente-sept*.

3°. Le cerveau et les organes des sens ressentent aussi l'action de la digitale, moins fréquemment cependant que le cœur et les organes digestifs. Souvent, à petite dose, cette action, quand elle existe se manifeste par des vertiges, de la pesanteur de tête, de la céphalalgie, des éblouissemens, des étourdissemens, de l'assoupissement, un sentiment de pesanteur sur les orbites, un obscurcissement de la vue, avec des nuages devant les yeux, des hallucinations et quelquefois même du délire, des défaillances incomplètes, et des angoisses précordiales

très pénibles. Mais les phénomènes cérébraux sont presque toujours légers et modérés, et ils ne deviennent intenses que dans les cas d'empoisonnement, ou lorsque les doses de digitale ont été portées trop haut. Sanders paraît attacher peu d'importance à ces phénomènes qu'il ne note comme survenant que chez les individus qui ont pris une trop grande quantité du médicament; Withering n'en fait aucune mention, du moins dans l'analyse de son livre que nous avons donnée ; Maclean les énumère sans faire connaître son opinion sur leur fréquence, Magennis parle d'un trouble dans la vision produit par de trop fortes doses de la plante, et indiquant la nécessité de les diminuer ou même de suspendre le médicament ; M. Sandras a observé *quinze fois* des symptômes cérébraux sur 57 sujets ; tandis que M. Joret n'en a vu que très rarement survenir chez 37 malades dont il a recueilli l'histoire.

4° La digitale agit sur les reins et augmente la sécrétion urinaire. Mais cet effet diurétique n'est pas constant, quoiqu'il soit beaucoup plus fréquent qu'avec aucun autre médicament, d'après Withering. Au reste, il n'a pas été noté avec assez de précision par la plupart des auteurs pour que nous puissions déterminer dans quelle proportion il se manifeste, comparativement aux autres phénomènes physiologiques produits par la digitale; Withering, Sanders, Maclean, se bornent à l'indiquer d'une manière générale. Il règne parmi les autres une assez grande divergence. Ainsi, dans le plus grand nombre des cas où la digitale a été prescrite contre des hydropisies (et le nombre s'en élève à *deux cent cinquante*), la

sécrétion urinaire a été augmentée (Withering, Sanders, Brera, Trousset, Mavré, Tommasini, Vassal, Chrestien, Bidault de Villiers, Babad, Jaurias, Comte, etc.). Ce phénomène a été bien plus fréquent encore chez les individus bien portans soumis aux expériences de M. Joerg, puisqu'ils l'ont tous éprouvé, à l'exception d'un seul, ainsi que chez les malades auxquels M. Trousseau a fait des fomentations de digitale sur le ventre, puisqu'il est survenu chez *dix* malades sur *onze*. D'un autre côté, sur 57 cas, M. Sandras n'a observé la diurèse que chez trois malades, qui étaient leucophlegmatiques, les autres étaient atteints d'affections différentes; et M. Joret, que *sept* fois sur *trente-sept*. Les sujets dont ce dernier a publié les observations n'étaient pas non plus hydropiques. Il semble qu'on pourrait conclure de cette différence d'effets diurétiques observés par les auteurs, que la digitale provoque principalement la sécrétion urinaire chez les sujets en qui elle est plus ou moins diminuée, comme on le voit chez ceux qui sont atteints d'épanchemens divers. Cette conclusion, toute probable qu'elle est, a besoin de nouveaux faits pour obtenir une entière confiance.

Les différens phénomènes produits par la digitale et résultant de son influence sur le cœur, les organes digestifs, le cerveau et les reins, sont extrêmement variés, quant à leur nombre, leur intensité et leur combinaison suivant la dose du médicament et l'idiosincrasie du malade. En général, à petite dose, ils sont modérés et moins nombreux qu'à dose plus forte. D'après Sanders, à faible dose, elle augmente

la force et la fréquence du pouls, vivifie pour ainsi dire les surfaces ulcérées, saignantes, blafardes, fortifie les mouvemens volontaires, active la digestion, augmente les évacuations par la peau et les organes urinaires et facilite l'absorption des fluides épanchés. A plus forte dose, surviennent les nausées, les vomissemens, les coliques, la diarrhée, les vertiges, l'insomnie, la céphalalgie et les autres phénomènes cérébraux, le ralentissement considérable du pouls, l'anxiété et l'oppression précordiale, les défaillances, les sueurs froides. Dans deux cas d'empoisonnement rapportés par Bidault de Villiers, et qui furent suivis de la guérison, il y eut des vomissemens violens et répétés, des déjections alvines abondantes, des défaillances et des angoisses inexprimables avec ralentissement du pouls. Deux malades qui avaient pris l'un un gros, l'autre cinq gros d'infusion de digitale moururent subitement (Joret). Mais les observations rapportées par ce dernier médecin, ne prouvent pas bien positivement que l'ingéstion d'une si haute dose de cette plante ait été la cause de la mort. Quant au nombre des phénomènes survenant chez chaque malade, il varie suivant l'idiosincrasie; Sanders désigne d'une manière générale tous ceux que nous avons indiqués plus haut; M. Sandras a trouvé les proportions suivantes pour les individus qu'il a observés : ralentissement du pouls seul, *trois* fois; ralentissement et en même temps signes d'agression des organes digestifs et des centres nerveux, *huit* fois; ralentissement du pouls et en même temps signes d'agression des voies digestives seulement, *cinq* fois. Ralentissement du pouls avec signes d'agression

des centres nerveux seulement, *deux* fois. — Ralentissement du pouls avec diurèse seulement, *deux* fois. *Idem* avec dyspnée, *une* fois. — *Idem* avec palpitations, *une* fois. — Irritation simple des voies digestives avec affection des centres nerveux, *quatre* fois; irritation avec dysurie, *une* fois. — Affection simple des centres nerveux, *une* fois. — Diurèse simple, *une* fois. — Salivation simple, *une* fois. — Augmentation simple d'appétit, *une* fois.

La durée d'action de la digitale n'est pas bornée au temps pendant lequel on en fait usage. Après sa cessation, les phénomènes qu'elle a provoqués continuent encore pendant trois, quatre, cinq jours et davantage. Ils diminuent ensuite avec lenteur et cessent progressivement.

III. Effets thérapeutiques. Parmi le grand nombre de faits que nous avons rassemblés, il n'y en a que *quatre cent soixante et dix* qui soient relatifs à des maladies, et où l'on ait noté les changemens survenus dans ces affections par suite de l'administration de la digitale, c'est-à-dire, les effets thérapeutiques. Encore faut-il retrancher de ce nombre 163 cas appartenant à Withering, que cet auteur a désignés sans faire connaître les proportions des succès et des revers qu'il a obtenus par cette espèce de médication. Le résultat général des traitemens des *trois cent-sept* autres malades, a été la guérison de *cent quatre-vingts*, le soulagement de *soixante* et la non-guérison de *soixante-sept*.

Ces proportions, qui n'auraient rien d'étonnant s'il s'agissait de maladies d'une gravité ordinaire, deviennent extrêmement favorables quand on réfléchit que la plupart des affections traitées par la digitale étaient du nombre de celles qui sont presque toujours au-dessus des ressources de l'art, comme les hydropisies et la phthisie pulmonaire. On en jugera par les détails dans lesquels nous allons entrer.

1° *Phthisie pulmonaire. Cent cinquante et un* individus atteints de cette maladie ont été traités par la digitale. (Sanders, Kinglake, Fowler, Beddoes, Drake, Mossman, Maclean, Ferriar, Magennis, Mouton, etc.) Sur ce nombre, *quatre-vingt-trois* ont été guéris, *trente-cinq* ont éprouvé une amélioration momentanée ou durable dans leur état; *trente-trois* n'ont obtenu aucun changement favorable. Ces proportions sont exactes pour tous les cas que nous avons rencontrés, à l'exception de dix à quinze observations, dans lesquelles la phthisie pulmonaire nous a paru douteuse. La plupart des autres faits nous ont offert le plus grand nombre des symptômes propres aux tubercules pulmonaires, tels que la toux, l'expectoration purulente, la fièvre, l'amaigrissement, les sueurs et le dévoiement colliquatifs. En supposant que plusieurs de ces cas fussent des catarrhes pulmonaires chroniques et non de véritables phthisies, il resterait encore un nombre de guérisons assez considérable pour mériter de fixer l'attention des médecins. Mais, me dira-t-on, si la digitale a obtenu de pareils succès, pourquoi échoue-t-elle aujourd'hui? On peut répondre

d'abord que les auteurs ayant l'habitude de passer sous silence leurs insuccès, on ne peut regarder comme exactes les proportions des guérisons aux non-guérisons que nous remarquons ici; on ne doit donc pas conclure des 151 cas que nous donnons, sur lesquels il y en a eu 83 où le médicament a réussi, que la digitale guérit plus de la moitié des phthisiques; mais on ne peut se refuser à admettre que sur un nombre indéterminé, plusieurs ont été guéris. En second lieu, ne peut-on pas assurer que depuis bien long-temps il n'a pas été fait de nouveaux essais avec la digitale. Nous pouvons nous appuyer du témoignage d'un auteur dont l'exactitude et la véracité sont généralement reconnues. « Ce mécament, dit Bayle, dont j'ai progressivement augmenté la dose que j'ai quelquefois portée jusqu'à » quarante grains, a paru produire de très bons » effets dans diverses espèces de phthisies et même » dans la phthisie tuberculeuse chez les sujets trop » excitables dont le pouls offrait une très grande » fréquence. »

Si, ne consultant que nos théories ou l'opinion généralement régnante sur l'inefficacité complète de toute espèce de moyen contre la phthisie pulmonaire, nous rejetions comme faux les 83 cas de guérison que nous donnons dans cet ouvrage, nous serions obligés de regarder comme imposteurs plus de douze médecins que l'histoire nous présente tous comme honorables; car il est impossible d'admettre que tous ces auteurs se sont constamment trompés sur le diagnostic de la maladie. Un de ces auteurs, Magennis, mérite une mention particu-

lière par le nombre de ses succès, plus considérable que celui de tous les autres médecins réunis. Sur 72 malades, ce médecin en a guéri 40, dont 15 étaient au premier degré de la phthisie et 25 au troisième; il a obtenu l'amélioration de leur état chez 22; 10 ont succombé. Ces proportions sont tellement favorables, tellement contraires aux résultats de l'observation journalière, qu'elles inspirent naturellement de la méfiance. Cependant l'auteur était évidemment un homme instruit et le poste qu'il occupait (médecin de l'hôpital de la marine de Plymouth) écarte naturellement l'idée d'imposture; ses observations sont d'ailleurs bien complètes et présentent tous les symptômes de la phthisie pulmonaire. Elles furent lues par l'auteur devant une des premières sociétés médicales de Londres et insérées dans un de ses meilleurs journaux.

Concluons de tout ce qui précède qu'il est prouvé que plusieurs phthisies pulmonaires, ont été guéries par l'emploi de la digitale pourprée.

Quant aux circonstances de cette maladie qui paraissent indiquer l'usage de ce médicament, il est assez difficile de les déterminer d'après les faits que nous avons sous les yeux, les auteurs ne s'étant nullement attachés à cet objet qui était néanmoins de la plus haute importance. Tout ce qie nous devons noter c'est que la plupart des malades qui ont guéri avaient beaucoup de fièvre, ce qui s'accorde avec l'opinion de Bayle citée plus haut que la digitale convient surtout chez les phthisiques dont le pouls offre une très grande fréquence. Les premiers phénomènes qu'on remarque dans ces cas,

ce sont le ralentissement du pouls et la diminution de la toux.

D'après cela nous ne saurions trop engager les médecins à soumettre à de nouveaux essais la digitale pourprée contre la phthisie pulmonaire.

2° *Hydropisies.* Nous avons recueilli *deux cent cinquante-cinq* exemples de l'emploi de la digitale contre les diverses espèces d'hydropisie. *Cent soixante-trois* de ces faits appartenant à Withering sont indiqués sans aucun détail soit sur les proportions des résultats divers obtenus par cet auteur à l'aide de cette médication, soit sur les symptômes que présentaient les malades qu'il a observés. Restent *quatre-vingt-douze* observations sur lesquelles nous trouvons *soixante-cinq* guérisons, *seize* améliorations et *onze* insuccès (Sanders, Giulio, Brera, Bidault de Villiers, Mavré, Vassal, Babad, Jaurias, Tommasini, Chrestien, Trousset, Comte, Dupuy, etc.)

Voici le détail de ces diverses espèces d'hydropisies :

Œdèmes guéris 6, améliorés 1 ;

Anasarques avec ou sans hydropisie de quelqu'une des grandes cavités, guéries 11 ; non guéries, 2 ;

Ascites guéries, 26; améliorées, 4; non guéries, 7;

Hydrothorax guéris, 19 ; améliorés, 10 ; non guéris, 2 ;

Hydropéricardes guéries, 2; hydropisies universelles guéries, 2.

Parmi les soixante-cinq cas qui ont été suivis de guérison, il y en a une quinzaine environ dans lesquels on a fait usage, concurremment avec la digi-

tale, de divers autres médicamens pris principalement dans la classe des diurétiques. Les auteurs de ces observations ont presque toujours attribué à la digitale seule, le résultat favorable qu'ils avaient obtenu dans ces circonstances, quoiqu'il ne soit pas toujours prouvé que les autres moyens n'y aient été pour rien.

Les symptômes présentés par tous les malades dont nous avons donné l'histoire, étaient ceux qui sont propres aux diverses espèces d'hydropisies. Il ne peut y avoir eu à cet égard aucune erreur de diagnostic, pour ce qui regarde trois de ces espèces: l'œdème, l'anasarque et l'ascite, attendu que leurs caractères sont extrêmement faciles à constater; il n'en est pas de même pour l'hydrothorax et surtout pour l'hydropéricarde. Cependant, à l'exception des signes locaux fournis par l'auscultation et la percussion qui ont été généralement négligés dans les observations que nous rapportons (le premier de ces modes d'exploration n'était pas découvert), on trouve, dans le plus grand nombre de ces cas, la plupart des symptômes propres à l'hydrothorax, tels qu'une dyspnée habituelle, des accès de suffocation, des éveils en sursaut, la suppression des urines, l'œdème des extrémités inférieures, etc.

Nous voudrions pouvoir déterminer d'une manière précise en quoi les hydropisies qui ont guéri par l'emploi de la digitale différaient de celles qui ont résisté à ce mode de traitement; cette détermination nous conduirait à tracer les indications et les contre indications de ce moyen thérapeutique. Malheureusement les observations que nous possé-

dons ne sont ni assez complètes, ni assez nombreuses pour cela. Nous nous bornerons à indiquer quelques conclusions qui nous ont paru découler plus particulièrement de la collection de faits que nous avons rassemblés.

La digitale est surtout convenable dans les hydropisies simples, non enkystées, non compliquées de maladies du cœur, accompagnées de pâleur, de faiblesse générale, de mollesse du pouls; chez les sujets qui ont le teint pâle, la peau froide, dont la tuméfaction du ventre n'est pas trop dure, dont la peau conserve bien l'impression du doigt. Dans les collections séreuses, symptomatiques de maladies du cœur, l'évacuation de la sérosité est quelquefois provoquée par la digitale; mais ce phénomène est bien plus rare que dans les autres hydropisies; il est d'ailleurs bientôt suivi de récidive. D'après les faits observés par Withering, confirmés par ceux qui sont détaillés dans cet ouvrage, la digitale réussit rarement chez les personnes très-robustes, qui ont le teint fleuri, les chairs fermes, la peau chaude, le pouls fort, dans l'ascite, lorsque le ventre est tendu, dur et circonscrit, et dans l'anasarque, lorsque l'enflure est dure et rénitente. Cette conclusion est en opposition avec la doctrine italienne du *contre-stimulus* qui regarde la digitale comme un puissant anti-phlogistique. Mais il suffit de lire les observations sur lesquels Rasori, Tommasini et leurs partisans s'appuient, pour s'assurer que cette doctrine est en opposition avec les faits.

La guérison des hydropisies par la digitale est évidemment le résultat de l'abondante évacuation

des urines qu'elle provoque. Aussi les faits terminés favorablement nous présentent-ils cette évacuation à des degrés variés. Dans quelques cas cependant, la guérison est le résultat de vomissemens et de déjections séreuses abondantes. Si, pour décider la probabilité qu'il peut y avoir d'agir sur les reins par la digitale, on se bornait à consulter le tableau que nous avons présenté plus haut sur les effets physiologiques de ce médicament, on regarderait cette probabilité comme peu considérable, d'après les observations de certains auteurs, et comme très grande d'après celles de quelques autres. Je crois que cette différence tient à ce que la digitale agit diversement suivant les maladies. Ainsi je suis porté à croire, d'après les faits que contient cet ouvrage, que l'action diurétique a lieu plus souvent chez les hydropiques où la secrétion urinaire est considérablement diminuée, que chez les autres malades qui n'ont éprouvé aucune altération dans cette fonction.

3° *Anévrismes du cœur.* Sur *seize* cas d'anévrisme du cœur, il y a eu *cinq* guérisons, *quatre* améliorations et *sept* insuccès (Gérard, Caron, Joret). Les malades qui ont guéri avaient des palpitations, de l'essoufflement, de la dyspnée, de l'œdématie des extrémités inférieures. Indépendament de la digitale, l'un de ces individus avait été saigné deux fois. Il est survenu chez un de ces sujets une sécrétion abondante d'urine et l'infiltration des extrémités s'est dissipée en même temps que les principaux symptômes de dilatation du cœur. Les malades dont l'état s'est amélioré, avaient des palpitations très fortes qui ont beaucoup diminué ainsi que la dysp-

née qui les tourmentait habituellement. On sent bien d'ailleurs qu'on ne peut tirer aucune conclusion un peu importante d'un si petit nombre de faits particuliers.

4° *Scrophules*. Des *onze* scrophuleux dont nous avons donné l'histoire, *neuf* ont été guéris, *deux* ont éprouvé de l'amélioration dans leur état (Haller, Merz, Schiemann, Hufeland). L'un de ces cas était désespéré (Haller); les autres, plus ou moins graves, consistaient dans des ulcères et des tumeurs scrophuleuses dans diverses parties du corps, quelquefois avec gonflement des os.

Les autres observations d'emploi de la digitale étant très peu nombreuses, nous ne croyons pas devoir les faire entrer dans ce résumé. Nous nous bornerons à les mentionner dans le tableau suivant, avec celles dont nous venons de présenter une analyse.

Tableau des effets thérapeutiques de la digitale.

Maladies.	Guéries.	Améliorées.	Non guéries.	Total.
Phthisie pulmonaire.	83	35	33	155
Hydropisies.	65	15	11	92
Id. sans indication de résultats (Withering).	«	»	»	163
Scrophules.	9	2	»	11
Aliénation mentale.	3	1	5	9
Céphalalgie.	1	»	»	1
Fièvre continue pétéchiale.	1	»	»	1
Eruption non caractérisée avec écoulement.	1	»	»	1
Maladie pulmonaire inexactement décrite.	1	»	»	1
Chlorose.	1	»	»	1
Pneumonie.	3	»	1	4
Pleurésie.	»	»	2	2
Coqueluche.	1	»	»	1
Hémorrhagies.	2	»	»	2
Ulcères dartreux.	»	1	»	1
Emphysème pulmonaire.	»	»	3	3
Anévrisme de cœur.	5	4	7	16
Gale papuliforme.	1	»	»	1
Hernie étranglée.	1	»	»	1
Bronchite.	1	»	1	2
Epilepsie.	1	1	»	2
Congestion cérébrale.	»	»	1	1
Rhumatisme chronique.	»	»	1	1
Gastrite chronique.	»	»	1	1
Asthme.	»	»	1	1
Totaux.	180	60	67	470

IV. *Mode d'administration.* — Comme la plupart des médicamens actifs, la digitale s'administre à l'intérieur et à l'extérieur, en commençant par de petites doses qu'on augmente ensuite progressivement, sous formes de poudre, d'infusion, d'extrait, de teinture, d'onguent, etc. Le mode d'administration des médicamens ayant souvent la plus grande in-

fluence sur les effets obtenus, nous allons donner un résumé des divers modes adoptés par les principaux auteurs dont nous avons cité ou analysé les travaux.

Withering donnait aux adultes depuis un grain jusqu'à trois, deux fois par jour, de poudre de digitale; lorsque les malades préféraient la forme liquide, il prescrivait une once d'infusion faite avec un gros de feuilles pulvérisées et une pinte d'eau dans laquelle il faisait verser une once d'une eau spiritueuse quelconque. Lorsque les malades étaient très robustes et l'affection dont ils étaient atteints très intense, il élevait quelquefois cette dose jusqu'à une once toutes les huit heures, mais c'était très-rare. Il avait remarqué que dans quelques circonstances, les effets diurétiques cessaient lorsqu'il survenait des vomissemens ou des selles.

Sanders administrait la digitale en teinture, mais il ne dit point les proportions de cette substance et de l'alcool. Il commençait par dix, douze ou quinze gouttes par jour; il augmentait ensuite jusqu'à 20, 30 et au-delà.

Brera employait cette substance en frictions. Il en consommait environ depuis vingt jusqu'à quarante grains en un jour. Il faisait un mélange de cette plante et de salive. M. Chrétien l'administrait de la même manière, mais à des doses plus élevées; quelquefois, au lieu de salive, il employait le suc gastrique d'un jeune chevreau ou d'un agneau. On sent bien, sans que nous soyons obligés d'entrer dans des détails à cet égard, qu'ainsi employée à l'extérieur la digitale n'a guère les dangers qu'elle peut avoir à l'intérieur, et que dès-lors on n'est pas

obligé à la même exactitude dans les doses. Au reste, M. Chrétien donnait quelquefois à ses malades la digitale à l'intérieur en l'associant à d'autres diurétiques d'où résulte une grande incertitude pour connaître l'effet propre à chaque mode d'administration.

M. Vassal faisait usage de la poudre de feuilles sèches en commençant par trois ou quatre grains en deux ou trois doses, et augmentant ensuite d'un grain par jour, jusqu'à huit, dix, quinze ou vingt. Dans un cas, il put s'élever jusqu'à vingt-sept grains sans produire d'accident. C'est le seul malade qui put monter aussi haut.

Dans la phthisie, Kinglake donnait la teinture à la dose de dix gouttes trois fois par jour, qu'il élevait ensuite jusqu'à vingt-cinq ou trente. Fowler prescrivait une demi-once de décoction toutes les huit heures jusqu'à ce qu'il vînt des nausées; c'est alors seulement qu'il diminuait la dose. Cette décoction était faite avec une once de feuilles fraîches bouillies dans huit onces d'eau réduites à trois. Magennis s'élevait jusqu'à cent cinquante à trois cents gouttes de teinture par jour, en commençant par vingt, trente ou quarante gouttes et en augmentant de dix gouttes par jour, jusqu'à ce qu'il survînt des symptômes d'anorexie ou un dérangement dans la vision, accompagné d'un grand ralentissement du pouls. C'est alors qu'il diminuait la dose ou même qu'il la suspendait, si l'estomac ou la tête étaient un peu sérieusement atteints. Cette teinture était faite avec quatre onces de digitale et six onces et demie d'esprit-de-vin.

TRAVAUX

THÉRAPEUTIQUES

SUR

LE SEIGLE ERGOTÉ.

On donne le nom *d'ergot*, *seigle ergoté*, *(secale cornutum) bled cornu*, etc., à une altération particulière à laquelle sont sujets les grains de plusieurs céréales, mais plus particulièrement du seigle, ce qui lui a valu le nom de *seigle ergoté*, sous lequel on la désigne le plus communément. On reconnaît cette altération à la forme, au volume et à la couleur des grains qui en sont atteints. Ces grains dont le nombre dans le même épi varie de 3 à 10 et même davantage, et qu'on remarque surtout dans les terres basses, humides et mal aérées, sont beaucoup plus volumineux que les grains sains; ils sont allongés, courbés en dehors, et débordent beaucoup la balle qui leur sert de calice. Leur longueur ordinaire est de 7 à 12 lignes: elle peut s'élever jusqu'à 18 et 20; leur épaisseur est de deux à trois lignes. Leur couleur est sombre et violette à divers degrés à l'extérieur; à l'intérieur, elle est d'un blanc grisâtre et jaunâtre, quelquefois bleuâtre; leur cassure est

nette et accompagnée d'un petit bruit. Le seigle ergoté a une odeur désagréable et nauséabonde qui est bien sensible lorsqu'il est frais, un peu abondant et surtout réduit en poudre; sa saveur est légèrement mordicante. Exposé à l'air, l'ergot se dessèche promptement et perd en grande partie ses propriétés vénéneuses et médicamenteuses, d'où la nécessité de le conserver dans des vases bouchés hermétiquement, de le pulvériser seulement au moment de s'en servir et de l'employer dans l'année même où il a été recueilli.

La connaissance des effets pernicieux du seigle ergoté, lorsqu'il est mêlé en certaine quantité avec le seigle ou le bled, paraît remonter au onzième siècle. « L'an 1096, dit Sigebert de Gremblour, beaucoup de gens furent frappés d'une maladie particulière. Les membres noirs et tout charbonnés se détachaient du corps et les sujets mouraient misérablement, on traînaient une vie malheureuse privés des pieds et des mains ; le pain que l'on mangeait à cette époque était remarquable par sa couleur d'un violet foncé. (1) »

Quant à l'époque où l'on a commencé à faire usage du seigle ergoté comme médicament, elle est fort obscure : dans le seizième siècle, Adam Lonicère (2) recommande cette substance contre l'hystérie; Jean Thalius (3) contre les hémorrhagies utérines.

(1) Mézerai, Abrégé chronologique.

(2) Botanicum herbarium, Francof., 1540.

(3) Sylva hercynia, sive catalogus plantarum sponte nascentium Hercyniæ. Francof., 1568. Je n'ai pu trouver dans cet ouvrage le fait en question, qui est cité par M. Goupil (Mémoire sur le seigle ergoté).

En 1688, Camerarius parle, dit-on, de l'usage qu'en font les femmes de certaines contrées d'Allemagne pour accélérer l'accouchement (1). Au reste, son emploi doit être ancien dans ce pays, si l'on en juge par le nom qu'on lui donne. Dans quelques-unes de ses provinces, l'ergot est appelé *mutterkorn*, mot qui, traduit littéralement, signifie *graine de matrice* ou *seigle utérin*, et on le regarde comme un remède souverain contre des lochies trop abondantes (2). « Un médecin de Marchiennes, Dittmer, a écrit que les sages-femmes de son pays connaissaient depuis un temps immémorial l'efficacité du seigle ergoté pour faciliter l'accouchement (3). »

D'après M. Boiardini (4), l'usage du seigle ergoté en Italie est également assez ancien. Une vieille accoucheuse, nommée Catherine Vielmi, l'employait depuis long-temps dans les accouchemens difficiles. Elle avait appris ce secret d'une autre sage-femme qui l'avait précédée dans ce pays et qui sans doute en avait eu connaissance de la même manière.

L'emploi obstétrical de l'ergot n'est pas non plus récent en France : on lit, dans le journal de physique de l'abbé Rozier (5), une lettre d'une dame charitable de Chaumont-Vexin, appelée madame Dupille, qui s'exprime ainsi : « Depuis mon enfance, je connais » au seigle ergoté une propriété dont je n'ai jamais

(1) Je n'ai pu non plus vérifier cette citation que j'ai faite d'après M. Villeneuve.

(2) Dictionnaire de James, t. v. Paris, 1747, au mot *secale*.

(3) Goupil, Mémoire sur le seigle ergoté.

(4) Annali universali di medicina di Milano, apr. 1826.

(5) Tom. IV, p. 144. 1774.

» vu de mauvais effets, non plus que ma mère, qui » en a fait prendre aux femmes qui ont de la peine à » accoucher. Je ne sais de qui elle tient cette recette, » elle n'a non plus que moi d'autre science en méde- » cine que l'envie de rendre service aux personnes » qui manquent de secours et qui en ont besoin. La » femme qui en a pris doit accoucher dans le quart- » d'heure. »

Desgranges, médecin de Lyon, rapporte que depuis un temps fort ancien et dont il serait impossible d'assigner les limites, on fait usage, dans cette ville, du seigle ergoté dans les accouchemens difficiles. Cette connaissance s'était transmise jusque-là par tradition orale, lorsque le médecin que nous venons de nommer eut plusieurs fois occasion, en 1777, de voir une accoucheuse qui faisait un fréquent usage de cette substance sous le nom patois de *Chambucle*. Il commença dès-lors des essais qui eurent les plus heureux résultats et dont il ne publia les détails que beaucoup plus tard dans divers recueils périodiques.

Depuis vingt-cinq ans, les différens journaux de médecine ne cessent de recueillir et de publier des faits sur les vertus obstétricales et anti-hémorrhagiques du seigle ergoté. Il serait sans intérêt de citer ici tous les noms des auteurs de ces observations. Bornons-nous à dire qu'avec M. Desgranges, ceux qui ont eu le plus de part à la propagation de ce moyen thérapeutique, sont, en Amérique, Hosack, Stearns, Prescot, Dewees et Chapman; à Londres, Clark et Davies; en France, MM. Bordot, Chevreuil, Goupil, Huchedé, Villeneuve, etc. Ce dernier mé-

decin a publié sur ce sujet une très bonne monographie. Parmi les nombreuses observations publiées jusqu'ici, nous en choisirons un certain nombre, surtout de celles qui démontrent les vertus anti-hémorrhagiques du seigle ergoté, et nous donnerons le résumé de toutes.

OBSERVATIONS D'OLIVIER PRESCOT (1). — *Seigle ergoté contre l'inertie de matrice, la leucorrhée, les pertes utérines.*

Quelques empiriques faisaient depuis long-temps usage en Amérique du seigle ergoté, réduit en poudre, pour hâter les accouchemens qui traînaient en longueur; mais ce nouveau médicament n'avait point encore éveillé l'attention des médecins, lorsque le docteur J. Stearns, dans une lettre au docteur Akerly, imprimée dans le *Magasin de médecine* de New-Yorck, le fit connaître avec détail sous le nom de *pulvis parturiens.*

L'action générale et uniforme du seigle ergoté, administré durant l'accouchement, est de stimuler l'utérus et d'en augmenter ainsi les contractions. Le docteur Stearns déclare que toutes les fois qu'il l'a employé, il n'a jamais été déçu dans son attente. La première fois que M. Prescot tenta ce nouveau moyen, il n'en obtint aucun succès. C'était sur une

(1) Dissert. sur le seigle ergoté et ses effets, Med. and physis. journ. By S. Fothergill, août 1814; Voyez Bibl. méd., 1815.

femme en couches, dont le travail avait été lent, mais régulier, jusqu'à ce que la tête se fût engagée assez avant dans le bassin pour que l'on pût sentir par le toucher les oreilles du fœtus; les douleurs devinrent alors moins fréquentes et s'arrêtèrent même tout-à-fait. La malade prit en trois doses un gros du *pulvis parturiens* en décoction, mais sans éprouver aucun effet, et le forceps termina l'accouchement. M. Prescot a rencontré depuis, dans sa pratique, deux cas absolument analogues, dans lesquels, vers la fin de l'accouchement, les douleurs cessèrent complètement, et les contractions de l'utérus ne se renouvelèrent plus, malgré l'emploi du seigle ergoté donné à aussi hautes doses que la prudence pouvait le permettre; une de ces malades en prit plus de deux gros. Il fut impossible de déterminer chez quatre autres femmes si cette poudre avait augmenté la fréquence ou la violence des douleurs, parce que l'état d'irritabilité de leur estomac ne leur permit d'en prendre qu'une seule dose: dans tous les autres cas où l'auteur en a fait usage, les effets en ont été tels, qu'on ne peut point, dit-il, douter de ses vertus pour accélérer l'accouchement.

Les douleurs causées par le seigle ergoté sont singulièrement énergiques, et les contractions de l'utérus se continuent de manière à ce que le fœtus ne peut pas remonter, mais qu'il faut qu'il reste fixe à la place où la dernière douleur l'a laissé, jusqu'à ce qu'il en revienne une autre. Cette action dure pendant une heure et même plus, si l'accouchement n'est pas fini; et quand elle s'arrête, une nouvelle dose du même remède la fait recommencer. La promp-

titude avec laquelle le seigle ergoté agit n'est pas moins extraordinaire que la fréquence et la violence des contractions qu'il détermine. M. Prescot a tenu compte avec précision du temps que cette décoction a mis pour produire ses effets ordinaires sur vingt femmes en couches. La décoction commença à opérer chez deux de ces malades, sept minutes après avoir été prise; chez une autre, au bout de huit minutes; chez sept, au bout de dix; chez trois, au bout de onze; chez trois autres, au bout de quinze; et enfin, chez les quatres dernières, ses effets ne devinrent sensibles qu'au bout de vingt minutes. Il résulte de ces observations que l'ergot est un moyen très-actif, qui exige beaucoup de prudence de la part de celui qui l'emploie. Deux fois l'auteur le prescrivit imprudemment chez des femmes dont les douleurs étaient lentes et faibles, et dont l'orifice de l'utérus n'était pas suffisamment dilaté; il excita des souffrances inutiles. Chez l'une d'elles, le travail ne fit aucun progrès, quoique les contractions utérines très fortes aient duré pendant l'espace d'une heure environ.

Il est donc important, si les douleurs sont faibles et peu fréquentes, de ne donner cette poudre stimulante que lorsqu'il y a une dilatation considérable de l'orifice de l'utérus, d'abandonner les premières époques du travail à la marche régulière et lente de la nature, et de ménager ainsi les forces et le courage de la malade pour les derniers efforts, qui sont en même temps les plus pénibles.

Si la longueur du travail dépendait de l'irrégularité des contractions utérines, ou de la rigidité des fibres musculaires, on détruirait ces obstacles par

la saignée, et l'on administrerait ensuite l'ergot, dont l'action serait alors aussi douce qu'efficace. Si l'on est obligé d'avoir recours à la saignée, il faut qu'elle soit copieuse, et l'ouverture de la veine large; si la femme est pléthorique, on ne doit pas tirer moins de vingt onces de sang : l'auteur a été souvent obligé d'en tirer trente avant de remplir le but qu'il se proposait.

M. Prescot n'a jamais donné le seigle ergoté en substance, mais toujours en décoction, dans la proportion d'un demi-gros dans quatre onces d'eau; il partage le tout en trois doses : si la première n'a pas, au bout de vingt minutes, suffisamment augmenté la force des douleurs, on prend la seconde, mais il est rare qu'elle soit nécessaire. Depuis quelque temps que l'auteur administre ce médicament par cuillerées à bouche, de dix minutes en dix minutes, il a observé que de cette manière son action était aussi certaine et plus douce.

Un autre médecin américain a publié une observation qui tend à prouver que la mort du fœtus peut être une suite de l'emploi du *pulvis parturiens*. M. Prescot répond à cette formidable objection, en produisant le résultat de sa pratique et de son expérience. Sur vingt-quatre premiers nés, dont les mères avaient pris du seigle ergoté, il n'en a perdu que quatre; sur trente-cinq enfans dont les mères, qui n'accouchaient pas pour la première fois, avaient fait usage de la même substance, il n'en perdit qu'un; et il assure que *toutes ces morts* furent accompagnées de circonstances que l'on ne pouvait aucunement attribuer à l'emploi de l'ergot; mais il ne dit point

quelle était la nature de ces circonstances. Son administration exige beaucoup plus de prudence et de réserve chez les femmes en couches pour la première fois, que chez les autres, parce qu'à cause de la tension et de la rigidité des parties, le travail n'avance pas en raison de la force ni de la violence des douleurs qu'occasionne cette poudre; et on ne doit pas la prescrire, comme nous l'avons dit plus haut, que l'orifice de l'utérus ne soit considérablement dilaté. Cette précaution est surtout nécessaire, si l'on n'a pu acquérir la certitude que la présentation de l'enfant soit naturelle, ou qu'il n'y ait point d'obstacle capable d'empêcher l'accouchement, parce que les contractions de l'utérus que produit l'ergot, sont tellement rapprochées, qu'il n'est pas possible d'exécuter la version du fœtus.

On a recommandé l'ergot dans le cas d'aménorrhée, et l'on a prétendu que le docteur Beekmann avait guéri une fois cette affection en en donnant un grain en décoction. M. Prescot a répété cette expérience, mais il n'en a pas obtenu les mêmes avantages, et il croit même que ce médicament est contre-indiqué dans ce genre de maladie. Il base son opinion sur les faits suivans : après l'usage de ce remède, les lochies ont quelquefois tellement diminué en quantité, que l'on craignait leur suppression totale. Deux fois même elles se sont complètement arrêtées au second ou au troisième jour, et n'ont plus reparu de tout le mois, sans que la péritonite puerpérale ni aucun autre accident en aient été la suite. Plusieurs médecins prescrivent cette substance un peu avant, ou immédiatement après l'accouchement, chez des

femmes sujettes aux pertes, pour les prévenir. L'auteur explique ces faits par la propriété dont jouit l'ergot de resserrer les fibres de l'utérus, et de diminuer le calibre de ses vaisseaux sanguins. La propriété singulière de cette poudre, de diminuer la cavité utérine lorsqu'elle est élargie, n'est jamais si remarquable que lorsqu'on l'administre pour arrêter les pertes qui surviennent quelquefois dans les premiers mois de la grossesse, lorsque l'avortement doit avoir lieu. Elle produit dans ce cas, sur l'utérus, une action si énergique, que cet organe se débarrasse de son contenu, et que l'hémorrhagie cesse.

Un homme en bonne santé prit un gros de cette poudre en décoction, en une seule dose, sans éprouver ni nausées, ni aucun effet sensible. Quelques jours après, il en prit encore la même quantité; elle fut tout aussi inerte que la première fois. On prescrivit deux gros de la même poudre en plusieurs doses, à prendre en deux heures, à une femme dont les règles étaient suspendues; il n'en résulta ni nausées, ni vomissemens, ni douleurs. M. Prescot conclut de ces deux observations et de plusieurs autres analogues, que l'ergot n'agit sur les fibres de l'utérus que lorsque ce viscère est dans un état de développement marqué, et que dans le cas de ménorrhagie produite par augmentation de l'action artérielle, il n'arrêterait point la perte, parce que le volume de la matrice est alors à peu près à son *minimum*.

Observation d'un jeune médecin américain (1). — *Mauvais effets à la suite de l'emploi du seigle ergoté.*

Une dame dont jusqu'alors les couches avaient été heureuses et faciles, arrivée au terme de sa troisième grossesse, éprouva les douleurs de l'enfantement; elles ne tardèrent pas à s'accroître, et l'orifice de l'utérus se dilata convenablement; mais la tête du fœtus descendit moins qu'on ne devait le prévoir dans un cas qui semblait aussi naturel. Au bout de deux heures, les douleurs diminuèrent progressivement, et cessèrent même entièrement. Après avoir inutilement essayé de réveiller l'utérus à l'aide d'une pression modérée, et en faisant marcher la malade, l'auteur se servit du levier, et en vingt-cinq minutes, il amena un enfant robuste et bien portant. En tirant le cordon ombilical, afin d'entraîner le placenta, il sentit plus de résistance qu'à l'ordinaire, ce qui l'engagea à porter la main sur l'abdomen, et il reconnut ainsi la présence d'un second enfant. Il laissa la mère reposer une seconde heure; et, comme pendant ce temps elle ne ressentit aucune douleur, il lui fit prendre, d'après

(1) Journal de médecine de la Nouvelle-Angleterre. Lond. med. and physic. Journ. 1814. *Voyez* Bibl. méd., t. XLVIII, p. 251.

le conseil d'un autre praticien, quinze grains de la poudre de seigle ergoté, dans un peu d'eau : en quinze ou vingt minutes, les douleurs reparurent et continuèrent sans intermission jusqu'à l'expulsion du second enfant, qui eut lieu environ vingt-cinq minutes après. La tête se présenta la première, et l'on sentit immédiatement après la naissance les pulsations du cordon ombilical. L'enfant, qui était aussi robuste et aussi ferme que le premier, ne cria point; on lui jeta, pour le ranimer, de l'eau et de l'eau-de-vie, mais sans succès; et, pendant que l'on préparait l'appareil nécessaire pour pratiquer l'insufflation des poumons, il expira.

Observations de M. Henrischsen (1). — *Seigle ergoté pour faciliter l'accouchement. — Accidens suite de son emploi.*

Les sages-femmes de nos contrées, dit M. Dittmer, connaissent depuis long-temps par expérience la propriété du seigle ergoté de faciliter l'enfantement. Aussi le recueillent-elles pour leur usage, et ne sortent-elles jamais sans en avoir sur elles. Elles le donnent ordinairement sous forme sèche ou quelquefois dans une cuillerée de vin, et presque tou-

(1) Journal de médecine de Hufeland, novembre 1817. *Voyez* Bibl. méd., t. LXII, p. 253. Trad. par M. Marc.

jours en nombre impair, c'est-à-dire, ordinairement cinq, sept ou neuf grains. A ces doses le seigle ergoté provoque presque toujours les douleurs sans faire de mal; mais si on voulait les outre-passer, on s'exposerait à produire des accidens. M. Henrichsen connaît une jeune femme qui reçut de la sage-femme quelques grains de seigle ergoté afin de rappeler les douleurs qui avaient cessé; celles-ci, selon l'assertion de cette femme, se rétablirent promptement, avec une intensité bien supérieure à celle des douleurs spontanées. La malade entra dans une espèce de fureur, contracta les mains, saisit la sage-femme par la tête, et enfanta aussitôt un enfant vivant. M. Henrichsen a été quelquefois témoin que peu de grains de seigle ergoté suffisent pour déterminer des douleurs que la faiblesse de la femme en mal d'enfant avait suspendues ou même tout-à-fait empêché de se manifester, de sorte qu'il ne lui reste pas le moindre doute sur la propriété dont il s'agit. Cet agent agit ici, selon toute apparence, comme excitant, sur l'organisme humain ; aussi devient-il, ainsi que l'opium et autres moyens analogues, nuisible, lorsqu'on l'administre à des doses qui ne sont pas en rapport avec l'excitabilité individuelle, ou à des personnes qui ont une disposition sthénique. La femme dont il a été parlé il y a un instant, et qui avait évidemment une disposition sthénique, fut trop violemment agitée, et lorsque par la suite elle enfanta de nouveau, on reconnut que chez elle la saignée était plutôt le véritable moyen de provoquer l'enfantement. Outre l'action excitante du seigle ergoté, il est probable qu'il en exerce

aussi une élective sur le système utérin, ainsi que cela a lieu de la part des cantharides sur les voies urinaires, etc.; mais on ne peut guère assimiler ce moyen à ceux qui, tels que le borax, le safran et le castoréum, ont été recommandés comme provoquant les douleurs de l'enfantement. Son usage exige de grandes précautions, et le cas suivant prouvera combien il est dangereux de l'employer empiriquement, par exemple, lorsqu'il existe un obstacle mécanique, ou de le donner à trop haute dose. M. Henrichsen fut appelé auprès d'une femme chez laquelle les eaux s'étaient écoulées depuis vingt-quatre heures. Elle était dans un état voisin de la mort : extremités froides, sueurs froides, surtout à la face, pouls petit, intermittent, soif ardente, anxiété extrême, impossibilité de lever les paupières, et lorsqu'on les soulève, l'œil paraît fixe; bouffissure de la face et du cou. La malade ne répond pas, ou faiblement et d'une manière interrompue, aux questions qu'on lui adresse. Malgré ces symptômes, les douleurs sont extrêmement vives, et se succèdent presque sans interruption. La malade, suivant la déclaration des assistans, était déjà depuis vingt-quatre heures dans cette situation, et pendant ce temps, la sage-femme lui avait fait prendre beaucoup de seigle ergoté. M. Henrichsen trouva les parties génitales très tuméfiées, brûlantes, et d'un rouge tirant sur le noir. Les grandes lèvres s'étendaient jusqu'à la partie moyenne des cuisses, étaient sèches, œdématisées; les petites lèvres étaient dans un état à peu près semblable, le rectum était sorti de plus de trois pouces. L'exploration interne fut

très pénible : cependant M. Henrichsen découvrit que la tête était située obliquement et latéralement dans le bassin inférieur, la face tournée contre le pubis. Le bassin était plus étroit que dans l'état naturel. On parvint à extraire, par le forceps, un enfant bien conformé.

Observations de M. Desgranges (1). — *Seigle ergoté comme moyen d'accélérer l'accouchement dans les cas d'inertie de la matrice.*

En 1777, époque où il quitta le service médical de l'hôpital de Lyon, M. Desgranges eut occasion de rencontrer plusieurs fois une garde de femmes en couches qui administrait fréquemment le seigle ergoté, sous le nom de *chambucle*, terme du patois lyonnais. Cette femme en avait sans cesse une certaine quantité sur elle ; elle en moulait une pincée dans un moulin à café, la faisait bouillir dans un verre d'eau pendant un quart-d'heure environ, et en faisait avaler tout à la fois la décoction et le marc. L'effet commençait au bout de dix ou douze minutes ; les douleurs se déclaraient, le visage se colorait, les yeux devenaient vifs et le pouls dur et accéléré ; et en un quart-d'heure le part avait lieu,

(1) Nouveau journal de médecine, t. 1, 1818, p. 54. Le mémoire de M. Desgranges n'a point été publié, les journaux n'en ont inséré qu'un extrait dans lequel ils ont indiqué, sans les citer, les faits sur lesquels l'auteur s'appuie.

sans que les suites présentassent aucune particularité notable.

M. Desgranges, ayant observé plusieurs fois ce phénomène, permit l'usage de cette substance dans plus d'un cas, en conseillant d'attendre chaque fois une dilatation suffisante de l'orifice de l'utérus. Il remarqua dès lors que cette poudre, qu'il nommait *obstétricale*, expression qui correspond au *parturiens* des Américains, causait assez souvent des vomissemens, qui facilitaient encore le travail, comme il est facile de le concevoir.

Lors même que, par le vomissement, la liqueur était rendue de suite, l'effet n'en était par moins produit. Il était au contraire beaucoup plus lent, quand on donnait la décoction sans le marc.

Dans l'espace de six ans, le médecin de Lyon a fait administrer ce médicament au moins une vingtaine de fois, souvent moins par nécessité que par l'envie d'asseoir son jugement. Jamais il ne lui a vu causer le moindre accident, et rarement il a été trompé dans son attente, c'est-à-dire que presque constamment il a obtenu, sous son influence, un accroissement sensible des douleurs lorsqu'elles languissaient, ou leur apparition, quand elles se faisaient attendre, ou leur retour, quand elles étaient suspendues; puis un redoublement si soutenu que l'accouchement ne tardait pas à se terminer. Lorsqu'au bout de vingt à trente minutes, une première dose n'avait point opéré suffisamment, il en laissait prendre encore une demi-dose, ce qui pouvait en tout faire un poids de 60 à 90 grains.

La femme d'un tourneur, après avoir souffert

beaucoup dans trois accouchemens précédens, arrivée au terme de sa quatrième grossesse, avait pris le médicament avant que le travail fût commencé, l'orifice de l'utérus n'étant point ouvert, ses bords conservant leur épaisseur et leur dureté, et ne paraissant point humectés. Au bout d'une demi-heure l'enfant avait vu la lumière.

Cependant M. Desgranges avertit qu'il n'a eu recours à cette *médication expéditive* que pour des cas simples, dans lesquels l'enfant étant bien situé et se présentant favorablement, il n'était question que de ranimer le travail et d'accroître les douleurs. Il ne doute point que ce médicament n'ait une influence spéciale sur la matrice et qu'il n'en sollicite les contractions, mieux que tous les moyens qui ont été proposés jusqu'à ce jour, mieux que tous ceux dont fourmillent les ouvrages des anciens, et même sans la condition exigée par le docteur Prescott, la *dilatation préalable de l'orifice utérin.*

Une sage-femme, qui exerce depuis vingt-cinq ans dans un des faubourgs les plus populeux de Lyon, fait un usage suivi de ce remède, et avec un succès constant, à la dose de 40 à 45 grains. Les remarques qu'elle a faites et que M. Desgranges a consignées dans son mémoire, sont les suivantes.

1° Les grains entiers, ou seulement concassés grossièrement, bouillis dans l'eau, donnent un breuvage dégoutant, qui agit avec trop de force, et cause quelquefois des spasmes des extrémités.

2° Le seigle ergoté fatigue beaucoup les personnes d'une constitution délicate et nerveuse, et il n'est pas prudent de le leur administrer.

3° Son effet est le même en poudre et en infusion.

4° Donné avant que la dilatation de l'orifice utérin ait acquis le diamètre de 4 à 5 lignes, il ne produit qu'un effet nul ou peu marqué.

5° Pris à une dose trop faible, à celle de 15 à 20 grains, par exemple, il agit peu ou même point du tout.

6° Jamais elle n'a fait prendre de suite deux doses du remède, et jamais elle ne l'a donné dans le cas d'avortement, pour procurer la sortie de l'embryon ou de l'arrière-faix, non plus que pour expulser des portions de placenta restées dans la matrice après l'accouchement.

Beaucoup d'autres sages-femmes ont recours au seigle ergoté dans leur pratique à Lyon, ou dans les environs, mais secrètement. Chez l'une d'elles, morte après au moins quarante ans d'exercice, on a trouvé un tiroir plein de grains de ce seigle.

M. Desgranges est très porté à croire que c'était là le remède si vanté, en 1747, par l'accoucheur hollandais Rathlaw, et qui, dès la seconde dose, sans l'aide d'aucun instrument, *amenait à fin les accouchemens les plus difficiles* (1).

Il rapporte aussi des faits analogues à ceux que lui-même a observés, et dont ses collègues lui ont communiqué les détails.

Ainsi M. Duviard, appelé auprès d'une allemande replète, et d'une constitution molle et lâche, laquelle ressentait depuis plusieurs heures de légères

(1) Levret, Observations sur les causes et accidens des accouchemens laborieux; 1751, page 229.

douleurs qui s'étaient ralenties graduellement, et avaient enfin entièrement cessé, trouva l'orifice de la matrice souple et déjà dilaté de la *largeur d'une pièce de cinq francs*. Il attendit une heure, et l'utérus, toujours inactif, restait dans un état d'atonie dont on ne pouvait assigner le terme. M. Duviard fit en conséquence infuser une pleine cuillerée à café de poudre de seigle ergoté dans un verre de bouillon, et après l'avoir passé, le donna à boire à la malade. Bientôt de fortes douleurs se font sentir, et en moins de dix minutes, l'opération est achevée.

Un praticien de la Nouvelle-Angleterre croit que, par ce moyen, les contractions de l'utérus peuvent être rendues si violentes, qu'elles causent la mort de l'enfant. Cette opinion paraît peu fondée à M. Desgranges. Une femme grosse, dit-il, déjà mère de cinq enfans, et à terme, accouche naturellement d'un enfant bien portant, après un travail de peu de durée. On reconnaît, aussitôt après, la présence d'un second enfant, mais il n'y a plus de médecin; la nuit se passe dans l'attente, et au bout de quatorze heures la nature ne paraissait point vouloir mettre fin à la délivrance de cette femme. La matrone lui donne alors l'infusion de seigle ergoté; le travail recommence aussitôt, et se termine en trente minutes, l'enfant étant cependant plus volumineux que le premier, et parfaitement vivant.

Il ne semble donc pas, comme on paraît le croire dans plusieurs contrées étrangères, que la provocation de l'accouchement par ce moyen donne lieu à la mort des enfans, ce qui devrait attirer l'attention de la police. Dans une commune voisine de

Lyon, on est dans l'usage de donner aux vaches qui sont sur le point de vêler, un breuvage composé de quatre onces de seigle ergoté bouilli dans un pot d'eau, et de quatre onces d'huile qu'on y ajoute après le refroidissement; jamais les veaux ne paraissent en souffrir, et puisque la coutume se soutient, c'est une preuve de son innocuité.

Il résulte, d'après l'auteur, des observations consignées dans son mémoire, au nombre de quatorze, que l'effet du seigle ergoté ne peut être nié; mais qu'il est loin d'être nouvellement découvert dans la pratique des accouchemens.

Quant à la meilleure manière d'administrer le seigle ergoté, elle consiste, suivant M. Desgranges, à en faire infuser deux scrupules en poudre dans un verre d'eau ou de bouillon qu'on passe ensuite, et auquel on ajoute du sucre ou de la muscade rapée.

En nature et cru, le seigle ergoté est beaucoup plus actif qu'en infusion et en décoction. En Amérique qninze grains donnés ainsi ont produit autant d'effet que la décoction d'un gros.

Au reste, ce médicament, comme tous les autres, a aussi ses momens d'infidélité. Donné à une dame qui souffrait depuis long-temps pour un troisième accouchement, il n'a eu un effet apparent qu'au bout de deux heures; chez une autre, il n'a agi qu'au bout de quatre heures, et même de onze chez une troisième.

La poudre de seigle ergoté est d'autant plus active qu'elle est plus fine et plus récente; elle paraît convenir de préférence aux tempéramens faibles, aux constitutions lymphatiques; il y a des personnes qui

ne peuvent en avaler quelques grains, sans éprouver des nausées et même des vomissemens.

Les observations suivantes ont été publiées par M. Desgranges dans les annales cliniques de Montpellier (1) pour défendre le seigle ergoté auquel quelques médecins et en particulier M. Delaprade, médecin de Lyon, avaient reproché de produire des accidens.

Nous allons donner ces observations en laissant parler l'auteur.

1re OBSERVATION. Je dois déclarer, dit M. Desgranges, que je n'ai pas été témoin de ce cas emprunté de la pratique obstétricale d'un de nos jeunes collègues; mais ayant su par lui qu'il avait administré l'ergot, je lui demandai à en connaître le résultat. J'appris, en sa présence, qu'il s'agissait d'une pauvre fille trouvée sur le pavé de Lyon, mendiante, affamée et malade. Elle était souffrante, avait éprouvé tous les besoins possibles et manquait de forces. Ses douleurs, qu'on jugea appartenir à la parturition, devaient être lentes, faibles et éloignées, comme on le conçoit bien, mais à raison de l'épuisement des forces générales, et non pas seulement à cause de l'inertie de la matrice... Le remède fut donné et l'accouchement eut lieu.

Le premier effet de la délivrance, par la soustraction du fardeau et un léger dégorgement sanguin qu'elle opéra, sembla soulager cette malheureuse, qui, malgré les soins les plus attentifs qui lui furent donnés, périt dans la huitaine. L'ouverture du cada-

(1) Tome 1, 1822; p. 64.

vre nous fit voir les traces d'une péritonite légère, d'une phlegmasie latente et sourde. L'accoucheur reconnut avec moi que la matrice était sans altération sensible, du moins aux yeux des praticiens habitués à l'examen des entrailles des femmes qui périssent à diverses distances de leur accouchement. Nous ne doutâmes point tous deux (au moins cela me parut ainsi de la part de mon confrère) que cette fille avait en elle les élémens de cet état de phlogose, avant d'entrer à l'hospice de la Charité et avant d'y accoucher, et que c'était à l'époque du mouvement du lait ou de la fièvre dite laiteuse, qu'il a pris du développement et un caractère aigu; peut-être même était-ce dans le temps qu'il régnait, dit-on, dans cette maison, une épidémie de péritonite puerpérale. Toujours est-il vrai de dire que le remède ne m'a point paru indiqué; mais on était pressé de l'essayer, et on a cru l'occasion favorable. Certes, ce n'était point là le cas de solliciter l'accouchement et de le provoquer par le stimulant spécial de l'organe utérin.

IIe OBSERV. communiquée à M. Desgranges par M. Mercier. La femme d'un tisserand, âgée de 40 ans, d'une constitution naturellement faible, molle et lymphatique, scrophuleuse dès son bas âge, qui habitait un local étroit, bas et humide, était enceinte de son premier enfant (saignée au septième mois, pour pesanteur et nonchalance qui ne dépendaient point d'une pléthore sanguine); elle fut atteinte ensuite d'œdématie aux extrémités inférieures jusques aux grandes lèvres, mais la grossesse arriva à son terme. Le 2 septembre 1818, des douleurs se

firent sentir pour accoucher : d'abord elles furent assez fortes en apparence, puis interrompues; ensuite, et par reprises, elles devinrent successivement faibles, lentes et rares, et, après quarante-huit heures, les eaux amniotiques s'évacuent d'elles-mêmes en abondance, la tête de l'enfant est reconnue dans une bonne position. On excite les efforts de la mère pour avancer la besogne; on les lui fait prodiguer en la traînant toute la journée sous les bras, ce qui épuise le reste de ses forces et fait cesser complètement le travail.

Notre collègue est appelé le 5, il reconnaît une asthénie constitutionnelle par la dépense des forces générales, comme aussi une abolition entière de la faculté contractile de la matrice, avec indolence de l'abdomen, qui pouvaient en être la conséquence. La malade n'avait ni soif, ni appétit; le pouls était très lent et la vulve fort humectée, avec dilatation plus que suffisante, et une sorte de relâchement des bords de l'orifice de la matrice... Ce sont les propres termes de l'observateur. Deux indications, évidentes pour lui, sont à remplir; mais il craint avec raison de ne pouvoir satisfaire assez tôt à la première, pour s'occuper utilement à temps de la seconde. Il prescrit de suite le repos, les analeptiques, de bons bouillons et des potages au riz alternativement, avec de petites quantités de vin rouge cinnamomé, des frictions sèches sur le ventre et sur les parties infiltrées, et un lavement d'eau vineuse qui débarrasse le rectum des matières durcies qu'il contenait : les urines coulent librement.

D'autre part, l'accoucheur veut faire prendre la

décoction de seigle ergoté, *fractâ dosi*, à la manière du docteur Prescot, attendu ses propriétés stimulantes et son action spéciale sur l'utérus. Deux gros de poudre grossière d'ergot sont bouillis dans douze onces d'eau et réduites à huit (1). On en commence l'usage, au bout de deux heures environ de son arrivée, à la dose de deux cuillerées à bouche de quart-d'heure en quart-d'heure, pendant six fois de suite, sans que cela produise aucun effet apparent ni sur l'économie, ni sur la matrice. Après une demi-heure d'attente, la femme, qui n'avait éprouvé ni bien ni mal du remède, demande un supplément de secours, savoir : six grains de la poudre d'ergot dans les deux dernières cuillerées, lesquelles sont rejetées un quart-d'heure après avec des matières glaireuses sans aucun avantage pour la mère, et sans que les *secousses réitérées du vomissement* se communiquent à l'organe utérin et le relèvent de l'état de torpeur et d'apathie dans lequel il était tombé.

Alors l'accoucheur a recours au forceps et la femme est délivrée. Mais la matrice reste inerte et dans un état de langueur soutenue ; l'écoulement abondant du sang devient inquiétant. Notre collègue donne deux nouvelles cuillerées de la décoction ergotée, et cette dose, comme les précédentes, est

(1) Le médecin américain emploie toujours le remède en décoction, à la quantité d'une dragme pour quatre onces d'eau, qu'il fait prendre en trois doses, un tiers tous les quarts-d'heure environ, ou bien une cuillerée toutes les dix minutes, donnant la préférence à cette dernière manière de l'administrer. (Dict. des Sc. méd., t. XII. p. 180.) (Note de l'Aut.)

également sans aucun effet. Il a recours alors à des frictions sur le ventre, à des fomentations d'oxycrat; il injecte de ce liquide dans les voies utérines, sollicite la sortie du placenta, et donne en même temps une cuillerée de vin de cannelle de temps à autre. Enfin, l'arrière-faix est expulsé au bout de deux heures; l'utérus se resserre et la femme est hors de tout danger. Grâces aux soins éclairés et assidus de l'accoucheur, et à la continuation du régime analeptique, elle s'est complètement rétablie.

On ne saurait procéder avec plus de sagesse et de savoir à l'exploration des effets médicaux du seigle ergoté. Ce moyen s'est montré infidèle, et la matrice est restée muette (qu'on me passe l'expression) dans les deux circonstances de l'accouchement dont il vient d'être parlé; mais il n'a pas nui et l'état de la malade n'en a pas été aggravé, ce qu'il ne faut pas perdre de vue. En saisissant cette double occasion d'essayer l'ergot, mon confrère a pu en prévoir le résultat, et sans doute il l'a prévu en homme éclairé. Il a reconnu que la nature était aux abois, que l'épuisement de cette femme se trouvait général et absolu, et le *collapsus virium* porté à son comble soit par la maladie antérieure encore existante, soit par la longueur du travail, la fatigue et les efforts qu'elle avait endurés.

IIIe Observ. communiquée par M. Pistre. Madame Gyrin, de Vaudry, âgée de 28 ans, mère de cinq enfans, dont les accouchemens ont été toujours heureux ou assez prompts, éprouva une hémorrhagie alarmante, après la délivrance du dernier, dont M. le docteur Pistre triompha avec les moyens ordi-

naires. Enceinte et à terme du sixième, elle endura quelques malaises et de légères souffrances, le 19 juillet 1820. Vers minuit, les douleurs se font sentir plus vivement et se soutiennent jusqu'à quatre heures du matin, ce qui ne permet pas de douter que cette dame est en travail.... A cette époque, il est interrompu et reste stationnaire pendant douze heures de suite. Les parens en conçoivent de l'inquiétude, ainsi que la malade. Alors le mari va ramasser quelques grains de seigle ergoté, les plus secs qu'il peut trouver, pesant environ de dix-huit à vingt grains, les pile grossièrement et les fait avaler dans un demi-verre d'eau fraiche, sans autre préparation. A peine dix minutes s'écoulent, que le travail se réveille, les douleurs se prononcent, elles augmentent progressivement, et en moins d'une demiheure, Madame Gyrin accouche heureusement d'un enfant mâle en pleine santé : la couche a été heureuse.

IVe OBSERV. Je fus appelé en consultation auprès d'une femme de 23 ans, bien conformée et mère de deux enfans. Depuis quinze heures elle était en travail pour accoucher d'un troisième, et elle n'avait plus de douleurs depuis à peu près le même espace de temps. Je la touchai et reconnus l'orifice utérin mollasse, souple, un peu ouvert et très-apte à prêter : phénomènes qui signalaient évidemment que la malade se trouvait *au milieu* d'un travail interrompu, si je puis ainsi parler, et devenu stationnaire par un défaut de contractilité de la part de l'organe. Elle s'effrayait beaucoup de ce ralentissement et de la cessation des douleurs, ayant été

assez prompte dans les deux premiers enfantemens.

Depuis long-temps j'avais l'intention d'essayer le mode d'administration du remède obstétrical par injection dans le rectum; l'occasion était trop favorable pour la laisser échapper. Je fis donc jeter de suite un gros de seigle ergoté en poudre grossière dans dix onces d'eau bouillante; et, après une cuisson d'environ vingt minutes, on passa la décoction à travers un linge clair, et la colature fut donnée en lavement, d'une chaleur convenable, avec recommandation de le retenir le plus long-temps possible. Mais mon attente ne fut pas trompée; en moins de vingt minutes, la matrice, sortant de son état de torpeur, a recouvré toute la force et l'énergie de sa vitalité; le travail s'est reproduit et soutenu, et sa terminaison ne s'est pas fait attendre : elle a été heureuse pour la mère et pour l'enfant. Il y a neuf à dix mois que cette expérience a été faite. Deux de mes collègues m'ont dit depuis l'avoir tentée avec un égal succès.

OBSERVATIONS DE STEARNS (1). — *Seigle ergoté pour accélérer l'accouchement.*

Stearns assure avoir employé ce moyen avec suc-

(1) London, med. repository, t. XIX, p. 279, 1823. Je n'ai

cès plusieurs centaines de fois. Il ne cite d'ailleurs aucun fait qui lui soit propre et il ajoute que tous ceux qui à sa connaissance en ont fait usage n'en ont vu que de bons effets. C'est vers 1807 qu'il commença à en faire usage. Il reconnut bientôt qu'il agissait d'une manière spéciale sur l'utérus, en produisant, quinze ou vingt minutes après son ingestion, des contractions vives et continues de ces organes qui persistaient jusqu'à ce que l'accouchement fût terminé.

Il avoue qu'il y a eu de mauvais effets qui ont tenu soit à ce que les doses étaient trop fortes, soit à ce qu'on avait donné le médicament dans des circonstances défavorables. Quant à lui, il n'a jamais eu à se repentir de l'avoir mis en usage et il en a obtenu de bons effets dans une foule de cas désespérés.

Pour prévenir l'abus qu'on pourrait faire du seigle ergoté et diriger le médecin dans son emploi, il établit les règles suivantes : 1° On ne doit jamais l'administrer quand la nature peut suffire à l'accouchement ; 2° il est indiqué lorsque le travail est languissant, que le fœtus a franchi le détroit supérieur, que les douleurs cessent ou sont peu efficaces et que l'épuisement des forces, une hémorrhagie abondante, ou tout autre symptôme grave forcent à terminer l'accouchement très promptement ; 3° lorsque les douleurs se portent de l'utérus sur d'autres

pu me procurer ce volume ; je cite ce travail en partie d'après M. Villeneuve, en partie d'après le Bulletin des sciences médicales, t. 1, p. 93.

parties et produisent des convulsions, mais il faut alors faire précéder l'emploi de ce médicament d'une saignée copieuse; 4° lorsque dans les premiers temps de la grossesse l'avortement est inévitable et qu'il est accompagné d'une forte hémorrhagie; 5° lorsque les contractions utérines sont trop faibles pour expulser le placenta; 6° lorsque la malade est sujette à une hémorrhagie après la délivrance; 7° lorsque l'utérus reste dilaté après l'accouchement et que les contractions sont trop faibles pour le faire revenir sur lui-même; 8° il ne faut recourir au seigle ergoté pour accélérer l'accouchement, que lorsque le col de la matrice est parfaitement relâché, que le museau de tanche est dilaté et jamais au commencement du travail; 9° la dose pendant la durée du travail ne doit jamais dépasser 30 grains en décoction dans une demi-pinte d'eau, dont on donnera une cuillerée toutes les dix minutes. Trois grains unis à un grain d'opium, infusés dans environ huit onces d'eau données par petites cuillerées toutes les dix minutes est le mode d'administration que M. Stearns a employé de préférence.

OBSERVATIONS DE MADAME LACHAPELLE (1). *Inefficacité du seigle ergoté dans vingt-huit cas d'accouchement lent.*

I. La nommée Cherv..., parvenue à la révolution du neuvième mois de sa première grossesse, commença à ressentir les douleurs de l'enfantement le 4 décembre 1817, à onze heures du soir. Le bassin était bien conformé; l'enfant présentait le sommet de la tête au-dessus du détroit abdominal. Le 5 décembre, à dix heures et demie du matin, la dilatation de l'orifice utérin était très grande; les membranes s'ouvrirent; la tête descendit dans l'excavation pelvienne; à midi elle avait franchi l'orifice. A deux heures et demie, cessation des douleurs; la tête ne fait plus aucun progrès. 30 grains d'ergot réduit en poudre grossière, ayant été bouillis dans 4 onces d'eau, furent administrés sur-le-champ. Les douleurs se réveillèrent peu après, et l'enfant fut expulsé à trois heures moins quelques minutes. Le retour de l'énergie utérine fut-il naturel et spontané, ou bien provoqué par le médicament? C'est ce que d'autres observations vont nous apprendre.

II. L. Lam..., enceinte pour la première fois et à terme, commença à souffrir le 14 octobre 1817 au

(1) Pratique des accouchemens, t. III, p. 313, 1825.

soir. Le 15, à trois heures après midi, douleurs faibles, dilatation médiocre; tout, du reste, est bien disposé. Quatre onces d'eau, dans laquelle avait bouilli un gros d'ergot, furent données à cette femme en deux ou trois fois; elle les prit sans répugnance, et il n'en résulta aucun accident; mais les douleurs ne devinrent pas plus puissantes, et l'accouchement ne se termina qu'à six heures du soir.

III. Amélie B..., enceinte de son premier enfant, souffrait depuis cinq heures après midi du 17 décembre 1817. Le vertex s'offrait en deuxième position; douleurs faibles, *membranes rompues prématurément*. Le 18, vers quatre heures du soir, douleurs fortes; la dilatation s'opère, la tête franchit l'orifice. Bientôt le travail s'arrête, les douleurs s'affaiblissent. A huit heures du soir, même état. Un gros d'ergot en décoction est administré: nul changement. Une heure après, nouvelle administration d'une même quantité, sans effet plus marqué. A dix heures, il fallut appliquer le forceps.

IV. N. V. (date perdue), première grossesse; neuvième mois; travail lent; tête du fœtus, en première position, parvenue peu à peu jusqu'à la vulve: alors suspension complète des douleurs. Décoction de seigle ergoté, 2 gros dans 8 onces d'eau donnée en deux fois à une heure de distance: nul progrès. Application du forceps deux heures après l'ingestion de la deuxième dose.

V. J. M..., 24 janvier 1818, onze heures du matin, orifice dilaté, membranes entières, tête en première position et assez basse, douleurs fortes. A midi, rupture des membranes; la tête descend dans le vagin,

après quoi les douleurs cessent. Un gros d'ergot en décoction n'ayant produit aucun changement, j'appliquai le forceps une heure après.

VI. C. D..., première grossesse ; membranes rompues vers midi, le 10 février 1818; dilatation fort grande, douleurs fortes; la tête descend ainsi jusqu'à la vulve : alors suspension des douleurs. Un gros d'ergot est administré comme dans les cas précédens, et, peu après, les douleurs se réveillent, et l'accouchement se termine. Ce cas ressemble fort au premier, et laisse les mêmes doutes. Vingt-six autres expériences semblables ont, au contraire, montré l'impuissance de ce remède; mais toutes ont prouvé qu'aux doses mentionnées son emploi n'avait aucun danger. Voici encore quelques exemples.

VII. V. P. ; première grossesse ; tête au-dessus du détroit supérieur ; membranes rompues prématurément, douleurs faibles : la tête descendit lentement dans l'excavation ; là elle s'arrêta tout-à-fait. La décoction d'un gros de seigle ergoté ne réveilla point les douleurs, et il fallut en venir à l'application du forceps.

VIII. R. M..., première grossesse, travail simple ; tout en bonne disposition ; tête parvenue à la vulve : alors inertie complète. La même dose fut également inutile, et le forceps également nécessaire. Il en fut de même de six autres femmes traitées de la même manière et à peu près dans les mêmes circonstances.

Chez *quatorze* à *quinze* autres, l'ergot fut administré en poudre fine suspendue dans quelques onces d'eau chaude, où on la laissait infuser pendant dix minutes. Je donnais ainsi 10, 20, 30, 40, et

même jusqu'à *soixante* grains de cette poudre sans obtenir des résultats plus satisfaisans. Tantôt l'accouchement se termina naturellement, mais après un temps considérable et jamais moindre de trois à quatre heures; tantôt, et plus souvent, il fallut que le forceps suppléât à la faiblesse de l'utérus.

(L'absence de toute espèce d'action du seigle ergoté dans les cas rapportés par madame Lachapelle, fait penser généralement aux médecins qui se sont occupés de ce sujet, que le seigle ergoté dont cette dame s'est servie, était trop vieux, et avait perdu toutes ses qualités, ce qui arrive très facilement, comme on sait.)

Observations de Clark, chirurgien à Bristol (1). — *Seigle ergoté pour accélérer l'accouchement.*

Mistress S..., femme d'une forte constitution, âgée de 38 ans, enceinte de son troisième enfant, venait d'être délivrée depuis une demi-heure, d'un enfant bien constitué, lorsque j'arrivai chez elle, le matin à huit heures. Les personnes qui l'assistaient s'inquiétaient de ne point voir l'arrière-faix expulsé. Je trouvai l'abdomen dur et tendu, ce qui me fit croire que l'utérus renfermait un second enfant qui cependant ne se présentait pas encore à la

(1) Gazette de santé, 1826, p. 56.

vulve. La femme n'était nullement incommodée ni fatiguée du premier travail, elle ne ressentait plus de douleur. Cet état dura jusqu'à quatre heures après midi. La mère était toujours fort bien; je m'assurai que l'enfant présentait la tête, que le bassin était bien conformé et que les parties molles de la génération conservaient encore en partie la dilatation opérée par le passage du premier enfant. Il ne manquait donc que des douleurs pour que l'accouchement se terminât. Je prescrivis un scrupule de seigle ergoté dans une infusion de thé. Douze minutes après, il se manifesta une douleur très violente qui dura 4 à 5 minutes et qui fit tellement descendre l'enfant, que je pus parfaitement reconnaître la position de la tête et la direction des sutures. Elle fut suivie d'autres douleurs qui se succédèrent avec quelques intermissions et qui continuèrent pendant deux heures au bout desquelles naquit le second enfant. Le placenta fut expulsé un quart-d'heure après. La mère et l'enfant se portent fort bien.

IIe. OBSERV. Me. C., âgée de 28 ans, était enceinte de son second enfant; le travail se déclara le samedi matin, 22 octobre 1825, à six heures. Il durait depuis trois heures lorsque j'arrivai. Les membranes se rompirent, et les eaux coulèrent avec impétuosité. Le col de l'utérus était peu dilaté; la tête se présentait naturellement, mais n'était encore qu'au détroit supérieur. Les douleurs continuèrent à de courts intervalles durant tout le jour, et augmentèrent la nuit sans que le travail s'avançât. Le dimanche matin, le col de l'utérus était effacé un peu,

la tête semblait avoir baissé; j'en augurai par conséquent que l'accouchement allait bientôt se terminer. Mais je fus trompé dans mon attente, car les douleurs expulsives cessèrent tout-à-coup. La femme faisait de fréquens efforts, et le fœtus ne descendait pas. Alors j'administrai un scrupule de seigle ergoté. Au bout de quinze minutes, il survint une douleur beaucoup plus forte et surtout beaucoup plus expulsive que toutes celles qui s'étaient manifestées pendant l'accouchement; elle ne cessa presque pas jusqu'à l'expulsion de l'enfant, qui eut lieu une demi-heure après l'administration du remède.

IIIe. Obs. Mistress Bullock, femme très forte, était en travail depuis trois jours lorsque j'arrivai chez elle. C'était le mardi soir. Je trouvai les parties de la génération molles et humectées par des mucosités. La dilatation de l'orifice de l'utérus pouvait avoir un pouce de diamètre. La tête n'était encore qu'au détroit supérieur. Les contractions de l'utérus étaient fréquentes : je pensais donc que le travail ne serait pas long et se terminerait favorablement, si toutefois les douleurs ne venaient pas à se suspendre. Cependant il ne survint aucun changement remarquable jusqu'au samedi matin, si ce n'est que l'utérus était un peu dilaté : la femme était fort agitée. Je prescrivis un scrupule de poudre de seigle ergoté en infusion. Au bout de dix minutes, il se manifesta une douleur très forte qui dura sans intermission pendant sept ou huit minutes. Je crus que la violence de cette douleur allait causer l'expulsion de l'enfant; mais elle diminua, et au bout de deux heures elle cessa tout-à-fait. Je donnai une se-

conde dose de seigle ergoté, et les contractions expulsives de l'utérus ayant recommencé, on termina l'accouchement avec le forceps, une heure et un quart après l'administration de la seconde dose du médicament. La mère n'éprouva aucun accident consécutif, mais l'enfant mourut. Il est bon de noter ici que cette femme m'a dit que sa première couche avait été fort laborieuse; cependant l'enfant n'était pas mort.

OBSERVATIONS DE M. GOUPIL (1). — *Seigle ergoté pour accélérer l'accouchement dans les cas d'inertie de la matrice, pour expulser le placenta et pour arrêter les hémorrhagies utérines, suites de couches.*

Les causes de l'inertie de matrice, dit M. Goupil, ne sont pas toujours faciles à reconnaître; il semble même qu'elle soit quelquefois due à une prédisposition particulière qui ne se reconnaît que par ses effets. Cependant dans le plus grand nombre de cas, ces causes sont assez faciles à distinguer; telles sont la constitution faible, molle et lymphatique de la femme, son affaiblissement par des maladies antérieures, des saignées trop répétées, des hémorrhagies, des passions tristes, etc. Plus souvent elle est manifestement due à l'excessive distension des parois utérines par suite de la présence de plusieurs fœtus, par une hydropisie

(1) Journal des progrès, t. III, p. 184. Nous ne donnons ici qu'un petit nombre des observations de M. Goupil.

de l'amnios, une hémorrhagie interne ou une tumeur volumineuse. Quand l'inertie survient pendant le cours du travail de l'enfantement, elle reconnaît ordinairement des causes évidentes, telles que la fatigue des fibres utérines, dont les contractions, long-temps répétées, ont en vain lutté contre un obstacle qu'elles n'ont pu vaincre ; la rupture prématurée des membranes, qui permet l'écoulement d'une certaine quantité d'eau de l'amnios. Dans ce cas, le reste du liquide, retenu par la tête du fœtus, ne s'écoule que peu à peu à chaque douleur, et n'oppose aux contractions utérines qu'une résistance incomplète et incapable d'éveiller leur énergie. Lors de la délivrance, toutes ces causes, et surtout la déplétion brusque de la matrice peuvent déterminer son inertie : dans ce cas, cet organe, manquant d'un soutien suffisant, tombe dans un affaissement qui peut bien, il est vrai, cesser par les seules forces de la nature, mais qui souvent aussi réclame impérieusement de prompts secours. Après avoir énuméré toutes ces causes, nous devons encore ajouter que toutes les fois qu'une femme en travail est exposée à éprouver une impression morale vive, le travail ne s'exécute plus que d'une manière irrégulière, et l'énergie des contractions en est diminuée ; souvent même elles sont entièrement suspendues pendant un grand nombre d'heures.

Les signes qui font connaître l'inertie sont la lenteur, l'éloignement, la faiblesse des contractions utérines, quelquefois leur suspension totale (1). Si

(1) Desormeaux, article *inertie* du dictionnaire de médecine.

on tente d'introduire la main à travers l'orifice dilaté, on n'éprouve aucune résistance de la part de l'utérus. Le fœtus est-il déjà sorti, on trouve la matrice flottant dans l'abdomen comme une bourse lâche et sans élasticité. Quand on palpe l'abdomen, on ne sent pas l'utérus dur et arrondi comme il doit l'être; souvent il est si flasque qu'on ne peut le distinguer de la masse des intestins grêles.

C'est seulement lorsque l'on pourra espérer arriver au but, en provoquant des contractions énergiques de l'utérus, que le seigle ergoté devra être administré. Est-il, après cela, nécessaire de montrer combien il serait peu sage d'y recourir contre les autres causes de retard dans l'accouchement? Comment, en effet, pourait-il agir utilement contre les vices du bassin, le défaut de bonne conformation des organes génitaux, les cicatrices, les ulcères du col, sa rigidité extrême ou celle des parties externes, portée à un très-haut degré, la position vicieuse de l'enfant, etc.? Non-seulement alors on n'obtiendrait point le résultat qu'on aurait espéré, mais on pourrait déterminer un épuisement extrême et des accidens graves.

1re Observation. Madame R...e, rue Saint-Roch, ayant eu une fausse couche et un accouchement terminé par le forceps, avait été malade durant presque toute sa troisième grossesse. Après cinq jours de douleurs de reins assez fortes pour empêcher tout sommeil, le col n'était encore, le 3 décembre 1816, que peu entr'ouvert. Les bains, les saignées et tous les moyens ordinaires avaient été essayés sans aucun succès. Loin d'augmenter, les douleurs

s'éloignaient de plus en plus, et madame R..., découragée, se rappelant avec effroi son dernier accouchement, demandait qu'on appliquât le forceps. La tête pouvait alors être sentie, et la dilatation du col égalait le diamètre d'une pièce de trois livres. Je donnai à quatre heures un gros de seigle ergoté en trois doses. La dilatation de l'orifice se fit rapidement par des douleurs vives et sans intermission, et à cinq heures madame R... était accouchée d'un garçon fort et bien portant. La délivrance s'opéra par les seules contractions de l'utérus et sans aucune traction.

IIe Observ. Madame Laug..., rue Louis-le-Grand, enceinte pour la troisième fois, fut avertie du commencement du travail par un écoulement d'eau sans douleurs. Celles-ci se firent sentir peu après ; mais une assez grande quantité de sang s'écoulait pendant chacune d'elles, et cette hémorrhagie augmentant encore la faiblesse naturelle de madame Lang..., elle cessa entièrement de souffrir. Quelques heures se passèrent ainsi, et je fus appelé à huit heures du soir. Un demi-gros de seigle donné alors en une seule dose détermina de fortes contractions de l'utérus pendant plus d'une heure. Cependant la perte due à l'implantation d'une partie du placenta sur le col continuait, et les douleurs s'éloignèrent et diminuèrent de nouveau. A dix heures, un gros de seigle donna une grande activité au travail, et à onze heures et demie l'accouchement était terminé. Des tractions légères déterminèrent la sortie du placenta, et il n'y eut aucun accident.

Sans doute le repos de la femme pourrait paraître

avoir beaucoup contribué à ranimer les forces de madame L...; cependant, si l'on considère que la perte de sang, cause de son extrême faiblesse, ne se répare point ainsi par quelques heures de repos, que d'ailleurs, à deux reprises différentes, le retour des contractions utérines a suivi de près l'emploi du seigle, on regardera comme hors de doute l'efficacité du médicament dans cette occasion. Les stimulans diffusibles auraient-ils produit le même effet et n'auraient-ils point été suivis d'accidens graves? c'est une question que je laisse à résoudre à ceux qui les emploient dans ces circonstances.

IIIe Observ. Madame Ch..., rue Richelieu, ayant eu déjà trois enfans, et arrivée au terme de sa quatrième grossesse, éprouva subitement de fortes douleurs avec écoulement de glaires sanguinolentes. L'accoucheur, qui avait reçu deux de ses enfans, était absent, et cette nouvelle, qui fut annoncée brusquement à madame C..., lui causa un chagrin très vif. A huit heures, je trouvai le col dilaté, la tête engagée dans le détroit supérieur, et tout semblant annoncer un accouchement prompt. Cependant les douleurs diminuèrent peu à peu et cessèrent tout-à-fait. A midi, je retrouvai tout exactement dans le même état qu'à ma première visite, et j'appris alors que pareil accident était survenu au second accouchement : le travail avait été suspendu pendant trente-six heures. A midi un quart, 45 grains de seigle ergoté sont pris en deux doses, et un quart d'heure après la dernière, madame C... se plaint de douleurs singulières dans tout le ventre et les reins ; ces douleurs, dès leur début, ne présentent

aucune intermission et continuent jusqu'après l'accouchement, à une heure et demie. Le cordon, bien qu'assez court, formait deux anses autour de l'enfant. Le placenta vint sans difficulté, et il ne survint aucun accident.

IV[e] OBSERV. Madame Ho..., rue Montmartre, blonde, de petite taille, sans force physique ni morale, me fit demander le 2 mars 1827, à six heures du matin. Des douleurs fortes dans le ventre et l'écoulement de glaires sanguinolentes, lui avaient fait espérer qu'elle allait accoucher promptement; cependant la dilatation de l'orifice était peu avancée. La frayeur d'accoucher en l'absence du médecin, et d'autres émotions peu raisonnables, mais très vives, semblèrent, à diverses reprises, avoir eu beaucoup d'influence sur le travail, qui parfois semblait marcher avec rapidité, et s'arrêtait brusquement pendant des heures entières. Le 3 à cinq heures, la dilatation n'égale pas une pièce de trente sous, la poche des eaux n'est nullement formée, l'épaisseur du col est la même que trente-six heures auparavant, et l'effroi de la malade qui soupçonne un accouchement laborieux, se communique à toute la famille. Cette considération, jointe à l'absence de toute contre-indication, m'engagea à prescrire un gros de seigle en deux doses, à dix minutes d'intervalle. Cinq minutes après la dernière, des douleurs fortes et dont le caractère, au rapport de la malade, est tout différent de celles ressenties jusque-là, surviennent d'abord à une et deux minutes d'intervalle, puis après s'être rapprochées, deviennent continues sans aucun intervalle jusqu'à l'accouchement, qui fut

terminé trois quarts d'heure après l'ingestion du seigle ergoté. Un quart d'heure n'était pas écoulé, lorsque je trouvai le placenta sorti du vagin. Il ne survint aucun accident, cependant madame H... se plaignit de tranchées utérines très fortes jusqu'au lendemain à midi.

v[e] Observ. Madame Lon..., rue de Joubert, âgée de 21 ans, grande, blonde, d'un tempérament lymphatique, parvenue au terme de sa première grossesse, commença à ressentir des douleurs de reins le 5 mars 1827, et en même temps s'aperçut de l'écoulement des eaux. La nuit suivante fut sans sommeil, et le 6, toute la journée, madame L... continua à souffrir. Le soir, le col était entr'ouvert activement de la grandeur d'une pièce de quinze sous. Les douleurs siégeaient dans les reins, et inspiraient à la malade le plus grand découragement; elles étaient d'ailleurs séparées par des intervalles assez longs, dans lesquels la tendance au sommeil était extrême. Appelé de nouveau à quatre heures, je m'assurai que la dilatation était très peu augmentée. Après une heure d'attente, pendant laquelle les douleurs restèrent éloignées et faibles, je donnai un gros de seigle en deux doses et dans du sirop de menthe. Dix minutes après, les souffrances furent plus vives, sans aucune intermission et avec des redoublemens rapprochés. La malade, qui jusque-là n'avait pas jeté un cri, ne cessa, pendant près de deux heures, de se plaindre violemment des reins. Un quatrième scrupule fut encore donné au moment où déjà les douleurs paraissaient s'affaiblir, et produisit un nouveau redoublement dans les contractions utérines. Mais

une demi-heure après, quelques vomissemens survinrent, et le médicament fut rejeté en totalité. De ce moment, c'est-à-dire une heure trois quarts après la première dose, les contractions utérines s'affaiblirent, s'éloignèrent et bientôt devinrent nulles. Il ne fut douteux pour personne que le travail avait été ranimé par le mélange prescrit, et n'avait cessé d'être activé que par suite du vomissement. Je partageai entièrement cette manière de voir, et prescrivis un bain au moment où je sortis. A deux heures et un quart, je trouvai la femme dans l'état où je l'avais laissée; le travail était très peu avancé, et la somnolence pouvait faire pronostiquer qu'il ne serait terminé que dans la nuit au plus tôt, bien que la dilatation du col égalât le diamètre d'une pièce de cinq francs, et que la tête fût un peu engagée dans le détroit supérieur. Un gros de seigle ergoté, en trois prises, fut de nouveau donné dans quelques cuillerées de vin et dans du bouillon. La dernière dose n'était pas encore bue que les douleurs avaient acquis une extrême intensité, et à quatre heures précises madame L... avait donné le jour à un enfant très fort, du sexe masculin et dont la tête avait un volume considérable. Une joie des plus vives accompagnée de pleurs, de cris, suivit cet accouchement, mais j'attendis vainement les contractions utérines; et après quelque temps, la pâleur du visage, le syncope, la chute des forces, annoncèrent une perte : des frictions et des applications froides sur l'abdomen ne provoquant aucune contraction de l'utérus, il fut nécessaire de porter la main dans la cavité pour en retirer le placenta. La perte conti-

nua malgré l'application de la glace, mais assez diminuée pour qu'il ne me fût pas possible d'introduire la main dans l'utérus pour y exprimer le suc d'un citron dépouillé de son écorce, moyen qui m'a plusieurs fois bien réussi. Je me contentai d'y porter quelques morceaux de glace, aussi bien que dans le vagin, et de faire prendre quelques cuillerées de vin. Ces soins, continués jusqu'à sept heures et demie, arrêtèrent tous les accidens.

VIe OBSERV. Par Bolardini (1). Marthe Beccagutti, âgée de 30 ans, mère de cinq enfans, enceinte de quatre mois, fit une fausse couche sans cause connue. Appelé cinq heures après l'accident, l'accoucheur reconnut que le séjour du placenta dans l'utérus causait l'hémorrhagie, et chercha, mais en vain, par les moyens ordinaires, à provoquer la délivrance. Les tractions, au lieu de faire contracter la matrice, provoquaient un commencement de renversement. La méthode indiquée par Asdrubal (2), et qui consiste à introduire la main dans la cavité utérine et à détacher avec l'extrémité des doigts le placenta adhérent, n'eut pas plus de succès. Dans cette circonstance embarrassante on eut recours au seigle ergoté. La première dose administrée dans le bouillon fut rejetée. Une seconde fut donnée dans du vin blanc et provoqua très promptement de fortes douleurs, le décollement du placenta, son expulsion et la fin de l'hémorrhagie.

(1) Uso della secale cornuta per sollecitare il parto ed anco la sortita delle secondine, etc.

(2) Trattato di ostetricia teorico-pratica, vol. V, Roma, 1812.

VIIe OBSERV. Par le même. Dans un autre cas, trois jours s'étaient écoulés depuis l'accouchement, et l'utérus manquant de contractions contenait encore le placenta ; il y avait en même temps une légère hémorrhagie. Par une modestie déplacée, la malade se refusait à ce qu'on introduisît la main dans la matrice. 30 grains de seigle excitèrent très promptement des douleurs, et terminèrent la délivrance.

VIIIe OBSERV. Par W. Mackensie. Après un accouchement de deux jumeaux, des caillots de sang remplissaient la matrice, à tel point que la sage-femme croyait à la présence d'un troisième enfant : ce médecin administra 50 grains de seigle en décoction, et en moins d'une demi-heure les caillots étaient expulsés.

IXe OBSERV. (1). Madame F..., déja mère de trois enfans, accoucha, après une demi-heure de douleurs expultrices, et le placenta fut extrait aussitôt après par une sage-femme appelée en mon absence, et qui m'assura n'avoir exercé que des tractions modérées. J'arrivai une heure après la délivrance; elle avait été suivie de perte abondante; et malgré les applications d'eau vinaigrée et de glace, malgré l'introduction, deux fois répétée, de la main dans l'utérus pour en extraire des caillots, le sang continuait à couler, la matrice ne se contractait un instant que pour retomber presque aussitôt dans l'inertie. L'accouchée avait perdu ses forces, et le pouls était petit et très fréquent. Cet état dura jusqu'à l'administration du seigle ergoté; dix minutes après la pre-

(1) Nouvelle bibliothèque médicale, t. III, p. 55, 1826.

mière dose de douze grains, il y eut une contraction de la matrice, qui se prolongea avec des douleurs assez fortes, et retour remarquable des forces jusqu'à mon départ, une heure après. En m'éloignant je prescrivis une seconde dose de douze grains, qui fut donnée demi-heure plus tard. La perte ne reparut point, et l'écoulement des lochies, sans être entièrement supprimé, fut peu abondant. Comme dans le fait que j'ai rapporté plus haut, la malade se plaignit de fortes coliques utérines pendant plus de vingt-quatre heures. La fièvre de lait fut très peu marquée; du reste il n'arriva aucun accident notable.

Voici comment M. Goupil résume les trente-deux observations qu'il rapporte et dont nous n'avons donné que les principales.

De tout ce que nous avons exposé, dit-il, et de tous les faits que nous avons recueillis, nous croyons pouvoir déduire les corollaires suivans, comme le plus applicable à la pratique des accouchemens :

Le seigle ergoté est doué de la propriété d'exciter les contractions de l'utérus dans l'accouchement;

Les expériences faites, soit directement sur la femme en travail, soit sur les animaux, sont jusqu'ici les seuls moyens de distinguer l'ergot doué des propriétés vénéneuses de celui qui en est privé;

On peut, sans crainte de déterminer des accidens, en administrer deux gros et demi, sinon à la fois, du moins par fractions dans l'espace de quelques heures;

Les contractions utérines, provoquées par ce médicament, se manifestent ordinairement par des

douleurs dans la région lombaire; elles se rapprochent de plus en plus, deviennent ensuite rémittentes et continues, et après quelques temps cessent entièrement;

L'action de cette substance, donnée à dose modérée, est prompte, et dure un temps variable depuis une heure jusqu'à trois; elle peut être renouvelée par une dose nouvelle;

On doit éviter de donner cet agent thérapeutique toutes les fois qu'un obstacle mécanique s'oppose à l'accouchement, et il n'est réellement utile que lorsque pour arriver au but que l'on se propose il suffit de provoquer des contractions très énergiques de la matrice;

Il n'augmente pas la ridigité du col de l'utérus, et peut être administré avant que celui-ci soit dilaté;

Utile pour accélérer l'accouchement dans le cas d'inertie, il ne l'est pas moins pour faciliter la délivrance, arrêter les pertes par relâchement des parois de la matrice, et provoquer l'expulsion des caillots de sang dont ce viscère peut être rempli;

Il est extrêmement rare de voir survenir des hémorrhagies lorsque le seigle ergoté a été donné pendant le travail de l'accouchement;

La diminution des lochies, indiquée dans plusieurs ouvrages comme un effet de cette substance, ne s'est remarquée que dans un petit nombre de cas;

Ce médicament ne produit point chez les femmes délicates et nerveuses les mauvais effets que plusieurs praticiens avaient fait redouter;

Enfin, le seigle ergoté paraît susceptible de provoquer l'avortement, et par conséquent il est à dé-

sirer que les mesures de police médicale concernant les poisons lui soient appliquées, et qu'il ne puisse être délivré sans l'ordonnance d'un docteur.

Observations de M. Villeneuve (1).

Parmi les neuf cas observés par M. Villeneuve, nous ne citerons que le suivant qui est consigné dans son excellent mémoire.

Une femme de 32 ans, d'une bonne constitution, d'un tempérament sanguin, était en travail de son cinquième enfant. Ses trois premiers accouchemens avaient été assez prompts; à son quatrième, elle eut un enfant mort que l'on fut obligé d'extraire par les pieds.

Les premières douleurs qu'elle ressentit pour ce cinquième enfantement, commencèrent à sept heures du matin par un temps chaud; assez légères dans la journée et la nuit suivantes, elles devinrent plus vives le lendemain à cinq heures du matin. Ces douleurs avaient leur siége dans le bas-ventre. A dix heures les eaux s'écoulèrent (les membranes peut-être ayant été rompues par la sage-femme) et bientôt la femme cessa de souffrir. Deux heures se passèrent dans cet état, durant lequel cette femme songeant

(1) Mémoire sur le seigle ergoté, 1827, p. 146.

à son dernier accouchement, concevait des craintes pour l'accouchement actuel.

La sage-femme qui était auprès de cette personne, nous ayant fait appeler vers midi, pensant qu'une saignée était nécessaire pour réveiller les douleurs qui avaient cessé, nous pratiquâmes le toucher et nous reconnûmes, pendant une légère douleur qui était survenue, que la tête qui se présentait dans la première position, était encore assez élevée et que le col de l'utérus, fort souple, offrait une dilatation d'environ deux pouces de diamètre. L'état général de la femme était satisfaisant, le pouls était mou, régulier, etc.

Reconnaissant l'ensemble des circonstances qui permettent l'emploi du seigle ergoté, nous en prescrivîmes vingt grains en poudre, délayés dans un demi-verre d'eau sucrée, à prendre par moitié, à une demi-heure de distance. Un quart d'heure après l'usage de la première moitié, les douleurs se réveillèrent, le col s'amincit, la tête plongea dans le petit bassin, l'accouchement eut lieu vers une heure; c'est-à-dire environ trois quarts d'heure après l'emploi de dix grains d'ergot, car les douleurs étant devenues vives et expultrices, on ne donna point la seconde moitié de ce que nous avions prescrit.

Il ne survint aucune espèce d'accident, soit primitif, soit secondaire.

Mémoire de M. Gendrin (1) — *sur les propriétés obstétricales du seigle ergoté.*

Le plus grand nombre des médecins qui ont écrit sur le seigle ergoté depuis l'époque où cette substance a commencé à être mise en usage par les gens de l'art, lui ont reconnu la propriété d'augmenter les contractions utérines, et de hâter ou de déterminer ainsi l'expulsion du fœtus dans l'acte de la parturition. Le docteur Michell dit qu'il a administré l'ergot 107 fois, et que 107 fois il en a obtenu l'effet qu'il en attendait, parce qu'il s'est imposé la loi de ne l'administrer que dans les cas où il est bien indiqué d'y avoir recours. Dans une discussion élevée au sujet de ce médicament dans la Société de Médecine de Paris, M. Roche a déclaré avoir eu recours à l'emploi du seigle ergoté dans 42 accouchemens, et ne l'avoir jamais trouvé infidèle. Le docteur W. P. Dewees, accoucheur à Philadelphie, annonce, dans un Mémoire sur ce sujet, qu'il fait un fréquent usage de l'ergot, et qu'il en obtient toujours l'effet qui appartient à cette substance, de hâter et de provoquer les contractions utérines.

(1) Journal général, t. CIV, p. 312. 1828.

L'action de l'ergot sur l'utérus est donc aujourd'hui un fait incontestable, un fait prouvé en médecine pratique. Sans nous occuper de la cause immédiate de cette action élective, faisons connaître comment elle s'exerce, et dans quel cas l'on doit en tirer parti.

La circonstance dans laquelle tous les auteurs sont d'accord qu'il faut recourir à l'emploi du seigle ergoté est celle-ci : le travail de l'accouchement est commencé, le col est suffisamment dilaté, la tête de l'enfant est engagée, et l'utérus tombe dans l'inertie; l'indication est évidente : il faut favoriser, déterminer même les contractions utérines pour faire franchir à l'enfant la filière du bassin ; le seigle ergoté remplit cette indication. Peu de temps après qu'il a été administré, la matrice entre en contraction, et l'accouchement, qui ne pouvait se faire à cause de l'inertie de l'utérus, s'effectue.

M. Chevreul d'Angers, dans un mémoire adressé, en 1825, à l'Académie royale de Médecine, rapporte qu'il a toujours vu l'effet du médicament se manifester dix minutes ou un quart d'heure au plus tard après l'ingestion. M. Villeneuve dit que l'intervalle qui s'écoule entre l'ingestion du seigle ergoté et les contractions utérines qu'il détermine, est de douze à quinze minutes. Le docteur Dewees a écrit que l'action de cette substance est si prompte, que les personnes qui ne l'ont point observée sont portées, par le peu de temps qui s'écoule entre son administration et les contractions utérines qu'elle détermine, à ne pas considérer ces contractions comme produi-

tes par le médicament. Sans doute beaucoup de circonstances doivent faire varier l'époque à laquelle l'ergot commence à agir, et la première de ces circonstances est la dose plus ou moins considérable à laquelle il a été administré...... Tous les auteurs sont d'accord sur la rapidité avec laquelle ce médicament agit, et l'on a généralement adopté la remarque de Dewees, qui dit avoir constamment observé que si l'action du seigle ergoté ne s'est pas manifestée au bout de vingt minutes, une demi-heure au plus, il ne faut plus compter sur la dose qui a été administrée, et avoir recours à une seconde. Le même praticien dit aussi que plus l'action du seigle ergoté est rapide, plus elle est forte et efficace.

Le premier effet immédiat du seigle ergoté dans les circonstances que nous avons déterminées, est la disparition des douleurs de reins qui tourmentent si cruellement un certain nombre de femmes dans le travail de l'accouchement. Nous avons administré le seigle ergoté dans un cas où elles étaient atroces; elles ont immédiatement disparu pour faire place aux douleurs expulsives. Douze minutes après l'ingestion du médicament donné en poudre, à la dose de dix-huit grains, nous avons pu vérifier toute l'exactitude de la description suivante des effets immédiats apparens du seigle ergoté tracée par M. Villeneuve. « Les premières douleurs qui se font sentir sous l'influence de l'ergot sont médiocres, et cependant elles ont déjà, pour la femme, un caractère différent de celles qui avaient précédé. Lors-

qu'il existe des douleurs de reins, elles ne tardent pas à disparaître, et sont remplacées par des douleurs utérines qui deviennent bientôt expulsives. S'il y a des douleurs utérines plus ou moins prononcées, sans être néanmoins expulsives, ce moyen leur fait prendre le caractère qui leur manquait. Dans tous les cas, ces douleurs acquièrent bientôt une telle violence que la femme, qui jusque-là avait à peine poussé quelques soupirs, jette des cris qui indiquent et les souffrances et les violentes contractions utérines qui en sont la cause. En même temps la figure s'anime, les yeux deviennent vifs, brillants, le pouls s'accélère, reprend de la force, etc. » Ces derniers phénomènes, que M. Villeneuve regarde avec raison comme secondaires et déterminés entièrement par les douleurs utérines, sont très prononcés ; ils se lient à un travail expulsif extrêmement violent. La matrice se contracte fortement et reste, dans l'intervalle des douleurs qui vont en se rapprochant, dans un véritable état de contraction. Ce phénomène, signalé par Dewees, est tel, qu'il faut l'avoir observé pour bien le concevoir : la tête de l'enfant remonte, comme on le sait, dans l'intervalle des douleurs naturelles ; la poche des eaux, tendue et prête à se rompre dans les douleurs, se relâche et devient flasque aussitôt qu'elles s'interrompent : dans le travail activé ou déterminé par le seigle ergoté, rien de semblable ne s'observe ; la poche des eaux reste tendue parce que la matrice reste contractée dans l'intervalle des douleurs ; la tête de l'enfant reste fixée au lieu où la contraction l'a fait arriver ; elle ne remonte point dans l'inter-

valle de ces douleurs expulsives ; la femme ne cesse pas aussi complètement de souffrir ; elle éprouve à un degré beaucoup moindre que dans les contractions, mais d'une manière bien vive encore, la douleur gravative et distinctive qui se produit dans le bassin par l'action expulsive de l'utérus.

Nous avons tracé cette description d'après ce que nous avons nous-même observé ; nous sommes en cela d'accord avec les auteurs. Voici la traduction textuelle d'un passage de Dewees, professeur d'accouchement à l'Université de Pensylvanie, relatif à cet objet. « Lorsque l'ergot a été administré avec succès, nous avons remarqué que les contractions utérines sont non seulement plus fréquentes et plus efficaces, mais encore qu'elles sont moins douloureuses qu'elles ne le sont lorsqu'elles surviennent naturellement ; lorsqu'on interroge la femme sur ses douleurs, elle les exprime en disant qu'elle éprouve comme si quelque chose tendait à sortir de force de l'utérus ; mais elle juge parfaitement que cette douleur n'a pas le même caractère que celles qu'elle a éprouvées dans des accouchemens précédents. Il arrive très fréquemment qu'il survient, par l'action de ce remède, une grande diminution dans les douleurs, parce qu'il convertit une douleur concentrée le plus fréquemment dans les lombes, en une douleur étendue dans tout le pourtour de l'abdomen, de même qu'il oblige les muscles lombaires à participer à la douleur, si elle a eu primitivement son siège dans les autres parties du ventre. Il faut cependant convenir que les intervalles des douleurs sont plus pénibles que dans l'accouchement spontané ;

l'utérus reste dans un état de contraction maintenu comme par une excitation permanente; il en résulte une sensation pénible qui ne va cependant pas jusqu'à la douleur. »

Tels sont les effets que produit le seigle ergoté dans l'accouchement; mais l'expulsion de l'enfant achevée, ces effets cessent-ils immédiatement? et s'ils continuent, quel est leur résultat? Ici les observateurs ne sont plus d'accord.

Foot dit que les contractions utérines déterminées par le médicament durent encore douze à quinze minutes après l'accouchement, et servent à expulser le placenta.

Prescott avance la même opinion, et pense que la matrice, sollicitée par l'ergot, se contracte et revient sur elle même avec plus de force que dans l'état naturel; qu'il en résulte non seulement une expulsion plus rapide du délivre, mais une absence presque complète de lochies chez les femmes auxquelles ce médicament a été administré; il dit même avoir vu chez deux femmes les lochies cesser deux à trois jours après l'accouchement déterminé par l'ergot, sans qu'il en soit résulté d'accident.

Le Docteur Jackson, qui dit avoir administré un grand nombre de fois, inutilement, l'ergot pour déterminer l'expulsion du placenta, rapporte avoir vu une fois, par l'administration de dix grains d'ergot, survenir un travail expulsif si puissant, que le placenta fut expulsé en même temps que l'enfant, et que les douleurs utérines continuèrent après l'accouchement sans aucune intermission, au point

qu'il fallut administrer douze grains d'opium pour les calmer.

M. Michell a observé que le décollement du placenta est toujours plus rapide après l'accouchement déterminé par l'ergot; il n'a jamais vu s'écouler plus de cinq minutes entre l'accouchement et la délivrance dans les cas où il avait administré ce médicament.

M. Villeneuve établit au contraire positivement que « l'accouchement terminé, la femme n'éprouve plus d'autres douleurs que celles qui ont lieu pour la délivrance, laquelle s'opère, toutes choses égales d'ailleurs, comme si aucun remède n'avait été employé. »

M. Roche, en faisant connaître à la Société de Médecine les résultats de son expérience sur l'emploi du seigle ergoté, a dit qu'il n'avait remarqué aucune action de ce médicament sur la délivrance dans les quarante-deux accouchemens pour lesquels il y a eu recours; il a même observé dans un cas une perte utérine, peu considérable à la vérité; ce qui prouverait que les contractions utérines ne continuent pas, au moins toujours avec autant d'activité, après l'accouchement, que les observateurs cités l'ont prétendu.

Nous avons vu la délivrance ne s'opérer qu'une heure et demie après un accouchement déterminé par le seigle ergoté, et dans lequel cette substance avait provoqué un travail assez puissant pour amener en moins de trois quarts d'heure l'expulsion d'un enfant dont la tête n'était point encore engagée lorsque nous le donnâmes, après avoir attendu

inutilement pendant plus de douze heures, depuis l'écoulement des eaux, la terminaison en douleurs expulsives des douleurs de reins les plus intenses. Nous reviendrons bientôt à ce sujet en parlant de l'action du seigle ergoté administré directement pour déterminer l'expulsion du délivre.

Maintenant que nous avons décrit les effets que le seigle ergoté exerce sur l'utérus frappé d'inertie, lorsque tout est disposé pour l'accouchement tant par la dilatation du col utérin que par la position de l'enfant, examinons les circonstances particulières qui peuvent indiquer ou contre-indiquer l'administration de ce médicament dans les cas de cette espèce.

Le seigle ergoté, comme tous les médicamens nouveaux doués d'une activité évidente, est conseillé et mis en usage par quelques auteurs dans un trop grand nombre de cas où son utilité peut être contestée, où il peut même devenir dangereux. L'inertie de l'utérus, qui est évidemment l'état insolite contre lequel il semble le plus directement indiqué, n'exige cependant pas toujours son emploi; tous les accoucheurs savent que l'inertie de l'utérus est souvent l'effet d'un état pléthorique de la femme, qui indique nécessairement des déplétions sanguines : l'administration du seigle ergoté dans un cas de cette nature serait évidemment dangereuse; en donnant au travail une activité insolite, elle exposerait la femme, par la stimulation générale qui est naturellement l'effet de cette substance, et que les symptômes qui sont le résultat de son action annoncent d'ailleurs évidemment, à des accidens de congestion et d'épan-

chement sanguin dans les viscères qui pourraient être très graves : il faut donc dans ces cas commencer par saigner. De cette manière on rétablit et on hâte le travail, et l'on conduit heureusement l'accouchement à sa fin ; « le seigle ergoté, dit Prescott, ne doit jamais être administré pendant le travail de l'accouchement, lorsque la saignée est indiquée. » M. Villeneuve, qui s'attache à faire voir tout le danger de l'administration imprudente de l'ergot dans des cas de ce genre, rapporte un fait cité par Henrischen, d'une femme qui était dans un état sténique, pour laquelle la saignée était indiquée, et que le seigle ergoté jeta dans une sorte de fureur, par la violence excessive des douleurs qu'il détermina.

Ce que nous disons de l'inertie de l'utérus chez les femmes pléthoriques s'applique aussi au resserrement du col de l'utérus, à la rigidité de cet organe pour laquelle l'expérience a prouvé que la saignée était un moyen si puissant. M. Villeneuve conseille avec raison de s'abstenir de l'administration de l'ergot dans ces cas ; il pense que, loin d'être utile, il pourrait devenir dangereux. Le docteur Dewees insiste beaucoup sur cette circonstance ; il fait avec raison remarquer qu'il s'opère dans l'accouchement un travail préliminaire qui s'effectue non seulement à l'orifice de la matrice qui se ramollit et s'ouvre, mais même aux parties externes de la génération qui s'humectent, se relâchent, deviennent plus souples, plus extensibles, etc. On conçoit combien il serait peu rationnel de hâter l'accouchement quand tout ce travail préliminaire n'est point effectué, et surtout dans les cas où ce travail préparateur n'est géné

dans son accomplissement que par un état pléthorique qui doit être combattu par la saignée.

Il est donc bien important, et tous les observateurs habiles qui ont écrit sur le seigle ergoté, Desgranges, Chevreuil, Dewees, Jackson, Villeneuve, insistent sur ce précepte, de s'assurer s'il y a réellement atonie véritable de l'utérus pour administrer le seigle ergoté, c'est-à-dire si le défaut d'action de cet organe ne depend pas d'une cause accessoire qui doive être directement combattue.

On n'a pas craint de conseiller d'administrer le seigle ergoté dans des cas où le travail marche régulièrement, uniquement dans l'intention de l'accélérer. Ce conseil est bien imprudent; car peut-on répondre que la rapidité et l'excès de violence des contractions utérines ne détermineront pas des accidens grâves, tels par exemple qu'une déchirure aux parties externes de la génération, si ces parties ne sont point encore préparées à la distension qu'elles doivent éprouver, ou si cette distension survient avec une très grande rapidité par le passage violent de la tête, au lieu de s'effectuer avec une certaine lenteur? Serait-ce une crainte mal fondée que de redouter que la tête de l'enfant, poussée rapidement avec une force trop grande n'effectue pas entièrement la rotation progressive qu'elle éprouve en glissant dans la filière du bassin, et vînt le présenter dans un rapport désavantageux avec les diamètres du bassin au détroit inférieur? Enfin il peut arriver aussi que dans l'extrême violence avec laquelle l'utérus agirait sur le fœtus, son fond tiré par un cordon trop court fût entraîné avec le délivre,

ou même simplement que, comme dans le cas cité par le docteur Jackson, après la sortie rapide de l'enfant et du placenta, la matrice restât soumise à des contractions musculaires vaines qui détermineraient des douleurs intenses ou qui même amèneraient son prolapsus, comme cela est arrivé sous les yeux du docteur Dewees à une femme qui prit du seigle ergoté après l'accouchement, la matrice étant dans l'état de vacuité.

A toutes ces contre-indications que les auteurs ont mentionnées, ajoutons-en une dont ils n'ont point parlé, et qui ne nous semble pas sans importance. L'inertie de l'utérus, chez les sujets faibles surtout, est souvent l'effet de douleurs expulsives prolongées plus ou moins efficaces; elle est le résultat du repos de la matrice; on voit ordinairement après ce repos le travail renaître avec une nouvelle force et expulser le produit de la conception. C'est dans ces cas d'inertie passagère que l'on fait journellement un abus bien fâcheux du forceps, qui devrait être réservé pour les cas où il faut vaincre une résistance physique contre laquelle luttent sans succès les contractions utérines. Si dans l'inertie par fatigue de l'utérus, on donne le seigle ergoté, on maintiendra l'organe dans une activité continuelle, ou le *surmenera*, qu'on nous passe l'expression : est-on bien sûr qu'il n'en arrivera rien pour lui? est-il bien prudent de faire ainsi travailler un organe auquel la nature allait accorder un repos temporaire? est-on bien certain aussi que cet excès d'action ne sera pas ressenti par le reste de l'économie, car tous les organes, et surtout les organes contractiles,

sont dans une activité insolite dans le travail de l'accouchement? Bornons-nous donc à aider la nature, mais ne la forçons pas.

Tous les obstacles physiques qui peuvent empêcher l'accouchement, qu'ils proviennent de la mère ou de l'enfant, sont évidemment des contre-indications formelles à l'administration du seigle ergoté : car la première condition pour que le médicament soit efficace, c'est que les contractions utérines puissent effectuer l'accouchement; elles ne le pourront qu'autant que les obstacles physiques ne seront pas invincibles par les seuls efforts expulsifs; ils le seront si l'enfant se présente dans une des positions vicieuses connues de tous les accoucheurs pour exiger absolument, soit la version, soit l'application du forceps; ils le seront dans tous les cas où un vice de conformation du bassin conduirait au même résultat.

Le docteur Michell ne rejette pas absolument l'emploi du seigle ergoté dans ces cas; il conseille même d'y avoir recours pour favoriser l'action de l'utérus lorsqu'il y a disproportion entre la tête de l'enfant et les diamètres du bassin, de quelque cause que provienne cette disproportion; il rapporte des faits où l'action de l'utérus, augmentée par le seigle ergoté, a vaincu la résistance; il trouve d'ailleurs que l'application du forceps, secondée par les contractions utérines, est plus facile et suivie de moins d'accidens. Le docteur Davies a observé que, dans quelques cas où les détroits du bassin sont légèrement rétrécis, lorsque la tête n'est pas suffisamment descendue ou engagée pour qu'on puisse appliquer

un forceps ordinaire, on a utilement administré le seigle ergoté, et l'enfant a été ensuite facilement saisi et extrait par le forceps; « mais, ajoute le docteur Davies, ces cas exigent une très grande prudence : *Very great discretion in these cases is required.* » Il nous semblerait sage, dans ces circonstances comme dans toutes celles où il ne faut pas imprimer à la matrice une trop forte action, parce qu'on ne peut exactement mesurer la résistance, de donner le seigle ergoté suivant la méthode du docteur Holcombe, à doses graduées de deux ou trois grains tous les quarts d'heure.

Le danger de déterminer des contractions utérines violentes sur l'enfant qui se présente dans une position vicieuse, nous semble démontré dans le fait suivant, le septième des faits recueillis par le docteur Michell. Ce praticien, appelé auprès d'une femme en travail, trouva une présentation de la face; il se décida à administrer l'ergot, par forme d'expérience : il en administra un demi-gros; au bout de seize minutes l'effet ordinaire se manifesta; au bout d'une heure les douleurs étaient excessives et continuelles, mais l'utérus ne pouvait effectuer l'expulsion de l'enfant. Au bout de trois heures l'action du seigle ergoté ayant cessé depuis un quart d'heure, une deuxième dose de quarante-huit grains fut administrée : elle renouvela les contractions utérines. « Au bout d'une heure de contractions, je ne me crus pas, dit l'auteur, autorisé à pousser plus loin l'expérience, qui eût pu devenir dangereuse pour la mère (il paraît que l'enfant l'inquiétait peu !...). Je pratiquai en conséquence la version,

et je la délivrai en dix minutes, comme je le fais ordinairement dans les présentations de la face ou de l'oreille; l'enfant vint mort. «Il s'était écoulé, de la première administration de l'ergot à la mort de l'enfant, quatre heures quarante minutes. «On pourrait, ajoute M. Michell, me faire une objection sur la version pratiquée après l'administration de l'ergot; mais je ne l'ai pas trouvée plus difficile que dans les cas ordinaires. » Il y avait un deuxième enfant dans l'utérus; M. Michell se décida à déterminer son expulsion par l'ergot; il en administra deux scrupules: cinq minutes après, l'effet ordinaire se produisit, et au bout de neuf minutes et demie un bel enfant, bien portant, était né; la femme se rétablit, elle est accouchée une fois depuis. Nous ne discuterons pas ici sur la préférence à donner, dans des cas de ce genre, à la version, sur l'application du forceps au dessus du détroit supérieur, ou l'usage trop négligé aujourdhui, du levier: demandons seulement ce qu'eût fait M. Michell si, par les contractions utérines violentes, inutiles et prolongées qu'il a déterminées, il eût engagé la tête de l'enfant dans une position aussi désavantageuse; enfin, nous demandons si, en pareil cas, la rupture de l'utérus survenait par des efforts de contraction aussi soutenus, l'accoucheur n'aurait pas de reproches à se faire. Certes, il fallait dans ce cas agir de suite sur l'enfant, et peut-être l'eût-on amené vivant. De pareilles expériences peuvent être curieuses; mais il y a au moins de la témérité à les tenter: on en déduit cependant cette conséquence importante, que les contractions de l'utérus, déterminées par l'ergot, n'empêchent pas

au bout d'une heure de l'administration de ce médicament, de porter la main dans l'utérus, et d'opérer la version.

On ne peut, selon nous, apporter trop de prudence dans l'administration du seigle ergoté pour favoriser l'accouchement ; il faut bien reconnaître qu'il n'existe qu'une inertie de l'utérus, et tâcher de bien apprécier cette inertie. Il faut, en un mot, comme le dit sagement M. Villeneuve, « qu'il ne manque, pour l'expulsion du fœtus, que des contractions utérines suffisantes. » Il faut, comme le recommande expressément Dewees, ne faire aucun usage de ce médicament tant que les efforts spontanés et naturels sont suffisans. Enfin, il faut que l'accouchement puisse s'effectuer naturellement, c'est-à-dire, comme le veut encore Dewees, que l'enfant présente la tête dans une situation convenable, les fesses, les pieds ou les genoux. Nous ajouterons qu'il faut encore mesurer l'action de l'utérus, et prévoir les obstacles qui peuvent résulter de ce que la tête s'engagerait obliquement au détroit inférieur, comme cela arrive trop souvent quand il existe une grande obliquité de l'utérus, qu'il faut réduire avec tout le soin et la constance possibles.

Lorsque le cordon ombilical est contourné autour de l'enfant, il devient trop court et ralentit le travail en tirant sur l'utérus par l'intermédiaire du placenta ; les contractions utérines et les tractions qui en sont le résultat, ne détachent pas le délivre ; nouvelle preuve que cet organe se décolle par un autre mécanisme après l'accouchement. Les auteurs sont d'accord que dans ces cas le travail doit être

accéléré, surtout si le cordon passe autour du cou de l'enfant; personne n'a mis ce cas au nombre de ceux dans lesquels le seigle ergoté convient : on l'a même considéré comme contre-indiquant l'emploi de ce médicament. Le docteur Villeneuve a dit en effet : « Qu'il faudrait s'abstenir complètement de l'emploi de l'ergot, s'il était reconnu que le cordon ombilical, contourné plusieurs fois autour du cou de l'enfant, pût être un obstacle à l'expulsion de ce dernier. » Il nous semble cependant que l'indication de hâter autant que possible l'accouchement est alors très précise, et le fait suivant, rapporté par M. James Steele, prouve que l'ergot peut la remplir.

Une dame avait eu plusieurs enfans; dans chacun de ses accouchemens le travail avait été languissant et très prolongé : deux fois même on avait été forcé d'en venir à l'application du forceps. Cette dame est bien conformée, mais elle est d'une constitution sèche et d'un embonpoint considérable. Lorsque le travail était arrivé au point que la tête de l'enfant était descendue dans la cavité du sacrum, les contractions utérines n'avaient plus d'efficacité, les douleurs se renouvelaient toutes les sept à huit minutes, mais elles étaient faibles et sans résultat; il survenait par intervalles des intermissions d'une demi-heure, pendant lesquelles elle se livrait au sommeil; elle se réveillait avec des douleurs également pénibles, fréquentes, mais infructueuses : après des frictions pratiquées sur l'abdomen et l'administration des médicamens stimulans, on en était venu à l'application du forceps. Ce qui était arrivé aux accou-

chemens précédens, se manifesta aussi au dernier, qui survint le 1er mai 1827. Après trente heures d'attente, le col de l'utérus ayant acquis une dilatation suffisante, et la tête de l'enfant restant dans l'excavation sans faire de progrès, on administra un scrupule de seigle ergoté: en moins de dix minutes les douleurs se manifestèrent avec une telle force, que l'enfant était sorti un quart-d'heure après l'administration du médicament; il ne donnait pas de signes de vie; le cordon ombilical était contourné et serré autour du cou, les pulsations des artères étaient extrêmement faibles. Après la section et l'enlèvement du cordon, l'enfant resta faible; il fut placé dans un bain chaud, d'où il sortit entièrement de son état: cet enfant est très fort et bien portant. Une violente contraction utérine expulsa immédiatement le placenta: la femme fut alors dans un état plus satisfaisant qu'elle n'avait été après ses autres accouchemens; elle se rétablit aussi plus vite. Les lochies furent presque nulles.

Cette observation fournirait un fait de plus à ceux qui pensent que l'effet de l'ergot continue encore après l'accouchement, et détermine plus rapidement que d'ordinaire l'expulsion du placenta. Il vient aussi se joindre aux observations que citent les praticiens qui ont vu les lochies très peu abondantes et même nulles après l'accouchement déterminé par l'ergot. Il faut cependant noter que l'accouchement est arrivé, dans ce cas, avec une grande promptitude, et qu'il n'est pas par conséquent étonnant que l'utérus ait continué à se contracter sous l'influence d'un médicament dont l'effet se prolonge, d'après la re-

marque de tous les observateurs, au moins pendant une heure.

Nous n'avons parlé jusqu'à présent de l'emploi du seigle ergoté que pour les cas où les eaux sont écoulées, le col dilaté et l'enfant engagé ou près de s'engager. Ces conditions sont celles auxquelles MM. Dewees et Villeneuve restreignent l'emploi de ce médicament obstétrical. « L'ergot, dit le professeur de Philadelphie, ne doit jamais être administré que les membranes ne soient rompues, le col utérin dilaté, et les parties externes préparées pour le passage facile de l'enfant. » Ce cas est sans doute le plus avantageux ; tous les praticiens qui ont adopté l'usage du seigle ergoté l'emploient dans ces circonstances, pourvu qu'elles se joignent à l'inertie de l'utérus ; mais il est d'autres cas où il a été préconisé, où son usage peut encore être très utile, et qu'il s'agit de bien préciser.

Le col utérin ne se dilate pas si le travail reste languissant, pendant que la femme est tourmentée de douleurs de reins, et même de douleurs utérines inefficaces. Si l'on est assuré qu'aucun état pléthorique ne peut expliquer cette langueur utérine, si même il est évident qu'elle dépend d'une véritable atonie de la matrice, ou d'une trop grande résistance du col, contre laquelle lutteraient en vain les contractions utérines trop faibles, que les eaux soient sorties, ou qu'elles soient encore renfermées dans leurs membranes, faut-il avoir recours au seigle ergoté? quels effets produira cette substance?

M. Villeneuve établit : « Qu'il faut que le col de l'utérus, mou et souple, soit déjà entr'ouvert, et que

le travail déjà commencé dure depuis un certain temps, pour qu'il soit indiqué de recourir au seigle ergoté. » Voici les motifs sur lesquels il se fonde pour établir ce précepte : « La rigidité, la dureté du col de la matrice par une cause quelconque, ainsi que l'engorgement morbide de cette partie, contre-indiquent essentiellement l'emploi du seigle ergoté; car les contractions expulsives de l'utérus ayant lieu de son fond vers son orifice, l'obstacle apporté par celui-ci à la marche de ces contractions pourrait occasionner une rupture dans un des autres points de l'organe. » Sans doute, si la rigidité du col utérin dépend de la pléthore; sans doute si elle est le produit d'une sorte d'irrégularité dans les contractions utérines, état que les accoucheurs ont nommé *spasmodique*, il faudra combattre directement ces deux causes, la première, par la saignée, et la seconde, par l'application topique des narcotiques, tels que l'extrait de jusquiame et de belladone, secondés par l'administration à l'intérieur des anti-spsamodiques et des opiacés. Il ne faut pas négliger ces moyens; mais n'est-il pas évident que si les contractions du corps de l'utérus sont faibles, la résistance du col sera relativement plus puissante, et qu'un moyen qui soutient l'énergie, la vigueur de ces contractions utérines, doit être avantageux dans ces cas; pourvu qu'on ait l'attention de modérer les doses, de manière à ne pas déterminer une action trop violente et évidemment exagérée?

Les faits déposent ici contre l'opinion de M. Villeneuve; le seigle ergoté peut, dans ces cas, rendre les plus grands services. Ainsi M. Desgranges rap-

porte qu'une femme qui avait beaucoup souffert dans trois accouchemens précédens, arrivée au terme de sa quatrième grossesse, prit du seigle ergoté avant le commencement du travail : l'orifice de l'utérus n'était point dilaté, ses bords conservaient leur épaisseur et leur dureté, et n'étaient point humectés : au bout d'une demi-heure l'enfant était venu au monde.

M. Haslam fut appelé auprès d'une femme en travail depuis vingt-trois heures, les douleurs avaient été très faibles ; elles étaient devenues tout-à-fait languissantes, les membranes n'étaient pas rompues, l'orifice utérin était peu dilaté et dans un état de rigidité. Cette femme accouchait pour la première fois ; M. Haslam attendit huit heures sans remarquer aucun changement. Il administra alors un scrupule d'ergot, après avoir reconnu que le museau de tanche pouvait être dilaté. Au bout de trois quarts d'heure ou d'une heure de violentes douleurs existaient, et l'acccouchement se termina naturellement (1).

Dans le mémoire qu'il a adressé à l'académie de médecine en 1825, M. Chevreul a consigné 16 observations, dans lesquelles il a administré avec succès le seigle ergoté à la dose de 24 à 30 grains, pour déterminer la dilatation du col utérin et le travail de l'accouchement; il n'est résulté de l'emploi de ce médicament, dit M. Chevreul, aucun accident ni pour la mère ni pour l'enfant.

M. James Prowse, chirurgien à Bristol, a publié

(1) The medico-chirurgical review, april 1827, p. 517.

l'observation suivante, l'une des plus remarquables pour prouver l'utilité du seigle ergoté administré avant la dilatation de l'orifice utérin et pour déterminer cette dilatation :

« Je fus appelé, à cinq heures du matin, auprès d'une dame atteinte des premières douleurs de l'accouchement; depuis trois heures l'orifice utérin avait un peu plus de diamètre qu'un scheling (environ huit lignes), il était très tendu et tout-à-fait inflexible. Les douleurs continuèrent avec de courts intervalles pendant plus d'une heure et demie sans amener aucun changement dans l'état des parties, et surtout sans aucune dilatation de l'orifice de l'utérus. Je me déterminai alors à administrer un demi-drachme d'ergot. Vingt minutes après les douleurs devinrent très efficaces et continuelles; en très peu de temps le col de l'utérus se dilata, les parties externes, que j'avais trouvées auparavant roides, se ramollirent : l'accouchement était terminé une heure après l'administration du médicament.

« Le grand avantage de l'ergot, dit M. Michell, se trouve surtout dans son efficacité dans les cas de non dilatation de l'orifice utérin; c'est dans ces cas que l'action de ce médicament est le plus remarquable : il produit en quelques minutes une dilatation qui eût exigé plusieurs heures à s'effectuer. » Le docteur Michell justifie cette assertion par plusieurs observations, parmi lesquelles nous citerons les suivantes.

Une femme était au terme de sa sixième grossesse, elle éprouvait de violentes douleurs qui ne se soutinrent pas; elle était tourmentée par des envies conti-

nuelles et inutiles d'uriner; l'orifice utérin n'était nullement dilaté, il y avait à peine un léger écoulement de mucosité, et toute apparence de travail avait cessé; mais comme chez cette femme le travail avait marché avec rapidité dans ses autres accouchemens, pour lesquels, excepté dans un, il l'avait assistée, le docteur Michell ne la quitta point; il lui administra le seigle ergoté à la dose d'un demi-gros dans quatre onces d'eau, huit heures après son arrivée : au bout de quinze minutes les douleurs commencèrent; elles ne furent pas très intenses en apparence, mais elles furent si efficaces, que trente-quatre minutes après l'ingestion de l'ergot, le travail était terminé : elle avait donné le jour à un enfant de sept mois environ, qui vint asphyxié et fut rappelé à la vie.

Chez une autre femme, à cinq heures du matin, les douleurs étaient intenses, et avaient leur siége dans l'abdomen et dans le dos, sans la moindre dilatation du col utérin. Ces accidens continuèrent toute la journée; la femme ressentait un poids sur le périnée. Deux doses d'opium n'eurent d'autre effet que de suspendre les douleurs pour quelques instans, mais elles revinrent ensuite avec plus d'intensité; à midi, l'orifice de l'utérus était à peine dilaté, on ne pouvait y introduire que le doigt; l'état de la femme était le même à huit heures du soir : c'était un premier accouchement; l'infusion d'un demi-gros d'ergot fut administrée à minuit : dix-huit minutes après les véritables douleurs commencèrent, elles n'étaient ni très fortes ni très aiguës; à minuit et demi la dilatation du col de l'utérus avait un pouce de diamètre, les douleurs expulsives continuaient,

mais elles avaient moins leur siége dans les muscles abdominaux que dans l'utérus, qui se contractait violemment. A une heure, l'orifice utérin présentait le diamètre d'un verre à boire, les parties étaient abondamment lubréfiées par des mucosités, dont il n'existait pas d'apparence avant l'administration du seigle ergoté. A une heure et demie, les douleurs étaient très intenses et secondées par la contraction des muscles abdominaux. La tête de l'enfant était violemment poussée vers le périnée, qui était très dur, et en apparence privé d'élasticité : aussi opposait-il une forte résistance au passage de la tête de l'enfant ; après de violens efforts cette résistance fut vaincue, et l'accouchement fut terminé deux heures dix-huit minutes après l'administration du seigle ergoté : il n'arriva aucun accident à la mère et à l'enfant.

M. Michell rapporte encore quatorze observations semblables aux deux précédentes. Dans toutes, on voit s'effectuer, sous l'influence du seigle ergoté, la dilatation de l'orifice utérin et l'achèvement de l'accouchement. Dans le plus grand nombre de ces cas, des douleurs violentes, inutiles pour l'accouchement, avaient duré plus ou moins long-temps avant l'administration de l'ergot ; ces douleurs qui existaient le plus souvent dans les reins, ont toujours cessé et fait place aux vraies douleurs expulsives, peu de temps après l'administration du remède. Dans quelques-uns de ces faits la sortie des eaux avait précédé les douleurs et la dilatation du col utérin, et l'on sait combien cette dilatation est lente et difficile dans ces circonstances, où l'introduction de la poche des

eaux dans l'orifice de la matrice ne transmet plus l'action mécanique des contractions utérines sur les bords du col utérin effacé. Dans ces cas, cependant le seigle ergoté a déterminé la dilatation de l'orifice de la matrice.

Le docteur Michell peut, avec justice, être accusé d'avoir donné, dans quelques cas, le seigle ergoté dès les signes précurseurs du travail, et par conséquent à une époque trop prématurée; mais ses observations, que confirment d'ailleurs celles des autres observateurs cités, n'en sont pas moins très précieuses, puisqu'elles prouvent sans réplique l'utilité qu'on peut retirer de l'administration du seigle ergoté pour déterminer un véritable travail expulsif et la dilatation du col de l'utérus avec la cessation de ces douleurs si vives qui précèdent quelquefois pendant plusieurs heures le véritable travail expulsif, par lequel seul s'effectue l'accouchement.

M. Villeneuve craint que les contractions utérines, excitées par l'ergot, lorsque l'orifice utérin est encore resserré, ne puissent rompre l'organe, parce qu'elles s'effectuent de son fond vers son col. Nous doutons que le col puisse offrir une résistance suffisante, lorsqu'il n'est pas malade, pour amener un pareil résultat, dont il n'y a pas, du moins que nous sachions, d'exemple connu dans des cas de cette espèce. Est-il d'ailleurs bien vrai que ce soit en déterminant des contractions utérines du fond vers le col utérin, que le seigle ergoté produit la dilatation de l'orifice, et fait naître un véritable travail d'expulsion efficace? n'est-ce pas plutôt en régularisant les contractions utérines, et en faisant disparaître ainsi

le resserrement spasmodique du col utérin, qui, dans tant de cas, s'oppose seul à sa dilatation, que le seigle ergoté agit pour déterminer le travail? Cette contraction spasmodique du col n'est point imaginaire; il n'y a pas d'accoucheur qui ne l'ait sentie, en introduisant les doigts dans l'utérus pour chercher à vaincre le resserrement de son orifice.

Les indurations du col de l'utérus, les squirrhes dont il est quelquefois le siége, peuvent s'opposer à la dilatation de cet organe : cette circonstance pathologique a beaucoup moins d'importance, comme obstacle à l'accouchement, qu'on ne le croirait; car on sait que des cols dans cet état, que l'on regardait comme incapables de céder, se sont ramollis naturellement au terme de la grossesse, et se sont prêtés à la dilatation tout aussi promptement que des cols dans l'état sain; aussi tous les accoucheurs sont-ils d'avis qu'il faut, dans ces cas, ne pas se presser d'agir, et persister long-temps dans l'emploi des moyens topiques émolliens, qui peuvent rendre plus souples et plus extensibles les parties endurcies ou squirrheuses. Ces cas de rigidité du col, par état morbide de son tissu, doivent être soigneusement distingués. Il est évident que l'ergot n'aura que peu de vertu pour vaincre la puissance mécanique qu'ils opposent à la dilatation; il agira cependant encore d'une manière avantageuse dans ce cas, pourvu qu'on ait soin de graduer convenablement son action; il n'empêcherait pas d'agir même par l'instrument tranchant sur l'obstacle mécanique, si, à la dernière extrémité, il devenait bien certain qu'il est invincible autrement.

Il est de principe que, lorsqu'on se décidera à ad-

ministrer le seigle ergoté avant la dilatation du col utérin, il faudra avoir auparavant acquis la certitude que le travail est évidemment commencé; il ne faudrait pas prescrire un pareil médicament sur des signes précurseurs incertains, et surtout avant d'avoir bien reconnu que la matrice a besoin d'être secourue dans le premier acte du travail, qu'elle effectue avec une lenteur et une difficulté accompagnées de véritables accidens qu'il faut abréger autant que possible.

Lorsqu'on administre le seigle ergoté avant la dilatation suffisante du col utérin, et surtout avant l'issue des eaux, il ne faut pas perdre de vue qu'on n'a pu s'assurer, d'une manière certaine, de la position de l'enfant; que par conséquent l'on a à craindre, en excitant les contractions utérines, de les déterminer sur un enfant qui se présente dans une position vicieuse; cette crainte doit inspirer beaucoup de prudence au praticien, le rendre très circonspect sur la dose qu'il prescrit, et l'engager à préférer l'administration du seigle ergoté à doses réfractées, conseillée par Holcombe : une sage lenteur, dans ce cas, est bien préférable à trop d'empressement.

Un des accidens les plus graves qui se présentent dans la pratique, et pour lequel on a recommandé de hâter par tous les moyens possibles l'accouchement, est sans contredit les convulsions : on sait que quelques chirurgiens, qui ont remarqué que cet accident se manifeste souvent dans le commencement du travail, et qu'il est alors accompagné, sinon déterminé, par la résistance du col à la dilatation, et

par les douleurs violentes que ressent la femme à cette époque du travail, n'ont pas craint de conseiller l'incision immédiate du col utérin après qu'on a fait des efforts inutiles pour le dilater mécaniquement pour aller chercher l'enfant et terminer sans délai par la version un travail, qui peut devenir, par l'épiphénomène dont il se complique, funeste pour la mère et même pour l'enfant.

Si les convulsions dépendent de la difficulté que la matrice éprouve à vaincre la résistance du col utérin, nul doute que tous les moyens qui peuvent accélérer la dilatation du col et la manifestation et l'activité des douleurs expulsives, seront les plus propres à faire cesser les convulsions, et sous ce rapport le seigle ergoté est évidemment indiqué; il l'est encore s'il peut, en déterminant rapidement les douleurs expulsives, faire cesser les douleurs violentes de reins, qui, chez quelques femmes, sont une des causes des accidens convulsifs; enfin, il est encore utile d'en venir au seigle ergoté dans les convulsions pour vaincre la contraction spasmodique du col de l'utérus, dont elles s'accompagnent si souvent, contraction qui devient elle-même un très puissant obstacle à l'accouchement. Examinons ce que les faits ont appris sur l'action du seigle ergoté dans ces circonstances, et quelles sont à cet égard les opinions des auteurs.

Lorsque les convulsions puerpérales se manifestent, si le travail est suffisamment avancé et l'enfant dans une position favorable, il suffit d'exciter des douleurs expulsives régulières pour que l'accouchement se termine, et avec lui les accidens nerveux

graves qui le compliquent et qui gênent même l'accouchement, puisqu'il est remarquable que, tant qu'ils durent, toutes les forces de la femme sont plutôt consumées par les mouvemens convulsifs de tous les muscles, que par les efforts expulsifs. Dans ces cas, Chapmann, Stearns et particulièrement Dewees, conseillent l'administration du seigle ergoté. « Lorsque le travail est compliqué de convulsions, dit ce dernier, le seigle ergoté peut être administré avec de grands avantages, pourvu que l'on observe de ne le donner que dans les conditions suivantes: que les membranes soient rompues, l'orifice utérin préparé, et les parties externes bien disposées pour l'accouchement, et aussi que le travail expulsif normal soit suspendu. » Ces conditions s'observaient en effet dans le cas suivant, recueilli par Waterhouse, qui le présente comme exemple du succès du seigle ergoté dans les convulsions puerpérales.

Une femme délicate et très nerveuse, âgée de 19 ans, après les symptômes ordinaires de l'accouchement, est prise de douleurs considérables dans le dos et dans l'abdomen, avec une céphalalgie et un pouls très dur, mais sans fréquence : une saignée, des fomentations émollientes sur le ventre et une légère dose d'opium amènent du sommeil; la nuit fut tranquille. Le lendemain matin il se manifesta des symptômes d'égarement, et la malade se plaignait de douleurs déchirantes dans l'abdomen, et d'élancemens douloureux à la tête; les symptômes augmentèrent, une violente convulsion se manifesta, la malade articulait des mots incohérens, ses yeux roulaient dans leurs orbites, le sang coulait de sa

bouche et provenait de morsures qu'elle s'était faites à la langue; les extrémités étaient roides, les muscles du dos, du cou, de l'abdomen et de la mâchoire inférieure étaient le siége de violentes contractions; les forces s'épuisèrent rapidement, le pouls était accéléré et petit, la respiration était pénible; cependant le col de l'utérus était dilaté. Les moyens ordinairement employés en pareille circonstance avaient échoué : le seigle ergoté me parut le seul moyen, dit Waterhouse, de sauver la vie de la malade: trente grains en furent administrés graduellement dans une petite quantité d'eau chaude en desserrant les mâchoires. Les effets de ce médicament furent instantanés et vraiment étonnans : les douleurs et les spasmes cessèrent immédiatement, les idées devinrent saines et régulières, la malade sortit comme d'un sommeil accablant; on lui administra du thé et une légère nourriture; elle tomba dans un sommeil paisible, après lequel des douleurs expulsives régulières se manifestèrent dans la soirée, et sé terminèrent par un accouchement heureux (1).

Il est remarquable que dans cette circonstance le seigle ergoté aurait eu pour effet immédiat de faire cesser les convulsions sans déterminer immédiatement l'accouchement. Cela dépendait-il de l'état de faiblesse extrême où était arrivée la malade?

Dans l'observation suivante on ne dit pas si la dilatation du col de l'utérus existait au moment où le seigle ergoté a été administré; il paraît cependant

(1) Account on the pulvis parturiens, New-York, Medical Repository, t. II, 1808, p. 309.

que rien n'annonçait le travail, puisque l'auteur fait remarquer que les convulsions ne semblaient d'abord pas de nature puerpérale.

Une femme enceinte de son deuxième enfant fut prise pendant la nuit de douleurs qu'elle regardait comme les prodromes de l'accouchement. A minuit le docteur Michell, appelé auprès d'elle, la trouva atteinte de convulsions depuis plusieurs heures; il n'y avait pas de douleurs véritables d'accouchement, et les convulsions ne semblaient pas puerpérales, quoique la malade fût au terme de sa grossesse: on ne reconnaissait pas aussi cette respiration bruyante et cette turgescence de la face, qui s'observent dans les convulsions puerpérales; de larges doses répétées d'opium furent administrées, et les convulsions cessèrent pendant environ quarante-huit heures, puis elles se renouvelèrent : c'est alors, dit le docteur Michell, que j'administrai une infusion d'ergot; l'accouchement se termina trente-cinq minutes après l'administration de ce médicament.

M. le docteur Roche nous a communiqué l'observation suivante, qui présente un exemple de succès obtenu par le seigle ergoté administré pour déterminer l'accouchement dans un cas de convulsions.

Une femme qui avait déjà eu un enfant trois années auparavant et qui n'était accouchée qu'après trois jours d'un travail long, pénible, et accompagné de fréquentes convulsions, dont on était resté tranquille spectateur, me fit appeler le 5 avril 1828, à cinq heures du soir. Depuis le matin elle avait été prise des douleurs de l'enfantement; ces douleurs avaient été en se rapprochant et en s'accroissant suc-

cessivement ; mais depuis deux heures chaque douleur fait naître des mouvemens convulsifs qui deviennent de plus en plus intenses. A mon arrivée, chaque convulsion dure huit à dix minutes; elle consiste dans des secousses rapides dans les membres, qui déterminent surtout des mouvemens de flexion des avant-bras sur les bras; des contractions des muscles de la face, principalement de l'élévateur de l'aile du nez et de la commissure des lèvres du côté droit; les yeux sont fermés; il y a un peu d'écume à la bouche; un sommeil profond, avec rougeur de la face et respiration stertoreuse, succède à ces convulsions et dure une minute ou deux : la malade se réveille calme. Je l'ai touchée pendant ces attaques, et j'ai vu que les douleurs ne portaient pas, comme on dit ordinairement; elles étaient presque sans résultat. Le col utérin est dilaté de la grandeur d'une pièce de six francs; il est mou, non tendu, et si on l'accroche avec l'extrémité du doigt, on peut en porter la dilatation jusqu'à un degré considérable. L'indication était de terminer promptement l'accouchement; je pensai au seigle ergoté, j'hésitai pendant quelques instans, retenu par la crainte exprimée par quelques médecins, qu'il n'augmentât les convulsions. Je me décidai cependant; j'en administrai 24 grains dans quatre onces d'eau tiède; dix minutes après les douleurs prirent un caractère plus expulsif, chacune de celles qui survinrent fut encore accompagnée de mouvemens convulsifs, comme avant l'administration du médicament; mais ils ne me parurent pas accrus d'intensité : les douleurs se rapprochèrent, et l'accouchement fut terminé avec les

convulsions une heure vingt minutes après l'administration du seigle ergoté.

A ces faits on peut encore joindre celui rapporté par Brinkle, médecin américain, qui, après avoir inutilement employé la saignée, les vésicatoires, les sinapismes, etc., contre des convulsions puerpérales qui duraient depuis vingt-quatre heures, administra l'ergot; une heure et demie après, l'accouchement s'effectua, et tous les accidens cessèrent.

Il s'en faut de beaucoup que les faits dans lesquels le seigle ergoté a été administré avec succès dans les convulsions, soient assez nombreux pour faire adopter comme incontestables les avantages du seigle ergoté dans les convulsions puerpérales. Si cependant on réfléchit que les convulsions sont en général liées au travail de l'accouchement, de telle manière qu'il suffit presque toujours de terminer ce travail pour faire cesser les accidens nerveux, on sera très porté à accorder à l'emploi de l'ergot une certaine confiance, puisqu'il est évident que ce médicament détermine immédiatement et rapidement l'accouchement.

Les convulsions ne sont pas le seul accident grave qui se manifeste pendant le travail de l'accouchement; il en est un autre aussi très grave, qui se présente, plus fréquemment à la vérité dans les accouchemens avant terme, dont il est même ordinairement la cause déterminante; nous voulons parler des hémorrhagies utérines : ces hémorrhagies dépendent, soit de l'implantation du placenta sur le col utérin, soit du décollement partiel de cet organe appliqué à une autre partie de la surface interne de

la matrice. Lorsque les moyens ordinaires pour arrêter ou modérér ces hémorrhagies ont été insuffisans, l'accouchement devient forcé, et la vie de l'enfant et de la mère dépend souvent de la promptitude avec laquelle il sera terminé : c'est dans ces cas qu'on a conseillé de recourir à l'emploi du seigle ergoté. Hosack, qui l'a le premier recommandé dans ce cas, dit qu'il vaut mieux l'employer que de dilater le col utérin pour y introduire la main et aller chercher le fœtus, puisqu'il réunit l'avantage d'arrêter immédiatement l'hémorrhagie par les premières contractions qu'il détermine, et de hâter l'accouchement en mettant à l'abri d'une perte ultérieure toujours très à craindre dans ces accouchemens forcés, qui ne se font pas par les seules contractions de la matrice. Les faits qui justifient l'emploi de l'ergot dans ces cas sont encore très peu nombreux ; le docteur Davies en a rapporté un ; un autre a été recueilli par Dewees ; en voici un publié par M. Georges King, de Bath.

Une femme, dans le travail de l'enfantement, avait une hémorrhagie très abondante; les douleurs étaient faibles et languissantes ; le cordon était dans le vagin ; on n'y sentait point de pulsations ; une infusion d'ergot fut administrée : une heure et demie après la femme était accouchée d'un enfant mort (1).

M. Prowse de Bristol fut appelé le troisième auprès d'une femme qu'il trouva en travail depuis plusieurs heures. Il y avait une hémorrhagie abondante qui avait commencé avec le travail et jeté la malade

(1) The Lancet, 1827, february 23, p. 799.

dans un état de débilité excessif ; elle était en syncope quand M. Prowse arriva ; l'hémorrhagie avait diminué, mais n'avait pas cessé. L'orifice utérin était très dilaté, la tête de l'enfant n'était pas engagée ; il n'y avait aucune apparence de contraction utérine ; un dragme de seigle ergoté fut immédiatement administré en deux doses : le premier effet de ce médicament fut la cessation de l'hémorrhagie. Une heure après, l'enfant, qui était fort petit, fut expulsé ; une portion considérable du placenta était adhérente au fond de l'utérus, qui s'était contracté autour d'elle ; il fallut aller la détacher avec la main ; la femme se rétablit bien.

Le même praticien fut appelé auprès d'une dame grosse, qui avait eu depuis six semaines, par intervalles, d'abondantes hémorrhagies. Considérant qu'il était impossible d'éviter l'avortement, M. Prowse se détermina à provoquer, par le seigle ergoté, l'expulsion du produit de la conception ; quatre doses de seigle ergoté furent successivement prises et vomies par la malade. Il ne survint aucun travail expulsif ; mais l'hémorrhagie s'arrêta et ne reparut pas pendant quatorze jours, mais elle revint alors avec une très grande abondance ; le col de l'utérus n'était point dilaté ; il était tendu et rempli de sang coagulé, en sorte qu'on ne pouvait sentir le fœtus. Un dragme d'ergot fut alors administré en deux doses : trente minutes après des douleurs expulsives, continuelles et violentes, se manifestent, et un fœtus de cinq mois était expulsé une heure et demie après l'arrivée de M. Prowse (1).

(1) The Lancet for 1827, 8 september, p. 716.

L'utilité du seigle ergoté dans ces cas est évidente. L'indication est précise : il faut recourir à l'emploi de ce médicament aussitôt qu'on a acquis la certitude que l'accouchement est inévitable ; il agit alors en déterminant l'expulsion du produit de la conception ; mais tant que l'hémorrhagie est modérée, surtout si la femme n'est point à terme, il faut employer tous les moyens pour la modérer et la supprimer ; ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'il faut se décider à provoquer l'accouchement par le seigle ergoté, qui est dans ces cas évidemment préférable à tous les moyens mécaniques conseillés jusqu'à présent pour dilater l'orifice utérin, percer les membranes, traverser le placenta dans les cas d'implantation sur le col, et aller chercher le fœtus. Ces manœuvres sont fort difficiles et fort douloureuses ; mais il faut encore, dans ces cas, avoir l'attention de s'assurer de la position de l'enfant aussitôt que la dilatation du col le permet, pour s'empresser, s'il se présentait mal, de terminer l'accouchement par l'art, et éviter ainsi tous les accidens qui seraient l'effet de contractions forcées, répétées et inutiles sur un enfant mal placé.

L'on a aussi employé le seigle ergoté pour déterminer la contraction de l'utérus dans les hémorrhagies qui sont l'effet de son inertie après l'accouchement. Le docteur Dewees cite un exemple de succès dans ce cas. M. Michell y a eu aussi utilement recours. On peut également lire deux faits de ce genre dans lesquels l'ergot a été efficace, dans l'ouvrage de M. Villeneuve. Le docteur Haslam de Caernarvon a obtenu aussi des succès de l'emploi de l'ergot dans

les hémorrhagies utérines (1). Nous ne rapporterons ici qu'une observation, pour démontrer que le seigle ergoté agit dans ces cas, en déterminant la contraction de l'utérus et l'expulsion des caillots qu'il contient; elle est du docteur Samuel Millard, de Bristol.

Une femme de 32 ans, d'une faible constitution, eut un accouchement naturel. Quelque temps après sa délivrance, elle était en bon état; mais bientôt une pâleur extrême de la face, un état d'inquiétude de la malade, éveillèrent l'attention de M. Millard, qui, en explorant l'abdomen, trouva l'utérus très distendu. Il se hâta d'introduire une main dans la matrice, et d'enlever les caillots qui la remplissaient; il stimulait la surface interne de la matrice avec cette main, tandis qu'il exerçait avec l'autre des pressions sur le ventre, sur lequel il faisait en même temps verser de l'eau froide. L'affaiblissement était tel, qu'on pouvait avec peine soutenir l'existence de la malade par de petites doses d'eau alcoholisée, qui étaient administrées pendant qu'on jetait de l'eau fraîche au visage. Cependant la contractilité de l'utérus ne se réveillait point; l'état de la malade était des plus alarmans; M. Millard administra alors vingt-cinq grains de seigle ergoté dans une once d'eau, avec un gros d'eau-de-vie; peu de minutes après son administration, cette poudre fut rejetée par le vomissement; mais la femme parut un peu revivifiée, et l'utérus commença à se contracter. Une seconde dose égale fut donnée vingt minutes après la première; elle fut conservée; la malade sentit alors une

(1) The Medico-chirurgical Review, april 1827, p. 517.

douleur abdominale, la matrice se contracta sous la main de l'accoucheur; peu de minutes après elle était contractée, et l'hémorrhagie avait cessé. Un bandage modérément serré fut appliqué autour du bassin et comprima la région hypogastrique, et la malade se rétablit. J'ai vu depuis ce fait, ajoute M. Millard, des cas semblables, quoique moins alarmans; j'ai fait administrer un demi-gros de seigle ergoté toutes les vingt minutes, et j'ai obtenu un résultat favorable (1).

On voit par ces faits que si, dans quelques cas d'accouchement provoqué par le seigle ergoté, il est survenu des hémorrhagies, comme cela est arrivé une fois sous les yeux de M. Roche, c'est que l'action médicamenteuse était terminée après la sortie de l'enfant, puisqu'il ne peut y avoir de doute que l'ergot n'exerce une action puissante sur la contractilité utérine après l'accouchement, et que cette action ne soit suffisante pour prévenir ou arrêter les pertes de sang.

C'est à cette même action sur la contractilité de l'utérus après l'accouchement, qui détermine la suppression des hémorrhagies par inertie de la matrice, qu'il faut rapporter la propriété que le seigle ergoté possède aussi de produire l'expulsion des caillots amassés dans l'utérus, lesquels ne sont d'ailleurs que le résultat d'une hémorrhagie interne. Mackensie a rapporté un exemple de succès obtenu dans un cas de ce genre, où les caillots amassés, après un accouchement double, formaient un tel

(1) The Lancet, 1827, august 25, p. 656.

volume, qu'ils en imposaient à une sage-femme pour l'existence d'un troisième enfant (1).

La propriété que le seigle ergoté a de supprimer une perte de sang qui succède à l'accouchement, l'exercera-t-il sur les hémorrhagies qui surviennent un certain temps après la parturition; ou, en d'autres termes, le seigle ergoté peut-il diminuer ou supprimer les lochies excessives? Il y a long-temps que les auteurs lui ont attribué cette vertu, puisque Gaspard Bauhin la lui assigne; mais jusqu'à ces derniers temps, on n'avait appuyé cette propriété par aucune observation pratique. Le docteur Villeneuve n'en connaissait pas quand il a écrit sa monographie; il n'en existe encore qu'un très petit nombre. Le docteur Threlfall, de Liverpool, rapporte, sous le titre de *Ménorrhagia lochialis*, une observation sur une perte de sang qui continua douze semaines après un avortement; une infusion d'ergot à la dose d'une demi-once par pinte d'eau, fut administrée par deux cuillerées à bouche trois fois par jour; la perte cessa après la troisième dose de ce médicament; la malade n'en continua pas moins l'usage pendant trois jours, sans qu'il en soit résulté aucune douleur ni incommodité (2). Le rédacteur du journal où est consignée cette observation fait remarquer avec raison qu'il est facile de concevoir qu'un médicament qui exerce sur l'utérus une action élective et évidemment astringente et excitante, ait eu d'heureux résultats dans une hémorrhagie passive;

(1) The London medical and physical journal, april 1826, p. 43.
(2) The Lancet, january 5, 1828, p. 338.

mais qu'il ne faudrait pas compter sur un pareil succès dans une perte entretenue par une congestion inflammatoire de l'utérus; il est hors de doute que dans ces cas des accidens graves pourraient être le résultat de l'action de l'ergot.

L'action de l'ergot dans les pertes qui surviennent quelque temps après l'accouchement, et qui ne peuvent plus être attribuées, comme celles qui s'effectuent immédiatement après, à l'inertie de la matrice, a encore besoin d'être étudiée; malgré les assertions positives de quelques auteurs sur son évidence et ses avantages, malgré quelques faits semblables à celui que nous venons de rapporter, nous croyons qu'il faut rester à cet égard dans le doute, jusqu'à ce que les faits, plus multipliés et mieux vus, permettent de fixer l'opinion.

La délivrance après l'accouchement se compose de deux actes physiologiques distincts, sur chacun desquels il nous paraît évident que le seigle ergoté ne peut avoir la même action. Le premier de ces actes est le décollement du placenta; le second est son expulsion. Le décollement du placenta n'est point, comme on l'a dit et professé long-temps, le résultat des contractions utérines; il s'effectue par un mécanisme tout différent, et que nous avons exposé dans le *Journal général*, il y a quelque temps (1). Le seigle ergoté n'exerce d'action que sur les contractions utérines; il peut, en faisant contracter étroitement l'utérus sur le délivre, favoriser les effets de l'insinuation du sang entre les parois de la matrice et la

(1) Tome CII, sixième de la troisième série, p. 33.

surface utérine du placenta, insinuation qui est la véritable cause déterminante du décollement du délivre; l'action de l'ergot sur ce décollement du placenta n'est donc qu'indirecte, et lorsque le décollement n'a pas lieu, c'est qu'il existe des adhérences que les contractions utérines, provoquées par l'ergot, ne peuvent point vaincre; car on ne voit pas comment elles agiraient pour y parvenir. C'est à cette cause qu'est due la difficulté que démontrent assez les faits que nous allons rapporter, de déterminer l'expulsion du délivre après les avortemens. Alors le placenta ne communique pas seulement avec l'utérus par des adhérences celluleuses, mais il tient par des vaisseaux qui passent de l'utérus au placenta, vaisseaux destinés à s'oblitérer plus tard. Aussitôt que le placenta détaché est livré à l'action contractile de l'utérus, l'ergot est alors le meilleur moyen de l'expulser en déterminant ses contractions. Il est cependant une circonstance signalée par Michell, qui pourrait bien faire que le placenta fût quelquefois retenu plutôt qu'expulsé après des accouchemens déterminés par l'administration de l'ergot. « Je dois, dit ce praticien, prévenir ceux qui n'ont pas l'habitude de faire usage du seigle ergoté, d'enlever promptement le placenta; car l'utérus se contracterait autour de ce corps, et ils éprouveraient quelque difficulté à dilater le col de la matrice. J'ai plusieurs fois trouvé cette ouverture si fermement contractée, que j'ai été obligé de la dilater avec le doigt. »

Voici des faits qui prouvent que le placenta, retenu dans l'utérus après l'accouchement, a été expulsé par des contractions déterminées par le seigle

ergoté, non seulement après l'accouchement à terme, mais même après l'avortement.

Une femme de 30 ans, mère de cinq enfans, accouche à quatre mois de grossesse, sans cause connue ; cinq heures après le délivre n'était pas sorti, et il y avait une hémorrhagie considérable. Des tentatives faites pour extraire le placenta furent inutiles ; le médecin qui donnait des soins à cette femme, ne put introduire le doigt, et opérer ainsi la dilatation pour aller chercher le délivre ; il donna le seigle ergoté; la première dose, prise dans du vin, fut conservée ; bientôt il survint de fortes douleurs utérines; l'arrière-faix fut expulsé, et l'hémorrhagie cessa. Ce fait, consigné dans les *Annales universelles de médecine* de Milan, mars 1826, est d'une grande importance, par les circonstances dans lesquelles était l'utérus. Le col était contracté, et on ne pouvait aller chercher le délivre. Cependant ce corps était décollé, l'hémorrhagie en était la preuve, et la perte de sang pouvait épuiser la malade ; ce cas est un des plus embarrassans en pratique. Si le seigle ergoté répond toujours aussi bien aux indications pour lesquelles on l'administrera dans des cas de cette nature, il rendra les plus grands services. Le docteur Balardini rapporte un second fait semblable, dans lequel le seigle ergoté a rendu les mêmes services. Le docteur Davies a aussi publié trois observations, qui conduisent aux mêmes conséquences.

Un accoucheur distingué, membre de la société de médecine de Paris, M. Duchâteau, a communiqué à cette compagnie le fait suivant, dans lequel l'expulsion du délivre, retenu à la suite d'un avortement,

s'est effectuée après l'administration du seigle ergoté.

Une dame de 26 ans, très irritable, d'un tempérament nerveux, ayant eu deux couches fort heureuses, présumée enceinte de trois mois, fut atteinte subitement, après un mois de maladie, le 28 mars 1828, d'un frisson et d'une céphalalgie frontale, suivis d'un accès de fièvre des plus violens, avec peau sèche et brûlante, pouls dur et très fréquent, langue sèche et rouge à ses bords et à sa pointe, douleur abdominale à l'épigastre et à la région iliaque gauche, constipation, urines rares et colorées. Une saignée générale amène une diminution de ces accidens, et donne un coagulum dense, légèrement couenneux ; des boissons délayantes sont prescrites. Deux médecins consultans, dont l'un est le père de la malade, la voient avec M. Duchâteau ; le pouls a perdu de sa fréquence, mais la fièvre continue avec intensité et redoublemens, avec frisson toutes les trois ou quatre heures ; des nausées et des vomissemens surviennent pendant le frisson, la céphalalgie est intense et continue ; des compresses imbibées d'eau froide sur le front, et des sangsues derrière les oreilles sont appliquées; d'autres sangsues sont appliquées à la région iliaque douloureuse. La fièvre est subintrante ; des symptômes insidieux se manifestent, tels que des vomissemens de bile porracée, des aberrations d'idées, des illusions d'optique ; les pupilles sont dilatées et les globes des yeux se meuvent convulsivement ; des potions antispasmodiques sont administrées ; on donne des potions effervescentes de Rivière et de l'eau de Seltz ; des cataplasmes et des fomentations émollientes sont maintenues sur l'épi-

gastre. Le troisième jour les mêmes accidens continuent, la malade a la crainte de la mort. M. Duchâteau, qui avait reconnu les symptômes de la grossesse pendant les deuxième et troisième mois, annonce un avortement prochain. Le quatrième jour l'état de la malade reste le même; mais dans la nuit suivante quelques contractions utérines, accompagnées d'un écoulement d'eau, se manifestent. Le cinquième jour, hémorrhagie utérine et sortie de caillots. Le sixième jour, expulsion d'un fœtus avec une petite quantité de sang dont l'écoulement persiste pendant deux heures. Ce fœtus, altéré et couvert de taches noires ecchymosées, est du sexe masculin, sa longueur est de cinq pouces, il paraît de trois mois et demi. L'orifice externe du col utérin est béant; mais l'interne est fermé au point qu'aucune portion du placenta ne paraît pouvoir s'y engager. Les accidens morbides s'évanouirent graduellement; il ne resta qu'un état fébrile avec quelques nausées et une céphalalgie légère. M. Duchâteau prescrivit alors des injections résolutives antiseptiques dans le vagin; il fit donner deux bains de siége par jour, et mit la malade à l'usage de l'eau de Seltz. Aucune contraction utérine ne se manifestant pendant quatre jours, l'exploration du col ne faisant reconnaître aucun travail préparatoire à l'expulsion du placenta, M. Duchâteau se décida, le cinquième jour après l'avortement, à donner le seigle ergoté. A une heure après midi une prise de dix grains fut administrée, à deux heures une deuxième dose semblable fut donnée, la première n'ayant produit aucun effet, mais cette dernière fut vomie au bout d'un quart d'heure.

Néanmoins, deux heures après, il survint de violentes contractions utérines, qui se succédèrent à d'assez courts intervalles. A cinq heures, quelques caillots de sang et de la sérosité sanguinolente avaient été expulsés. M. Duchâteau s'assura, par le toucher, que l'orifice interne de l'utérus était très dilaté, et qu'une masse, qui ne pouvait être que le délivre, s'appuyait sur le pourtour de l'orifice. Cependant les contractions utérines augmentèrent; dans la soirée elles furent tellement vives, qu'il survint des accidens nerveux et des faiblesses; vers les neuf heures il fallut mettre la malade dans un bain de siége, et appliquer ensuite des opiacées sur le ventre. La nuit fut calme et le sommeil tranquille. Quatre pilules, composées chacune de deux grains du sulfate de quinine et d'un huitième de grain d'opium, furent administrées le soir et dans la nuit. Le lendemain matin l'orifice utérin était très dilaté, et une heure après le placenta fut expulsé. Les bains de siége et les injections émollientes ont été continués pendant deux jours, après lesquels l'écoulement sanieux, qui s'effectuait par le vagin, a cessé. La malade est immédiatement entrée en convalescence.

M. Duchâteau induit avec raison de ce fait, que la dilatation de l'orifice utérin et les contractions violentes qui ont suivi l'administration du médicament ont été l'effet de l'ergot. Ce fait est très curieux sous ce rapport; nous croyons, avec le praticien qui l'a recueilli, que si la deuxième prise n'avait pas été vomie, l'expulsion du placenta eût eu lieu dans la soirée. Peut-être, cependant, à en juger par les douleurs intenses qui en ont été l'effet, a-t-il

été plus avantageux pour la femme que la dose ait été ainsi rendue plus faible, et que l'effet se soit opéré progressivement, comme nous conseillons de l'obtenir en donnant de petites doses répétées.

D'après ces faits, il ne faut pas balancer à administrer le seigle ergoté pour déterminer l'expulsion du délivre, quand elle se fait long-temps attendre, et surtout dans les cas où une perte de sang entretenue par la présence de ce corps devenu étranger dans l'utérus, peut mettre la femme en danger. Il n'est pas douteux que ce médicament, par l'action qu'il exerce sur la matrice après l'accouchement, ne détermine l'expulsion du délivre et de tous les corps qui peuvent être restés dans l'utérus, puisqu'il agit sur l'utérus dans l'état de vacuité, après l'accouchement, avec une énergie qui n'est pas moindre que celle qu'il exerce pour provoquer la parturition, comme le prouve le fait suivant recueilli par Dewees, que nous rapportons d'autant plus volontiers, qu'il vient confirmer ceux que nous venons de rassembler sur l'action de l'ergot pour déterminer l'expulsion du placenta.

Une femme avorta de deux jumeaux un peu après le cinquième mois. Il y avait plusieurs jours que l'expulsion des fœtus s'était effectuée, et que les délivres n'étaient point encore expulsés. Vingt grains de poudre d'ergot furent administrés, et eurent pour effet de déterminer rapidement l'expulsion de ces délivres; mais la femme se persuada qu'un seul placenta était expulsé, et voulut prendre une deuxième dose d'ergot pour déterminer la sortie du second. Dewees se refusa absolument à la satisfaire, l'assurant qu'il

ne restait rien dans l'utérus; mais il était à peine parti, qu'elle se fit donner une deuxième dose de seigle ergoté; il en résulta une répétition de violentes douleurs, que le première prise avait déterminées, et une portion considérable de l'utérus sortit à la vulve. La malade s'alarma, et Dewees fut rappelé en toute hâte; il constata l'existence du prolapsus utérin, et il eut beaucoup de peine à le réduire à cause des efforts constans et violens que provoquait l'ergot; de fortes doses de laudanum furent administrées, et les douleurs se calmèrent; mais cette femme fut obligée de porter pendant long-temps un pessaire (1).

Le fait que nous venons d'emprunter à Dewees prouve qu'il n'est pas exact de dire, comme on l'a imprimé, que le seigle n'exerce aucune action sur l'utérus dans l'état de vacuité, après les accouchemens ou les avortemens.

Dans le fait recueilli par M. Duchâteau, et dans plusieurs autres ci-dessus rapportés, on a vu que le seigle ergoté avait été vomi, et que cependant son effet normal s'était manifesté; sans doute cet effet aura été moindre que si le médicament eût été conservé; mais cela n'en confirme pas moins une remarque pratique faite d'abord par Desgranges, et réitérée depuis par MM. Villeneuve, Michell et Dewees. « L'impression qu'exerce l'ergot, dit ce dernier, sur le système nerveux, persiste long-temps, même après que ce médicament a été vomi. »

Le seigle ergoté, qui agit si énergiquement pour

(1) The american journal of medical sciences, february 1828, p. 258.

accélérer l'issue du travail de l'accouchement avant le terme naturel et au terme physiologique, peut-il déterminer ce travail avant terme; en un mot, peut-il provoquer l'avortement?

Une pareille question ne peut être résolue que par des faits; il faut autre chose pour se prononcer, sur un point aussi important de médecine pratique et de médecine légale, que l'opinion généralement reçue dans les colonies, au rapport de M. Girardin, que ce remède est abortif; aussi conçoit-on difficilement la précipitation avec laquelle une commission de l'académie de médecine, composée de MM. Henry, Pelletier et Planche, s'est empressée de déclarer que le seigle ergoté était un médicament abortif, dans un rapport fait au ministre de l'intérieur, adopté dans la séance du 7 mars 1826, de cette compagnie. En matière de pharmacie, il faut croire sur parole des pharmaciens aussi distingués; mais en matière de médecine, il faut leur demander des faits, il faut qu'ils justifient leur assertion. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne connaît aucune observation positive qui permette d'admettre une action abortive dans le seigle ergoté. Valler seul a dit qu'une femme s'était fait avorter à deux mois par l'usage de l'ergot; mais Valler n'est point lui-même auteur de cette observation; il soutient même qu'*il est douteux que le seigle ergoté ait une action sur l'utérus autrement que pour aider le travail établi* (1).

Les observations qui prouvent que l'ergot n'est

(1) The London med. Repository, april 1826, and London med. and physical journal, may 1826.

pas abortif, sont précises. Ainsi, Stearns rapporte que plusieurs femmes grosses ont pris, pendant un certain temps, le seigle ergoté à la dose de plusieurs onces pour se faire avorter, et cela sans succès. Hall, qu'on ne regardera pas comme prévenu en faveur de ce médicament, puisqu'il soutient qu'il fait quelquefois périr l'enfant au moment de l'accouchement, a écrit qu'il est si loin d'être abortif, qu'il l'a vu, étant donné dans des cas d'avortement imminent avec hémorrhagie, arrêter l'hémorrhagie et faire cesser le travail abortif. Cette assertion est contraire à tout ce qui a été observé jusqu'à présent; mais elle prouve au moins qu'un médecin antagoniste de l'usage de l'ergot n'a pas été aussi loin que MM. les commissaires de la section de pharmacie, sur cette question de médecine pratique.

Le docteur Michell, qui partage l'opinion qu'il est des cas où il est permis de déterminer l'avortement, rapporte le fait suivant, le vingt-unième de ceux qu'il a recueillis.

Une femme, qu'on avait été obligé d'accoucher deux fois avec les crochets, à cause de l'étroitesse de son bassin, devint grosse une troisième fois. Voulant déterminer l'avortement, M. Michell lui donna un dragme d'ergot en infusion, et renouvela cette dose toutes les quatre heures, sans autre résultat que de la douleur à l'estomac et de légères nausées. Après s'être convaincu de l'inutilité du médicament pour parvenir au résultat auquel il voulait arriver, M. Michell fit la ponction des membranes; la femme était grosse de six mois et demi, le travail fut déterminé par cette opération. M. Michell fut obligé d'o-

pérer la version, parce que l'enfant présentait l'épaule; l'enfant périt quelques heures après sa naissance. M. Michell justifie sa conduite dans cette occasion en rapportant que dans deux accouchemens subséquens, qu'on laissa arriver à terme, chez cette femme, deux autres accoucheurs furent forcés d'en venir à l'embryotomie.

Davies dit qu'il a aussi essayé de provoquer l'avortement avec le seigle ergoté; il est vrai qu'il l'a employé à petites doses, et lui-même pense que c'est peut-être là le motif pour lequel il n'a pas réussi; il a donné quatre onces et demie par jour d'une décoction d'une once d'ergot dans deux pintes d'eau; c'est un peu plus d'un gros par jour en décoction; ce serait assez pour obtenir des résultats évidens dans le travail de l'accouchement.

Dans la communication qu'il a faite à la société de médecine de Paris, sur le seigle ergoté, M. Roche a rapporté qu'une jeune dame lui avait déclaré en avoir pris une assez forte dose pour se faire avorter, et cela sans effet.

Il nous reste à parler, pour épuiser ce qu'il y a d'avéré en médecine pratique sur l'action du seigle ergoté, des cas dans lesquels il a été administré pour déterminer l'expulsion des corps étrangers formés dans l'utérus. Le professeur Dewees a conseillé d'y avoir recours pour favoriser la sortie des polypes développés dans la matrice, pour mettre à même de les arracher ou de les lier; mais ce conseil n'a jamais, que nous sachions, été mis en pratique. Il n'en a pas été de même d'un autre précepte du docteur Dewees sur l'utilité probable de ce médicament dans

des môles hydatiques : Voici le fait intéressant qui prouve l'utilité qu'on peut retirer de l'ergot dans ces cas ; il a été observé par le docteur Macgill de Hagerstown, en Maryland.

Une femme de 40 ans, qui jouissait auparavant d'une bonne santé, et qui avait donné le jour à des enfans bien portans, avait une affection utérine annoncée par des hémorrhagies qui se renouvelaient ordinairement tous les soirs. Elle avait, outre cela, de la fièvre, et ses fonctions digestives étaient dérangées; son estomac finit par devenir si irritable, qu'il ne pouvait plus supporter aucun aliment. Malgré des remèdes répétés pour arrêter les pertes de sang, elle allait en s'épuisant. Il y avait trois mois qu'elle était dans cet état, lorsque, au toucher, on reconnut pour la première fois, quoique l'on eût souvent répété les investigations, un corps saillant par l'orifice utérin ; ce corps était une hydatide : on se décida aussitôt à donner de l'ergot pour expulser les hydatides accumulées dans la matrice, et qui étaient évidemment la cause de tous ces accidens. Quelques minutes après l'administration de ce médicament, son action élective se manifesta ; une évacuation complète des matières contenues dans la matrice ne tarda pas à être l'effet de ces contractions: la masse hydatique ainsi expulsée avait le volume de la tête d'un enfant naissant. L'hémorrhagie cessa et ne revint pas; la malade recouvra promptement toutes ses forces et sa santé : je crois, dit le docteur Macgill, qu'elle est même enceinte; elle assure que sa mère est morte d'une semblable maladie.

L'usage du seigle ergoté a été l'objet de reproches et de craintes exagérées; il est bien évident que, si l'on suit dans son administration les règles de la prudence et les préceptes qui découlent des faits, c'est un excellent médicament dont on retirera de grands avantages. Après tant de faits recueillis sur son utilité, nous ne nous arrêterons pas à montrer qu'il ne fait pas périr les enfans, pas plus qu'il n'expose les femmes auxquelles on l'administre, à la stérilité et aux maladies utérines. On trouve dans la *Monographie* de M. Villeneuve la réfutation de toutes ces objections sans fondement. Les faits qu'on a cités pour les appuyer ne présentent rien d'insolite qui puisse être attribué à l'action du seigle ergoté : nous ne nous arrêterons donc pas à examiner ces objections; nous nous contenterons aussi de signaler une objection de M. Broussais, qui nous semble assez curieuse pour être conservée. Le fondateur de la doctrine physiologique, qui doit sans doute être un profond physiologiste, prétend que le seigle ergoté peut déterminer la rupture de l'utérus, parce que cet organe pourrait s'arcbouter sur lui-même.

La meilleure réponse à toutes ces objections est celle ci: sur les sept cent-vingt cas rassemblés par M. Villeneuve, on n'a observé de résultats fâcheux que dans douze cas. Obtiendrait-on davantage en laissant les accouchemens à la nature, ou en employant les autres moyens de l'art? Dans les quarante-deux accouchemens pour lesquels il a donné le seigle ergoté, M. Roche a observé une perte utérine modérée ; un enfant asphyxié, sans pouvoir être rappelé à la vie ; une fois un endurcissement du tissu

cellulaire suivi de mort; une fois la femme n'a eu que très peu de lochies : on ne voit en tout cela rien qui n'arrive quand on n'a recours à aucun moyen pour hâter ou pour déterminer l'accouchement.

Observations de M. Bordot (1) — *Seigle ergoté pour arrêter les hémorrhagies utérines suites de couches.*

1re Observation. Madame Chev..., après un accouchement très pénible dans lequel l'enfant, présentant l'épaule, dut être amené par les pieds, eut une perte que l'accoucheur essaya vainement d'arrêter en allant chercher le placenta : le sang continua à couler avec abondance. Quinze grains de la poudre ocytotique furent administrés pour déterminer quelques contractions utérines. Bientôt on sentit l'utérus se durcir et la perte s'arrêter. Tout rentra dans l'ordre, et les suites de cet accouchement ont été très heureuses.

IIe Observ. Madame Vent..., enceinte de son premier enfant, eut un accouchement également fâcheux, en ce que l'enfant, se présentant par la hanche, fut amené mort. Une perte utérine survint presque aussitôt : M. Bordot eut recours alors à l'emploi du seigle ergoté en poudre et à la dose de vingt-

(1) Goupil, mémoire cité, p. 204.

cinq grains. Il n'eut qu'à se louer de ce médicament, car les accidens s'arrêtèrent, et la malade se rétablit parfaitement.

OBSERVATION DE M. VOILLOT, médecin à Beaune (1). — *Trois cas d'accouchement provoqués par le seigle ergoté. — Deux enfans nés morts.*

Le sujet de la première observation est une femme primipare, en travail depuis trente-six heures. Les contractions utérines cessent brusquement, après douze heures des plus vives douleurs; les parties génitales offraient de la sécheresse et de la rigidité, l'ouverture du col de l'utérus n'offrait guère que les dimensions d'un écu de trois livres. Six doses de seigle ergoté, de six grains chacune, sont administrées en une demi-heure ; les douleurs se raniment, et au bout de cinq quarts d'heure la femme accouche d'un enfant mort. Dans un second accouchement (troisième observation), la même femme réclamait avec instance la même poudre, qui, disait-elle, l'avait fait accoucher la première fois ; les douleurs s'étant suspendues, on céda à ses désirs, et bientôt un enfant fut expulsé. — Une autre femme (deuxième observation) souffrait depuis vingt-quatre heures, lorsque les douleurs se ralentirent, et même cessè-

(1) Nouvelle bibliothèque médicale, t. II, 1829. p. 151.

rent tout-à-fait ; les eaux s'étaient écoulées depuis plusieurs heures ; la dilatation de l'orifice utérin n'égalait guère que la largeur d'une pièce de trente sous ; il y avait de la sécheresse et de la chaleur aux parties génitales. Le seigle ergoté, administré comme dans les cas précédens, provoqua le retour des contractions de l'utérus, et la femme accoucha une heure après la première dose, d'un enfant mort par l'effet de la prolongation du travail. — M. Villeneuve, rapporteur de ces observations à l'académie de médecine, tout en partageant les opinions de l'auteur du mémoire sur l'innocuité et l'efficacité du seigle ergoté, pense que, dans les observations précitées, la conduite la plus rationnelle eût été de recourir d'abord à l'emploi des moyens propres à combattre la rigidité des parties génitales, tels que la saignée, les bains, les fumigations, etc.

OBSERVATIONS DE M. JOHN KIMBELL (1). — *Seigle ergoté dans les accouchemens laborieux, la délivrance et les pertes.*

1re OBSERVATION. *Accouchement difficile. Délivrance à la suite de l'emploi du seigle ergoté.* — Madame N..., d'une taille élevée, d'une santé vigoureuse, me fit appeler pour son sixième accouchement. Dans ses deux premiers, elle avait été délivrée

(1) The Lancet, 1829 et Lancette française, avril 1829.

au moyen du forceps, par un autre accoucheur. Dans les trois derniers, j'avais eu recours aussi aux instrumens, et chaque fois je pense que la difficulté provenait moins de l'étroitesse du bassin que de la grosseur extraordinaire de la tête de l'enfant. Je vis cette femme vers midi, je trouvai le col de l'utérus dilaté de la largeur d'un schelling; les membranes faisaient saillie, les douleurs étaient naturelles et redoublaient progressivement, quoique avec lenteur.

A dix heures du soir, le travail était considérablement avancé, et la tête descendait graduellement dans le bassin; les membranes furent percées, et l'enfant demeura enclavé dans le bassin jusqu'à six heures du matin.

Alors la femme était considérablement épuisée, les douleurs avaient moins de violence, et je crus, d'après ces circonstances, qu'il était pressant de la délivrer. J'administrai un scrupule de seigle ergoté en poudre, dans un peu de lait chaud; trente minutes après, l'accouchement eut lieu, le placenta suivit et la mère et l'enfant ont vécu.

II[e] Observ. *Accouchement difficile, hémorrhagie utérine, délivrance et suspension de l'hémorrhagie par le seigle ergoté.* — Le 21 octobre, à sept heures du matin, je fus appelé par M... auprès de sa femme, que la garde regardait comme étant dans un extrême danger. Je la trouvai assise sur une chaise, soutenue par deux femmes, et morte en apparence; la peau pâle, les extrémités froides, le pouls insensible. Je la fis immédiatement transporter sur son lit, et je trouvai le col utérin fort peu dilaté. Une faible douleur, qui avait précédé l'hémorrhagie, avait à peine

annoncé que le travail était commencé. Je perçai les membranes, et administrai un scrupule de seigle ergoté dans un peu de lait chaud, comme dans l'autre cas; ce mode d'administration est, selon moi, le plus efficace. Le cas me paraissant presque désespéré, et ne pouvant faire la version, je fis appeler un accoucheur du voisinage, qui arriva immédiatement.

La première dose de seigle ergoté ayant produit un peu de contraction, assez pour arrêter l'hémorrhagie, nous jugeâmes convenable d'y revenir. Une seconde dose fut administrée, et pendant une heure le travail avança; mais la constitution de cette femme était si altérée, que le médicament avait peu de prise. Un peu d'alimens furent donnés avec précaution, et des compresses froides appliquées sur l'abdomen. A dix heures du soir, les douleurs survinrent; un enfant mort fut expulsé, et la mère se rétablit.

IIIe OBSERV. *Hémorrhagie habituelle après chaque accouchement prévenue par l'administration du seigle ergoté.* — La femme qui fait le sujet de cette observation était d'une santé robuste; je l'avais accouchée cinq fois, et chaque accouchement avait été suivi d'une hémorrhagie alarmante. J'arrivai près d'elle le 6 juillet, à 6 heures du soir; le travail paraissait aller bien; les douleurs étaient naturelles, et augmentaient progressivement d'intensité. Je perçai les membranes, et administrai un scrupule de seigle ergoté.

En vingt-cinq minutes l'accouchement se fit; le placenta suivit aussitôt, et aucune hémorragie ne se manifesta. La femme n'éprouva aucun accident; l'enfant vécut.

Nous croyons devoir rapprocher de ces faits l'observation suivante :

IVe OBSERV. *Emploi du seigle ergoté pour déterminer la sortie du placenta, après l'avortement ;* par le docteur Morgan D. Nugent. — Une femme de 35 ans, d'une faible constitution, eut une fausse couche au quatrième mois de sa grossesse, à la suite d'une chute. Dans la matinée où se fit l'issue du fœtus, il survint une hémorrhagie considérable, qui fut arrêtée au moyen d'applications froides sur l'abdomen, et ne reparut que trois jours après, lorsqu'elle voulut essayer de marcher; depuis lors elle se renouvella par intervalles jusqu'au quinzième jour, où elle prit une nouvelle violence. Dans la soirée, on me consulta, et je prescrivis 60 gouttes de laudanum, qui suspendirent pour quelque temps les symptômes ; mais dans la matinée du jour suivant, l'hémorrhagie revint avec plus d'intensité. Je prescrivis alors une infusion de seigle ergoté, à la dose de deux scrupules dans quatre onces d'eau, dont la moitié devait être prise immédiatement, et l'autre moitié au bout d'une heure, si cela devenait nécessaire. Dans l'espace de vingt minutes environ, après la première dose, cette femme éprouva de violentes douleurs utérines, qui durèrent près d'une demiheure, et furent suivies de l'issue d'un faux germe, pour me servir de ses expressions. Depuis lors, plus d'hémorrhagie, rétablissement complet de la santé.

Observations de M. Godquin (1) — *Seigle ergoté pour accélérer l'accouchement dans les cas d'inertie de la matrice. — Diminution des cas où le forceps est nécessaire, par l'emploi de cette substance.*

La thèse de M. Godquin contient vingt observations sur lesquelles nous nous bornerons à en citer trois, en les faisant suivre du résumé de tous les faits recueillis par cet auteur et d'un tableau fort important duquel il résulte que l'emploi du seigle ergoté diminue le nombre des cas où il convient de recourir au forceps, et sauve par là la vie à des enfans qui auraient péri par suite de la longueur du travail et peut-être par l'emploi obligé de cet instrument.

1re. Observation. La femme G..., âgée de 25 ans, d'une constitution nerveuse, ayant déjà eu deux enfans, éprouvait depuis plusieurs jours des douleurs de reins accompagnées de quelques contractions utérines; elle me dit avoir été saignée trois fois pendant sa grossesse: elle était affectée depuis un mois d'un œdème qui occupait la totalité des membres abdominaux, la face, les lombes et les grandes lèvres; ces dernières parties surtout étaient tellement tuméfiées, que le toucher était extrêmement difficile à pratiquer.

Dans l'ignorance complète où j'étais sur la posi-

(1) Thèses de Paris, 1832, numéro 244.

tion de l'enfant et l'état du col, je crus devoir temporiser, espérant que, le travail avançant, je sortirais promptement de cette incertitude.

Je restai deux heures environ dans l'attente; des crampes commencèrent à incommoder la malade, et les douleurs devenant de plus en plus vives, je commençai à concevoir quelque inquiétude, d'autant mieux que j'observai qu'avec une disposition aux convulsions le travail ne paraissait faire aucun progrès; il devint urgent de m'assurer de l'état de la femme. Les eaux de l'amnios étant prématurément écoulées, je parvins avec quelque peine à rencontrer le sommet de la tête, portant sur le col, qui offrait une dilatation d'un pouce de diamètre.

Des grincemens de dents, l'œil vif et animé, des mouvemens spasmodiques des membres, ne me laissèrent aucun doute que des convulsions étaient sur le point d'aggraver l'état de la malade. La disposition des parties ne me laissant point d'alternative (l'application du forceps et la version étant des manœuvres impossibles), et la nécessité de terminer l'accouchement devenant pressante, je risquai quinze grains de seigle ergoté dans quatre onces d'eau de laitue et une once d'eau de fleurs d'oranger, que je fis boire d'un seul coup, dans la crainte qu'un peu plus tard l'introduction devînt impossible. Une demi-heure après, la malade donna le jour, sans en avoir connaissance, à un garçon bien constitué et plein de vie.

Les convulsions persistèrent pendant deux heures, mais en diminuant d'intensité. Trois semaines après, cette femme était entièrement rétablie.

IIe. OBSERV. La femme D....., âgée de 26 ans, était heureusement accouchée, après trois heures de travail, d'un enfant très petit tenant au placenta par un cordon ombilical mince et grèle, et qui, par son peu de longueur, eu égard à ce qu'il entourait deux fois le cou de l'enfant, avait dû être tiraillé pendant l'accouchement. En essayant des tractions modérées, après avoir toutefois exercé quelques frictions sur l'hypogastre, le cordon se détacha du placenta, celui-ci restant adhérent à l'utérus. La femme perdait une quantité de sang assez considérable pour donner quelque inquiétude. J'administrai douze grains de seigle; un quart d'heure après, l'hémorrhagie était arrêtée, le corps de l'utérus dur et contracté, et le placenta à l'entrée des parties, d'où il fut extrait sans difficulté.

IIIe. OBSERV. La femme G...., âgée de 28 ans, ayant déjà eu six enfans, présentait une grossesse double qui avait distendu énormément les parois abdominales. Elle accoucha du premier enfant après cinq heures de travail. Des douleurs de reins se firent sentir trois heures après le premier accouchement. Je reconnus par le toucher que l'enfant présentait la première position du sommet de la tête, la main droite appliquée sur le pariétal droit, plus une anse de cordon ombilical se présentant en avant.

D'après cette disposition, il n'est pas d'accoucheur qui n'eût pronostiqué que l'enfant devait être victime, à moins qu'une délivrance prompte, et pour ainsi dire instantanée, ne vînt le soustraire au danger. Chez cette femme, au contraire, le travail

était languissant, et n'avançait qu'avec beaucoup de lenteur.

Dans l'intention d'exciter un prompt accouchement, et par ce moyen de sauver l'enfant s'il était possible, j'administrai trente grains de seigle ergoté. Vingt-cinq minutes après l'ingestion, l'enfant vint au monde, offrant encore quelques signes d'existence. Avec des soins persévérans je le rappelai entièrement à la vie.

Il résulte des faits que je viens de rapporter :

1°. Que le seigle ergoté jouit d'une grande efficacité, mais qu'il est indispensable, pour que cette efficacité soit palpable, qu'il ne soit administré que dans les cas où l'indication est manifeste ; il m'est cependant arrivé d'en faire usage dans des circonstances incertaines, et voici à cet égard le résultat sommaire de mes observations. Sur quarante-neuf fois que j'ai employé cette substance depuis 1827, quarante-deux fois sa puissance s'est manifestée d'une manière patente. Quatre fois j'ai terminé l'accouchement par le forceps, n'ayant pas cru devoir recourir à de nouvelles doses ; trois fois son action fut si faible qu'on aurait pu croire qu'elle était inerte.

2°. Qu'il peut être employé sans danger, puisque sur quarante-neuf femmes qui ont été soumises à son action, sur une seule il aurait paru produire un commencement d'ergotisme.

3°. Que l'usage du seigle ergoté dans ma pratique a eu pour résultat de restreindre l'emploi du forceps, et que, loin d'être nuisible à l'enfant, il lui sauve souvent la vie. Ce que je prouve par le tableau suivant :

Année.	Total des accouchemens terminés pendant le cours de l'année.	Nombre de fois que j'ai fait usage du forceps.	Nombre des enfans qui sont venus morts, ou qui n'ont pu être rappelés à la vie.
1817	155	5	2
1818	105	4	1
1819	94	4	2
1820	98	5	0
1821	70	3	1
1822	84	3	2
1823	115	6	0
1824	122	5	2
1825	138	4	1
1826	124	5	2
1827	140	2	0
1828	131	1	1
1829	152	3	1
1830	160	3	0
1831	115	2	1
1832	82	1	0
	1,885	56	16

Il résulte de ce tableau : 1° que sur onze cent-cinq accouchemens terminés depuis 1817 jusqu'à 1826 inclusivement, le forceps a été appliqué quarante-quatre fois, et que treize enfans sont venus morts ou n'ont pu être rappelés à la vie; 2° que sur sept cent quatre-vingts accouchemens terminés depuis 1827 jusqu'à 1832, c'est-à-dire dans l'espace de six années, je me suis servi douze fois du forceps, et que trois enfans seulement ont succombé ou sont venus morts; ce qui établit une grande différence toute en faveur de l'ergot.

Observations de Davies (1). — *Seigle ergoté employé pour provoquer l'expulsion des polypes utérins.*

1re Observation. Madame M..., depuis long-temps atteinte d'une maladie de l'utérus, avait été délivrée par la ligature d'une tumeur volumineuse qui descendait dans le vagin. Une seconde lui succéda, qui se détachait de temps en temps par lambeaux assez forts. Dans le dessein d'exciter la matrice à faire descendre la totalité de la tumeur dans le vagin, on donna, dans l'espace de quelques heures, trois doses de seigle ergoté de vingt grains chacune, et il en résulta de violentes douleurs expulsives, ayant exactement le caractère des douleurs de l'accouchement : pendant leur durée, qui fut de quelques heures, il se détacha une portion considérable de la tumeur. Peu de jours après on répéta la même expérience, et elle eut autant de succès. Cependant on fut obligé de cesser ce médicament, parce qu'il parut que le volume de la tumeur augmentait plus rapidement après la séparation des lambeaux.

IIe Observ. Madame Dill, ayant une tumeur assez semblable à celle de la malade précédente, on voulut aussi la faire descendre davantage dans le vagin pour

(1) The London med. and, physic. journ., juillet et août 1825.

la mieux reconnaître. Plusieurs scrupules de seigle furent en conséquence administrés en différentes fois et avec succès. La tumeur fut ensuite détachée par la ligature, et depuis n'a point reparu.

OBSERVATION DE M. MANDEVILLE (1). — *Hémorrhagie par inertie de la matrice, arrêtée par le seigle ergoté.*

Madame L..., d'une constitution lymphatique, âgée de 26 ans, enceinte de son second enfant, me fait appeler le 5 septembre 1826. Elle était en travail depuis à peu près deux heures; les douleurs étaient peu énergiques; l'ouverture du col pouvait à peine admettre le bout du doigt. Après un laps de temps de trois heures environ, je pus reconnaître la position occipito-cotyloïdienne gauche. Le travail, quoique naturel, et n'ayant nécessité aucun moyen artificiel de délivrance, excepté quelques fumigations émollientes, pour vaincre la rigidité des parties molles, marcha très lentement pendant cinquante heures environ. Ce fut alors que la poche des eaux s'étant rompue spontanément, les douleurs se ranimèrent un peu, la rotation de la tête s'effectua, et l'accouchement eut lieu au bout de trois quarts d'heure environ. Immédiatement après la sortie de l'enfant,

(1) Gazette de santé, juin 1827.

une hémorrhagie inquiétante se déclara. Après avoir eu recours inutilement à des frictions sur la région hypogastrique, à l'agacement avec les doigts de l'orifice de la matrice, pour en déterminer les contractions; une syncope s'étant déclarée, je jugeai qu'il y avait indication à opérer artificiellement la délivrance. J'y travaillai sur-le-champ. Après l'extraction du placenta, l'hémorrhagie ne fut pas aussi abondante; mais, quoique faible, elle continua. M'étant bien assuré qu'elle n'était entretenue par aucune portion du placenta restée dans la matrice, j'eus recours à peu près à tous les moyens indiqués pour arrêter la perte utérine. Je fis ouvrir les croisées, j'appliquai sur la région hypogastrique des compresses trempées dans l'eau et le vinaigre; je fis des injections avec l'eau alumineuse; je fis plonger les membres thoraciques dans l'eau froide, etc. Tous ces moyens ayant échoué, et la matrice ne se contractant pas, je me rappelai les observations nombreuses qui ont paru dans les derniers temps, sur la puissance du seigle ergoté, pour réveiller les contractions de l'utérus, dans le but d'accélérer l'accouchement.

L'indication étant ici de déterminer les contractions de la matrice, quoique dans un autre but, je crus devoir en essayer l'emploi; je l'administrai à la dose d'un scrupule en infusion dans un bouillon gras. A peine huit à dix minutes furent-elles écoulées, une douleur assez forte se fit sentir, surtout du côté des reins; je touchai alors la femme, et je sentis évidemment la matrice revenir sur elle-même, et le col se resserrer; l'hémorrhagie cessa presque spontané-

ment, la douleur persista pendant à peu près une demi-heure.

OBSERVATION d'un anonyme (1). *Seigle ergoté contre la leucorrhée.*

Une dame était sujette à des pertes très abondantes toutes les fois qu'elle se livrait au coït, lequel était très douloureux. Les métrorrhagies duraient quelquefois sept à huit jours, sans que pour cela les menstrues se prolongeassent moins long-temps que d'ordinaire. Le col de l'utérus était sensible au toucher, mais il n'existait aucune apparence de polype ou d'autre affection dans son voisinage. La maladie paraissait devoir être attribuée au peu de ménagemens que cette malade avait pris depuis sa dernière couche, qui datait d'une année environ, ainsi qu'à un coït trop rapproché de l'époque de l'accouchement. Le repos, quelques boissons délayantes et l'emploi du nitrate de potasse à haute dose, diminuèrent d'abord la métrorrhagie, qui cessa enfin presque complètement, mais en laissant à sa suite un écoulement leucorrhéique épais, excessivement abondant, mais non accompagné de douleurs. C'est alors que je mis la malade à l'usage du seigle ergoté: un scrupule en trois paquets, à prendre à trois

(1) Revue médicale, 1831, t. 2, p. 464.

heures d'intervalle l'un de l'autre. Huit jours de ce traitement firent entièrement cesser l'écoulement.

Observations de Spajrani, professeur de clinique chirurgicale à l'université de Paris (1). — *Seigle ergoté contre les hémorrhagies.*

Métrorrhagies. — 1re Observation. La menstruation avait toujours été fort irrégulière chez mademoiselle R. N., jeune personne de 18 ans. Tantôt suspendue pendant plusieurs mois, elle se répétait deux ou trois fois dans l'espace de quelques jours; tantôt le sang s'échappait en petite quantité pendant deux ou trois jours, tantôt il coulait avec abondance une semaine entière. Dans ce dernier cas, on appelait le medecin pour arrêter la ménorrhagie, qui se reproduisait assez souvent; mais je n'ai jamais pu savoir quels remèdes avaient été employés par les hommes de l'art consultés avant moi.

Ce fut au commencement du mois d'août 1827 que je fus appelé auprès d'elle pour la première fois. Les règles, suspendues depuis deux mois, coulaient déjà depuis huit à dix jours, et dégénéraient en une vraie ménorrhagie. Les parens avaient inutilement administré quelques remèdes, pris sans doute parmi

(1) Annali universiali di Milano, da Omodei, marzo 1830, *V.* Transact. méd., t. III, p. 127. Traduction de M. Chambeyron.

ceux qui avaient réussi précédemment. L'état du pouls, la cause de la maladie, c'est-à-dire la menstruation pendant deux mois, me firent attribuer le mal à la pléthore, et je débutai par une saignée copieuse. Les douleurs du ventre et des lombes se calmèrent, et l'hémorrhagie diminua. Ne jugeant pas nécessaire d'insister sur les évacuations sanguines, parce que, depuis la saignée, la congestion semblait bornée à l'utérus, j'eus recours aux moyens les plus préconisés en pareil cas. L'ipécacuanha, le nitre, l'infusion de roses avec l'acide nitrique, la millefeuille, furent employés tour à tour, mais inutilement. Après les avoir répétés sans plus de succès, je prescrivis trois gros de seigle ergoté, lesquels, divisés chacun en huit parties, et pris en deux jours, firent cesser tous les accidens.

IIe. OBSERV. Catherine Chiesa, âgée de 24 ans, et déjà mère de trois enfans, accoucha heureusement du quatrième. Les lochies cessèrent au bout de huit jours, et furent remplacées par un écoulement muqueux, quelquefois sanguinolent. Cet écoulement augmenta peu à peu, et de temps en temps quelques caillots de sang s'échappaient de la matrice; la malade se plaignait d'insomnie, d'inappétence, de faiblesse, de douleurs violentes dans les lombes, à l'hypogastre, aux aines et à la partie interne des cuisses. A mon avis, cette perte reconnaissait pour cause une inflammation lente de l'utérus; cette opinion m'était suggérée par le tempérament de la jeune femme, par les maladies auxquelles elle avait été jusqu'alors sujette, par son genre de vie habituel, par la saison (avril), par les symptômes, notamment

par l'habitude extérieure et l'état du pouls. Je conseillai un gros de seigle ergoté en poudre, à prendre en huit doses dans vingt-quatre heures; les premières doses firent cesser la douleur et diminuer la métrorrhagie, qui disparut complètement après la huitième. Je prescrivis une seconde dose pour confirmer la guérison, qui, depuis lors, n'a pas été un seul instant douteuse.

IIIe OBSERV. Madame N..., obligée par sa profession d'être toujours debout, et de faire beaucoup de mouvement pendant une grande partie de la journée, souffrait depuis quinze jours d'une récidive de métrorrhagie. Le sang qu'elle rendait était d'un rouge intense, en partie fluide, en partie grumelé, et l'écoulement, qui était presque continu, était précédé de douleurs intenses aux lombes, à l'hypogastre, aux aines, et vers les régions iliaques, et accompagné de torpeur dans les extrémités inférieures, et d'affaiblissement musculaire. La malade fut soumise, comme celles dont il a été parlé ci-dessus, à l'usage du seigle ergoté, à l'abstinence du vin, à un régime végétal et sévère. Trois gros de seigle produisirent les effets les plus salutaires, et le quatrième acheva la cure. Si le mal a résisté plus long-temps que dans les autres cas rapportés plus haut, cela tient sans doute à ce que la malade continua son métier de marchande ambulante de comestibles; néanmoins elle a été jusqu'à présent, comme les autres, exempte de rechute.

IVe OBSERV. Madame T. L... était heureusement accouchée, depuis deux mois, d'un enfant à terme, et avait entrepris avec succès de l'allaiter, lorsque,

sans cause connue, à la première apparition des règles depuis la grossesse, se manifesta une métrorrhagie; comme elle était modérée, et qu'on l'attribuait à la réapparition des règles, on n'y fit pas attention d'abord; au bout de six jours, la perte devint plus abondante, et l'on remarqua des caillots mêlés au sang liquide. La sécrétion du lait se ralentit aussitôt, diminua des trois quarts, et l'on fut obligé de chercher une nourrice à l'enfant; l'appétit se perdit. Au milieu de ces accidens, la santé de la malade paraissait florissante, les forces musculaires étaient intactes, le moral en bon état, le pouls développé, mais non fébrile; aucune douleur ne se faisait ressentir ni aux lombes, ni dans la région hypogastrique. Tel était l'état des choses le quatrième jour, lorsque je fus appelé. Je prescrivis un gros de seigle ergoté en poudre, divisé en trente-deux pilules; la malade en prenait quatre (environ huit grains), toutes les deux heures. Le lendemain il n'y avait plus de caillots, et la perte était réduite au moins de moitié, quoique toutes les pilules n'eussent pas été prises. Je prescrivis une seconde dose, qui, prise le troisième jour par la malade, fit cesser complètement l'hémorrhagie. L'appétit revint, et la sécrétion du lait se rétablit, mais au bout de huit jours seulement.

v^e^ Observ. Judith Massana, âgée de 36 ans, avait eu cinq accouchemens heureux; dans le sixième, qui eut lieu au huitième mois de la grossesse, le chirurgien fut obligé de faire la version. Les lochies coulèrent régulièrement pendant le temps ordinaire. Un mois après leur cessation reparurent les règles, qui se répétaient tous les quinze jours, et duraient qua-

tre jours. Après s'être répétées ainsi trois ou quatre fois, elles furent suspendues pendant deux mois, et Judith Massana se crut enceinte. Mais à la fin de février 1828, à la suite de quelques douleurs au ventre, aux aines, au pubis et au sacrum, il se fit par la vulve un écoulement de sang fluide et pâle, qui, bientôt augmentant de densité et de quantité, présenta des caillots d'un rouge intense. On pratiqua d'abord une saignée, et l'on employa inutilement divers remèdes. La maladie durait depuis plus d'un mois, lorsque la malade se présenta à moi, le 30 mars. Le sang était rempli de caillots, il y avait douleur, non au ventre, mais aux lombes, aux aines et aux cuisses. L'orifice de l'utérus était béant, gonflé et variqueux. Le pouls à peu près normal, toutefois un peu tendu. J'administrai le même jour un demi-gros de seigle ergoté, en deux doses, et autant le lendemain. Les douleurs diminuèrent ainsi que l'hémorrhagie, et le 3 avril, grâce à la continuation de l'emploi du remède, la guérison était complète.

VI[e] Observ. N. N..., âgée de 27 ans, d'un tempérament sanguin, à la suite d'excès vénériens, d'avortemens répétés et de métrites fréquentes, avait conservé une tuméfaction ou hypertrophie du l'utérus, dont le col présentait, sur la paroi gauche, une excroissance de nature suspecte. Depuis deux ans, de fréquentes métrorrhagies l'avaient inquiétée, et elle avait chaque fois été soulagée par le repos, les saignées, l'huile de ricin, la digitale, l'ipécacuanha, etc. Je la vis au vingtième jour d'une de ces métrorrhagies; à peine avait-elle pu se traîner jusque chez moi, tant était grande la perte de sang, tant étaient vives

les douleurs du ventre, des lombes et des cuisses. Quoiqu'elle fût extrêmement abattue, le pouls était assez fort : une décoction d'un gros de seigle ergoté réduit en poudre, dont elle prit deux cuillerées toutes les deux heures, fit diminuer en vingt-quatre heures l'hémorrhagie, qui cessa entièrement le troisième jour. Cette jeune femme retourna bientôt à ses habitudes vicieuses; la métrorrhagie reparut, dura six jours, et fut guérie après quatre jours de l'emploi du remède ci-dessus. Deux années se sont écoulées, et la malade n'a pas éprouvé du côté de la matrice, d'autres phénomènes que ceux de la menstruation. Néanmoins on ne pourrait rien conclure contre l'efficacité du remède, d'une rechute qui serait due à l'incontinence, et à l'existence d'une maladie organique.

VIIe OBSERV. N. Ferrario présenta des symptômes assez analogues à ceux qui ont été rapportés dans la cinquième observation. Des signes manifestes d'excitation locale de la matrice se joignaient à un abattement général. Pendant deux jours le seigle ergoté fut administré à la même dose que ci-dessus, mais inutilement. Cet insuccès fut attribué à la mauvaise qualité du remède ; et en effet, du seigle ergoté pris dans une autre pharmacie fit diminuer l'écoulement sanguin, qui disparut avant que la dose du médicament fût achevée ; l'usage en fut continué quelques jours encore, comme à l'ordinaire, pour consolider la guérison.

VIIIe OBSERV. Madame N. N... fit une chute au sixième mois de sa grossesse, et accoucha prématurément. Le trentième jour après l'avortement, elle

fut prise de douleurs au ventre et aux lombes, et eut une hémorrhagie abondante. Je prescrivis d'abord une once d'huile de ricin, qui produisit son effet, sans toutefois apporter le moindre changement à la métrorrhagie. J'eus alors recours au seigle ergoté, dont l'efficacité ne se démentit point, et qui, en quatre jours, fit disparaître la perte et les douleurs qui l'accompagnaient.

Congestions utérines. — 1re Observ. N. R..., vingt jours après un sixième accouchement, qui s'était terminé de la manière la plus heureuse, se plaignit d'une suspension des lochies accompagnée de frissons, de fièvre et de douleurs qui se faisaient sentir par tout le ventre, mais plus spécialement dans la région hypogastrique et dans l'iliaque; craignant d'avoir affaire à une métrite, je la traitai par les moyens ordinaires : les saignées, les sangsues et l'huile de ricin ; les douleurs et la fièvre disparurent au bout de peu de jours, et l'on aurait cru la malade parfaitement guérie ; mais après deux jours de relâche, tous les symptômes de la métrite reparurent sans cause connue. La réaction générale étant moindre que la première fois, l'on n'eut recours qu'aux sangsues, à l'huile de ricin, aux tamarins, etc. Ces moyens furent suffisans pour ramener l'amélioration qui déjà avait eu lieu, mais qui, cette fois encore, ne se soutint pas. La métrite reparut, et l'affaissement général se réunit à la pléthore et à l'excitation locales. Je prescrivis alors un gros de seigle ergoté divisé en huit doses à prendre de deux heures en deux heures. Après la seconde dose, la malade se trouvait décidément bien, et elle n'éprouva pas de rechute, quoi-

que dès-lors elle se levât, se livrât à tous les soins domestiques, et se mît à un régime assez abondant. Dès qu'elle s'apercevait de la moindre douleur au ventre et aux lombes, ou qu'elle éprouvait un sentiment de pesanteur au vagin ou à l'anus, elle avait bien vite recours au seigle ergoté, et tous les accidens s'évanouissaient rapidement.

IIe Observ. La nommée N. N..., parvenue à l'âge critique, fut prise d'une métrite lente. On avait déjà employé des moyens ordinaires, c'est-à-dire les saignées, les sangsues, l'ipécacuanha, les tamarins et la diète. Chacun de ces médicamens produisait à son tour quelque amendement, mais les phénomènes morbides revenaient bientôt à leur première intensité. Le seigle ergoté fut employé de la même manière que dans les cas précédens, et avec un succès aussi prompt et aussi durable.

IIIe Observ. Madame F. N..., à son avant-dernier accouchement, avait eu une métrite qui céda aux moyens ordinaires; à peine fut-elle guérie, qu'elle redevint enceinte. Elle accoucha à terme, mais le travail fut assez long. Il n'y eut rien d'extraordinaire dans les quatre ou cinq premiers jours, mais au bout de cet espace de temps, la malade commença à sentir de vives douleurs, d'abord aux lombes, plus tard aux régions iliaque et pubienne, accompagnées de pesanteur dans le vagin ; d'envies fréquentes d'uriner et d'aller à la selle. Comme il n'existait aucun signe de pléthore générale, on omit les saignées, et l'on eut recours tout de suite au seigle ergoté, au repos et à la diète, qui dissipèrent bientôt tous les accidens.

IVe Observ. Maria P..., eut, il y a cinq ans environ,

un accouchement laborieux, dans lequel on fut obligé d'extraire l'enfant avec le forceps ; depuis lors elle fut sujette de temps en temps à des inflammations de matrice; au mois de juillet 1828, elle fut prise de douleurs assez vives dans la région hypogastrique, lesquelles s'étendaient aux aines, aux lombes et aux cuisses, et augmentaient par le toucher. Le pouls n'était pas fébrile, mais dur et contracté. Dès la première apparition des douleurs, la malade avait eu recours à quelques-uns des moyens qui lui avaient réussi précédemment, tels que l'huile de ricin, les lavemens émolliens, les cataplasmes de même nature, etc.; mais tout avait été inutile. Je fus appelé douze heures après l'invasion de la maladie; la saignée ne me parut pas nécessaire, car je pensai qu'il s'agissait non d'une métrite, mais d'une affection qui s'en rapproche, je veux dire d'une congestion utérine, et que l'organisme n'avait pas encore subi cette modification particulière qui constitue la phlogose; je résolus en conséquence d'essayer le seigle ergoté. Au bout de deux jours de l'usage de ce médicament, la malade quitta le lit, reprit ses occupations domestiques, et se remit à son régime ordinaire sans en excepter le vin. Cette imprudence fut suivie d'une rechute au bout de quarante-huit heures. Les douleurs se renouvelèrent, la fièvre se déclara, et la congestion passa à l'état de véritable inflammation. Après les premières saignées, je revins au seigle ergoté ; il resta sans effet, et je l'abandonnai pour employer des remèdes internes plus appropriés à l'état de la malade. Le traitement fut assez long, mais il réussit complètement.

Epistaxis. — Ire OBSERV. Un enfant de 5 ans eut, il y a deux ans, sans cause connue, une épistaxis par la narine gauche. Elle fut réprimée assez promptement par les lotions froides sur le nez, au front et à la nuque. Toutefois elle ne cessa pas entièrement, et continua pendant plusieurs jours, tantôt plus, tantôt moins fort, quelquefois s'interrompant pendant quelques heures. Lorsque je le vis, quoique le pouls cédât facilement à la pression, il ne laissait pas de présenter une certaine vibration qui indiquait assez l'orgasme existant dans le système circulatoire, et spécialement dans les extrémités vasculaires de la pituitaire. Je prescrivis huit pilules, de quatre grains chacune de seigle ergoté mêlé à un peu de sucre pulvérisé; je les fis administrer une à une, de deux heures en deux heures. Après quelques doses, l'hémorrhagie cessa pour ne plus reparaître. Par précaution, je fis prendre une seconde fois la même quantité de seigle ergoté, mais à de plus longs intervalles.

IIe OBSERV. Une jeune fille de 15 ans, non encore réglée, fut attaquée d'un fièvre gastrique inflammatoire, le 10 août 1829. Le 14 au soir, elle eut, par la narine gauche, une hémorrhagie, que d'autres fois elle était parvenue à arrêter par des moyens assez simples. Comme cet écoulement diminuait le mal de tète dont se plaignait actuellement la malade, ses parens le laissèrent aller, pensant qu'il s'arrêterait de lui-même. Ils furent trompés dans leur espérance; malgré l'emploi des moyens ordinaires, le sang coulait encore le 16, à sept heures du matin. Ce fut alors que j'arrivai, appelé par le médecin ordinaire. En comparant le cas que j'avais sous les yeux avec

celui que j'ai rapporté plus haut, je crus les trouver identiques, à la différence près de l'âge. J'ordonnai donc un gros de seigle ergoté, divisé en six parties égales, à prendre de dix minutes en dix minutes. Comme les fosses nasales étaient remplies de caillots, et que les linges imbibés d'eau à la glace étaient appliqués sur le front; que, par conséquent, si l'hémorrhagie s'était arrêtée, je n'aurais su si je devais l'attribuer au remède, ou bien à l'impression du froid et à l'obstacle du sang coagulé, je fis enlever les compresses, et j'ordonnai à la malade de se moucher avec force, ce qui provoqua la sortie, non seulement de caillots, mais encore de sang liquide qui continua à couler avec plus de force qu'auparavant. Ce ne fut qu'après ces préliminaires que je fis prendre la première dose de seigle ergoté.

La malade avait déjà pris toute la quantité prescrite, et le sang coulait toujours; je prescrivis sur-le-champ un deuxième gros de seigle ergoté, divisé de la même manière que ci-dessus, et à la première dose l'hémorrhagie s'arrêta. Le seigle ergoté fut continué pendant tout le jour.

Dans la matinée du 17 et des jours suivans, quelques gouttes de sang reparurent, à peu près à la même heure; mais les parens firent prendre quelques pilules, sans attendre mon avis, et l'hémorrhagie s'arrêta définitivement.

La fièvre parcourut régulièrement ses périodes, et depuis la malade a joui d'une santé parfaite.

Hémoptysies. — 1re Observ. Une dame de 42 ans, chez qui la menstruation avait cessé, adonnée à la boisson, et attaquée précédemment de diverses af-

fections inflammatoires de la poitrine, me consulta dans le courant de l'automne 1828, pour une toux très forte, accompagnée de crachats mucoso-sanguinolens, et quelquefois tout-à-fait sanglans. Elle n'avait pas de fièvre, mais le pouls était plein et dur, la respiration courte et fréquente. J'ordonnai une saignée abondante, un purgatif énergique et une diète très sévère. Le jour suivant, le pouls était dans l'état normal, la respiration plus libre, mais les crachats comme la veille. La saignée fut répétée, et l'on donna un grain de digitale toutes les deux heures. Le surlendemain, tout allait bien, mais les crachats étaient encore sanglans. Je prescrivis un gros de seigle ergoté, divisé en huit doses, à prendre dans les vingt-quatre heures. A la cinquième dose, il n'y eut plus de traces de sang dans les crachats; un autre gros de seigle ergoté, pris en deux jours, confirma la guérison.

II[e] Observ. M. C. G..., jeune homme de 21 ans, fut pris, dans l'été de 1828, pour s'être déshabillé pendant une sueur abondante, occasionnée par l'exercice et par la chaleur de la saison, d'une toux accompagnée d'expectoration sanguinolente, de fièvre et de palpitations. La saignée répétée, le repos, les boissons acidules froides, le nitre, la digitale firent bientôt diminuer la toux, ramenèrent le pouls à son état régulier, et le malade put quitter le lit, bien que les crachats fussent encore sanglans. Un gros de seigle ergoté, administré en vingt-quatre heures, fit disparaître complètement le sang. Pour prévenir une rechute, la même dose fut répétée, mais en deux jours. Il y a quelques mois que ce jeune hom-

me, voyant de nouveau du sang dans ses crachats à la suite d'un travail excessif, prit de son propre mouvement un gros de seigle ergoté, et prévint ainsi tous les accidens.

IIIe Observ. Madame N. B..., âgée de 72 ans, avait eu, pendant le cours de sa vie, et surtout dans les dernières années, plusieurs affections catarrhales. Au mois de juillet 1828, elle fit une chute, et le côté gauche de la poitrine porta fortement sur le sol. Une vive douleur s'éveilla aussitôt sur le point frappé, et fut suivie au même instant de toux et de crachats sanglans. Néanmoins la malade conserva son régime habituel, et ne renonça pas au vin. Je la vis le vingtième jour, et ne trouvant qu'une surexcitation tout-à-fait locale, je fis appliquer douze sangsues sur le côté, et j'ordonnai un régime convenable qui fut complètement négligé. Je voulus essayer le seigle ergoté, et j'en prescrivis un gros à prendre en vingt-quatre heures. Je conseillai à la malade de ne pas s'abstenir de vin, condescendance que j'obtins d'elle sans peine, afin de ne pas attribuer au remède ce qui serait le résultat de la soustraction de la boisson excitante. Le jour suivant la douleur de côté était très légère, l'expectoration continuait à la vérité, mais elle était muqueuse, et le sang ne reparut pas, quoique la malade renonçât sur-le-champ, malgré mes conseils, à l'usage du médicament.

IVe Observ. A. M..., jeune fille d'environ 12 ans, souffrait depuis long-temps d'un catarrhe qui lui faisait rendre tous les matins une grande quantité de mucosités. Le 26 janvier 1829, à peine était-elle levée que, en faisant effort pour cracher, elle rendit

du sang par la bouche. Il continua à couler, non pas pur, mais mêlé au mucus bronchique. Je lui fis donner un demi-gros de seigle ergoté, divisé en huit parties, à prendre dans les vingt-quatre heures; ce temps à peine écoulé, les crachats n'offraient que de légers vestiges de sang. La quantité de seigle ergoté fut portée peu à peu jusqu'à deux gros et demi en vingt-quatre heures. Le quatrième jour, le sang disparut tout-à-fait, et je fus agréablement surpris de voir, les jours suivans, diminuer la sécrétion muqueuse morbide, tellement qu'au huitième jour elle avait complètement cessé. Les dernières doses avaient été décroissantes.

v^e Observ. M. Joseph S... remarquait depuis quelques jours des stries de sang dans ses crachats. Il s'en inquiéta peu d'abord, mais voyant que cet état de choses continuait, et même s'aggravait, il vint me consulter. Un gros de seigle ergoté pris en deux jours fit cesser l'hémorrhagie, et un autre gros, pris dans le même espace de temps, consolida la guérison.

Hématuries. — 1re Observ. M. J. C..., vieillard septuagénaire, fut attaqué d'ischurie; après avoir inutilement provoqué l'émission des urines par des moyens plus doux, on eut recours au cathétérisme. Pendant vingt jours cette opération ne fut ni accompagnée ni suivie d'aucun accident, mais au bout de ce temps, quoique l'introduction de la sonde se fît sans difficulté, elle déterminait un écoulement sanguin par l'urèthre. On y fit peu attention d'abord, dans l'espoir que l'hémorrhagie s'arrèterait d'elle-même; mais enfin voyant que les choses tiraient en

longueur, j'eus recours au seigle ergoté, car, bien que la cause éloignée du mal fût le contact de la sonde, je n'en reconnaissais pas moins que la cause prochaine résidait dans l'orgasme de la membrane muqueuse de l'urèthre, et dans l'irritation du système capillaire de cette partie. Dès les premières doses de seigle ergoté, on put extraire les urines sans que jamais il parût la moindre goutte de sang.

IIe Observ. Un illustre personnage, de douce et douloureuse mémoire, affecté depuis long-temps d'une maladie de vessie, rendit, dans ses dernières années, du sang mêlé aux urines et aux mucosités qui s'échappaient avec elles. Cette complication l'inquiétant plus que tout le reste, il insistait pour que ses médecins le débarrassassent au moins d'un symptôme effrayant. Ceux-ci, désespérant d'en venir à bout, puisque l'hémorrhagie provenait d'une lésion organique étendue et ancienne, résolurent pourtant d'essayer le seigle ergoté, dont l'effet se fit à peine attendre quelques heures. Malheureusement le remède était impuissant contre la maladie principale, dont une attaque d'apoplexie précipita la terminaison funeste.

Après l'exposition de ce petit nombre d'observations, dans lesquelles l'action du seigle ergoté me paraît n'avoir pas été douteuse, il me resterait quelque chose à dire sur la manière d'agir de ce médicament; j'y revindrai dans un autre article. Je ferai remarquer toutefois qu'il n'agit ni comme stimulant, ni comme astringent, ni comme débilitant, ni comme contre-stimulant; que son action paraît se porter sur le système sanguin, et spécialement sur les cal-

laires. D'où l'on peut conclure qu'il est surtout applicable quand il y a surexcitation de ces vaisseaux, comme dans les hémorrhagies actives, qui constituent un état voisin de l'inflammation, tandis qu'on n'en obtient pas les mêmes résultats dans les cas d'inflammation, comme le prouve la IVe observation des congestions utérines.

Je ferai remarquer encore qu'il faut bien prendre garde à la qualité du seigle ergoté, car cette substance s'altère aisément et manque alors son effet. La dose doit être assez forte, d'un scrupule à un gros en vingt-quatre heures, et être répétée régulièrement et à des intervalles rapprochés ; j'ajouterai enfin qu'il ne faut pas exiger de ce médicament plus de fidélité qu'on n'en trouve dans le quinquina, dans le mercure, qui sont pourtant décorés du nom de spécifiques.

OBSERVATIONS DE M. PIGNACCA (1). — *Seigle ergoté contre les hémorrhagies.*

Hémoptysie. — 1re OBSERV. Un cordonnier âgé de 49 ans, grand buveur, qui n'avait jamais éprouvé d'autre maladie que quelques catarrhes de poitrine, s'aperçut pendant la nuit, au commencement d'avril

(1) Annali universali di medicina da A Omodei 1831, *V*. Trans. med.

1830, qu'à chaque quinte de toux il rendait par la bouche une assez grande quantité de sang. Les crachats ayant continué à être sanglans pendant le jour et la nuit suivante, le malade me fit rappeler. A l'exception du crachement et d'un peu de toux, je ne trouvai aucun symptôme morbide, à moins qu'on ne veuille regarder comme tel un pouls fort et plein. Je lui prescrivis treute grains de seigle ergoté pulvérisé, à prendre en six doses; il eut à peine avalé les premières que les crachats perdirent leur couleur rouge, et que la quantité de mucus diminua beaucoup. Le malade ne voulut pas s'abstenir de vin, même le jour où il prit le remède; bientôt il retourna à son genre de vie ordinaire, et il continua encore sans que la moindre trace d'hémoptysie ait reparu.

Métrorrhagie. — IIe OBSERV. Madame C. T..., âgée de 20 ans, était accouchée depuis cinq mois d'une fille; tout s'était passé de la manière la plus régulière, à cela près que la menstruation avait été deux mois sans paraître. Le dernier jour de février 1830, la maladè sentit, le soir, comme un coup dans la région lombaire; en même temps il sortit du vagin un fluide à peine rosé; cet écoulement s'arrêta de lui-même au bout de quelques minutes. On y fit peu d'attention, parce que madame T... se trouva fort bien la nuit et le matin du jour suivant. Mais le 1er mars, vers les quatre heures et demie, l'hémorrhagie utérine fut si abondante, et les douleurs abdominales et lombaires tellement violentes, qu'on fut obligé d'appeler un médecin. J'accourus sur-le-champ, et bien que l'écoulement sanguin ne durât que depuis une demi-heure, je trouvai la malade affaiblie au

point de tomber en syncope. Les douleurs étaient très vives, elles s'étendaient des lombes à l'hypogastre, et surpassaient par leur intensité celles de l'enfantement. Le sang qui ruisselait du vagin avait la rougeur du sang artériel. Quoique la figure de la malade exprimât l'abattement, le pouls était plein et vibrant. En explorant les parties, je trouvai l'orifice de l'utérus parfaitement fermé, le museau de tanche arrondi et dur comme dans l'état normal. Je fis une large saignée, et j'ordonnai trente grains de seigle ergoté en six prises. Au bout de deux heures, la malade en avait pris trois; l'hémorrhagie était sinon terminée entièrement, au moins considérablement diminuée; il en était de même des douleurs, et la joie avait succédé à la scène de désolation de l'après-midi.

Madame T... passa fort bien la nuit; une seconde saignée fut pratiquée le lendemain 2 mars; la journée fut bonne, la nuit suivante l'hémorrhagie et les douleurs avaient presque complètement disparu. Dans cet espace de temps on avait répété la dose de seigle ergoté.

Le soir du 3 mars, la malade éprouva quelques légères douleurs de ventre auxquelles on ne fit pas grande attention, dans la pensée qu'elles étaient occasionnées par des matières fécales, et qu'elles céderaient à un lavement émollient. Mais les choses se passèrent bien autrement. Dans la nuit, les douleurs devinrent atroces, et l'hémorrhagie reparut avec une force effrayante. A cinq heures du matin, le 4 mars, je trouvai la malade abattue et brisée par la perte de son sang, et par l'intensité de ses souf-

frances. Je reconnus, à mon grand étonnement, que l'orifice de l'utérus etait extrêmement dilaté, et je sentis un corps qui faisait saillie dans le vagin, et qui adhérait en partie au fond de l'utérus. Les douleurs me paraissaient trop faibles et trop irrégulières pour produire l'expulsion de ce corps, dont je ne pouvais déterminer la nature. Je fis prendre quelques grains de seigle ergoté, qui amenèrent de vives douleurs et de fortes contractions. Mais enfin, voyant que la chose tirait en longueur, je crus devoir arracher du fond de la matrice le corps étranger qui se trouva n'être rien autre qu'une simple môle. Cette opération suffit pour faire cesser les douleurs et l'hémorrhagie.

Enfin, grâce à des soins attentifs, mais qui ne furent pas de longue durée, madame T... recouvra la santé florissante dont elle jouit encore.

Hémoptysie. — III[e] OBSERV. Ma pratique m'a offert un exemple frappant de la manière prompte d'agir du seigle ergoté dans les fortes hémorrhagies pulmonaires sur une vieille femme de 60 ans, maigre, débile, et dont la poitrine était mal conformée.

La nuit du 6 avril 1830, sans cause connue, cette femme eut une pneumorrhagie si violente qu'elle croyait rendre, non pas du sang, mais les alimens qu'elle avait pris la veille. Le jour suivant, le sang fut rendu mêlé aux crachats; il y avait de la toux et une douleur vive au côté gauche de la poitrine. La nuit du 7, l'hémorrhagie se renouvela comme la nuit précédente, et se changea encore le jour suivant en une simple expectoration moitié muqueuse, moitié sanglante. Il n'y eut point d'hémorrhagie dans

la nuit du 8, et les crachats sanguinolens persistèrent toute la journée du 9. Cette nuit-là, l'hémorrhagie reparut avec la même force qu'auparavant, et se réduisit dans la journée du 10 à des crachats sanglans. Ce fut alors seulement que la malade réclama mes soins. Sa physionomie exprimait l'abattement, la respiration était fréquente ; la toux, les crachats sanglans, les douleurs vagues dans le thorax, le pouls fréquent, plein et fort, mais sans dureté : tels furent les symptômes que j'observai. Je prescrivis un demi-gros de seigle ergoté en huit pilules ; la première fut administrée le soir même, l'hémoptysie diminua aussitôt et ne tarda pas à cesser complètement.

Une circonstance qu'il faut noter, c'est que deux ou trois jours après la cessation de l'hémorrhagie, le pouls devint dur, la respiration s'embarrassa, les douleurs de côté augmentèrent, et je fus obligé de pratiquer une saignée, d'administrer un purgatif, et d'appliquer un vésicatoire sur le sternum. Trois ou quatre jours plus tard la malade eut une légère épistaxis qui s'arrêta d'elle-même.

Métrorrhagie. — IVe OBSERV. Une veuve, âgée de 37 ans, avait depuis trois mois et demi une hémorrhagie utérine très abondante, accompagnée de douleurs qui ne lui laissaient pas un instant de repos, et qui la nuit s'exaspéraient au point de la forcer à se jeter hors du lit, et à se rouler sur le plancher de sa chambre. Elle avait joui dans sa jeunesse d'une brillante santé ; plus tard, elle avait éprouvé des inflammations cérébrales, des métrites, des accès violens d'hystérie ; pendant sa dernière grossesse, il y a dix ans, les règles coulaient abondamment tous

les treize ou quinze jours, et elles continuèrent ainsi pendant neuf ans. On employa vainement toute sorte de moyens contre cette métrorrhagie; elle finit pas s'arrêter d'elle-même. Après deux ans d'une santé douteuse, la malade éprouva des chagrins violens, tomba dans la misère, et se fatigua par l'excès d'un travail devenu nécessaire à sa subsistance et à celle de ses enfans. Enfin, le 1er février 1830, se déclara la métrorrhagie qui fait le sujet de cette observation; elle fut accompagnée, comme je l'ai dit, de douleurs très vives, et d'une pneumonie qui céda aux moyens ordinaires, mais l'hémorrhagie persista malgré tous les efforts du médecin, ainsi que les douleurs et la fièvre, qui prit le caractère intermittent.

Je vis la malade à la mi-mai, et je lui ordonnai un gros de seigle ergoté, divisé en huit pilules; elle en avait à peine pris deux que l'hémorrhagie diminua de moitié, et que les douleurs cessèrent complètement. Une autre dose de seigle ergoté acheva la guérison.

Relativement à la promptitude avec laquelle agit le seigle ergoté, je ferai remarquer que le docteur Hall prétend que cette substance manifeste d'ordinaire ses bons effets au bout de cinq jours, bien que le seul cas de métrorrhagie qu'il ait traité par le seigle ergoté n'ait été guéri qu'en trois mois. Le docteur Spajrani, au contraire, pense que l'effet de ce remède est produit en peu de minutes, ou en quelques heures, et tout au plus, dans l'espace d'un ou deux jours.

Cette différence d'opinions ne peut provenir que de la faiblesse de la dose employée par le docteur

Hall (cinq grains, trois fois par jour) : on a vu, dans les observations qui précèdent, que les doses prescrites par M. Spajrani et par moi, sont au moins trente à trente-six grains et souvent un gros et même deux gros dans les vingt-quatre heures.

OBSERVATIONS DE BAZZONI (1). — *Seigle ergoté contre la leucorrhée et la métrorrhagie.*

Convaincu par les expériences de Spajrani et de Hall, que le seigle ergoté exerçait une influence très prononcée sur l'utérus, j'ai voulu voir jusqu'à quel point l'action de ce médicament serait efficace dans les cas de leucorrhée plus ou moins ancienne, affection si souvent rebelle à tous les moyens généralement usités. Voici les observations que j'ai recueillies.

1re OBSERVATION. Catherine N..., âgée de 38 ans, meûnière, d'un tempérament lymphatique, mère de deux enfans, avait toujours été bien réglée. Elle eut un jour une frayeur très vive, qui lui laissa quelque temps une agitation inaccoutumée : les règles, qui devaient paraître peu après, ne se manifestèrent pas; l'abdomen devint douloureux, avec nausées, céphalalgie, éruptions cutanées de diverses

(1) Annali universiali di medicina da Omadei, mars 1831, et Archives de médecine, Rev méd. 1831.

formes, fièvre continue rémittente. A l'époque menstruelle de la période suivante, les règles furent remplacées par un écoulement blanc très abondant, accompagné de douleurs excessivement aiguës dans le bas-ventre, de vomissemens, etc., symptômes qui persistèrent cinq ou six jours, durée habituelle des règles. Le troisième mois, même écoulement blanc et mêmes douleurs, mais pendant un temps plus long. Enfin, le quatrième mois vit reparaître les mêmes symptômes, et depuis ce moment l'écoulement blanc fut continuel. La malade me cacha pendant quatre mois la cause réelle de ces symptômes; mais enfin, vaincue par les douleurs intolérables qu'elle ressentait dans les lombes, la région sacrée et l'épigastre, douleurs auxquelles se joignaient l'anorexie, la lenteur et le trouble des digestions, la faiblesse des mouvemens, etc., elle me donna tous les détails qui précèdent. Je lui prescrivis la décoction d'*un gros* de seigle ergoté dans huit onces d'eau, à prendre en deux jours. Les douleurs et tout le malaise se dissipèrent pendant l'administration de cette seule dose. Ses forces et son appétit revinrent, et le mois suivant les règles reparurent comme elles avaient toujours été avant la suppression.

IIe Observ. Julie Négroni, âgée de 33 ans, d'un tempérament sanguin et irritable, était incommodée depuis plusieurs années par une leucorrhée continuelle, quoique les menstrues fussent très régulières et abondantes. Employée à fabriquer la toile, elle avait été affectée d'une inflammation chronique du foie et de l'estomac pour laquelle on avait mis en

usage de nombreuses saignées générales et locales, ainsi que les autres moyens indiqués en pareil cas. Ce fut vers la fin du cinquième mois de durée de cet état et de ce traitement, quand les accidens étaient presque disparus, que la leucorrhée commença à se manifester, et dès lors elle exista sans autre interruption que celle du temps des règles. Cet écoulement abondant survenant au milieu d'une convalescence longue et pénible, ne tarda pas à être suivi d'accidens nouveaux, tel qu'un sentiment d'anxiété continuelle, des palpitations douloureuses, des vomissemens fréquens, de la fièvre. C'est alors que le seigle ergoté en poudre fut prescrit à la dose d'un gros, divisé en huit prises, à prendre en deux jours. Après l'ingestion de la première prise, la malade se sentit tout-à-coup singulièrement agitée, avec douleurs abdominales, vomissemens, impossibilité de rester au lit, vertiges. Cet état dura une heure environ : malgré ces accidens, la seconde dose fut prise à l'heure indiquée, sans occasionner un malaise bien notable; la troisième et la quatrième ne causèrent aucun effet particulier. Le lendemain je trouvai la malade très gaie et pleine d'espoir; l'écoulement était disparu; et, chose remarquable, il ne s'est plus montré depuis ce moment; la santé s'est parfaitement rétablie, et aucun dérangement n'est survenu dans l'apparition ordinaire des règles.

IIIe Observ. Marie Stefana, âgée de 62 ans, d'une constitution assez débile, sujette aux affections rhumatismales et catarrhales, était incommodée depuis plusieurs années par un écoulement leucorrhéique qui, lorsque je vis cette malade, était accompagné

d'un peu de toux, de douleurs épigastriques, d'une faiblesse extrême, et de fièvre chaque soir. Je conseillai la dose habituelle de seigle ergoté, et la première prise produisit, comme dans le cas précédent, des vertiges de deux heures de durée : néanmoins la malade acheva la dose entière aux heures prescrites. L'écoulement n'étant pas entièrement tari, la malade reprit uue seconde dose dont l'effet fut très-prompt : depuis lors, la guérison ne s'est pas démentie.

IVe Observ. Marie Degiacomi, âgée de 18 ans, d'un tempérament lymphatique, et analogue à celui des individus qui sont habituellement affectés de la pellagre (*abito pellagroso*), mal conformée, et réglée, mais fort mal, depuis l'âge de 13 ans, fut affectée à 16 ans d'une métrorrhagie qu'on combattit inutilement par des saignées répétées et un grand nombre de médicamens. L'écoulement sanguin dura quatre mois, et peu-à-peu le sang fut remplacé par une leucorrhée qui ne tarda pas à amener avec elle un état de débilité très prononcée. Cette dernière maladie existait depuis trois mois sans interruption, quand je vis cette jeune fille : je prescrivis immédiatement le seigle ergoté à la dose et de la manière accoutumée, mais en poudre; il ne produisit pas de malaise notable, soit général, soit du côté de l'estomac seulement; la leucorrhée disparut sans qu'il ait fallu recourir à une seconde dose; une amélioration très grande dans la santé en fut la suite, et tout annonce que les règles reprendront leur cours habituel à l'époque prochaine.

V^e. Observ. Angélique Degiacomi, âgée de 32 ans,

d'un tempérament irritable, d'une constitution rachitique, très adonnée aux plaisirs des sens, avait été affectée d'un prolapsus de l'utérus à la suite d'accouchemens nombreux et de plusieurs fausses-couches. Le col de l'utérus était tuméfié, douloureux au toucher et dans le coït. Vers la fin de l'allaitement de son dernier enfant, elle fut obligée de faire un long voyage à pied par un temps froid et un vent violent. A son retour, elle éprouva une constipation opiniâtre accompagnée de douleurs dans le ventre, dans les aînes et la légion lombaire : à ces symptômes succéda bientôt une métrorrhagie très abondante qui dura douze jours environ. Rétablie en partie par le repos, la diète, et l'usage de boissons froides et mucilagineuses, elle recommenca le même voyage. Les mêmes accidens en furent la suite; mais cette fois, des chagrins vinrent les aggraver, et depuis lors la malade fut affectée d'une leucorrhée continuelle. Elle vint me consulter au bout de deux mois; je prescrivis le seigle ergoté à la dose déjà indiquée, et malgré la disposition organique qui ne pouvait que rendre la maladie plus rebelle, un gros suffit pour la guérison.

VIe OBSERV. Magdelaine N...., âgée de 39 ans, d'un tempérament lymphatique (*d'abito pellagroso*), affectée depuis sa jeunesse de maladies vénériennes, avait en outre une chute de matrice qui avait été la suite de plusieurs accouchemens très laborieux. On employa inutilement tous les moyens conseillés, en pareil cas, pour maintenir l'organe déplacé. Cette femme, naturellement négligente, et ne soupçonnant pas la gravité de sa situation, n'en continua pas

moins ses occupations ordinaires, fit de longues courses à pied, et se livra avec autant d'abandon qu'auparavant à l'acte du coït. Toutes ces causes répétées d'irritation donnèrent lieu à plusieurs atteintes de métrite très intense qui mirent la malade en danger de mort. A la suite de ces inflammations successives, l'utérus acquit un volume tellement considérable, qu'il occupait une grande partie de la cavité du ventre.

Depuis six ans les règles étaient devenues très irrégulières, elles alternaient avec une leucorrhée abondante, et depuis deux ans le flux leucorrhéique était souvent mêlé d'un liquide blanc, fétide, qui dénotait que l'utérus était le siége d'une désorganisation ulcéreuse. Cette opinion était, selon moi, fortifiée encore par des douleurs très aiguës que causait le toucher, et par des vomissemens et une diarrhée, accompagnés de fièvre continue. Après avoir épuisé tous les moyens externes et internes propres à calmer les vives souffrances de la malade, je voulus, mais sans aucun espoir de réussite, essayer le seigle ergoté ; je le lui fis administrer en décoction, car elle n'eût pu le prendre en substance. Quelle ne fut pas ma surprise en voyant que ce médicament, qui passa d'ailleurs très bien, fit diminuer de beaucoup l'écoulement, et que pendant huit ou dix jours la malade éprouva un calme inaccoutumé. Je renouvelai la dose de seigle ergoté, mais les effets en furent moins marqués à ce second essai ; aussi je n'insistai pas davantage, craignant qu'il n'en résultât ensuite quelques inconvéniens.

Ainsi, dans ce cas, malgré l'altération profonde

de l'utérus, on a vu que le seigle ergoté avait également exercé sur cet organe une influence incontestable. Aussi cet exemple me semble-t-il des plus concluans, comme démonstration de l'action de cette substance sur le système utérin. Je suis convaincu que si la maladie n'avait pas été aussi avancée, et accompagnée d'une désorganisation aussi étendue, ce médicament aurait eu une efficacité capable d'en prévenir le développement.

VIIe OBSERV. Marie Ghisetti, âgée de 22 ans, d'un tempérament irritable, accoucha heureusement d'une fille la seconde année de son mariage. Dans les derniers mois de son allaitement, son mari ayant été atteint d'hémoptysie avec fièvre, cette femme lui prodigua les soins les plus assidus pendant six mois; mais des inquiétudes continuelles, jointes à une fatigue extrême, amenèrent beaucoup de dérangement dans le flux ordinaire des règles, et enfin, bien qu'elles parussent à des époques assez régulières, elles alternaient avec une leucorrhée excessivement abondante. La malade recourut au seigle ergoté, à la dose prescrite, et sa santé fut bientôt parfaitement rétablie.

VIIIe. OBSERV. N. N., âgée de 26 ans, d'un tempérament excitable, sujette à des douleurs rhumatismales et à une coxalgie, après avoir été réglée pendant un an, de manière que les menstrues revenaient de dix jours en dix jours, fut en outre affectée d'une leucorrhée qui durait pendant tout l'intervalle des règles. Cette malade vint réclamer mes soins, et je lui prescrivis immédiatement la poudre de seigle ergoté. L'ingestion du médicament fut suivie

de quelques vertiges, mais la leucorrhée disparut de suite, et l'écoulement des règles reprit le cours périodique qu'il avait auparavant.

Tel est le résumé des observations que j'ai recueillies sur l'action du seigle ergoté; en rapprochant ces faits de ceux que Hall et Spajrani ont publiés sur les effets de cette substance dans certaines hémorrhagies, je pense qu'on peut en déduire les conclusions suivantes :

1° Le seigle ergoté est un médicament dont l'action est prompte et efficace contre les hémorrhagies et la leucorrhée; il est rare qu'on ait besoin de recourir à une seconde dose pour obtenir ce résultat, mais cependant il peut être utile d'en prescrire l'administration pour consolider la cure.

2° Les accidens qui résultent quelquefois de l'ingestion de cette substance ont trop peu de gravité et de durée, pour qu'ils puissent empêcher d'administrer ce médicament aux doses qu'il convient.

3° Quels que soient le tempérament ou la constitution du malade et son idiosyncrasie particulière, le médicament est toujours également efficace.

4° Les observations qui précèdent ont fait voir dans quels cas variés ce moyen était utile, que l'hémorrhagie et la leucorrhée soient actives ou passives; cependant il est plus spécialement indiqué, et plus sûr dans son action, dans le cas où il n'existe pas de symptômes d'irritation trop prononcés.

5° L'influence du seigle ergoté sur l'utérus est tellement directe, qu'elle s'exerce lors même que cet organe est profondément altéré.

6° Cette action paraît porter spécialement sur les

vaisseaux de l'appareil utéro-vaginal, dont elle modifie presqu'immédiatement la condition pathologique, sans toutefois troubler en rien un flux menstruel régulier.

Observations de Cabini (1). — *Seigle ergoté contre les hémorrhagies.*

1re Observation. Vers la fin d'avril 1830, je fus appelé dans la soirée pour donner des soins à une femme âgée de 30 ans. Elle était d'une constitution robuste, mariée depuis plusieurs années sans avoir encore eu d'enfans, et jusqu'alors ayant toujours joui de la meilleure santé. Elle me rapporta que ses règles, qui sont habituellement fort abondantes, mais très régulières, touchaient à leur terme, lorsqu'après s'être livrée à des travaux très pénibles, elle fut prise d'un sentiment de tension douloureuse avec chaleur dans la légion lombaire, et d'une torpeur des membres inférieurs accompagnée d'un malaise général qui la contraignit à garder le lit; que peu de temps après un écoulement de sang très abondant avait eu lieu par le vagin, et qu'il continuait d'exister ainsi sans interruption depuis deux jours.

(1) Annali universiali di medicina da ann. Omodeï, mars 1831.

La malade était inquiète, la face pâle, les yeux caves, la langue blanchâtre, soif assez grande, pouls dur et fréquent, l'abdomen et les lombes très douloureux à la pression; le sang qui ne cessait de couler du vagin, était d'un rouge vif, et se coagulait rapidement. Les antécédens de la malade et son état présent ne me laissant aucun doute sur une hémorrhagie active, je prescrivis les boissons froides et acidulées, l'ipécacuanha à doses fractionnées, la glace sur l'hypogastre. Ces moyens furent mis en usage sans interruption pendant toute la soirée et toute la nuit, et le lendemain matin je retrouvai la malade dans le même état que la veille. Je prescrivis alors immédiatement le seigle ergoté: deux scrupules divisés en cinq parties, à prendre de quart-d'heure en quart-d'heure. Cette dose n'était pas encore entièrement administrée quand je revins près de la malade: déjà l'hémorrhagie était arrêtée ainsi que je pus m'en assurer directement. Les jours suivans la faiblesse générale se dissipa graduellement, et cette femme ne tarda pas à reprendre ses occupations ordinaires. Elle jouit maintenant d'une parfaite santé.

IIe Observ. Une paysanne âgée de 34 ans, d'une constitution délicate, et qui avait eu plusieurs accouchemens très heureux, était restée souffrante pendant cinq années à la suite d'une métrorrhagie qui fut causée par une chute sur les fesses. Depuis lors la menstruation devint très irrégulière, et elle n'eut plus de nouvelle grossesse. Dans le courant d'août, après un long voyage dans une voiture mal suspendue, elle fut de nouveau atteinte de la même

hémorrhagie ; l'écoulement était très abondant. Pour combattre le mal, elle fit d'abord usage de vin généreux, et prit des alimens très fortifians ; mais deux jours se passant sans que la perte diminuât d'abondance, elle me fit appeler. Je trouvai le pouls vif et fréquent, la peau extrêmement sèche, le ventre douloureux, une agitation générale très grande, et de temps en temps des vomissemens de débris d'alimens non digérés : le sang qui s'écoulait du vagin se coagulait rapidement. Sans autre préparation, je prescrivis sur-le-champ un gros de seigle ergoté en poudre, divisé en huit doses, à prendre de deux heures en deux heures. L'action de ce médicament fut si prompte que l'hémorrhagie était arrêtée complètement avant que la dose entière n'eût été prise, et elle ne reparut plus. Cette femme garda ensuite le repos pendant quelques jours, et l'emploi de quelques légers purgatifs hâtèrent le retour de sa santé, qui ne s'est pas démentie depuis.

III[e]. Observ. Une femme âgée de 29 ans, d'un tempérament très irritable, après avoir fait successivement quatre fausses-couches entre le troisième et le quatrième mois, arriva enfin jusqu'au septième mois d'une cinquième grossesse, et accoucha heureusement à cette époque d'une fille bien développée. Devenue enceinte une sixième fois, elle avorta comme dans ses quatre premières grossesses, du troisième au quatrième mois. Elle était en convalescence de cette dernière fausse-couche, depuis un mois, et sa santé commençait à revenir, lorsqu'un jour, à la suite d'un violent accès de colère, elle fut atteinte d'une hémorrhagie utérine tellement consi-

dérable, qu'elle eût succombé inévitablement, si l'on ne lui eût pas porté de prompts secours. Un gros de seigle ergoté fut administré immédiatement en six doses et en peu de temps. L'écoulement de sang fut arrêté presqu'aussitôt, et je ne doute pas que la malade n'ait dû la vie à l'action de ce médicament.

IVe. OBSERV. La femme d'un tisserand, âgée de 35 ans, mère de deux enfans, avait toujours joui d'une bonne santé, lorsqu'à la suite de chagrins domestiques très pénibles, elle fut prise, dans le cours de juillet dernier, d'une fièvre quotidienne rémittente, qui s'accompagna, au bout de quelques semaines de durée, des symptômes suivans : face bouffie, d'un jaune pâle, gencives gonflées et tuméfiées qui laissent écouler du sang au moindre contact; taches noires pourprées répandues sur tout le corps, mais plus multipliées sur le cou, les parties supérieures du tronc, des bras et des cuisses. Pouls plein, irrégulier, plus fréquent que dans l'état naturel. La malade avait essayé, depuis le commencement, une foule de moyens différens, quand elle fut prise brusquement d'une épistaxis très abondante qu'elle considéra d'abord comme l'annonce d'une prochaine guérison. Mais voyant que l'hémorrhagie, qui s'était prolongée sans interruption toute la journée, avait duré toute la nuit suivante sans s'arrêter davantage, et sentant ses forces s'affaiblir sensiblement, on me fit appeler. J'arrivai lorsqu'un chirurgien qui m'avait précédé, venait d'employer inutilement tous les topiques astringens conseillés en pareil cas. Le danger devenait pressant; je prescrivis et fis administrer incontinent un gros de poudre de seigle er-

goté, divisé en six doses, dans l'espace d'une heure. Trois prises étaient à peine données, qu'il y avait déjà une diminution notable dans l'écoulement du sang, et quand la dose entière eut été administrée, l'hémorrhagie était tout-à-fait arrêtée. Après qu'on eut laissé reposer pendant quelque temps la malade, on lui fit prendre quelques consommés, et des fécules pour potages les jours suivans. Les forces revenant notablement, je combattis les accidens antérieurs par l'usage du nitre continué pendant trois semaines, au bout desquels la santé était entièrement rétablie.

v^e^ Observ. Un jeune homme âgé de 22 ans, d'une constitution robuste, avait toujours joui d'une santé parfaite, quoiqu'il fît abus de vin et de liqueurs spiritueuses. Dans le courant de l'automne 1830, il fut affecté de temps en temps d'hémorrhagies nasales. Continuant néanmoins sa vie déréglée, l'épistaxis reparut plus souvent et chaque fois plus abondamment, de telle sorte qu'elle durait depuis plusieurs heures le jour où je fus appelé. Je n'observai d'autres symptômes avec l'épistaxis qu'une très grande fréquence du pouls. Je prescrivis aussitôt un demi-gros de seigle ergoté en poudre, à prendre en une heure en quatre doses. L'effet en fut prompt, et l'hémorrhagie s'arrêta : je conseillai en outre des boissons froides, des alimens en petite quantité, et surtout de s'abstenir du vin pendant quelques jours au moins. Ce régime améliora singulièrement la santé, mais cette vie sobre et régulière ne fut pas de longue durée. Notre homme recommença ses excès habituels, et l'hémorrhagie nasale reparut plus abon-

dante encore qu'auparavant. Le seigle ergoté l'arrêta de nouveau très rapidement. Cette rechute lui fit sentir le besoin de continuer de vivre sobrement, et depuis lors l'épistaxis ne s'est pas montrée.

IVe. Observ. Une jeune villageoise de 26 ans, d'un tempérament bilieux, avait toujours éprouvé beaucoup d'irrégularité dans sa menstruation depuis sa puberté. Cependant sa santé s'était très notablement améliorée depuis sa vingtième année, lorsque, dans le courant d'octobre, en se levant un matin, elle ressentit tout-à-coup une pression très forte et douloureuse dans la région épigastrique, qui fut suivie, après quelques minutes de durée, de nausées prolongées, et enfin de vomissemens de plusieurs onces d'un sang vermeil. Cet accident s'étant renouvelé à diverses reprises dans la journée, et continuant le lendemain, elle me fit appeler. La malade avait eu ses règles dix jours auparavant. Je la trouvai avec un pouls plus fréquent que dans l'état de santé, et incommodée de nausées continuelles et d'un poids énorme à l'épigastre. Je prescrivis un demi-gros de poudre de seigle ergoté à prendre par petites doses, dans un court espace de temps. Un nouveau vomissement de sang eut lieu, mais moins violent et moins abondant; immédiatement après, tous les symptômes existans jusque là diminuèrent peu-à-peu d'intensité, et disparurent complètement. La santé de cette jeune fille fut rétablie complètement.

VIIe. Observ. Un jeune homme robuste, âgé de 19 ans, se fatigua beaucoup dans un des jours d'octobre dernier, en portant des sacs de grain. Le soir, comme il se sentait très abattu, il prit peu de nour-

riture et se coucha peu après. Mais il était à peine dans son lit qu'il fut pris tout-à-coup d'une toux très violente, presque continue, qui fut suivie de crachats très abondans de sang pur. Effrayés en voyant cet accident, ses parens me firent appeler aussitôt. Je trouvai le malade dans un état d'anxiété fort pénible, avec dyspnée très grande, augmentée par une toux répétée, accompagnée de crachemens de sang rouge, écumeux. Le pouls était dur, fréquent, un peu déprimé. Je prescrivis une saignée abondante et des boissons froides acidulées. Je revis le malade au bout de deux heures; son état était à peu près toujours le même, seulement la circulation était plus facile. Je fis prendre alors un gros de poudre de seigle ergoté, en six doses, de dix minutes en dix minutes. Le remède agit efficacement et promptement; car, contre toute attente, l'hémorrhagie s'arrêta entièrement. Le lendemain matin, le malade était tranquille, sans toux, avec une respiration libre et facile, le pouls presque comme dans l'état de santé. Je recommandai pendant quelques jours l'usage de crême de tartre, à petites doses, des boissons froides, des alimens légers et en petite quantité, un repos absolu. En peu de temps notre jeune homme fut dans le cas de reprendre ses travaux.

Observations de M. Duparcque. — *Seigle ergoté contre les hémorrhagies.*

1re Observ. (1). Le sujet de cette observation est une fruitière, âgée de 29 ans. Il y avait huit mois qu'elle était accouchée de son second enfant, et depuis elle était constamment mouillée par un sang clair, et tourmentée par des douleurs sourdes dans le bas des reins, des tiraillemens d'estomac, des besoins factices et des digestions pénibles. Tous les dix ou douze jours, le sang venait en plus grande abondance. Cette femme, malgré la faiblesse progressive dans laquelle la jetait cette perte continuelle, s'occupait toujours de son petit commerce. Une hémorrhagie plus abondante et plus prolongée se manifesta, et l'obligea de garder le lit. Elle y était depuis quatre jours quand je fus demandé. La perte commençait à se modérer; il y avait décoloration et amaigrissement général, le pouls était fréquent; modérément dur et ondulent; urines et selles dans l'état ordinaire. Je procédai à l'examen de l'utérus: son col tuméfié occupait largement le fond du vagin, mais il était mou, comme spongieux, et le contact du doigt suffit pour provoquer un plus grand écoulement de sang; il était peu douloureux; l'état de maigreur et le

(1) Traité des altérations organiques de la matrice, Paris, 1832.

relâchement des parois abdominales me permirent de sentir le corps de l'utérus au devant de l'angle sacro-lombaire ; il avait le volume d'un œuf d'oie et paraissait peu douloureux. (*Repos*, *bouillons légers*, *eau de riz.*)

L'hémorrhagie cesse, mais l'écoulement de sang clair continue ; le huitième jour, l'état de l'utérus a peu changé. Je fais suspendre un gros de seigle ergoté finement pulvérisé dans quatre onces d'un véhicule édulcoré, dont la malade prend une cuillerée toutes les deux heures. Le lendemain tout écoulement avait cessé. Je ne pratiquai néanmoins le toucher que trois jours après, dans la crainte de rappeler l'hémorrhagie ; le col de l'utérus était alors plus ferme et réduit de plus de moitié. Deux potions au seigle ergoté avaient été consommées, une troisième fut administrée par cuillerées toutes les quatre heures (potages légers). A cette époque le col de l'utérus s'allonge et s'amincit, le fond de l'organe n'est plus perceptible au toucher par l'hypogastre. Comme le mouvement fébrile continuait sous forme intermittente, et que l'estomac refusait les alimens, je remplaçai le seigle ergoté (huitième jour) par dix grains de sulfate de quinine dans la potion ; je permis de rougir la tisane de riz avec un peu de vin. Dès ce moment la fièvre s'arrêta. Les règles ne reparurent que deux mois après.

IIe Observ. (1). Madame To..., forte et bien constituée, âgée de 30 ans, demeurant passage de la Réunion, accouchée deux ans auparavant, voyait plus

(1) Gazette médicale, t. 1, 1833, p. 142.

abondamment que de coutume depuis cinq à six mois. Dans les derniers temps, le sang coulait sans interruption, mais avec plus d'abondance lorsque la malade se tenait levée, qu'elle marchait ou se livrait aux efforts de la défécation.

Le 20 décembre 1832, je trouvai le col de l'utérus du volume de la grosse extrémité d'un œuf de poule, sans changement de consistance à la circonférence, mais mollasse au centre à mesure que l'on approchait de l'orifice, qui était évasé. Sa couleur est rouge; l'exploration augmente l'hémorrhagie. Décoloration générale; faiblesse extrême; lipothymies fréquentes; pouls petit, fréquent; sentiment peu intense de chaleur et de pesanteur dans le bassin. (Prescription : riz gommé, deux scrupules de seigle ergoté dans une potion de quatre onces, à prendre par deux cuillerées à la fois toutes les deux à trois heures, repos, diète légère.)

Le 22, l'hémorrhagie n'a pas cessé; elle est, il est vrai, moins intense, ce que l'on peut attribuer autant au repos, à la position horizontale, etc., qu'à l'action du seigle. J'en porte la dose à un gros.

Le 21, même état. Le toucher, la position verticale, les efforts quelconques ramenèrent la perte plus abondante, comme auparavant. Je fais ajouter à la potion un demi-gros d'extrait de ratanhia.

Le 27, l'hémorrhagie a complètement cessé. Je trouve le col de l'utérus moins gonflé; son orifice est moins évasé. Le toucher ne provoque qu'un écoulement peu notable de sérosité roussâtre avec quelque filament muqueux. (Bouillons, potages féculens.)

Le 10 octobre, la malade peut se lever sans per-

dre de sang. Le col utérin n'est pas plus gros que le pouce.

Le 20, il est petit, allongé, flexible, sans être mou. Les règles reviennent aux environs du 15 des mois de novembre et de décembre, dans des proportions modérées.

Dans les premiers jours de janvier 1833, nouvelle hémorrhagie que l'on prend d'abord pour le retour précoce des règles, mais sa prolongation et son intensité obligent d'y mettre un terme. J'y parviens cette fois par l'administration du seigle ergoté seul, à la dose de douze grains, répétés cinq fois dans la journée du 16, et de quatre fois le lendemain. Il est vrai qu'alors le col de l'utérus avait à peine doublé de volume.

OBSERVATION DE BRINCKLE (1).— *Convulsions dans un accouchement laborieux, guéries par le seigle ergoté.*

Madame R..., âgée de 34 ans, fut prise du travail de l'enfantement, le 18 mai 1821. C'était sa première grossesse. Les douleurs étaient bonnes, lorsqu'elle fut tout-à-coup attaquée de convulsions sans aucun phénomène précurseur; elle fut saignée largement, on eut recours ensuite au camphre, à des injections

(1) Lond. med. repository, t. xx, p. 153.

apéritives, à des synapismes, à des lavemens, le tout sans aucun avantage bien marqué. C'est alors que M. Brinckle se décida à donner à la patiente dix grains d'ergot, dose qui fut répétée une demi-heure après. Vingt minutes après la première dose, la force des contractions utérines fut augmentée, et après la seconde dose l'enfant vint au monde. Après l'administration de l'ergot, les convulsions cessèrent.

Nous ne croyons pas devoir publier avec détail un plus grand nombre d'observations sur l'emploi du seigle ergoté. Comme elles se resssemblent toutes, il n'y aurait aucun profit pour la science de les multiplier dans cet ouvrage. Mais les résultats auxquels elles conduisent, ayant d'autant plus d'autorité qu'ils sont l'expression d'une plus grande masse de cas particuliers, le résumé qu'on va lire sera composé avec tous les faits connus et publiés jusqu'à ce jour, à bien peu d'exceptions près.

RÉSUMÉ

DES TRAVAUX THÉRAPEUTIQUES SUR LE SEIGLE ERGOTÉ.

I. Il est peu de médicamens dont on se soit plus occupé que du seigle ergoté. Plus de *quatre-vingt-dix* auteurs (1) ont publié des observations ou des résultats d'observations sur son emploi, pour accé-

(1) Voici les noms de ces auteurs que nous citons, lors même qu'ils n'ont publié qu'un seul fait pour ou contre le seigle ergoté. Boileau, Blondin, Bourdette, Bigeschi, Balardini, Bordot, Brinkle, Briot, Beeckmann, Bazzoni, Chailly, Cabini, Campaignac, Caffort, Chapmann, Chevreuil, Clark, Combes, Capuron, Chatard, Cliet, Courhaut, Duparcque, Doumerc, Delaporte, Dewees, Davies, Desgranges, Duviard, Duchateau, Deneux, Eyriaud, Emery, Foot, Guersent, Guthrie, Goupil, Gendrin, Godquin, Girardin, Gilibert, Gardien, Hervez, Hosack, Huchedé, Harles, Henrischsen, James, Ingleby, Jackson, Georgeking, John Kimbell, Latahm, Lefrançois, Luroth, Mad. Lachapelle, Lobstein, Maisonneuve, Mandeville, Samuel Millard, Morgan, Michell, Malartic, Mery, Morin, Malapert, Merrimann, Montmahou, Mercier, Macgill de Hagerstown, Mackensie, Moreau, Mey, Olivier, Oslère, Pignacca, Painchaud, Pichard, Prescott, James Prowse, Récamier, Roux de Brignolles, Roche, Spajrani, Schneider, Serrurier, Stearns, James, Steele, Trousseau, Toy!, Threfall, Thomsom, Velpeau, Villeneuve, Viollot, Waterhouse, Waller, etc.

lérer l'accouchement dans les cas d'inertie de matrice, et dans diverses maladies que nous ferons connaître plus loin.

Le nombre des faits que nous avons rassemblés sur les vertus thérapeutiques de ce médicament, et sur les accidens qui peuvent résulter de son usage, s'élève à *treize cent quarante-six*. Il est vrai que plus de la moitié de ces cas n'étaient point détaillés, c'étaient de simples indications du nombre de fois où l'on en avait fait usage, et des effets qui avaient été obtenus; mais comme il ne s'agissait ici que de maladies très faciles à reconnaître, et pour lesquelles une erreur de diagnostic était presque impossible, nous avons dû faire entrer ces cas dans le relevé général que nous avons donné.

Parmi les nombreuses observations publiées jusqu'ici sur ce sujet, nous n'en avons inséré qu'un petit nombre, de manière à montrer toutes les variétés des effets produits par le seigle ergoté. Reproduire tous ces faits qui ont la plus grande ressemblance entre eux, c'eût été grossir considérablement cet ouvrage et le rendre fastidieux sans augmenter son utilité. Mais nous avons eu soin de composer ce résumé avec tous les faits connus, dont nous avons indiqué les auteurs et les sources, lorsqu'ils n'avaient pas déjà été désignés dans le cours de l'ouvrage.

II. Effets physiologiques. Le seigle ergoté paraît avoir peu d'action, ou n'avoir qu'une action peu apparente sur l'*homme sain*, lorsqu'on le prescrit à la même dose que dans l'état de maladie. C'est

là du moins l'opinion de Prescot, qui en a donné inutilement à plusieurs personnes, et entr'autres à un homme bien portant qui en a pris un gros sans rien éprouver, ainsi qu'à une femme dont les règles étaient supprimées et chez laquelle deux gros sont restés sans effet. C'est aussi là le résultat de quelques essais faits par M. Barbier d'Amiens (1). M. Cordier, après en avoir pris deux gros à peu d'intervalle, a éprouvé des rapports, des nausées, et deux vomissemens (2). Son action sur l'utérus paraît aussi très-peu marquée sur la femme qui n'est point encore parvenue à l'époque de l'accouchement. Au rapport de Stearsn, Michell, Davies et de M. Roche, plusieurs femmes ont pris inutilement de l'ergot pour se faire avorter. Waller (3) assure néanmoins qu'il est venu à sa connaissance un cas bien avéré, mais un seul d'avortement survenu deux heures après l'ingestion de cette substance qui avait été prise avec intention par une femme grosse de deux mois. Au reste, nous examinerons plus loin cette question en parlant des accidens produits par le seigle ergoté.

D'après les *treize cent quarante-six* cas cités dans cet ouvrage, le seigle ergoté exerce une action spéciale sur l'utérus, chez les femmes qui sont en travail d'enfantement et chez celles qui sont atteintes de ménorrhagie, de leucorrhée, ou d'autres maladies de la matrice. Cette action consiste en des contractions utérines accompagnées de coliques que nous

(1) *Revue médicale*, 1831, t. 2, p. 332.
(2) *Journal général de médecine*, t. 83, p. 20.
(3) *Ibid.* 1826, t. 3, p. 314,

décrirons en détail en parlant des effets thérapeutiques du seigle ergoté.

Dans l'immense majorité des cas, cet effet spécifique et électif sur la matrice est le seul qu'on observe. Dans quelques autres, surtout lorsque la dose était assez forte, il survient des nausées, des vomissemens, une légère dilatation des pupilles, de la céphalalgie, des vertiges, un peu d'assoupissement, etc.

Dans deux cas de paraplégie, M. Barbier d'Amiens a observé, après l'ingestion de 36 grains, des secousses dans les jambes et les cuisses, et une émission d'urine par jet involontaire, d'où il a conclu que le seigle ergoté agit aussi sur le renflement lombaire de la moelle épinière, dans les cas d'affection de cet organe (1).

III. Effets thérapeutiques. Le seigle ergoté a été administré jusqu'ici : 1° pour accélérer et provoquer l'accouchement dans les cas d'inertie de matrice; 2° pour déterminer l'expulsion du placenta lorsque la délivrance est retardée ; 3° contre les diverses espèces d'hémorrhagies et les lochies très abondantes ; 4° contre la leucorrhée ; 5° contre les convulsions qui surviennent pendant le travail de l'enfantement ; 6° pour chasser au dehors les polypes qui se sont développés dans la cavité de la matrice, etc.

Le résultat général de l'emploi du seigle ergoté contre ces diverses maladies a été le suivant :

Sur 1346 malades chez lesquels on en a fait usage,

(1) Revue médicale, 1831, t. 2, p. 331.

1166 ont été guéris ;
116 n'ont éprouvé aucun changement dans leur état ;
14 se sont trouvés mieux, sans qu'il y ait eu un succès complet ;
50 ont éprouvé des phénomènes plus ou moins graves, et des accidens dont nous examinerons plus loin la valeur et la nature, pour déterminer s'ils doivent tous être considérés comme des effets de l'emploi de l'ergot.

1° *Inertie de matrice dans l'accouchement.* Lorsque la femme est parvenue au terme de la grossesse et que les premiers phénomènes de l'accouchement se sont manifestés, il n'est pas rare de voir l'expulsion de l'enfant ralentie ou même long-temps retardée par la faiblesse et l'inertie de la matrice. Cette affection, rare dans les classes aisées de la société, et assez commune dans celles qui sont pauvres, est l'effet de beaucoup de causes débilitantes, telles qu'une constitution molle et lymphatique, des saignées trop répétées, des affections morales tristes, des hémorrhagies, la distension excessive des parois de la matrice par la présence de plusieurs fœtus, la fatigue des fibres utérines qui ont long-temps lutté contre un obstacle qu'elles n'ont pu surmonter, la rupture prématurée des membranes, etc., etc.

On reconnaît cette inertie à la lenteur, à la faiblesse, à l'éloignement des contractions utérines et quelquefois à leur cessation totale. Non seulement les douleurs se ralentissent et cessent quelquefois,

lorsque déjà le col de l'utérus était plus ou moins entr'ouvert; mais cette suspension des contractions arrive dans certains cas, lorsque déjà les membranes du fœtus sont rompues et les eaux écoulées en grande partie. C'est dans ces diverses circonstances qu'on a prescrit le seigle ergoté pour accélérer ou provoquer l'accouchement.

Voici le résultat de tous les faits publiés jusqu'ici.

Sur 1176 cas d'accouchement ralenti ou empêché par l'inertie de la matrice;

1061 ont été plus ou moins promptement terminés par l'emploi du médicament.

Dans 111 cas l'ergot a échoué;

Dans 14 le succès a été modéré;

On trouvera dans le tableau suivant le détail des différens auteurs qui en ont fait usage et des effets thérapeutiques qu'ils ont obtenus (1).

(1) Nous avons cru indifférent d'observer un ordre déterminé dans cette nomenclature; ainsi nous avons placé ces auteurs comme ils se sont présentés à nous. Nous avons indiqué tous ceux que nous avons rencontrés, lors même qu'ils n'avaient publié qu'un seul fait, afin de rendre ce tableau aussi complet que possible.

Tableau des effets thérapeutiques du seigle ergoté pour accélérer l'accouchement dans les cas d'inertie de matrice.

AUTEURS ET OUVRAGES.	NOMBRE DE CAS.	SUCCÈS.	INSUCCÈS.	SUCCÈS MODÉRÉ.
No 1 MICHELL : (on difficult cases of parturition and the use of ergot of rye. London, 1828)	107	107		
2 BOILEAU. (Journal général, t. 107, p. 146)	3	2	1	
3 ROUX DE BRIGNOLLE. (Revue médicale, t. 3, 1830, p. 140	3	3		
4 Clinique de M. BOUGON. (Lancette, 25 décembre 1828)	2	2		
5 EYRIAUD. (Lancette, décembre 1830)	1		1	
6 MALARTIC. (Thèses de Paris, 1831, n. 298)	32	21	11	
7 CAMPAIGNAC. (Répertoire médical, 1831.)	5	5		
8 MERRY. (The lancet, 1828, vol. 2, p. 300	5	5		
9 TOYL. (*Ibid.*, p. 730)	1	1		
10 LATHAM. (*Ibid.*, p. 462	1	1		
11 GUERSENT. (Lancette, t. 1, p. 90, et t. 4, p. 6)	5	5		
12 BLONDIN. (*Ibid.*, t. 5, p. 43)	2	2		
13 MORIN ET PAINCHAUD cités par M. Velpeau. (Journal de Québec, 1826.)	3	3		
14 DOUMERC. (Thèses de Paris, 1830, n. 122.)	4	4		
15 MALAPERT. (*Ibid.* 1831, n. 71.)	3	3		
16 LEFRANÇOIS. (*Ibid.*, 1831, n. 89)	3	3		
17 SCHNEIDER cité par M. Velpeau. (*Siebold*, journ. f. Géburts hulf, etc., vol. 2)	100	100		
18 VELPEAU. (Traité des accouchemens, t. 2, p. 65, 2e édit.)	30	30		
19 CAFFORT. (Archives, 1834, p. 696)	10	6	4	
20 BOURDETTES. (Gaz. de santé, 1826, p. 126)	1	1		
21 GUTHRIE. (The London med. journ. 1827)	1	1		
22 HERVEZ. (Archives de méd. 1831, t. 25, p. 123)	1	1		
23 EMMERY. (Rev. méd. et archiv., t. 25, p. 123)	6	6		
24 ANONYME. (Revue médic.)	1	1		
25 ROCHE. (Journal hebdomadaire, t. 5, 1831, p. 141)	100	90	10	
26 LUROTH. (Gazette méd. 1832, p. 413)	6	6		

AUTEURS ET OUVRAGES.	NOMBRE DE CAS,	SUCCÈS.	INSUCCÈS	SUCCÈS MODÉRÉ.
27 PICHARD. (Revue méd. 1831). . . .	1	1		
28 DELAPORTE. (Bullet. thérap., t. 2, p. 55).	1	1		
29 BIGESCHI. (Osservazioni sulla propriéta della secale cornuta di ranimare le dogli del parto. *Bull. de la soc. méd. d'émul.* 1823. Bréve cenno intorno all ospizio della maternità di Firenze 1824).	19	14	1	4
30 BALARDINI. (Uso della secale cornuta, etc., Annali da Omodei 1826). . . .	1	1		
31 BORDOT. (Ouvr. cité plus haut, p. 476).	14	13		1
32 BRINKLE. (Ouvr. cité plus haut, p.).	1	1		
33 BRIOT cité par Desgranges.	3	3		
34 CHAPMAN, DEWEES et JAMES. (*Chapman*, element of materia medica; Philadelph. 1824).	200	200		
35 CHEVREUIL. (Archives de médec. XII, p. 635).	33	28		5
36 CLARK. (Ouvr. cité plus haut, p. 405).	3	2	1	
37 COMBES (nouv. hygie 27 mai 1827). .	3		3	
38 DAVIES. (The Lond. med. and phys. journ., t. 54, v. rev. méd.).	10	8	1	1
39 DESGRANGES. (Ouvr. cité p. 387).	18	15	2	1
40 DUVIARD, cité par M. Desgranges. . .	1	1		
41 FOOT. (Med. repository de New-York, nouv. série, t. 2, p. 271).	4	4		
42 GOUPIL. (Ouvr. cité plus haut, p. 408).	25	18	5	2
43 HOSACK (essays on various subjects, t. 2, p. 295, New-York, 1824). . . .	3	3		
44 HUCHEDÉ Thèses de Strasbourg, 1823).	2	2		
45 Mad. LACHAPELLE. (Ouvr. cité plus haut, p. 402).	54	2	52	
46 LOBSTEIN. (*Villeneuve*, mém. sur le seig. erg., p. 159).	12	12		
47 MERRIMAN (cité par Davies, on difficult. parturition 1823).	2	2		
48 MONTMAHOU. (Villeneuve, mém. cité, p. 139).	1	1		
49 OLIVIER cité par M. Goupil.	1	1		
50 P. cité par M. Villeneuve, d'après un journal politique.	1	1		
51 PRESCOT. (Ouvr. cité plus haut, p. 377).	59	50	9	
52 SERRURIER. (*Villeneuve*, mém. cité).	1	1		
53 STEARNS (Ouvr. cité plus haut, p. 399).	200	200		
54 VILLENEUVE. (Mém. cité).	9	7	2	
55 MERCIER cité par Desgranges.	1		1	
56 PISTRE *Id.* *Id.*	1	1		
57 GENDRIN (ouvr. cité plus haut, p. 422).	1	1		
58 JAMES STEELE (ouv. cité p. 437).	1	1		
59 JAMES PROWSE (*Id.* *Id.* p. 441).	1	1		
60 VOILLOT (*Id.* *Id.* p. 474).	3	3		
61 JOHN KIMBELL (*Id.* *Id.* p. 475).	1	1		
62 GODQUIN. (Thèse cité plus haut, p. 479)	49	42	7	
Total	1176	1051	111	14

Parmi les auteurs cités dans ce tableau, il en est plusieurs qui se sont bornés à indiquer le total des cas où ils ont fait usage de l'ergot et l'effet thérapeutique qui en est résulté, sans entrer dans aucun détail sur les faits particuliers observés par eux. Quelques-uns, tels que Chapmann (n° 34), et Stearns (n° 53), assurent avoir constamment réussi dans deux cents cas pour accélérer l'accouchement retardé par l'inertie de la matrice. Il y a si peu de médicamens qui n'échouent pas quelquefois, qu'on peut assurément concevoir quelque doute sur l'exactitude du relevé statistique de ces auteurs.

Un autre médecin, M. Godquin (n° 62), est arrivé à ce résultat, que l'ergot sauvait la vie à beaucoup d'enfans, en diminuant le nombre des cas où il convient d'avoir recours au forceps pour terminer l'accouchement. Il le prouve de la manière suivante : sur 1105 accouchemens qu'il a faits de 1817 à 1826 avant l'usage du seigle ergoté, il a employé le forceps 44 fois, et 13 enfans sont nés morts ou n'ont pu être rappelés à la vie; tandis que, depuis qu'il emploie ce médicament dans les cas d'inertie de matrice qui eussent exigé sans lui le forceps, sur 780 accouchemens qu'il a pratiqués de 1827 à 1832 ce dernier instrument n'a été employé que 12 fois et 3 enfans seulement ont succombé.

On reconnaît l'action du seigle ergoté sur la matrice aux *symptômes* suivans : peu de temps après son ingestion, les douleurs d'accouchement qui s'étaient affaiblies et suspendues, reviennent avec une énergie quelquefois très-grande. Au lieu d'être courtes et intermittentes, comme les douleurs na-

turelles, elles sont vives, longues et plus ou moins permanentes. L'abdomen est plus dur et plus tendu que dans les contractions ordinaires de la matrice. Ces caractères, joints à la promptitude de leur manifestation après l'emploi de l'ergot, ne permettent point de les confondre avec les douleurs de l'enfantement. Joignez à cela que dès ce moment, l'accouchement qui s'était arrêté, fait des progrès rapides et se termine ordinairement en un temps fort court.

Les contractions utérines provoquées par l'ergot, se manifestent très promptement d'après toutes les observations que nous avons recueillies. Elles ne surviennent guères avant dix minutes et après demi-heure.

Sur 28 cas, Prescot a vu cette action se manifester,

1 fois après 8 minutes;
7 fois après 10;
3 fois après 11;
3 fois après 15;
4 fois après 20.

La *durée* d'action de l'ergot varie de demi-heure à une heure et demie environ. Elle peut cependant dans quelques cas assez rares être plus courte ou plus longue. Prescot, d'après 59 cas, la fixe à une heure et au delà. Cette action va en s'affaiblissant à mesure qu'on s'éloigne du moment de l'administration; mais elle recommence par une nouvelle dose.

D'après la plupart des auteurs (Prescot, Stearns, Desgranges, Villeneuve, etc.) l'emploi du seigle ergoté est *indiqué* toutes les fois que le travail est

languissant, qu'il est commencé depuis un temps assez long, que les douleurs sont suspendues ou sans efficacité, que le fœtus a franchi le détroit supérieur, que le col de l'utérus est dilaté ; en un mot, toutes les fois qu'il ne manque pour l'expulsion de l'enfant que des contractions utérines suffisantes.

Les auteurs que nous venons de citer et la plupart des autres regardent la *dilatation du col utérin* comme une condition préalable indispensable pour l'emploi convenable de l'ergot. Aussi ce phénomène existait-il dans tous les cas qu'ils ont publiés. Mais ce point n'est pas admis par tous les médecins qui ont écrit sur ce sujet. M. Desgranges, quoique partisan de la dilatation préalable, rapporte l'exemple d'une femme qui prit du seigle ergoté avant le commencement du travail et qui accoucha demi-heure après. Haslam (1) a obtenu le même résultat dans un cas où l'orifice était très-peu ouvert. JamesProwse cite un autre fait où le col qui était raide et très peu dilaté, se ramollit et s'ouvrit après l'ingestion d'un gros d'ergot. Dans seize observations rapportées par M. Chevreuil, on voit 24 à 30 grains de cette substance déterminer la dilatation du col utérin et le travail de l'accouchement. D'après Michell, le grand avantage de ce médicament se trouve surtout dans son efficacité dans les cas de non dilatation de l'orifice du col qui s'ouvre en quelques minutes plus qu'il n'aurait fait en plusieurs heures.

(1) The médico-chir. Review, april 1827.

sans son emploi. Il cite seize cas, à l'appui de cette assertion.

Ces faits prouvent suffisamment que la non dilatation du col utérin n'empêche point l'action obstétricale de l'ergot. Mais dans ce cas, l'accouchement doit nécessairement se faire plus long-temps attendre, et l'on peut craindre que la compression plus longue que l'utérus contracté exerce sans relâche sur le fœtus ne puisse être dangereuse pour sa vie. C'est une question que nous examinerons en parlant des accidens de l'ergot.

Le seigle ergoté est *contre-indiqué* toutes les fois que le travail n'est pas commencé, que l'accouchement peut se faire par les seuls efforts de la nature, qu'il existe des obstacles physiques à l'accouchement de la part de la mère ou de l'enfant; tels sont une mauvaise conformation du bassin, une étroitesse trop grande de ses diamètres, un fœtus très volumineux, hydrocéphale, ou qui, sans être plus gros qu'à l'ordinaire, se trouve dans une de ces mauvaises positions qui exigent la version. L'ergot ne doit pas non plus être administré dans les cas de pléthore, avec plénitude et dureté du pouls, et coloration de la face, lorsqu'il existe en même temps de fortes douleurs utérines qui ne font point avancer le travail. La saignée est le moyen indiqué dans ces circonstances.

2° *Délivrance.* Dans quelques circonstances, l'expulsion du placenta après l'accouchement, est indéfiniment retardée par l'inertie de l'utérus. Indépendamment des moyens généralement usités dans ces cas pour opérer la délivrance, on a fait usage aussi

du seigle ergoté, qui, par sa propriété de faire resserrer et contracter la matrice, offrait une ressource très rationnelle pour parvenir au but qu'on se propose. Mais les faits publiés sur ce point de pratique obstétricale sont encore trop rares pour conduire à aucun résultat bien important. Nous avons rencontré *neuf* cas de délivrance opérée par le seigle ergoté. (Balardini, Bordot, Davies, Duchâteau, Morgan). Dans deux de ces faits, le séjour du placenta donnait lieu à des hémorrhagies qui cessèrent après l'ingestion du médicament et la sortie de l'arrière faix.

Quoique ces faits soient bien peu nombreux, ils méritent sans doute une certaine confiance, d'abord en ce que l'emploi de ce moyen est très rationnel, et en second lieu, parce qu'ils sont confirmés par la plupart des auteurs qui ont employé l'ergot pour accélérer l'accouchement. En effet, ces auteurs assurent que la délivrance est généralement plus prompte dans les accouchemens provoqués par le seigle ergoté, que dans ceux où l'on n'en a pas fait usage. Jackson assure cependant avoir administré inutilement un grand nombre de fois ce médicament pour opérer la délivrance.

3° *Hémorrhagies.* Une des vertus les plus importantes du seigle ergoté, c'est sans contredit celle d'arrêter les hémorrhagies, et, en particulier, une des espèces les plus dangereuses, la ménorrhagie *puerpérale* (1) ou non puerpérale.

(1) Je me sers de ce mot pour désigner les pertes utérines qui arrivent avant, pendant ou après l'accouchement.

Voici le résultat des faits observés :

Sur 89 cas d'hémorrhagie traitée par l'ergot :

86 fois l'écoulement du sang a été arrêté;

3 fois le médicament a échoué (1).

Parmi ces hémorrhagies, il y avait :

24 ménorrhagies puerpérales, ou suites de couches;

46 ménorrhagies non puerpérales, et sur lesquelles deux seulement ne furent point arrêtées;

4 congestions utérines, dont une seule ne fut pas guérie;

4 épistaxis;

8 hémoptysies;

2 hématuries;

1 hématémèse.

(1) Cette proportion a été probablement plus forte; mais les auteurs n'ont guère l'habitude de faire connaître leurs insuccès.

Tableau des effets thérapeutiques du seigle ergoté dans les hémorrhagies.

AUTEURS ET OUVRAGES.	NOMBRE DE CAS.	SUCCÈS.	INSUCCÈS.
1 MANDEVILLE. (Voy. plus haut. p. 485) ménorrhagie puerpérale.	1	1	
2 P... (cité par M. Villeneuve) ménorrhagie non puerpérale.	1	1	
3 BALARDINI. (Revue méd. 1827, t. 2, p. 497). *Id.* puerperale.	2	2	
4 BORDOT. (Voy. plus haut, p. 473) *Id. Id.* .	2	2	
5 GOUPIL (cité p. 408) ménorrhagie puerpérale.	1	1	
6 DAVIES (cité par M. Gendrin). *Id.* *Id.* . . .	1	1	
7 DEWEES (*id.*) *Id. Id.* 1 avant, 1 après l'accouch.	2	2	
8 GEORGE KING (*id.*) ménorrhagie puerpérale. .	1	1	
9 PROWSE (*id.*) *Id.* *Id.*	2	2	
10 MICHELL (*id.*) *Id.* *Id.*	1	1	
11 SPAJRANI. ménorrhag. puerp. 2 — non puerp. 6 — congestion utérine 4 — epistaxis 2 — hémoptysie 5 — hématurie 2.	21	20	1
12 PIGNACCA (p. 503) ménorrh. non puerpér. 2 — hémoptysie 2.	4	4	
13 CABINI (p. 517) ménorrh. non puerpér. 3 — epistaxis 2 — hematémèse 1 — hémoptysie. .	7	7	
14 MILLARD de Bristol (p. 457) ménorrh. puerpér.	1	1	
15 JOHN KIMBELL (p. 455) ménorrhagie, 1 avant l'accouchement, 1 prévenu.	2	2	
16 MORGAN cité par Kimbell (p. 475) ménorrh. non puerpér.	1	1	
17 ROUX. (Rev. méd., t. 2, 1830, p. 140) ménorrhagie non puerpérale.	2	2	
18 BLONDIN. (Lancette, t. 5, p. 143) ménorrh. puerpérale.	1	1	
19 CHAILLY. (Rev. méd. 1834, t. 1, p. 469) ménorrh. non puerp.	2	2	
20 ROCHE. (Journal hebd., t. 5, p. 141) ménorrhag. puerpérale prévenue.	1	1	
21 GODQUIN. (Ouvr. cité p. 479.) *Id.* puerpér.	1	2	
22 DUPARCQUE (p.) *Id.* non puerpér.	2		
23 RÉCAMIER. (Gaz. méd. 1833. p. 122) ménorrhagies non puerpérales.	18	16	2
24 MAISONNEUVE ET TROUSSEAU (Bull. de thérap., t. IV, p. 69). { 9 ménorrhag. non puerpérales 2 suites d'avort. 1 suite de cancer	12	12	
Total	89	86	3

Le service le plus important que puisse rendre le seigle ergoté, c'est sans contredit le secours quel-

quefois très prompt qu'il offre contre la ménorrhagie, et surtout la ménorrhagie suite de couches, la plus redoutable des hémorrhagies.

Les *vingt-quatre cas* de *ménorrhagie puerpérale* que nous avons rapportés ou cités ont tous été guéris par l'ergot (Mandeville, Balardini, Bordot, Goupil, Davies, Dewees, King, etc.). La plupart de ces pertes étaient survenues après l'accouchement, et avaient résisté aux divers moyens usités en pareil cas; quelques-unes avaient succédé à l'avortement; d'autres avaient précédé la sortie du fœtus; presque toutes étaient graves et accompagnées de pâleur, de faiblesse, et quelquefois même de syncope. La guérison fut généralement très prompte, puisque l'écoulement du sang s'arrêta dans un espace de temps qui varie depuis huit minutes jusqu'à trois quarts d'heure environ. Les symptômes auxquels l'ergot donna lieu dans ces cas furent ceux qu'on observe lorsqu'on en fait usage pour accélérer l'accouchement, c'est-à-dire des douleurs et des contractions utérines plus ou moins fortes. La cessation de l'hémorrhagie s'explique d'une manière très simple par le resserrement de l'utérus, qui, en revenant sur lui-même, chasse le sang qui s'était accumulé dans sa cavité et ses vaisseaux, et met obstacle à une nouvelle congestion sanguine.

Les *quarante-six* cas de *ménorrhagie non puerpérale*, c'est-à-dire non survenus avant, pendant ou après l'accouchement, furent également suivis de guérison, à l'exception de deux cas; mais l'écoulement du sang fut beaucoup plus long-temps à s'arrêter dans cette espèce de ménorrhagie que dans

celle qui est puerpérale; l'action de l'ergot fut beaucoup moins prompte et moins énergique : et l'on fut généralement obligé à revenir plusieurs fois à son emploi. La guérison s'opéra généralement dans l'espace de plusieurs heures; dans un certain nombre de cas, elle n'eut lieu qu'après qu'on eut continué le médicament pendant un ou plusieurs jours.

Dans le plus grand nombre de ces faits l'hémorrhagie existait depuis plusieurs jours, ou même un mois; elle tenait à des causes très variées. Dans un seul cas, il y avait une lésion organique, un cancer utérin, ce qui n'empêcha pas l'effet de l'ergot. Les symptômes de l'action de ce médicament sur l'utérus furent d'ailleurs les mêmes que ceux qui s'étaient manifestés dans les autres circonstances de son emploi.

Sur *quatre* femmes atteintes de *congestion utérine*, *trois* furent guéries, *une* n'éprouva aucun soulagement (Spajrani). Les malades éprouvaient de la douleur et de la tension à l'hypogastre; l'utérus était plus ou moins tuméfié. Il y avait la plupart des symptômes de la métrite; mais l'auteur fut conduit à faire usage de l'ergot par l'opinion où il était qu'il n'y avait point de véritable inflammation dans ces cas, mais simplement une plénitude du système vasculaire utérin. Le cas où le médicament a échoué était un exemple de véritable métrite. Les faits rapportés par Spajrani devront engager les médecins à essayer de nouveau le seigle ergoté contre les phlegmasies utérines, en procédant toutefois avec prudence.

Quoiqu'on ne puisse concevoir comment un médicament, dont la propriété principale consiste dans une action spécifique sur l'utérus, action d'où résulte ordinairement la contraction des fibres de cet organe; comment, dis-je, ce médicament peut arrèter des hémorrhagies ayant leur siége dans d'autres parties du corps; on n'en a pas moins donné l'ergot pour remplir cet objet. Spajrani, Pignacca et Cabini rapportent *quatre* observations d'*épistaxis*, *huit* d'*hémoptysie*, *deux* d'*hématurie*, et *une* d'*hematemèse*, arrêtées après l'empoi de l'ergot. Ces faits, qu'on trouve en détail dans cet ouvrage, paraissent prouver bien positivement que c'est à cette substance qu'on doit attribuer la cessation de l'hémorrhagie. Cependant ils sont encore trop peu nombreux pour qu'on puisse rien affirmer de général à cet égard.

4° *Lochies excessives.* Dans un cas qui aurait pu figurer avec ceux dont nous venons de parler, car il constituait une véritable métrorrhagie, les lochies continuèrent à couler avec une grande abondance pendant plusieurs semaines; elles furent arrêtées par l'ergot. (Threfall, de Liverpool). Nous devons noter ici que presque tous les auteurs ont remarqué qu'il ne survient presque jamais d'hémorrhagie utérine après les accouchemens provoqués par l'ergot, et que les lochies sont peu abondantes.

5° *Caillots dans la matrice.* Ce médicament obtint le même succès dans un autre cas, qui devrait également figurer dans les hémorrhagies : c'est celui d'une femme dont l'utérus était rempli de caillots de sang à la suite d'un accouchement, caillots dont

l'expulsion fut provoquée par l'ergot en demi-heure (Mackensie).

6° *Leuchorrée.* Un seul auteur, Bazzoni, a publié des observations sur l'emploi du seigle ergoté contre cette maladie. Sur *huit malades*, *sept* furent guéries en très peu de temps et après un petit nombre de doses du médicament, deux seulement après deux jours. Chez la malade qui ne fut pas guérie, mais qui fut cependant soulagée, la leucorrhée était symptomatique d'une affection organique de l'utérus. La plupart de ces leucorrhées étaient abondantes, et existaient depuis plusieurs mois; l'une d'elles durait depuis plusieurs années.

On lit encore dans la *Revue médicale* de 1831 un exemple publié par un auteur anonyme d'*une* leucorrhée très abondante, qui cessa après l'emploi de trois scrupules de seigle ergoté.

7° *Polypes utérins.* Davies rapporte *deux* cas de cette affection, où il donna le médicament en question pour provoquer la sortie de ces corps. Dans tous les deux il obtint l'effet désiré ; dans l'un de ces cas il survint des douleurs expulsives très violentes ; la tumeur sortit de l'utérus, et il s'en sépara des lambeaux. On y revint à plusieurs reprises avec le même avantage; mais on fut obligé d'y renoncer, parce qu'on observa que la tumeur augmentait chaque fois après la séparation des lambeaux.

8° *Môle hydatique. Une* femme avait une hémorrhagie tous les soirs; une tumeur faisait saillie à l'orifice utérin. Le seigle ergoté provoqua l'expulsion d'un paquet d'hydatides gros comme la tête

d'un enfant. Dès ce moment la malade fut guérie (Macgill, de Hagerstown).

9° *Aménorrhée.* Beekmann, cité par Prescot, dit avoir guéri une aménorrhée avec un grain d'ergot. Cette substance paraît néanmoins contre-indiquée dans une pareille affection.

10° *Convulsions.* Dans *cinq* cas d'accouchement accompagné de convulsions, l'ergot a guéri ce redoutable accident, en accélérant l'enfantement qui ne faisait aucun progrès. Dans tous la sortie du fœtus suivit de près l'ingestion du médicament, et les spasmes cessèrent. Dans un de ces cas la guérison des convulsions fut immédiate,(Waterhouse, Michell, Roche, Brinkle, Godquin).

11° *Paraplégie.* De *deux* paraplégiques auxquels M. Barbier donna l'ergot, il y en eut *un* de guéri, l'autre resta dans le même état; tous les deux éprouvèrent des secousses dans les jambes et les cuisses.

IV. ACCIDENS PRODUITS PAR LE SEIGLE ERGOTÉ. L'ergot est-il capable de produire des accidens plus ou moins graves et fréquens comme le prétendent certains auteurs, ou bien son emploi est-il d'une innocuité complète, comme le soutiennent quelques autres? Voici ce que prouve l'expérience:

Tout le monde sait que le seigle ergoté, mêlé en quantité assez considérable dans le pain, donne lieu à une maladie fort grave, assez fréquente dans certaines contrées de la France où le seigle est très sujet à s'*ergotiser*; je veux parler de l'*ergotisme gangréneux*. Pendant la durée des épidémies de cette

maladie, les femmes sont très sujettes à avorter, au rapport de Teissier (1), de M. Courhaut (2) et de plusieurs autres observateurs.

Les deux premières questions à examiner, c'est de déterminer si l'ergot, administré à l'intérieur comme médicament, peut occasionner la *gangrène* ou l'*avortement*. Quant à la première, nous pouvons, sans avoir besoin d'entrer dans beaucoup de développemens, la résoudre de suite par la négative; en effet, sur plus de 1300 faits dont ce résumé offre la substance, il n'en est pas un seul où ce redoutable effet de l'ergot ait été observé. On a publié, il est vrai, dans la *Gazette Médicale* (3), un cas de gangrène d'un membre survenu chez une femme, à laquelle on avait donné une petite quantité d'ergot pour provoquer l'accouchement. Il suffit de jeter un coup d'œil sur cette observation pour se convaincre que cette substance n'était pour rien dans le symptôme qui se manifesta. Au reste, si l'on compare les faibles doses auxquelles on prescrit l'ergot avec les quantités énormes que mangent quelquefois les paysans dans les épidémies d'ergotisme, on cessera d'être étonné que la gangrène ne survienne jamais à la suite de l'administration de ce médicament; en effet, il arrive souvent dans les contrées ravagées par cette terrible maladie, que l'ergot entre

(1) Traité des maladies des grains.

(2) Traité de l'ergot du seigle et de ses effets sur l'économie animale. Châlons-sur-Saône, 1827.

(3) 1832, p.

pour un cinquième, un quart, un tiers même dans le pain dont se nourrissent les habitans.

La question de l'*avortement* est bien plus difficile à résoudre, parce qu'au lieu de faits nous trouvons ici beaucoup d'assertions qui, malgré l'estime dont jouissent leurs auteurs, ne peuvent cependant inspirer la confiance qu'on accorde à des observations précises et exactes : M. Girardin (1) a déclaré devant l'Académie de médecine, que dans les colonies, l'ergot était regardé comme provoquant l'avortement. MM. Oslère (2), Thomson (3), Duchâteau (4), le considèrent comme abortif. Waller, chirurgien de Londres, s'exprime ainsi (5) : « Malgré ce que j'ai dit sur l'action du seigle ergoté qui ne fait qu'aider un travail déjà établi et ne peut en décider un qui n'a pas encore commencé, je dois avouer qu'il est venu à ma connaissance un cas bien avéré, mais un seul d'avortement occasionné deux heures après l'ingestion du seigle ergoté qui avait été pris avec intention par une femme grosse de deux mois. »

D'un autre côté, MM. Desgranges, Villeneuve, Gendrin, etc., assurent que l'ergot n'est nullement abortif. Harles (6) a vu des avortemens imminens avec hémorrhagie arrêtés par ce médicament ainsi que l'écoulement du sang. D'après Stearns, plusieurs

(1) *Revue médicale*. Séance de l'acad. de méd. du 27 juillet 1828.
(2) Clinique des hôpitaux, t. 1, p 264.
(3) The lancet, 1829, vol. 11, p. 365.
(4) Journal compl., t. 29, p. 353.
(5) Revue médic. 1823, t. 3, p. 314.
(6) Amerc. méd. review, n. bibl. méd., t. 1, 1827, p. 135.

femmes ont pris inutilement cette substance pour se faire avorter. Michell et Davies l'ont employée chacun une fois, en vain, pour provoquer l'avortement dans un cas d'étroitesse du bassin. Une femme a avoué à M. Roche, en avoir fait usage dans le même but sans pouvoir réussir.

Que conclure de ces opinions contradictoires? que le fait est fort douteux et que s'il y a en véritablement des avortemens occasionnés par l'ergot, ces cas ont été jusqu'ici extrêmement rares. Ce doute est suffisant, toutefois, pour rendre prudent et circonspect dans les circonstances où l'on fait usage de ce médicament.

Dans *cinquante* cas cités par certains auteurs comme des exemples fâcheux de l'emploi de l'ergot, voici ce que nous trouvons après les avoir examinés avec soin :

Un certain nombre de ces faits sont indiqués sans aucun détail, ce qui diminue nécessairement la confiance qu'on pourrait leur accorder, attendu qu'on n'a aucun moyen de s'assurer si l'auteur qui les rapporte ne s'est point trompé dans son jugement.

Sur ce nombre, *douze* se rapportent à des accidens du côté de la mère, et *trente-huit* du côté de l'enfant.

Des douze premiers cas, il y en a *cinq* où l'ergot n'a évidemment eu aucune part aux accidens qui survinrent. *Quatre* des femmes qui en font le sujet, après avoir pris l'ergot pour provoquer des accouchemens difficiles, succombèrent plus tard à diverses maladies; deux à la péritonite, une autre à une fièvre

muqueuse; chez une, la maladie qui survint ne fut point aussi grave, mais elle n'est point détaillée, (Cliet, Balme, Gilibert).

Quant aux *six* autres cas, nous sommes portés à penser que c'est bien à l'emploi de l'ergot, mais à son emploi intempestif qu'il faut attribuer les accidens. *Une* femme eut des convulsions après l'ingestion de ce médicament, le fœtus et le placenta furent expulsés en bloc (Mey), *une autre* éprouva un gonflement très douloureux des parties externes de la génération (Chatard); *une troisième* ressentit des douleurs si violentes qu'elle tomba dans une espèce de fureur (Henrischsen); *une quatrième*, à laquelle l'ergot avait été administré à plusieurs reprises, quoique l'enfant fût mal placé, tomba dans un état des plus graves : les douleurs étaient violentes et continuelles, les extrémités se refroidirent, le pouls devint très petit, les parties génitales externes étaient très gonflées et d'un rouge brun (Henrischsen); *une cinquième* fut en proie à des douleurs si violentes qu'on fut obligé de lui donner de l'opium pour la calmer (Jackson); enfin la *dernière*, après avoir pris sans besoin la substance en question après la délivrance dans un cas d'avortement, eut une sortie de l'utérus qu'on eut beaucoup de peine à réduire (Dewees). D'après ce petit nombre de cas, on voit combien sont rares les accidens auxquels donne lieu le seigle ergoté, du côté des femmes auxquelles on l'administre.

Il n'en est pas de même pour les fœtus.

M. Girardin assure que dans les colonies on regarde ce médicament comme donnant la mort aux

enfans encore enfermés dans le sein maternel. Inglebi (1) dit que les fœtus morts-nés sont très communs en Amérique depuis que son usage s'y est répandu.

D'un autre côté, sur les *trente-huit* cas cités comme des exemples d'accidens pour les fœtus, il faut en retrancher au moins *treize*, savoir : *six* dans lesquels il y eut simplement insuccès sans aucune espèce de phénomène grave (Capuron, Chatard, Mercier), *deux* qui non seulement ne peuvent figurer parmi les accidens, mais doivent plutôt être placés parmi les exemples heureux, puisque des accouchemens retardés furent accélérés par l'ergot sans qu'il survînt aucun symptôme dangereux pour la mère ou pour l'enfant (Chatard (2) ; et enfin *cinq* où les enfans vinrent au monde sans vie, mais dont la mort doit être attribuée plutôt à la longueur du travail ou à toute autre cause qu'à l'ergot (Velpeau (3)).

Il reste, d'après ce calcul, *vingt-cinq* exemples d'accidens dont *deux* sont relatifs à l'expulsion prompte et en bloc de l'enfant et du placenta (Mey (4), Jackson), et *deux* à la naissance d'enfans qui naquirent asphixiés, mais qu'on put rappeler à la vie (Chatard) ; les autres à la naissance d'enfans nés morts après l'emploi du seigle ergoté.

(1) Velpeau, traité des accouch., 2e édit.
(2) Villeneuve, Mém. cité, p. 99
(3) Ouv. cité, p. 69.
(4) Pichard, compte rendu des trav. de la société de médecine de Lyon, 1826.

Voici le détail abrégé de 21 de ces faits :

M. *Velpeau*, 2 *cas* cités sans détail et de la manière suivante. Sur 40 exemples d'emploi de l'ergot, j'ai vu 7 enfans morts-nés. Dans quelques-uns de ces cas, la mort put être attribué à la longueur du travail. Dans deux cependant, il m'est difficile de n'en pas charger l'ergot.

M. *Moreau* (1), 3 *cas* cités sans détail et dans lesquels l'auteur attribue la mort des fœtus à l'ergot.

M. *Chatard*, 4 *cas* sur 12 dans lesquels le travail fut en général long et put contribuer à la mort.

M. *Prescot*, 5 *cas* sur 57. Sur 24 premiers nés, il en perdit 4; sur 35 autres, il en perdit un. Il assure sans le prouver que la mort n'était point due à l'ergot.

M. *Deneux* (2), 1 *cas*. Le seigle fut donné à haute dose, les douleurs furent violentes, l'enfant naquit mort et contracté.

M. *Harles* (3), 1 *cas*. L'enfant était vivant avant l'emploi de l'ergot; il naquit mort, avec la surface du corps excoriée.

Journal Américain, 1 *cas*. Accouchement de deux jumeaux. Le 1er naît vivant, on fait usage de l'ergot pour accélérer l'accouchement du 2e, qui naît mort.

Michell, 1 *cas*. Grossesse double, 1er enfant né mort après des contractions violentes déterminés par l'ergot et qui sont inutiles à cause de la mauvaise position du fœtus qui exige la version. Le 2e naît vivant.

Gardien et *anonyme*, cité par Prescot. 2 *cas* cités sans détails.

Boileau (4), 1 *cas*. L'orifice n'était pas dilaté lorsqu'on donna l'ergot. L'accouchement n'eut lieu qu'au bout d'une heure ; l'auteur assure que l'ergot ne fut pour rien dans la mort de l'enfant.

Il est possible que dans ces *vingt et un* cas il y en ait plusieurs où le seigle ergoté n'ait été pour rien dans la mort des enfans ; mais il serait difficile de soutenir qu'il en fut ainsi pour tous. Nous pensons

(1) Revue médicale, 1830.
(2) Arch. de méd., t. 25, p. 431.
(3) Nouv. biblioth. méd. 1827, p. 135.
(4) Revue médic.

que cet accident doit être plus à craindre dans les cas où l'on a donné ce médicament, l'orifice n'étant pas encore dilaté ou l'étant très peu, que dans ceux où cette dilatation existait; attendu que, dans le premier cas, les contractions utérines provoquées par l'ergot sont plus longues et plus énergiques. Il est probable encore que, dans les cas malheureux que nous venons de citer, il y avait d'autres contre-indications qui auraient dû faire interdire l'usage de l'ergot. D'où nous concluons que les accidens que peut produire l'ergot, lorsqu'il est mal administré, sont extrêmement rares, comparativement aux cas où son usage est suivi d'un heureux résultat.

V. Mode d'administration. D'après la plupart des auteurs, le seigle ergoté a besoin d'être conservé avec beaucoup de soin, et d'être assez récent pour jouir de toutes ses propriétés. Lorsqu'il est un peu ancien et mal préservé de la lumière, il devient inerte. La manière dont il est récolté influe beaucoup aussi sur ses vertus. C'est ainsi que, d'après les expériences faites sur quinze femmes par M. Kluge, médecin en chef de l'hospice de la Maternité de Berlin, l'action du seigle ergoté recueilli dans l'épi avant la récolte fut très énergique, celle du seigle ramassé dans l'aire après la récolte fut presque nulle (1).

On administre l'ergot sous forme de poudre, d'infusion, de décoction, d'extrait aqueux, de tein-

(1) Allgemain medicinische reiteng, 10 novembre 1832.

ture alcoolique ou éthérée, d'extrait alcoolique ou de sirop, depuis la dose de dix grains jusqu'à celle de quatre-vingt-dix et au-delà, dans le cours du travail de l'enfantement. La dose doit varier suivant une foule de circonstances; la poudre, qui est la meilleure forme sous laquelle on puisse administrer l'ergot, s'emploie ordinairement à la dose de vingt grains, qu'on donne en une fois ou en deux, à des intervalles plus ou moins rapprochés, et suspendue dans un verre d'eau sucrée ou rougie, d'infusion d'oranger, de menthe, de tilleul, de bouillon, de vin, etc. Si cette première dose n'agit pas, ou agit trop faiblement, on y revient au bout d'une demi-heure ou d'une heure, et on en donne ou la même dose, ou trente grains environ; on peut même redonner une troisième dose, si la deuxième n'a pas suffi. Nous allons indiquer le mode d'administration suivi par quelques-uns des auteurs que nous avons cités. On sent d'ailleurs qu'il peut être varié à l'infini.

Prescot. Décoction de demi-gros de seigle ergoté dans trois onces d'eau, divisée en trois doses à prendre de 20 minutes en 20 minutes, si c'est nécessaire; ou mieux encore, donnée par cuillerées à bouche de 10 minutes en 10 minutes. Dans un cas, il donna un gros en lavement.

Desgranges. Infusion de deux scrupules en poudre dans un verre d'eau ou de bouillon, qu'on passe ensuite et qu'on sucre convenablement.

Stearns. Trente grains en décoction dans une demi-pinte d'eau, dont on fait prendre une cuillerée toutes les dix minutes.

M. Goupil. Poudre d'ergot, un gros; sirop simple, une once et demie; esprit de menthe, trois gouttes. Donner par cuillerées à 10 minutes d'intervalle. On peut, dit-il, sans crainte de déterminer des accidens, en administrer deux gros et demi, sinon à la fois, du moins par fractions, dans l'espace de quelques heures.

M. Velpeau. Quinze ou vingt grains en poudre, dans une cuillerée ou demi-verre d'eau, renouvelée deux ou trois fois à 10 ou 15 minutes d'intervalle. Quelquefois un gros dans quatre onces d'infusion de tilleul ou de menthe, avec une once de sirop d'écorce d'oranger, à prendre également par cuillerées toutes les 10 minutes.

Spajrani. Dose de poudre très-variée; en général, trois scrupules par jour en trois doses.

Nous ne croyons pas nécessaire de citer un plus grand nombre d'auteurs, attendu que le seigle ergoté, n'étant guères capable de produire des accidens à dose même assez forte, on a une assez grande latitude dans les quantités qu'on peut en administrer. Un auteur, M. Lalesque (1), en a même donné jusqu'à huit onces en un mois à une femme, et jusqu'à dix onces en 20 jours à une autre, sans que ces doses considérables aient produit non-seulement aucun phénomène d'ergotisme, mais même aucune espèce de phénomène grave.

(1) Journ. hebdom., t. 12, p. 245.

TRAVAUX

THÉRAPEUTIQUES

SUR

LA CIGUE.

La ciguë (*conium maculatum* L., *cicuta major off.*), qu'on nomme encore *grande ciguë*, *ciguë officinale*, est une plante bisannuelle, de la famille des ombellifères, qui croît dans toute l'Europe, et qu'on trouve en France dans les terres arides, le long des murs, des haies, autour des décombres, etc. Ses propriétés médicales varient beaucoup suivant les climats sous lesquels elle s'est développée : très active dans les pays chauds, en Italie, en Espagne, en Grèce, dans les provinces méridionales de France, elle devient très peu énergique dans les pays tempérés ou septentrionaux. Aussi J. Colebroock, cité par MM. Delens et Mérat, se plaint-il de ce que l'extrait de cette plante est presque sans action en Angleterre. En Crimée, la ciguë est si peu vénéneuse, que les paysans la mangent, au rapport de M. Steven.

La ciguë est connue dès la plus haute antiquité

comme poison et comme médicament. Tout le monde sait qu'on s'en servait en Grèce pour faire périr les condamnés, comme le prouve entr'autres la mort de Socrate.

D'après Ehrhart, c'est la plante qu'Hippocrate, Dioscoride et Galien désignent sous le nom de κωνειον (*Koneion*). Arétée (1) et d'autres auteurs après lui indiquent l'emploi de la ciguë à l'extérieur, comme un moyen de faire cesser le stimulus vénérien. Pline (2) lui attribue la propriété de guérir les douleurs, les tumeurs, les abcès et les ulcères de mauvais caractère. Avicenne (3) et Serapion proposent un emplâtre de ciguë pour résoudre les tumeurs des mamelles et des testicules et pour empêcher une sécrétion trop abondante de lait.

Dans des temps plus rapprochés de nous plusieurs auteurs, parmi lesquels on peut nommer Ettmuller, Paré, Ray, Lemery (4), font un grand cas de cette plante, surtout fraîche et appliquée à l'extérieur, contre les tumeurs squirrheuses, les ganglions, les loupes, les obstructions des viscères. Reneaulme (5), médecin de Blois, l'employait à l'intérieur contre les engorgemens du foie, de la rate, du pancréas, etc.

Malgré ces auteurs et beaucoup d'autres tels que Wier, H. de Heers, Rathlauw, etc., la ciguë était restée presque oubliée, lorsque, vers le milieu du

(1) *Demorbis acutis*, l. 2, c. 11.
(2) Lib. 26, c. 22 et 24.
(3) Lib. 2, Tract. 2, e. 671.
(4) Voyez Ehrhart, *dissert. de cicuta.*
(5) *Curationes*. Observ. 3 et 4.

dernier siècle, le baron de Stork vint lui donner une grande célébrité. Ce médecin fit à l'hôpital de Sainte-Marie de Vienne, une série d'expériences sur cette plante. En 1761, il publia une vingtaine d'observations sur des cas d'engorgement chronique des glandes, de cataractes, etc., guéris par l'emploi prolongé de la ciguë. Ces engorgemens étaient désignés sous les noms de squirrhe et de cancer par cet auteur.

A compter de cette époque, une foule de nouveaux essais furent tentés et les recueils périodiques contiennent un grand nombre d'articles sur l'emploi de la ciguë contre le cancer, les engorgemens chroniques, les scrophules, la syphilis, etc. Il serait sans intérêt de citer ici les noms des médecins qui ont écrit sur ce sujet depuis Stork. On les trouvera dans la suite de cet article, ou dans le résumé que nous placerons à la fin. Mais nous devons dire que depuis 40 ans, la ciguë a perdu beaucoup de sa réputation. Après avoir été regardée comme un médicament héroïque, cette plante est aujourd'hui presque abandonnée. Cela tient à une cause facile à concevoir; les observateurs du dernier siècle croyaient guérir beaucoup de cancers par la ciguë; ceux du nôtre ayant trouvé cette plante inefficace contre cette espèce de maladie, ont été portés à rejeter ce médicament d'une manière générale, au lieu de le restreindre aux phlegmasies chroniques, aux engorgemens et obstructions des viscères, aux scrophules, maladies auxquelles se rapportent évidemment la plupart des observations publiées par les médecins, dans la dernière moitié du dernier siècle.

Observations de Storck (1), médecin de l'hôpital de Sainte-Marie de Vienne. — *Ciguë contre divers engorgemens glanduleux dits squirrheux, et contre la cataracte.*

Storck rapporte vingt observations qui lui sont propres, et cite brièvement huit à dix autres faits appartenant à divers auteurs. La plupart de ces cas se rapportent à des engorgemens chroniques de diverses glandes, mais surtout des mamelles, affections que l'auteur regarde comme squirrheuses ou même cancéreuses. Sans croire à l'exactitude d'un pareil diagnostic, qui ne pouvait être bien sûr à une époque où le caractère anatomique de ces dernières maladies n'était pas encore connu, nous devons attacher quelque importance aux faits observés par Storck, tout en ne les regardant pour la plupart que comme des exemples de guérison de phlegmasies glanduleuses chroniques.

Je rapporterai ici un extrait de quelques-uns des faits de cet auteur, et je tiendrai compte de tous dans le résumé que je donnerai à la fin de cet article.

Storck commença l'emploi de la ciguë par son application à l'extérieur. Il en fit des sachets, qu'il trempait un moment dans de l'eau ou du lait bouillant, et qu'il appliquait tout chauds sur la partie malade : il dit qu'il est parvenu par ce moyen à ar-

(1) *Tractatus quo demonstratur cicutam non solum usu interno tutissime exhiberi posse*, etc. Vindabonæ, 1760 (analysé dans le t. 12 du journ. de méd., p. 496).

rêter les progrès de la grangrène, à calmer les douleurs de la goutte, et même à ramollir des nodus dans un homme âgé de soixante ans, à adoucir les rhumatismes les plus invétérés, et qu'il en a vu de très-bons effets dans les tumeurs scrophuleuses, les duretés des glandes des mamelles, et même dans les cancers du plus mauvais caractère.

De pareils succès lui firent soupçonner que cette vertu résolutive, pénétrante et calmante, résidait dans le suc de cette plante. Il exprima donc ce suc, et le fit évaporer à une chaleur très-douce, pour le réduire en consistance d'extrait; mais avant d'en éprouver l'effet sur des hommes, il en fit prendre un scrupule trois fois par jour à un petit chien, ce qu'il répéta pendant trois jours, sans qu'il en aperçût aucun mauvais effet. Enhardi par cet essai, il en prit lui-même un grain soir et matin pendant huit jours; ensuite il augmenta la dose, et en prit deux grains tous les matins et tous les soirs, pendant huit autres jours, sans en éprouver aucun accident. Il n'en fut pas de même du suc laiteux de la racine; en ayant mis une ou deux gouttes sur le bout de sa langue, elle enfla, devint raide et très-douloureuse, ce qui l'empêchait de proférer une seule parole; mais s'étant lavé la bouche avec du suc de citron, tous ces symptômes effrayans se calmèrent et disparurent entièrement au bout de deux heures; cependant il a pris un ou deux grains de cette même racine desséchée, sans en éprouver aucune suite fâcheuse.

Après ces différentes tentatives, il composa les pilules suivantes :

Prenez une quantité suffisante de ciguë fraîche ; exprimez-en le suc, et l'évaporez à un feu doux, dans un vaisseau de terre, ayant soin de remuer, pour l'empêcher de se brûler. Lorsqu'il aura acquis la consistance d'extrait, vous le retirerez du feu ; et avec des feuilles de ciguë en poudre, vous en ferez une masse, dont vous formerez des pilules de deux grains chacune.

On sent bien qu'on peut employer cet extrait sous toute autre forme qu'on voudra, selon l'exigence des cas et le goût des malades. Storck faisait d'abord prendre une de ces pilules soir et matin ; au bout de quatre jours, il en faisait prendre trois par jour : enfin, en augmentant peu à peu ces doses, il est parvenu à en faire prendre un gros et même un gros et demi par jour; et cet usage, continué pendant un an, n'a jamais nui à personne. Il a substitué quelquefois à ces pilules de la poudre de racine de ciguë, incorporée dans une suffisante quantité de gomme adragant; mais elle demande beaucoup plus de prudence et de précautions : aussi est-elle bien plus efficace.

La malade qui fait le sujet de la première observation, portait depuis trois ans un squirrhe à la parotide. On avait employé les fondans et les résolutifs les plus puissans, et même le sublimé corrosif, administré selon la méthode de Van-Swieten ; tout avait été inutile : elle fut guérie en six semaines de temps, par l'usage des pilules de ciguë.

La seconde malade avait deux ulcères cancéreux à la mamelle droite, et des duretés dans les glandes

des aisselles et des aînes : elle a été parfaitement guérie ; le traitement a duré plus d'un an.

La troisième et la quatrième avaient chacune un squirrhe à la mamelle droite ; celui de la quatrième abscéda : elles furent guéries l'une et l'autre dans l'espace de trois mois.

La cinquième avait une tumeur très-dure et très rénitente, et qui lui était survenue à la mamelle, six semaines après ses couches : elle ne discontinua pas d'allaiter son enfant pendant tout le traitement qui dura un mois.

Le sixième était un homme attaqué d'un cancer qui s'étendait depuis l'angle de la bouche jusqu'à l'oreille : l'usage des pilules calma non seulement les douleurs, mais encore établit une suppuration louable, et il y a apparence qu'il aurait été guéri, s'il eût eu la patience de continuer plus long-temps le remède : il mourut entre les mains d'un barbier qui avait entrepris de le guérir.

La septième malade était une dame qui avait un tubercule à la mamelle, occasionné par un coup qu'elle s'était donné à la chasse : il diminua de moitié en deux mois de temps, mais il n'a pas reparu depuis.

La huitième était une femme âgée de quarante-trois ans, qui avait la mamelle gauche beaucoup plus grosse qu'elle ne doit être, dure comme une pierre, immobile, rouge et même livide; elle y sentait des douleurs très-aiguës, qui la mettaient hors d'état de mouvoir le bras ; outre cela, elle avait la respiration courte et accompagnée d'une petite toux ; elle reçut un grand soulagement de l'usage des pilules,

qui firent diminuer la tumeur des deux tiers; mais s'étant écorchée l'aréole, en se gratant, il s'y forma un véritable ulcère carcinomateux : cependant l'usage continué des pilules y établit une suppuration louable; et on espérait que la malade guérirait, lorsqu'ayant bu du vin que quelques amis lui avaient apporté, elle mourut d'une attaque d'apoplexie.

La neuvième avait toutes les glandes du cou squirrheuses; elles s'ouvrirent même, et il en sortit une matière ichoreuse très-fétide : elle fut guérie en six semaines de temps.

La dixième fut guérie en trois mois de deux squirrhes qu'elle avait aux glandes sublinguales.

La onzième avait à la mamelle gauche un cancer qui s'étendait depuis le bord de la mâchoire inférieure jusqu'au ventre; malgré cela, l'usage des pilules l'avait presque guérie; sa mamelle était à peine grosse comme le poing, le pus qui sortait de l'ulcère, était louable; en un mot, tout promettait le plus heureux succès, lorsqu'un coup de vent qu'elle éprouva, lui causa des douleurs de ventre très-aiguës qui furent suivies d'un cours de ventre, que rien ne put arrêter, et qui la conduisit au tombeau.

La douzième avait toute les glandes du cou, des aisselles, des aînes, squirrheuses; sa mamelle gauche l'était aussi : il y avait en outre un ulcère qui rendait une matière ichoreuse, caustique et brûlante : elle fut guérie en un mois de temps.

La treizième avait non seulement les glandes sublinguales et celles du col squirrheuses, mais en-

core ulcérées; elle avait outre cela un squirrhe sur la clavicule, si dur, qu'on crut qu'il était cartilagineux; tout cela céda à cinq mois d'usage des pilules.

La quatorzième fut guérie d'un squirrhe à la mamelle, à la vérité très-récent.

Le quinzième était un homme qui portait un squirrhe au testicule gauche, et qui avait trois excroissances carcinomateuses à la verge, qui était elle-même prodigieusement gonflée; tous ces symptômes, décrits avec détail par Stork, cédèrent comme par enchantement au bout d'un mois; mais comme le mal avait sa source dans un virus vénérien, on eut recours au mercure pour compléter la guérison.

Une femme âgée de trente-six ans, fait le sujet de la seizième observation: elle avait au cou deux fistules, dont les sinus s'étendaient à la langue, au sternum, entre l'œsophage et la trachée-artère, et jusqu'au cartilage xyphoïde et aux vertèbres des lombes : elle fut guérie en trois semaines d'usage des pilules et des fomentations, avec l'infusion de ciguë.

Dans la dix-septième observation, Storck rapporte qu'il a guéri trois personnes à qui il était survenu des tumeurs à l'abdomen, à la suite d'une fièvre quarte; et une quatrième qui avait un squirrhe au foie, accompagné de jaunisse; il avertit cependant que ses pilules ne produisent presque point d'effet dans les gonflemens qui surviennent à la rate, à la suite des fièvres intermittentes.

Les observations dix-huit et dix-neuf contiennent la guérison de cataractes, qu'un homme et une

femme avaient aux deux yeux, opérée par l'usage des pilules de ciguë.

Enfin la vingtième a pour sujet une femme de vingt-cinq ans, qui fut guérie par le même moyen, d'écrouelles squirrheuses et d'un ulcère vraisemblablement de même nature, qu'elle avait à la cuisse gauche. Nous regrettons d'être obligés de rapporter tous ces faits avec si peu de détails.

Observations de Decotes (1). — *Deux engorgemens d'apparence squirrheuse, et ulcères, guéris par la ciguë.*

La première personne que j'ai traitée, fut la nommée Marie-Françoise Grandeuil, fille âgée de 29 ans, de la paroisse de la Ville neuve-le-Roi, diocèse de Rouen, élection de Pontoise, d'un tempérament phlegmatique et naturellement timide. Je lui avais déjà fait prendre de l'extrait de ciguë, pendant long-temps, sans pouvoir la guérir : j'avais moi-même préparé cet extrait; et comme j'étais persuadé que j'avais mal réussi dans la préparation, d'où pouvait dépendre l'effet, j'ai conclu que c'était ma faute et celle des purgatifs que j'avais mis en usage : en conséquence, je me suis déterminé à la traiter de nouveau, en observant les précautions que j'ai cru devoir prendre, ainsi que je le dis ci-après.

(1) *Anc. journ. de méd.* XVI. 1762, p. 35.

Cette fille, au mois de février 1760, sentit sa mamelle droite se gonfler, avec une douleur qui, peu-à-peu a augmenté, et est devenue brûlante, piquante, etc. Elle prit la couleur pourpre, et ensuite devint livide; enfin, vers la fin de juin, la peau s'ouvrit, à la partie supérieure et antérieure, avec beaucoup de douleurs. Il se forma un ulcère chancreux, qui répandait une sanie puante, glutineuse, un peu jaunâtre et extrêmemcnt âcre; cette ouverture ne lui procura aucun soulagement : en outre, elle avait cinq glandes, disposées en forme de couronne, à la partie supérieure de sa mamelle, chacune de la grosseur d'un œuf de pigeon, dont une s'ouvrit le 11 novembre suivant, et les deux autres, à la fin de février 1761; tous ces maux étaient accompagnés d'une petite fièvre lente, qui cependant n'altérait en rien son appétit, et n'empêchait pas son corps de faire toutes ses fonctions; elle était d'ailleurs bien réglée.

Le 16 mai 1761, je lui donnai des pilules de ciguë, du poids de 8 grains chacune, pour prendre une le matin, et une le soir : je les augmentais, tous les quatre jours, de 2 grains chacune : le 5 juin suivant, n'ayant plus d'extrait de ciguë à lui donner, elle fut une huitaine de jours, sans en prendre; dès ce temps là, elle se trouva beaucoup mieux; la sanie qui découlait des différens ulcères de sa mamelle, s'était changée en un pus très louable. Le 13 dudit mois, elle reprit l'usage de la ciguë, et je continuai d'augmenter les doses par gradation, comme ci-dessus, jusqu'au 2 juillet; alors chaque pilule étant du poids de 28 grains; je jugeai à propos

de ne les plus augmenter, attendu qu'elles opéraient suffisamment. En effet, on s'apercevait de jour en jour, que ses ulcères diminuaient de grandeur, et les deux glandes restantes de volume, ses douleurs étaient entièrement apaisées, excepté que de temps en temps, elle sentait quelques petits élancemens dans l'intérieur de la mamelle, et quelques tiraillemens, lorsqu'elle étendait le bras; mais tous ces accidens ne furent pas de longue durée : au commencement d'août, ils disparurent entièrement; enfin, vers le 8 du mois de septembre, tout fut cicatrisé, et les deux glandes parfaitement fondues. Elle a, après cela, usé encore de la ciguë, pendant une douzaine de jours; ses règles qui ont paru exactement dans le temps, ne lui en ont point fait interrompre l'usage.

Il faut remarquer que pendant tout le traitement, et même depuis sa guérison, elle a été purgée tous les huit jours, avec 12 grains de pâte alexitère de Rotrou : ce purgatif l'a toujours fait évacuer 12 ou 15 fois, rarement moins.

IIe OBSERV. Dominique Cheron, de la paroisse de Menouville, élection de Pontoise, âgé de 32 à 34 ans, d'un tempérament mélancolique, portait, depuis le mois de mars 1758, un cancer au visage, qui avait fait des progrès si rapides, que vers la fin de mai de cette année 1761, il n'avait plus aucuns traits humains; toute sa face ne présentait qu'un ulcère affreux : le nez et presque tout son cartilage avaient disparu; en outre, il lui était survenu, depuis un an, dans le dos, un ulcère de même nature, qui s'était accru au point qu'il occupait une espace

aussi grand que les deux mains; et il répandait, comme celui du visage, une humeur sanieuse, et en si grande quantité, que quatre serviettes en étaient abreuvées chaque jour; l'odeur qui s'en exhalait était si puante, que personne ne pouvait supporter son approche.

Dans cet état, après avoir épuisé toutes les ressources ordinaires de l'art, il me pria de lui procurer quelque soulagement, et je ne vis d'autres moyens que de le mettre à l'usage de la ciguë. En conséquence, je le purgeai avec les minoratifs, le 29 mai dernier; et le 30, je lui donnai des pilules de ciguë, du poids de 9 grains, dont il prit trois par jour, une le matin, une à midi, et l'autre le soir : je ne lui prescrivis aucun régime, persuadé que quand je lui en aurais prescrit un, il ne l'aurait point observé : j'augmentai chaque pilule de 4 grains, tous les quatre jours; dès le 23 juin, la suppuration et la douleur de l'ulcère du dos étaient considérablement diminuées; mais le visage était toujours dans le même état. Ce jour là, je fis une méprise qui lui fut avantageuse; je me trompai, en faisant des pilules : au lieu de les faire du poids de 33 grains chacune, selon l'augmentation graduée que j'avais observée jusqu'à ce jour, je les fis de 42; ce qui faisait tout d'un coup 13 grains d'augmentation pour chaque pilule, au lieu de 4 : je ne m'aperçus de cette erreur, qu'après qu'il ne fut plus temps. Dès le lendemain du jour qu'il commença l'usage de cette grande dose, ses yeux s'obscurcirent au point qu'il ne pouvait presque plus distinguer aucun objet : cet accident, qu'on sait être un des

mauvais effets de la ciguë, n'a cependant eu aucune suite fâcheuse; il s'est dissipé de lui-même, au bout de dix jours : j'ai seulement observé, pendant qu'il a existé, de ne point augmenter la dose de la ciguë.

Pendant tout le temps qu'a duré cette espèce d'aveuglement, sa guérison a avancé avec tant de célérité, que, le 10 juillet, l'ulcère du dos était parfaitement cicatrisé : le visage guérissait à vue d'œil; il n'en souffrait presque pas, et l'odeur cadavéreuse ne se faisait plus sentir. Le 11, je fis mes pilules de 48 grains chacune, bien résolu en même temps de m'en tenir à cette dose, persuadé qu'elle était suffisante pour procurer à mon malade une guérison parfaite : en effet, à la fin du mois de septembre suivant, il fut entièrement guéri. Malgré la guérison, je lui ai fait continuer ses pilules jusqu'au 15 octobre : je ne me suis servi d'aucune fomentation. Il a été purgé exactement tous les huit jours, ainsi que la fille qui fait le sujet de la première observation, avec 12 grains de pâte alexitère de Rotrou, qui lui a toujours procuré 12 ou 15 selles; et vers la fin de sa guérison, elle lui a excité le vomissement. Ne pourrait-on pas dire que ce purgatif a autant contribué a la guérison de ces deux malades, que la ciguë, et qu'il sympathise le mieux avec elle? c'est ce que l'expérience décidera.

La pâte alexitère de Rotrou se fait avec des pignons d'Inde, dont on ôte l'écorce. On réduit l'amande en pâte fine, et on en tire l'huile à la presse. On fait sécher à l'air sec, et puis on la passe par un tamis : prenez une demi-livre de cette poudre; vipérine de Virginie, quatre onces; tartre blanc, une

once : mettez en poudre, et laissez le tout un mois au soleil. On en fait des pilules avec du vin d'Espagne, ou tout autre menstrue.

OBSERVATIONS DE EHRHART (1). — *Ciguë contre diverses affections.*

Les observations que contient cette thèse sont au nombre de dix-sept ; elles ont été recueillies à Strasbourg. Sur ce nombre quatorze sont étrangères à l'auteur, trois lui appartiennent. La première a pour objet un homme de cinquante ans, qui avait, depuis quarante, un ulcère à la jambe, avec carie à l'os, produite par deux fractures qu'il avait éprouvées à cette partie, qui avait été long-temps malade d'une brûlure. Dans cet espace de temps, il avait fait une infinité de remèdes, mais sans succès. M. Guering, médecin de l'hôpital et des enfans trouvés, lui prescrivit les pilules de ciguë. Elles le guérirent parfaitement en vingt jours de temps ; et il n'a pas éprouvé depuis, le moindre des accidens qui ont coutume de résulter de la guérison trop prompte des vieux ulcères de cette espèce.

IIe OBSERV. Un homme aussi de cinquante ans, attaqué, depuis long-temps, d'un fièvre quarte, qui avait produit une tumeur à la rate. Il fut guéri de

(1) *Dissert. medica de cicuta.* Strasb. 1763. Voy. Journ. de méd. 1763, t. 19.

l'une et de l'autre, par l'usage des pilules et de l'emplâtre de ciguë, qu'on lui appliqua sur la tumeur.

IIIe OBSERV. Un enfant de sept ans, leucophlegmatique et portant une tumeur dure, qui fut parfaitement guéri, en peu de temps, par les mêmes moyens.

IVe OBSERV. Une femme de quarante ans, hydropique. M. Guering, après avoir vuidé les eaux, par le secours du vin scillitique, la mit à l'usage des pilules, pour fondre les obstructions qu'elle avait dans l'abdomen. Elles lui réussirent parfaitement bien, et, depuis ce temps-là, elle a joui de la meilleur santé.

V OBSERV. Un soldat de vingt-deux ans, qui, ayant été attaqué d'une passion iliaque, avait avalé, par le conseil d'une femme, une balle de plomb; les vomissemens cessèrent; mais la colique subsista toujours, et il se forma, dans l'aîne droite, une tumeur dure, que les pilules de ciguë fondirent entièrement.

VIe OBSERV. Communiquée par M. Ehrmann, médecin de Strasbourg. Une femme de quarante ans n'avait jamais eu ses règles, que, trois jours auparavant, elle n'éprouvât des oppressions, des vertiges, de la céphalalgie, et des douleurs si vives au bas-ventre, qu'elles lui faisaient jeter les hauts cris : à cela s'était jointe une tumeur dans la région hypogastrique, vers le pubis. Elle avait fait inutilement beaucoup de remèdes. Enfin M. Ehrmann lui fit prendre les pilules de ciguë; et quoiqu'elle ne fût pas parfaitement guérie, lorsqu'il a écrit son observation, cependant elle avait déjà eu deux fois ses règles, sans éprouver ces accidens; et il y avait tout

lieu d'espérer qu'elle se rétablirait complètement.

VIIe OBSERV. Une fille fut attaquée de fièvres quartes et tierces, qui furent suivies d'obstructions dans tous les viscères du bas-ventre, et ensuite d'une hydropisie universelle. M. Paris, médecin du cardinal de Rohan, chercha à calmer la fièvre, à évacuer les eaux par les purgatifs, les incisifs, les doux apéritifs : ce qui lui est réussit assez bien ; le plus difficile lui restait à faire, c'était de détruire les obstructions : il tenta inutilement plusieurs remèdes ; mais enfin les pilules et l'emplâtre de ciguë remplirent complètement cette indication, et la malade fut parfaitement guérie.

VIIIe OBSERV. Un homme de soixante-cinq ans, qui, en dix-huit mois de temps, avait essuyé neuf attaques d'apoplexie, et qui n'a pas eu de rechute, depuis un an qu'il fait usage des pilules de ciguë, par le conseil de M. Paris.

IXe OBSERV. Elle contient l'histoire d'un soldat de vingt-cinq ans, qui devint sourd à la suite d'une fièvre. M. Paris, soupçonnant que sa surdité avait pour cause une parotide qui était gonflée, lui prescrivit les pilules de ciguë, qui rétablirent en effet son ouïe, en un mois de temps.

Xe OBSERV. Un cancer ouvert à la parotide gauche, que portait une fille de dix-sept ans. M. Ottman le combattit avec les pilules de ciguë ; en peu de temps, les chairs fongueuses disparaissent, le pus devient louable ; et la parotide bien détachée, égale à peine le volume d'une noix. On l'extirpe avec le plus grand succès ; et les pilules de ciguë, dont la malade continue l'usage, achèvent la cure.

XIe Encore un cancer à la mamelle, qu'une femme de cinquante ans portait depuis très long-temps. Elle avait, en outre, des douleurs par tout le corps, qui indiquaient que le virus cancéreux était répandu partout: quoique la cure ne fût pas encore complète, lorsque l'observation a été écrite, cependant les choses étaient dans le meilleur état, et il y avait tout lieu d'espérer qu'elle se rétablirait entièrement.

XIIe Observ., communiquée par M. Lauth, médecin de Strasbourg; elle a pour objet une femme qui avait à la matrice un ulcère chancreux, de nature vénérienne. Les anti-vénériens les plus appropriés ne firent qu'aigrir le mal. M. Lauth eut recours à la ciguë, ayant soin de purger de temps en temps la malade avec les pilules mercurielles. Il eut l'agrément de voir sa santé se rétablir de jour en jour; à la fin, elle fut entièrement guérie.

XIIIe Observ. Un ulcère d'un mauvais caractère, qui s'était formé à la partie autérieure de la poitrine, par la métastase de l'humeur d'une fièvre pleurétique mal jugée. Il fut guéri, comme tous les autres, par les pilules de ciguë, dont le malade prit en tout une demi-once.

XIVe Observ. Une ophthalmie séreuse qui, ayant résisté à toutes sortes de remèdes, céda enfin à l'usage des pilules de ciguë. Cette observation a cela de singulier, que la malade ne pouvait prendre plus de quatre grains de ce médicament, sans éprouver des nausées et des vomissemens.

Enfin, des trois observations de M. Ehrhart, la première a pour objet des chancres vénériens, qui, après avoir résisté à tous les remèdes mercurelsi, et

même au remède de M. Van-Swieten, furent guéris par les pilules et les lotions de ciguë, soutenues de l'usage de la décoction des bois. La seconde, une femme qui avait des obstructions dans le ventre, et surtout dans le mésentère, qui l'avaient réduite dans un état d'éthisie et d'atrophie, qui la retenait au lit depuis six mois. La fièvre hectique ayant été calmée par des remèdes appropriés, les pilules de ciguë fondirent tellement les obstructions, qu'il n'en resta plus aucun vestige, et que la malade fut entièrement guérie. La troisième, qui est aussi la dernière, contient l'histoire d'un homme qui, à la suite d'une maladie aiguë, fut attaqué de vomissemens continuels, et d'une constipation opiniâtre. Quelques doux laxatifs, des lavemens de même espèce, et les pilules de ciguë le rétablirent en peu de temps, malgré l'état de maigreur où cela l'avait réduit. M. Ehrhart ajoute qu'il a guéri deux jeunes filles attaquées d'hydropisie, en leur faisant faire usage des pilules de ciguë, après avoir vuidé les eaux. Pour qu'on ne l'accuse pas de vouloir donner ce remède pour une panacée, il finit sa dissertation par l'histoire de plusieurs maladies qui lui ont résisté, telles qu'une tumeur squirrheuse dans la région de la matrice, un cancer du même viscère, trois cataractes commençantes, un cas de rachitis, une tumeur à la mamelle, deux épilepsies, des ulcères malins aux pieds, un cancer sous l'aisselle, etc.

Observations de Marteau (1). — *Ciguë contre les scrophules et les tumeurs squirrheuses.*

Alexis, marchand du bourg de Hornoi, en Picardie, s'est senti, dès l'âge de quatorze ans, de scrophules au pied gauche. Il avait des béquilles : cinq à six trous fournirent pendant trois mois une mauvaise suppuration : il guérit; mais le pied demeura gonflé.

A Noël de l'année 1758, l'humeur scrophuleuse affecta le bras droit. Ce n'étaient, en apparence, que des furoncles : ils se multiplièrent rapidement, et fournirent des ulcères qui étaient suivis d'autres, à mesure que les premiers se guérissaient; la suppuration n'était que séreuse ou glaireuse; le dégoût avait précédé; l'amertume de la bouche, les rapports, les nausées accompagnaient cet état. Une femme y appliqua un emplâtre vésicatoire, et tarit ensuite l'écoulement, au moyen de quelques herbes dessiccatives : l'humeur reflua sur l'estomac, et mit, pendant trois semaines, ce malheureux dans le plus grand danger; elle se jeta enfin sur le pied gauche, son ancien siége dans la jeunesse : elle s'y ouvrit plusieurs issues, et l'estomac se trouva soulagé.

(1) *Anc. journ. de méd.* 1761, t. 14, p. 121.

Quelque temps après, la main droite se trouva reprise : il languit long-temps sans secours. La charité engagea M. Mantel, prieur d'Hornoi, à m'appeler le 5 juillet dernier. L'humérus était atrophié ; l'avant-bras était pâle, œdémateux et très gonflé ; le carpe ankilosé, et percé de plusieurs trous fistuleux, dont les bords pâles étaient couronnés de chairs baveuses : il n'y avait aucun mouvement à la totalité du bras ; celui des doigts était très obscur ; le mouvement du pied était un peu plus libre, pour la flexion et l'extension seulement; la face était pâle, le malade n'avait point d'appétit, il pressentait les changemens de temps, le bras était paralytique.

Je ne vis rien de mieux à tenter que les pilulles de ciguë. Je les fis avec l'extrait féculent et la poudre des racines ; je les prescrivis à la dose de quatre grains en commençant, avec ordre d'augmenter peu-à-peu. Au 29 septembre, le malade était à cinquante-quatre grains, sans aucun inconvénient. Le succès a été si rapide, que ce malade s'est trouvé en état de faire la moisson, quoiqu'exténué par dix-huit mois de langueur. Cette guérison est d'autant plus assurément l'effet de la ciguë, que l'abstinence de tout autre remède ne laisse pas le moindre équivoque. Je n'ai placé qu'un seul purgatif fondant, dès les premiers jours de juillet; une violente superpurgation qu'il occasionna, me fit tenir sur mes gardes; par la suite la ciguë a fait l'office d'un léger solutif : elle tenait le ventre libre, deux à trois fois le jour ; ces pilules, aidées de la ciguë en fomentation, ont suffi pour la guérison radicale des ulcères scrophuleux. Au 29 septembre, ils étaient tous

cicatrisés, après avoir fourni une suppuration louable; le malade avait le teint fleuri, très bon appétit, de l'embonpoint; l'humérus avait repris de la nourriture, le malade marchait et filait; il ne lui restait qu'une inflammation aux paupières; le carpe demeurait ankilosé; c'était un vice sans remède; mais les mouvemens du bras et de l'avant-bras s'exécutaient très bien, à l'exception des mouvemens de circumduction du poignet; la pronation et la supination se faisaient difficilement; les changemens de temps ne faisaient presque plus d'impression. Il m'a fait dire, il y a quelques jours, qu'il continuait à jouir d'une bonne santé.

Je fus consulté au mois de juillet par une demoiselle d'Amiens, âgée de trente-cinq ans, dont toutes les glandes du cou étaient strumeuses; une, entr'autres, égalait la grosseur du poing. L'usage des mêmes pilules fit un effet si prompt, que trois semaines après il lui restait à peine une tumeur de la grosseur d'un œuf de poulette. Je n'ai pas eu occasion de la revoir depuis.

J'ai fait venir au château de Marivault, près Meru, Marie-Françoise Grandeuil, de la Villeneuve. La description assez exacte qu'elle m'a faite de sa maladie, caractérisait un cancer. J'ai vu son sein mollet, parfaitement guéri, et marqué de quatre cicatrices: elle n'avait usé d'autres remèdes que des pilules de ciguë, et de huitaine en huitaine, de pilules purgatives. — M. Philippe, chirurgien à Chartres, qui joint à beaucoup de lumières les sentimens de la probité la plus estimable, annonce à madame de Fautereau la cure de quelques cancers par le

seul extrait de ciguë. — J'ai vu, l'an dernier, au château de Bernapré-sur-Senarpont, en Picardie, une jeune fille de dix-neuf ans, point réglée, dont le sein très gros et très squirrheux occasionnait depuis long-temps les élancemens les plus aigus et les plus douloureux : il était livide et parsemé de grosses veines variqueuses : il réduisait la malade à l'impuissance du travail. La poudre des racines de ciguë a calmé les douleurs : quatre mois d'usage avaient, au mois d'avril dernier, diminué le volume du sein, et rétabli sa couleur naturelle : la masse squirrheuse commençait à se partager en plusieurs glandes. Il y avait déjà deux mois que la malade avait repris les travaux fatigans de la campagne. Je n'ai pas eu occasion de la revoir depuis. — Un enfant de deux ans et demi avait le cou farci de glandes scrophuleuses très dures. L'usage opiniâtre de la poudre de ciguë, sous les yeux de M. Jourdan, chirurgien à Maigneux, en Picardie, les a totalement mis en fonte. — Un jeune homme, à la verrerie du Valdanoi, au comté d'Eu, avait la jambe droite perdue d'humeurs scrophuleuses, et percée de plusieurs trous qui suppuraient abondamment et jetaient une matière glaireuse; la poudre de ciguë, avec douze grains de quinquina, l'a purgé doucement dans les premiers temps : elle n'opère plus le même effet; les plaies sont très belles, la jambe se désenfle et promet guérison. — Une jeune demoiselle d'Amiens était réduite dans l'état le plus désespéré, à la suite d'une suppression de règles. J'eus occasion de la voir, elle était au dernier degré du marasme; tout le mésentère était farci d'obstructions si considérables, que le ventre repré-

sentait une grossesse de huit à neuf mois: les urines étaient en petite quantité; la fièvre hectique croissait de jour en jour. M. de Hobecourt, son médecin, lui fit prendre l'extrait de ciguë, avec un succès qui tient du miracle.—Un jeune homme d'Aumale, qui, depuis dix ans, souffrait, tous les hivers, des paroxismes d'asthme violens, fait usage, depuis dix-huit mois, de la poudre de ciguë, et n'a pas essuyé d'attaques: il crache plus facilement, moins abondamment, dort beaucoup mieux, et ne sent plus d'oppression; il se trouve en état de chasser, et d'aller sur les montagnes escarpées, sans difficulté de respirer. — Une femme d'Aumale, âgée d'environ cinquante-cinq ans, avait sur le nez un poireau très gros, ulcéreux et chancreux: l'emplâtre et les pilules de ciguë, et trois ou quatre touches de pierre infernale me font espérer sa guérison prochaine. — Marie-Helne Coti, de Goussonville, près Mantes, âgée de trente-deux ans, se sentait, dès l'âge de vingt-huit, de glandes scrophuleuses, au cou, au sein et aux aisselles: accouchée à trente ans et demi, elle a nourri trois mois, temps après lequel son lait s'est tari; les glandes étaient prodigieusement tuméfiées; au mois de septembre 1760, les engorgemens sont tombés en suppuration, au cou, par trois ouvertures du côté droit, et une sous chaque aisselle. Je la vis pour la première fois, à la fin d'avril 1761; elle était pâle, maigre, et depuis le mois de septembre, incapable du moindre travail: elle se plaignait d'un dégoût général pour tous les alimens, d'une insomnie cruelle et d'une fièvre anomale, qui commençait par des frissons: la suppuration coulait copieusement,

verdâtre, et d'une odeur insoutenable : je lui conseillai la purgation, de quainzaine en quinzaine, avec des pilules mercurielles, et tous les jours, la poudre de ciguë, qu'elle a peu-à-peu portée à la dose de quarante-huit grains, avec un scrupule de quinquina. Dès la fin de mai, elle s'est trouvée en état de reprendre ses travaux à la culture de la vigne : la suppuration a peu-à-peu diminué, changé de couleur et d'odeur; l'appétit, le sommeil et les forces sont revenus. Au mois d'août, les trois plaies du cou sont cicatrisées. Je l'ai revue la semaine dernière ; je la trouvai ayant de l'embonpoint, avec des couleurs; son appétit se soutient ; les mamelles sont très ramollies ; il y reste cependant encore quelques glandes ; mais il n'y en a plus aux aisselles, et je n'y ai remarqué qu'un petit sinus qui, de chaque côté, suinte quelques gouttes d'eau rousse. Il y a quatre mois que la suppuration y est tarie ; elle continue ses remèdes ; les règles n'ont point reparu, mais elle ne souffre pas de leur absence.

Observations de Dupuy de la Porcherie (1). — *Ciguë contre les scrophules.*

Les sujets dont l'histoire est citée sommairement par ce médecin, étaient de jeunes filles scrophuleuses

(1) *Journ. de méd.* 1765, t. 22, p. 219.

qu'il eut occasion de traiter à l'hôpital de La Rochelle dont il fit passagèrement le service. On leur donna, dit-il, à chacune un grain d'extrait de ciguë, autant le soir, ensuite la même dose trois fois par jour : on était attentif à en suivre les effets ; et comme les malades disaient n'en éprouver que de salutaires, cela enhardit : on en augmenta, chaque jour, la dose ; et on la poussa de manière que les malades, les plus petites comme les plus grandes, en avalaient (chacune) un gros le matin, autant le soir, (égal à cent quarante-quatre grains par jour). Elles ont soutenu cette dose qui paraît excessive relativement à leur âge, pendant plus de six mois, sans qu'aucune en ait ressenti ou se soit plaint du plus léger accident. Voici les faits.

1re Observation. Jeanne S..., âgée de vingt-deux ans, portait dès son bas-âge, sur le métacarpe, près de son articulation avec l'index de la main droite, un ulcère sanieux, dont elle est guérie.

2e Observ. Elisabeth S..., âgée de seize ans, avait, depuis environ six ans, une tumeur ulcérée, de la grosseur d'un œuf d'oie, placée sur le muscle mastoïdien gauche, près de son origine, et deux glandes ulcérées sous le menton : elles étaient de la grosseur du pouce ; guérie.

3e Observ. Marie-Anne S..., âgée de quatorze ans, portait, dès l'âge de six ans, une vingtaine de glandes assez considérables autour du col et sous le menton : il y en avait qui étaient ulcérées, même profondément, et desquelles il découlait un pus ichoreux. Tout est fondu et cicatrisé.

4e Observ. Magdeleine, âgée de neuf ans, avait,

depuis quatre ans, six glandes ulcérées à la partie latérale gauche du col et sous le menton, et deux autres ulcères placés sur les deux premières côtes et sur la clavicule du même côté. Tout est cicatrisé.

5ᵉ Observ. Brigitte, âgée de sept ans, portait, depuis quatre ans, quatre tumeurs ulcérées, placées près de l'articulation du bras avec l'épaule antérieurement; elles étaient de la grosseur d'un œuf de poule : il en découlait de la sanie; guérie.

6ᵉ Observ. Magdeleine B..., âgée de sept ans, avait une tumeur avec ulcère sur la phalange du pouce droit, de la grosseur d'un œuf de poule; ce qui était énorme dans un enfant de cet âge : il y avait, outre cela, carie de cet os, près de son articulation. La tumeur, l'ulcère et la carie ont disparu; tout est cicatrisé: il reste seulement deux fossettes aux deux côtés de cette articulation, visiblement causées par la déperdition de la partie spongieuse de la tête de cet os : les mouvemens sont encore libres.

7ᵉ Observ. Fleurance M..., âgée de six ans, portait, depuis deux ans, des ulcères au col et sous le menton, à la suite, dit-on, d'une teigne répercutée: elle est guérie.

8ᵉ Observ. Marie Anne Des L..., âgée de neuf ans, bossue depuis environ deux ans, portait, depuis deux ans, des ulcères sur le carpe droit : ils sont bien cicatrisés ; mais l'articulation du métacarpe avec le carpe reste ankilosée ; ce qui tient cette partie raide, et n'ayant pas plus de mouvement que si elle était tout d'une pièce : elle ne peut même fléchir que les deux dernières phalanges.

9ᵉ Observ. Elisabeth, âgée de quatorze à quinze ans, se plaignait, depuis deux ans, de plusieurs petits ulcères à la commissure des lèvres du côté droit ; ils en gênaient les mouvemens. Elle avait, en outre, deux ulcères plus considérables à l'angle de la mâchoire du même côté, et sous le menton ; un au bras gauche, partie interne, près de son articulation avec le coude ; un à l'hypogastre ; un à l'aîne droite, et un autre à la jambe gauche, partie interne, à trois doigts de distance de la malléole : tous ces ulcères sont cicatrisés.

Observation de Finant (1). — *Ciguë contre une affection scrophuleuse générale.*

Le nommé Jean Roussey, dit Sans-Souci, soldat au bataillon des milices de Dijon, de l'âge de dix-neuf ans, d'un tempérament mélancolique, délicat et fort usé par de longues maladies, après avoir traîné plusieurs mois dans les hôpitaux de Provence et d'Embrun, fut transporté, le 19 avril 1760, à celui de Briançon, atteint d'une petite fièvre lente ; les glandes parotides engorgées, de la grosseur d'un œuf de pigeon, fixées de chaque côté aux branches de la mâchoire inférieure ; l'article de la jambe droite, avec le pied, une fois plus gros dans l'état

(1) *Anc. journ. de méd.* 1761, t. 15, p. 522.

naturel, dur, d'un rouge livide enflammé, et couvert d'ulcères squirrheux, rendant une matière corrosive, sanguinolente et mucilagineuse. Je sentais, dans la flexion et l'extension, un frottement dur, provenant d'un épanchement de la synovie, par les ulcères qui pénétraient dans l'article. Je traitai ce malade, sans succès et sans espérance, jusqu'au mois de juin suivant, que je reçus le Journal de Médecine, où je lus la savante Dissertation de M. Storck, sur sa découverte de la ciguë, prise intérieurement. Je crus n'avoir rien de mieux à faire, que de tenter ce remède : je purgeai mon malade, avec une médecine en lavage; et le lendemain, 10 du mois, je le mis à l'usage des pilules de ciguë, roulées dans la poudre des feuilles de la même plante : la dose fut d'abord de quatre grains, soir et matin : je continuai à panser les ulcères avec des plumasseaux couverts d'un digestif ordinaire; je trempais les compresses dans une sorte de décoction de ciguë, dont je faisais arroser deux fois la partie, dans l'intervalle d'un pansement à l'autre : au sixième pansement, je m'aperçus que les tégumens prenaient une couleur plus naturelle, sans aucun changement aux ulcères, qui rendaient toujours la même matière : je doublai alors la dose de mes pilules; et avant la fin d'août, j'étais parvenu à en faire prendre une demi-once par jour au malade, sans qu'il en ait jamais éprouvé le moindre mauvais effet: les parotides, que je tenais humectées de la même décoction, fondirent à vue d'œil : l'engorgement du pied, quoique faisant à peu-près le même volume, se ramollit, et quand on pressait la partie, elle prêtait et se re-

venait, comme aurait fait une éponge : il ne restait plus alors que les deux principaux ulcères, sous les deux malléoles, qui, quoique durs, paraissaient se vouloir fermer : j'appliquai, dans chacun, des trochisques de minium, autant que j'en pus placer ; ils mordaient tous très bien : à la chute de leur escarre, j'eus une plaie de chaque côté, de la largeur de près d'un écu de six livres, et de la profondeur d'un pouce : je mis au fond de chaque plaie un mince plumasseau imbibé d'huile de térébentine, et par-dessus mon digestif ordinaire; dans peu de jours, j'eus une suppuration abondante, la dureté de la partie se dissipa; les ulcères ne formaient plus qu'une plaie ordinaire; le fond devint charnu, et se remplit, de façon que je supprimai, le 15 septembre, mes plumasseaux imbibés d'huile de térébenthine, et je me réduisis à un simple pansement. Je voyais tous les jours les points charnus s'élever, à ma satisfaction, la partie s'affaisser, et la plaie diminuer, au point qu'elle fut entièrement fermée, le 12 octobre suivant.

Observations de Collin, médecin de l'hôpital civil de Pazmann, à Vienne en Autriche (1). — *Ciguë contre les squirrhes, les cancers, les scrophules, le scorbut et la syphilis.*

Les observations de Collin, au nombre de 41, sont

(1) Annus medicus, t. 2, p. 84. Amsteledami, 1779.

relatives à un assez grand nombre de maladies traitées par la ciguë; mais avec un tel succès, qu'il est impossible que l'auteur n'ait pas passé sous silence les cas où ce médicament avait échoué.

Nous allons donner un extrait sommaire d'une partie de ces faits; nous indiquerons seulement les autres en conseillant de les consulter dans l'*Annus medicus*, où elles sont consignées avec tous les détails convenables.

Ier Cas. *Tumeur abdominale.* Un homme de 35 ans avait depuis trois mois une ascite, qui fut guérie par divers moyens. Mais il resta dans l'hypochondre gauche, une tumeur de la grosseur des deux poings, qui résista à tous les résolutifs. La ciguë donna lieu d'abord à une urine abondante; on augmenta la dose progressivement, on administra un purgatif, la tumeur commença à diminuer, et se dissipa bientôt complètement.

IIe Cas. *Tumeur au cou.* 25 ans, tumeur dure, squirrheuse, de la grosseur d'un œuf d'oie au côté gauche du cou. Deux fois par jour pilules de ciguë de 4 grains chaque; après plusieurs mois suppuration et ouverture de la tumeur qui finit par se résoudre entièrement quelque temps après.

IIIe Cas. *Tumeur au genou.* Fille de 27 ans, genou droit enflé et dur après un accès de goutte dont elle avait été atteinte pendant trois semaines; impossibilité de se servir de cette jambe; purgatif, ensuite deux fois par jour 16 grains d'extrait de ciguë et fomentations sur le genou avec la décoction de la plante; bientôt après, emploi de ces doses trois fois par jour; ensuite un gros d'extrait de ciguë en 24 heures,

plus tard, suspension de cette plante, et bientôt retour à son usage; diminution progressive de la tumeur et enfin résolution complète; cependant la malade ne peut pas encore s'appuyer sur cette jambe; quelque temps après elle put marcher avec un bâton.

IVe CAS. *Tumeur au genou*. Fille de 15 ans, privée depuis onze mois de l'usage de la jambe droite, par une tumeur du genou qui était devenu deux fois plus gros que le gauche. La tumeur était dure et douloureuse. 3 pilules de ciguë de 4 grains chaque à l'intérieur, à l'extérieur fomentations avec la décoction de la même plante; plus tard, un scrupule deux fois par jour, diminution d'un tiers de la tumeur, fluctuation manifeste. A cette époque, suspension de la ciguë, purgatif, ouverture de la tumeur avec le bistouri. Dès lors, ciguë à l'intérieur et à l'extérieur, guérison complète.

Ve CAS. *Tumeur à la mâchoire*. Tumeur très dure étendue de l'angle de la mâchoire gauche au menton, existant depuis trois ans, sans changement malgré tous les moyens mis en usage. Le 6 septembre, 12 grains de ciguë matin et soir, fomentations avec la même plante, emplâtre pendant la nuit, augmentation progressive de la dose de ce médicament; bientôt douleur dans la tumeur. Le 7 octobre, fièvre, douleur plus vive, tumeur ramollie. Le quatrième jour, retour du pouls à son état normal, diminution des pilules, ouverture spontanée de la tumeur, nouvelle fomentation de ciguë. Cependant la partie qui est restée dure après la suppuration, ne se ramollit pas. Dès lors, la malade ne fait plus rien. Elle se trouve guérie le 10 novembre.

VIe CAS. *Tumeurs glandulaires sur et autour de la mâchoire.* Fille de 23 ans, depuis deux ans, tumeurs glandulaires dures, deux de la grosseur d'un œuf d'inde sous la partie droite de la mâchoire, une sous le menton et une autre trois fois plus grosse sous le côte gauche de la mâchoire. Inutilité de tous les moyens : 24 août, 16 grains d'extrait de ciguë, deux fois par jour, augmentation progressive de cette dose. Sentiment de reptation et ensuite douleur dans les tumeurs qui diminuent de volume. Purgatif, retour à la ciguë qui avait été momentanément suspendue. Au milieu d'octobre, résolution de la tumeur du menton; il reste dans le côté gauche deux petites tumeurs de la grosseur d'une noisette, et qu'on ne peut reconnaître qu'au toucher. Le 8 octobre, sortie de l'hôpital.

VIIe CAS. *Tumeur scrophuleuse au pied.* 24 ans, tumeur scrophuleuse dure au tarse du pied droit, existant depuis cinq mois, montant jusqu'aux malléoles, mouvement du pied empêché. Un scrupule de ciguë deux fois par jour, fomentation sur la tumeur avec la décoction. 15 septembre, un gros de l'extrait par jour, purgatif tous les 14 ou 15 jours d'abord, ensuite tous les 5 jours; les autres jours, ciguë. Disparution graduelle du gonflement. Il reste seulement un peu d'enflure aux malléoles; au mois d'avril, la marche est encore douloureuse et accompagnée d'un bruit dans l'articulation ; peú de temps après, guérison complète.

VIIIe CAS. *Tumeur au cou.* Femme de 25 ans, douleurs intolérables et nocturnes dans toutes les articulations, tumeurs glanduleuses dures, depuis qua-

tre mois, entourant la partie antérieure du cou, tophus sur le sommet de la tête à droite avec douleur fixe autour de la sutaire coronoïde, gale universelle, depuis quatre semaines flueurs blanches. 1er octobre, ciguë dont on augmente progressivement la dose, amollissement et suppuration des tumeurs qui s'ouvrent plus tard spontanément. Après une foule de phénomènes diversifiés sous toutes les formes et quelques moyens employés de temps en temps comme auxiliaires de la ciguë, la malade finit par guérir complètement de toutes ses tumeurs, de son tophus, de la maladie cutanée, des flueurs blanches, etc.

IXe Cas. *Tumeur à l'épigastre.* 19 ans, tumeur dure, d'une grosseur médiocre, située dans l'épigastre à deux pouces au dessous du cartilage xyphoïde et accompagnée de vomissemens; dans les premiers temps un gros de ciguë associé aux opiacés, ensuite ciguë seule; au bout de trois mois guérison.

Xe Cas. *Ulcère scorbutique.* 40 ans, grand ulcère scorbutique à la partie externe de la jambe droite; pied et bas de la jambe enflés et durs, inutilité de tous les moyens. Le 19 novembre, ciguë à l'intérieur et à l'extérieur en commençant par 16 grains deux fois par jour pour le premier mode d'administration; guérison à la fin de janvier.

XIe Cas. *Cachexie cancéreuse.* Femme de 30 ans; mamelle gauche dure, squirrheuse, livide, triple de la droite en grosseur, très douloureuse, même par les mouvemens respiratoires, après avoir été longtemps indolente; dans les premiers temps, douleurs lancinantes. A l'époque où Collin la vit pour la première fois, la malade était émaciée et cachectique.

Ciguë à l'intérieur, à la dose d'un gros en extrait, dans une potion au sirop diacod; fomentations de même nature sur la partie douloureuse.

La première nuit, douleurs diminuées, un peu de retour de l'appétit. Le 7e jour (6 janvier), ulcération de la tumeur, deux gros de ciguë, emplâtre et fomentations de la même plante. Dès lors, amélioration progressive.

19 janvier, matière sanieuse changée en pus, diminution des douleurs qui sont légères à cette époque, masse squirrheuse réduite à la moitié de son volume, diminution et amollissement des glandes que la malade portait sous l'aisselle; augmentation graduelle des forces et de l'appétit, cessation de l'apparence cachectique. Au milieu de février, il ne reste que le quart de la partie dure de la tumeur; on diminue la dose de ciguë. Au commencement de mars, il reste très peu de dureté. Pendant les trois mois précédens, qui avaient été nécessaires pour la guérison à peu près complète, la malade n'avait fait usage que de la ciguë, à l'exception de cinq purgatifs qu'elle prit à divers intervalles. Pour résoudre le léger engorgement qui restait encore, la malade prit de la ciguë pendant seize mois encore, au bout desquels il n'y avait plus de traces de l'ancienne tumeur. Pendant ce long traitement, la malade fut examinée plusieurs fois par Storck, le professeur Gasser et plusieurs autres médecins et chirurgiens.

XIIe Cas. *Tumeur à la parotide.* 19 janvier; jeune homme de 17 ans, depuis deux ans tumeur dure squirrheuse, indolente à la parotide droite; fomentations de ciguë et ciguë à l'intérieur dont on porte

progressivement la dose jusqu'à un gros. Le 24 février, formications et douleurs dans la tumeur qui diminue progressivement de volume et de dureté. Le 12 avril, elle est entièrement molle; cependant il reste un petit noyau qui persiste après 15 jours d'applications excitantes. Sortie de l'hôpital.

XIIIe Cas. *Gonflement du genou.* Enfant de 13 ans; depuis six mois, genou gauche enflé, dur, avec empêchement du mouvement; inutilité de tous les moyens. 3 février, ciguë, 8 grains matin et soir, augmentation graduelle de la dose, fomentation avec décoction de la plante. Le 21, commencement d'amollissement, purgatifs de temps en temps. Le 20 mars, résolution de la tuméfaction, l'enfant est guéri et marche sans bâton.

XIVe Cas. *Glandes tuméfiées au cou.* 10 février, depuis un an, plusieurs glandes tuméfiées dans le côté droit au cou qui avaient fini par s'ouvrir. Ciguë à l'intérieur et à l'extérieur. Le 4 avril, guérison complète.

XVe Cas. *Tumeur cancéreuse* horrible à la face, suite de *nœvus maternus,* avec douleurs lancinantes, non guérie par la ciguë.

XVIe Cas. *Cancer* de la mamelle droite, dur, ulcéré, qui fut amélioré mais non guéri par la ciguë.

XVIIe Cas. *Ulcère* profond à la malléole externe du pied gauche, depuis 14 mois, à bords durs, inégaux, donnant beaucoup de pus ichoreux, guérie par l'usage externe et interne de la ciguë.

XVIIIe Cas. *Tumeur* dure et indolente, de la grosseur d'un œuf d'oie, de nature probablement scro-

phuleuse, située sur l'articulation des os du carpe avec le métacarpe, guérie par le même moyen.

XIXe Cas. *Tumeur* dure dans l'hypochondre gauche, succédant à une fièvre intermittente de longue durée, accompagnée d'émaciation et compliquée de symptômes scorbutiques; guérison par la ciguë.

XXe Cas. Depuis deux ans, douleurs et *gonflemens* de la langue qui depuis six mois est ulcérée et que Collin regarde comme cancéreuse; guérison en trois mois.

XXIe Cas. Tumeurs *scrophuleuses*, volumineuses sur chaque côté du cou, non guéries.

XXIIe Cas. *Tumeur* dure et volumineuse à la mamelle gauche, squirrheuse, avec douleurs lancinantes, réduite des trois-quarts.

XXIIIe Cas. Tumeur et induration squirrheuse des glandes du cou avec émaciation et cachexie. Amélioration et guérison presque complète, lorsque la malade est frappé d'apoplexie.

XXIVe Cas. Parotide gauche, enflée, dure, squirrheuse, avec une affection presque générale; mamelles également tuméfiées; guérison presque complète lorsque la malade meurt à la suite d'un accès de colère.

XXVe Cas. *Ulcère* suite d'un coup de feu, existant depuis huit mois à la partie externe et inférieure de la jambe gauche, avec douleur et écoulement de sanie, et grande fétidité; guérison complète.

XXVIe Cas. Semblable à la précédente.

XXVIIe Cas. Femme de 33 ans, depuis deux ans pustules sur le palais, ensuite sur la langue; dès lors, tuméfaction de cette partie qui se fend, dou-

leurs violentes, émaciation. Cette maladie est regardée comme cancéreuse par Collin et Wan Svieten. Elle guérit après 8 mois d'usage externe et interne de la ciguë.

XXVIIIe Cas. Glande tyroïde, très-enflée, dure, squirrheuse, tuméfaction de tout le côté droit du cou, par momens douleurs lancinantes très violentes qui empêchent le sommeil; nul appétit, guérison après six mois de traitement.

XXIXe Cas. Tumeur dure et volumineuse dans le bassin survenue après une chute, accompagnée de l'écoulement d'une matière âcre par le vagin, avec suppression des règles. Inutilité de tous les moyens, guérison par la ciguë.

XXXe Cas. Tumeur *cancéreuse* très dure, lancinante, ulcérée à la mamelle droite, couleur cachectique, émaciation ; ciguë à l'intérieur et à l'extérieur. La tumeur est séparée par la gangrène, continuation du médicament, guérison en 6 mois.

XXXIe Cas. Tumeur brûlante et dure du sein droit, douleurs lancinantes de temps en temps, d'ailleurs bon état général, guérison en 4 mois.

XXXIIe Cas. Depuis 6 ans, scrotum très-enflé et dur, guérison par la ciguë et un purgatif.

XXXIIIe Cas. Douleurs à l'estomac, vomissement des alimens, tumeur sensible à l'épigastre; ciguë unie aux opiacés; en trois mois disparition de la tumeur et guérison.

XXXIVe Cas. A la suite d'un coup, mamelle tuméfiée, dure, squirrheuse, d'après Collin, d'ailleurs bonne santé générale ; 2 scrupules d'extrait de ciguë par

jour en pilules, emplâtres de la même plante. Guérison par ce moyen aidé de quelques autres.

XXXV[e] CAS. Teigne horrible depuis six mois, inutilité de tous les moyens; seize grains d'extrait matin et soir; lotions de la tête avec la décoction, guérison en deux mois, pendant lesquels il ne prit autre chose que la ciguë, à l'exception d'un léger purgatif.

XXXVI[e] CAS. Douze glandes *scrophuleuses* enflées et dures autour de la mâchoire inférieure existant depuis cinq ans, deux autres tumeurs semblables, grosses comme un œuf de poule, sur le bras gauche; ciguë; suppuration des tumeurs qui bientôt sont réduites à moins du tiers de leur premier volume. Au moment où Collin écrivait, elles avaient la grosseur d'une fève.

XXXVII[e] CAS. *Cancer* affreux de la mamelle droite, existant à l'état squirrheux depuis plusieurs années, ulcéré depuis un an, donnant de la sanie avec douleurs lancinantes et émaciation. Ciguë à l'intérieur et à l'extérieur; pus de meilleure qualité, diminution des douleurs. Au bout de deux mois, tumeur réduite au cinquième de son premier volume, douleurs devenues tolérables. Cependant les forces ne revenaient pas; la malade s'affaiblissait graduellement. Elle succomba enfin dans un état asthénique, et lorsqu'il ne restait que bien peu de vestiges de la tumeur. A l'ouverture, on trouva le poumon gauche endurci et excavé, et le droit rapetissé par une eau jaune qui remplissait la poitrine.

XXXVIII[e] CAS. Ulcères syphilitiques à la gorge, avec douleur des articulations, guérison par la ciguë.

XXXIXe CAS. Quatre femmes atteintes de syphilis avec ulcération des parties externes de la génération, guérison par la ciguë.

XLe CAS. Ulcères *scorbutiques* à la jambe droite, avec tous les autres symptômes du scorbut, guérison.

XLIe CAS. Partie inférieure de la jambe gauche enflée, dure, couverte d'un ulcère douloureux, sordide et fétide, guérison.

OBSERVATIONS DE M. GASC (1). *Guérison de divers engorgemens abdominaux et d'un gonflement mammaire à l'aide de la ciguë.*

1re OBSERVATION. Une femme de 67 ans est attaquée depuis six semaines de douleurs violentes dans la région de l'estomac et particulièrement dans celle du pylore ; et ces douleurs sont accompagnées d'envies fréquentes de vomir, d'une sensibilité excessive de l'épigastre, d'un pouls petit, faible, fréquent, et enfin d'une tumeur sensible et assez dure dans le corps même de l'extrémité pylorique. Tous les calmans, même à haute dose, avaient été jusques-là sans succès. M. Gasc, croyant à un squirrhe

(1) Recueil périodique de la soc. de méd. de Paris, t. XXIII, 1605.

du pylore, fait appliquer un cataplasme de feuilles de ciguë à l'extérieur, et donne en même temps l'extrait de cette plante à l'intérieur. En dix jours, la tumeur disparaît, l'appétit revient, et la guérison est complète. Il est bien probable, et M. Gasc le reconnaît lui-même, qu'il n'y avait point-là de tumeur squirrheuse, mais seulement une cardialgie spasmodique des plus opiniâtres.

IIe. Observ. Symptômes analogues, mais sans tumeur sensible au pylore, chez une dame de vingt ans, épuisée par un allaitement prolongé, et guéris de même en quelques jours par l'usage interne et externe de la ciguë.

IIIe. Observ. Tumeur dure à la mamelle chez une fille de vingt-deux ans, sujette dès son enfance aux engorgemens glanduleux, avec des douleurs lancinantes extrêmement aiguës, perte de l'appétit et du sommeil, pouls fréquent et développé, et rougeur érésypélateuse des tégumens. Le 24 floréal an XII, après quatre mois de souffrances, M. Gasc commence à lui administrer la ciguë à l'intérieur et à l'extérieur. Au bout de quatre ou cinq jours, disparution des douleurs, et au bout d'un mois résolution complète de la tumeur.

IVe. Observ. Un homme âgé de soixante ans éprouvait depuis deux ans dans la région abdominale des douleurs violentes qui augmentaient pendant la nuit : toutes les ressources de la thérapeutique avaient été jusqu'alors inutiles. M. Gasc le voit pour le première fois au commencement de l'an XIII. Maigreur, pâleur, yeux brillans, peau sèche et aride, chaleur à la paume des mains, paroxysmes de fièvre

lente chaque soir, douleurs abdominales continuelles, dégoût, constipation, dureté et engorgement des glandes mésentériques sensibles au toucher. M. Gasc lui donne d'abord quelques calmans, puis le met à l'usage de l'extrait de ciguë. Ae bout d'un mois et demi, cessation de la fièvre, disparition de l'engorgement et de la sensibilité du ventre, retour du sommeil et de l'appétit. L'exercice a complété la cure.

v^{e}. Observ. Une dame de cinquante-quatre ans, à la suite d'une colique hépatique, est attaquée d'ictère, avec tuméfaction douloureuse du ventre dans la région du foie; envies fréquentes de vomir, constipation, rétention de l'urine, pouls serré et fréquent, etc. M. Gasc lui ordonne des fomentations émollientes sur l'abdomen, et des boissons délayantes et laxatives. L'ictère s'efface, mais il reste près de l'ombilic une tumeur considérable, avec élancemens répétés, douleurs permanentes, et une sensibilité excessive au moindre tact. M. Gasc prescrit alors la ciguë à l'intérieur et à l'extérieur. En quatre jours, les douleurs cessent presque entièrement, et en quinze jours la tumeur est dissipée.

Dans toutes ces circonstances, M. Gasc a donné l'extrait de ciguë d'abord à deux grains; puis il en a porté graduellement la dose jusqu'à huit grains. Il pense qu'on pourrait l'employer avantageusement dans l'invasion des maladies aiguës, lorsqu'elles s'accompagnent d'un état spasmodique violent.

OBSERVATIONS DE HUFELAND (1). *Ciguë contre les scrophules.*

Hufeland employait, concurremment avec la ciguë, divers autres moyens auxquels il attachait beaucoup moins d'importance, qu'à la plante que nous venons de citer. C'est à elle qu'il attribue toute la gloire des guérisons qu'il rapporte. Il pense que la plupart des insuccès de cette plante contre les scrophules viennent de la différence d'activité qu'elle possède, suivant le pays où elle s'est développée.— Voici les faits de Hufeland, que nous citerons en laissant parler l'auteur.

Sur trois malades, dit-il, dont deux affectés de croûtes scrophuleuses à la tête, et l'autre, de la teigne, je les ai guéris tous les trois en leur faisant prendre matin et soir la poudre de ciguë avec un infusion de sassafras, et de temps en temps quelques purgatifs mercuriels; je faisais faire en même temps des fomentations sur la tête de l'un avec des compresses trempées dans une décoction de ciguë renfermée dans un nouet; et sur celles des deux autres, avec une dissolution aqueuse de l'extrait de la même plante.

(1) Traité de la maladie scrophuleuse, p. 236.

Un enfant de huit ans, ayant les glandes du cou engorgées, asthmatique, et tourmenté d'une toux scrophuleuse sèche, prit une poudre composée de ciguë, de magnésie blanche et de soufre doré d'antimoine, avec une infusion de douce-amère, de sassafras et de racine de réglisse; il continua ce traitement pendant six semaines, et fut entièrement guéri.

Un autre enfant âgé de dix ans, outre qu'il portait des glandes engorgées, avait une tuméfaction considérable du nez depuis un mois. Il fit usage de la poudre de ciguë dont nous venons de parler; il la prit encore en guise de tabac avec un peu de sucre et de mercure doux; guéri.

Une femme scrophuleuse fut prise, peu de temps après ses couches, d'une toux violente et continue, sèche dans le principe, humide dans la suite, accompagnée de quelques points pleurétiques passagers, de fièvre le soir, et de tous les symptômes de la phthisie scrophuleuse. Après avoir inutilement essayé de plusieurs médicamens, je lui fis prendre des pilules de poudre et d'extrait de ciguë; dans le principe, la malade en prit dix grains par jour, mais insensiblement j'en portai la dose jusqu'à demi-gros; je prescrivis une décoction de tussilage, de douce-amère et de marrube blanc dans du petit-lait, et je fis appliquer un exutoire sur chaque bras; tel fut l'effet de ce traitement, que tous les symptômes, même ceux de la phthisie commençante, avaient disparu au bout d'un mois et demi.

Une autre personne du sexe, affectée de cachexie scrophuleuse, éprouvait depuis deux ans une perte

blanche, et une suppression complète des menstrues; elle avait en outre un ulcère scrophuleux sur un pied. Je lui fis prendre la poudre de Plummer avec la ciguë, et l'ulcère fut recouvert avec l'extrait de cette même plante. Ce traitement a si bien opéré que l'ulcère est entièrement guéri, quoique les menstrues n'aient pas encore reparu.

Observations du professeur Hallé (1). — *Poudre de ciguë sur des cataplasmes émolliens contre les engorgemens squirrheux du sein.*

Les engorgemens dont je parle, dit M. Hallé, consistaient dans des duretés plus ou moins considérables comprises dans le corps de la mamelle. Tantôt elles formaient un tubercule arrondi et inégal, extrêmement dur dans son centre, et autour duquel le tissu environnant s'engorgeait, en prenant d'autant plus de dureté que sa partie engorgée s'approchait plus du centre occupé par l'engorgement primitif; tantôt elles étaient disséminées en grains, gros comme la graine de chenevis, plus ou moins rapprochés et groupés ensemble, mais très durs. Sur le lieu des engorgemens, la surface de la peau s'enfonçait, le tissu *sous-cutané* paraissant se contracter, et le tissu

(1) Nouveau journal de médecine, t. v, 1819, p. 106.

même de la peau finissant par adhérer au centre du tubercule ou des tubercules, et s'amincir en cet endroit. Dans ce point, peu douloureux d'ailleurs au contact du doigt, se faisaient sentir des douleurs lancinantes, comme si la partie était traversée par une alène; elles revenaient à divers intervalles, et peu-à-peu se rapprochaient. Souvent des cordons raides et sensibles semblaient s'étendre du point engorgé de la mamelle, vers l'aisselle voisine; le reste du sein était souple et libre.

Il est impossible de douter, dans ces cas, de la terminaison plus ou moins éloignée que doit avoir un pareil engorgement abandonné à lui-même.

Ayant vu plusieurs de ces tumeurs, dans des circonstances qui ne permettaient d'attendre de l'opération qu'un succès éphémère, avec certitude presque entière de récidive, voici le moyen que j'ai employé :

Je faisais faire un cataplasme de farine de graine de lin, souvent mêlé de pulpe de carottes, et alors humecté avec le suc même exprimé des carottes. Le cataplasme était cuit et bien chaud; j'y faisais mêler un peu de *saindoux*, demi-once sur un cataplasme fait pour couvrir le sein, dans l'intention de rendre le cataplasme onctueux, et de l'empêcher de se refroidir trop promptement, de se sécher et d'adhérer à la peau, de manière à s'en détacher difficilement. Au moment de l'application, je faisais couvrir le cataplasme d'une demi-once à une once de poudre de ciguë, que l'on mêlait avec la surface du cataplasme qui devait être en contact avec la peau.

On tenait ce cataplasme appliqué pendant six

heures le jour; on le renouvelait : je le faisais appliquer aussi le soir, pour rester en place toute la nuit. Quelquefois je ne le faisais appliquer que pendant la nuit seulement.

Bien souvent je me suis contenté du cataplasme de farine de lin seule, toujours mêlé avec le *saindoux*, mais couvert de la poudre de ciguë.

Constamment les douleurs lancinantes ont cessé en très peu de jours. La circonférence engorgée autour du centre dur, s'est dissipée par résolution. Ce centre m'a paru diminuer de dureté et d'étendue; quelquefois il a semblé se dissiper lui-même; mais on sent bien que l'on ne peut se flatter de résoudre entièrement la dureté d'une partie désorganisée. Au moins les progrès du mal ont été arrêtés, et sa dégénérescence ajournée indéfiniment, à ce que j'espère. Je puis citer six exemples bien évidens de ce succès.

Il m'est arrivé d'être consulté pour un cancer ulcéré, établi sur une tumeur étendue, adhérente, et, par conséquent, nullement opérable. Les bords de l'ulcère formaient des bourrelets durs, et étaient le siége de nouveaux élancemens qui annonçaient l'extension ultérieure de l'ulcération. J'ai fait appliquer le cataplasme composé de farine de lin et de pulpe de carottes, avec la poudre de ciguë. Il est sûr que les élancemens ont cessé, que les bourrelets se sont amollis et affaissés; que la surface de l'ulcère prenait une meilleure couleur, et que la suppuration n'en était plus ichoreuse. Mais comme ce cancer était accompagné de douleurs internes et lancinantes dans le thorax, malgré l'amélioration du cancer

externe, les douleurs internes persistaient, et peut-être augmentaient. Je ne crois pas que cette maladie puisse avoir une heureuse issue. J'ai appris depuis que le mal intérieur continuait ses progrès.

Cependant je puis assurer que dans une affection pulmonaire, dont la marche était lente, dans laquelle se renouvelaient des hémoptysies abondantes, qui avait été précédée des signes extérieurs d'un vice cancéreux, et qui était accompagnée de douleurs lancinantes qui semblaient indiquer ce même vice comme cause de cette phthisie, l'usage interne de la poudre de ciguë (et non de l'extrait, même préparé à la manière de Storck), a paru et modérer les douleurs, et proroger l'issue de la maladie au-delà du terme auquel elle paraissait devoir être funeste, c'est-à-dire, à plusieurs années, et avec soulagement.

J'ai donc conseillé en général, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur, la poudre de ciguë, de préférence à l'extrait. A l'intérieur, je l'ai toujours donnée à doses progressives, en commençant par huit ou douze grains, élevant journellement cette dose jusqu'au point où elle produit quelques vertiges, ce qui est communément arrivé à la dose de vingt grains; alors je baisse la dose de deux grains, et je la soutiens à cette mesure pendant huit à quinze jours, reprenant ensuite la progression croissante, toujours suivant la même méthode, presque indéfiniment.

Souvent je joins le *camphre* à la poudre de ciguë, pour prévenir les vertiges, et le narcotisme qui souvent se joint aux autres effets de ce remède.

Cette méthode d'employer la ciguë, tant extérieu-

rement qu'intérieurement, m'a réussi, même dans des douleurs névralgiques chroniques et obstinées. Mais le succès que l'on obtient dans les premières attaques de ces douleurs, ne se soutient pas toujours dans les récidives.

Comme je ne regardais pas l'usage de la ciguë comme une chose nouvelle, puisque ses avantages avaient été déjà préconisés par d'illustres praticiens, je n'ai fait que parler à mes confrères de la méthode que je viens de décrire, dans des circonstances où son emploi me paraissait convenable, n'y voyant de remarquable que la mesure dans laquelle j'en ai fait l'application, la persévérance que j'y ai mise, l'exclusion des autres moyens, hors ceux que les accidens commandent quelquefois, comme les saignées générales ou locales, enfin la préférence que mérite, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, la poudre sur l'extrait, de quelque manière qu'on le prépare; car les doses auxquelles se manifestent les signes sensibles de son action, marqués par les vertiges, surtout dans l'usage intérieur, et par l'extinction des douleurs dans l'usage extérieur, sont ainsi appréciables et même calculables, et donnent à l'administration de ce remède un moyen bien avantageux de précision.

Cette méthode me paraît en outre avoir l'avantage d'isoler les effets propres d'un remède actif et trop souvent négligé, et même oublié ou méprisé, faute d'être employé d'une manière convenable.

Observation de Valentin (1).—*Strangurie chronique rebelle à tous les remèdes et guérie par la ciguë.*

Un habitant du Cap Français, âgé de soixante-dix-sept ans, souffrait, depuis près de trois ans, d'une strangurie pour laquelle il avait inutilement employé plusieurs remèdes tant extérieurs qu'internes, et les bougies. Le malade vint trouver M. Valentin vers la fin de 1791; il était maigre, d'une constitution sèche, n'avait jamais eu de maladie vénérienne, urinait goutte à goutte avec des douleurs cuisantes dans l'urètre et particulièrement au col de la vessie; et dans l'espace d'une heure de contractions et d'efforts, il ne rendait jamais qu'une, deux ou trois cuillerées d'urine. Il avait quelquefois le dévoiement. Le canal de l'urètre était libre, mais le malade ne pouvait supporter l'usage de la sonde; le rectum et la glande prostate ne présentaient aucune tumeur. M. Valentin apprit qne le malade était sujet à l'erysipèle et aux dartres, et aperçut au dedans de la jambe gauche une grande dartre qui produisait beaucoup de démangeaison; il pensa que l'affection de la vessie pouvait bien être dartreuse.

(1) Annales de la société de médecine pratique de Montpellier, t. ixi. 1808.

M. Valentin commença le traitement par deux vomitifs avec l'ipécacuanha, afin d'arrêter la diarrhée; il ordonna ensuite l'extrait de ciguë dont la dose, augmentée chaque jour de six, huit ou dix grains, ne tarda pas à être d'un gros; cette quantité fut continuée sans augmentation pendant plus d'un mois, tant que le malade conserva une grande propension au sommeil après dîner, et que ses lèvres éprouvèrent quelques mouvemens convulsifs; elle fut ensuite augmentée graduellement jusqu'à trois gros par jour. La vessie retint alors une plus grande quantité d'urine, et son extrême sensibilité diminua mais il survint une salivation très abondante, qui engagea M. Valentin à diminuer la dose pendant quelques jours; le malade continua ensuite à en prendre trois gros par jour. La vessie acquit de l'extension, et la dartre de la jambe disparut complètement. Enfin, après l'usage de la ciguë pendant un an; toutes les fonctions naturelles à l'âge du malade, se rétablirent, excepté l'appétit. En réunissant les différentes doses d'extrait de ciguë, depuis le commencement du traitement jusqu'à la guérison, on trouva qu'il en avait pris quatre livres.—Dans des réflexions qui suivent cette observation, M. Valentin assure avoir très souvent employé, avec succès, l'extrait de ciguë à fortes doses dans les affections dartreuses; et il ne l'a vu, lorsqu'il etait pur, produire la salivation, que dans l'observation que nous venons de rapporter. M. Valentin conseille pendant le traitement, le régime végétal.

Observation de Bridault (1). — *Ophthalmie scorbutique guérie par la ciguë.*

En 1762, un soldat vient à l'Hôpital de l'île de Ré pour une ophthalmie très grave. Les saignées, les boissons adoucissantes, les vésicatoires à la nuque n'ont aucun succès. M. Bridault, entre les mains duquel on fait passer ce malade, le voyant atteint d'un vice scorbutique assez fortement prononcé, regarde aussitôt l'ophthalmie comme produite par ce vice, et donne en conséquence le suc de ciguë pour collyre et l'extrait de la même plante à l'intérieur. Au bout de deux mois, l'ophthalmie scorbutique est complètement guérie, ce que M. Bridault explique merveilleusement par la *division de la lymphe* et la *purification du sang* qu'opère infailliblement l'extrait de ciguë.

(1) Annales de la société de médecine pratique de Montpellier, t. VI, 1806.

Observation de M. Lespine. — *Teigne faveuse guérie par la ciguë.*

Depuis l'âge de sept ans, M. P. de G....., né à La Flèche, de parens très sains, portait à la tête un écoulement de matières sanieuses, fourni d'abord par de petits ulcères humides placés à la base des cheveux, puis par des espèces de pustules lenticulaires, qui, s'étendant ensuite, et prenant diverses formes, versaient périodiquement tous les mois, ou à peu près, une matière jaunâtre comme du miel, très fétide et tellement âcre qu'elle excoriait la peau du front et du cou; après cet écoulement, les pustules qui l'avaient fourni se recouvraient de croûtes qui se desséchaient plus ou moins, et laissaient après leur chûte des creux à peu près semblables aux cellules des abeilles; le cuir chevelu paraissait boursoufflé, les cheveux étaient très rares. Pendant les deux ou trois jours qui précédaient cet écoulement, l'enfant devenait morose, très irascible, se plaignait de douleurs gravatives à la tête; les glandes du cou se gonflaient, les yeux perdaient leur éclat, l'appétit disparaissait, le pouls devenait plein, dur, fébrile, etc., tout en un mot annonçait le *conamen naturæ*, les

(1) Journal général de médecine, t. XXXVIII, p. 437.

efforts de ce principe actif tendant à porter au-dehors l'humeur qui l'opprimait. L'écoulement s'établissait-il? l'enfant était soulagé; il durait ordinairement de 36 à 48 heures, et la matière qu'il fournissait, plus ou moins épaisse, plus ou moins jaune, était toujours très fétide. Cet orage fini, l'enfant reprenait sa gaîté, son appétit, sa fraîcheur. Tel était son état, lorsque je fus chargé de lui donner des soins; il avait alors onze ans, il portait un cautère au bras établi depuis l'apparition de cette cruelle et dégoûtante maladie; beaucoup de remèdes avaient été employés sans succès.

Je crus à ces symptômes reconnaître une variété du *favus* de Vogel, ou plutôt du *tinea favosa*, espèce si bien décrite par le professeur Pinel (nosographie philosophique) d'après Murray; je me déterminai donc de suite, d'après les observations de Storck, de Lauther, et surtout d'après celle rapportée avec détail par Murray, à substituer au traitement précédemment mis en usage sans effet, l'emploi méthodique de la ciguë (*conium maculatum*), extérieurement et à l'intérieur : je fis laver soir et matin la tête avec une forte décoction de ciguë, coupée d'abord avec moitié, puis avec un tiers de lait. Je prescrivis l'extrait de ciguë, récemment préparé, en commençant par un grain, et en augmentant progressivement jusqu'à 50. Je fis porter jour et nuit de la ciguë cuite et écrasée en forme de cataplasme sur la tête, mais l'indocilité de l'enfant ne permit pas de continuer ce moyen plus de dix-neuf jours. Aussitôt que les symptômes avant-coureurs de l'écoulement commençaient à se faire sentir, c'est-à-

dire tous les 20 jours environ, j'interrompais l'usage interne de la ciguë; je faisais prendre 5 à 6 bains, et je purgeais avec les pilules de Belloste; le malade reprenait ensuite les pilules de ciguë dont j'ai toujours augmenté le poids, jusqu'à celui de 52 grains par jour, dose à laquelle j'ai été forcé de m'arrêter, parce qu'alors l'enfant se plaignait de difficultés d'uriner, de vertiges, d'éblouissemens, etc., qui me faisaient suspendre l'usage de ce moyen.

Ce traitement, continué pendant trois mois, a produit l'effet que j'en attendais. Dès le 1er mois, l'écoulement périodique diminua beaucoup; à la fin du quatrième, il n'était plus sensible : seulement à cette époque, certaines parties de la tête se recouvraient de quelques croûtes sèches, que je faisais frotter tous les soirs avec un mélange d'une partie de précipité blanc (oxide blanc de mercure) sur 8 parties d'onguent rosat, dont on employait gros comme un pois à chaque friction; je fis néanmoins continuer pendant les deux mois suivans, et deux fois par jour, les simples lotions de la tête avec la décoction pure de la ciguë; j'insistai sur l'usage fréquemment répété des bains. Le cuir chevelu se nettoya parfaitement, et se recouvrit de très beaux cheveux; l'embonpoint augmenta malgré l'accroissement de l'enfant, et toutes les fonctions intellectuelles et physiques prirent un développement rapide. M. de G... a aujourd'hui 19 ans, et jouit de la santé la plus brillante.

FORMULAIRE

DES

PRINCIPALES PRÉPARATIONS DE CIGUE (1).

Suc de ciguë.

(Pharmacopée française.)

Prenez : feuilles de ciguë mondées, seize parties.

Pilez dans un mortier de marbre, en ajoutant peu à peu

Eau commune, une partie.

Exprimez le suc, laissez-le reposer et filtrez à froid, à travers un papier gris.

Sirop de ciguë.

(Dispensaire de Lemgo.)

Prenez : herbe fraîche de grande ciguë, une livre.

Pilez dans un mortier de pierre, renfermez dans un sac de toile, et exprimez avec force, à plusieurs reprises.

Prenez alors de ce

Suc exprimé quatre onces.

Sucre en poudre six onces.

Faites fondre sur un feu doux et passez à la chausse.

Extrait de ciguë.

(Pharmacopées d'Amérique, d'Amsterdam, de Danemarck, d'Espagne, d'Edimbourg, de Padoue, etc., etc.)

Prenez : feuilles fraîches de ciguë, à volonté.

Pilez dans un mortier, en arrosant avec un peu d'eau, exprimez le suc, et faites-le évaporer de suite au bain-marie, en remuant toujours avec une spatule sur la fin.

Pilules de ciguë.

(Pharmacopées de Brunsvick, de Francfort sur le Mein, de Hambourg, de Swediaur, etc.)

Prenez : Extrait de ciguë à volonté.

Poudre de ciguë, à quantité nécessaire.

Faites des pilules de deux grains.

Infusion de ciguë.

(Pharmacopées militaires de Copenhague, de Swediaur, etc)

Prenez : herbe de grande ciguë, une once.

Eau bouillante, douze onces.

Laissez en repos pendant une heure, dans un vase couvert, et passez en exprimant avec force.

Teinture alcoolique de grande ciguë.

(Pharmacopée de Saxe.)

Prenez : suc de grande ciguë récemment exprimé.

Esprit de vin rectifié.

De chaque, parties égales.

Faites digérer à froid pendant quelques jours et filtrez.

(1) *Voyez* Jourdan, Pharmacopée universelle, tom. 1er.

Onguent de ciguë.

(Pharmacopée de Bruxelles.)

Prenez : suc de grande ciguë, une partie.
Axonge de porc, quatre parties.
Faites cuire jusqu'à consomption de l'humidité.

Huile de ciguë.

(Pharmacopées de France, de Turin, etc.)

Prenez : herbe fraîche de ciguë, une partie et demie.
Huile d'olive, trois parties.
Faites digérer pendant deux jours au bain-marie, et après le refroidissement, répétez la macération.

Emplâtre de ciguë.

(Pharmacopées d'Amsterdam, d'Anvers, de Bavière, de Belgique, etc.)

Prenez : cire jaune, deux parties.
Colophane,
Huile d'olive, de chaque, une partie.
Faites fondre ensemble; ajoutez à cette masse refroidie,
Herbe de grande ciguë en poudre, deux parties.
Mêlez avec soin.

RÉSUMÉ

DES TRAVAUX THÉRAPEUTIQUES SUR LA CIGUE.

---

1. Les faits que nous avons rencontrés dans les annales de la science sur l'emploi de la ciguë, s'élèvent à *cin ent trent e-cinq*, et sont l'ouvrage de *quarante-deux* auteurs dont plusieurs sont connus par des travaux importans (1). Plus de la moitié d'entre eux ne sont accompagnés d'aucun détail et sont bornés à l'indication de leur nombre, des maladies où l'on en a fait usage, et du résultat qu'on a obtenu. Presque tous ces cas non détaillés sont des exemples d'insuccès de la ciguë, contre une des nombreuses maladies traitées par cet agent (le cancer). Les observations plus étendues sont

(1) Voici leurs noms : Alibert, Aubrelique, Agasson, Akenside, Bishaar, Benard, Bridault, Collin, Cullen, Campardon, Comte, Cazenave, Chaussier, Decotes, Dupuy de La Porcherie, Ehrhart, Finant, Gasc, Hazon, de Haen, Frédéric Hoffmann, Hallé, Hufeland, Lallement, Landéutte, Locher, Lothinger, Lespine, Marteau, Masars de Cazèles, Nicholson, Pelet, Quarin, Récamier, Reneaulme, Rozière, Richard de Hautesierck, Storck, Schelinger, Tralles, Watson, Valentin.

cependant encore si succinctes dans beaucoup de cas, qu'il n'est pas toujours facile de déterminer d'une manière positive, l'espèce de maladie traitée par la ciguë.

II. Effets physiologiques. La ciguë à la dose à laquelle on la prescrit n'a point d'action physiologique bien sensible. Ordinairement, il ne survient dans les fonctions aucun changement marqué qu'on puisse attribuer à son emploi. Cependant, chez quelques malades, les urines sont plus abondantes, et contiennent un sédiment d'une odeur nauséabonde; il survient quelquefois une augmentation d'appétit, d'autres fois un léger relâchement du ventre. A dose un peu plus forte, il se manifeste des éblouissemens et des vertiges. Lorque la ciguë a été prise en assez grande quantité, ses effets toxiques se décèlent par des nausées, des vomissemens de matière verdâtre, des douleurs épigastriques violentes, une soif ardente, des vertiges, de l'agitation, quelquefois du délire, une démarche vacillante, des convulsions, un serrement tétanique des mâchoires, le renversement du corps en arrière, une émission d'urine fréquente, quelquefois rejetée à une hauteur considérable. Dans quelques cas, il survient des lypothymies suivies d'un état léthargique avec refroidissement des extrémités, etc. Mais tous ces symptômes varient beaucoup quant à leur nombre et leur intensité, suivant l'âge, le tempérament, la quantité du poison, etc.

III. Effets thérapeutiques. Les faits relatifs à

l'emploi de la ciguë contre diverses maladies sont au nombre de *cinq cent trente-cinq*, sur lesquels nous trouvons *deux cent cinq* cas de guérison, *quarante-cinq* cas d'amélioration et *deuxcent quatre-vingt-cinq* cas d'insuccès.

On verra dans le tableau suivant le nombre des succès, des améliorations et des revers qui ont eu lieu pour chaque espèce de maladie traitée par cet agent.

Maladies traitees par la ciguë.	Nombre de cas.	Guérison.	Amélioration.	Insuccès.
1. Maladies cancéreuses.	341	46	28	267
2. Scrophules.	43	34	4	5
3. Tumeurs diverses, obstructions.	40	35	4	1
4. Ulcères divers non cancéreux, ni scrophuleux.	20	17	2	1
5. Syphilis.	27	20	3	4
6. Dartres.	11	11	«	«
7. Teigne.	6	6	«	«
8. Phthisie pulmonaire.	6	5	1	«
9. Asthme.	5	4	1	«
10. Leucorrhée.	5	4	«	1
11. Scorbut.	4	4	«	«
12. Cataracte.	6	3	«	3
13. Héméralopie.	3	3	«	«
14. Amaurose.	2	2	«	«
15. Hydropisie.	2	2	«	«
16. Aménorrhée.	2	2	«	«
17. Ophthalmie dite séreuse, (scroph.?)	1	1	«	
18. Epilepsie.	3	1	«	2
19. Rachitis.	1	«	«	1
20. Hémorrhoïdes.	1	1	«	«
21. Polype nasal.	1	1	«	«
22. Vomissemens.	1	1	«	«
23. Névralgies.	1	1	«	«
24. Goutte.	2	«	2	«
25. Cystite chronique avec strangurie.	1	1	«	«
Totaux.	535	205	45	285

1° *Maladies cancéreuses.* Parmi les 341 cas de maladies cancéreuses, il n'y a que ceux où la ciguë a échoué qui ne soient point détaillés; les 46 cas de guérison et les 28 d'amélioration, quoique succincts, sont cependant la plupart plus ou moins développés.

Parmi les faits d'insuccès simplement cités, il y en a 100 de cancers de l'utérus et d'autres parties (M. Alibert); 120 dont les espèces ne sont point désignées (de Haen), 36 qui sont seulement indiqués comme cancers occultes ou ulcérés (Tralles). Quoique ces trois auteurs soient tous également dignes de confiance, il eût été cependant à désirer qu'ils fussent entrés dans quelques détails sur les phénomènes survenus chez les malades qu'ils ont soumis à ce mode de traitement et sur les symptômes qu'ils ont présentés. L'un de ces auteurs (de Haen) paraît écrire sous l'influence d'une grande animosité contre Storck, le principal propagateur de la ciguë. Un autre médecin (Marc Akenside), qui n'a point publié le nombre de ses essais, quoiqu'il assure en avoir fait beaucoup, dit n'avoir obtenu qu'une petite partie des succès qu'il s'était promis. Dans les commencemens, les douleurs cancéreuses étaient calmées comme par enchantement; l'ichor qui découle des ulcères se transformait en pus de bonne nature; mais au bout de quinze jours les malades retombaient dans leur premier état (1).

Sur les cas de guérison ou d'amélioration, un petit nombre est simplement cité comme offrant des

(1) Trans. méd. de Londres, vol. 1, 1768

cas de cancer ou de squirrhe ; mais les symptômes de la maladie n'étant point décrits, on ne peut juger si l'auteur ne s'est point trompé dans son diagnostic; les autres, plus ou moins développés, sont relatifs à des tumeurs dures, quelquefois indolentes, souvent lancinantes, ayant leur siége au sein, aux glandes maxillaires, axillaires et inguinales, à l'estomac, au foie, à l'utérus, aux ovaires, aux testicules, à la peau, etc. Un quart environ de ces tumeurs étaient ulcérées, et secrétaient une matière ichoreuse, quelquefois fétide. Enfin un très-petit nombre de ces cas offraient tous les caractères de la cachexie cancéreuse, le tein jaune paille, la fièvre lente, le marasme.

Il est très-probable que sur le nombre total de ces faits suivis de guérison ou d'amélioration, il y en avait plus d'un où la maladie n'était point véritablement de nature cancéreuse ; mais la lecture de ces faits ne permet point d'admettre qu'il en fut ainsi de tous et même du plus grand nombre. De plus, les noms honorables des observateurs qui nous les ont transmis (Storck, Collin, Cullen, Quarin, Locher, Frédéric Hoffmann, Hallé, Récamier), repoussent toute espèce de doute sur leur véracité. Il faut donc conclure de tout ce qui précède qu'un certain nombre de tumeurs squirrheuses ou cancéreuses ont été véritablement guéries par l'emploi de la ciguë, et dans les cas où le diagnostic a été erroné, que des tumeurs d'un autre nature, mais ayant de l'analogie avec le cancer, ont été également résolues par le même moyen.

Voici les symptômes qui ont été notés dans la

plupart des cas de guérison ou d'amélioration, pendant l'action de la ciguë. Une partie de ces tumeurs ont diminué peu à peu de volume et de dureté, les douleurs se sont calmées progressivement sans autre phénomène sensible. Dans beaucoup d'autres cas il est survenu, après un temps plus ou moins long de l'usage interne ou externe de la ciguë, un sentiment de fourmillement dans les tumeurs, sentiment qui, augmentant ensuite, s'est transformé en une douleur plus ou moins vive. C'est alors que la dureté a considérablement diminué et qu'ils s'est manifesté un état inflammatoire de la partie malade. Cet état, qui tantôt s'est arrêté, tantôt a abouti à un abcès avec ouverture de la tumeur, a été généralement utile et a paru contribuer à la résolution des tumeurs (Collin). Dans les cancers douloureux ou ulcérés, les premiers effets de la ciguë consistent dans une grande diminution des douleurs et dans un changement avantageux de la surface ulcérée et de la suppuration. L'ulcère perd l'aspect brunâtre, livide, qu'il avait, pour devenir rougeâtre, et se rapproche de celui des plaies suppurantes ordinaires; l'ichor acre, séreux, sanguinolent, quelquefois fétide qui s'en écoule, devient plus lié, blanchâtre, épais, et prend une partie des caractères du pus louable. Les duretés qui forment la base de ces ulcères se ramollissent peu à peu, et la cicatrisation fait des progrès qui sont cependant toujours fort lents.

Le temps pendant lequel on a fait usage de la ciguë chez les malades qui ont guéri ou dont l'état a été amélioré, a été généralement très-long. Il a

varié depuis un mois jusqu'à six ou huit. Il faut noter que plusieurs auteurs et surtout deux de ceux qui ont obtenule plus de succès (Collin, Storck,) ont administré à la plupart de leurs malades des purgatifs qu'on réitérait tous les 8, 15 ou 30 jours.

2° *Scrophules.* Les scrophules sont une des maladies contre lesquelles la ciguë a été le plus utile, à en juger par les faits que nous avons rencontrés, puisque sur 43 cas, il y a eu 34 guérisons, 4 améliorations et seulement 5 insuccès. Ces cas étaient pour la plupart assez développés pour qu'il n'y eût point de doute sur le caractère scrophuleux de la maladie. Ils présentaient chacun un certain nombre des symptômes propres à cette affection. C'étaient des tumeurs indolentes plus ou moins volumineuses du genou, des ganglions lymphatiques du cou, des aisselles, des aines, des membres, quelquefois des gonflemens des os, même avec carie, des ulcères de diverses formes surtout fistuleux, une suppuration séreuse plus ou moins abondante dans certains cas, etc.

3° *Tumeurs diverses. Obstructions.* J'ai compris sous ces dénominations les gonflemens chroniques de divers organes, surtout des viscères abdominaux tenant à diverses causes, mais ne paraissant point être les symptômes des scrophules ou du cancer, du moins à en juger par le peu de détails qui les accompagnaient dans beaucoup de cas. Plusieurs de ces affections constituaient ce que les anciens auteurs désignent sous le nom d'*obstructions*, d'autres étaient des gonflemens de la rate et du foie, suite des fièvres intermittentes, des indurations des tes-

ticules, des mamelles, des glandes salivaires; des tumeurs enfin dont le caractère n'était point déterminé. Il est probable que beaucoup de ces affections n'étaient que des phlegmasies chroniques; mais quand on se rappelle la difficulté qu'on éprouve généralement à résoudre ces engorgemens, on n'appréciera pas moins les résultats que nous rencontrons ici, puisque sur 40 malades atteints de ces tumeurs ou obstructions, 35 ont été guéries, 4 ont éprouvé beaucoup d'amélioration dans leur état, 1 seul n'a retiré aucun avantage de l'usage de la ciguë. Toutefois nous devons encore ici prémunir nos lecteurs contre ces proportions, où sans doute les revers n'ont pas été comptés. Mais il reste toujours prouvé que le médicament en question a procuré la résolution de plusieurs engorgemens chroniques.

4° *Ulcères*. Les *vingt* cas d'ulcères traités par la ciguë, étaient la plupart fort anciens; quelques-uns avaient succédé à des brûlures, le plus grand nombre paraissaient de l'espèce qu'on nomme *atoniques*, autant d'ailleurs que permettaient d'en juger les courts détails qui accompagnaient leur histoire; aucun d'ailleurs ne paraissait de nature scrophuleuse ou cancéreuse. Presque tous avaient résisté jusqu'alors à une foule de moyen. A l'aide de la ciguë, *dix-sept* furent guéris; *deux* éprouvèrent un changement favorable; *quatre* résistèrent à ce traitement.

5° *Syphilis*. Les *vingt-sept* malades atteints de syphilis avaient la plupart des ulcères dans diverses parties du corps, et avaient fait usage inutilement de

divers traitemens. La ciguë procura la cicatrisation de *vingt*; elle ne produisit qu'un changement avantageux dans *trois* cas, et fut sans effet dans les *quatre* autres.

Nous bornerons ici la revue de chacune des maladies traitées par la ciguë et nous terminerons ce résumé par un tableau où l'on trouvera; 1° le nom de tous les auteurs qui ont fait usage de ce médicament; 2° l'indication abrégée des observations qu'ils ont publiées; 3° le résultat thérapeutique qu'ils ont obtenu pour chaque cas.

	1° *Maladies cancéreuses.*	GUÉRIS.	AMÉLIORÉS.	NON GUÉRIS.
STORCK.	1er CAS. *Squirrhe* à la parotide.	1		
	2. *Ulcère* à la mamelle droite, dureté des glandes axillaires et inguinales; plus d'un an de traitement.	1		
	3 et 4. *Squirrhe* à la mamelle droite, qui s'abscède; guérison en trois mois.	2		
	5. *Cancer* ulcéré à la joue, douleurs calmées par la ciguë, suppuration devenue louable.		1	
	6. *Cancer* dur, lancinant, ulcéré au sein, toux, dyspnée; la ciguë diminue la tumeur des deux tiers.		1	
	7. *Squirrhe* des glandes du cou qui s'ouvrent; guérison en six semaines.	1		
	8. *Squirrhe* des glandes sublinguales; guérison en trois mois.	1		
	9. *Cancer* ulcéré survenu à la mamelle gauche, réduction considérable de la tumeur par la ciguë, pus devenu louable.		1	
	10. *Squirrhe* du sein gauche, des glandes cervicales et axillaires; guérison en un mois.	1		
	11. *Cancer* ulcéré des glandes cervicales et sublinguales. *Squirrhe* pierreux sur la clavicule; guérison en cinq mois.	1		
	12. *Squirrhe* récent à la mamelle.	1		
	13. *Squirrhe* au testicule gauche avec trois excroissances à la verge, complication avec la syphilis; (cigue et mercuriels). . .	1		

	GUÉRIS.	AMÉLIORÉS.	NON GUÉRIS.
14. (1) *Tubercules* squirrheux dans le vagin, avec flueurs blanches âcres.	1		
15. *Squirrhe* dur au sein.	1		
LOCHER (2). 1er CAS. *Ulcère* cancéreux rongeant et fétide aux lèvres, compliqué de scrophules au cou.	1		
2. *Cancer* ulcéré au sein; amélioration par la ciguë, ichor changé en bon pus.		1	
HOFFMANN (Frédéric) (3). 1er CAS. *Cancer* ulcéré au sein. Nul avantage de la ciguë à l'intérieur et à l'extérieur. Bain quotidien de ciguë contenant une infusion de 12 grandes poignées de cette plante; guérison en six semaines.	1		
2. *Cancer* au sein, amélioré par des bains de ciguë; encore en traitement.		1	
COLLIN. 1er CAS. *Tumeur* abdominale.	1		
2. *Squirrhe* au cou.	1		
3 et 4. *Tumeurs* squirrheuses à l'épigastre.	2		
5 et 6. *Cancer* ulcéré au sein avec cachexie cancéreuse.	2		
7 et 8. *Langue* gonflée et ulcérée.	2		
9 et 10. *Squirrhe* dur au sein.	2		
11. *Glande* thyroïde squirrheuse.	1		
12 et 13. *Parotides* squirrheuses. Il reste un très petit noyau.		2	
14. *Squirrhe* du sein réduit des trois quarts.		1	
15. *Squirrhe* des glandes du cou, guéri presque complètement.		1	
16. *Cancer* ulcéré du sein, réduit au cinquième de son volume.		1	
17. *Tumeur* cancéreuse à la face.			1
18. Sein droit cancéreux.			1
CULLEN (4). « J'ai vu deux cas désespérés, l'un d'un cancer à la lèvre, l'autre au sein, qui touchaient à leur guérison par le moyen de la ciguë. »	2		
QUARIN (5). 1er CAS. *Squirrhe* des deux seins, parotides enflées.	1		
2. *Cancer* ulcéré au visage et à l'œil, quinquina uni à la ciguë; en deux mois, pus meilleur, douleurs calmées, retour des forces, mort de dyssenterie épidémique. .		1	

(1) STORCK, supplément sur la ciguë. La Haye, 1766, p. 174.

(2) Observationes practicæ. Trad., par Lebégue de Presle. La Haye, 1764; p. 195.

(3) Usage des bains de ciguë. La Haye, 1764.

(4) Matière médicale; art. Ciguë.

(5) Tentamen de cicutâ; Francofurti, 1779.

	GUÉRIS.	AMÉLIORÉS.	NON GUÉRIS.
3 et 4. *Cancer* ulcéré au nez, dont un guéri en six semaines.	1	1	
DE HAEN (1). 120 femmes atteintes du cancer. . . .			120
TRALLES (2). 36 cancers occultes et ulcérés.			36
EHRHART. 1er CAS. *Cancer* ulcéré à la parotide gauche, diminution considérable de volume. . . .		1	
2. *Squirrhe* au sein, très amélioré au moment de l'observation.		1	
3 et 4. *Squirrhe* de la matrice.			2
5. *Squirrhe* des glandes axillaires.			1
MARTEAU (3). 5. Cas de cancer traité par la ciguë et la digitale.			5
6. (4) *Squirrhe* au sein, guéri par la ciguë et les purgatifs tous les 8 jours.	1		
7. *Squirrhe* au sein, avec élancemens, amélioration, encore en traitement.		1	
8. *Excroissances* cancéreuses ulcérées sur le nez.		1	
DECOTES. 1er CAS. *Engorgement* d'apparence squirrheuse, ulcéré à la mamelle droite, glandes engorgées, purgatifs tous les huit jours. .	1		
2. *Cancer* facial ulcéré, ulcère au dos de la main, ichor fétide abondant; purgatifs tous les 8 jours.	1		
LALLEMENT (5). *Squirrhe* au foie, à la rate, aux glandes mésentériques avec ictère; guérison en un mois.	1		
AUBRÉLIQUE (6). *Tumeur* volumineuse, dite squirrheuse dans l'abdomen, sensible au toucher, marche impossible, fièvre; guérison avec la ciguë, les purgatifs et quelques autres moyens.	1		
LANDEUTTE (7). *Tumeur* squirrheuse de la grosseur d'une noix, au sein.	1		
AGASSON (8). *Cancer* ulcéré énorme à la lèvre supérieure.		1	

(1) Ratio medendi, t. VIII, part. II, *epist. de cicutâ.*
(2) Cité par de Haen, *epist. de cicut.*
(3) Journal de méd. de Vandermonde, t. XVI, p. 464.
(4) Ce cas et les deux suivans ont été rapportés plus haut.
(5) Journal de méd., 1760, XIII, 511.
(6) *Ibid.* XX, 129.
(7) *Ibid.* XX, 223.
(8) *Ibid.* XVIII, 117.

	GUÉRIS.	AMÉLIORÉS.	NON GUÉRIS.
BIESHAAR (1). *Pus* rendu de bonne qualité par la ciguë, après un cancer opéré.	I		
BENARD (2). *Squirrhe* au sein comme un pois, douleurs violentes.	I		
HAZON (3). *Cancer* à la mâchoire inférieure.			I
ANONYME (4). *Tumeur* au sein, suite de contusion, dure, couverte de boutons.	I		
CAMPARDON (5). *Squirrhe* du sein.	I		
NICHOLSON (6). *Cancer* au sein.		I	
MASARS DE CAZÈLES (7). 1er CAS. *Tumeur* au sein déclarée cancéreuse par trois médecins. .	I		
2. *Cancer* ulcéré de la mamelle.		I	
3 et 4. *Squirrhe* de l'ovaire, de l'utérus. . .	I	I	
GASC. *Squirrhe* dur à la mamelle, douleurs lancinantes très-aiguës, qui sont calmées en 13 jours, résolution en un mois.	I		
HALLÉ. 6 CAS. *Squirrhe* du sein. Douleurs promptement calmées par des emplâtres de ciguë et de carotte; progrès du mal arrêté indéfiniment.		6	
Cancer du sein ulcéré, large et adhérent, avec douleurs lancinantes. Élancemens dissipés par la cigue; bourrelet amolli, meilleur état de la surface, ichor devenu du pus.		I	
8. *Squirrhe* du sein, lancinant, signes extérieurs de cachexie.		I	
ALIBERT (8). « Plus de 100 femmes, affectées de squirrhe ou de cancer à l'utérus, ou dans d'autres parties, ont fait usage de ce médicament à l'hôpital Saint-Louis, sans en retirer le moindre avantage.			100
RÉCAMIER (9) 3 CAS. *Squirrhes* de la matrice, guéris par la cigue et le *cura famis*.	3		
4. *Squirrhe* de l'ovaire guéri par les mêmes moyens.	I		

(1) Anc. journ. de médec. XVIII, 455.
(2) *Ibid.* XXII, 411.
(3) *Ibid.* XVII, 533.
(4) *Ibid.* XLV, 264.
(5) *Ibid.* LV, 250.
(6) *Ibid.* XXXVII, 213.
(7) *Ibid.* XXXIV.
(8) Mat. méd.; art. Cigue.
(9) Recherches sur le cancer.

2° *Scrophules.*	GUÉRIS.	AMÉLIORÉS.	NON GUÉRIS.
STORCK. 1er CAS. Deux *ulcères* fistuleux au cou très étendus.	1		
2. *Ulcère* scrophuleux à la cuisse gauche.	1		
COLLIN. 1er CAS. *Tumeurs* scrophuleuses, ayant leur siége au genou, sur et autour de la mâchoire, au cou et au dos de la main, au bras, etc.	7	1	1
QUARIN (1). *Parotides* et glandes du cou, dures et enflées ; guérison en 5 semaines.	1		
LOCHER (2). 1er CAS. *Ulcères* fistuleux au sternum, suite d'abcès, méliceris au bras gauche.	1		
2 et 3. Tumeurs au cou et ailleurs.	2		
MARTEAU. 1er CAS. *Gonflement* de l'avant-bras et du pied, carpe enkylosé, couvert de trous fistuleux.	1		
2 et 3. Gonflement considérable des glandes cervicales.	1	1	
4. Jambe droite *gonflée*, percée de plusieurs trous.		1	
5. Glandes scrophuleuses au cou, au sein et aux aisselles, suppuration abondante, grande amélioration par la ciguë et d'autres moyens.		1	
DUPUY DE LA PORCHERIE. 1er CAS. *Ulcère* scrophuleux depuis l'enfance sur la main droite.	1		
2. *Tumeur* ulcérée sur l'apophyse mastoïde, deux sous le menton.	1		
3, 4 et 5. *Tumeurs* dont deux ulcérées chez un malade, au cou, au menton, aux côtes.	3		
6. *Tumeurs* ulcérées sous l'aisselle.	1		
7 et 8. *Tumeur ulcérée* et carie au pouce droit, chez un malade, ulcère sur le corps, chez l'autre.	2		
9. Ulcères dans diverses parties du corps.	1		
PELET (3). *Ophthalmie* scrophuleuse.	1		
MASARS DE CAZELES (4). *Tumeurs* scrophuleuses.	2		
ROZIÈRE (5). *Tumeur* indolente sur le corps.	1		
FINANT. Affection *scrophuleuse* générale avec ulcère.	1		

(1) Tentamen de cicutâ ; Francof., 1779.
(2) Observations, p. 198.
(3) Journal de méd. de Vandermonde, t. XX, p. 219
(4) *Ibid.* p. 37.
(5) *Ibid.* t. XXVII, 250

	GUÉRIS.	AMÉLIORÉS.	NON GUERIS.
HUFELAND. 1er et 2 CAS. Glandes cervicales *enflées*, etc., ciguë et quelques autres moyens. . .	2		
3. *Ulcère* au pied, cachexie scrophuleuse, leucorrhée.	1		
TRALLES (1). 6 CAS. *Tumeur* au cou.	2		4
3° *Obstructions et Tumeurs diverses dont le caractère est indéterminé.*			
RENEAULME (2). 2 CAS. Grande *obstruction* au foie, ciguë qui provoque des sueurs abondantes, améliorations; quelque temps après rechûtes, amélioration par le même moyen.		2	
STORCK. 1er CAS. *Tumeur* dure et rénitente au sein survenue six semaines après ses couches; guérison en un mois.	1		
2. *Tubercule* à la mamelle suite de coup.		1	
3, 4 et 5. *Tumeur* dans l'abdomen, suite de fièvre quarte.	3		
6. *Tumeur* au foie, avec jaunisse.	1		
COLLIN. 1er CAS. *Tumeur* au genou, suite de goutte.	1		
2. *Tumeur* dans l'hypochondre gauche, suite de fièvre intermittente, avec symptômes scorbutiques.	1		
3. *Tumeur* dans le bassin.	1		
4. Scrotum tuméfié.	1		
5. *Tumeur* au cou.	1		
QUARIN (3). 1er CAS. Parotides et glandes sous-maxillaires très enflées.	1		
2. Tumeur dure et assez étendue à l'épigastre, anxiétés après avoir mangé, vomissement fréquens, guérison en deux mois.	1		
3 et 4. Tumeurs dures dans l'hypochondre droit avec ictère.	2		
LOCHER (4). Obstructions des viscères, ventre tuméfié, chloron; ciguë et purgatifs	1		
EHRHART. 1er CAS. Tumeur à la rate, suite de fièvre quarte.	1		
2. Tumeur dure, chez un enfant leuco-phlegmatique.	1		
3 et 4. Obstruction dans l'abdomen.	2		
5. Tumeur dans l'aine, chez un individu qui avait avalé une balle.	1		

(1) *De Haen*, epistola de cicutâ.
(2) Observ., ex curationibus.
(3) Tentamen de cicutâ; Francof., 1779.
(4) Observ.

	GUÉRIS.	AMÉ-LIORÉS.	NON GUÉRIS.
6. Tumeur à l'hypogastre.		I	
7. Obstructions abdominales qui persistent après la guérison d'une ascite.	I		
8. Parotide enflée, suite de fièvre, avec surdité.	I		
COMTE (1). Engorgement du sein.	I		
LOTTINGER (2). Tumeur dure au foie, suite de fièvre intermittente.	I		
MARTEAU. Obstruction abdominale, hydropisie, fièvre hectique.	I		
TRALLES (3). 4 CAS. De testicules indurés.	3		I
3 CAS. De Tumeurs et duretés dans le ventre.	3		
GASC. 1er CAS. Tumeur assez dure et sensible au pylore, avec douleurs vives à l'épigastre, nausées, pouls petit et fréquent, guérison en 10 jours.	I		
2. Mêmes symptômes que dans le cas précédent, mais point de tumeur.	I		
3. Dureté et engorgement des glandes mésentériques, de temps en temps douleurs abdominales violentes, fièvre, maigreur. . . .	I		
4. Tumeur au foie, avec ictère, nausées, tuméfaction du ventre; rétention d'urine. . .	I		
4° Ulcères divers de caractère indéterminé.			
COLLIN. Ulcère fétide à la jambe.	4		
STORCK (4). 1er CAS. Ulcère horrible qui avait résisté à tous les moyens.	I		
2. Ulcère ancien chez un vieillard.	I		
LOCHER (5). 1er CAS. Ulcère, suite de douleurs depuis quatre ans; guérison en 3 mois.	I		
2 et 3. Ulcères depuis plusieurs années. . .	2		
4. Ulcère au bras, pour lequel on monte jusqu'à 2 gros de ciguë par jour, bains de cigue.	I		
5. Large ulcère à la joue gauche.	I		
6, 7, 8 et 9. Ulcères rongeans aux pieds. .	2	2	
10. Ulcère réfractaire, suite de la morsure d'un chien.	I		
11. Pustules et petits ulcères non caractérisés, avec douleurs et démangeaisons. . .	I		

(1) Journal de médec., t. 78, p. 157.
(2) *Ibid.* XXIV, 235.
(3) Cité par de Haen, *epist. de cicut.*
(4) Supplément à l'ouvrage sur la cigue.
(5) Observat.

	GUÉRIS.	AMÉLIORÉS.	NON GUÉRIS.
EHRHART. 1er CAS. Ulcère à la jambe depuis 40 ans, suite de brûlures et de fracture; guérison en 20 jours.	1		
2. Ulcère à la poitrine après une fièvre.	1		
3. Ulcère malin au pied.			1
5° *Syphilis.*			
COLLIN. 5 Cas d'ulcères syphilitiques.	5		
LOCHER (1). 1er CAS. Ulcères dans le nez et sur les membres, qui avaient résisté à tout.	1		
2. Affection articulaire, douleurs ostéocopes, inutilité des moyens ordinaires		1	
3. Eruption psoriforme syphilitique, compliquée de scorbut		1	
4. Condylôme, non ulcéré au gland et à la joue.		1	
5. Pustules et ulcères chez un enfant en nourrice.	1		
EHRHART. Ulcères syphilitiques.	2		
TRALLES (2). 15 cas d'ulcères vénériens et malins.	11		4
6° *Dartres.*			
STORCK (3). Affection dartreuse, avec démangeaison, chaleur, exhalation d'une sérosité acre.	1		
LOCHER (4). 2 Cas de dartres.	2		
QUARIN (5). 2 Cas de dartres sur la poitrine, les bras, et au-dessus des pieds, ressemblant à la lèpre. Cigue et purgatifs.	2		
WATON (6). 6 Cas, savoir : un ulcère dartreux étendu, une dartre rebelle au menton, une ophthalmie dartreuse, une dartre suppurante avec tumeur au sein; deux autres dartres traitées ainsi que la précédente par la douce-amère et la cigue.	6		

(1) Observat. p. 198.
(2) Cité par de Haen, *epist. de cicutâ.*
(3) Supplément.
(4) Observat.
(5) Ouvr. cité.
(6) Journal de méd., de Vandermonde, t. 83, p. 337.

	GUÉRIS.	AMÉLIORÉS.	NON GUÉRIS.
7° Teigne.			
COLLIN ET QUARIN (1). 2 Cas de teigne.	2		
HUFELAND. 3 Cas de teigne scrophuleuse, dont deux consistant en des croûtes sur la tête. (Cigue et quelques autres moyens). . .	3		
LESPINE. Teigne depuis 7 ans, avec écoulement abondant, acre et fétide. Cigue sous toutes les formes et quelques purgatifs; guérison en 4 mois.	1		
8° Phthisie pulmonaire.			
QUARIN. 1er cas. Ulcère et tumeurs scrophuleuses; phthisie.		1	
2 et 3. Toux, sueurs nocturnes, crachats purulens.	2		
BIET (2). Phthisie non décrite.	1		
HUFELAND. Phthisie scrophuleuse, cigue et exutoire.	1		
TRALLES (3). Affection désignée sous le nom de vomique.	1		
9° Asthme.			
STORCK (4). Toux, angoisses, dyspnée.	1		
MARTEAU. Accès suspendus depuis 18 mois.	1		
TRALLES (5). Un cas.		1	
HOFFMANN (Fréderic) (6). Asthme, avec hydropisie, suite de goutte remontée; bains de cigue, guéri en 6 jours.	1		
COMTE (7). Asthme compliqué d'engorgement au sein.	1		
10° Leucorrhée.			
STORCK (8). Leucorrhée depuis 10 ans, écoulement acre et corrosif, insomnie, dureté près de l'anus.	1		

(1) Ouvr. cité.
(2) *Cazenave*, Dict. de méd., 2e édit., Art. Cigue.
(3) *De Haen*, ouvr. cité.
(4) Supplém.
(5) *De Haen*, ouvr. cité.
(6) Usage externe de la cigue, etc.
(7) Journal de médec., t. 78, p. 157.
(8) Supplém.

	GUÉRIS.	AMÉLIORES.	NON GUERIS.
QUARIN (1). Leucorrhée depuis 6 ans, liquide acre et fétide.	1		
TRALLES (2). 3 Cas.	2	1	
11° Scorbut.			
COLLIN. Ulcères scorbutiques.	2		
STORCK (3). Etat scorbutique général.	1		
BRIDAULT. Ophthalmie scorbutique.	1		
12° Cataracte.			
MASARS DE CAZÈLES (4). 1 Cas.		1	
STORCK. 2 Cas.	2		
EHRART. 3 Cataractes commençantes.			3
13° Héméralopie.			
RICHARD DE HOUTESIERCK (5). 3 Cas, traités par l'extrait depuis quelques grains jusqu'au delà d'un gros.	3		
14° Amaurose			
STORCK (6). 2 Cas, un depuis un an, et l'autre depuis 4.	2		
15° Hydropisies.			
EHRART. Deux jeunes filles hydropiques, guéries après avoir vidé les eaux.	2		
16° Aménorrhée.			
STORCK (7). 2 Cas, avec pouls intermittent, vestiges.	2		

(1) Ouvr. cité.
(2) De Haen, ouvr. cité.
(3) Suppl.
(4) Journal de médec., 1770, t. 37.
(5) Recueil d'observations de médecine, t. 2, p. 370
(6) Suppl.
(7) Suppl.

	GUÉRIS.	AMÉLIORÉS.	NON GUÉRIS.
17° *Ophthalmie.*			
EHRART. Ophthalmie dite séreuse, probablement scrophuleuse.	1		
18° *Epilepsie.*			
STORCK (1). Accès toutes les 5 ou 6 semaines.		1	
EHRART. 2 Cas.			2
19° *Rachitis.*			
EHRHART. 1 Cas.			1
20° *Hémorrhoïdes.*			
QUARIN (2). Hémorrhoïdes très-douloureuses, inutilité de tous les moyens; un gros d'extrait étendu dans l'eau et pris en 12 heures, calme les douleurs, guérison en 6 jours. .	1		
21° *Polypes.*			
RICHARD DE HAUTESIERCK (3). Polype nasal, douleurs calmées par la ciguë, suppuration, guérison.	1		
22° *Vomissemens.*			
EHRHART. Vomissemens continuels, suite de maladie aigue, constipation opiniâtre, laxatifs et ciguë.	1		
23° *Névralgie.*			
GUERSENT (4). 1 cas de tic douloureux cité.	1		
24° *Goutte.*			
LOCHER (5). Membres retirés et raccourcis, impossibilité de marcher, ni de remuer les membres supérieurs.		2	
25° *Strangurie.*			
VALENTIN. Cystile chronique avec strangurie.	1		

(1) Suppl.
(2) Ouvr. cité.
(3) Ouvr. cité.
(4) Dict. des sciences médic.; art. Cigue.
(5) Observ.

IV. Mode d'administration. La ciguë, comme la plupart des autres médicamens, s'emploie à l'intérieur et à l'extérieur sous formes de poudre, d'infusion, d'extrait, de pilules, de cataplasme, d'onguent, etc., qu'on varie suivant les circonstances et les indications. On pourra voir dans le formulaire qui précède, la manière de confectionner ces différentes préparations. Nous nous bornerons ici à indiquer le mode d'administration suivi par quelques-uns des auteurs qui ont fait l'usage le plus fréquent de la ciguë; on sent bien d'ailleurs qu'on peut le modifier, à l'infini, sans nuire au succès qu'on peut en espérer.

Un précepte général qui s'applique à la ciguë, comme du reste, à tous les médicamens actifs, consiste à commencer par de petites doses qu'on augmente ensuite progressivement. Quant à la dose précise qu'il convient de donner au début d'un traitement, elle varie suivant chaque auteur; il y a même une telle différence entre certains qu'on peut penser qu'elle tient, dans beaucoup de cas, à ce que la ciguë qu'ils ont employée ne jouissait pas de la même activité.

Storck commença l'usage de cette plante par son application à l'extérieur. Il en faisait des sachets qu'il trempait un moment dans de l'eau ou du lait et qu'il appliquait tout chauds sur la partie malade. A l'intérieur, il donnait des pilules d'extrait de ciguë de deux grains chaque en commençant par deux, une le soir et l'autre le matin. Au bout de quatre jours, il en faisait prendre trois, ensuite

quatre ; il s'élevait ainsi quelquefois jusqu'à un gros et même un gros et demi.

Collin faisait également usage d'extrait, mais à plus forte dose. Ainsi il débutait par 10, 15, 20 grains, un scrupule même, et il montait souvent jusqu'à un ou deux gros. Il faisait faire en même temps des lotions d'infusion de ciguë sur les tumeurs et les ulcères qu'il recouvrait ordinairement d'emplâtres de la même plante. Mais une circonstance importante à noter dans les traitemens de Collin, c'est que cet auteur donnait de temps en temps, quelquefois tous les huit ou quinze jours, des laxatifs ou même des drastiques ; ce qui contribuait sans doute à mieux faire supporter l'usage long-temps continué de la ciguë. Storck employait aussi fréquemment les purgatifs. Quarin administrait la ciguë de la même manière.

Dupuy de LaPorcherie commençait par 2 grains, un le soir et un le matin, il augmentait graduellement jusqu'à deux gros par jour, dose considérable si l'on fait attention que les malades qu'il a soignés étaient de jeunes filles scrophuleuses dont les plus jeunes n'avaient pas plus de six à sept ans.

Frédéric Hoffmann, dans des cas où la ciguë à l'intérieur et à l'extérieur avait été sans efficacité, obtint d'excellens effets de bains contenant une infusion de douze grandes poignées de cette plante.

Hallé employait principalement la ciguë à l'extérieur. Il faisait préparer des cataplasmes de farine de graine de lin mêlée de pulpe de carotte; on y ajoutait demi-once de saindoux; on les saupoudrait ensuite de

demi-once à une once de poudre de ciguë, qu'on avait soin de mêler avec la surface du cataplasme. Il serait inutile, je crois, de citer un plus grand nombre d'exemples.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIERES

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES ET DES AUTEURS.

D.

K.

L.

M.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

U.

V.

W.

PARIS. — IMPRIMERIE DE MOQUET ET COMP., RUE DE LA HARPE, 90.